



**HAL**  
open science

# La Littérature de la mine en Nouvelle-Calédonie (1853-1953)

Eddy Banaré

► **To cite this version:**

Eddy Banaré. La Littérature de la mine en Nouvelle-Calédonie (1853-1953). Littératures. Université de Nouvelle Calédonie, 2010. Français. NNT : 2010NCAL0033 . tel-00600740

**HAL Id: tel-00600740**

**<https://theses.hal.science/tel-00600740>**

Submitted on 16 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

# La littérature de la mine en Nouvelle-Calédonie

---

(1853-1953)

**THESE**

**pour obtenir le grade de**

**Docteur de l'Université de la Nouvelle-Calédonie**

**Présentée et soutenue publiquement par :**

M. Eddy BANARÉ

**Jury :**

Mme Dominique JOUVE, Pr en Littérature Française, Directrice, Université de la Nouvelle-Calédonie

M. Bernard RIGO, Pr en Anthropologie, Président, Université de la Nouvelle-Calédonie

**Rapporteurs :**

M. Bertrand CABEDOCHÉ, Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication,  
Université Stendhal – Grenoble 3

Mme Marie-Eve THÉRENTY, Pr en Littérature Française, Université Paul Valéry – Montpellier 3

Mme Raylene RAMSAY, Pr French Studies, University of Auckland

**Session :**

Octobre 2010

**Équipe d'accueil**

CENTRE DES NOUVELLES ETUDES DU PACIFIQUE (C.N.E.P – EA 4242)



UNIVERSITÉ DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

# La littérature de la mine en Nouvelle-Calédonie

---

(1853-1953)

**THESE**

**pour obtenir le grade de  
Docteur de l'Université de la Nouvelle-Calédonie  
Présentée et soutenue publiquement par :**

M. Eddy BANARÉ

**Jury :**

Mme Dominique JOUVE, Pr en Littérature Française, Directrice, Université de la Nouvelle-Calédonie  
M. Bernard RIGO, Pr en Anthropologie, Président, Université de la Nouvelle-Calédonie

**Rapporteurs :**

M. Bertrand CABEDOCHÉ, Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication,  
Université Stendhal – Grenoble 3

Mme Marie-Eve THÉRENTY, Pr en Littérature Française, Université Paul Valéry – Montpellier 3  
Mme Raylene RAMSAY, Pr French Studies, University of Auckland

**Session :**

Octobre 2010

**Équipe d'accueil**

CENTRE DES NOUVELLES ETUDES DU PACIFIQUE (C.N.E.P – EA 4242)



*À ma famille  
À la famille Teuet  
À Mlle Mélissa Wright  
Et à tous ceux qui, en Nouvelle-Calédonie ou ailleurs, m'ont encouragé  
dans mes recherches.*



## Remerciements

Ce travail n'aurait pu être réalisé sans le concours de ceux qui, par les échanges qu'ils ont initiés ou permis d'avoir avec eux, ont aidé à la réflexion et à la réalisation de ce travail.

Je tiens donc à remercier :

Ma directrice la Professeure Dominique Jouve à l'origine de ce projet et qui a su porter une attention toujours constante à mon travail.

Le Professeur Georges Voisset qui m'a enseigné les premiers rudiments de la recherche universitaire et encouragé dès le début à m'engager dans ce travail en Nouvelle-Calédonie.

M. Michael Héloïse, M. Thierry Xozame, M. Jean-Pierre Laroudie, M. Tamatoa Bambridge, M. Manuel Castejon, Mme Viviane Dijoud, M. Thomas C. Spear, Mme Anne Bihan, M. Georges Coquilhat, Mme Isabelle Merle, M. Éric Wittersheim, M. Réda Bensmaïa, M. Pierre Saint-Amand, Mlle Catherine Culvahouse, Mlle Nelly Noury, Mlle Khadija Elachir, M. Clint Bruce, M. Sylvain Montalbano, M. Miguel Chamoiseau, M. Hamid Mokaddem, M. Jean-Paul Caillard, Mlle Léonie Marin, M. Bernard Gasser.

Je tiens également à remercier ceux qui ont aidé à la réussite matérielle de mon travail.

Les membres des personnels :

De la Bibliothèque Universitaire des Antilles-Guyane

De la Bibliothèque Schœlcher

De la Bibliothèque Nationale de France

Du Centre des Archives Nationales d'Outremer

Du Centre des Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie

De la Bibliothèque Universitaire de Nouvelle-Calédonie

De la National Library à Canberra

De l'Australian National University Library

Du Centre Culturel Jean-Marie Tjibaou

De la Bibliothèque Bernheim





# **SOMMAIRE**



# SOMMAIRE

<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>18</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>29</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LES ECRITURES DE LA MINE : VERS UNE REPRESENTATION DES PERIPHERIES</b> .....	<b>57</b>
<b>LES ARCHIVES : PREMIERS RECITS DE LA MINE</b> .....	<b>59</b>
A. PRESENCES DE LA MINE .....	59
1. LA VARIETE DE L'INVENTAIRE OU LES FONDATIONS D'UN IMAGINAIRE .....	59
2. LA RECHERCHE DES SOURCES ET LES PREMIERES TRANSITIONS .....	72
3. LES « TRACES » ET « CONNECTEURS » LITTERAIRES : LES <i>CAHIERS</i> DU GEOMETRE NICOLAS RATZEL.....	74
B. LA NOUVELLE-CALEDONIE COLONIALE EN ESPACE SCRIPTURAIRE .....	85
1. L'ESPACE UNIVOQUE DE LA PRESSE COLONIALE : LE <i>MONITEUR</i> OU L'OUVERTURE POETIQUE D'ARMAND CLOSQUINET (1863-1864) .....	85
2. LE SECRET, LA RUMEUR ET LES RECITS : L'ECRITURE « OFFICIELLE » OU LA MINE COMME HUMANISATION D'UNE COLONIE PENITENTIAIRE .....	92

3. COLONISER A L'ERE INDUSTRIELLE : « COMPTER » ET LES SOUVENIRS DU CAPITAINE KANAPPE (1878 – 1882).....	101
C. JULES GARNIER ET LE RECIT D'UNE CONQUETE .....	111
1. « J'ETAIS BIEN DANS UNE DE CES ILES OCEANIENNES OU LES SOUVENIRS DES LECTURES DU JEUNE AGE ME MONTRAIENT DES HOMMES OLIVATRES, NUS, ORNES DE PLUMES, UN LAMBEAU DE CHAIR HUMAINE A LA MAIN (...) » : COMMENT FAIRE LA PROMOTION DE L'AVENTURE ET DE LA COLONISATION. ....	111
2. « (...) JE M'AVANÇAI FRANCHEMENT VERS EUX, SACHANT BIEN QUE, COMME LES BETES FEROCES, IL FAUT TOUJOURS TENIR CES SAUVAGES EN FACE DE SOI » : GARNIER ET LE MONDE KANAK.....	118
3. « JE TERMINERAI CE CHAPITRE EN DISANT QUE LE MONT-D'OR RENFERME DES GISEMENTS DE MINERAI... » : LA « GARNIERITE » ET L'AVENTURE DES MINES.....	133
<b>DEUXIEME PARTIE : LA PAROLE DU NICKEL .....</b>	<b>138</b>
<b>L'EMERGENCE DU MOTIF MINIER.....</b>	<b>140</b>
A. FAIRE LE RECIT D'UNE COLONISATION : L'EMERGENCE DE L'ESTHETIQUE DU PIONNIER NEO-CALEDONIEN.....	140
UN OBJET FINANCIER ET ADMINISTRATIF : LA MINE ET LE MIRAGE DU DIAHOT (1872).....	140
1. DES HOMMES AU « SERVICE» DE L'EMPIRE : AUTOUR DE JOHN HIGGINSON .....	158
2. LA MINE ET L'ORGUEIL DE LA LITTERATURE COLONIALE : LES « SOUVENIRS » DE GEGOUT ET MALATO OPPOSES A UNE CHRONIQUE DE FRANCISQUE ORDINAIRE - 1889 .....	179
B. DU PIONNIER A L'INGENIEUR-CHIMISTE : LES TRANSITIONS D'UN IMAGINAIRE. 190	
1.1881-1884 : <i>LE PROGRES</i> D'EUGENE MOUROT, LA MINE ET LES CONTESTATIONS DE LA PRESSE NEO-CALEDONNIENNE.....	198
2.14 SEPTEMBRE 1889 : « UN MOT DE REPOSE » VERS L'AUTONOMIE DES DISCOURS DE LA S.L.N. ....	198
3.LA MINE ET LES ECHOS DU BAGNE : VERS UNE LITTERATURE DE DENONCIATION ET LES ESQUISSES AUSTRALIENNES D'EDWARD DYSON. ....	202
C. GEORGES BAUDOUX OU LA FICTION COLONIALE .....	242
1. « AU RISQUE DE LEUR VIE CES AVENTURIERS AVAIENT TRACE LA VOIE, PREPARE LE TERRAIN A CEUX QUI SONT VENUS PLUS TARD » : UNE EXPERIENCE « TOTALE » DE LA COLONISATION ..	242
2. « LA FAMILLE DES MINEURS/ SE FERA TOUJOURS UN HONNEUR/ DE S'AIDER DANS LE MALHEUR » : LE NOUVELLISTE DE NOUMEA ET LES TABLEAUX DE LA MINE. ....	250

<b>TROISIEME PARTIE : (D)ECRIRE LE PAYS MINIER.....</b>	<b>267</b>
<b>LE XX<sup>E</sup> SIECLE : UNE REINVENTION DE LA NOUVELLE-CALEDONIE .</b>	<b>269</b>
A. RESTAURER LE REVE COLONIAL .....	269
1. LES TABLEAUX DES NERVAT : LA S.L.N. OU LA PRESENCE QUOTIDIENNE DE LA MINE .....	269
2. LES CERTITUDES DE L'EUPHORIE MINIERE .....	276
3. LES REVERIES DE MARIOTTI ET LE RIRE D'ALIN LAUBREAUX : LES SILENCES ET L'ECRITURE D'UNE « COLONIE IDEALE » .....	279
B. JEAN MARIOTTI : LA TENTATIVE D'UNE POETIQUE OCEANIENNE .....	288
1. « <i>ET LES ENFANTS, OUBLIANT PARFOIS DE REGARDER L'OCEAN ET LES MONTAGNES PAR LES             FENETRES, L'ECOUTAIENT BOUCHE BEE, PARLER D'UN MONDE INCONNU</i> » : L'IMAGINAIRE D'UNE ENFANCE BROUSSARDE.....	288
2. « <i>IL SOUFFRAIT MAINTENANT PAR TOUTE LA TERRE QUI S'OUVRE AUX ENTRAILLES DES MINES</i> » : LES MEDITATIONS DU MINEUR .....	303
3. LA MINE ET LA (RE)FONDATION D'UNE MEMOIRE COLLECTIVE : JUSQU'AU <i>LIVRE DU             CENTENAIRE</i> .....	312
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>332</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>356</b>
PHOTOGRAPHIE PREPARATOIRE AU BLASON DU GOUVERNEUR GUILLAIN (1861) .	358
SYDNEY MORNING HERALD : ANNONCE DE LA FONDATION DE LA « BAMBOOZLE COMPANY » (4 MARS 1872).....	360
ARCHIVES JOHN HIGGINSON .....	362
CARTES « SHEARSTON –MAY » (1911) 1 .....	366
CARTES « SHEARSTON –MAY » (1911) 2.....	368
FOND MAXIME MEYER – THIO MINES - 1913 .....	370
FOND MAXIME MEYER – THIO FONDERIE – 1921 .....	372
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>374</b>
1. OUVRAGES DE REFERENCE .....	376
2. OUVRAGES THEORIQUES ET GENERAUX SUR LES LITTERATURES FRANCOPHONES ET LES THEORIES POSTCOLONIALES.....	382
3. OUVRAGES SUR LA NOUVELLE-CALEDONIE ET L'OCEANIE.....	385

4.	DICIONNAIRES SPECIALISES.....	390
5.	BIBLIOGRAPHIES .....	390
6.	ŒUVRES .....	391
7.	OUVRAGES ET ARTICLES SUR LES AUTEURS.....	392
8.	ARCHIVES .....	394
9.	ARTICLES ET ACTES DE COLLOQUE .....	403
○	SUR LES PROBLEMATIQUES LITTERAIRES ET HISTORIOGRAPHIQUES .....	416
10.	MEMOIRES ET THESES .....	423





# **AVANT-PROPOS**



## **AVANT-PROPOS**

Lorsque j'ai décidé de rédiger une thèse sur « La littérature de la mine en Nouvelle-Calédonie », j'étais sûrement encore influencé et motivé par les débats initiés dans les années 2002-2003 en Martinique par Édouard Glissant autour de la réhabilitation d'une ancienne usine sucrière en ce qui avait été alors nommé « Théâtre des Mémoires ». Le projet était de consacrer un musée à l'exploitation sucrière qui couvrirait la période esclavagiste jusqu'aux années 1950 où s'est accomplie l'une des plus importantes métamorphoses de la Martinique avec la fermeture des usines et l'exode rural massif. Le pluriel apposé au terme « mémoire », avait déjà fait naître en moi l'idée ou l'intuition selon laquelle les lieux de travail dans les espaces coloniaux ou anciennement colonisés étaient dépositaires de paroles diverses et antagonistes, mais aussi de silences, parce qu'implacablement départagées entre ceux des colonisateurs et ceux des colonisés. Dans ces lieux de travail se fabrique un langage, des relations s'y créent qui permettent d'élaborer un passé dont le récit ainsi constitué creuse encore parfois le présent. Approchées par la sensibilité poétique, ce langage et ces relations font apparaître l'imaginaire et la construction d'une communauté et de son identité. Surtout, ce langage et ces relations participent à l'élaboration de l'espace littéraire où se retrouvent les tensions et les conflits, mais où s'élaborent également les solutions et les échanges qui font la dynamique de cette communauté. J'ai donc dû retrouver ce qui, dans les poétiques de la plantation développées par les auteurs caribéens, les clés qui pourraient m'aider à appréhender la mine en Nouvelle-

Calédonie et son impact sur la littérature, ceci, en évitant le piège de la comparaison stérile et systématique.

Le premier constat a été le fait que cette littérature de la mine n'existait pas au sens canonique, c'est-à-dire, avec des auteurs dont les volumes pouvaient occuper le rayon d'une bibliothèque, ou dont les notices biographiques pouvaient être regroupées dans une anthologie sous une thématique commune. Le premier travail a donc consisté à retrouver ce qui, dans ce qu'on peut nommer l'environnement scripturaire quotidien, pouvait être le point de départ d'une inspiration littéraire ; poser à la suite de Maurice Blanchot la question « comment la littérature est-elle possible ? ». Il s'agissait donc de considérer la littérature comme la caisse de résonance d'une communauté, mais aussi comme un chœur dont cette communauté peut, au long de son histoire, se faire l'écho afin de se définir et de motiver ses projets. Il me fallait donc saisir les images (réelles ou créées par les auteurs) et tenter d'expliquer pourquoi certaines d'entre elles semblaient devoir être déclinées à l'infini. Ainsi, une question s'est rapidement imposée dès le début de ce travail de recherche : comment des auteurs et la communauté à laquelle ils appartiennent élaborent-ils ce qu'Edward Said appelle un « grand récit » ? En effet, pour Said, « toute société ou tradition officielle repousse les interférences dans ses grands récits »<sup>1</sup>. De quoi relève cette « tradition officielle » ? Comment un « grand récit » peut-il être élaboré ? Quelles étaient les « interférences à repousser » dans le récit minier de la Nouvelle-Calédonie ? Les pistes de réponses étaient à rechercher dans la colonisation telle qu'elle a été pensée en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en termes d'expansion économique et d'idéal civilisateur. Ces interrogations portées sur l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie nous permettent de considérer un processus dynamique où s'élaborent en permanence des représentations, des paroles d'hommes et de paysages.

Cependant, observant une distinction entre les empires français et britannique, Edward Said signale la singularité des conditions d'élaboration du « grand récit » français où, « les politiques changeantes, les pertes de colonies, la fragilité de la domination lointaine, les brusques tournants philosophiques sous la Révolution et l'ère napoléonienne » ont fait que « l'empire avait une présence bien moins assurée dans la

---

<sup>1</sup> SAID, Edward. *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, Le Monde Diplomatique, 2000, p. 435.

culture française »<sup>2</sup>. Il fallait donc réfléchir au rôle de la fiction, des récits et des discours et il s'agissait également de saisir ce qui les rendaient indispensables aux changements politiques, économiques et historiques. C'est en ce sens que la « légende impérialiste » développée par Hannah Arendt, de l'« énoncé » défini par Foucault et du concept de « Mot d'ordre » créé par Deleuze et Guattari se sont révélés féconds parce qu'ils signalaient tous des processus qui faisaient du récit et de la fiction des éléments déterminants de la vie sociale, politique, et économique. Car, les fictions et les récits permettent la mise en mouvement, la création et la mobilisation de forces collectives et deviennent ainsi un enjeu majeur pour les pouvoirs — politiques ou économiques — qui cherchent alors à se les approprier.

L'autre objectif de cette recherche a donc également consisté à déterminer selon quelles modalités ce contrôle pouvait s'exercer, mais aussi, à observer les mutations que celles-ci subissaient au cours de l'histoire coloniale. Il fallait saisir ce qui, dans la colonisation — l'exploitation des ressources, l'appropriation d'un espace — exigeait l'élaboration d'un grand récit fédérateur qui se construisait pourtant dans une grande indifférence générique. Il fallait donc identifier les passerelles entre des genres aussi divers que la bande-dessinée, la nouvelle, la poésie, le recueil de nouvelles, ou encore le roman-feuilleton qui pouvaient se retrouver dans les librairies de Nouméa, voire de Paris, mais surtout dans la presse coloniale. Il est évident que le colonisateur devait se présenter et être reconnu comme une incarnation de l'excellence de son pays et de sa puissance ; c'est le fondement de la « légende impérialiste » définie par Arendt. Et ceux qui se chargeaient de relayer ce récit, ou ont été parfois désignés pour le faire (comme Mariotti en 1953), devaient maintenir des silences (généralement ceux des colonisés) sur ce qui était susceptible de compromettre l'expansion coloniale, ou, du moins, l'idée que l'opinion publique française pouvait s'en faire. Ils devaient également pour cela faire entendre une voix rassurante et triomphante, c'est-à-dire : exalter la puissance d'une métropole et de son empire, propager l'idée de prospérité économique, rassurer sur sa pérennité.

Mais il fallait surtout mettre en évidence comment la Nouvelle-Calédonie et son histoire minière faisaient exception à cette analyse et c'est en cela que notre recherche s'est révélée stimulante : par les silences maintenus, les interférences et la multiplicité

---

<sup>2</sup> *Idem.*, p. 114.

des formes du grand récit minier néo-calédonien. Car se demander qui, dans l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, élaborait cette « légende impérialiste », fait apparaître des dissonances parmi ceux qui ont été les artisans de la colonisation parce qu'ils n'appartiennent pas tous à cette « élite » qui selon Arendt formait le chœur harmonieux qui chantait la « légende impérialiste ». En effet, si la place accordée à l'exploitation minière semble a priori évidente dans cette légende, les voix de ceux qui ont participé à cette aventure en Nouvelle-Calédonie diffèrent totalement selon qu'il s'agit du fonctionnaire, du prospecteur, du transporté, du libéré, de l'engagé sous contrat ou du Kanak. Certaines de ces voix ne se font pas entendre immédiatement, ou même demeurent encore silencieuses. Car la grande singularité du grand récit minier néo-calédonien est le silence et la quasi absence de représentation du monde ouvrier qui aurait pu permettre une lecture marxiste ou une approche comparatiste élargie avec le corpus zolien, par exemple.

Il est évident que les récits autour de l'exploitation minière ont restauré l'image de la Nouvelle-Calédonie au moment où, en France, ceux du bagne participait à la ternir. Elle permettait de justifier la colonisation pénale et participait à la grandeur de l'empire colonial français. Elle était alors la preuve de l'excellence de la Nouvelle-Calédonie et de sa position privilégiée dans l'Empire. C'est donc en ce sens qu'une partie de la parole qui fut tirée de la mine, relevait d'une propagande. Les premiers à avoir été sollicités pour rendre compte de l'aventure minière néo-calédonienne ont, en effet, été des fonctionnaires de l'administration coloniale et des prospecteurs. Si les prémisses d'une littérature de la mine ont été recherchées en Nouvelle-Calédonie, c'est la froideur et la rigueur des archives de l'administration coloniale qui me les a révélés. C'est, en effet, la presse coloniale, ainsi que la correspondance entre les fonctionnaires désarmés face à la terreur inspirée par le bagne, face aux échecs de l'agriculture, qui semblent avoir posé les fondations d'un imaginaire et d'une mise en fiction de la colonie. Ce processus qui incluait donc la mine est rapidement devenu une nécessité pour ceux qui, en France ou en Nouvelle-Calédonie, étaient devenu les artisans de la colonisation.

Ainsi, des paroles devaient émaner de la mine que contredisait cette « légende » relayée par cette élite de l'Empire. Paroles du forçat, de l'ouvrier engagé, de l'évadé, de l'indigène... qu'il fallait interrompre, ou plutôt avec lesquelles interférer par

l'artifice d'un mythe. C'est le rôle que devait jouer celui du pionnier ; symbole historique de la Nouvelle-Calédonie dont le défi était de dévoiler la construction et les motivations profondes. La Nouvelle-Calédonie n'a pourtant jamais eu son Kipling ou son Conrad, mais une multitude de témoins qui au détour de genres aussi éloignés formellement que le rapport de prospection, la chronique, le roman, la poésie, ou la bande-dessinée, traçaient les contours de motifs littéraires ; parmi lesquels la mine. Par exemple, les analyses de « Clotho », la nouvelle écrite par Baudoux en 1915, et du roman *Daphné* écrit par Mariotti en 1955, illustrent une transition dans la perception de l'exploitation minière. Baudoux tente de modifier l'image de la Nouvelle-Calédonie par le recours au pittoresque et la représentation de la mine comme lieu de naissance et d'activité économique. Par contre, pour Mariotti en 1955, la mine est le prétexte à une méditation philosophique sur les désirs illusoire et le respect de la terre.

L'autre défi posé par ce travail de recherche était, du fait de ce caractère formel multiple, de constituer une archive de la mine en Nouvelle-Calédonie, d'y déceler ce qui était un acheminement vers la littérature mais aussi, de le placer dans une perspective plus large : celle des colonisations européennes et de faire entendre les échos de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie, de son exploitation minière, dans ce grand concert colonial. Comment situer cette histoire coloniale par rapport aux autres espaces colonisés ? Comment était-elle perçue par les autres puissances coloniales ? Les recherches dans les archives australiennes de la National Library à Canberra ont permis d'envisager la concurrence qui régnait entre les puissances coloniales et qui participait également de la fabrication de cette littérature de la mine. Il m'est rapidement apparu que dans l'histoire de ces colonisations, l'exploitation minière — qu'elle soit australienne ou américaine — été racontée comme une épopée grandiose dont le pionnier était le personnage récurrent et que ceux qui écrivaient l'histoire minière de la Nouvelle-Calédonie ont eu pour devoir de raconter leur version de l'épopée pionnière, de la présenter comme une déclinaison de l'héroïsme colonial. Cette épopée se racontait sur un ton particulier, selon des formes — billets d'humeur, annonces dans la presse etc. — qu'il fallait reconnaître et inventorier.

Un rapport à la fois méthodique et intuitif s'est donc instauré avec le support matériel de l'archive — le rouleau des microfilms — où une mise en page, une signature et surtout la récurrence, dans la presse coloniale, d'énoncés et de termes tels

que mine, bagne, nickel, S.L.N. , colons, Higginson, etc. pouvait signaler l'élaboration des représentations de l'exploitation minière, peut-être un nouveau portrait de la Nouvelle-Calédonie. En me limitant à la période de 1853 aux années 1950, c'est donc essentiellement l'élaboration du discours colonial en Nouvelle-Calédonie que j'ai été amené à approcher et analyser. J'ai donc d'abord cru qu'il s'agissait non-seulement d'identifier qui produisait ce discours et quels étaient ses supports et ses formes, en bref, de déterminer s'il obéissait à un système particulier, et la place que l'industrie minière pouvait y jouer. Revenant à la notion de mémoire, la recherche et l'analyse de ces récits miniers, le projet était de les situer dans l'espace littéraire que les protagonistes de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie ont tenté de constituer pendant un siècle. Ces recherches ont peut-être permis d'appréhender ce que l'on pouvait considérer comme un rapport souffrant à la mémoire collective tenue pour honteuse, du moins, jusqu'à la récente publication de travaux historiographiques ; je pense ici à ceux de M. Louis-José Barbançon sur le bagne.

S'il y a une règle, un système aisément observable dans les archives littéraires de cette période, c'est que parler de la mine, c'est aussi parler du bagne, des contrats de chair humaine selon lesquels l'administration pénitentiaire cédait des contingents de forçats pour le travail sur les mines ou aux infrastructures. Ils ont été progressivement remplacés par les ouvriers sous-contrat venus d'Asie dont le sort n'était guère plus enviable. Michel Foucault reconnaissait le « malaise » de ceux qui, après la lecture de *L'archéologie du savoir*, auraient du « mal à reconnaître que [...] la mythologie de leurs ancêtres, les fables même qu'on leur racontait dans leur enfance, obéissent à des règles qui ne sont pas toutes données à leur conscience »<sup>3</sup>. C'est ce même refus, cette même intransigeance face à l'idée d'une littérature de la mine qui m'a guidé lorsque je découvrais et cherchais les « règles données » hors conscience dans les premiers textes de Baudoux. Elles étaient à découvrir derrière les mises en scène de braves pionniers, des bagnards débonnaires ou de naïfs et imprévisibles indigènes anthropophages.

Il s'agissait également d'être conscient de la violence qu'impliquaient certains de mes gestes dans la mesure où l'analyse de ces récits conduisait à écorcher la représentation qu'une partie de la communauté se faisait de son rôle dans l'histoire de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie. Non pas que je misse en doute le fait que,

---

<sup>3</sup>FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Tel, (1969), 2008, p. 286.



dans cette histoire, l'action de certains hommes a pu motiver l'écriture de tels récits, mais j'ai plutôt tenté de mettre en évidence la nécessité qui poussait un auteur à privilégier ce seul aspect ; ce que le pittoresque affiché ou le recours à la figure du pionnier permettaient de passer sous silence et me permettait de saisir le danger et les difficultés qu'il y avait à les exprimer. Si cette vigilance est de mise face à tout écrit colonial, elle se révèle être délicate dans l'espace public contemporain de la Nouvelle-Calédonie où un auteur comme Baudoux est tenu pour être un portraitiste adroit, quasiment intouchable. Car, en me consacrant à une période qui pourrait être perçue comme révolue, j'ai réalisé à quel point ces fictions participaient à une représentation du passé dont les enjeux sont cruciaux pour la Nouvelle-Calédonie d'aujourd'hui en ce qu'ils obligent à interroger les héritages de la colonisation.

Il s'agit là d'une mémoire et non pas d'une connaissance scientifique du passé avec tous les effets d'illusionnisme, pour reprendre le terme qu'utilise M. Bogliolo pour caractériser la littérature coloniale du XIX<sup>e</sup> siècle. Les défis de partage, de vivre-ensemble et de construction de la citoyenneté qui se sont imposés depuis les Événements, ont, pour ainsi-dire, forcé à la parole. Car, l'exploitation minière, uniquement célébrée sous les auspices du triomphe colonial ou du geste pionnier participerait ainsi de l'un de ces non-dits d'un pays en devenir. Mon travail, sans le contredire, approfondit ou nuance celui de M. Bogliolo qui reste la première pierre de l'édifice à construire. En juillet 2009, dans une conférence intitulée « Les dangers d'une histoire unique », la jeune romancière nigériane Chimamanda Adichie rappelait l'importance de la fiction et du récit. Elle disait, que :

Les histoires sont importantes. De nombreuses histoires sont importantes. Les histoires ont été utilisées pour déposséder et pour calomnier. Mais elles peuvent aussi être utilisées pour renforcer, et pour humaniser. Les histoires peuvent briser la dignité d'un peuple. Mais les histoires peuvent aussi réparer cette dignité brisée.<sup>4</sup>

Ces termes m'ont paru immédiatement résumer les problématiques du travail de recherche dans lequel j'étais engagé depuis deux ans. Cette parole s'ajoutait à d'autres qui, à des degrés divers, invitaient également à penser les récits et les discours en rapport avec des lieux de vie, des paysages, mais surtout, au devoir du chercheur les faire entrer en résonance avec d'autres, ou simplement, de les dévoiler. Une

---

<sup>4</sup>ADICHIE, Chimamanda. « The Danger of a Single Story », T.E.D, 2009, july, [http://www.ted.com/talks/lang/fr/fr/chimamanda\\_adichie\\_the\\_danger\\_of\\_a\\_single\\_story.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/fr/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story.html), SUBRAMANIAM, Mathangi pour la traduction française

perspective comparatiste reste désormais à explorer avec les représentations de la mine dans les discours politiques et la littérature kanak ; elle fera l'objet de travaux ultérieurs. J'espère également que mon travail inspirera les historiens qui s'intéressent à la naissance et à l'évolution du discours sur la mine dans le monde kanak. Aussi, en exhumant et analysant un siècle de récits sur la mine, j'ai voulu mettre en lumière ce qu'ils pouvaient révéler de la Nouvelle-Calédonie d'aujourd'hui, de ses contradictions, mais aussi de ses grandeurs.



# **INTRODUCTION**



## INTRODUCTION

La mine est, dès les années 1870, devenue l'élément central de l'économie de la Nouvelle-Calédonie. « Dans le métabolisme du monde occidental, le mineur de fond vient, par ordre d'importance, tout de suite après l'homme qui laboure le sol »<sup>5</sup> nous dit George Orwell. Il y a donc, d'emblée, dans l'activité minière la conscience de participer d'un grand ensemble, d'être un élément vital ; conscience qui peut être vraisemblablement renforcée lorsque l'activité est elle-même née d'une colonisation et est restituée par une expression littéraire. Dans la société européenne (formée de colons libres et pénaux) de la Nouvelle-Calédonie éloignée de la France, il y avait une nécessité d'affirmer ce rôle dans le prestige national. Pour Gilles Deleuze et Félix Guattari :

Les mines sont une source de flux, de mélange et de fuite, qui n'a guère d'équivalent dans l'histoire. Même quand elles sont bien contrôlées par un empire qui les possède [...], il y a un mouvement très important d'exploitation clandestine, et des alliances des mineurs soit avec les incursions nomades et barbares, soit avec les révoltes paysannes.<sup>6</sup>

D'emblée, le lieu est associé à l'idée d'empire, donc de colonisation, mais il apparaît surtout comme le sein de dynamiques contradictoires ; à la fois levier de contestations

---

<sup>5</sup> ORWELL, George. *Le quai de Wigan*, Paris, 10x18, (1937), rééd. 1982, p. 25.

<sup>6</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Editions de Minuit, Collection « Critique », 1980, p. 514.

et de dissidences, mais aussi comme outil de domination et de cadrage. Tout en étant « contrôlé(s) par (l') empire », le monde minier contredit le langage cadré (celui de l'empire), ruse avec les principes essentiels de l'impérialisme. C'est un territoire d'interactions, d'inventions et de contestations singulières tant sur le plan social, que sur le plan économique et politique, et dont la littérature semble pouvoir témoigner avec le plus d'acuité. Qu'en a-t-il été dans l'histoire et la production littéraire en Nouvelle-Calédonie ? L'histoire de la mine y semble, en partie, échapper à l'observation de Deleuze et Guattari. L'éloignement de l'empire et l'insularité ont, en effet, permis de « rationaliser » et d'organiser ces « incursions barbares ». Le recours aux transportés, puis aux travailleurs asiatiques a été voulu et fermement contrôlé par l'Empire. Par contre, la Révolte de 1917, premier événement discordant<sup>7</sup> de l'histoire minière néo-calédonienne, pourrait être assimilée aux « révoltes paysannes ».

La colonisation consistant en des processus de refondation/destruction des espaces, des territoires, des groupes anthropologiques, ainsi que des discours, les concepts de « mots d'ordre », de « ritournelle », associés à ceux de « territoire/territorialisation », de « segmentarité », d'« agencement », ainsi que de « minorité » développés par Gilles Deleuze et Félix Guattari, se présentent comme des outils théoriques adéquats pour analyser les enjeux soumis aux différents auteurs littéraires au cours de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie. En effet, c'est un lieu qui a historiquement pénétré les imaginaires en tant que « colonie pénitentiaire », pour être ensuite géographiquement, économiquement et sociologiquement partagé par « la ville », « la brousse », « le bagne », « la tribu » et surtout, « la mine ». De même, les concepts de l'« énoncé » de « l'*a priori* historique »<sup>8</sup> et de l'« archive » développés par Michel Foucault peuvent également nous aider à observer l'évolution de la mine dans le grand récit de la colonisation. Déjà, ces concepts/outils rappellent ce que la mine a pu générer d'interférences avec la notion d'empire, développée dans le champ des « postcolonial studies ». L'empire revêt également une dimension à la fois historique et conceptuelle. Historique, lorsqu'il s'agit de rappeler la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie en 1853 et sa naissance en tant que colonie française et/ou européenne sous le Second empire : nous adoptons la graphie « empire ». Conceptuelle, quand il s'agit de caractériser un ensemble de projections de

---

<sup>7</sup> La Révolte de 1917 est, en effet, le premier événement où la mine a été prise pour cible.

<sup>8</sup> Cf. « L'*a priori* historique et l'archive » in FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Tel, (1969), 2008 ; pp. 173-180.

l'idéal civilisateur des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles européens, de discours de dominations, de dégradations, de transformations, de conflits, et d'alliances : nous l'écrivons « Empire ». Aussi, c'est à ce niveau que l'expression littéraire se révèle essentielle pour constituer l'image de la Nouvelle-Calédonie, mais aussi, fabriquer son imaginaire de la mine et de l'Empire.

Lapidaire, le romancier et poète Jean Mariotti nous rappelle que : « (d)'immenses portions de l'île sont de gigantesques blocs minéraux »<sup>9</sup>. À travers l'homme d'affaires John Higginson, nous verrons que la Nouvelle-Calédonie participe pleinement, dès les débuts de l'exploitation minière, à deux histoires : celle du Pacifique et celle du « monde occidental » qui, du fait de l'histoire coloniale, est liée à la France et donc à l'Europe<sup>10</sup>. Cependant, les interrogations se multiplient, qu'elles soient d'ordre politique, juridique, ou écologique, sans que soient jamais trouvées les réponses qui apaiseraient des tensions lancinantes. Paysage familier, presque indissociable du Caillou, il conserve ainsi quelques silences que tentent d'explorer les acteurs d'une scène littéraire disparate. Cette scène, selon François Bogliolo, ne possède pas encore de « dénominateur culturel commun »<sup>11</sup>, prenant pour exemple les littératures des Antilles successivement animées par les recherches de la Négritude, de l'Antillanité et de la Créolité.

En tant que Caribéen (Martinique), nous sommes parfois poussé, lorsqu'il s'agit de traiter des expériences coloniales ou postcoloniales, ainsi que des conditions d'émergence littéraire, à une approche comparatiste, fondée sur les effets de l'héritage culturel colonial et la réalité insulaire. En effet, une étude de la création littéraire calédonienne nous pousse à lier les changements provoqués par le développement minier aux prémices d'une littérature originale à ce mouvement, où la presse joue un rôle prépondérant, ne s'affirmant complètement qu'avec la publication du recueil *Sous*

---

<sup>9</sup> MARIOTTI, Jean. *Le Livre du centenaire*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, (1953), 1998, p 91.

<sup>10</sup> « The discovery and early exploitation of mineral resources in New Caledonia coincided with a period during which movements of capital were noted for 'their volume and extension, their anonymity, their close alliance with the forces of industry and their adjustment to political circumstances'. Like that of most other ore bearing countries in the southern hemisphere New Caledonia's mining industry depended on outside capital. From Sydney, Melbourne or Adelaide, Paris, London or Glasgow, eager speculators and investors financed the exploitation of gold, copper, nickel, chromium, cobalt and antimony», Cf. THOMPSON, Anne-Gabrielle. «The uses and misuses of capital. New Caledonia's mining industry, 1870-1901», *The Journal of Pacific History*, Vol XIX, 1-2 1984, p. 66.

<sup>11</sup> BOGLIOLO, François. « De la littérature calédonienne », DUNIS, Serge (dir.) *D'Île en Île Pacifique*, Paris, Klincksieck, 1999, p. 317.



*les cendres des conques* en 1985 par Déwé Gorodé. Encore faut-il s'entendre sur le sens accordé au terme « littérature » dans un espace colonial et postcolonial, tout en considérant l'aspect parfois ambigu du « postcolonial », compte tenu de la réalité politique<sup>12</sup> actuelle de la Nouvelle-Calédonie. Concevoir le Pacifique en berceau de terres minières est, à priori, parfois difficile, voire impossible, tant le contraste est fort entre les clichés, les projections idylliques et la réalité du labeur minier. Il est vrai qu'évoquer mines et mondialisation, peut nous renvoyer aux guerres civiles du continent africain : les paysages des exploitations diamantifères de Sierra Leone en particulier, se superposent tragiquement à celles-ci. Nous devinons, tout au plus, animés par le désir d'une « connaissance globalisée des mémoires », les répercussions des histoires coloniales — Aborigènes, Maoris, Kanaks dépossédés... pourtant, là encore, de nouveaux stéréotypes affleurent, dus à ce manichéisme qui fonde parfois les histoires de la colonisation, mais aussi à la survivance d'un angélisme exotique, de « cet état kaléidoscopique du touriste et du médiocre spectateur »<sup>13</sup> qu'abhorrait Segalen.

Comme pour la plupart des espaces postcoloniaux, le discours historique sur le Pacifique exige d'être renouvelé et harmonisé, de trouver sa note juste. Il s'agit peut-être d'interroger à nouveau ce qui a motivé la colonisation, c'est-à-dire l'enrichissement économique. La Nouvelle-Calédonie qui, depuis la fin des années 1960, est connue pour être en possession de 30% des réserves mondiales de nickel, a donné naissance à une activité minière, dont la représentation littéraire demeure encore peu connue, malgré ses liens étroits avec l'histoire des colonisations, qui constitue un lien avec le reste du Pacifique. L'île de Nauru paye encore le tribut de plusieurs décennies de surexploitation du phosphate ; avec l'or d'Otago en Nouvelle-Zélande et celui de Koolargie en Australie ce sont des histoires qui se sont parfois confondues avec celle de la Nouvelle-Calédonie, à travers les trajectoires de Jules Garnier ou des spéculateurs comme John Higginson. De véritables épopées en puissance, des

---

<sup>12</sup> Rappelons que l'alinéa 4 de l'Accord de Nouméa signé en 1998 stipule que « La décolonisation est le moyen de refonder un lien social durable entre les communautés qui vivent aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie, en permettant au peuple kanak d'établir avec la France des relations nouvelles correspondant aux réalités de notre temps ». De même, lors de la 4<sup>ème</sup> Commission de l'O.N.U qui s'est tenue le 9 octobre 2008 à New-York, la Nouvelle-Calédonie a été réinscrite sur la liste des « pays à décoloniser ». Reste à définir, près de quarante années après la période des décolonisations et selon une approche inédite (la Nouvelle-Calédonie est le seul pays en devenir à avoir « planifié » une décolonisation), les étapes de cette décolonisation qui, selon les termes de l'accord, doit renouveler des liens encore codifiés par l'héritage colonial (notamment les inégalités fondées sur les origines ethnique et culturelle).

<sup>13</sup> SEGALIN, Victor. *Essai sur l'exotisme*, Paris, Le Livre de Poche, Collection Biblio Essai, (1929), 1986, p. 43.

matériaux littéraires denses, et pourtant une création apparemment inexistante ou peut-être méconnue. Quelle littérature pour l'Océanie ? En explorateur du Pacifique contemporain, J.M. G Le Clézio pose le cadre éventuel d'une réponse :

On dit de l'Afrique qu'elle est le continent oublié. L'Océanie, c'est le continent invisible.

Invisible, parce que les voyageurs qui s'y sont aventurés la première fois ne l'ont pas aperçue, et parce que aujourd'hui elle reste un lieu sans reconnaissance internationale, un passage, une absence en quelque sorte.<sup>14</sup>

Le Pacifique semble devoir supporter, à l'instar des anciens espaces colonisés, le « regard du centre » qui lui signifie distance et éloignement sur une ligne d'horizon encore tracée selon les partitions coloniales. Si, dans la littérature coloniale, l'Inde et l'Afrique sont confinées dans des ténèbres conradiennes<sup>15</sup>, parfois opposées à toute possibilité de civilisation, les archipels océaniques disparaissent littéralement, pris dans un processus d'esthétisation singulier, créant une zone souvent vierge et paisible où les discours demeurent inexistantes, se répètent, réduits à eux-mêmes, « (...) comme, selon Andrew Smith, des mondes innommés vivant encore dans l'attente, à l'instar de l'Eden, des mots et de l'histoire qui les embrasseraient »<sup>16</sup>. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le Pacifique inspire à Victor Segalen, deux des textes les plus exigeants sur l'altérité. Son roman tahitien : *Les Immémoriaux* (1907) où se dévoile une vision du monde maori, et un texte posthume : *Essai sur l'exotisme* (1929) qui nous permet de mesurer l'importance de cet espace en tant que topos. Le Pacifique apparaît en effet, dans les imaginaires des « Découvertes » et des colonisations, comme l'ultime lieu de confrontation. Nous avons encore à nous défaire des mythes de la Nouvelle-Cythère et de l'Eden Cannibale qui contribuent à une certaine invisibilité littéraire. À l'heure de l'avènement du « “ Nouveau Roman ” de l'âge global »<sup>17</sup>, la littérature du Pacifique échappe encore aux regards. L'écart semble d'autant plus important pour la Nouvelle-Calédonie et Tahiti que leurs littératures semblent isolées dans un espace majoritairement anglophone.

Aux débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, santaliers, baleiniers et aventuriers abordaient la Nouvelle-Calédonie qui, comme les autres îles environnantes, n'était alors pour eux

---

<sup>14</sup> LE CLÉZIO, Jean-Marie-Gustave. *Raga, approche du continent invisible*, Paris, Seuil, Points, 2006, p. 9.

<sup>15</sup> Nous faisons écho aux *Heart of darkness* (1899) de Joseph Conrad pour l'Afrique, et *An area of darkness* (1964) de V.S Naipaul pour l'Inde.

<sup>16</sup> SMITH, Andrew. « Migrations, hybridité et études littéraires postcoloniales », LAZARUS, Neil (dir.). *Penser le postcolonial*, Paris, Éditions Amsterdam, (2004), 2006, p. 362.

<sup>17</sup> MOURA, Jean-Marc. *L'Europe Littéraire et l'ailleurs*, Paris, 1998.

qu'un lieu de passage et de prédation. Les premiers Européens à tenter d'y séjourner sont, à partir de 1840, les Missionnaires maristes et les Britanniques de la London Missionary Society (L.M.S.). Il faut attendre 1853, date de prise de possession française, qui fait de la Nouvelle-Calédonie une colonie de peuplement, puis 1854, année de la fondation de Port-de-France (future Nouméa), pour que s'installent les premiers fonctionnaires de l'administration coloniale, ainsi que des propriétaires terriens. La découverte de la garniérite et la création du pénitencier sur la presqu'île de Nou — on parle alors de colonisation pénale — vont sceller le destin de l'île. Il faut distinguer deux types de prisonniers : les transportés qui arrivent en 1863, les déportés politiques en 1871, puis les relégués à partir de 1887. En effet, la Nouvelle-Calédonie reçoit, à partir de 1872, les Communards parisiens (parmi lesquels : Charles Malato, Henri Rochefort, Louise Michel, Joannès Caton<sup>18</sup>) et des contestataires de l'Empire : les révoltés kabyles qui, pour certains, s'établiront sur le territoire après avoir été amnistiés en 1880 pour leur participation à la neutralisation de la Révolte de 1878. Les Kabyles sont, après leur incarcération à l'Île des Pins, regroupés à Nessadiou, « petite Afrique » de la région de Bourail (sur la côte ouest de l'île). Teraupo, le chef de la Révolte des Îles de la Société, est également incarcéré au bagne en 1897.

L'exploitation massive du sous-sol débute dans les années 1870 avec une installation aurifère qui se prolonge jusqu'en 1888. Le *rush* débute véritablement en 1873, quand le colon Coste dévoile un caillou verdâtre trouvé au Mont-d'Or. Il l'expédie dans un laboratoire à Paris, les résultats tombent : il s'agit de nickel. Le nickel est connu en Europe depuis 1751, et n'est exploité que depuis 1859 aux États-Unis pour la fabrication de monnaie, son potentiel industriel est encore sous-estimé. Ingénieurs de dernière minute, faussaires, aventuriers, mais surtout prospecteurs et investisseurs, font leur apparition. Avec le soutien des capitaux de la banque de Rothschild, la Société Le Nickel (S.L.N.) est fondée en 1880 par John Higginson et le Hollandais Louis Hanckar. Il faut également mentionner les petites exploitations de cobalt-métal (qui font les premières fortunes de la mine) et de chrome<sup>19</sup> (localisé à Tiébaghi, au nord) qui voient le jour peu après. Elles sont en activité de 1880 à 1925.

---

<sup>18</sup> Cf. CATON, Joannès. *Journal d'un Déporté de la Commune à l'Île des Pins (1871-1879)*, Paris, Éditions France-Empire, 1986.

<sup>19</sup> Le chrome est exploité dès 1884 au Mont Dore et à Nakéty. Découvert en 1877, le gisement de Tiébaghi (le plus important de la Nouvelle-Calédonie) n'est exploité qu'à partir de 1902 jusqu'à 1963. L'exploitation reprend en 1980 pour cesser définitivement en 1990.

Plusieurs vagues d'immigration viennent constituer, en plus des Européens, bagnards (on parle alors de « contrats de chair humaine ») et « Canaques Calédoniens et Néo-Hébridais », la main d'œuvre de ce pays de cocagne que la Nouvelle-Calédonie semble devenir : Réunionnais (ils forment un groupe hétérogène de colons blancs, d'Africains, de Malgaches, d'Indiens des Comptoirs et ne sont pas employés pour l'exploitation minière) ; dès 1861, les Indochinois, embauchés sous contrat par la S.L.N. (Société Le Nickel) à partir de 1891. À partir de cette date, on assiste à l'arrivée successive de vagues, japonaises (1892), puis indonésiennes (1894). L'immigration des Néo-Hébridais (Vanuatais), le second groupe mélanésien que l'on associe généralement aux Kanak, débute en 1863, servie par l'entente entre les administrations coloniales française et britannique qui, jusqu'en 1907, peinent à combattre le système du *Blackbirding*, forme d'une nouvelle Traite. Certaines de ces communautés, en particulier celle des travailleurs asiatiques, vivront en demi-teinte dans l'espace calédonien, subissant à la mine brimades et restrictions, avant de s'en éloigner et de s'enraciner en s'impliquant notamment dans le commerce pour une partie, l'autre partie fera l'expérience de rapatriements au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Alors que les Kanak sont réduits en nombre, car affaiblis par les suites<sup>20</sup> de l'échec de la Révolte d'Ataï en 1878, mais aussi alors que l'emploi des nouveaux immigrants asiatiques lui est avantageux, l'administration coloniale cherche néanmoins un moyen de sanctionner les infractions commises par les « indigènes » et de contenir toutes les velléités qui continuent cependant de se manifester chaque année dans les clans. Le sommet est atteint avec la Révolte de 1917. S'inspirant du modèle colonial algérien où l'administration l'applique dès 1830, le Décret d'Indigénat est promulgué le 18 juillet 1887 en Nouvelle-Calédonie, généralisé à toutes les autres colonies de l'Empire français à partir de 1889. En Nouvelle-Calédonie, il a connu plusieurs amendements visant parfois à le renforcer, jusqu'à son abrogation en 1946.

---

<sup>20</sup> Il s'agit de sanctions : les clans de Révoltés sont déportés et cantonnés au fond de vallées isolées, peu fertiles, et loin des lieux de pêche. Aussi, les réquisitions de main d'œuvre masculine par l'administration (pour les travaux urbains) privent, pendant de longues périodes, les clans d'une force de travail. À leur retour, les mobilisés sont souvent affaiblis, contaminés par des maladies pulmonaires ou vénériennes, regagnent leurs clans déjà touchés par les disettes et la malnutrition. Aussi, en 1917, l'état sanitaire des Kanak est plus qu'alarmant ; la lèpre et la tuberculose ont frappé. Les nouvelles mobilisations pour le front français en 1917, ne font qu'ajouter aux tensions accumulées. Cf. BOUBIN-BOYER, Sylvette. *De la première guerre mondiale en Océanie : les guerres de tous les calédoniens 1914-1919*, Thèse de Doctorat en anthropologie historique, Université de Nouvelle-Calédonie, 2001, Tome I, 462 pages. Tome II. MUCKLE, Adrian. *Spectres of violence in a colonial context : the war at Koné, Tipindjé and Hienghène – New-Caledonia, 1917*, PhD, Australian National University, 2004

Les Kanak sont les premiers concernés par ce nouvel encadrement : ils sont réorganisés en tribus avec un chef désigné par le gouverneur de la colonie, cantonnés en réserves délimitées par l'administration, l'achat d'armes et d'alcool leur est interdit, des travaux d'intérêt général leur sont imposés, ainsi qu'un couvre-feu doublé d'une interdiction de circuler dans le chef-lieu. N'étant pas citoyens, ils n'ont pas le droit de vote, doivent également s'acquitter de l'impôt de capitation et les enfants sont le plus souvent scolarisés en école religieuse. Les Javanais et les Tonkinois, eux aussi sujets de l'Empire (les Javanais appartiennent alors aux Indes Néerlandaises), tombent également sous le coup du Décret.

Les immigrés asiatiques suivront des trajectoires marquées par la Seconde Guerre Mondiale et les mouvements de décolonisation. L'attaque de la base américaine de Pearl Harbour, le 7 décembre 1941, conduit les Japonais de Nouvelle-Calédonie, alors assimilés aux forces de l'Axe et soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi, à être pourchassés et à voir leurs biens saisis. Par la suite, ils sont rassemblés à l'Île Nou – site de l'ancien bagne - pour être envoyés en camps d'internement en Australie, puis renvoyés de force dans un Japon qui leur était devenu étranger. Parmi eux, des propriétaires miniers voient alors leurs exploitations saisies et dissoutes. Ensuite, en accueillant les troupes alliées, la Nouvelle-Calédonie constitue le centre des opérations des Forces Alliées dans le Pacifique sud-ouest. Presque toutes les familles japonaises ont été ainsi séparées par le passage dans les camps, certains enfants ont regagné la Nouvelle-Calédonie où ils ont été adoptés à la fin de la Guerre. Enfin, les grèves répétées des ouvriers tonkinois et javanais, le soutien affirmé de la plupart à la lutte menée par Ho-Chi-Minh<sup>21</sup> suscitent l'hostilité d'une population patriote. De 1948 jusqu'aux années 1960, l'administration se voit contrainte d'organiser les rapatriements vers le Vietnam.

Le Gouverneur Feillet met un terme à l'envoi de bagnards en Nouvelle-Calédonie, dès sa prise de fonction en 1894, et lance un vaste programme de caféiculture. Le Décret d'Indigénat prend alors tout son sens : celui de circonscrire l'espace en confinant les Kanak à la réserve et à la mine, les Tonkinois exclusivement à la mine, et les Javanais, d'abord destinés à l'agriculture, sont ensuite dirigés vers les

---

<sup>21</sup> Le 12 mai 1946, une grève des ouvriers tonkinois de la mine Tampon à Voh provoque des heurts entre gendarmes et manifestants qui refusent de baisser le drapeau aux couleurs de Ho Chi Minh, hissé par provocation.

exploitations minières. Comme dans la plupart des histoires des colonisations, l'île a connu des césures – faites d'arrêtés et de décrets - visant à interdire et/ou limiter les contacts entre les groupes ethniques et à l'origine de temporalités souvent antagonistes, mais qui néanmoins tissaient des liens. Sur le plan historique, l'évangélisation, l'instauration du bagne en 1863, l'accaparement des terres par l'administration pénitentiaire, la Révolte menée par Ataï en 1878 et sa répression, la colonisation Feillet en 1894, l'instauration de l'Indigénat de 1887 à 1947, font partie de ces césures. Il y a ainsi une temporalité des fonctionnaires de l'administration, une temporalité du bagne, de la réserve « indigène », de la mine etc. Aux niveaux géographique et social, la mine, la brousse et la ville n'ont fait que maintenir et renforcer ces segmentarités de nature historique : le décret d'indigénat promulgué en 1887 a, pour ainsi dire, créé l'appartenance des Kanak à la tribu, comme, de manière indirecte, la colonisation Feillet a pu créer les rapports entre le broussard et la ville à partir de 1894. L'époque contemporaine en contient de nouvelles : vraisemblablement le souvenir des années 1980, auquel s'ajoutent les enjeux consécutifs à l'Accord de Nouméa signé en 1998, les inégalités socioéconomiques qui demeurent encore entre les communautés, notamment dans les domaines de l'éducation et de l'insertion professionnelle.

« Suivre une histoire, nous dit Ricoeur, c'est comprendre les actions, les pensées et les sentiments successifs en tant qu'ils présentent une direction particulière »<sup>22</sup>. S'il est une « direction particulière » pour la colonisation, c'est évidemment celle du profit et du prestige d'un État. En 1853, la France a près de deux siècles « d'expériences coloniales » dans les Amériques, l'Afrique et l'Océan Indien qu'elle a scandés, à travers une production littéraire, faite de chroniques, de récits de voyages ou de contes, qui ont participé à fabriquer une image de ces colonisations ; la démarche est à renouveler pour la Nouvelle-Calédonie. L'enjeu est de composer un récit qui fasse honneur aux colonisations passées et réponde aux préoccupations de la France de cette seconde moitié du XIXe siècle. Ainsi, au moment de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, l'Empire vient de déclarer l'abolition de l'esclavage en 1848 dans ces colonies des Antilles et de l'Océan Indien. Auparavant, des révoltes ont été presque simultanément accompagnées de l'émergence des classes métisses, dont le rôle fut parfois celui de modératrices dans les conflits qui

---

<sup>22</sup> RICŒUR, Paul. *Temps et récit*, tI, Paris, Seuil, Points Essais, 1983, p. 267.

apparaissaient. L'idée d'un groupe anthropologique qui servirait à la fois les intérêts des colons et des Kanak semble avoir été formulée après la Révolte de 1878.

Témoin de l'insurrection d'Ataï, le commandant Henri Rivière publie en 1881 *Souvenir de la Nouvelle-Calédonie, L'insurrection Canaque de 1878*. Il y consacre un chapitre à des réflexions au sujet « (...) Du présent et de l'avenir de la Nouvelle-Calédonie » - dans lequel il interroge : comment réaliser la suite de la colonisation — nous sommes en plein *rush* du nickel — avec ces tensions lancinantes ? Les tensions naissent, selon l'auteur, de « l'antagonisme (...) du peuple conquérant et du peuple conquis »<sup>23</sup>. Il poursuit : « (i)l faut que ce dernier soit absorbé par l'autre ou qu'il disparaisse »<sup>24</sup>, d'où cette hypothèse: « (...) (t)out au plus, la race métis qui se montre en germe en Nouvelle-Calédonie sera-t-elle plus consciente de ses vrais intérêts, mais ces intérêts seront ceux de son sang nouveau et la tourneront vers les blancs »<sup>25</sup>. Cette utopie du « sang nouveau », de ce nouveau groupe, est problématisée, d'abord par Baudoux à travers ses personnages de nouvelles rédigées en 1915 : Jean M'Barai (personnage de *Jean M'barai pêcheur de trépangs*) et Ida (dans *Pastorale Calédonienne*). Ensuite, Paul Bloc, auteur issu de la colonisation Feillet, explore le sujet dans ses romans *Les Filles de la Néama* (1920) et *Le Colon Brossard* (1938) dans lesquels sont mises en scène des intrigues entre des femmes kanakes et des hommes européens.

La réflexion du Commandant Rivière illustre ce que l'anthropologue Victor Turner<sup>26</sup>, repris par Edward W. Saïd dans son analyse du roman *Kim* (1901) de Rudyard Kipling, appelle les « liminaux » ; personnages ou projections de l'imaginaire collectif qui constituent, à la fois des alternatives, des réponses, positives ou non, aux écueils et difficultés que rencontre une société à un moment de son histoire. « Certaines sociétés ont besoin [...] d'un personnage médian qui puisse les nouer en

---

<sup>23</sup> RIVIERE, Henri. *Souvenir de la Nouvelle-Calédonie. L'insurrection Canaque de 1878*, Papeete, Les Éditions du Pacifique, (1881), 1980, p 281.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Voici la citation de Turner que Saïd commente dans *Culture et Impérialisme* : « On peut définir les liminaux [ou entités-seuil], tels les néophytes dans les rites d'initiation ou de puberté, par le fait qu'ils ne possèdent rien. Ils peuvent être déguisés en monstres, vêtus d'une simple lanterne ou même tout nus, pour bien montrer qu'ils n'ont aucun statut, aucun bien, aucun emblème. [...] Comme s'ils étaient réduits ou « dés-éduqués » à un état uniforme, pour être remodelés et recevoir les pouvoirs supplémentaires qui leur permettront de faire face à leur nouvelle place dans la vie ». TURNER, Victor. *Dramas, Fields and Metaphors: Symbolic Action in Human Society*, Ithaca, Cornell University Press, 1974, pp 258-259.

communauté, faire d'elles quelque chose de plus qu'un conglomérat de structures juridiques et administratives »<sup>27</sup> résume Saïd. Telle est « l'utopie métisse » en Nouvelle-Calédonie, l'idée semble avoir même ressurgi, après les « Evénements » des années 1980, installant une certaine confusion dans l'appréhension du fait métis, notamment à travers, les notions de métissage biologique et métissage culturel.

Cette distinction entre métissages biologique et culturel prête à débat. Si l'on poursuit dans ce sens, la notion de métissage biologique, paraît évidente mais porte et maintient intact un canevas restrictif, parce que fortement marqué par la rhétorique coloniale, donc douteux : celui de la race. Appliqué au domaine culturel, le métissage est déjà beaucoup plus complexe et subtil. Ainsi, les deux sont distincts l'un de l'autre, ou pourraient indifféremment se précéder : le métissage culturel se réaliserait ainsi à travers l'adoption, ou plutôt la modification, de pratiques tant linguistiques, que vestimentaires, culinaires etc. issues d'un contexte culturel donné au contact d'un autre, sans nécessairement donner lieu à des unions biologiques. Cette analyse graduelle et quantitative contredit la nature conflictuelle, imprévisible, aléatoire et multiple du métissage qu'il convient alors d'accorder au pluriel. La distinction entre un métissage biologique qui suivrait ainsi, dans une relative sérénité, le fil de l'Histoire, et ce métissage culturel qui ne se réaliserait que depuis les années 1980, favorisé par l'urbanisation croissante de la population.

Le métissage est en effet, à divers degrés, de l'ordre de l'addition, bien sûr, mais surtout de la modification, et, dans le cadre des groupes culturels, cette modification peut être de l'ordre de la psychologie et des imaginaires, ainsi que le suppose, eût égard à son manichéisme colonial, l'observation du commandant Henri Rivière. La présence du métis transforme son environnement dans la mesure où elle y crée des brèches, y ouvre de nouveaux espaces, et ceci, y compris dans l'imaginaire collectif. Selon la distinction entre biologique et culturel, l'absence de ce métissage culturel en Nouvelle-Calédonie serait donc intimement liée à l'histoire de la colonisation, ou plutôt, au destin assigné à l'île : celui de colonie de peuplement, une France transplantée dans le Pacifique. Les dépossession foncières et surtout la politique

---

<sup>27</sup> SAÏD, Edward W. *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard Le Monde Diplomatique, 2000, p. 212.



d'isolement de certains clans voulue par le Décret de l'Indigénat<sup>28</sup>, ont, semble-t-il limité les échanges pouvant conduire à un processus de créolisation. Le *tayo*, formé entre 1860 et 1910 dans le contexte singulier de la mission de Saint-Louis, né de la rencontre du français, du créole réunionnais, du bichelamar et des langues kanakes, constituerait en ce sens une des seules marques de ce type<sup>29</sup>. La période contemporaine nous offre une vision plus contrastée : certes, elle a favorisé les échanges, mais le souvenir des « Événements », certains aspects du nationalisme kanak, ainsi que certaines méfiances et réticences semblent parfois décourager les élans.

Est-ce à dire que la Nouvelle-Calédonie échappe, pour autant, au métissage culturel, se refuserait-elle à « l'insurrection de l'imaginaire » d'Édouard Glissant « (du) monde entier (qui) se créolise »<sup>30</sup>? Serait-elle définitivement condamnée aux tourments du Jean M'Barai de Georges Baudoux ? Chercherait-elle plutôt encore à articuler le langage qui régit les relations entre ses composantes, à trouver sa propre cadence alors que la mondialisation impose des contacts accélérés ? Ou plus directement, la Nouvelle-Calédonie ne chercherait-elle pas à spécifier « sa créolisation » ? La séparation entre les sphères européenne et kanake créée par l'Indigénat aurait donc créé des modes d'échanges singuliers qui diffèrent des processus de créolisation que l'on peut observer dans les espaces de l'Océan Indien ou des Amériques. Ces interrogations ne sauraient supporter de réponses définitives. Nous pourrions croire que les contacts en Nouvelle-Calédonie, marqués par le passé pénal, la rudesse de la vie en brousse, se révèlent d'une complexité autre que ceux, plus largement étudiés, des espaces précédemment cités.

À première vue, il n'y aurait donc ni créolisations, ni de vastes syncrétismes, au travers desquels il est devenu courant de voir une préfiguration de cette nouvelle humanité dessinée par la mondialisation. La Nouvelle-Calédonie, et plus largement, le Pacifique, deviennent, là encore, le lieu des ultimes projections. Pourtant, les quelques échanges réalisés (qui se perpétuent encore), trouvent aujourd'hui leurs prolongements dans certaines pratiques du quotidien. Parmi celles-ci : on note que les termes de

---

<sup>28</sup> Cf. SAADA, Emmanuelle. « Paternité et citoyenneté en situation coloniale. Le débat sur les "reconnaisances frauduleuses" et la construction d'un droit impérial », *Politix*, vol. 17, n°66, 2004, pp. 107-136.

<sup>29</sup> Cf. EHRHART, Sabine. *Le créole français de Saint-Louis (le tayo)*, Hambourg, Thèse de Doctorat, Université d'Ausbourg, 1993

<sup>30</sup> GLISSANT, Édouard. « Le monde entier se créolise », (Collectif), *Outre-Mers, Notre Monde, Entretiens d'Oudinot*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations, n°215, 2002, pp. 210-213.

l'argot anglais des marins, des prospecteurs qui irriguent aujourd'hui le français et les langues kanakes (avec une réciprocité entre les langues kanakes et le français), ainsi que le latin de l'Église (hérité des missionnaires), et l'anglais des « teachers » de la L.M.S, sont encore présents dans les langues kanakes. La sphère culinaire offre également quelques illustrations comme le *tea time* hérité des missionnaires anglais qui est respecté en tribu. Les cultures du thé et de la vanille ont existé ou subsistent encore à Lifou, les palmiers dattiers - héritage des déportés kabyles<sup>31</sup> - ont également été cultivés à Nessadiou, dans la région de Bourail, il en est de même pour les cultures de café dans la région de Hienghène. Mentionnons également, la popularité des nems et du bami dans la Nouméa contemporaine, ou encore la présence du bougna et des ignames sur certaines tables. Il s'agit de modes de contacts singuliers qui diffèrent totalement des standardisations créées par la globalisation et restent encore à interroger.

À partir de 1900, les archives (essentiellement celles de l'administration coloniale) témoignent de l'apparition d'un métissage euro-asiatique, l'emportant sur le métissage euro-mélanésien — celui des premières heures de la colonisation — qui se perpétue de manière confidentielle en brousse. C'est ainsi que l'on a distingué le groupe des « purs métis », véritable oxymore anthropologique, qui désigne celui dont au moins trois des ascendants sont d'origines différentes, car un métissage entre Asiatiques et Mélanésiens existe également. Ainsi, le métissage en Nouvelle-Calédonie ne s'est pas posé dans les mêmes termes que dans les colonies françaises des Antilles, par exemple, d'une part, parce que les individus issus d'unions entre Européens et « Indigènes » étaient, au début de la colonisation, écartés par la partie européenne ; d'autre part, l'adoption par le monde mélanésien – où existe un lien mythique à la terre natale – conduisait à une absorption complète de l'être qui devenait alors uniquement kanak. L'exploitation minière a accru la mobilité des forçats, mais aussi, à travers l'instauration des stores (magasins sur les centres miniers) et l'arrivée des travailleurs asiatiques, a modifié les contacts ethniques et en a créé de nouveaux. Quel fut le rôle de la mine dans ces échanges ? Nous chercherons à identifier et interroger en premier lieu les articulations que l'exploitation minière a pu permettre

---

<sup>31</sup>Cf. LALLAOUI, Mehdi. *Kabyles du Pacifique*, Paris, Éditions Alternatives, Collection Au nom de la mémoire, 1994.

OUENNOUGHI, Mélica. *Les déportés maghrébins en Nouvelle-Calédonie et la culture du palmier dattier de 1864 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005.

entre les différents groupes humains, lieux qui ont fondé la Nouvelle-Calédonie et de questionner leur rôle dans la création littéraire.

Notre seconde interrogation concerne la place accordée au « récit colonial », c'est-à-dire : la littérature produite en relation avec les processus de colonisation. Ce « récit colonial » — chroniques, journaux, récits de voyage (Cook, d'Entrecasteaux, Garnier), ou même pastiches — compose un portrait déformé des peuples et des espaces colonisés à destination des métropoles. L'image des colonies en métropole se fabriquait ainsi généralement à partir de l'estimation que l'opinion se faisait de la contribution de ces terres lointaines à la puissance de l'Empire. La garniériste faisait évidemment partie de ces emblèmes, son exploitation donnait à la France une place de premier plan dans la Révolution industrielle qui se jouait alors en Europe. À partir de 1863, la Nouvelle-Calédonie est devenue, dans l'imaginaire métropolitain, terre de mines et d'insurrections indigènes (la plus marquante est celle d'Ataï en 1878), et enfer pénitentiaire. Après les écrits de Cook et d'Entrecasteaux, Jules Garnier fournit, à travers ses rapports à la Société de Géographie, un nouveau chapitre du « récit colonial » de la Nouvelle-Calédonie. C'est donc cette littérature grise qui précèdera les premières créations littéraires calédoniennes au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* que Garnier publie en 1868 apparaît en effet comme une transition entre littérature grise et récit de voyage.

Le texte-intervalle du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, permet de tracer les premiers contours du motif de la colonie minière. Peu de descriptions géologiques — vocation première du texte — mais celles d'un naturaliste qui se montre curieux et réceptif : Nouméa, le cagou, les niaoulis, et les mœurs kanak qui ont pu être observées, ainsi que les premières tentatives d'exploitation de l'espace avec la canne à sucre et le café. Garnier dresse une forme de premier inventaire : la prospérité minière à venir, la colonie agricole, la présence kanak. Surtout, il crée une nouvelle partition de la Nouvelle-Calédonie entre Nouméa et la brousse, encore de mise à l'époque contemporaine. D'où la dimension intermédiaire du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* : il peut être qualifié de colonial, dans la mesure où son contexte d'écriture est celui d'une étude prospective d'un terrain, mais il semble marqué par une observation des mondes coloniaux et mélanésien qui dépasse les tentations d'exotisme, dans la mesure où il s'agit de faire apparaître une terre accessible, c'est-à-dire aux ressources

abondantes, exploitables, et dont les « indigènes » sont peu hostiles et prêts à être pacifiés, voire, évangélisés.

Une littérature élaborée en Nouvelle-Calédonie apparaît progressivement à partir des années 1860. L'irruption de la colonie dans l'espace, d'abord journalistique puis littéraire, français a la singularité de relever de voix extrêmes, mais qui pourtant, se rejoignent en partie dans leur perception de l'altérité kanake : elles sont d'abord constituées des récits et des rapports officiels relevant de l'administration coloniale ou des colons. La nouveauté vient de ces voix dissidentes et marginales du bagne, particulièrement celle des Communards : Louise Michel élève la Révolte d'Ataï au statut de tragédie antique ; l'écrivain anarchiste Charles Malato<sup>32</sup> établit un parallèle entre l'émergence d'un prolétariat européen des colonies et le sort des peuples indigènes d'Océanie. L'article « En Océanie, Races mourantes et Prolétariat naissant »<sup>33</sup> qu'il publie en 1908, est un appel, marqué par son adhésion au Communisme et aux thèses anarchistes, à une solidarité entre ce prolétariat et les Mélanésiens, ce qui va à l'encontre de la logique coloniale. Publiée le plus souvent à Paris et en Europe, cette littérature annonce une partie des grands thèmes à venir : tableaux de la vie coloniale (dont la mine), ou encore, le monde mélanésien vu généralement à travers le prisme colonial ou celui d'études ethnologiques. On y retrouve les inévitables récits de voyage, et romans dont les milieux de l'édition européenne de l'époque se montrent friands. Les retranscriptions de contes légendes kanak apparaissent également, d'abord avec *Les Légendes et chansons de gestes canaques* que Louise Michel publie en 1885 – sa forme et les analyses linguistiques en font le premier ouvrage à reconnaître la dimension littéraire de l'oralité kanak - Maurice Leenhardt rédige ensuite *Le mémorial de Poindi* en 1930 sous le pseudonyme de Jean Caro.

La véritable nouveauté est dans ce sentiment d'appartenance qui se manifeste alors dans des œuvres inspirées par la vie et l'installation des colons en Nouvelle-

---

<sup>32</sup> Déporté à dix sept ans avec ses parents Communards au bagne de l'île des Pins, il a participé au mouvement anarchiste comme journaliste et écrivain. Il publie notamment un roman ouvrier : *La Grande grève* en 1905, *Les Joyusetés de l'exil : chronique londonienne d'un exilé parisien*, 1892-1894 dans lequel il témoigne de sa rencontre avec Louise Michel lors du retour en France. Nous retiendrons également son essai *Philosophie de l'anarchie* (1888-1897), et un second article « Les indiens sont esclaves au Mexique » en (1908), dans lequel apparaît à nouveau son anticolonialisme.

<sup>33</sup> MALATO, Charles. « En Océanie, Races mourantes et Prolétariat naissant », *Les Documents du Progrès Revue Internationale*, Paris, 2<sup>e</sup> année, août 1908, pp 687- 692.

Calédonie, mais elles sont, dans la plupart des cas, le fait d'auteurs de passage, et se présentent sous la forme de récits et de souvenirs de voyage encore marqués par l'idéologie coloniale. Ces auteurs sont également les premiers à proposer des esquisses de la vie à la mine. *Les Robinsons français ou la Nouvelle-Calédonie* publié par Morlent en 1856, et *Les Parisiennes à Nouméa* (1873) d'Elie Berthet sont quelques exemples de cette production. De même, des titres comme *L'Evadé. Roman Canaque* (1880) du communard Henri Rochefort<sup>34</sup>, *Sous la croix du sud : Roman de la Nouvelle-Calédonie* (1886) de Dargène, *Cécilia Landrot* (1904) de Marie et Jacques Nervat peuvent être considérés comme les premières fictions revendiquant leur filiation avec l'espace calédonien. Nous pourrions affirmer qu'il s'agit alors de la simple revendication d'un « label », garantie de « terres lointaines et hostiles », donc d'exotisme colonial.

Il faut attendre les récits de Marc Le Goupils pour voir un auteur tenter d'affirmer l'ambiguïté et, à travers les échecs, la fragilité du colon face à ce nouvel espace, mais surtout, la complexité du lien qui se constitue alors. Planteur de café arrivé avec la colonisation Feillet en 1898, pionnier de la brousse, il est l'auteur de récits de voyages et de romans parmi lesquels *Dans la brousse calédonienne* en 1904, *Comment on cesse d'être colon* et *Les filles du pionnier* en 1910 qui sont considérés par certains analystes comme des tentatives d'inventaire des échecs de l'Administration coloniale en Nouvelle-Calédonie. La presse participe également, mais timidement, à la « naissance » littéraire de la mine : *Le Courrier illustré de la Nouvelle-Calédonie*, premier journal littéraire de la colonie fondé par d'Ivoley, paraît le 28 août 1878, c'est un hebdomadaire qui pourrait être considéré comme une « première littérature de la mine », à travers les aventures illustrées du personnage de bande dessinée Anacharsis Robinet, un Parisien venu chercher fortune en Nouvelle-Calédonie ; la mine compte évidemment parmi ses tentatives. En tant qu'organe des Déportés, le journal a un statut particulier, surtout précaire : sa diffusion est restreinte et de courte durée puisqu'il perd son autorisation de parution dès avril 1879.

---

<sup>34</sup> Voir également *De Nouméa à Newcastle (Australie). Récit de son évasion* (1974), réédition du premier chapitre *De Nouméa en Europe* publié vraisemblablement du vivant de Rochefort, mais sans date et nom d'auteur. Le récit de l'évasion australienne a été authentifié et réédité en 1997 par les éditions ALFA.

L'inscription de la mine dans les textes semble donc annoncer le passage d'une esthétique littéraire coloniale à une esthétique originale, dans la mesure où elle crée les premières dynamiques d'opposition en donnant à entendre les « multiples voix » du colonisé. Les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, ces années succédant au *rush* minier, sont celles de l'essor d'une littérature et d'une presse écrite en Nouvelle-Calédonie dont les noms emblématiques sont ceux de Georges Baudoux et d'Alin Laubreaux. Tous deux suivent plus ou moins la vogue de la littérature coloniale, celle des Frères Tharaud ou de Loti. Georges Baudoux rédige ses *Légendes noires des chaînes* qui paraissent en 1919 dans *Le Messager* (sous le pseudonyme Thiosse) dont Alin Laubreaux est le rédacteur en chef. Ce dernier est l'auteur du *Rocher à voile* (1930), satire de la société coloniale de la Nouvelle-Calédonie, et de *Yann le métis* (1928)<sup>35</sup> et *Wara* (1932) qui reprennent un motif récurrent de la littérature coloniale : le métis comme figure de l'échec<sup>36</sup>. La mine est déjà au centre de ces productions, stigmatisée comme symbole de la spéculation coloniale, ou étape tragique de la grande épopée broussarde. Un second souffle viendra avec Jean Mariotti qui, à partir des années 1930 jusqu'au début des années 1960, fait rentrer la littérature calédonienne dans une certaine modernité. La production littéraire semble ainsi rester en sommeil jusqu'au début des années 1980. Cette période de silence relatif correspond à la période euphorique du boom du nickel, durant laquelle l'urbanisation croissante et la mutation rapide du niveau de vie laissaient peut-être peu de place à la création littéraire : les auteurs ne cherchent pas à constituer une œuvre, mais se limitent souvent à une seule publication.

Ainsi, cette nouvelle littérature de la mine trace également les premiers contours d'un espace littéraire en éclairant certaines grandes particularités : le pluri-ethnisme, le multilinguisme, l'oralité kanak (les contes et légendes, les chants), et surtout, l'émergence d'un langage propre. Étudier la production littéraire née autour de la mine en Nouvelle-Calédonie conduit ainsi à saisir, tant sur le plan sociohistorique que littéraire, une articulation singulière : celle qui a fait du français la langue de communication de l'espace calédonien, modifiant l'usage des langues kanakes (qui n'étaient alors plus parlées qu'en tribu), créant ainsi un processus de mises en contact

---

<sup>35</sup> Cette nouvelle lui a valu une bataille judiciaire contre Georges Baudoux qui l'accuse d'avoir plagié *Jean M'barai pêcheur de tripang* (1920).

<sup>36</sup> En dépit de son caractère novateur, *Les Immémoriaux* (1907) de Victor Segalen ne font pas exception. L'auteur présente en effet le métis comme un « oiseau(x) habillé(s) d'écaillé(s) » : le symbole d'une inadéquation et d'une dualité insolubles.

particulier. On parlait rarement français si ce n'est pour communiquer avec l'administration. La mine est en effet de ces lieux qui relèvent tout à la fois de la négation et de la réinvention - comme le sont la traversée dans la cale du négrier et la plantation pour les littératures des Amériques – anéantissant, éclairant, recomposant, et inventant des interactions anthropologiques et culturelles. La mine semble ainsi constituer, avec le baigneur et la brousse, un des espaces fondateurs d'une future esthétique littéraire. Jean Mariotti nous dit d'ailleurs : « En Nouvelle-Calédonie existent deux mondes différents et parfois opposés : Nouméa et « la brousse ». Ce dernier terme comprend tout ce qui n'est pas la petite capitale »<sup>37</sup>. La mine, également, au cœur de la vie socio-économique, étroitement mêlée à l'histoire coloniale, semble contenir une autre dimension de l'île, que la littérature dévoile peu à peu.

Ce constat observé, comment la mine en Nouvelle-Calédonie, devenue « image littéraire » au sens bachelardien, a-t-elle pu enrichir le symbole littéraire ? Comment la littérature néo-calédonienne en témoigne-t-elle ? Il semble que la « signification nouvelle » que fait apparaître Bachelard vienne de la mine adossée au rêve colonial. De plus, « on ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé »<sup>38</sup> nous dit Bachelard. Ainsi, nous devons d'abord étudier l'apparition de la mine en tant que motif, voir comment le roman, la nouvelle et la poésie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle – puisque ce sont à la fois les genres dominants de notre étude et de la période que nous couvrons - s'en sont emparé, l'ont « rêvée ». Dans l'espace littéraire français, il y a d'abord la « mine vivante de poux »<sup>39</sup>, terrifiante métaphore de la déliquescence de l'humanité industrialisée dans *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont en 1865. Les mines de Nouvelle-Calédonie, lieux où les « marges » sont d'abord employées — d'abord bagnards, puis immigrés sous contrat — n'échappent pas à cette fatalité. L'exception vient avec *Les Indes Noires* que Jules Verne publie en 1877 où la mine est abordée sous les auspices du fantastique et de la quête métaphysique, mais avec un fond politique. La nouvelle richesse de l'Europe de la Révolution Industrielle est dans son sous-sol : ce sont le charbon et l'acier. L'action du roman se situe dans les houillères d'Écosse à Coal City (« Cité du charbon »), ce qui permet à Verne d'établir

---

<sup>37</sup> MARIOTTI, Jean. *Prisonnier du soleil*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, 2004, p. 207.

<sup>38</sup> BACHELARD, Gaston. *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, (1949), 1985, p. 48.

<sup>39</sup> Chant II, strophe 9.

un parallèle entre la cité minière et les richesses mythiques de l'Inde, qui est à ce moment, la plus puissante colonie britannique.

Dans *Germinal* (1885) – un des archétypes miniers qu'a retenu l'espace littéraire français — Émile Zola présente la mine comme « un trou maudit », un Léviathan broyant les êtres et les existences, mais aussi comme un magma annonciateur de renouveau, « [...] dont la germination allait faire bientôt éclater la terre » — la différence fondamentale avec la Nouvelle-Calédonie est la réalité coloniale ; les « mineurs » de Zola sont européens et citoyens. Dans le roman *Sons and lovers* (1913), de D.H Lawrence, autre écrivain européen de la mine, les paysages miniers anglais du Nottinghamshire sont l'arrière plan sociologique de la désagrégation de la famille Morel, née de la rencontre impossible entre Walter Morel, mineur, qui porte en lui toute la dureté du métier, et Gertrude Coppard, femme prude et rêveuse. Au milieu des deux, Paul le fils sur qui se fondent le plus d'espairs, est tiraillé entre deux héritages. La linguiste américaine Ann Banfield parle d'un « dialecte du bassin minier »<sup>40</sup> dans les romans de Lawrence. Existe-t-il un tel « dialecte » en Nouvelle-Calédonie ? La création littéraire en témoigne-t-elle ?

D'emblée, le corpus minier néo-calédonien apparaît donc comme un repositionnement par rapport à la littérature et au journalisme français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et des années 1930 avec les reporters des bas-fonds sociaux. Notre tâche consistera à identifier les raisons et les moments où s'opèrent les rapprochements et les prises de distance avec les pratiques littéraires dominantes en Europe. Car les impératifs auxquels étaient soumis les auteurs du corpus néo-calédonien — ceux d'inciter à la colonisation, à faire connaître la Nouvelle-Calédonie en tant que terre minière — semblent renouveler, inverser ou annuler la vocation du topos minier. Dans leur réalité, les mines néo-calédoniennes étaient donc à ciel ouvert ; on ne pouvait y descendre (aux enfers) pour y subir une initiation comme dans les romans de Zola, de même que ces auteurs ne semblent pas pouvoir se risquer à proposer la description d'un monde ouvrier (ce qui contredirait la vocation première de promotion coloniale), sauf pour répondre aux exigences du sensationnel et de l'exotisme des romans coloniaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>40</sup> BANFIELD, Ann. *Phrases sans paroles, Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Seuil, (1982), 1995, p 366.



Les premiers paysages miniers en Nouvelle-Calédonie auraient pu être assez proches des tableaux de *Germinal*, le climat tropical, la réalité coloniale et les langues japonaise et vietnamienne en plus. Mais les houillères repérées, pour les besoins de la marine, dès le début de l'implantation française en 1853 se sont révélées inutilisables. L'histoire minière du Pacifique français débute donc avec le cuivre, le chrome, le fer et le cobalt dont la Nouvelle-Calédonie détient le monopole jusqu'en 1909. La première de ces concessions est délivrée en 1858 pour une exploitation à Moindou. L'exploitation de la houille ne résiste pas au monopole du nickel, avec, en arrière plan, une vie souvent tragique ponctuée d'accidents, de coups de grisou, de rêves déçus et de faillites financières. Symboliquement, la mine calédonienne a été travaillée par un mouvement contraire à la mine de *Germinal* : avec le nickel, elle n'a plus été un labyrinthe et un gouffre, mais, s'étendant à ciel ouvert, une arène silencieuse. Cet espace demeure, dans l'imaginaire littéraire, un stigmate de la période coloniale – les paysages dévastés qui se modifient sont synonymes de spoliations, d'antagonismes et de corruption.

C'est également le lieu qui rompt avec les grandes métaphores du transitoire et de l'exil pénitentiaire. Autour du bagne s'était créée, non seulement, une littérature clandestine qui se demandait constamment *Comment on s'évad(e) de la Nouvelle-Calédonie*<sup>41</sup> ? mais également une littérature « officielle », plus abondante, émanant d'anciens fonctionnaires coloniaux et dont la production<sup>42</sup> s'est étalée des débuts de la Transportation en 1867 jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. On peut mentionner l'ironique *Criminopolis* de Paul Mimande en 1895, *Dans l'ombre de Satan* à « *La Nouvelle* » en 1900, ou *À Nouméa l'Amour qui mène au Bagne* d'Albert Garenne en 1933. La mine change également le rapport au lieu, elle en fait un point d'ancrage, du moins chez Baudoux et Mariotti. Seule l'expérience des *Chān Dàng* de Jean Vanmaï et des Javanais « Niaoulis » les rapproche des bagnards dans leur désir vital d'évasion.

La soumission des Kanak vaincus en 1878, le Décret de l'Indigénat appliqué à partir de 1887 et le programme agricole de la colonisation Feillet qui a débuté en 1894 ont généré des tensions qui se sont accumulées, agrandissant l'écart entre un monde

---

<sup>41</sup> BAUDOUX, Georges. *Comment on s'évadait de la Nouvelle-Calédonie ?* Nouméa, Éditions Grain de Sable, (1913), 2001, 140 pages.

<sup>42</sup> Ces titres ont été édités en 8 volumes par les Éditions du Caillou en 1979 dans la collection Le Bagne Calédonien.

Kanak diminué par la pression du monde colonial et la société omnipotente née du *rush* minier. Le paroxysme est atteint avec la Révolte de 1917 marquée par les attaques de stations minières, notamment celles du Kopéto dans la région de Koné, propriété de la S.L.N. , prise d'assaut par une centaine de rebelles, du 22 au 23 mai 1917. L'événement est fortement symbolique dans la mesure où il instaure de nouveaux liens entre les Kanak, la mine et le monde colonial dans son ensemble. Il met en évidence une certaine ambivalence intensifiée par l'éloignement géographique : des régiments mélanésiens combattent dans les tranchées françaises de la Guerre 1914-1918, alors que le Nord de la Nouvelle-Calédonie s'embrase.

Les motifs de la Révolte de 1917 sont d'une immense complexité : d'abord, une mésentente qui oppose les chefferies de la région de Koniambo et Baco à celles de Pana, Pamoà et Panéqui provoque, entre avril 1917 et mai 1918, une première action d'intimidation. À Koné, l'affaire s'étendra jusqu'à décembre 1917. La discorde implique d'abord les tribus qui ont fourni des hommes à la police indigène, à celles qui, semble-t-il, ont voulu demeurer à l'écart de cette administration. De plus, le recrutement de soldats kanak dans l'armée française, mis en parallèle avec l'application du Décret de l'Indigénat, les spoliations foncières de la colonisation Feillet, et les promesses<sup>43</sup> non tenues, est vécu comme une agression supplémentaire. C'est au cours de cette révolte que, pour la première fois, les magasins de la mine constituent une cible, et que la mine se trouve précipitée dans le champ d'un discours et d'une action anticoloniale.

C'est dans ce contexte qu'apparaît Georges Baudoux, premier « écrivain de la mine », lui-même « petit mineur ». À travers les méditations d'un broussard dans une nouvelle intitulée *Sauvages et civilisés*. Il adresse une mise en garde quant à l'avenir :

Plus tard !vous, mines gonflées de minerais et d'orgueil, quand vous aurez prodigué toutes vos richesses aux spéculateurs étrangers, vous ne laisserez après vous que vos ruines ; vos terres fouillées, vidées de leurs trésors, resteront éternellement stériles. Vos montagnes déchiquetées, arides comme des paysages lunaires, seront l'image de la désolation et de la mort.<sup>44</sup>

---

<sup>43</sup> « (...) Les mêmes promesses que dans les autres colonies sont faites aux Kanak : primes, solde, indemnités familiales, pension en cas de blessures ou en cas de décès à la veuve, médailles, suppression des prestations obligatoires et de l'impôt de capitation, emplois réservés au retour, citoyenneté française. » Cf. BOYER, Sylvette. « Les Kanak et la Grande Guerre 1914-1918. Le Bataillon des tirailleurs du Pacifique », *Mwà Vée*, n°11, décembre 1995, p. 10.

<sup>44</sup> BAUDOUX, Georges. *Les Blancs sont venus*, t2.

Au cœur des interrogations sur l'avenir institutionnel, l'impact écologique ou le devoir de mémoire, les acteurs de la mine doivent dissiper un brouillard d'ambiguïtés. La une de l'hebdomadaire *Politis* du 23 novembre 2006 – « Nouvelle-Calédonie, néo-colonialisme minier »<sup>45</sup> - à propos de l'installation d'une usine dans le nord de l'île sur le massif du Koniambo, nous permet de mesurer à quel point le sujet demeure conflictuel. Mais les paysages décrits par Baudoux, visibles à Thio ou Gomen, imposent une vérité dont la littérature se fait un écho permanent et poussent à inventer de nouvelles solutions. Le « Sauvage » de Baudoux pleure une terre perdue, *Chàn Dāng* de Jean Vanmaï nous dit l'épopée tonkinoise, les prospecteurs de Jean Mariotti sont en proie à un tourment inextricable. Chaque composante de la population calédonienne a ainsi « fabriqué » sa mémoire de la mine : les Kanak privés de terre, les colons, les bagnards et leurs descendants, les prospecteurs et « petits mineurs », les Japonais et les travailleurs indonésiens et vietnamiens.

La littérature née de la mine est fondée sur une profonde ambivalence, un malaise, qui provient d'un entremêlement des discours coloniaux et anticoloniaux, et qui se retrouve dans l'ensemble de la production de romans coloniaux, alors en vogue depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en France. La trajectoire de Georges Baudoux en est une illustration. Sur le plan biographique, tout installe l'auteur dans la sphère d'énonciation du discours colonial : il devient, au début du XX<sup>e</sup> siècle, un prospère exploitant minier dans le nord. Il élabore ensuite une œuvre au travers de laquelle semble se manifester un recul par rapport à la rhétorique coloniale, ou plutôt, ce qu'Alain Ruscio appelle un « anticolonialisme en sourdine »<sup>46</sup>. C'est une idée hégélienne, dominante dans cette littérature coloniale, selon laquelle : « (l) e colonialisme va dans le sens de l'Histoire. Il est le progrès, même si on peut parfois le regretter »<sup>47</sup>. Ainsi, tout en étant un observateur et un portraitiste attentif du paysage calédonien et de ses hommes, Baudoux n'échappe pas à la tentation d'exotisme, tant l'utilisation de son « matériau littéraire » s'apparente à celle du prospecteur qu'il fut avant d'entamer sa carrière littéraire. Il conforte son lectorat dans une imagerie coloniale par un recours fréquent aux stéréotypes. Le lecteur contemporain de

---

<sup>45</sup> SANJURJO, Dante. « Solidarité avec le peuple Kanak », Paris, *Politis*, 23-29 novembre 2006, p 9.

<sup>46</sup> RUSCIO, Alain. « Littérature, chansons et colonies ». BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003, p 75

<sup>47</sup> *Ibid*, p 75.

Baudoux ne change pas totalement, selon l'expression de Segalen, de « tonalité mentale coutumière »<sup>48</sup>.

Le succès rencontré, à partir de 1919, par la publication en feuilleton de ses *Légendes Noires des Chaînes* sous son pseudonyme « canaque » Thiosse, semble pourtant marquer la naissance de questionnements nouveaux au sein du microcosme colonial calédonien. Par son sens de la dérision – marqué par la Première Guerre Mondiale, Baudoux affiche une certaine ironie face au mythe de l'Occident civilisateur – il opère une approche singulière de son monde et modifie, différemment des autres auteurs coloniaux, l'imaginaire de son lectorat. Baudoux est en effet considéré comme le premier à ériger bagnards, broussards, prospecteurs et « Canaques » en sujets pleinement littéraires avec, cependant, l'idéologie coloniale en filigrane. La recherche d'une certaine véracité fort discutable, une volonté de « (p) enser canaque au milieu du décor »<sup>49</sup> ont fait de son œuvre une référence pour les premiers travaux d'anthropologie comme *Gens de la Grande-Terre* de Maurice Leenhardt, première étude de référence sur la culture kanake publié en 1937 et qui reprend des extraits de la nouvelle *Kaavo* publiée en 1919.

L'œuvre de Jean Mariotti est la première à permettre la confrontation avec le paysage calédonien, à propager jusqu'au lecteur une résonance du monde kanak, à le rendre palpable dans son épaisseur poétique. Issu d'une famille d'exilés corses, Jean Mariotti est né dans cette île. Il ne s'agit pas d'y trouver une quelconque légitimité poétique, mais de faire apparaître une mémoire de l'exil différente, un éloignement d'une autre nature, que celui de Baudoux. Jean Mariotti est le premier poète de l'âme calédonienne, celui qui a fait converger, certes avec des omissions, l'histoire coloniale, la geste kanak et la force tellurique des lieux. Il révèle la nature plurielle du lien qui unit la terre lointaine du Pacifique à ceux pour qui elle est devenue la terre natale, ou terre d'élection, ceux qui « on(t) cess(é) d'être colon (s) »<sup>50</sup>. Que ce lien soit la malédiction qui conduit irrésistiblement au crime dans *Remords* (1931), ou, dans *À bord de l'Incertaine* (1942), celui des premières émotions de l'enfance, période

---

<sup>48</sup> SEGALÉN, Victor. *Essai sur l'exotisme*, Paris, Le Livre de Poche, Collection Biblio essais, (1929), 1986, p 38

<sup>49</sup> Cité dans : GASSER, Bernard. *Georges Baudoux, la quête de la vérité*. Nouméa, Éditions Grain de Sable, Collection Destins, n°1, 1994, p 47.

<sup>50</sup> Cf. LE GOUPILS, Marc. *Comment on cesse d'être colon. Six années passées en Nouvelle-Calédonie*. Paris, B.Grasset, 1910, 308 pages.

propice à la construction de l'imaginaire, contrariée par le contexte colonial, Mariotti observe comment l'île transforme les hommes qui la peuplent. On peut dire de son œuvre qu'elle ouvre l'espace calédonien à une pleine conscience du monde. Tout au long de celle-ci, il s'efforce de placer son île natale et, plus largement, le Pacifique dans une position d'échange. Il en célèbre les « mystères », cherchant ainsi à renouveler la vision de ce monde.

Il est donc question dans notre travail d'élaborer une « image littéraire », d'en observer les conditions d'élaboration en contexte colonial où règne l'obligation de renvoyer à la France une image de sa propre puissance ; de la rassurer en somme. Cependant, cette élaboration repose sur des dynamiques complexes — celles de l'image littéraire, des représentations, et du thème — qu'il nous sera nécessaire de baliser. D'abord avec Bachelard qui, traitant de l'« image littéraire », souligne qu'elle est motivée par une réinvention permanente. Il nous dit :

Une image littéraire, c'est un *sens* à l'état naissant ; le mot – le vieux mot – vient y recevoir une signification nouvelle. Mais cela ne suffit pas encore : l'*image littéraire* doit s'enrichir d'un *onirisme nouveau*. Signifier autre chose et faire rêver autrement, telle est la double fonction de l'image littéraire. [...] L'image littéraire ne vient pas habiller une image nue, ne vient pas donner la parole à une image muette. L'imagination en nous parle, nos rêves parlent, nos pensées parlent. Toute activité humaine désire parler. Quand cette parole prend conscience de soi, alors l'activité humaine désire écrire, c'est-à-dire agencer les rêves et les pensées.<sup>51</sup>

La Nouvelle-Calédonie a dès 1853, plusieurs « vieux mot(s) » à charger de « signification(s) nouvelle(s) » à commencer par ceux de « colons » et « colonie ». Car, pour la puissance coloniale qu'est la France de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ces termes ont changé de sens à chaque terre conquise ou perdue. L'histoire de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie impose également des mots parfois empruntés à d'autres épopées coloniales : « prospecteur », « mine », mais surtout, le mot « pionnier » qui sera, souvent dans l'urgence politique, brandi comme un étendard. C'est à travers ces mots que la Nouvelle-Calédonie se rêve et que les protagonistes de la scène littéraire tentent de l'imposer à la France en un rêve colonial fait de prospérité et de succès économiques. La colonisation est donc également l'exploitation minière, l'« activité humaine (qui) désire parler ». La diversité des voix de ceux qui, du fonctionnaire colonial au communard, relaient la parole de la mine

---

<sup>51</sup> BACHELARD, Gaston. *L'Air et les Songes*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio Essais, (1943), 2007, p. 324.

participe de la difficulté de constituer un corpus littéraire, dans la mesure où il faut également y définir ce qui relève de la création de la mine en tant que thème littéraire. Car, prévient Edward Said, le devoir du chercheur

qui réfléchit à la culture est donc de ne pas prendre pour naturelle la politique identitaire, mais de montrer comment toutes ces représentations sont construites, à quelles fins, par qui et à partir de quoi. [...] Toute société ou tradition officielle repousse les interférences dans ses grands récits. Ceux-ci acquièrent avec le temps un statut presque théologique : les héros fondateurs, idées et valeurs vénérées, allégories nationales, ont un impact inestimable dans la vie culturelle et politique.<sup>52</sup>

Ainsi, notre enquête qui couvre un siècle de colonisation peut être envisagée comme l'observation de l'élaboration d'un « grand récit » qui consistera à identifier et situer, non-seulement les « interférences », mais aussi, les stratégies utilisées pour les « repousser ». Car ceux qui acheminent la parole de la mine vers l'Empire sont écartelés entre rêve et réalité, soumis à une loi paradoxale : celle, selon les termes de Bachelard, de « faire rêver autrement », c'est-à-dire rassurer l'Empire sur sa puissance grâce aux chiffres et aux glorieux récits des pionniers aventuriers. Mais ils sont également contraints à dire une vérité : celle des échecs de l'agriculture, celle des crises du nickel, celle de la violence des camps de forçats sur les mines, des terrifiantes évasions ou de l'incompétence de l'administration coloniale. Ainsi, la ligne que nous pouvons tracer dans l'expression littéraire traverse près d'un siècle. Elle part de 1853, année de la prise de possession par la France, et s'achève au début des années 1950, à la veille du « boom » du nickel.

Nous y analyserons surtout l'opération qui, à travers la presse, a fait de la mine une des composantes nécessaires de la Nouvelle-Calédonie en tant qu'image littéraire. Nous pouvons déjà concevoir deux étapes historiques : 1853 a signifié que les acteurs de la colonisation devaient non seulement, constituer un espace public<sup>53</sup> ; mais aussi une fabrique où s'élaborerait une image de la Nouvelle-Calédonie en tant que colonie française, joyau de l'empire etc. Ce processus devient une véritable urgence lorsque la Nouvelle-Calédonie devient en 1863 une colonie pénitentiaire. Créer son image

---

<sup>52</sup> SAID, Edward. *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, Le Monde Diplomatique, 2000, pp. 435- 436.

<sup>53</sup> Malgré le grand intérêt des théories très inspirantes développées par Habermas sur le sujet, sa portée est limitée par la singularité de l'espace colonial. Nous considérons, en effet, que l'espace colonial ne peut être pensé comme un espace démocratique — qui est la condition première d'élaboration d'un espace public — dans aucune de ses variantes ou polarités. La production écrite étant le plus souvent le fait de pouvoirs religieux, économiques ou administratifs ou, étroitement contrôlée par ces derniers qui, dans l'espace colonial, sont autant de prolongement de la métropole. Ces écrits de pouvoirs nous fournissent la majorité de notre corpus. Nous prendrons donc ce terme dans son sens le plus générique.

signifie alors effacer celle qui se forme à partir de la peur et du mépris nourris par rapport au bagne, au découragement face aux rendements médiocres de l'agriculture, sans compter la crainte des révoltes « indigènes ». Une question demeure, qui concentre à la fois ce mépris, cette peur, mais aussi d'une espérance : que tirer de cette colonie ? C'est, semble-t-il, la seconde étape de l'élaboration d'une représentation qui se précise en 1880 avec la fondation de la S.L.N. (Société Le Nickel) et la loi sur la liberté de la presse de 1881. Elle s'achèverait avec la fermeture du bagne en 1931.

Dans notre première partie, nous mettrons donc en évidence les liens qui apparaissent entre l'historiographie de l'exploitation minière en Nouvelle-Calédonie et les représentations dans l'espace public. Pour cela, nous confronterons les premières pratiques scripturaires de la Nouvelle-Calédonie (identifiables dans les archives officielles) — les récits de voyages, les rapports scientifiques, la correspondance des fonctionnaires coloniaux, ou encore, les premières chroniques de la presse coloniale — afin de dégager le moment où la représentation et la fabulation se sont imposées comme des nécessités politiques et économiques. Nous analyserons en ce sens la place déterminante du texte de Jules Garnier dans le « grand récit » colonial de la Nouvelle-Calédonie, dans la mesure où il est le premier à avoir offert une description de l'île et de ses paysages — brousse, ville, tribu, montagne, plaine — qui a inspiré les premiers auteurs tels que Baudoux et Mariotti, et est encore valable à l'époque contemporaine. Notre seconde partie montre comment le statut de colonie pénitentiaire mis en place en 1863 a, parcequ'il faisait débat et participait à créer une image désastreuse de la colonie, permis l'émergence de discours parfois opposés et surtout l'apparition des premières fictions et poésies, c'est-à-dire les processus qui, au cours de l'histoire de la colonisation, ont permis d'élaborer la représentation du pionnier. Cette tentative a été renforcée par la découverte et la mise en exploitation des ressources minières à partir des années 1870 qui a ainsi permis d'inventer une autre légende de la Nouvelle-Calédonie. Enfin, dans notre dernière partie, nous verrons comment le patriotisme hérité des deux guerres mondiales et les chiffres du nickel ont permis d'affirmer une fierté collective d'appartenance à l'empire colonial et de participer au prestige de la France, ceci, en parallèle de l'émergence d'un nouveau discours antagoniste élaboré par le monde kanak.

Il est donc évident qu'étudier la littérature d'un espace ayant fait l'expérience de la colonisation suppose de le faire en veillant à cette « vie culturelle et politique » ; c'est-à-dire de tenir compte des influences de deux milieux hétérogènes. Cependant, nous devons nous garder d'ignorer la dynamique d'un mouvement interne à la création littéraire, celui du « thème » qui, selon Pierre Macherey, se définit ainsi :

Le thème n'est pas un décor ponctuel, entièrement lisible dans l'instant où il se montre : au contraire, il est perpétuellement allusif, animé d'une sorte de discursivité signe à l'intérieur d'une histoire au long de laquelle il se déploie : il n'est pas créé pour lui-même, surgi de sa forme visible, mais recelé par une tradition, qui donne aussi l'histoire de son sens.<sup>54</sup>

Pour devenir « allusi(ve) » dans les créations des acteurs de la scène littéraire néo-calédonienne, la mine a dû, bien sûr, devenir une des fondations de l'économie coloniale. Elle a du devenir quotidienne, être un paysage avec son langage que nous aurons à identifier et observer. Une « tradition » d'un siècle de colonisation est également à identifier. Un corpus s'est donc formé : la mine fait l'objet de chroniques dans la presse coloniale et devient progressivement un motif, il faut également tenir compte des romans sur le bagne qui sont de véritables miroirs de la Nouvelle-Calédonie et qui surtout, restituent la vision par la France de l'une de ses colonies.

Ce que nous tenterons de mettre en évidence est donc l'articulation entre la constitution de ce premier corpus hétérogène (correspondances entre fonctionnaires coloniaux, bandes-dessinées, poésies, romans, mémoires etc.) et l'apparition des premiers auteurs néo-calédoniens ou profondément nourris par l'expérience de l'île : Baudoux, Laubreaux et Mariotti. Enfin, il semble que, durant la Seconde Guerre Mondiale, l'engagement de la colonie auprès des alliés et l'abrogation de l'Indigénat en 1946 ont contribué à modifier la manière « d'agencer les rêves et les pensées » autour de l'exploitation minière. Une transition brutale a lieu entre le patriotisme exacerbé de la colonie et la fin du décret d'Indigénat en 1946 qui ouvre un nouvel espace. Il s'agit de la politique que les engagés asiatiques, puis les Kanak, vont investir, interrogeant pour la première fois l'héritage colonial et ce qui avait alors fini par devenir le mythe fondateur de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie : l'aventure minière et ses pionniers.

---

<sup>54</sup> MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1966, p. 227





## **Première Partie :**

### **Les écritures de la mine : vers une représentation des périphéries**



# **Les archives : premiers récits de la mine**

## **A. Présences de la mine**

### **1. La variété de l'inventaire ou les fondations d'un imaginaire**

« Il est évident, nous dit Michel Foucault, qu'on ne peut décrire exhaustivement l'archive d'une société, d'une culture ou d'une civilisation ; pas même sans doute l'archive de toute une époque »<sup>55</sup> ; voilà, s'il en était besoin, qui pose la limite de notre enquête. Foucault poursuit en nous précisant que l'archive « se donne par fragments, par régions et niveaux, d'autant mieux sans doute et avec avec d'autant plus de netteté que le temps nous en sépare : à la limite, n'était la rareté des documents, le plus grand recul chronologique serait nécessaire pour l'analyser »<sup>56</sup>. Ayant choisi de couvrir une période d'un siècle (1853-1953), nous bénéficions de ce « grand recul » préconisé par Foucault pour décrire l'archive de la mine. Mais en Nouvelle-Calédonie, saisir le passé de la mine renvoie d'abord à une expérience quotidienne des paysages qui s'ajoute à la recherche de l'archive : les fumées de l'usine de la S.L.N. (Société Le Nickel) à Nouméa, les amoncellements de scorie sur les chantiers, les montagnes ravineées, la côte est de l'île, où l'on peut déjà voir les sites miniers abandonnés de Houaïlou, et le nord qui se métamorphose à Koniambo. Nous pourrions pousser le détail en évoquant les vitrines de joailliers nouméens où l'on peut acquérir des presse-livres en résine

---

<sup>55</sup> FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Tel, (1969), 2008, p. 179

<sup>56</sup> *Ibid.*

dans lesquels sont coulés, parmi des coquillages, des échantillons de garniélite composant un tableau d'un exotisme réconfortant. Cette omniprésence tend même, semble-t-il, à effacer ce passé, qui interdit en partie le rêve nous préconise Bachelard : la mine nous précipite dans la contingence, on n'en parlerait que dans le cadre de l'Accord de Nouméa (signé le 5 mai 1998), des affaires et du développement économique.

« Faire l'histoire d'une époque consiste à trouver la représentation la plus chargée et la plus efficace. Représenter consiste à faire venir devant soi, tirer à soi, réfléchir »<sup>57</sup> nous dit Philippe Muray dans son étude sémiotique du XIX<sup>e</sup> siècle. Colonie née de ce XIX<sup>e</sup> siècle, la Nouvelle-Calédonie hésite, s'est cherchée un motif, un blason fédérateur. Ce fut la mine autour de laquelle s'animèrent les figures du colon, du pionnier ; la presse et la littérature donnèrent vie à ces représentations. La mine s'est imposée, du moins pour les Européens en Nouvelle-Calédonie, en un paysage historique, comme le résultat d'un ensemble organisé :

une constellation de données, une série de propositions qui, lentement, sournoisement, à la faveur des écrits, des journaux, de l'éducation, des livres scolaires, des affiches, du cinéma, de la radio, pénètrent un individu — en constituant la vision du monde de la collectivité à laquelle il appartient<sup>58</sup>

En appréhendant l'auteur comme un « individu » travaillé par ces « données », Fanon nous incite à une approche imagologique, donc nécessairement interdisciplinaire<sup>59</sup>, multilatérale, de la création littéraire et à saisir ce mouvement réciproque qui fait de l'auteur un lecteur en veillant au point suivant : la littérature participe de cette « constellation de données » et en est également influencée. Les motivations d'une littérature en espace colonial sont, de fait, fortement politisées et idéologiques.

Nous devons donc interroger les origines d'une écriture littéraire du monde minier néo-calédonien. Aujourd'hui, l'histoire, plus précisément l'héritage colonial, privilégie encore souvent la figure du pionnier. C'est une figure récurrente de l'histoire coloniale dont Albert Memmi, dès 1957, dans son *Portrait du colonisé*, souligne les apories :

---

<sup>57</sup> MURAY, Philippe. *Le XIXe siècle à travers les âges*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1984), 1999 (Nouvelle édition), p. 287

<sup>58</sup> FANON, Frantz. *Peaux noires, masques blancs*, Paris, Seuil, Points Essais, (1952), 1971, p. 124

<sup>59</sup> Cf. § « L'image de l'étranger : perspectives des études d'imagologie littéraire », MOURA, Jean-Marc. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998

On se plaît encore quelque fois à représenter le colonisateur comme un homme de grande taille, bronzé par le soleil, chaussé de demi-bottes, appuyé sur une pelle — car il ne dédaigne pas de mettre la main à l'ouvrage, fixant son regard au loin sur l'horizon de ses terres ; entre deux actions contre la nature, il se prodigue aux hommes, soigne les malades et répand la culture, un noble aventurier enfin, un pionnier.<sup>60</sup>

Alors que l'analyse de Memmi incite à une refondation des pratiques historiographiques et des constructions telles que le pionnier, la survivance de cette dernière à l'époque contemporaine suscite quelques interrogations. Il existe en effet, depuis 2003, une *Fondation des Pionniers de la Nouvelle-Calédonie* dotée d'un site internet et d'une revue : « Pionniers de Nouvelle-Calédonie » distribuée gratuitement. Le fait que celle-ci soit présentée comme une « Revue culturelle et identitaire » semble révélateur d'un manque dans une société dont les trois dernières décennies sont marquées par l'émergence des revendications d'une sphère anciennement colonisée, ou actuellement néo-colonisée selon l'angle de vue : les Kanak. Dans la même perspective que Memmi, Louis-José Barbançon, historien de la Nouvelle-Calédonie, analyse les conditions d'élaboration de cette représentation :

Ainsi, en Nouvelle-Calédonie existe le mythe du colon, du pionnier faisant reculer la Brousse telle une nouvelle « frontière » à l'américaine. Ce mythe est nécessaire à l'imaginaire calédonien. Mais, de même que le cow-boy est l'élément fondateur du mythe américain alors qu'une infime minorité d'Américains ont été effectivement cow-boys, de même le colon broussard est devenu ici le référent du mythe calédonien.<sup>61</sup>

La « nécessité » qui est soulignée ici est, semble-t-il, avant-tout, sociale et politique. Car ce mythe pionnier s'est élaboré et imposé avec les débuts de l'exploitation minière des années 1870 où la célébration d'un héroïsme minier était déjà apparue comme une « nécessité » pour masquer les réalités de la colonisation pénale. Avec Baudoux et même Mariotti, cet héroïsme permet de minorer, voire de faire oublier ce qui est ressenti comme une infamie de la colonisation : le bagne. Depuis les années 1970 et des premières revendications nationalistes kanak, se revendiquer de l'héritage du pionnier néo-calédonien équivaut à légitimer une place historique, donc une présence culturelle. C'est une définition identitaire qui, selon Claude Lévi-Strauss est « une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer mais sans qu'il

---

<sup>60</sup> MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Folio Actuel, (1957), 1985, p. 35

<sup>61</sup> BARBANÇON, Louis-José. « Mémoires oubliées, devoir de mémoire, devoir d'histoire », CHATTI, Mounira. CLINCHAMPS, Nicolas. VIGIER, Stéphanie. (dirs.), *Pouvoir(s) et politique(s) en Océanie*, Paris, L'Harmattan, Collection Portes Océanes, 2007, p. 266

ait jamais d'existence réelle »<sup>62</sup>. Il est vrai que les recherches universitaires<sup>63</sup> suggèrent que le pionnier néo-calédonien est une projection appelée à être profondément remise en question et probablement déjà en péril ou appelée à être reformulée. Cette démarche est cruciale dans une Nouvelle-Calédonie classée par la 4<sup>ème</sup> Commission de l'O.N.U du 9 octobre 2008 parmi « les pays à décoloniser », mais également engagée, du moins en partie, dans la réalisation du projet politique de l'alinéa 4<sup>64</sup> de l'Accord de Nouméa. Les membres de la Fondation des Pionniers et les rédacteurs de la revue affirment pourtant leur indépendance et leur neutralité politique, mais également la volonté de s'inscrire dans le projet des Accords ; on peut lire sur la première page du site internet : « la Fondation des Pionniers n'est pas qu'une simple amicale : elle défend également les intérêts des Calédoniens en rappelant que les descendants des pionniers ont leur mot à dire dans la gestion et l'évolution de leur pays »<sup>65</sup>. Cependant, il convient de définir l'impulsion première, d'analyser cette dynamique de création et de cristallisation symbolique, finalement constante dans les histoires des colonisations. C'est peut-être, à nouveau, Frantz Fanon qui a synthétisé, avec le plus d'acuité du point de vue historique et idéologique, les origines d'une posture discursive, les fondations de cet imaginaire. Le pionnier est avant tout :

Le colon (qui) fait l'histoire et (qui) sait qu'il la fait. Et parce qu'il se réfère constamment à l'histoire de sa métropole, il indique en clair qu'il est ici le prolongement de cette métropole. L'histoire qu'il écrit n'est donc pas l'histoire du pays qu'il dépouille mais l'histoire de sa nation en ce qu'elle écume, viole et affame.<sup>66</sup>

Orgueil, arrogance, autorité et fantasme seraient les maîtres mots d'un processus univoque, plus encore, du patriotisme déployé dans les colonies. À Nouméa, les noms des grands acteurs de l'histoire de la mine sont visibles sur des villas et les frontons de bâtiments et d'ouvrages publics — le monument de la S.L.N., le Lycée Jules Garnier, le Collège Georges Baudoux, ou encore, la Bibliothèque Bernheim — imposant cette histoire officielle de la mine où ils tiennent le rôle glorieux de ceux à qui l'on doit l'actuelle « prospérité » du territoire. La littérature a participé à cette historiographie de la Nouvelle-Calédonie ; à travers elle, il est possible de saisir l'évolution de la

---

<sup>62</sup> LÉVI-STRAUSS, Claude (dir.). *L'identité*, Paris, PUF, Quodrigue, (1977), 1987, p. 387

<sup>63</sup> Cf. BOLE, Jacques. OUETCHO, André. SAND, Christophe. « Les aléas de la construction identitaire multi-ethnique en Nouvelle-Calédonie : quel passé pour un avenir commun ? », *Journal de la Société des Océanistes*, 117, 2003-2, pp. 147-169.

<sup>64</sup> Qui stipule que « (l)a décolonisation est le moyen de refonder un lien social durable entre les communautés qui vivent aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie, en permettant au peuple kanak d'établir avec la France des relations nouvelles correspondant aux réalités de notre temps. »

<sup>65</sup> <http://www.fondationdespionniers.com/>

<sup>66</sup> FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte/Poche, (1961), 2002, p. 53.

représentation de cette histoire. Fanon s'exprimait au moment de la montée des décolonisations de la décennie 1950-1960 ; revendiquer une filiation pionnière en Nouvelle-Calédonie repose sur des données politiques que nous avons esquissées plus haut. Nous ne saurions nous satisfaire d'un tel « confort » historique, surtout dans un contexte postcolonial ou néocolonial, et *a fortiori*, celui de la Nouvelle-Calédonie apparue au cœur des débats sur l'héritage colonial avec les « Événements » des années 1980. Seuls les anciens de la mine et le silence des sites abandonnés - où une plaque de métal gravé, un numéro, une machine, marquent, fragmentairement, l'existence antérieure d'un récit — semblent en mesure de dire une autre histoire de la mine ; celle qui « fabrique » une littérature.

L'énoncé Littérature/Mine/Nouvelle-Calédonie exige donc une approche transversale entre histoire, politique, sociologie et, bien sûr, littérature (considérée comme un discours), ce dernier domaine constituant, avec ses prolongements que sont la critique et l'interprétation, le point de retour indispensable. À partir des points de vue historique et sociologique, notre sujet semble poser deux questions d'une grande proximité : à quel moment se formerait une littérature de la mine ? À partir de quels éléments se constituerait cette littérature ? Et, comment déterminer un point zéro de cette histoire à la fois littéraire et économique ? Serait-il cristallisé à partir de l'exploration de Garnier de 1863 à 1867 ? Avec la découverte (presque légendaire) du filon vert par le colon Coste qui aurait provoqué le premier *rush* en 1873 ? Avec la création de la première fonderie de nickel à la Pointe Chaleix à Nouméa en 1876 et les premières exportations de minerai ? Ou encore, avec la fondation de la S.L.N. (Société Le Nickel) en 1880 ?

Notre démarche consistera donc à saisir les dynamiques de formation d'un champ littéraire dans un contexte dont il faudrait, de plus, définir les tenants avec rigueur, tout en leur conservant une certaine perméabilité, surtout quand, avec Todorov, nous savons « (qu)'il faut commencer par mettre en doute la légitimité de la notion de littérature »<sup>67</sup>. En effet, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, début de la période où apparaissent ces textes de la mine et de colonisation française du Pacifique, la littérature est un concept neuf ; une catégorie du langage. Ainsi que l'observe Michel Foucault :

---

<sup>67</sup> TODOROV, Tzvetan. *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil, Points Essais, 1987, p. 9.



De la littérature comme telle, car depuis Dante, depuis Homère, il a bien existé dans le monde occidental une forme de langage que nous autres maintenant appelons “littérature”. Mais le mot est de fraîche date, comme est récent aussi dans notre culture l’isolement d’un langage singulier dont le propre est d’être “littéraire”. C’est qu’au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à l’époque où le langage s’enfonçait dans son épaisseur d’objet et se laissait, de part en part, traverser par un savoir, il se reconstituait ailleurs, sous une forme indépendante, difficile d’accès, repliée sur l’énigme de sa naissance et tout entière référée à l’acte pur d’écrire.<sup>68</sup>

Il nous faudra donc rechercher cette « forme indépendante » de langage, c’est-à-dire, qui se sépare ou émane des dimensions économiques, techniques, voire politiques ; des discours propres à la mine et à la réalisation de la colonisation. Notre itinéraire dans le « grand texte » de la mine du XIX<sup>e</sup> siècle nous amènera à suivre, à travers l’histoire, autant le sillage du militaire, du fonctionnaire colonial, de l’ingénieur, que celui du journaliste (qu’il soit communard et/ou anarchiste) qui ne reconnaissent donc pas nécessairement la notion de littérature. La mine apparaît comme un sujet historique et impose naturellement la fréquentation des archives, un espace qui, au premier abord, apparaît presque antinomique — du fait de l’institution — aux processus de création littéraire. Notre approche de l’archive tiendra donc compte de la conception de Foucault qui envisage l’archive comme « la loi de ce qui peut être dit, le système qui régit l’apparition des énoncés comme événements singuliers »<sup>69</sup>, et les observations de Ricœur sur l’archive comme ressource, objet constitué par une institution. Nous pourrions dire que, dans le cas de la Nouvelle-Calédonie, « la loi qui détermine ce qui peut être dit » sur la mine, semble apparaître à partir de la prise de possession en 1853, c’est-à-dire la colonisation telle qu’elle est pensée — en termes « d’expansion outre-mer » — sous le Second Empire où l’essentiel est d’affirmer la compétence des hommes de l’Empire dans leur capacité à mettre en valeur des ressources en exaltant une geste, en composant une légende et une véritable épopée.

C’est la raison pour laquelle la question lancinante (et presque éternelle) qui anime notre recherche est à nouveau : qu’est-ce que la littérature ? Ou plutôt, à quoi reconnaît-on la littérature (de la mine) ? Écoutons Jorge Luis Borges parler de littérature, du moment où il la rencontre : « (j)e la reconnais d’une façon physique. Il y a quelque chose qui change en moi »<sup>70</sup>, nous dit-il. Renversant la déclaration de

---

<sup>68</sup> FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1966), 1990, p. 313

<sup>69</sup> FOUCAULT, Michel. *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1969), 2008, p. 177.

<sup>70</sup> BORGES, Jorge Luis. *Enquêtes*, Paris, Folio Essais, (1967), 1992, p. 282.

l'auteur argentin, nous pourrions affirmer que la littérature « est » avec le changement, un changement qui se manifeste de « façon physique », une émotion singulière. Or, l'acte colonial, est de toutes parts, un changement et une série de bouleversements considérables, y compris lorsqu'il se fait avec l'assurance du colon conquérant. Quel est donc, dans la colonisation, ce moment qui appelle la littérature et invente de nouvelles identités collectives ? Identifier ce moment dans l'histoire de la colonisation est déterminant surtout si, comme Gilles Deleuze, on considère qu'« il appartient à la fonction fabulatrice d'inventer un peuple »<sup>71</sup>. La réponse est peut-être encore dans le rapport aux lieux, aux paysages que la mine métamorphose en profondeur.

Nous pourrions également adopter la définition d'Antoine Compagnon selon laquelle « (...) (a)u sens large, la littérature (est) tout ce qui est imprimé (ou même écrit), tous les livres que contient la bibliothèque (y compris ce qu'on appelle la littérature orale, désormais consignée) »<sup>72</sup>. Cette conception de notre champ d'investigation, nous invite à rechercher ce qui constitue cette « bibliothèque » minière du Pacifique, c'est-à-dire ce qui d'un point de vue, collectif ou administratif, a été choisi ou s'est imposé comme la mémoire de la mine. Plusieurs types – et c'est la difficulté de cette recherche - de données s'imposent alors à nous : allant du manuscrit d'un fonctionnaire colonial de la fin du XIX<sup>e</sup> au documentaire vidéo du XXI<sup>e</sup>. C'est, peut-être, dans son *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* (1868), Garnier qui regagne la ville après son incursion dans la brousse, Baudoux et sa *Pastorale Calédonienne* (1915) où le colon se saisit de son nouvel espace, les *Chân Dáng* (1980) de Jean Vanmaï qui voient apparaître la nouvelle terre depuis le pont d'un navire, ou encore la tribu qui voit s'approcher la mine et ses technocrates selon *Le Dernier Crépuscule* (2001) du dramaturge Pierre Gope.

Cependant, une telle approche nous inciterait à distinguer deux types d'énoncés : d'abord l'énoncé de type historique élaboré selon des règles d'objectivité et de références archivistiques en face duquel l'énoncé littéraire ne relèverait que de l'invention et/ou de la recherche esthétique. Jean Bessière prévient « (qu') aucun discours ne peut se tenir pour non composable à un autre discours ; aucun discours ne peut se tenir pour affranchi d'une relation d'exclusion à d'autres discours »<sup>73</sup>, il en serait

---

<sup>71</sup> DELEUZE, Gilles. *Critique et Clinique*, Paris, Éditions de Minuit, Paradoxe, 1993, p. 14.

<sup>72</sup> COMPAGNON, Antoine. *Le démon de la théorie*, Paris, Éditions du Seuil, Points Essais, 1998, p. 32.

<sup>73</sup> BESSIÈRE, Jean. *Dire le littéraire*, Paris, Mardaga, Philosophie et Langage, 1995, p. 248.

ainsi de l'historique et du littéraire. Les deux discours sont profondément entremêlés au point que cette distinction semble presque inopérable, car, nous dit Antoine Compagnon :

L'histoire est une construction, un récit qui, comme tel, met en scène le présent aussi bien que le passé ; son texte fait partie de la littérature. L'objectivité ou la transcendance de l'histoire est un mirage, car l'historien est engagé dans les discours par lesquels il construit l'objet historique.<sup>74</sup>

L'observation de Compagnon souligne une évidence souvent niée : l'histoire doit être conçue comme un faisceau de discours, l'historien dégage et élabore également un récit qui, comme la littérature, peut relever de constructions propres à l'historien (expériences, orientations idéologiques etc.) et être travaillé par l'imaginaire. Notre démarche consistera donc à appréhender les textes comme les éléments de construction de motifs récurrents du récit colonial et, plus singulièrement, du récit minier néo-calédonien. Il s'agit de mettre en lumière les invariants du récit historiographique, de démontrer et d'expliquer leur dynamique de construction, ou encore, leurs écarts. Une première évidence est que le récit néo-calédonien qui débute à partir des années 1870 se fonde en grande partie sur le mimétisme d'une mythologie alors récente dans l'histoire des empires : celle des pionniers et des « rushes » qui s'est élaborée de deux cotés du Pacifique avec la ruée vers l'or californienne en 1848, et à la même période, celle de l'Australie voisine. Entre les deux, et jusqu'à la découverte des filons nickelifères en 1874, la Nouvelle-Calédonie cherche encore son mouvement propre.

Mais auparavant, nous devons cerner la colonisation de la Nouvelle-Calédonie et les différents discours qui revêtent alors plusieurs dimensions compte tenu de la place de l'oral dans le monde kanak qui, au moment de l'essor minier, est cerné par deux structures coloniales : l'école religieuse et le code de l'Indigénat (1887 à 1946). De même, la valeur des témoignages dans toute étude d'ordre historique, et des différents récits qui peuvent naître dans le contexte de colonisation et, plus encore, dans un espace social aussi complexifié que peut l'être tout lieu de production dans la réalité coloniale, ne sont pas à négliger. Nous en avons des exemples à travers le thème de la plantation dans les littératures des Amériques, avec l'analyse de la plantation brésilienne dans *Casa-Grande e senzala* (1933) et *Assucar* (1939) de Gilberto Freyre,

---

<sup>74</sup> COMPAGNON, Antoine. *Le démon de la théorie*, Paris, Éditions du Seuil, Points Essais, 1998, p. 264.

ou, à travers « la ville du colonisé »<sup>75</sup> analysée par Frantz Fanon dans *Les damnés de la terre* (1961).

La recherche sur l'impact et les représentations du fait colonial dans le Pacifique et en Nouvelle-Calédonie est encore récente, car cette région du monde n'avait jusqu'ici fait l'objet que d'une majorité d'ouvrages d'ethnographie et d'anthropologie, du moins dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le fait colonial, et c'est peut-être la grande singularité de ce territoire, n'était mis en cause qu'à travers des créations littéraires : les romans de Mariotti, puis ceux de Jean Vanmaï et la poésie ou les nouvelles de Déwé Gorodé. Il faut également noter l'importance et l'émergence de l'action politique Kanak à partir des années 1970, en particulier à travers l'organisation des Foulards Rouges et du Groupe 1878, premières émanations du mouvement indépendantiste, qui participent à la publication<sup>76</sup> de la revue *Réveil Canaque* de 1971 à 1974. Citons également l'hebdomadaire *Bwenando* (qui signifie « rassemblement » dans la langue de Touho, le Cèmuhi) publié de 1985 à 1989, ainsi que les discours de Jean-Marie Tjibaou<sup>77</sup>. Dans le reste du Pacifique, l'essai *Our crowded islands*<sup>78</sup> du Tongan Epeli Hau'ofa publié en 1977 figure parmi ces textes fondateurs qui questionnent l'héritage socio-économique de la période coloniale. Pour ce qui est du fait littéraire, nous distinguerons les écrits-témoins : journaux, rapports, articles etc. - tout ce qui est communément regroupé sous le terme « littérature grise » -

---

<sup>75</sup> « [...] Ce monde compartimenté, ce monde coupé en deux est habité par des espèces différentes. L'originalité du contexte colonial, c'est que les réalités économiques, les inégalités, l'énorme différence des modes de vie ne parviennent jamais à masquer les réalités humaines. Quand on aperçoit dans son immédiateté le contexte colonial, il est patent que ce qui morcelle le monde est le fait d'appartenir ou non à telle espèce, à telle race. » in FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, (1961), 2002, p. 43.

<sup>76</sup> Le ton de ces deux revues est imprégné de marxisme, résolument anticolonial, autonomiste ou indépendantiste ; toutes deux se font l'écho de luttes voisines à travers le monde ; le procès d'Angela Davis dans *Réveil Canaque* (n°18, 30/05/1972), ou la lutte antiapartheid en Afrique du Sud dans *Bwenando*, mais elles seront surtout les premiers espaces où la mine est prise pour cible, inscrite dans un discours anticolonial. Tirés respectivement à 3000 et 5000 exemplaires, leur diffusion est restreinte ; dans son premier numéro, *Bwenando* revendique d'ailleurs être un « journal pauvre ». Nous pouvons affirmer que *Réveil Canaque* (qui est ré-orthographié *Réveil Kanak* pour s'éloigner d'une graphie aux résonances coloniales), est le second texte après le *Livre du Centenaire* (1953) Jean Mariotti à revenir sur le lien entre l'industrie du nickel de l'histoire de la colonisation en Nouvelle-Calédonie, la revendication politique en plus quand il s'agit de dénoncer les irrégularités financières de la S.L.N... De son côté, *Bwenando* peut-être considéré comme le « journal des Evénements », que sa durée de publication couvre presque totalement. Ses revendications sont indépendantistes, il se présente, dès son premier numéro du 1er juillet 1985, comme « un journal engagé » et « Le Premier Journal de Kanaky ».

<sup>77</sup> Cf TJIHAOU, Jean-Marie. *Présence Kanak* (textes réunis par Alban Bensa et Eric Wittersheim), Paris, Odile Jacob, 1996.

En anglais : *Kanaky* (writings translated by Helen Fraser and John Trotter), Canberra, Pandanus Books, Research School of Pacific and Asian Studies, The Australian University, (1996), 2005.

<sup>78</sup> HAU'OFA, Epeli. *Our crowded islands*, Suva, Institute of Pacific Studies, (1977), 1989.

, des démarches de mise en fiction et de poétisation. Reste pour nous à dégager les singularités de la mine néo-calédonienne : non en tant qu'espace de création littéraire, mais nuancés, en tant que représentation dans la création littéraire en Nouvelle-Calédonie.

Le contexte de la colonisation, par les rapports de subordination et d'effacement qu'il implique, inverse profondément les conditions d'élaboration et d'existence de créations culturelles. Les rapports traditionnels entre le lieu, voire le « peuple », l'histoire et la culture sont remis en question. La mine en Nouvelle-Calédonie a aussi été, dans un premier temps, à l'image de tout lieu destiné à l'enrichissement de l'Empire : celui de la planification et de la spéculation où l'humain est réduit à sa force de travail. Une recherche dans les archives nous montre que l'histoire de la mine contient également une étape qui fonde sa singularité en tant que motif, et nous pousse à nous interroger sur l'existence d'une littérature spécifique : la prospection, la recherche du filon. De cette quête, la Nouvelle-Calédonie a, nous le verrons, fourni un corpus relativement dense. Mais nous savons depuis Ricœur que

les archives constituent le fond documentaire d'une institution ; c'est une activité spécifique de cette institution que de les produire, de les recevoir, de les conserver [et que] le dépôt ainsi constitué est un dépôt autorisé par une stipulation adjointe à celle qui institue l'entité dont les archives sont le fond.<sup>79</sup>

Il s'agit pour nous d'interroger ces matériaux avec précaution, d'être attentif aux « filtres-institutions » qui ont permis, au fil du temps, de les acheminer jusqu'à nous, et, dans la perspective de notre étude, de déterminer ce qui en fait le fondement d'une littérature. Il est évident que ces institutions changent, se métamorphosent elles aussi, qu'il nous faut également rester attentif à ces changements. Nos recherches nous ont ainsi mené aux fonds spéciaux du Service des Mines, à ceux de la C.P.S (Commission du Pacifique Sud), du Centre Culturel Jean-Marie Tjibaou et aux Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie, mais aussi, à la Bibliothèque Nationale de France (BNF), à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer à Paris, à la National Library of Australia à Canberra, ainsi qu'à la Mitchell Library de Sydney. Mentionnons surtout ce nouvel espace que constituent les documents numérisés disponibles sur le réseau internet : ceux de la B.N.F.<sup>80</sup>, ou encore, de la Michigan State University aux États-Unis qui

---

<sup>79</sup> RICŒUR, Paul. *Temps et Récit*. Tome III. Le temps raconté, Paris, Seuil, p. 213.

<sup>80</sup> Sur les bases de données Gallica et Gallica2 : <http://gallica.bnf.fr/> et <http://gallica2.bnf.fr/>

nous a permis d'obtenir l'intégralité de l'ouvrage de Charles Brainne<sup>81</sup>, un des premiers écrits sur le potentiel minier de la Nouvelle-Calédonie coloniale, ou encore, le Project Muse<sup>82</sup> de la John Hopkins University. Si cette grande variété et disponibilité d'archives est féconde en ce qu'elle nous permet de transversalités et de nouveaux éclairages historiques, elle doit aussi nous garder d'une approche excessivement globalisante, qui passerait sous silence les singularités. Ainsi, cette « littérature de prospection » élaborée en Nouvelle-Calédonie a, souvent et d'abord été le fait de l'Empire, c'est-à-dire, de l'Administration coloniale – le fait n'est pas nouveau pour une colonie. Ce qui retient notre attention dans ces écrits, est cette double tendance, relativement singulière dans l'ensemble des histoires coloniales, qui consiste à faire la promotion d'une colonie, mais aussi, à la discréditer et critiquer violement.

L'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie, du moins celle qui la rattache à la France, débute en 1853 et, avec elle, cette littérature de prospection. Dès 1854, Charles Brainne publie *La Nouvelle-Calédonie – Missions – Mœurs – Colonisation* et y consacre un chapitre aux richesses du sous-sol. Brainne est avant tout critique littéraire et journaliste au *Nouvelliste de Rouen*, ami de Flaubert et Maupassant<sup>83</sup>, il rédige son texte sans avoir mis le pied sur l'île, il nous dit :

Aucun ouvrage spécial n'ayant encore été publié sur la Nouvelle-Calédonie, nous avons dû puiser nos renseignements aux sources même et consulter les différents ouvrages où il est fait mention de cette contrée<sup>84</sup>.

Les récits de James Cook, d'Entrecasteaux, Forster, mais aussi les entretiens avec les pères maristes revenus en France, sont la base de ce premier texte. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une étude de romancier, un état des lieux avant que ne débute ce qui semble être une nouvelle aventure coloniale. L'imagination de Brainne est, en fait, frappée par l'expansion coloniale en Océanie ; l'ouvrage semble être destiné à attirer l'attention du public métropolitain sur ce que l'on considère encore comme un des nouveaux joyaux de l'Empire. Lisons les premières lignes de l'avant-propos :

---

<sup>81</sup> BRAINNE, Charles. *La Nouvelle-Calédonie, Voyages – Missions – Mœurs – Colonisation (1774-1854)*, Paris, L. Hachette et Cie, 1854.

<sup>82</sup> <http://muse.jhu.edu/>

<sup>83</sup> « *Le Rosier de Madame Husson* », une nouvelle de Maupassant écrite en 1887, fait mention de Charles Brainne (1825-1864) : « Dans les lettres, un journaliste de grand mérite mort aujourd'hui, Charles Brainne, et parmi les biens vivants le très éminent directeur du *Nouvelliste de Rouen*, Charles Lapiere... »

<sup>84</sup> *Ibid*, p. VII.

Au mois de février, le *Moniteur* officiel annonçait que le gouvernement français venait de prendre possession de la Nouvelle-Calédonie. Ce fait a passé presque inaperçu au milieu des événements qui, depuis un an, préoccupent l'Europe ; il a cependant son importance. Quand nos flottes, rendues aux conquêtes pacifiques, reprendront leurs explorations savantes et les essais de colonisation ajournés, l'attention se portera sur cette colonie nouvelle, qui est aujourd'hui la plus considérable de nos possessions insulaires, et qui est appelée à devenir, comme station maritime ou comme établissement pénitentiaire, le Sydney de la France en Océanie.<sup>85</sup>

Brainne a fixé et décrit les forces contradictoires qui animeront la « fabrique » des archives de la mine en Nouvelle-Calédonie. La marche du Second Empire, caractérisée par cette « expansion outre-mer », débute en Europe avec la Guerre de Crimée qui, au moment où le journaliste rédige son texte, occupe une partie des forces militaires françaises. On y retrouve ce qui marquera la colonisation de la Nouvelle-Calédonie : le destin de colonie pénitentiaire<sup>86</sup> qui est à la fois le bonheur (économique) et la malédiction de l'île, dans la mesure où elle ternit l'image de l'île et semble freiner les élans de conquête. L'Australie, véritable miroir et concurrent dans la région, où la prospérité du New South Wales permet de fonder un espoir dans ce destin pénal, une colonie pénitentiaire depuis 1788 et une source d'inspiration pour l'administration coloniale française.

« Refaire la France en outre-mer » est un principe qui se prolonge, du côté des colonisés, sous les auspices de l'aliénation culturelle et de l'assimilation. Néanmoins, la vocation de colonie de peuplement de la Nouvelle-Calédonie et la mise à l'écart du monde kanak (notamment par le Décret de l'Indigénat), nous incite à nuancer cette lecture, à moins de se pencher sur l'influence des écoles missionnaires. Une grande partie de nos archives s'est constituée durant la période autoritaire et frondeuse du

---

<sup>85</sup> *Ibid*, p. I.

<sup>86</sup> Le parallèle avec Kafka est presque inévitable. Dans la nouvelle *À la colonie pénitentiaire* (1914), le personnage de « l'officier » est d'ailleurs français, Kafka pourrait évoquer à la fois la Guyane, l'Algérie ou la Nouvelle-Calédonie, mais l'exactitude n'est pas son but. Retenons surtout ce dialogue entre « l'officier » et « le voyageur » qui, résume avec humour et pertinence l'état d'esprit de la colonie : « (...) "Ces uniformes sont vraiment trop lourds pour les tropiques" dit le voyageur, au lieu de se renseigner au sujet de l'appareil comme l'officier s'y était attendu. "C'est vrai", dit l'officier, tout en lavant ses mains souillées d'huile et de graisse dans un baquet d'eau préparé à cet effet, "mais, pour nous, ils s'identifient au pays natal et nous ne voulons pas nous couper du pays natal. – Mais maintenant regardez cet appareil" » in *Un médecin de campagne et autres récits*, Paris, Gallimard, Folio Bilingue, (1914), 1996, p 27.

Que voir à travers ces « uniformes (...) trop lourds pour les tropiques » ? Peut-être l'inadéquation, la méconnaissance dissimulée derrière l'autorité brute qui, dans l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, atteint son paroxysme avec la Révolte de 1878 ou encore le Décret d'Indigénat appliqué de 1887 à 1946. « Ne pas nous couper du pays natal », garder le lien avec la Métropole : il semble que c'est le souci de la colonisation en Nouvelle-Calédonie, peut-être celui qui oriente la colonisation française de cette seconde moitié du XIXe siècle.

Second Empire, qui a marqué l'espace littéraire français par l'exil britannique de Victor Hugo dont *Les Châtiments* (1853) condamnent les excès. La Nouvelle-Calédonie semble, temporairement, devenir le reflet dérisoire d'une France perdue dans le Pacifique. En effet, les rues et quartiers de Port de France, rebaptisée Nouméa en 1866 (première ville française née après le coup d'état de 1852), disent encore cette gloire coloniale et militaire qui les a vus naître. Magenta, Sébastopol, l'imposant Phare Amédée incontournable des circuits touristiques, Portes de Fer sont les noms les plus connus. Enfin, le cas du monument dédié au Gouverneur Olry (1878-1880), celui qui a « pacifié les indigènes »<sup>87</sup> de la Révolte de 1878 est représentatif d'un malaise : jusqu'au 25 septembre 1974, la statue<sup>88</sup> était ornée d'un bas-relief en bronze représentant la sédition des révoltés, elle a été enlevée suite à la manifestation des groupes « Jeunesses Calédoniennes » et « Les Foulards Rouges ».

L'évocation de la toponymie urbaine nous permet d'atteindre le quotidien, dimension fugace, mouvante, difficile à saisir par le travail d'archivage tel que nous venons de l'aborder à travers les thèses de Paul Ricœur et les témoignages de Charles Brainne, mais qui semble plus approprié pour notre objet d'étude ; la création littéraire développée autour de la mine. Nous garderons également à l'esprit l'observation de Deleuze et Guattari : « (o)n écrit l'histoire, mais du point de vue des sédentaires, et au nom d'un appareil militaire d'État, au moins possible même quand on parlait de nomades. Ce qui manque, c'est une Nomadologie, le contraire d'une histoire »<sup>89</sup>. Or, quoi de plus « nomade », dans l'histoire de la mine néo-calédonienne, que les trajectoires des libérés, Tonkinois, Japonais et Javanais — qui ont parfois connu les joies du retour au pays — venus y travailler ? Notre démarche devrait donc se situer dans un intervalle entre l'institution et le quotidien. Presse, rapports chiffrés ou non,

---

<sup>87</sup> Cf. BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. « Civiliser : l'invention de l'indigène », BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003.

<sup>88</sup> « Monde compartimenté, manichéiste, immobile, monde de statues : la statue du général qui fait la conquête, la statue de l'ingénieur qui a construit le pont. Monde sûr de lui, écrasant les échinés écorchées par le fouet. Voilà le monde colonial. » In *Les damnés de la terre*, p. 53. La « statue » est pour Frantz Fanon, un élément essentiel du paysage de la ville et de l'intégrité du monde colonial. Le paysage urbain de la Nouvelle-Calédonie, en particulier Nouméa, échappe en partie à l'observation de Fanon. Les statues ne célèbrent que la gloire militaire avec la statue d'Olry, le Monument aux morts de la Place Victoire, ainsi que le bicentenaire du rattachement à la France. On retrouve également des monuments consacrés aux Événements avec le square dédié à Yves Tual, ainsi que la Place du Mwà Kàà. Bien que présent dans les archives, le stockman, le bagnard, le travailleur sous contrat, ou le prospecteur n'ont aucun monument, exception faite de la fresque lumineuse de la Mairie de Bourail où la présence kabyle est évoquée. Seuls Garnier et Baudoux sont présents aux frontons d'établissements scolaires.

<sup>89</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, p. 34.



registres, lettres, chroniques et récits de voyage, gravures, schémas, cartes et photographies : toutes ces sources disséminées pourront nous aider à dégager, en partie, un récit polyphonique de la mine, et à retracer ce qui a pu mener à une littérature minière. Ainsi, la plus profonde singularité et le paradoxe de notre travail sera de traiter avec la rigueur exigée par l'historiographie, un matériau qu'elle aurait plutôt accueilli avec méfiance, ou considéré comme anecdotique.

## 2. La recherche des sources et les premières transitions

Notre problème est la très forte distorsion entre l'histoire de la mine et sa représentation littéraire en Nouvelle-Calédonie. On y retrouve des zones de silence, c'est-à-dire une absence de pratiques et de créations purement littéraires – nouvelle, roman, poésie etc. - qui nous pousse à rechercher, dans la vie publique et intellectuelle, ce qui peut participer d'une littérature. Les chroniques de la presse coloniale apparaissent ainsi comme les lieux d'élaboration de motifs capables d'irriguer une littérature. Une sélection s'impose parmi ce qui, dans le travail journalistique, est propre à l'émergence d'une esthétique et d'un imaginaire littéraire. Nous devons donc faire un aller-retour permanent entre différents types d'écritures et y déceler la nouveauté de topoi. Ricœur nous invite à la vigilance, et à la recherche de pertinence quant au traitement de l'archive :

À un niveau épistémologique élémentaire, il est devenu banal de souligner que n'importe quelle trace laissée par le passé devient pour l'historien un document, dès lors qu'il sait interroger ses vestiges, les mettre à la question. À cet égard, les plus précieux sont ceux qui n'étaient pas destinés à notre information. Ce qui guide l'interrogatoire de l'historien, c'est la thématique même choisie par lui pour guider sa recherche.<sup>90</sup>

Nous cherchons la mine et ses récits. Dans nos investigations dans les archives de la Nouvelle-Calédonie, il est important de rester attentif à cet écart entre les archives « (non)-destiné(es) à notre information » et les documents officiels. Nous devons également souligner que plus d'un siècle nous sépare des débuts de l'histoire minière de l'île ; une période suffisamment étendue pour qu'un immense travail d'archivage ait rendu accessible la majeure partie de ces traces vouées à la confidentialité. Nous retiendrons deux textes qui se partagent entre ces deux aspects délimités par Ricœur : archives institutionnelles et archives demeurées dans la confidentialité.

---

<sup>90</sup> Op cit, p 214.

La Société de Géographie publie *Voyage à la Nouvelle-Calédonie 1863-1865* en 1868, un texte de l'ingénieur Jules Garnier, considéré comme l'initiateur de l'aventure du nickel. Il s'agit du second grand succès de librairie sur la jeune colonie. Une période de silence de près de dix ans succède en effet à la publication de *La Nouvelle-Calédonie* de Brainne avant que Garnier ne soit se voie confier, par le Ministère des colonies, la mission d'étudier et confirmer les potentialités minières néo-calédoniennes. Plusieurs revues et sociétés de géographie européennes proposeront des extraits traduits, ou parfois, l'intégralité du texte. Le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* est suivi par un cycle de conférences que Garnier prononce à Paris pour la Société de Géographie, et qu'il poursuit jusqu'en 1879 ; l'ouvrage est donc véritablement public, destiné à la vulgarisation du travail scientifique, l'espace de prédilection de l'auteur, mais surtout à la promotion d'une colonie qui ne suscite alors que doutes et incrédulité. Sur le plan strictement littéraire, le changement qu'apporte Garnier est de s'être rendu en Nouvelle-Calédonie, et d'en avoir livré un récit de la première décennie de colonisation. Nous verrons également que, sous certains aspects, Garnier peut être considéré comme l'initiateur de la littérature coloniale française du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Les archives forment donc cet ensemble mouvant, en apparence figé, mais presque perpétuellement soumis aux changements, à partir duquel se fabriquent, en partie, les représentations de la mine, c'est ce qui fonde la littérature que nous tentons de cerner. Car la mine suscite avant tout une activité économique et financière et, conçue ainsi, antinomique de l'idée de création littéraire, ou plutôt, comme le lieu d'une impossible création, autre que marginale. Et, dans un tel contexte, qu'appelons-nous littérature marginale ? Hormis les rapports commandés par le Ministère des colonies comme c'est le cas avec Garnier, ou, précédemment, le fait de journalistes comme Brainne, il est difficile de concevoir une littérature de la mine dont la politique de publication obéirait aux circuits traditionnels de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle : écoles, salons, éditeurs, librairies etc. La « littérature » qui s'élabore dans la décennie 1860-1870 est une littérature de comptes, de chiffres, et de rapports techniques, destinée à des spécialistes dans le but d'accroître et d'améliorer la production de la colonie. Cependant, motivée par la nécessité de vulgarisation, les tenants de cette écriture technique frayent parfois avec la création littéraire à part entière, comme nous le verrons avec le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* de Jules Garnier qui contient quelques

passages contemplatifs ou même extatiques sur la beauté des paysages, ou sensationnels quand il s'agit de décrire les scènes de guerres ou d'anthropophagie.

### **3. Les « traces » et « connecteurs » littéraires : les *Cahiers du géomètre Nicolas Ratzel***

En 1896, Nicolas Ratzel, un Alsacien de 21 ans, intègre le Service Topographique de la Nouvelle-Calédonie. Il est élève-géomètre et ses fonctions l'amènent à parcourir l'île entière et son archipel. Son métier consiste, entre autres, à préparer les terrassements miniers. Devenu chef du Service en 1913, Ratzel ne cesse de cumuler les fonctions, jusqu'à sa retraite en 1939. Son poste de Chef du Service des Affaires Indigènes qu'il occupe de 1916 à 1919 en fait un témoin de premier plan de la seconde Révolte, et, celui de Chef de cabinet du Gouverneur Repiquet de 1921 à 1923 lui permet d'être au cœur de l'administration coloniale. La carrière de Ratzel couvre ainsi la quasi-totalité de la période de l'Indigénat (1887-1946), et l'homme a, en près de trente ans, laissé, à travers des cartes et divers rapports (techniques et judiciaires), le souvenir d'un honnête artisan de la réussite coloniale.

Officier d'Académie en 1923, et Chevalier de la Légion d'Honneur en 1928, son parcours est typique de celui d'un haut fonctionnaire des colonies. Mais de 1943 à 1946, Ratzel entame, à partir de notes anciennes, ses mémoires qu'il intitule *Cahier de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939* qu'il achève avant son retour définitif en France en 1947. Le manuscrit, vingt cahiers soigneusement classés, reste dans le cercle familial. Il faut attendre novembre 2002 pour que Nicole Henderson, la fille de Nicolas Ratzel vivant en Australie, fasse don d'une première partie de ce manuscrit au Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie, la seconde partie est communiquée en novembre 2004. Le document est d'abord conservé aux Archives Territoriales, réservé au regard des chercheurs. Enfin, en novembre 2006, la *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*<sup>91</sup> réalise une édition en deux tomes des cahiers de Ratzel, à laquelle est ajoutée une série de photographies de son album personnel.

---

<sup>91</sup>Cf. RATZEL, Nicolas. *Cahiers de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939*, Nouméa, Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°62, 2006, 2 x 460 pages.

Les *Cahiers de Ratzel* révèlent, bien sûr, un aspect supplémentaire de la colonisation, plus particulièrement, des premières décennies de l'économie minière. On y découvre surtout la complexité de la Révolte de 1917, événement que nous considérons fondateur dans la symbolique de la mine, décrit par un témoin direct : un ancien membre de l'Administration coloniale. Voici la valeur historiographique du document. Mais les *Cahiers* ont également une dimension littéraire ; il s'agit du manuscrit de mémoires, peut-être les premières du genre en Nouvelle-Calédonie, vraisemblablement destinées à la publication. Nous pressentons, là encore, la puissance symbolique de la mine. Comme toute période perçue comme fondatrice, ces années où Ratzel arrive en Nouvelle-Calédonie — il verra émerger les nouvelles fortunes telles que Bernheim ou Baudoux — éveillent les vocations littéraires. L'époque semble plus dense, plus riche en « récits » et en « expériences ». En effet, c'est l'insoluble mystère de l'inspiration et de la nécessité poétique qui se pose à travers le cas Ratzel, bien que le texte soit dominé par la vocation historiographique, celle du témoignage, mais aussi celui de la mimesis, le rapport au réel :

Je n'ai aucune prétention littéraire ; j'écrirai en toute simplicité, souhaitant seulement que mon récit puisse intéresser, plus tard, quelqu'un de mes enfants et qu'il m'apporte, alors que je réveillerai les faits qui sommeillent aux plis de ma mémoire, l'ultime satisfaction d'avoir accompli ma journée en bon ouvrier. <sup>92</sup>

« Réveill(er) les faits qui sommeillent aux plis de (la) mémoire » : les mémoires de Ratzel sont rédigées avec le sentiment du devoir accompli, dans le souci de livrer à ses éventuels successeurs le témoignage, parfois réconfortant, de l'aîné. L'ancien géomètre esquisse le portrait d'une époque, d'un métier et, laisse surtout deviner les solitudes qui s'échouent à la mine. Cependant, l'écriture des *Cahiers* de Ratzel n'échappe pas à son arrière plan historique et idéologique : il s'agit, en temps de crise — la Seconde Guerre Mondiale dans le cas de Ratzel — de faire remonter les souvenirs d'une période passée ou de lieux jugés glorieux a posteriori et vus de l'extérieur. Pour Ratzel, ce sont les débuts de la colonisation Feillet et les prospections minières de la fin du XIX<sup>e</sup> en Nouvelle-Calédonie. Ce processus propice à la création de mythes ou de récits fondateurs met en jeu mémoire et création selon des termes définis par John E. Jackson :

Laisser le passé réaffleurer ou repénétrer dans l'esprit, c'est toujours aussi le remodeler en fonction des données qui gouvernent cet esprit au moment où se produit la remémoration. Et de même, il est possible de dire de l'écriture qu'elle transcrit moins le passé qu'elle ne le crée en l'ordonnant selon une forme

---

<sup>92</sup> RATZEL, Nicolas. *Cahiers de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939*, Nouméa, Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°62, tome 1, 2006, p 25

cohérente qu'il n'avait guère jusqu'à elle, même si, à l'inverse, cette forme n'aura de réalité que dans la mesure où elle drainera ce qui demandait à être ordonné.<sup>93</sup>

Il s'agit de reconstituer des souvenirs afin qu'ils constituent une adresse à un présent instable, c'est-à-dire : qu'ils deviennent une expérience. Mais ce que l'observation de Jackson fait apparaître, est cette nécessité, qui échappe moins à l'auteur qu'à son époque, de créer un ordre dans la mémoire ; de l'ouvrir aux interrogations du présent. Pour nous qui remontons le cours d'une littérature de la mine dont le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* de Jules Garnier nous a été proposé comme première source officiellement répertoriée et référencée, le manuscrit de Ratzel crée ainsi d'autres résonances, tisse de nouvelles relations entre les autres textes de la mine néo-calédonienne. Brainne, sans s'être rendu en Nouvelle-Calédonie, évoque déjà le potentiel minier et l'enrichissement sans précédent de l'Empire ; les pierres verdâtres analysées par Garnier après son exploration de 1863 à 1867 concrétisent le « rêve impérial » formulé par son prédécesseur sur lequel Ratzel vient ajouter un nouveau discours aux visées mémoriales et fédératrices.

« (S)uivre la trace, la remonter, c'est déchiffrer, sur l'espace, l'étirement du temps »<sup>94</sup> nous dit encore Ricœur. L'absence de Brainne sur les lieux qu'il décrit, cette distance maintenue, et ce texte qu'il rédige uniquement à partir des récits des explorateurs, figures quasi mythiques, des travaux encore superficiels d'ingénieurs et de géologues, et les témoignages d'un père mariste revenu en France, semblent formuler, en dépit des exigences et de la rigidité de l'écriture technique, un rêve colonial contrasté. La volonté expansionniste de Second Empire se formule à partir des utopies océaniques, des images du bon sauvage et de ses guerres tribales, la démarche du naturaliste. La suite consistera en une accumulation « d'expériences » : en particulier, celle de Garnier, dont la découverte, oriente toute l'histoire minière de la Nouvelle-Calédonie. Les *Cahiers* de Ratzel s'insinuent dans ce sillage, en différé, et décrivent l'aventure grandiose que Brainne et Garnier avaient tenté d'esquisser : les premières métamorphoses du paysage et la naissance de ce « peuple » de la mine.

Nous étudions la mine et la création littéraire en Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire, un ensemble de tropes. Un survol nous a déjà permis de retenir des noms tels que

---

<sup>93</sup> JACKSON, John, E. *Mémoire et Création poétique*, Paris, Mercure de France, 1992, p 16.

<sup>94</sup> RICŒUR, Paul. *Temps et récit 3*, Paris, Seuil Points Essais, 1985, p 225.

Jules Garnier, Georges Baudoux, Jean Mariotti, ou encore Jean Vanmaï. Mais il nous semble que les *Cahiers* de Nicolas Ratzel nous permettent de cerner cette transition au cours de laquelle la mine se mue en poésie. Nous pourrions dire, en ce sens, que Ratzel esquisse ces premiers motifs miniers. Celui de la prospection apparaît dès le « Deuxième cahiers (de) souvenirs d'octobre 1898 à juillet 1900 » avec les travaux sur la « Mine Paulette », dans la région de la Chaîne centrale, près de Canala :

Là, c'est l'empire de la roche, de la brousse sauvage et de la mort. Pas un oiseau n'y habite, il y chercherait en vain sa nourriture. Dès qu'on a quitté la rivière de la Négropo qu'on franchit au gué de Boa Kaine, on pénètre dans un de ces immenses noyaux de serpentine qui jalonnent la côte Est depuis Thio jusqu'à Monéo. Terre rouge, roches ferrugineuses et de serpentines se succèdent et règnent en maîtresses. Le profil du chemin est lui-même rébarbatif ; quatre cols sont à franchir avant d'arriver dans la plaine de Kouaoua. Ouengo et Karoupa sont les deux principaux. Le sentier n'est qu'une succession de cailloux, de rochers plutôt, où le cheval ne sait où mettre le pied ; il glisse et trébuche à chaque pas. Le passage de la Karoupa est à juste titre réputé dangereux, pentes abruptes au-dessus de la tête et descentes vertigineuses sous les pieds, rochers suspendus en un déséquilibre impressionnant de tous côtés.

Devant ce néant, devant cette triste solitude, l'âme se resserre ; l'être vivant est inquiet devant cette nature hostile. Le cavalier presse sa monture afin d'en sortir et il respire dès qu'il touche à la baie de Koué où la vie renaît, où la mer poissonneuse pousse sur le sable de la grève les petits frissons de ses ourlets argentés.<sup>95</sup>

Nous en revenons au rapport aux paysages et, enfin, nous trouvons des échos aux œuvres des deux auteurs présentés comme les incarnations de la prose néo-calédonienne : on y voit le « cavalier » amoureux et contemplatif du *Pastorale Calédonienne* (1915) de Baudoux. La grande geste du prospecteur, qui se révélera dans *Daphné* (1955) de Jean Mariotti, est ici foudroyante, presque eschatologique. Une logique de l'effacement se met également en place, que Baudoux rendra visible, dans les heures tardives de sa production littéraire, à travers les nouvelles « Sauvages et civilisés » (1921) et « L'Épouvante » (1935). La mine refaçonne des paysages, y installe de nouvelles nuances, mais surtout, des contrastes fascinants entre la désolation, le « néant » de cet « empire de la pierre » et la générosité quasi édénique de la « mer poissonneuse ». Mais, ce que nous percevons surtout, c'est la naissance des personnages de la mine. Dans les *Cahiers*, « les trois jeunes hommes (...) Chalier, Powell et Beaumont »<sup>96</sup>, respectivement magasinier et régisseurs des exploitations, sont encore ancrés dans le réel. Leur jeunesse dit à la fois l'aventure et les ambitions, déçues ou comblées, qui feront l'histoire minière.

---

<sup>95</sup> RATZEL, Nicolas. *Cahiers de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939*, Nouméa, Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°62, tome 1, 2006, p. 101.

<sup>96</sup> *Ibid.*

Si « *La Chanson des "Cobaleurs"* » (1896) de Baudoux humanise la mine de cobalt dont l'auteur fut un propriétaire (par concession obtenue de l'Administration), ce lieu décrit par Ratzel est un enfer où les lois ne sont pas guidées par la survie et les spéculations boursières. Libérés et évadés constituent la main d'œuvre d'un lieu hors du temps, profondément marginal, un enfer, un prolongement de la barbarie du bagne :

On peut me croire que ni le concessionnaire de la mine, ni le commerçant ne faisaient une mauvaise affaire ; les cobaleurs, eux, vivaient en pleine liberté qu'ils appréciaient tout particulièrement après de nombreuses années à l'île Nou, au Montravel ou dans quelque camp de l'intérieur de la colonie. Il arrivait même que dans la région du Sud, la plus privée d'accès, ils accueillaient parmi eux quelque évadé qui était d'autant plus courageux au travail qu'il craignait d'être chassé, repris et interné à nouveau. Celui-là avait peur du casque du gendarme et disparaissait aussitôt qu'il apparaissait à l'horizon... Dans le sud de l'île, les évadés avaient à lutter avec un chasseur d'hommes toujours à l'affût et sans pitié, véritable Javert. Sacan, c'était son nom, déguisé en libéré, le barda sur le dos, arrivait sur une mine et cueillait celui qui était en rupture de ban.

Nous retrouvons pourtant déjà une référence à la fiction littéraire : « Javert ». Faire un personnage hugolien inverse de Sacan, personnage dont l'existence est, à priori réelle, relève en partie de ce que Jean-Marie Schaeffer définit comme une opération d'« immersion fictionnelle » qui se « fond(e) sur le répertoire représentations mentales dont dispose le récepteur sur son monde »<sup>97</sup>. Ratzel fait donc appel à la culture scolaire de son temps : l'intrigue et les personnages des *Misérables*. Il s'agit aussi, pour ses lecteurs vraisemblablement français ou, plus largement européens, de fixer la brutalité du monde minier néo-calédonien en une représentation immédiatement identifiable.

La référence au personnage des *Misérables* pourrait également permettre de changer le regard sur les « évadés ». Ils apparaîtraient alors comme autant de Jean Valjean, c'est-à-dire marqués par l'héroïsme romanesque et non plus comme une horde redoutable menaçant le quotidien des colons libres. Cependant, on ne peut affirmer avec certitude que la traque des « évadés » poursuivis par des « chasseurs d'hommes toujours à l'affût et sans pitié » évoquée par Ratzel constitue une critique a posteriori de la politique de colonisation pénale. Telle qu'elle apparaît dans les souvenirs du géomètre, cette « traque » instille une peur et une fuite déshumanisantes qui interdisent toute véritable réhabilitation et soumettent impitoyablement aux « lois » du bagne :

---

<sup>97</sup> SCHAEFFER, Jean-Marie. *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1999, p. 183.

Tout comme au bague qui avait ses lois et son code et aussi ses exécutions, bientôt parmi le petit groupe de cinq ou six qu'ils formaient, s'imposait un chef autant par une froide résolution que par son dédain de la vie humaine, qu'il n'hésitait pas à supprimer à l'occasion.

Quelquefois, ils s'adjoignaient une cuisinière, le plus souvent quelque vieille reléguée, rebut de la plus basse prostitution du chef-lieu, ayant tout subi et le subissant au gré des associés ; spécimen immonde physiquement et moralement la plus abjecte déchéance. Je n'insiste pas davantage ; mais tout ce qu'on pourra imaginer sera encore au-dessus de l'état de ces sortes de femmes parmi cette sorte d'hommes. Au bague, le vice et le crime étaient surveillés et étouffés, autant que faire se pouvait, mais là, dans l'isolement le plus complet, ils florissaient en toute liberté.<sup>98</sup>

Ratzel met en scène une véritable contamination de la mine par le bague qui y impose « son code », mais le travail sur la mine, dont « l'isolement le plus complet » permet que « fleurissent le vice et le crime », se révèle comme un tragique révélateur des horreurs du bague. Lâchée du bague et noyée, presque liquéfiée par la mine ; nous avons sous les yeux une humanité aussi désolée et ravagée que les paysages déjà évoqués se précisent au lecteur. Elle chante certes, ou plutôt exulte, à la fin de chaque journée de labeur. C'est un rituel qui se déroule dans les vapeurs d'alcool :

Les vivres, caisses de conserves, biscuits, farine, sont mis à l'abri ; la barrique de vin est roulée au haut de la grève, à l'ombre de l'arbre le plus proche et la fête commence. Placé debout, le cahier de chansons, c'est ainsi que la barrique est dénommée, est défoncé et chacun y trempe son gobelet autant qu'il en a envie. Les conversations s'animent, les chansons sortent des gosiers, la cuisinière y va de la sienne et bientôt l'ivresse est générale. Alors, les rancunes remontent du fond de la mémoire, la jalousie les active, les invectives voltigent, les querelles éclatent et les couteaux à gaine sortent de leurs étuis. Ce ne sont plus des hommes qui se démènent sur cette grève déserte, ce sont des animaux féroces parmi lesquels la femelle, les yeux allumés, les cheveux en désordre, la blouse en loques roule d'un coin dans un autre, d'un ivrogne vers un autre ivrogne. Scène horrible où aucun ne reconnaît son voisin, où tous se ruent vers ce généreux cahiers de chansons, jusqu'au moment où l'ivresse générale les assomme tous dans l'hébétude et l'inconscience. Et les pages du cahier de chansons sont tournées et tournées jusqu'au dernier refrain, jusqu'au moment où un dernier gobelet en a vidé la dernière goutte ; alors, d'un coup de pied, la barrique est repoussée, on ne veut plus la voir. Elle est maintenant inutile !<sup>99</sup>

La métonymie de l'alcool nous renseigne sur les fondations de cette « parole de la mine » dont Ratzel décrit la naissance : elle est donc surtout liée à l'alcool et à la violence du bague. Si la mine doit prendre la parole, c'est grâce à l'alcool et, comme nous l'indique la métonymie, c'est un véritable répertoire de « chansons », autant dire une parole répétitive, violente et désarticulée, faite des « rancunes (qui) remontent du fond de la mémoire » et atteint son paroxysme quand les « couteaux à gaine sortent de

---

<sup>98</sup> RATZEL, Nicolas. *Cahiers de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939*, Nouméa, Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°62, tome 1, 2006, p. 202.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 203.



leurs étuis ». La joyeuse réunion se change alors en une « scène horrible » de bagarre et de beuveries. La vie de la mine décrite par Ratzel est un enfer, une orgie menée par des hommes métamorphosés en « animaux féroces » dont les débordements d'énergie s'épuisent aussitôt dans la violence et l'alcool. La mort y est banalisée et devient sujet à plaisanteries :

Parfois, de dix qu'ils étaient, les esprits revenus, on n'en compte plus que neuf. Et on peut entendre : « Qu'est devenu le grand Rouquin, ou le Mulet, ou la Casserole ? » Car chacun a un surnom. « Il est parti, ricane une voix, donner à manger aux crabes ! » Oraison funèbre laconique de celui à qui on a ouvert le ventre et qui a toujours tort parce qu'il n'est plus.<sup>100</sup>

La mine est le lieu de l'arbitraire, où la mort est célébrée par des « ricane(ments) ». Un tel tableau suffit, d'une part, à expliquer la peur et le mépris qu'inspirent le bagne et la mine à la bourgeoisie coloniale et à la France du début du XX<sup>e</sup> siècle, et de l'autre, à éclairer la volonté de travestissement d'une réalité (qui ne correspond pas à la démarche de Ratzel) visible dès les premiers littérateurs de la Nouvelle-Calédonie. Baudoux est le premier à suivre cette trajectoire : pour lui, la mine et le bagne ont une voix humaine, voire attachante ; ce sont des paysages en mesure de constituer une identité collective, d'affirmer une singularité, un langage et une fierté patriotique d'appartenir à l'empire colonial français.

Poursuivre notre analyse sur le contraste entre les images de Ratzel et celles de « La Chanson des "Cobaleurs" » de Baudoux nous permet d'ouvrir des interrogations cruciales sur la représentation littéraire de la mine, qui constitue l'objet de notre recherche. Sur quoi se fonde ce contraste ? Quelles sont les autres représentations de la mine ? Pouvons-nous établir une chronologie de l'évolution des symboles liés à la mine ? Ratzel nous permet de toucher à la dimension « animale » de la vie à la mine, la déshumanisation, une société soumise à la seule loi de « la meute » et où l'on meurt parce que « (l'on) a (...) tort ». En 1898, Baudoux écrit, ou peut-être recueille, dans sa « Chanson », un « instantané » qui apparaîtrait comme l'opposé des souvenirs de Ratzel. On y découvre en effet une clameur, une joie et, même, une entraide :

10  
Lorsqu'on se trouve en route  
Les copains  
Vous donnent toujours la croûte  
En chemin  
La famille des Mineurs  
Se fera toujours honneur

---

<sup>100</sup> *Ibid.*

De s'aider dans le malheur  
C'est très bien

11

Des bourriqu' dans les mineurs  
Faut pas d'ça  
Pour nous c'est du déshonneur  
L'ipéca  
Tous les mecs qui vont au r'file  
De la mine faut qu'i' défilent  
Ils ne dorment plus tranquilles  
A tabac<sup>101</sup>

Il est question d' « honneur », de loyauté et d'entraide ; l'inverse radical de la peinture de Ratzel. Pouvons-nous expliquer un tel écart ? Par les écritures d'abord : l'un se remémore (Ratzel), exhume plus d'une trentaine d'années de souvenirs enfouis, et l'autre (Baudoux) saisit sur le vif. Soyons également attentifs à leur rôle dans l'ordre colonial : Baudoux est propriétaire et exploitant de mines de cobalt, Ratzel est un ingénieur de l'Administration - tous deux ont des « comptes à rendre » à l'Empire, ils ont à témoigner de sa bonne santé, mais de façon différente. En 1896 (la Transportation prendra fin l'année suivante), le bagne est au cœur du débat ; on s'interroge sur le bien fondé de la colonisation pénale ; sur la possibilité, en somme, de réhabiliter les criminels d'Europe (n'oublions pas l'Australie voisine, qui a été aussi une colonie pénitentiaire, elle ne l'est plus depuis 1840) en les faisant participer à son expansion coloniale.

Voici, en substance, ce que Baudoux pourrait peut-être dire à travers sa *Chanson* : « la colonisation pénale est une réussite, ces criminels, cette lie de la société, deviennent, après quelques années aux services de l'Empire, un groupe social pittoresque, solidaire et presque digne de confiance ». Nicolas Ratzel semble bénéficier d'un recul suffisant pour mener d'autres analyses. De 1943 à 1946, années durant lesquelles il rédige ses *Cahiers*, les descendants des premiers colons de la Nouvelle-Calédonie s'engagent triomphalement et avec fierté dans la Seconde Guerre Mondiale. L'ambiance est au patriotisme, sentiment probablement exacerbé chez un Ratzel maintes fois décoré. De plus, il semble que l'ancien géomètre a été tenté de son vivant, par l'idée d'une publication. Le propos de Ratzel rejoint pourtant celui de Baudoux que nous pourrions résumer ainsi : « vous pouvez être fiers, habitants de la Nouvelle-Calédonie : vous êtes braves, voyez ce que vous avez traversé – le bagne,

---

<sup>101</sup> BAUDOUX, Georges. *Souvenirs du bagne*, Nouméa, Publications de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, 1979, p. 101.

l'inhumanité de la mine et la Révolte de 1917 - avant de constituer une colonie prospère et combattre en Europe ». Cette proximité repose sur le fait, dans les deux cas, de dire, à travers l'histoire et les succès de l'activité minière, la légitimité coloniale.

Edward Saïd nous rappelle à propos des auteurs en contexte colonial, « (...) (qu') ils sont ancrés en profondeur dans l'histoire de leur société, ils façonnent cette histoire et sont modelés par elle, ainsi que par leur vécu social, à divers degrés.»<sup>102</sup> Il y a donc réciprocité entre l'auteur et l'histoire « (qu)'il(s) façonne(nt) », d'abord et bien sûr, par la fiction, puis par l'impact sur le lectorat à travers la modification et la création de nouveaux imaginaires. Ratzel illustre difficilement le commentaire de Saïd, non seulement parce qu'il « (n'a) pas de prétentions littéraires », mais surtout parce que ses « mémoires » nous parviennent en tant qu'archives augmentées et balisées par le commentaire d'historiens. Ratzel est certainement « modelé par (sa société) ». Baudoux, en revanche, s'inscrit dans ce mouvement de réciprocité souligné par Saïd : ses nouvelles ont « façonné » et, il est évident que l'auteur est un produit de son époque. Nous pourrions même affirmer qu'il existe, dans une partie de la société néo-calédonienne, une imagerie de Baudoux fondée sur des archétypes coloniaux où se côtoient le broussard, le pêcheur, le stockman et l'homme d'affaires des mines, que l'on pourrait considérer comme un « selfmade man » du Pacifique.

Ces réflexions sur Baudoux et Ratzel nous permettent de mettre en évidence le « nœud » qui structure la quasi-totalité de notre recherche : l'articulation entre fiction et historiographie. Ratzel n'a pas de « prétention(s) littéraire(s) », c'est-à-dire : pas de « prétention à la fiction ». Nous avons observé que son souci est de témoigner. Il se situe dans le temps à travers les fonctions de géomètre et de fonctionnaire colonial ; il veut s'adresser à la postérité et il se montre plus précis en formulant le souhait de le destiner en priorité à son corps de métier : les géomètres. Les dates, les toponymes, les noms d'acteurs historiques, sont nombreux dans son journal et correspondent à cette « contrainte du renvoi à des données référentielles »<sup>103</sup> qui, selon Doritt Cohn, caractérise l'historiographie. Chez Ratzel, il s'agit de la mine Paulette en 1898 qu'il découvre lors d'une inspection en tant que géomètre.

---

<sup>102</sup> SAÏD, Edward W. *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, p. 25.

<sup>103</sup> COHN, Doritt. *Le propre de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, (1999), 2001, p. 9.

Confronter la *Chanson* de Baudoux avec le témoignage de Ratzel n'est pas dénué d'intérêt, dans la mesure où si le genre poétique se soustrait aux exigences de vraisemblance et d'exactitude historique, la comparaison permet, en revanche, de mettre en évidence les écarts qui ont pu exister entre les représentations de la mine. L'observation de Ricoeur selon laquelle « (...) l'histoire imite dans son écriture les types de mise en intrigue reçus de la tradition littéraire »<sup>104</sup> est donc immédiate en Nouvelle-Calédonie dans la mesure où la *Chanson* de Baudoux renvoie au genre populaire de la chanson de métier et apparaît donc comme un premier agencement du réel. L'univers minier de la Nouvelle-Calédonie, cependant, n'a pas immédiatement été « mis en intrigue », mais plutôt idéalisé par la forme poétique. Il est vrai que le chapitre pénal de l'histoire coloniale néo-calédonienne est apparu comme l'épisode à dissimuler, et, du fait de son rapport étroit avec la mine, a également partiellement réduit la littérature au silence.

L'intérêt de Baudoux est dans les moyens qu'il mobilise pour s'inscrire dans son époque ; sa vie de concessionnaire minier constitue un aspect fondamental de sa reconnaissance par le lectorat néo-calédonien. De fait, bien que son activité littéraire ait débuté après cette vie de prospecteur, sa présence en tant qu'auteur semble être un prolongement de ce métier. Ses nouvelles, qu'il publie d'abord dans *Le Messager*, sont lues, avec ferveur semble-t-il, dans les foyers de la jeune capitale qu'est alors Nouméa. C'est sur ce point que la notion de « vécu social » est féconde quand il s'agit d'observer le contraste entre la mine telle qu'elle apparaît, d'abord dans la *Chanson* de Baudoux, puis dans les *Cahiers* de Ratzel. Si nous revenons à l'analyse de Said, la notion de « vécu » est multiple : considérons-nous « le vécu » du fonctionnaire Ratzel ? Celui de Baudoux-concessionnaire ? Puisqu'il s'agit de retracer l'écriture de la vie minière, nous commencerons par emprunter une première trajectoire : celle qui va des écrits ministériels, des rapports de prospection (avec Garnier notamment) d'abord jusqu'à la presse, puis à la fiction.

---

<sup>104</sup> RICCEUR, Paul. *Temps et récit 3*, Paris, Seuil, Collection Points Essais, 1985, p. 337.



## **B. La Nouvelle-Calédonie coloniale en espace scripturaire**

### **1. L'espace univoque de la presse coloniale : le *Moniteur* ou l'ouverture poétique d'Armand Closquet (1863-1864)**

« Tout dire, pour arriver à être dit, s'enveloppe de la couche d'un non-dit »<sup>105</sup> prévient Pierre Macherey. De quoi serait constituée cette « couche de non-dit » ? Aurait-elle une strate historique ? Si tel est le cas, il existe un arrière-plan au grand récit de la mine en Nouvelle-Calédonie sur lequel nous aurions à porter notre attention qui s'appuierait sur l'histoire de la colonisation française bien sûr, plus largement, sur une mise en perspective de l'histoire des empires coloniaux européens. Mais le bagne est la particularité de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire qu'elle a été le fait d'hommes qui ne pouvaient retrouver leur légitimité qu'en se faisant colons. De plus, le « non-dit » de la mine en Nouvelle-Calédonie serait constitué par les archives du bagne et de son administration. Ce « non-dit » serait en fait tissé par une expérience singulière de la colonisation. Constituer un corpus de la littérature de la mine reviendrait donc à dégager un point de jonction entre le discours de cette administration et les tentatives d'expression littéraire, c'est-à-dire : ce moment où une

---

<sup>105</sup> MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 65.

« contestation du langage »<sup>106</sup> — c'est ainsi que Macherey définit le « discours littéraire » — est devenue nécessaire, voire vitale, au cours de l'histoire de la colonisation en Nouvelle-Calédonie. Mais, le langage à contester était, dans ce cas, essentiellement administratif et politique. Cette « contestation » prenait alors deux formes : elle était mise en œuvre lorsqu'il s'agissait de garantir la paix civile, mais elle n'était qu'apparente lorsqu'il était question de motiver la prospérité économique des dominants. La littérature devenait alors un complément de l'idéologie et de l'action coloniale.

La cérémonie d'accueil des transportés, ce « baptême », révèle l'importance de l'invention dans la réalité coloniale et donc l'imprégnation d'actes officiels par l'imaginaire. Il faut inventer une métropole, réinventer son pays natal sur une terre nouvelle et éloignée. Pourtant, l'extrait de la correspondance du Gouverneur Courbet de 1880 peut être vu comme un aveu d'impuissance à inventer la colonie. Historiquement, le processus souhaité est, en effet, généralement contrarié par des événements extérieurs : pour Courbet, l'agressivité des colons et l'anthropophagie des « naturels ». Dans sa « *Chronique néo-calédonienne* », Félix H. Béraud invente lui aussi la colonie, mais toujours sous les auspices contraignants du labeur, valeur qu'il rééquilibre en soulignant sa noblesse ; mais son invention, pourtant, atteint sa limite. Car il manque à cette chorale de discours, d'appels à l'initiative, ce que nous verrons dans l'annonce de l'inauguration de la Bibliothèque de Melbourne — n'oublions pas que l'Australie est la colonie-miroir — et de sa « galerie nationale ». Comment créer ce sentiment « national » dans cette nouvelle colonie française des années 1860 ? Nous trouverons peut-être des éléments de réponse dans la disparition de la « *Chronique néo-calédonienne* » de Félix H. Béraud au profit des poèmes d'Armand Closquinet : celui-ci, 1863 à 1864, publie ses œuvres dans les colonnes du *Moniteur*.

Closquinet signe d'abord une chronique de la même veine que celles de Félix H. Béraud. *Vent du soir et les Kanacks*, c'est son titre, paraît dans l'édition du 1<sup>er</sup> février 1863. Le commentaire du vaudeville de Philippe Gille et Jean Offenbach que Closquinet a vu à Paris en 1857 est, en fait, le prétexte à un nouvel éloge de l'œuvre coloniale et, particulièrement, de l'action du Gouverneur Guillain. La singularité de la première chronique de Closquinet est de s'adresser à un lectorat français :

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 77.

Mais, oyez ! oyez ! gens de France ; et vous surtout, gens de Paris qui avez assisté aux premières exhibitions de *Vent du soir* ! Oyez ! car c'est à vous que sont dédiées ces lignes que je vous prie de communiquer à vos voisins, parents, amis, etc. en les invitant, de proche en proche, et à son de trompe s'il en est besoin, à publier le fait capital et digne de tout intérêt auquel *Vent du soir* a servi de cause en ces lieux, comme le disent trop souvent trop de poètes. <sup>107</sup>

La mise en scène bouffonne et terrifiante des « Kanacks » dans ce vaudeville est pour Closquinet, celle de la colonie dans son entier. C'est surtout une image peu flatteuse et, c'est ce qu'il tente de démontrer, dépassée. La colonisation a déjà fait son œuvre : le « Kanack » des Bouffes Parisiens n'existe plus. Mais Closquinet ne cherche pas à contredire un stéréotype : si ce « Kanack » n'existe plus, c'est qu'il est « aujourd'hui simple(s), doux et soumis aux lois régénératrices de la religion chrétienne, de la morale et de la civilisation ». Et Closquinet de louer le travail des missionnaires :

Le zèle et le dévouement des Missionnaires, si courageux dans leur apostolat : les avances sincères, affectueuses et cordiales d'un Gouvernement qui, au nom du pays que nous aimons tant, a pris à tâche de faire de ces pauvres indigènes de bons, d'utiles, d'honorables hommes appelés dans un avenir prochain, à relier deux races qui, différentes en mœurs comme en couleur, éprouvaient l'une pour l'autre un éloignement que l'ère nouvelle, créée par la France tend de plus en plus à faire disparaître ; tout cela dit hautement, et cette croyance doit être douce et chère à tout ami de l'humanité, à tout philanthrope, que la Nouvelle-Calédonie ajoutera son rayonnement à celui des autres colonies ses sœurs, et deviendra comme elles, un des joyaux de la couronne qui brille sur cette terre sacrée que nous, Français, sommes heureux d'appeler notre patrie ! <sup>108</sup>

Voici la première apparition d'Armand Closquinet. Nous y découvrons l'habituelle rhétorique coloniale : oscillant entre humanisme convenu et patriotisme. Mais c'est la transition entre les deux chroniqueurs qui est révélatrice. En effet, le 1<sup>er</sup> mars 1863, Félix H. Béraud signe sa dernière « *Chronique néo-calédonienne* » sous le titre « *Auri sacra fames* » (Maudite soif de l'or). Quelques pages plus loin, nous trouvons le premier poème de la série d'Armand Closquinet, « Premier et dernier amour », composition mièvre dont le seul intérêt esthétique est, semble-t-il, dans le contraste (qui semble s'apparenter à une stratégie) qu'il s'efforce d'installer avec l'ambiance travailleuse de la colonie. Ce tandem formé par la bleuette de Closquinet et la solennité de la chronique de Félix H. Béraud semble suggérer que les affaires de la colonie laissent entrevoir de grandes perspectives qui permettent de se livrer aux insouciantes affaires du cœur. « *Auri sacra fames* » témoigne de la première rumeur sur la présence d'or en Nouvelle-Calédonie, c'est aussi la première apparition de la figure symbolique du pionnier, de même, le titre est presque prophétique :

---

<sup>107</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 1<sup>er</sup> février 1863

<sup>108</sup> *Ibid*



Le sang-froid britannique a remplacé, en Australie, la fougue espagnole des chercheurs d'or californiens. Toutefois, là encore, bien des victimes ont succombé aux fatigues, aux dangers même de leur audacieuse entreprise.

Aujourd'hui, ces deux sources de fortune commencent à tarir, et il serait opportun d'en découvrir de nouvelles. Depuis longtemps, dans les causeries du soir, on commente ici l'oracle de vrais savants géologues qui, après avoir parcouru notre colonie, ont assuré qu'elle recèle des gisements aurifères. Combien de fois, nos colons, l'esprit échauffé par ces discours, ont, comme la Perrette du fabuliste, entrevu des trésors, un horizon de jaunes lingots ! Quels rêves dorés ont animé leur sommeil ! Car si le Français est moins tenace dans l'exécution de ses projets que son voisin et allié, il a peut-être plus de fébrile audace au début des entreprises.<sup>109</sup>

« Il faut mettre le monde dans le sujet, afin que le sujet soit pour le monde »<sup>110</sup> affirme Gilles Deleuze. La colonie — le sujet — cherche sa place dans la construction mondiale de l'Empire, c'est la raison pour laquelle elle se projette, elle compare les tempéraments des protagonistes de son aventure minière à ceux d'autres nations afin de se placer dans un grand mouvement. La chronique du Diahot rend donc visible la construction d'un imaginaire, mais aussi le besoin de se trouver une filiation glorieuse au sein des grandes épopées coloniales. La « fébrile audace » des pionniers français présents sur le Diahot apparaît donc comme la suite idéale au « sang-froid britannique » qui a participé à la ruée vers l'or australienne et à la « fougue espagnole » de la Californie. De fait, l'auteur des chroniques place la Nouvelle-Calédonie et ses mines parmi les réussites qu'ont été l'Australie et la Californie. La chronique du 1<sup>er</sup> février 1863 est surtout un encouragement patriotique à ceux qui, comme le suggère l'auteur, vont donner une nouvelle direction à la colonie :

[...]

Aujourd'hui, quelques hardis mineurs, arrivés les derniers à la curée australienne, ont eu l'idée de prendre les devants en Calédonie et se sont offerts pour la découverte du précieux métal.

[...]

Bonne chance donc, hardis pionniers ! Les vœux de tous vous accompagnent. Puisse le succès couronner vos efforts ! Puissiez-vous bientôt apporter au chef-lieu cette immense nouvelle : Nous avons trouvé de l'Or.

Quel rapide essor ce fait donnerait à la civilisation dans notre île ! Le vil métal lui fournirait les moyens d'exploiter ces autres richesses et transformerait d'une manière presque fantastique un pays encore sauvage en un pays civilisé.

Quelle autre colonie pourra être alors comparée à celle-ci qui possède le plus beau climat, sous lequel les Européens peuvent travailler impunément toute l'année en plein soleil aux défrichements, qui est saine et ne cache aucun animal dangereux ? Elle n'avait que tort d'être loin de la France et tous les jours cette distance diminue grâce à la vaillance des marines françaises et anglaises.<sup>111</sup>

---

<sup>109</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 1<sup>er</sup> mars 1863.

<sup>110</sup> DELEUZE, Gilles. *Le Pli*, Paris, Editions de Minuit, Collection « Critique », 1988, p. 37.

<sup>111</sup> *Ibid.*

En février 1863, la Nouvelle-Calédonie n'a, bien sûr, pas encore acquis cette « mauvaise réputation » observée par Leroy-Beaulieu, tout au plus, celle d'une colonie sous-peuplée et sous-exploitée dans l'attente d'une impulsion dont la voisine australienne offre un exemple envié. C'est pourquoi l'idée d'une mine d'or dessine déjà de nouveaux paysages — il s'agit encore de projections — autour desquels s'organise, temporairement et au nom de la civilisation, une solidarité entre les puissances coloniales anglaise et française aux tempéraments désormais si complémentaires (le « sang-froid britannique » et la « fébrile audace » française). Avant le bagne, la Nouvelle-Calédonie n'avait donc qu'un seul défaut : « être loin de la France ». Toute la poésie de l'officier de marine Closquinet s'articule autour de ce « lointain » : l'esthétique bien connue des longues et périlleuses traversées, la solitude du marin que son noble métier condamne aux amours transitoires et aux adieux déchirants etc. La nouveauté d'Armand Closquinet, sa manière de s'insinuer dans le discours colonial, est qu'il exploite ce « lointain » afin de rétablir une « vérité » sur la prospérité de l'Empire. La colonie évolue, certes lentement, grâce au courage et au travail de ceux qu'il nomme déjà « hardis pionniers ».

Closquinet est un représentant de la « vaillance » maritime célébrée par son prédécesseur Félix H. Béraud. S'il chante la solitude du marin, de la traversée — il consacre une série à « La Mer » — c'est pour démontrer qu'il y a, à l'arrivée, une île, une colonie à bâtir, un lieu idyllique où un poète, si médiocre soit-il, peut trouver l'inspiration. L'homme n'est que de passage en Nouvelle-Calédonie et, c'est dans son poème d'adieu que se concentre l'essentiel de son propos. Le *Moniteur* du 17 avril 1864 reprend un extrait de *L'Économiste français* du 7 janvier 1864 :

La poésie est en honneur à Port-de-France, si nous en jugeons par les odes et idylles que publie fréquemment le *Moniteur*. M. Armand Closquinet a de la grâce, de l'élégance, une sensibilité toute féminine : aux souvenirs et regrets qu'il aime à chanter, nous l'invitons à opposer les perspectives et espérances que ne peut manquer d'évoquer dans son âme de poète le spectacle de la civilisation prenant possession d'un pays et d'un peuple aussi sauvages l'un que l'autre.<sup>112</sup>

La poésie est une alliée incontournable à condition qu'elle chante « le spectacle de la civilisation prenant possession d'un pays et d'un peuple », qu'elle véhicule un langage de la colonisation. Closquinet répond à l'invitation avec la parution d'un dernier poème dans le *Moniteur*. Voici la présentation du rédacteur :

---

<sup>112</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 17 avril 1864.

En réponse à cette appréciation flatteuse, nous publions les adieux à la Nouvelle-Calédonie du poète que nous a enlevé la Sibylle et dont nous aimons le talent non moins que l'*Économiste*.<sup>113</sup>

Hommage et adieu forment l'essentiel d'une « Poésie dédiée à M », où il faut peut-être reconnaître comme le Secrétaire colonial A. Mathieu qui, semble-t-il, a introduit Closquinet aux mondanités de l'Administration coloniale néo-calédonienne. La célébration des paysages y est donc, avant tout une ode coloniale mêlée de nostalgie et de patriotisme :

Terre aujourd'hui française ! Île calédonienne  
Magnifique pays par Dieu même doté !  
Qui viendra m'inspirer, ô perle océanienne !  
Les riches vers qu'il faut pour chanter ta beauté

Tout est splendide en toi ! Tes montagnes superbes,  
Tes plaines embrassant un immense rayon ;  
Tes arbres et tes fleurs jusqu'à tes hautes herbes,  
Tout est plein de grandeur sous ton pur horizon<sup>114</sup>

Cette célébration des paysages apparaît comme l'élément manquant de la rhétorique qui s'était alors tissée autour de la Nouvelle-Calédonie coloniale. Avec ce poème d'adieu, Armand Closquinet inaugure donc un nouvel espace qui n'a pas encore défini son rôle au sein de l'empire. Les rares manifestations littéraires relevaient alors d'une esthétique du transitoire où ne se manifestait guère d'affect, ni ne s'élaborait une forme quelconque de filiation. Le ton était, pour l'essentiel, de l'ordonnateur satisfait, désarmé ou assailli par le doute quant à l'accomplissement de sa tâche, c'est l'exemple de Kanappe. Closquinet apporte, indépendamment de sa faible qualité littéraire, une sensibilité aux paysages tout à fait nouvelle dans l'écriture de la Nouvelle-Calédonie. Dans le souci de brosser un portrait attrayant de la colonie, il poursuit ce qu'il avait entamé dans sa première chronique du 1<sup>er</sup> février 1863, c'est-à-dire : la réhabilitation de la figure indigène par l'acte civilisateur :

Ces hommes qu'on nommait cannibales féroces,  
M'ont reçu franchement et m'ont tendu la main,  
Ces kanacks dont on dit tant de choses atroces  
Veillaient autour de moi du jour au lendemain.

J'étais Tabou pour eux. Et pourtant tous ces êtres  
Naguère auraient bondi de joie en me voyant  
Et de mon pauvre corps, facilement les maîtres,  
Ils eussent fait sans doute un festin attrayant.

---

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> *Ibid.*

Non, non, plus de sagaie et plus de casse-tête !  
Plus d'idoles non plus, aujourd'hui c'est la croix.  
Aux temples prosternés, chacun tout haut répète :  
Ô Jésus Christ, salut ! – Salut au Roi des rois !

Civilisation ! Voilà ton noble ouvrage !  
Gloire à Dieu, gloire à toi ! Gloire à la France aussi,  
Car c'est par ses enfants, armés de leur courage  
Que ces enfants sont si doux et réduits à merci.<sup>115</sup>

La traduction du terme « tabou » que propose Closquinet (en note de bas de page) est également un portrait triomphant du colon, puisqu'il est « sacré ». H.K Bhabha observe que « (s)i le colonialisme prend le pouvoir au nom de l'histoire, il exerce bien souvent son autorité à travers les figures de la farce »<sup>116</sup> ; il y a en effet une emphase, une enflure suspecte chez Closquinet (ce « poète [...] enlevé [par] la Sibylle »). Il procède par des effets d'annonce, et semble presque vouloir persuader ses lecteurs de la réussite coloniale. Ce que signale Closquinet, c'est la disparition de l'indigène redoutable et, en ce sens, obstacle à la colonisation et à l'action des pionniers et des missions. Car, poursuit Bhabha, « (d)ans cette comique transformation des nobles idéaux de l'imagination coloniale en ses effets mimétiques littéraires de bas niveau, le mimétisme émerge comme l'une des stratégies les plus élusives et les plus efficaces du savoir et du pouvoir colonial. »<sup>117</sup> Closquinet l'imagine, la décrit et incite à la construire (une colonie appuyée par ses pionniers en un reflet idéal de la France dans le Pacifique).

La fonction de cette poésie semble être, sinon de donner l'impulsion lyrique à la geste coloniale, du moins, de dessiner une colonie idéale en un théâtre où les rôles seraient distribués entre colons (libres ou pénaux) qui auraient à la construire économiquement et « ces kanacks » qui ne pourraient participer à l'ouvrage qu'à condition de poser « casse-tête [et] sagaies » et de se prosterner « aux temples ». Le grand récit de la mine s'y ajoutera sans peine comme décor. L'essentiel est donc déjà fait : le terrain est assaini, béni, les « cannibales » ont laissé place à de fidèles convertis, prêts à embarquer à bord du vaisseau de la civilisation, à participer au chantier mené par la France et « ses enfants ». Et l'avant-dernière strophe donne l'impulsion définitive :

---

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> BHABHA, Homi K. *Les Lieux de la culture*, Paris, Payot, (1994), 2007, p 148.

<sup>117</sup> *Ibid.*

Nouvelle colonie, allons, marche, prospère !  
Ouvre tes routes, creuse et canaux et sillons  
La France et Dieu sont là ! Poursuis ton œuvre, espère !  
Qu'on n'entende qu'un cri sur ton sol – Travaillons !<sup>118</sup>

Pour Deleuze et Guattari, « le langage n'est même pas fait pour être cru, mais pour obéir [et] (l)es mots ne sont pas des outils ; mais on donne aux enfants du langage, des plumes, des cahiers comme on donne des pelles et des pioches aux ouvriers »<sup>119</sup>. Les outils sont déjà quasiment entre toutes les mains et imposent, désormais, leur seule cadence aux « enfants » de la colonie maintenant galvanisés par les mots de Closquinet et prêts à écrire l'histoire de l'empire colonial français. Ces « enfants » sont issus de la politique de réhabilitation et de civilisation de la France dans sa « Nouvelle Colonie » : il n'y a plus de condamnés et d'anthropophages, mais des colons-citoyens français pour les uns, et des indigènes civilisés pour les autres. Il n'est pas encore question de mine, mais déjà, et, c'est à ce moment l'essentiel, le bagne n'existe plus, il n'attire plus les regards qui sont maintenant dirigés vers des terres à conquérir une seconde fois. L'enthousiasme et l'optimisme de Closquinet annoncent l'expression littéraire qui précède les débuts de l'industrie minière puis les accompagne à partir des années 1870. Cet appel ne concerne vraiment que les fonctionnaires de l'Administration et une partie des colons qui sont alors les seuls véritables lecteurs du *Moniteur*. Avec ces vers, Closquinet semble vouloir offrir un grand hymne, une ode au « Nous » colonial, une cohésion qui semblait déjà affaiblie par la lenteur de l'Administration et que l'annonce de la transportation semblait devoir entamer irrémédiablement. Closquinet a donc écrit les premières lignes d'un grand récit colonial dont le relais est pris par l'administration, par la sphère judiciaire, par des hommes d'affaires comme John Higginson, voire, par le niveau politique. L'aspirant poète n'aura été qu'un interlude, attendu que le *Moniteur* est encore, pour deux décennies, le seul espace d'écriture.

## **2. Le secret, la rumeur et les récits : l'écriture « officielle » ou la mine comme humanisation d'une colonie pénitentiaire**

Le « triste pays » qui se dessine dans la correspondance du Gouverneur Courbet en 1880, s'il contraste violemment avec les éloges proposés quelques décennies auparavant par Charles Brainne et Jules Garnier, révèle et contredit (puisque'il était d'abord destiné à demeurer dans le secret épistolaire) une rumeur, peut-

---

<sup>118</sup> *Ibid*

<sup>119</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, p 96.

être une réalité, que les chiffres relayés par le *Moniteur*, ou l'efficace froideur des arrêtés gouvernementaux tentaient de dissimuler. Le clivage traditionnel entre les chiffres communiqués par (et à) l'administration et les « récits » souvent peu encourageants qui s'élaborent à travers correspondances et autres notes personnelles, annoncent et imposent, du moins dans l'administration, de nouvelles stratégies dans le discours des artisans et promoteurs de la colonisation, qui seront relayées par la presse et ses chroniqueurs, mais qui se retrouveront dans les premières tentatives d'expression littéraire.

Celle-ci va être ralentie, voire désertée, il est donc urgent de proposer une suite aux encourageantes annonces de Brainne et Garnier que la colonisation pénale décrétée en 1863, et que les crises minières successives ont ternies. Il faut donc écrire à nouveau, dénoncer la rumeur et, symboliquement, l'avancée de cette frange de la population coloniale incontrôlable qui désolait le Gouverneur Courbet. Paul Leroy-Beaulieu, théoricien de la colonisation française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, résume dans la préface de la deuxième édition (la première date de 1874) de son ouvrage *De la colonisation chez les peuples modernes* (1882), les circonstances qui ont abouti à la colonisation de la Nouvelle-Calédonie :

Chaque jour qui s'écoule nous convainc de plus en plus de l'importance de la colonisation en général, de son importance surtout en France. Aussi chaque occasion qui s'offre à nous de faire comprendre à notre pays sa grande mission colonisatrice, nous la saisissons avec empressement, par la parole et par la plume. Articles de journaux et livres de doctrine, allocutions et cours publics, nous employons tous les moyens pour rappeler à la France qu'elle a été une grande puissance coloniale, qu'elle peut et doit le redevenir.<sup>120</sup>

Leroy-Beaulieu suggère ensuite que la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie est la dernière chance de sauver l'empire français de la débâcle et des « échecs continentaux » :

Depuis deux siècles, à notre sens, la politique française a perdu sa voie. Après avoir, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, conquis en Europe des frontières solides, la tâche qui lui incombait, c'était de mettre en valeur les immenses territoires que nous occupions dans les deux mondes, le Canada, les rives du Mississipi, la Louisiane, les Indes.

La politique continentale a prévalu : elle a duré deux cents ans, a laissé notre pays diminué en prestige, rapetissé en territoire. Nos colonies ont été la rançon de nos échecs continentaux ; nous les avons abandonnés avec une insouciance de prodigue. Rien de frivole comme le mot de Voltaire : « quelques arpents de neige au Canada ». La Louisiane vendue pour quelques millions ; Saint-Domingue, la perle des Antilles, nous échappant pour retomber dans une demi-

---

<sup>120</sup> LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, p. 4.

barbarie ; notre immense empire des Indes se réduisant à cinq comptoirs, ce sont de ces catastrophes que les historiens mentionnent à peine ; il semble pour eux que ce soient des faits secondaires et de médiocre portée.<sup>121</sup>

Toute initiative dans le Pacifique et en Nouvelle-Calédonie doit donc permettre à la France de « redevenir [...] une grande puissance coloniale ». Cette thèse se retrouvera dans la quasi-totalité des écrits qui accompagneront, non-seulement la colonisation pénale (au cours de laquelle l'idée de la réhabilitation du forçat en agent de la colonisation sera exaltée), mais aussi ceux qui accompagnent la naissance de l'exploitation minière. Aussi, Leroy-Beaulieu se livre à une forme de mise en garde. La Nouvelle-Calédonie, ainsi que l'Algérie, la Tunisie, ou encore la Cochinchine ont été acquises « malgré des hésitations [...] maladroitement », leur place au sein d'un empire français déjà affaibli est donc politiquement et économiquement précaire. Nous saisissons alors les racines idéologiques qui ont présidé à la colonisation de la Nouvelle-Calédonie et que la littérature coloniale véhiculera ; un fort sentiment patriotique et la volonté farouche de participer à la restauration d'une grandeur coloniale :

Des événements imprévus nous ont valu l'Algérie, et malgré des hésitations si singulièrement maladroitement, nous donnent aujourd'hui la Tunisie. En Asie, la Cochinchine peut être le noyau d'un empire qui, pour ne pas atteindre à l'importance des Indes, sera une des plus belles dépendances qu'une puissance européenne possède sur le vieux continent asiatique. En Océanie, la Nouvelle-Calédonie n'est plus qu'un îlot, et des archipels vacants peuvent encore, si nous nous pressons, être joints à cette possession lointaine.<sup>122</sup>

Il s'agit d'impulser à la Nouvelle-Calédonie un mouvement ferme et assuré, c'est-à-dire, contraire à celui qui, dans un contexte peu favorable, l'a rattachée à la France. Le fait est encore vécu comme un accident dont il est encore question, pour l'opinion publique, de savoir s'il est heureux ou malheureux. La réponse est claire et sans détours pour un penseur de la colonisation tel que Paul Leroy-Beaulieu qui, à ce titre, saisit « chaque occasion qui s'offre à [lui] de faire comprendre à [notre pays] sa grande mission colonisatrice », de faire accepter également que coloniser est la dernière chance de cette France affaiblie des années 1880. Aussi, la presse néo-calédonienne, première source d'écrits littéraires sur la colonisation et la mine, ne sera quasiment qu'une longue variation sur les discours de Leroy-Beaulieu augmentée de la donnée locale : les crises internes, les rumeurs et les inquiétudes d'une population coloniale lointaine et finalement absente des préoccupations métropolitaines.

---

<sup>121</sup> LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, p. 4.

<sup>122</sup> *Ibid.*

Pour une administration submergée par le désarroi et la révolte de ses colons, il est impératif de renouveler le discours, d'inverser plutôt que de contredire la rumeur. Le colon a peur de voir échouer son entreprise, et l'arrivée des transportés, conjuguée avec les échecs de colonisation agricole et la persistance des « ténèbres indigènes », renforce ces craintes. La transportation est, peut-être, le premier exemple où l'influence de la mine sur le paysage et l'imaginaire colonial peut être observé ; celui à travers lequel on constate un certain pouvoir de captation, mais aussi le fondement d'un motif littéraire esquissé à travers des chroniques. Ainsi, que nous révèlent les archives de presse ? Au moins juridiquement, la transportation débute avec l'arrêté du 2 septembre 1863, faisant de la Nouvelle-Calédonie une colonie pénale. Mais il nous faut analyser un récit — celui de la presse et de l'Administration — et le retracer afin d'identifier les stratégies auxquelles il obéit.

L'arrêté du 2 septembre 1863 sur la transportation a, bien sûr, annoncé de profonds changements dans la colonie, suscitant inquiétudes et hostilités. L'unique journal colonial, la voix officielle du Gouverneur qui, nous l'avons observé, communique principalement des chiffres et des arrêtés judiciaires, doit désormais rassurer, apaiser et démontrer que la venue de forçats est sans danger, mais surtout, nécessaire à la colonie. Cette stratégie consistera en des renversements et renouvellements sémantiques. Le premier point consistera à démontrer que la colonie ne demande qu'à prospérer : c'est le but fixé par la chronique des « Variétés » qui offre régulièrement des conseils sur l'exploitation des ressources principalement agricoles. Mais le but principal est d'imposer progressivement une idée fondamentale, qui a manqué dans cette histoire encore récente de la colonisation : celle que la colonie est belle, surprenante, et ses colons, bien qu'éloignés de la mère patrie, considérés comme des travailleurs courageux et inventifs. Dès 1862, un certain Félix H. Béraud tient une *Chronique néo-calédonienne*, voici ce qu'on peut y lire le 15 juillet 1862 :

La Nouvelle-Calédonie est à l'état d'enfance, le Gouvernement de la métropole, comme l'administration coloniale, comprennent toutes les facilités que l'on doit accorder à ces pionniers du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, qui sont venus implanter leur espérances d'avenir sur ce point de l'Océanie.

[...]

Nous ne pouvons ici rester en dehors du mouvement, et la Nouvelle-Calédonie ne doit pas mourir avant d'avoir vécu.

Chacun doit ici bas, apporter sa pièce à l'édifice commun ; le monument que, nous tous ici, devons élever, c'est la création d'une colonie sérieuse et non pas,



seulement, d'un poste stratégique destiné à contrebalancer l'influence anglaise dans les parages australiens.<sup>123</sup>

La rhétorique est claire, il s'agit de fédérer des énergies dispersées et encourager les initiatives. De plus, compte tenu du monopole du *Moniteur* à cette période, nous pourrions voir dans la chronique de Félix H. Béraud, la ligne de conduite de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, et saisir ce qui amorce cette vague imminente de pionniers et d'hommes d'affaires. L'auteur nous proposerait presque l'hymne d'une colonie accédant à la pleine conscience historique :

Nous vivons dans un des siècles les plus remarquables et les plus féconds qu'ait jamais pu enfanter l'histoire : la France tient à l'honneur, dans notre période de progrès, de marcher toujours à la tête des plus nobles entreprises, des plus éclatantes civilisations. Celui qui, blessé aux épines d'un pénible sentier, ne saurait pas trouver en lui l'étincelle d'énergie qui doit aider chacun dans l'accomplissement de sa tâche, celui-là serait presque un transfuge du devoir.

Dans une colonie naissante, il faut apporter à l'œuvre plus de dévouement que d'intérêt personnel, moins d'égoïsme que d'abnégation.<sup>124</sup>

En 1854, Brainne avait rédigé une méthode, un inventaire des ressources et des espaces à conquérir, puis exploiter. L'appel était ainsi lancé à tous ceux qui, en France, étaient séduits par une réussite aux antipodes coloniaux. Mais la France était alors en pleine Guerre de Crimée et Brainne avait souligné l'indifférence dans laquelle s'était opérée la prise de possession de l'île. Huit ans plus tard, Félix H. Béraud s'adresse à ces colons qui sont progressivement arrivés dans la jeune colonie pour y accumuler hélas des échecs. Selon lui, le contexte pourrait être favorable, ils participent selon lui à « un des siècles les plus remarquables ». La perspective est grandiose : la Nouvelle-Calédonie doit participer à « une des plus nobles entreprises », à un brillant chapitre de l'histoire des civilisations. Nous pourrions voir, concentrées dans ce dernier paragraphe de la « *Chronique néo-calédonienne* » de Félix H. Béraud, les valeurs qui irrigueront les initiatives et la littérature de la prochaine décennie. « Énergie », « accomplissement », « devoir », « dévouement » et « abnégation » sont les mots qui participent à l'élaboration de la figure du pionnier des colonies. Reste à remédier rapidement au sous-effectif de ces colons : ce sont les 265 transportés de l'*Iphigénie* en mai 1864. D'autres mots, pourtant, sont avancés : « condamnés », « forçats », et « bagne » qu'il faudra faire accepter à des colons qui se savent désormais nobles et courageux.

---

<sup>123</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 15 juillet 1862.

<sup>124</sup> *Ibid*

Jusqu'ici, le bagne en France, c'est Toulon et, dans l'opinion publique, un lieu de naufrage, de violences et de dépravation. La Nouvelle-Calédonie est alors une colonie en chantier, hésitante, marquée par plusieurs échecs. Faire accepter un destin pénal à ses colons exige un discours habile, toute une propagande où va s'élaborer un récit. Les 265 premiers transportés arrivent en mai 1864 à bord de l'*Iphigénie*, dans la rade de Port de France où ils sont tenus à l'écart de la population par une mise en quarantaine. Et déjà, le *Moniteur* du 15 mai 1864 publie le discours que leur a adressé le Gouverneur Charles Guillain, premier Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, représentant de la France dans la colonie. Dans la présentation qu'ils font de ce discours, les rédacteurs du *Moniteur* veulent déjà rassurer : « le premier convoi de transportés (se) compose presque totalement d'ouvriers » précisent-ils. Le discours du Gouverneur sera le premier à tenter de modifier la perception des colons :

Ouvriers de la transportation

Vous êtes envoyés en Nouvelle-Calédonie pour participer aux travaux importants à exécuter dans cette colonie : je vous y attendais impatientement comme des auxiliaires dévoués de cette œuvre et vous ne tromperez pas la confiance que j'ai mise en vous.

Votre conduite ici peut faire oublier les funestes égarements de votre passé ; et, pour moi, je ne veux me les rappeler que comme cause de l'obligation dans laquelle vous êtes de travailler pendant un certain nombre d'années sous la direction de l'Administration, avant de jouir des avantages réservés aux colons libres.<sup>125</sup>

Transportés et colons sont temporairement sur un pied d'égalité : tous contribueront au travail exigé par la colonisation. Le Gouverneur, émanation de l'Empire, utilise des termes soigneusement choisis : il est question de « confiance » et les transportés doivent être vus comme « des auxiliaires dévoués (d'une) œuvre ». Mais le rituel est pourtant encore incomplet, toutes les instances n'ont pas encore été entendues, de plus, le reste de la colonie n'a pas encore rencontré ces nouveaux venus qui, dit en substance le discours du Gouverneur, ne seraient finalement que des hommes cherchant à rattraper des erreurs par leur implication dans l'effort colonial. Voici l'annonce parue dans le *Moniteur* (de l'arrivée du premier convoi de Transportés) du 5 juin 1864 :

L'œuvre qui depuis l'arrivée de l'*Iphigénie* préoccupe si vivement la colonie a été inaugurée à l'île Nou (du Bouzet), le 28 mai.

Il est à regretter que l'exiguïté de nos moyens de transport en canots n'ait pas permis à la population entière d'assister à cette solennité. Pour ceux qui ont été forcés de s'abstenir, nous allons essayer de l'esquisser, car elle est de nature à faire espérer beaucoup de la nouvelle catégorie de travailleurs qui nous arrive. À l'issue de la cérémonie, personne ne voyait plus en eux des gens hostiles : la répulsion était vaincue. Chacun sentait que l'énergie de ces infortunés pouvait désormais être tournée vers le bien : un courant de confiance sympathique circulait entre

---

<sup>125</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 15 mai 1864.

tous. Ah ! Que de force on acquiert sur nos semblables par la pratique du précepte évangélique :

" Aimez-vous les uns les autres "

[...]

Des pavots de mille couleurs flottaient aux mâts et aux vergues de l'*Iphigénie*. Mouillée au point de l'île où s'élèvera le pénitencier cette frégate est chargée d'aider aux premiers travaux d'établissement du personnel qu'elle a conduit si heureusement à destination.

[...]

Au dehors, les ouvriers de la transportation, habillés de blanc, coiffés de chapeaux de paille et alignés près de la chapelle, lui formaient comme une longue avenue nettement détachée sur le fond de verdure environnant.<sup>126</sup>

Il s'agit donc de transformer le bagnard en « ouvrier » : l'imposer, par la voie d'un article de presse, comme un futur bâtisseur de la colonie permet déjà à l'administration de minorer les inquiétudes et d'offrir la perspective d'une colonie prospère. À l'autorité militaire et administrative, s'ajoute celle de l'Église. L'instance religieuse est, en effet, la première à prendre la parole en la personne de l'aumônier :

Après avoir passé devant les rangs, le Gouverneur, suivi de tous les assistants, se dirigea vers la chapelle, à l'entrée de laquelle il fut reçu par M. l'abbé Renouard, aumônier de la frégate ; et chacun ayant pris place, l'honorable ecclésiastique prononça l'allocution suivante :

"Toutes les fois qu'une grande œuvre commence, l'Église est heureuse de répandre sur elle ses bénédictions et d'y appeler les grâces du ciel. L'établissement que nous inaugurons aujourd'hui sur cette plage lointaine est certainement une de ces œuvres : importante et véritablement grande dans la pensée de Sa Majesté l'Empereur et dans la pensée aussi de celui qui le représente dans la colonie."<sup>127</sup>

Il est question de « grande œuvre », de « sagesse et d'humanité » : il s'agit de conférer à la colonisation pénale des valeurs de noblesse, d'édification et surtout, de réhabilitation. La démarche consiste donc, avant tout, à valider la création de la colonisation pénale. Mais il faut attendre les débuts de l'exploitation minière et les contrats de « Chair humaine » en 1878 pour définitivement convaincre de l'utilité de la colonisation pénale, en bref, la mine ancre le forçat dans le paysage colonial. Dans une colonie progressivement gagnée par la fatalité des échecs, une telle annonce ne se fait pas sans susciter la méfiance et l'hostilité d'une partie de ceux qui s'appretent à former la nouvelle catégorie des « colons libres ».

"Quant à vous, mes chers amis, n'oubliez point que la France n'est pas indifférente à votre sort : vous êtes toujours ses enfants, et si elle vous a punis, elle ne vous maudit pas. L'exercice du culte vous sera facile ici, et vous pourrez vous convaincre, par la pratique sérieuse et franche des devoirs religieux que

---

<sup>126</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, le 5 juin 1864.

<sup>127</sup> *Ibid.*

l'on vous enseignera, qu'aucune des passions n'est indomptable, mais que, bien dirigées, elles font notre seule et véritable grandeur."<sup>128</sup>

Il est d'abord question d'un subtil renversement sémantique : les « transportés » sont des « ouvriers » de la colonie en quête d'une « réhabilitation » et, visuellement, symboliquement aussi, ils débarquent « habillés de blanc », certainement pas « purs », mais renouvelés par la traversée du Pacifique et par les « services » — il n'est plus question de peine ou de condamnation — qu'ils auront à rendre à la colonie. La principale nouveauté est donc que, temporairement, la transportation n'est pas une sordide entreprise, une souillure pour la colonie, mais est plutôt rehaussée au statut d'« œuvre » coloniale, au même titre que l'évangélisation ou que la construction de ponts et de routes. Il s'agit de transformer des fautifs en nobles artisans. Mais, nous le verrons avec Kanappe et les « évadés », le mythe de la transportation comme grande « œuvre » sera le premier à s'effriter ; en revanche, celui de l'« ouvrier » persistera. C'est peut-être ici l'un des premiers effets de la mise en exploitation des mines que d'avoir créé des « personnages » intermédiaires : le forçat ouvrier, marginalisé, parce que portant l'empreinte de ses crimes, mais indispensable à la colonie et, de ce fait, profondément ancré dans l'imaginaire.

Le Gouverneur Guillain termine d'ailleurs son discours de manière éloquente : « Allons ! au travail ! et que le choc des outils sur la pierre, sur le bois, sur le fer, retentisse au cri de : Vive l'Empereur ! ». Le forçat a, pourrions nous dire, reçu le baptême de l'Empire et le pardon de l'Église : « (...) Le Chef de la colonie mit le comble à leur enthousiasme, lorsque, les ayant passé en revue, il annonça qu'à partir de ce jour, le dernier vestige de la chaîne sera enlevé » : l'absolution semble donnée. La dernière image n'est déjà presque plus celle de proscrits, mais celle d'une garnison militaire déterminée à accomplir un devoir qui, au moment des faits, n'est pas clairement défini, ou plutôt, n'a pas encore trouvé de convergence : la « trinité » « Civiliser, produire, réhabiliter »<sup>129</sup> autour de laquelle Guillain anime la colonie est

---

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> C'est Guillain qui conçoit le premier blason de la colonie : un « indigène » descendu de sa pirogue tient, d'une main sa pagaie, de l'autre un bouclier qu'il soutient avec l'aide d'un bagnard. Le bouclier est séparé en quatre quartiers qui contiennent une représentation du kagou, une botte de canne à sucre, des cheminées de distillerie, un papillon avec au centre, un pin colonnaire. On peut voir aux pieds de chacun de ces deux personnages, des objets, ou plutôt, des reliques qu'il faut abandonner pour rentrer dans la colonie. Aux pieds du kanak : un tamiok, une sagaie et un casse-tête. Pour le bagnard : les chaînes. Il tient dans son autre main, un chariot vraisemblablement nécessaire au transport de matériaux. En 1861, la Nouvelle-Calédonie n'est pas encore considérée comme une terre minière, on la rêve plutôt en vaste caféière ou plantation de canne à sucre. La scène est encadrée par deux rameaux de café en

sur le point de s'accomplir. Elle prendra corps avec les débuts de l'exploitation minière et l'initiative de John Higginson qui, à partir de 1870, signe les premiers contrats avec l'administration pénitentiaire. Les engagés asiatiques et javanais s'ajouteront à partir des années 1890. Pourtant, dans son *De la colonisation chez les peuples modernes* (1882), Leroy-Beaulieu écrit :

La déportation a fait à la Calédonie une réputation assez mauvaise. Les journaux d'opinion avancée de la métropole ont déploré le climat de l'île, ses productions, le sol. La presse étrangère a fait de même. On a prétendu que le sol en était naturellement stérile, sauf quelques très rares morceaux de terre le long des cours d'eau. Le même reproche fut fait il y a quatre vingt ans, à l'Australie, il y a quarante ans, à l'Algérie. Si la Nouvelle-Calédonie n'est pas la terre promise que l'on rêvait, elle a des ressources qui, cependant, peuvent se développer.<sup>130</sup>

Et Paul Leroy-Beaulieu dit également – il traite alors de l'influence militaire en Algérie – qu' « une colonie vit autant de réputation que de réalité »<sup>131</sup>, c'est peut-être l'observation déterminante, le motif récurrent des premières tentatives littéraires en Nouvelle-Calédonie. Comment créer à nouveau cette « réputation » vitale à la colonie désormais entachée par le bagne ? Il faut pouvoir mobiliser les forces nécessaires au développement des ressources ; la mine étant ici au premier plan – puisque la S.L.N. a été fondée en 1880. De Kanappe à Courbet, les écrits sur la Nouvelle-Calédonie émanent, pour la plupart, de visiteurs de passage et sont essentiellement consacrés à la mise en valeur économique des ressources ou, comme Courbet, à la description d'un enfer colonial auquel il est urgent et vital d'échapper. Rien, dans une colonie qui a déjà près de trente ans d'existence, sur la vie quotidienne, sur l'attachement à une terre, sur une quelconque forme de filiation, bref, aucune manifestation de l'émergence d'un imaginaire singulier, rien de lyrique en somme. Cette composante de la « réputation » définie par Leroy-Beaulieu est donc essentielle à la Nouvelle-Calédonie, alors que les autres colonies ont déjà leurs cohortes de chansonniers, poètes, romanciers ou nouvellistes<sup>132</sup>.

---

dessous, et l'aigle napoléonien au dessus qui tient dans ses serres une cocarde sur laquelle est inscrite la maxime « Civiliser, produire, réhabiliter ». Cf. BOGLIOLO, François. *Entre langues et terre : Émergence de la littérature néo-calédonienne (écriture et identité d'une île) 1774-1909*, Thèse H.D.R, Université Paris III Sorbonne-Nouvelle, 2000

<sup>130</sup> LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, p. 436.

<sup>131</sup> *Ibid*, p.375.

<sup>132</sup> Cf. RUSCIO, Alain. « Littérature, chansons et colonies ». BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003

### 3. Coloniser à l'ère industrielle : « compter » et les souvenirs du capitaine Kanappe (1878 – 1882)

La colonisation de la Nouvelle-Calédonie est donc chronologiquement tardive, si l'on considère 1492 comme le point de départ de l'expansion mondiale de l'Europe, de la colonisation moderne en somme. 1853, année de la prise de possession française, est également pour les puissances coloniales, une période de mutations : celle de la transition vers l'économie industrielle. Napoléon III fait de la Nouvelle-Calédonie une colonie pénitentiaire et une colonie de peuplement. L'embauche des travailleurs immigrés sous contrat débute dans les colonies d'Amérique et est mise en place en Nouvelle-Calédonie à partir de 1898, soit après la fin de la Transportation, c'est-à-dire : l'envoi de condamnés aux travaux forcés. Dans un tel contexte, la colonie du Pacifique occupe une position singulière, particulièrement sur l'un des trois points à partir desquels Albert Memmi séquence l'action de colonisation, en « trois découvertes » : « profits, privilège, usurpation »<sup>133</sup>.

La notion de « profit » est évidente : nombreuses sont les illustrations des santaliers et baleiniers, puis, évidemment, des premiers « *rushes* » miniers des années 1870-1880. En revanche, le « privilège » semble contradictoire lorsqu'on le superpose aux crises successives de la mine, mais surtout, au passé de la colonisation pénale. Il y a, dans ces années pénitentiaires, une « infamie » supplémentaire qui donne une autre résonance à l'« usurpation » définie par Memmi : celle d'une injustice liée à l'existence de « privilégiés non légitimes ». Ces privilégiés sont, notamment, des figures familières aux romans de Joseph Conrad dont l'action se situe dans cette dernière vague de colonisation. En effet, Kurtz ou Almayer sont autant de variantes de la figure du colon damné par l'illusion et le pouvoir coloniaux, autant de variantes de l'échec.

Il suffirait peut-être de lire cet extrait de la rubrique « Variétés » du *Moniteur* daté du 20 mars 1872 (qui reprend un « Extrait du *Journal officiel de la République française* du 28 novembre 1871 ») pour saisir la rapidité avec laquelle le programme ternaire que stigmatise Memmi atteignait ses limites dans la concurrence des puissances coloniales :

---

<sup>133</sup> MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Folio Actuel, (1961), 1985, p. 35.

Un document que nous recevons d’Australie nous permet d’apprécier les progrès qui ont été accomplis dans cette colonie, au point de vue intellectuel. C’est le rapport présenté au Parlement de la colonie de Victoria sur l’état de la bibliothèque de Melbourne, depuis sa fondation jusqu’à l’année 1870-1871. À la bibliothèque sont annexé des musées et une galerie nationale. La bibliothèque proprement dite a été fondée en 1855 ; de 1854 à 1870, 83, 300 liv. sterls, (2, 082, 500 fr) ont été dépensées pour la construction de l’édifice, bâti dans un style d’architecture que le rapport désigne sous le nom de romano-corinthien.<sup>134</sup>

Suit une description détaillée du bâtiment, des salles de lecture, des rayonnages, quelques notes sur le style du mobilier etc. Ce rapport révèle la concurrence entre deux Empires bien sûr, entre deux colonies voisines – l’Australie est ici la rivale tour à tour méprisée, moquée et enviée – mais aussi, le regard de la France sur sa colonie et, du fait que ce rapport est repris dans l’organe de presse locale, de l’importance que les colons accordent à l’opinion métropolitaine. Il faut dire que depuis 1850, début de la ruée vers l’or, le Victoria, état dont Melbourne est la capitale, connaît une série de mouvements paradoxaux. En 1803, Victoria n’était peuplé que par un nombre restreint d’Européens ; détachée de la colonie en 1850, la nouvelle administration a dû, en premier lieu, attirer et fixer une nouvelle population par une politique de grands travaux et d’encouragements.

La découverte de l’or dans les régions périphériques de Melbourne, entraînant une nouvelle baisse démographique tout en créant du profit, il a fallu développer ce qui n’était encore qu’un bourgade, en faire, sinon une ville, un centre de gestion administratif et économique : banquiers, notaires et juristes ont été parmi les premiers de ces nouveaux arrivants ; la bibliothèque s’est imposée presque naturellement comme, après les « clubs » et les « pubs », le lieu incontournable de réunions et de mondantités. Ainsi l’attention portée par la colonie française à la construction de ce bâtiment par sa concurrente britannique, révèle un « manque » au sens deleuzien du terme : on y parle en effet du « progrès accompli du point de vue intellectuel ». Les valeurs culturelles de la métropole et, plus largement, de l’Europe, sont enfin représentées — le « style d’architecture [...] romano-chrétien » est significatif — et ont enfin un point de développement dans le Pacifique.

En Australie, la colonie pense, écrit, et s’est dotée des moyens d’engendrer une intelligentsia grâce à un temple de la pensée, capable d’animer une vie culturelle et

---

<sup>134</sup> *Le Moniteur*, Nouméa, 20 mars 1872.

artistique « nationale(s) », alors que la Nouvelle-Calédonie est encore plongée dans les contingences du chiffre et du labeur abrutissant. Seules les colonnes du *Moniteur* témoignent d'une forme d'activité dans le domaine culturel... Pourtant, la réflexion s'impose, vu les profondes mutations qui s'opèrent et les crises qui s'annoncent. Avant d'être dotée d'une bibliothèque, la Nouvelle-Calédonie connaît une explosion des titres de presse à l'approche des années 1880, la Bibliothèque Bernheim est construite en 1900, suite à un don de l'investisseur du même nom. Observons maintenant les archives « publiques », à savoir la presse, à partir desquelles les citoyens de la colonie prenaient connaissance des mutations imminentes.

Un regard sur celles de la période 1860-1880 nous pousse à insister sur « l'usurpation » définie par Albert Memmi comme une conscience de l'illégitimité de la présence et de l'identité coloniales. Nous voyons que l'élaboration de l'identité du colon de la Nouvelle-Calédonie est liée au statut de colonie pénale imposé à partir de 1863, c'est-à-dire à une perturbation, à l'arrivée de cette « figure mêlée et confuse » du condamné, du relégué, du bagnard, du transporté, du forçat, du martyr de l'Empire etc. Il est facile de trouver une place au stéréotype de l'indigène anthropophage dans la grille de lecture coloniale : il y apparaît, soit dans l'ombre portée du colon, soit dans le faisceau d'une lumière « salvatrice ». Le transporté ne trouvera en revanche jamais vraiment la sienne durant la période coloniale (1863-1931) si ce n'est à travers les « contrats de chair humaine ».

Il fallut d'abord attendre les premières libérations et fins de peines à partir desquelles certains de ces forçats parviennent à s'insérer dans la colonie. C'est ainsi que Marc Le Goupil présente une image idéalisée de la colonie pénale dans *Comment on cesse d'être colon* (1910). Commençons avec des souvenirs, une note du capitaine Kanappe, en mission dans la colonie de 1878 à 1882 ; il écrit le 21 décembre 1878 :

La population immigrante en Nouvelle-Calédonie se compose d'éléments hétérogènes : Européens, Australiens, Néo-Hébridais, créoles, gens de couleur venus des colonies ou des colonies anglaises.

[...]

Mais la classe des libérés empoisonne tout. Quelques uns sont sérieux, mais le plus grand nombre ne vaut rien, car le bagne est un foyer de pourriture morale. J'ai entendu dire des colons qu'il vaudrait mieux s'emparer des Nouvelles-Hébrides pour les y reléguer plutôt que de les lâcher ici. Il faut y regarder deux fois avant d'engager la France dans cette aventure. Attribuer une portion de terre au libéré, en l'obligeant à la cultiver, semble bien ; mais la plupart de ces condamnés ont vécu de vagabondage dans les grandes villes, et n'ont aucune aptitude pour cultiver la terre. Dès qu'ils sont libérés ils cherchent à s'installer à Nouméa pour



faire ce qu'ils ont toujours fait, c'est-à-dire pas grand-chose de bon et nos lois sont insuffisantes pour réprimer les écarts de ces fainéants qui ne vivent que de rapines. On cite en exemple l'Australie qui reçoit nos forçats évadés et leur octroie des terres à cultiver en liberté, c'est vrai, mais dès qu'ils enfreignent la loi, elle les pend.

Il y a 4 classes parmi les forçats. La 1<sup>ère</sup> est celle de ceux qui se conduisent le mieux ; la 4<sup>ème</sup> est celle des incorrigibles qui ne sortent pas de l'établissement pénitentiaire : l'île Nou. Les autres sont dans les camps autour de Nouméa ou dans l'intérieur de la colonie. On les fait travailler aux mines, aux carrières, aux terrassements, aux constructions, à l'exploitation des bois et dans les fermes de l'État.<sup>135</sup>

C'est un espace segmenté qui nous est décrit, caractéristique primordiale du système colonial, « composé d'éléments hétérogènes », dont une « classe de libérés (qui) empoisonne tout ». Olry vient de triompher d'Ataï, il apparaît sinon comme un pacificateur, du moins comme l'incarnation de l'ordre colonial absolu, l'homme du 1<sup>er</sup> septembre 1878 – date officielle de la mort d'Ataï – en l'honneur duquel une statue a été érigée sur la Place des Cocotiers. Mais la colonie semble pourtant ralentie dans sa marche vers la prospérité par le « foyer de pourriture morale » que constituent le bagne et l'incompétence des « libérés » pour l'agriculture. Une première représentation de la colonie entravée par le bagne, ses forçats, ses libérés et ses évadés est en train de se constituer : la Nouvelle-Calédonie est perçue comme un enfer et un échec. La nouveauté de cette représentation est que la cause de ce mal est inhérente au processus de colonisation pénale qui a débuté en 1864. Les insurrections indigènes étaient vécues comme un mal extérieur, la dernière poussée de fièvre qu'il fallait faire tomber. Là encore, les chiffres seuls parlent au nom de l'Administration, ils composent une véritable cartographie de la colonie en 1878 :

Population civile	3.000
Population civile	3.000
Militaires, employés, marins	3.500
Transportés : condamnés aux travaux forcés	7.000
Libérés, bannis, personnes astreintes à la résidence (300 libérés par an)	2.200
Déportés	300
Total	16.000

<sup>135</sup> KANAPPE, Gustave (capitaine). « Les fortins de la Téremba et d'Artaud, le séjour dans la chaîne centrale, la construction du fort de Hienghène, le pilou de 1882 », COURTOIS, Christine (présentation). Après 1878 : Les souvenirs du capitaine Kanappe, Nouméa, Publications de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°35, 1984, p. 49.

La mention des « 7000 Transportés » et des « 300 libérés par an »<sup>136</sup> est menaçante, elle rend crédible la métaphore du poison qui, selon Kanappe, s'instille et révolte les colons libres. Ici, le Transporté et le libéré forment un groupe souvent marginalisé, mais plus encore, annoncent et contiennent en eux des catégories souvent indénombrables, nuisibles et redoutées que sont ces libérés « qui ne valent rien » et ceux que le capitaine Kanappe ne nomme pas, mais dont les journalistes, nouvellistes (Baudoux à partir de 1915), et la « population civile » racontent et amplifient parfois les « tristes exploits » : pillards, évadés et autres récidivistes. Avec ces chiffres, Kanappe met en évidence

l'impossibilité pour l'administration d'attirer de nouveaux colons capables de créer une prospérité, et surtout la nécessité de fournir d'autres récits qui puissent susciter de nouvelles vocations coloniales. Le nombre croissant de transportés, soit autant de marginaux et de criminels, est dissuasif, reste à trouver le produit, le tonnage annuel, qui pourra faire oublier ces bagnards.

Le texte de Kanappe nous fait, non seulement, entendre la voix de l'administration, mais aussi l'écho des rumeurs de la colonie, il nous dit : « J'ai entendu des colons dire qu'il vaudrait mieux s'emparer des Nouvelles-Hébrides pour les [les libérés] y reléguer plutôt que de les lâcher en Nouvelle-Calédonie ». Que faire de ces libérés ? Les réponses des colons sont multiples : « l'exemple » de la méthode australienne, la pendaison en cas d'infraction. La reconversion par l'agriculture a été un échec relatif (« ils n'ont aucune aptitude pour cultiver la terre ») et le recours aux Nouvelles-Hébrides est avant tout un vœu de colons exaspérés, stratégiquement impossible, car les administrations française et australienne se sont déjà entendues pour y recruter une main d'œuvre qu'il serait illogique de risquer de « corrompre » par le contact avec les libérés. Dans une lettre du 18 avril 1879, Kanappe écrit :

Nous tirons des Nouvelles-Hébrides des travailleurs autant que nous en voulons, il est donc inutile de conquérir ces îles dans ce but. L'Australie méridionale y lève aussi des travailleurs. Prendre ces îles gênerait peut-être les Australiens dont nous recevons, ne l'oublions pas, une grande partie de ce qui nous est utile pour la Calédonie. Si nous empêchions l'expatriation d'Hébridais, on pourrait craindre que les Anglais en fissent autant envers les travailleurs qui partent de l'Inde pour aller dans nos colonies des Antilles ou à la Réunion.<sup>137</sup>

La prospérité de l'Empire est donc en jeu : il s'agit avant tout, de préserver une dynamique, la Nouvelle-Calédonie se construit, notamment grâce à ces travailleurs. Le

---

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 50.

développement de l'exploitation minière semble pouvoir participer, avec la venue des colons, de ces travailleurs néo-hébridais, et la présence des libérés, à une profonde modification du paysage et, avant tout, à celle du discours dominant. Ce processus ne se fera pas sans conflits et, selon notre perspective, le témoignage de Kanappe plonge au cœur dans cet interstice sémantique : celui qui fera apparaître une première mythologie de la mine. Avec Ratzel, nous avons déjà évoqué la thématique de la faillite morale rattachée au bagne, l'idée que ce « foyer de pourriture » qui s'étendait et contaminait la colonie pouvait paradoxalement participer aux réussites de la mine.

Dans l'intervalle, la présence du bagnard est donc essentiellement une affaire de chiffres ; car les registres de l'Administration Pénitentiaire contenaient la correspondance entre leurs noms, leurs matricules, et n'étaient accessibles qu'à ses fonctionnaires. Ses chiffres sont désormais visibles aux cotés de la tonne annuelle ou hebdomadaire de minerai extrait. La présence du bagnard est le résultat d'une manœuvre « sanitaire ». Ainsi, annoncer l'arrivée de 250 Transportés dans la colonie, signifie autant de criminels en moins pour la mère patrie. En 1859, la Nouvelle-Calédonie ne possède qu'un seul titre de presse : *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* (qui s'appelle d'abord *Moniteur Impérial*). C'est le journal officiel de l'Empire, chaque colonie a sa propre édition dont l'unique fonction est de rendre compte des ventes, des acquisitions, des prix, des condamnations, des mariages, des décès etc., mais surtout, des nouvelles politiques et économiques de la lointaine métropole. Le 5 juin 1864, l'annonce de l'arrivée des 265 transportés de *L'Iphigénie* est le début d'une « chronique » régulière sur le nombre et le type de détenus, la nomination de nouveaux fonctionnaires de l'Administration Pénitentiaire, les diverses fournitures acquises, les travaux publics assignés aux prisonniers etc. Un monde s'est formé à part des colons libres, il participe à son confort, et on n'en craint encore très peu les débordements ; du moins, la presse est parvenue à suggérer une certaine sérénité.

Dès lors, la portée de la série d'événements qui constituent la Commune de Paris échappe peut-être à des colons plutôt occupés au négoce avec leurs voisins (et rivaux) australiens et néo-zélandais. Ainsi, l'annonce de l'arrivée de déportés de la Commune en mai 1872 apparaît comme l'irruption d'une réalité inquiétante dans une colonie qui s'informe, de manière vague et peut-être distante, des agitations politiques de sa

métropole. Ce qui explique pourquoi à partir des années 1880-1890, des noms comme ceux de Louise Michel, Henri de Rochefort achèvent de modifier la vision d'une population pour laquelle la transportation était d'abord une affaire de redressement, d'assainissement. Des photographies, des caricatures et des gravures<sup>138</sup> de la Commune existent, qui accentuent cette anxiété : les barricades de Paris, ou la « Vierge Rouge » Louise Michel prenant d'assaut une boulangerie... La population pénale, pour une bonne partie, effraie et fascine à la fois, alimentant rumeurs et fantasmes : des évadés se seraient constitués en hordes de pilleurs sanguinaires dont les premières colonnes de faits divers narrent les crimes et exactions, ils y sont, cette fois, nommés « l'évadé... » (Suivi de leur prénom).

Nous avons déjà souligné l'antinomie contenue dans les termes « mines/littérature », et peut-être qu'y ajouter « Nouvelle-Calédonie/colonie » la renforce. La colonisation est avant tout une affaire marchande où le langage, l'humain disparaissent ou sont réduits à une rhétorique stéréotypée d'aventurier et d'administrateur. Y trouver de la littérature ou ce qui s'apparente à du langage littéraire consiste donc à dégager un point d'articulation : ce moment où le chiffre ne suffit plus à témoigner d'une réalité : il commence par réjouir, impressionner, ou encore inquiéter comme ceux de l'annuaire colonial. De même, de Ratzel en passant par Kanappe ou Baudoux, il y a de nombreux exemples d'hommes qui ont voulu, à travers des chroniques, des manuscrits parfois destinés à rester secrets, ou des nouvelles, dépasser la rigidité des tableaux comptables. *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* propose pourtant une rubrique de « Variétés ». Rédigées par le nouveau Ministère des Colonies créé en 1894, elles sont un véritable vade-mecum du colon-arrivant ; grâce à ce journal, celui-ci reçoit des conseils — qui sont autant d'incitations à construire la colonie — sur la culture du café, du tabac, de l'indigo, du cacao, l'élevage des bovins, ou encore sur la meilleure méthode pour combattre les pucerons... Que dire alors des premières années de la colonisation en Nouvelle-Calédonie ? La déception est grande au moment où l'île connaît une relative euphorie grâce au cuivre et aux débuts de l'exploitation du nickel. Ce recours au genre de la rubrique est hérité du Second Empire et répond, tel que le décrit Marie-Ève Thérenty, à un « désarroi » :

---

<sup>138</sup> Cf. <http://www.library.northwestern.edu/spec/siege/index.html>, page web de la bibliothèque de la Northwestern University à Chicago (E-U) qui propose et communique des numérisations de son fond iconographique sur Le Siège de la Commune à Paris en 1871.

[...] La forme choisie exhibe un certain désarroi face à un monde morcellé, fragmenté, plutôt marqué par la division excessive que par l'unité. La rubrique est censée répondre à ce désarroi devant la société, elle tente de contenir ce qu'il est possible de maîtriser du monde : nouvelles du monde, premier-Paris, chronique, débats législatifs, débats judiciaires, variétés, Bourses, ports et marchés, petites annonces, informations publicitaires, spectacles, feuilleton composent le spectacle écrit du monde.<sup>139</sup>

Dans la construction de la Nouvelle-Calédonie en tant que colonie française, le « désarroi » est principalement ressenti par les fonctionnaires et les colons libres. Ils doivent affronter, non seulement, les échecs économiques, le bagne qui, à travers les faits-divers sur la violence des forçats, les exactions des libérés et des évadés, alimente les peurs et les fantasmes de ce petit lectorat de la presse coloniale. Écoutons le Gouverneur Courbet, contemporain de Kanappe, en 1880 :

Je gouverne un triste pays, je devrais dire de tristes gens, car les sources de richesse abondent et quiconque apporte ici l'amour du travail est certain de prospérer [...] (ils) persistent à croire que le prêtre est fait pour être mangé, les propriétés pour être pillées, les monuments pour être pétrolés, l'armée pour être vilipendée, la fortune publique pour être dilapidée, les gouverneurs pour être fusillés.<sup>140</sup>

Les habitants de la colonie — Courbet parle ici des « indigènes » — apparaissent ici comme une horde indistincte hostile à l'administration et à toute tentative d'édification. C'est un désordre effrayant, image récurrente des « ténèbres », représentés ici par les expressions « le prêtre fait pour être mangé », et « les gouverneurs fusillés ». Cette idée de malédiction pourrait être s'expliquée, bien sûr, par la réalité de la colonie pénale, mais surtout en s'interrogeant : quels problèmes l'Empire tente-t-il de résoudre par le recours à la colonisation pénale ? Pour l'historienne Emmanuelle Saada, « l'établissement de l'Algérie et de la Nouvelle-Calédonie était explicitement organisée par le Gouvernement Français comme une solution à la “question sociale” de la métropole : ceux qui y étaient envoyés n'étaient pas particulièrement disposés à se soumettre au projet de contrôle social »<sup>141</sup>. L'Empire considérait, semble-t-il, alors que les acteurs de la colonisation pénale étaient les insoumis ou les marginaux.

---

<sup>139</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 2007, pp. 80-81.

<sup>140</sup> Lettre du Gouverneur Courbet à M.Barthe, Nouméa, 1880, manuscrit 4 pages, archives de la Bibliothèque Bernheim.

<sup>141</sup> « The settling of Algeria and New Caledonia was explicitly organized by the French government as a solution to the “question sociale” in the metropole: those sent there were thus not particularly amenable to the project of social control». Cf. SAADA, Emmanuelle. «The Empire of Law. Dignity, Prestige and Domination in the “Colonial Situation” », *French Politics, Culture & Society*, Vol. 20, No. 2, New York University and Harvard University, Summer 2002, pp. 106-107 (T.d.a).

C'est peut-être ce qui explique pourquoi Courbet rappelle également les premiers épisodes de la colonisation, notamment, celui du Missionnaire Mariste Blaise Marmoiton tué à Balade en 1847, et les difficultés de son prédécesseur le Gouverneur Eugène Gaultier De La Richerie (1870-1874). Une malédiction s'est ajoutée à une autre : la marginalité a rencontré la « légendaire sauvagerie des peuples des mers du sud ». Les minerais en abondance n'attendent pourtant que « l'amour du travail » pour que la colonie connaisse une véritable prospérité. Ce paradoxe ne serait-il pas le point de départ et le premier leitmotiv des tentatives littéraires de la période 1880-1920 en Nouvelle-Calédonie ? Il structure évidemment ce qui fait la caractéristique principale d'une certaine littérature coloniale : louer, dire et rêver la colonisation. Précisons que le rêve procède souvent par omission ou antagonisme : le colon et son monde y sont, soit oubliés, soit plongés dans ces « ténèbres » qu'il est urgent d'éloigner (c'est, par exemple, la répression de l'Insurrection de 1878) ou d'éclairer (par la présence des missions) selon le cas. Nous pourrions rapprocher ces projections de la « légende impérialiste » définie par Hannah Arendt comme des « rectifications nécessaires parce que l'histoire elle-même aurait tenu l'homme responsable d'actes qu'il n'avait pas commis et de conséquences qu'il n'avait pas prévues »<sup>142</sup>.

Nous pourrions voir cette « légende » en germe dès la publication du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* (1868), quand Jules Garnier imagine les nouvelles infrastructures qui amélioreraient la jeune ville de Port de France. Cette démarche d'abord réservée à la rubrique — où cette projection n'est alors que suggérée à travers les « conseils » sur l'agriculture — se consolide avec le passage vers la chronique puis, à partir de 1919 avec les portraits (des stockmen, des pionniers, des Kanak ou encore des métis) à l'origine du succès des nouvelles de Baudoux. Celles-ci sont, pour la plupart, des idéalizations de l'édification de la Nouvelle-Calédonie. La nouveauté est que Baudoux revendique presque toujours son rapport à la réalité à laquelle il confère les aspects de la familiarité — Jean M'Barai serait ainsi une histoire rapportée connue de toute une communauté — il semble vouloir dire ce que la colonie de son temps est, ou, pourrait être. Reste à savoir quelles réponses l'exploitation minière, qui donne sa raison d'être à la colonie, apporte à ces interrogations, comment elle les enrichit, les nuance et les renouvelle.

---

<sup>142</sup> ARENDT, Hannah. *L'Impérialisme*, Paris, Seuil, Collection Points, (1973), 1994, p. 157.



## C. Jules Garnier et le récit d'une conquête

**1. « J'étais bien dans une de ces îles océaniques où les souvenirs des lectures du jeune âge me montraient des hommes olivâtres, nus, ornés de plumes, un lambeau de chair humaine à la main (...) »<sup>143</sup> : comment faire la promotion de l'aventure et de la colonisation.**

En 1854, dans son ouvrage *La Nouvelle-Calédonie*<sup>144</sup>, le journaliste Charles Brainne consacre un chapitre aux « Productions minéralogiques »<sup>145</sup> de ce nouveau territoire de l'Empire. Les explorations sont encore superficielles : une « expédition de savants américains dirigée par le lieutenant Wilkes »<sup>146</sup> s'est limitée aux plateaux, le géologue Forster a constaté la ressemblance des sols de la région avec « quelques cantons de la Nouvelle-Hollande (l'actuelle Australie) situés sous la même latitude »<sup>147</sup>. D'autres géologues constatent la diversité minéralogique des sols, soupçonnent des ressources de fer et de houille. Dans sa *Relation du voyage à la recherche de La Perouse* qu'il a rédigée de 1791 à 1794, le Français La Billardière est, dès 1800, le premier scientifique à évoquer la possibilité d'une exploitation minière de l'île.

---

<sup>143</sup> GARNIER, Jules. *Voyage à la Nouvelle-Calédonie 1863-1865*, Paris, Zulma, (1867), 1991, p. 14.

<sup>144</sup> BRAINNE, Charles. *La Nouvelle-Calédonie*, Paris, L. Hachette et Cie, 1854.

<sup>145</sup> *Ibid*, p. 218.

<sup>146</sup> *Ibid*, p. 219.

<sup>147</sup> *Ibid*, p. 219.



Ensuite, la conclusion de Brainne à ce sujet est riche d'espérances : « (s)i ces indications se vérifient, la France, elle aussi, aura peut-être trouvé sa Californie »<sup>148</sup>. Il est vrai que la ruée vers l'or<sup>149</sup> a débuté aux États-Unis depuis les années 1850 et stupéfait les Empires français et britannique, qui voient leur hégémonie progressivement remise en question, d'autant plus que cette frénésie gagne le reste du monde. D'ailleurs, c'est parmi les Français qui participent à l'aventure américaine que se trouve un des premiers à examiner le potentiel économique des ressources minières des colonies françaises du Pacifique. Un bimensuel est créé : *Le Californien, Journal de l'Industrie et du Commerce Français dans le Pacifique*, dont le Rédacteur en chef est « M. Auguste Lacoste - ancien marin – qui a accompli et publié un VOYAGE AUTOUR DU MONDE ». *Le Californien* publie sans relâche des avis de départ, pour les mines d'or californiennes bien sûr, mais également, pour le reste du monde ; avec ses encouragements à bâtir, labourer et creuser les sous-sols, il témoigne ainsi de l'état d'esprit qui précède la colonisation de la Nouvelle-Calédonie (1853). La rédaction était localisée à Paris, le journal n'a paru que de 1849 à 1850.

Les écrits s'accumulent ainsi, chacun affirmant les richesses minières de l'île, jusqu'à la mission confiée à un jeune ingénieur : Jules Garnier dont le nom est, depuis, devenu indissociable de l'histoire minière de la Nouvelle-Calédonie. Mais, au-delà du sursaut économique et technique permis par la découverte de l'ingénieur, c'est surtout le texte qu'il rédige à partir des expéditions menées à travers l'île de 1863 à 1865 qui revêt une dimension particulière en ce qu'il renouvelle le récit de voyage et donne naissance à la littérature coloniale en Nouvelle-Calédonie. Pour François Bogliolo, en effet, cette œuvre est capitale :

Garnier est l'inventeur de l'espace néo-calédonien contemporain, en ce sens que ni Cook, ni Rossel-La Billardière, ni de Rochas, avant lui – pour ne parler que des plus célèbres voyageurs – n'ont véritablement relié l'Europe à la Nouvelle-Calédonie, et parmi les Français aucun n'avait fait de cette île le but exclusif d'exploration, ni relié Nouméa à la brousse, car le chef-lieu n'existait pas encore. [...] Garnier allait en Nouvelle-Calédonie et nulle part ailleurs, au moment où un pouvoir centralisateur s'y structurait ; ce n'est plus un écrivain voyageur comme Loti ou Segalen, c'est l'écrivain d'un voyage. L'écriture de son voyage calédonien

---

<sup>148</sup> *Ibid*, p. 22.

<sup>149</sup> Plusieurs pays aurifères sur les cinq continents connaissent leur ruée : la Nouvelle-Calédonie, tentera, espérant des succès similaires à l'Australie voisine, de se faire une place dans cette aventure, avant de connaître les succès du chrome, du cuivre et du nickel. Cf. CARRIÈRE (De la), Capitaine A.B. *Voyage aux pays aurifères Afrique, Mexique, Californie, Pérou, Chile, Australie, Nouvelle Calédonie, Russie*, (Illustré de 12 gravures), Paris, Librairie de A. Courcier, 1855.

dépasse la description, elle évoque une doctrine (la colonisation) et conduit au mirage.<sup>150</sup>

Garnier a également participé à la création de l'image du pionnier. Il permet surtout de rendre visible la construction de l'imaginaire colonial et de ses artifices (le « mirage »). C'est donc, avant tout, une invention qui a pour fondation cette petite bourgade en chantier qu'est alors Port-de-France (Nouméa). Cette ville, telle qu'il la décrit, s'opposant à la brousse, parfois même comme un refuge, s'étend trop lentement cependant, parcequ'elle n'a pas encore trouvé ce point de convergence que l'ingénieur est justement chargé de faire apparaître. Cette direction commune se devine seulement encore ; c'est l'exploitation du sous-sol. On rêve encore d'or, mais en 1865, Garnier est l'auteur d'une découverte d'une grande portée. Cependant, elle prendra une décennie entière à s'imposer et à transformer la colonie. Garnier arrive un an avant l'inauguration du bagne, l'Empire (nous sommes sous le règne de Napoléon III) hésite alors à faire de cette France du Pacifique une colonie pénitentiaire ou de peuplement. Concilier ces deux vocations semble économiquement avantageux et annonciateur d'une prospérité nouvelle pour l'Empire français : l'espace est disponible pour l'élevage et l'agriculture, le climat reconnu pour sa salubrité ; on soupçonne, depuis James Cook, l'immense potentiel du sous-sol, et en fournissant la main d'œuvre, la transportation trouverait sa véritable raison d'être pour l'opinion publique française et les colons libres de la Nouvelle-Calédonie qui ne la perçoivent encore que comme un acheminement de dangereux criminels.

La Nouvelle-Calédonie devait donc devenir un nouveau joyau de l'Empire colonial, grâce aux diverses ressources présentes ; et le bagne allait fournir une main d'œuvre exploitable sans supporter le coût d'une nouvelle Traite abolie d'ailleurs quinze ans auparavant dans les Antilles et l'Océan Indien. De plus, Garnier arrive au moment où l'administration coloniale cherche encore à consolider sa présence sur l'île. Durant son séjour, il effectue quatre expéditions : la première se déroulera dans les environs de Nouméa, suivent des explorations côtières (nord est puis nord ouest) en compagnie de Kanak et d'Européens (colons, médecins, marins etc.). La Nouvelle-Calédonie est en effet possession française depuis 1853, mais les relations dans la région de Nouméa demeurent marquées par des conflits sporadiques au sein desquels

---

<sup>150</sup> BOGLIOLO, François. *Entre langues et terre : Émergence de la littérature néo-calédonienne (écriture et identité d'une île) 1774-1909*, Thèse H.D.R, Université Paris III Sorbonne-Nouvelle, 2000, p. 248.

s'affrontent Européens et Kanak, et que tempère plus ou moins la présence des missions chrétiennes. Nouméa et ses environs ne sont pacifiés qu'à partir de 1858. Les conflits subsistent dans le reste de l'île encore inexplorée.

Ainsi, la Nouvelle-Calédonie est la colonie à bâtir, celle où il faut trouver la matière première capable de placer la France dans la Révolution Industrielle européenne. Jules Garnier est donc appelé pour mettre en valeur les ressources du sous-sol, l'espoir est alors de trouver de l'or. Toutes les énergies et toutes les initiatives sont demandées, ce qui a de quoi séduire l'esprit aventureux de l'ingénieur Garnier. Né en 1839, diplômé de l'École des Mines, Jules Garnier, vingt-quatre ans, a déjà été employé, deux ans auparavant, aux « Aciéries de la Marine et des Chemins de fer ». Lorsqu'en août 1863, le Ministre de la Marine et des Colonies lui confie la mission d'étudier le sous-sol de la Nouvelle-Calédonie, il vient d'effectuer des prospections en Ukraine et en Sardaigne. C'est donc un jeune homme à l'imaginaire romanesque qui débarque à Nouméa le 11 décembre 1863, après être passé à Sydney — l'Australie est également l'objet de prospections minières — où il a rencontré son confrère W.B Clarke.

Cependant, cet imaginaire s'ajoute également et surtout à l'enthousiasme et à la rigueur d'un nouveau membre de l'administration coloniale. Garnier est, en effet, solidement renseigné sur l'histoire de la jeune colonie, notamment sur l'action des administrations et des gouverneurs qui s'y sont succédé depuis 1853. Car l'ingénieur se pose avant tout en collaborateur fiable, capable de contribuer au progrès ; c'est, par exemple, le but de ses observations sur l'aménagement de Port-de-France, ou encore, de sa satisfaction quant à l'action des missions. De quelle grande œuvre Garnier se sent-il partie prenante ? La dernière action majeure est, à ses yeux, les manœuvres de « pacification » effectuées en 1858 par le Gouverneur du Bouzet dont il cite le discours d'adieu qui semble, paradoxalement, servir d'introduction à la mission géologique :

Les indigènes (...) comprennent aujourd'hui que leur intérêt est de vivre en paix avec nous, et que nous sommes venus leur apporter non la guerre, mais les bienfaits de notre religion et de notre civilisation.

Les assassins de nos colons ont été châtiés, ceux qui nous ont échappé tremblent dans leurs retraites, qu'ils ne croient plus accessibles, et la paix et la sécurité règnent partout où nous avons établi des relations avec les indigènes.

...Grâce à vous, les tentes et les cases en chaume où vous avez pendant deux ans bivouaqué, sont remplacées par de bonnes casernes ; amassant vous-même les matériaux, vous avez élevé des magasins en pierre, des ateliers, des blockhaus, vous avez ouvert le pays par des routes dans l'intérieur, commencé des

fortifications, creusé des puits, construit des quais et des débarqu岸es, tracé des rues et préparé partout l'édification d'une ville nouvelle et régulière.<sup>151</sup>

Ce travail accompli permet ainsi à des hommes comme Garnier de se consacrer à l'essentiel de la colonisation : trouver des richesses et, ainsi, poursuivre une tâche toujours motivée par les idées de progrès et de civilisation. Les premières pages du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* témoignent donc de ce désir de contribuer à la réussite de la colonisation. « Le premier navigateur qui rattache cette terre océanique aux annales de l'Europe, est le célèbre navigateur anglais Cook »<sup>152</sup>, Jules Garnier se place en effet dans le sillage de ces navigateurs, de Lapérouse à Dumont d'Urville, qui ont participé à l'implantation européenne progressive dans l'île. Le point de repère qu'il propose à ses lecteurs reste le pays tel que ces derniers l'ont décrit. Garnier ne remet pas en question cette posture, la seule différence est qu'il arrive dans une île désormais pourvue d'une ville coloniale. Après avoir énuméré les différentes phases de l'établissement des Français et la contribution de chaque gouverneur à la pacification des environs de la ville, c'est donc en véritable maître d'œuvre que celui-ci observe l'aménagement urbain. Il déplore la qualité de l'approvisionnement en eau et suggère même quelques idées d'infrastructure : «(é)tablir un réservoir des eaux fluviales à Nouméa même serait plus facile, vu la forme d'immense entonnoir qu'affecte le sol où s'élève la ville »<sup>153</sup>. Garnier effectue d'abord quelques randonnées dans les environs de Nouméa dès son arrivée, puis de janvier à juin 1864, aidé par la Marine, il explore, à bord de *La Calédonienne*. Au début de l'année 1865, il effectue l'ascension du Mont Dore où il découvre les premières traces de minerai, il explore enfin la côte Ouest de l'île, entre août et octobre.

Publié en 1867, la même année que l'*Essai sur la Géologie et les ressources minérales de la Nouvelle-Calédonie*, le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* constitue un véritable manuel du colon explorateur, à la vocation littéraire plus affirmée, dans la mesure où son titre exprime sa filiation avec le genre très prisé au XIX<sup>e</sup> siècle (mais populaire dès les grands voyages du XVI<sup>e</sup> siècle) du récit de voyage. Certains de ses chapitres prennent en effet l'allure de conseils, d'astuces pour réussir une installation dans la capitale ou en brousse. Le chapitre I présente la capitale et son aménagement, alors que le chapitre III est consacré à la vie agricole ; à ses difficultés et ses chances

---

<sup>151</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, pp. 17-18.

<sup>152</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>153</sup> *Ibid*, p. 22.

de prospérité à cette époque en Nouvelle-Calédonie. Mais c'est à travers les chapitres consacrés aux relations entre Kanak et colons qu'apparaît clairement la stratégie de colonisation dans ses contradictions. Ainsi, le chapitre V intitulé « Kanaks et colons – Ce qu'on peut tirer des indigènes » permet de saisir la transition entre l'attitude des découvreurs comme James Cook et celle du géographe-colon. Certes, l'idée de colonisation était déjà en germe chez les découvreurs, mais une part d'utopie demeurait. Jules Garnier a cessé de s'étonner du monde lointain qui s'offre à son regard, ou du moins, a-t-il, en partie, cessé de le rêver. Les ténèbres ont été en partie éclaircies, la petite ville française de « mille âmes » se bâtit, comme le témoin d'une possible percée de civilisation et de rationalité.

« Et j'allais vivre au milieu de ces hommes, explorer les montagnes où ils habitent, vivre côte à côte avec eux !... »<sup>154</sup>, Garnier manifeste un enthousiasme presque juvénile à son débarquement à Nouméa, il s'apprête à revivre les épisodes les plus palpitants des récits « du jeune âge », la complicité qu'il installe avec son lecteur est à ce niveau : il va rendre palpable ce qu'il pressent être un imaginaire commun à l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, la caution scientifique en plus. En effet, l'originalité du regard que pose Jules Garnier sur la Nouvelle-Calédonie est qu'il semble contenir à la fois la détermination et l'ambition du colon, la curiosité, la sensibilité du naturaliste, l'objectivité et la fiabilité du scientifique-géographe. Car Garnier doit également obtenir l'approbation des milieux scientifiques européens. « Tout en marchant beaucoup, je faisais peu de chemin, car, à chaque pas, un arbre, une fleur, un oiseau ou une roche, attiraient mon attention par leur nouveauté »<sup>155</sup>. L'autre originalité de ce regard est qu'il est peut-être un des premiers auteurs coloniaux à reconnaître la singularité ontologique du « colon ».

L'histoire des colonisations avait déjà révélé les particularités du « Créole », cet homme né aux Amériques, mais l'auteur suppose, en observant « l'hospitalité proverbiale des colons d'Océanie »<sup>156</sup>, une personnalité modifiée par la migration, la conquête et, dans une certaine mesure, l'échange. Le colon qui apparaît chez Garnier, n'est plus tout à fait à l'image de l'aventurier distrayant les convives des dîners

---

<sup>154</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>155</sup> *Ibid*, p. 25.

<sup>156</sup> *Ibid*, p. 24.

européens par des anecdotes ramenées des antipodes. Voici sa description des « hommes de la brousse » :

[Ils] sont passionnés pour la lecture ; ils ont chacun une petite bibliothèque qu'il se prêtent mutuellement, et maintes fois j'ai été surpris de l'urbanité des manières, du savoir-vivre natif de quelques-uns de ces rudes travailleurs. On ne saurait les comparer aux habitants de nos campagnes ; du reste, parmi eux, on rencontre fréquemment des jeunes gens instruits, titrés quelquefois, que des revers de fortune ont forcés de s'exiler de l'Europe ; ils sont venus dans ces pays pleins de ressources, essayer de reconquérir, par un travail pénible, mais rémunérateur, la situation qu'ils ont perdue. Cependant ceux-là se distinguent aussi quelquefois par leur instabilité, leur caractère irritable ; ils supportent mal le joug. <sup>157</sup>

*Le Colon de la Nouvelle-Calédonie* est donc plutôt un être à mi-chemin entre l'homme du monde des salons européens et l'aventurier impétueux et travailleur, il n'a rien du flibustier et du repris de justice envoyés jadis aux Amériques — il est vrai que Garnier arrive au début de la colonisation pénale. C'est donc un tableau presque idyllique qui est dressé de la vie de ces colons de la brousse ; où le « (...) travail est pénible mais rémunérateur »<sup>158</sup>, et les hommes « (...) vivent dans une parfaite égalité ; la seule différence entre eux est que l'un indique aux autres le travail à faire. »<sup>159</sup>.

Le géographe décrit ce qu'il croit voir et participe à ce que Victor Segalen nomme « l'affadissement du divers »<sup>160</sup> en prenant part à un « voyage mécanique »<sup>161</sup>. Sa venue en Nouvelle-Calédonie est l'objet d'une commande ministérielle et le récit qu'il doit en faire est destiné à mettre en valeur les ressources minières de l'île, mais aussi, inciter à coloniser. Le paysage forme un arrière-plan rassurant, sa beauté est promesse de prospérité. L'île doit donc être immédiatement appréciable par le lecteur européen, ne dissimuler aucun mystère. En effet, Garnier ne propose ni séjour d'agrément, ni billet de retour. Dans son essai « Les ténèbres de Conrad », V.S Naipaul souligne que « (n)âtre dans une colonie, c'était bénéficier d'une forme de sécurité, c'était habiter dans un monde figé »<sup>162</sup>. Garnier s'efforce de vendre cette « sécurité » ; l'île telle qu'il la décrit doit susciter la curiosité d'entrepreneurs audacieux et aventureux, et surtout apparaître comme une terre à jamais rentable. On retrouve dans le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* quelques mises en garde plus ou moins voilées :

---

<sup>157</sup> *Ibid*, p. 31.

<sup>158</sup> *Ibid*, p. 31.

<sup>159</sup> *Ibid*, p. 30.

<sup>160</sup> SEGALLEN, Victor. *Essai sur l'exotisme*, Paris, Le Livre de Poche, Collection Biblio essais, (1955), 1986, p. 97.

<sup>161</sup> *Ibid*, p. 94.

<sup>162</sup> NAIPAUL, V.S. *Le retour d'Eva Peron*, Paris, 10x18, (1974, 1975, 1979, 1980), 1989, p. 268.

Je tombai alors sur une faute dont tout voyageur en pays tropical doit se défendre : je quittai tout sentier. Ce fait insignifiant peut-être à première vue, a une importance réelle, car un sentier mène toujours à un gîte quelconque, sinon à celui que l'on cherche. [...] On perd sa direction, on n'avance pas, tout en marchant beaucoup ; la faim et la soif arrivent avec la nuit ; une espèce de fièvre vous saisit, on se hâte, on s'empresse et chaque pas ne fait que vous égarer davantage dans ce désert où nul secours ne vous sera porté.<sup>163</sup>

L'objectivité est de mise dans la description du pays, il s'agit d'avertir, sans effrayer pour autant — la colonie possède ses dangers, mais il est possible de les prévenir. Il loue la beauté des forêts de l'île : « (...) les bords des cours d'eau [dont] la végétation est si belle qu'on ne peut se lasser de la contempler (...) »<sup>164</sup>. C'est l'apparition du peuple kanak qui suscite le plus de questionnements. Il est présenté comme l'atout majeur et surtout, le serviteur du colon européen qui doit s'adapter à son nouvel environnement, par exemple, s'y procurer de la nourriture : « (l)orsque l'Européen veut chasser le notou, il est à peu près indispensable qu'il emmène avec lui un guide kanak, qui puisse tout à la fois lui enseigner le chemin et lui montrer le gibier »<sup>165</sup>.

## **2. « (...) je m'avançai franchement vers eux, sachant bien que, comme les bêtes féroces, il faut toujours tenir ces sauvages en face de soi »<sup>166</sup> : Garnier et le monde Kanak**

Ce premier chapitre consacré aux relations avec les Kanak — « Promenade en forêt - Chasse au notou ou pigeon Goliath » — illustre la place qui leur est réservée au cœur de ce que l'on peut considérer comme la dernière utopie coloniale. Les relations entre Européens et Kanak ont déjà été marquées par le massacre au Mont-D'Or en 1859 d'un sous-commissaire de la Marine et de sa famille, M. Bérard, auquel un chapitre<sup>167</sup> du *Voyage* est consacré. Garnier rencontre en effet Jacques Quindo et Watton, les « petits chefs qui avaient répudié (l)a souveraineté (de Candio, l'initiateur du massacre de 1859) et s'étaient soumis à celle des Français »<sup>168</sup> et livré le chef rebelle aux autorités coloniales en échange de pouvoirs supplémentaires. L'ingénieur établit le premier contact avec les Kanak au cours d'une marche en forêt, le long de la

---

<sup>163</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 28

<sup>164</sup> *Ibid*, p. 33

<sup>165</sup> *Ibid*, p. 36

<sup>166</sup> *Ibid*, p. 82

<sup>167</sup> *Ibid*, p. 55

<sup>168</sup> *Ibid*, p. 59

rivière Dumbéa, à la recherche d'affleurements de charbon sur le site de la propriété du colon Joubert. C'est l'occasion d'observer la sagesse kanak en matière de chasse, de marche en forêt, et de cuisine : « (p)endant ce temps, un de nos Kanaks avait creusé un trou en terre et faisait chauffer dans un feu immense des galets gros comme les deux poings [...] les viandes cuites de cette manière conservent tout leur arôme et se dessèchent peu. »<sup>169</sup>. Notons que le regard reste distancié : les Kanak ne sont pas dénommés, et la nuit tombée, Garnier éprouve « une certaine émotion, due à la pensée [qu'il] étai(t) en pleine brousse à coté de deux anthropophages »<sup>170</sup>. Le goût de l'aventure exotique est là avec tous ses stéréotypes : une traversée dans « la brousse » en compagnie de deux « anthropophages » débonnaires.

L'épisode du feu de forêt allumé volontairement par « les deux Kanaks » illustre l'incompréhension qui existe entre les deux mondes. Intrigué et effrayé par l'indifférence des guides Kanak face à la progression du feu vers le campement, Garnier sonne l'alerte, voici la réponse qu'il reçoit :

L'un des deux Kanaks alluma alors sa pipe, pendant que son camarade lui parlait ; puis tous deux éclatèrent de rire ensemble, mais du rire le plus franc, le plus gai, le plus épanoui, rire que les sauvages seuls connaissent.<sup>171</sup>

L'exemple est presque humoristique<sup>172</sup>, Garnier propose ici un cliché où, temporairement, l'ingéniosité du colon est mise en déroute par la naïveté atavique des indigènes, car l'ingénieur n'a pas saisi le but de la manœuvre : préparer une surface cultivable et protéger le campement des insectes nocturnes. Ainsi, lorsqu'au début du chapitre V « Kanaks et colons – Ce qu'on peut tirer des indigènes, Garnier critique l'attitude de ces colons qui « (...) refusent la moindre intelligence au Kanaks »<sup>173</sup>, ce

---

<sup>169</sup> *Ibid*, p. 42.

<sup>170</sup> *Ibid*, p. 45.

<sup>171</sup> *Ibid*, p. 43.

<sup>172</sup> Dès sa première expédition, Jules Garnier est accompagné d'un chien d'arrêt qu'il nomme Soulouque. Ce qui pourrait sembler anecdotique si ce nom n'était également celui du dixième dirigeant d'Haïti, proclamé « Empereur Faustin Soulouque 1<sup>er</sup> ». Son règne ubuesque s'est étendu de 1847 à 1859 et fut marqué par les excès habituels de la tyrannie : faste, exécutions sommaires, ruine économique, mais aussi par une tentative de conquérir Saint-Domingue. Renversé, il s'exile en Jamaïque, avant de regagner Haïti où il meurt en 1867. Notre but est de mettre en évidence les strates d'un discours et de renseigner sur « l'esprit » de la colonisation en Nouvelle-Calédonie. Énoncée dans un contexte colonial, cette donnée pourrait, en effet, traduire l'état d'esprit d'un auteur, et peut être, celui d'un Empire Français qui, parvenu à renverser la révolte menée par Abd El Kader en 1847 qui menaçait sa présence en Algérie, décrédibilise, à travers l'exemple d'un chien au nom de tyran mégalomane, non-seulement de ses anciennes colonies parvenues à l'indépendance, mais aussi toutes les résistances potentielles des colonisés. Une attitude visant à se rassurer sur son propre prestige.

<sup>173</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 47



reproche porte autant sur le manque d'humanisme que sur l'erreur de stratégie coloniale.

Est-ce la marque d'un sentiment anticolonial, tempéré par le devoir de réserve du fonctionnaire, qui semble se manifester chez Garnier ? Les premières pages qu'il consacre aux relations entre Kanak et Européens, plus particulièrement à la rémunération des Kanaks et à l'attitude de certains colons à leur égard, pourraient le laisser croire, mais Garnier ne remet pas en cause le principe de la colonisation. Après avoir visité les chantiers d'une distillerie sucrière à Koé, Garnier entame son chapitre V « Kanaks et colons – Ce qu'on peut tirer des indigènes » :

Ces travaux nombreux et divers ont presque tous été exécutés à Koé, par des Kanaks, sous la direction d'Européens ; cependant j'ai souvent entendu les colons soutenir que le Néo-Calédonien ne pouvait être pris au sérieux comme travailleur ; quelques-uns vont même plus loin et souhaitent la disparition de cette race ; il est vrai que ces terribles logiciens sont ceux qui connaissent le moins les indigènes et le pays. Ceux-là aussi refusent la moindre intelligence au Kanak, sans s'être jamais donné, un seul instant, la peine de la rechercher et d'étudier sa nature pour l'utiliser à leur profit ; il est peut-être heureux pour les Néo-Calédoniens qu'il en soit ainsi.<sup>174</sup>

La tension coloniale apparaît : la mise à distance et la négation de l'Autre. La critique de l'erreur de stratégie est encore présente, Garnier ne fustige pas le principe de colonisation, mais uniquement un travers. Il fait preuve, pour la première fois, d'une ironie sévère vis-à-vis des « terribles logiciens », ordre auquel il appartient, lui. Nous avons peut-être ici l'affrontement de deux conceptions du colonialisme au XIX<sup>e</sup> siècle : pour Garnier, la colonisation est une aventure, certes idéalisée, du savoir et consiste en l'exportation d'une excellence qui doit nécessairement être, en retour, bénéfique à l'Empire, ou la métropole. La seconde conception paraît exclusivement mercantile : elle recherche l'assurance d'une supériorité économique et logistique, l'« aventure » recherchée par Garnier est alors accessoire. L'auteur marque ici sa volonté de voir coloniser autrement, selon des principes autres que la domination brutale qui n'amène que les pillages et compromet la bonne avancée de la colonisation.

Les motivations de Garnier sont uniquement économiques, son souci est l'efficacité : à travers l'exemple des Kanak, il s'agit de mobiliser une main d'œuvre disponible et de parvenir à la pousser à une « excellence coloniale », c'est-à-dire : constituer une force de travail viable. Il poursuit à propos des rapports entre les colons

---

<sup>174</sup> *Ibid*, p. 47

« (...) petits caboteurs et ces coureurs de brousse qui vont de tribu en tribu avec quelques objets de traite »<sup>175</sup> et les Kanak :

La plupart de ces gens-là font avec le Kanak des échanges dans lesquels ils donnent un œuf pour avoir un bœuf ; lorsqu'ils emploient les indigènes ils les rétribuent fort mal, de sorte qu'ils en trouvent difficilement pour un nouveau travail ; c'est alors qu'ils s'empressent de déclarer que cette engeance n'est bonne à rien.<sup>176</sup>

Le chapitre s'achève par une démonstration chiffrée quant à la nécessité d'une rémunération équitable des travailleurs kanak dans la réussite de la colonisation : « (...) Mettez ces hommes à la tâche : vous les verrez s'exténuer pour augmenter leur gain, vous les verrez devenir cupides, s'habiller bientôt convenablement, se civiliser »<sup>177</sup>. La cupidité et la civilisation sont mises sur le même plan, la réussite de la colonisation selon Garnier est là. Tout le cynisme du colonialisme apparaît ; l'auteur dévoile les paradoxes d'un processus dont il se découvre malgré lui acteur. Le poncif de la mission civilisatrice se confond avec une initiation à la corruption, le fait n'est pas nouveau dans l'histoire coloniale du Pacifique.

La rencontre avec le monde kanak semble, en premier lieu, créer un nœud dans le programme de colonisation pensé par Garnier. Pour le défaire, l'ingénieur se cantonne à un plan méthodique et esquive le fait crucial des colonisations : l'altérité. Le Kanak est pensé en termes stratégiques, comme le rouage d'une mécanique, Garnier le considère désormais comme un sujet passif. Son but est que le colon « (...) conserve auprès de (lui) ces précieux auxiliaires »<sup>178</sup>. Bien qu'il ait évoqué les résistances des premières heures de l'implantation française (anciennes d'à peine une décennie à l'arrivée de Garnier), il ne semble pas envisager la possibilité de voir se reproduire de tels événements. La « pacification » obtenue par le gouverneur du Bouzet en 1858 (Chapitre I), serait donc définitive. Aussi évoque-t-il le massacre du colon Bérard et de ses ouvriers à Poëbo en 1859, comme une poussée de fièvre. Garnier y consacre trois paragraphes qu'il achève par une observation optimiste sur la sanction infligée par les autorités aux auteurs de la tuerie : le chef Candio et ses troupes. Surtout, la coopération des « petits chefs » Jacques Quindo et Watton lui permet de se débarrasser du spectre de la corruption coloniale, il s'interroge : « Ce Judas sauvage qui avait vendu son chef pour quelques jouets d'Europe, était-il

---

<sup>175</sup> *Ibid*, p. 47

<sup>176</sup> *Ibid*, pp. 47-48

<sup>177</sup> *Ibid*, p. 54

<sup>178</sup> *Ibid*, p. 51

accessible au remords ? »<sup>179</sup>, suggérant que cette corruption serait antérieure à la colonisation.

Le monde kanak qui évolue sous le regard de Garnier est miné, sinon profondément modifié par la pression coloniale. Les différents parcours des chefs Candio, Jacques Quindo, Watton, Onine et Bouarate, chacun victime ou protagoniste de machinations orchestrées par l'administration, sont des illustrations d'un système apparemment vacillant. Le « (...) triste problème ethnographique » (§ X) qu'est l'épidémie qui décime les Kanak de Poëbo, intrigue l'ingénieur :

En 1856, cette tribu comptait mille cinq cent habitants ; en 1864, au moment de mon passage, il n'y en avait pas plus de sept ou huit cents ; pendant le cours de l'année qui venait de s'écouler, il y avait eu cent cinquante décès et seulement cinquante naissances. Comment expliquer ce phénomène bizarre qui fait que nous apportons la mort au sein de ces malheureuses tribus en nous y établissant ?<sup>180</sup>

S'agit-il de l'ironie d'un fonctionnaire tenu d'honorer sa mission ? De la candeur d'un idéaliste ? C'est, vraisemblablement, l'ignorance des phénomènes vitaux et microbiens qui prévaut ici. Le tableau est pourtant familier dans la grande épopée coloniale de l'Empire. « (...) Comment le contact des Blancs introduit la mortalité au milieu de ces peuples ? »<sup>181</sup>. Les réponses que propose Garnier traduisent à nouveau l'ambivalence entre justification et condamnation de la colonisation que l'on retrouve au long du récit. S'il évoque l'alcool et le tabac introduits par les Européens, « l'enfant [kanak qui] court à peine qu'il commence à fumer »<sup>182</sup>, la conclusion qu'il apporte à ces remarques est pour le moins suspecte, tant elle mobilise peu l'esprit scientifique dont Garnier se réclame depuis le début de son récit. Elle révèle pourtant la pensée coloniale de son temps, mais aussi, la volonté d'éluder une question embarrassante :

Quoi qu'il en soit, de toutes les raisons que je viens d'émettre, je n'en vois vraiment pas une seule qui puisse sérieusement expliquer la disparition aussi rapide de ces hommes à notre contact. Faut-il admettre cet ordre fatal de succession des races supérieures aux inférieures, que la science géologique semble toucher du doigt à chaque pas ?...Faut-il voir dans ces Kanaks océaniques les derniers représentants d'une race que le refroidissement de la terre a refoulée peu à peu vers l'équateur<sup>183</sup>, seul point où ils peuvent encore vivre, où déjà leur existence est difficile, où le moindre écart la compromet ? Toujours est-il que c'est au moment des pluies assez froides de l'hivernage qu'ils meurent.<sup>184</sup>

---

<sup>179</sup> *Ibid*, p. 59

<sup>180</sup> *Ibid*, p. 98

<sup>181</sup> *Ibid*, p. 103

<sup>182</sup> *Ibid*, p. 103

<sup>183</sup> Cette théorie est au centre de l'une des nombreuses conférences données par Garnier à son retour en France. Cf. « Les Migrations humaines en Océanie d'après les faits naturels », Paris, *Bulletin de la Société de Géographie*, Imprimerie de E. Martinet, Rue Mignon, 2, janvier 1870, 96 pages.

<sup>184</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 105

La colonisation, la présence européenne, l'alcool et le tabac s'effacent subitement devant un fléau, autrement plus dévastateur : les « pluies assez froides de l'hivernage ».

Une rhétorique ressurgit destinée à la légitimation de l'action coloniale : le devoir civilisateur de l'Europe, la marche irréversible de l'histoire, « (...) cet ordre fatal de succession des races supérieures aux inférieures » qu'évoque Garnier. Le but est encore d'éviter de voir naître un mouvement de contestation lié aux voix anticoloniales et philanthropiques qui s'élèvent, certes de manière diffuse et marginale, dans la France de cette fin de siècle. En effet, le public métropolitain demeure encore assez peu informé de la vie des colonies, mais le succès grandissant des récits de voyage témoigne d'une curiosité accrue qu'il faut pouvoir satisfaire tout en gardant le contrôle de l'opinion.

C'est en ce sens que Garnier clarifie, ou plutôt simplifie, sa vision de la Nouvelle-Calédonie au fur et à mesure de ses expéditions. Il existerait ainsi deux mondes kanaks : les uns plongés dans des ténèbres qui annoncent Conrad, fourbes, inquiétants, menant des guerres et des *pilou pilou*, mais surtout, acteurs de terrifiantes scènes d'anthropophagie (chapitre XV – *Pilou pilou*, combat et cannibalisme). Ce premier groupe est à pacifier, à civiliser, à moins qu'il ne se consume seul en persistant dans cet âge obscur, son rôle consiste ici à légitimer l'action coloniale. Il existerait à l'opposé, des sauvages dociles, envers lesquels se manifeste une indulgence qui peut se confondre avec une forme de condescendance compatissante. Ce second groupe constitue, dans le programme colonial que conçoit l'ingénieur, un allié incontournable. La visite de la tribu de Balade, dans le nord ouest de l'île, permet une esquisse des « caractères » kanak. C'est d'abord un véritable éloge de la générosité d'un « peuple » :

Vraiment, allez voir ce peuple. Au moment où vous débarquez, tous s'offrent pour guider vos pas ou satisfaire vos désirs. Voulez-vous chasser ? L'un d'eux se détache et vous guide dans les marais, séjour d'une multitude de canards. Avez-vous soif ? Ils s'élancent dans les cocotiers avec l'agilité du singe. Qu'un ruisseau ou un marais arrête vos pas, l'épaule du premier venu vous portera de l'autre côté ; s'il pleut ? En quelques secondes, dans le fourré voisin, ils iront chercher de larges feuilles de bananier ou un manteau d'écorce de niaouli, sous lequel on vous abritera ; la nuit vient ? Une torche résineuse éclaire votre marche ; et, enfin, au moment du départ, vous lisez le regret sincère sur leur visage attristé.<sup>185</sup>

---

<sup>185</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 107

Tout est réuni pour assurer un séjour agréable au colon nouvellement débarqué dans cette contrée hostile. L'imagerie coloniale est présente : la sollicitude indigène, cette « épaulement » qui s'offre pour atteindre l'autre rive évoque l'image récurrente du porteur des cartes postales, et « l'agilité (de) singe » du cueilleur de noix de coco, la semi-animalité dans laquelle l'Autre se voit aisément réduit par le regard colonial. En effet, comme l'observe Frantz Fanon : « (...) le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique [...] le colon, quand il veut bien décrire et trouver le mot juste, se réfère constamment au bestiaire »<sup>186</sup>. L'analyse de Fanon est d'abord politique et passe sous silence les stratégies discursives, notamment celles déployées par l'écrivain, que David Spurr considère comme la manifestation d'un « problème », celui qui voit se heurter et s'entremêler l'idéologie coloniale et les préoccupations esthétiques :

« The problem of the colonizer is in some sense the problem of the writer: in the face of what may appear as a vast cultural and geographical blankness, colonization is a form of self-inscription onto the lives of a people who are conceived of as an extension of the landscape. For the colonizer as for the writer, it becomes a question of establishing authority through the demarcation of identity and difference»<sup>187</sup>

Garnier doit donc écrire pour un lectorat, c'est-à-dire répondre à des exigences commerciales – à une « mode » éditoriale - tout en l'assurant de la pérennité et de l'efficacité d'une politique, ainsi que d'une prospérité économique toute proche, c'est d'ailleurs ce qui est attendu de l'ingénieur. Aussi, ce « regret sincère sur (les) visages attristés », fait apparaître en négatif la figure triomphale, presque messianique, du colon, mais aussi l'état d'enfance permanent, la naïveté et spontanéité des Kanak vus par l'œil occidental ; tout ce qui pourrait renvoyer au « cultural and geographical blankness » de Spurr. Le lecteur européen retrouve ici l'hospitalité et l'innocence associés au Pacifique. Il semble que Garnier cherche ici, à apporter une réponse à la vision négative de la Mélanésie - celle qui ralentit la colonisation de la région -, alors que la vision idyllique de la Polynésie participe à une relative vitalité de la colonisation. La suite de l'exposé est également rédigée selon les exigences de la rhétorique coloniale : décrire les maux qui affectent la société indigène sans jamais mettre en cause l'action de colonisation : faire un colon immigrant prudent, non pas un

---

<sup>186</sup> FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, Collection Poche n° 134, (1961), 2002, p 45.

<sup>187</sup> Le problème du colon est en un sens le problème de l'écrivain : face à ce qui pourrait apparaître comme un grand vide culturel et géographique, la colonisation s'inscrit au-dessus des vies d'un peuple qui est conçu comme une extension du paysage. Pour le colon, comme pour l'écrivain, cela devient une question d'asseoir l'autorité à travers la délimitation entre l'identité et la différence. » (T.d.a) SPURR, David. *The Rhetoric of Empire*, Durham and London, Duke University Press, 1993, p.7

philanthrope aveugle. Garnier décrit le parcours des chefs kanak insoumis Bouarate d'Hienghène et Oundo Toro de Balade condamnés à cinq années d'emprisonnement à Tahiti. Oundo Toro reviendra anéanti par l'alcool, mais, ce ne sont pas l'humiliation et le poids de la sentence qui sont mis en cause mais plutôt le contact avec les « (...) coutumes des Tahitiens, le plus débauchés et le plus licencieux des peuples de la terre »<sup>188</sup>. Avec Garnier, le colon est la figure du labeur, occupé à bâtir et civiliser, spectateur parfois désemparé de la dérive des peuples qu'il trouve sur ses nouvelles terres.

Il faut, dans le but de promouvoir la colonisation, démontrer l'incapacité du monde Kanak à tirer profit des ressources de son milieu naturel (ce qui fonde l'action de colonisation). Le savant brosse le portrait d'une société marquée par l'absence de valeurs fondamentales et spirituelles, telles que les conçoit l'Europe de cette fin du XIX<sup>e</sup> : « (l) es Kanaks n'ont pas de religion définie »<sup>189</sup>, mais souligne aussi, le refuge dans les superstitions et le paganisme :

(...) les Calédoniens ne veulent jamais sortir quand la nuit est noire ; ils croient aussi à une foule d'êtres surnaturels auxquels ils accordent différents attributs : les uns s'occupent de la pêche, d'autres de la guerre, de la mort ; généralement ces génies sont mauvais et exigent des sacrifices en échange de leurs services.<sup>190</sup>

La mention du sacrifice, au sein de ce vague portrait, suffit à précipiter le Kanak dans des âges sombres et reculés. Garnier use à nouveau de la rhétorique civilisatrice. Ces exemples n'ont jamais qu'un seul but : faire apparaître le caractère archaïque d'un monde qui ne demande qu'à être pris en main.

Toutefois, la complexité des rapports en contexte de colonisation apparaît avec la rencontre du « chef du village de Poimbey »<sup>191</sup> au cours de l'expédition dans le nord-est. Le personnage, « vieillard à la longue barbe blanche », est un archétype de sagesse. Garnier et les autres membres de l'expédition dont Poulone, le guide Kanak reçoivent des vivres (ignames, taros et cocos) en signe de bienvenue. Garnier donne en échange « (...) du tabac, des pipes et des étoffes » ( p. 135), et propose au chef de partager un dîner. L'épisode est révélateur :

Le visage de ce vieillard, toujours grave, soucieux même, prit dès lors une expression plus confiante. Cependant, il se trouvait avec ses ennemis les plus

---

<sup>188</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 107.

<sup>189</sup> *Ibid*, p. 113.

<sup>190</sup> *Ibid*, p. 113.

<sup>191</sup> *Ibid*, p. 135.

détestés, avec ceux qui avaient voulu lui enlever son indépendance, à lui le vieux sauvage, c'est-à-dire le plus libre des hommes et le plus jaloux de sa liberté ; mais le repas était bon, et les sauvages eux-mêmes sont gracieux avec ceux qui les traitent.<sup>192</sup>

Les enjeux profonds de la colonisation apparaissent enfin dans leur dimension humaine sous la plume de Garnier, et les certitudes vacillent. Voici donc l'évidence : coloniser suppose « enlever (une) indépendance » et une « liberté ». Deux logiques s'affrontent, contredisant les idéaux humaniste et civilisateur : civiliser équivaut à perturber. Ce passage met en lumière ce que Homi K Bhabha appelle « l'absurdité coloniale »<sup>193</sup> au sein de laquelle « (...) les dualités qui divisent traditionnellement l'espace colonial : nature/culture, chaos/civilité »<sup>194</sup> sont remises en cause. Le « vieux sauvage » de Garnier émerge des ténèbres dans lesquelles le discours colonial l'avait plongé, a conscience d'être face à « ses ennemis les plus détestés ». Il manifeste cette altérité que le regard colonial refusait de capturer. Il provoque une confusion où, poursuit Bhabha, « (...) l'impossibilité de nommer la différence de la culture coloniale aliène, dans sa forme même d'articulation, les idéaux culturels coloniaux de progrès, de piété, de rationalité et d'ordre »<sup>195</sup>. Comment surmonter cet écueil de la logique coloniale ? *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* semble être animé par la recherche des moyens de résoudre ce clivage entre valeurs humanistes, volonté d'expansion, idéologie civilisatrice — ces idéaux qui animent Garnier lors de son exploration de l'île. Garnier a, dès le premier chapitre reconnu, dans les rébellions kanak qui ont ponctué l'établissement des Français, « l'esprit d'indépendance naturel à toutes les races humaines »<sup>196</sup>.

La confusion est temporaire. L'équilibre est rétabli par la vision de scènes de guerre et d'anthropophagie auxquelles Garnier consacre le chapitre XV de son récit. C'est pour l'ingénieur la rencontre avec « l'anarchie indigène », celle que redoute tout colon et qu'il s'acharne à éradiquer. Garnier rejoint le chef de poste de Houagap, la région est à peu près pacifiée, les rapports sont cordiaux avec la tribu de Houindo qui vit à proximité. En revanche, la tribu de Ponérihouen demeure « insoumise et querelleuse »<sup>197</sup>, livrant des guerres ponctuelles à la tribu de Houindo devenue une

---

<sup>192</sup> *Ibid*, p. 135.

<sup>193</sup> BHABHA, Homi K. *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, (1994), 2007, p. 201.

<sup>194</sup> *Ibid*, p. 201.

<sup>195</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 207.

<sup>196</sup> *Ibid*, p. 17.

<sup>197</sup> *Ibid*, p.138.

alliée naturelle des soldats français en poste dans la région. Les affrontements entre les deux tribus qui échappent le plus souvent au contrôle français s'achèvent généralement par un banquet anthropophage, et lorsque la tribu de Houindo remporte une victoire, c'est naturellement qu'une cuisse ou un bras ennemis est livré aux Français afin qu'ils partagent la joie des vainqueurs...

À Houagap, Garnier est confronté à un condensé de la « folie indigène » de ses « récits d'enfance ». Il assiste à un « pilou pilou », célébration de la récolte de l'igname – le privilège est rare pour un Européen — qui est interrompu par un assaut des adversaires des Ponérihouen. Garnier, accompagné de soldats du poste Houagap, assiste en retrait à la scène : « La scène avait quelque chose de vraiment bizarre : nus ou ceints d'étoffes voyantes, les guerriers brandissaient leurs armes tout en bondissant et hurlant, injuriant leurs adversaires »<sup>198</sup>. Dans la bataille, Ponérihouen a perdu son chef ; Garnier est à nouveau témoin d'un « acte de sanglante sauvagerie »<sup>199</sup> : « (...) Je vis l'un d'eux, presque un vieillard, séparer à coup de hache un bras du cadavre du malheureux chef ennemi, l'agiter au dessus de sa tête en manière de triomphe, puis arracher avec ses dents un lambeau de cette chair encore palpitante »<sup>200</sup>.

Allié de circonstance, Garnier prétend avoir reçu lui aussi un « présent de chair humaine »<sup>201</sup>, qu'il a refusé, choqué et dégoûté, jurant de prévenir le capitaine du poste, interrompant ainsi le banquet anthropophage. L'incident marque la métamorphose du savant, ou plutôt, affirme sa position, rassemblant des voix unanimes autour de lui, y compris celle de son guide Kanak, « le silencieux Poulone »<sup>202</sup> qui prévient : « Le Kanak qui a vu du sang veut en voir davantage, comme le Blanc qui a bu du gin en désire encore d'autre »<sup>203</sup>. Ce n'est donc qu'une question d'ivresse, l'histoire coloniale voit l'alcool se substituer au sang. La nuit tombée, Garnier soupçonne les chefs de poursuivre le banquet cannibale à l'abri des regards français, il n'a, sans doute, pas tort. C'est à partir de cet instant que la figure de l'érudit curieux est remplacée par celle de l'administrateur colonial autoritaire. Afin de localiser ce banquet clandestin, Garnier traque et, entouré de soldats, se livre à un

---

<sup>198</sup> *Ibid*, p.142.

<sup>199</sup> *Ibid*, p. 138.

<sup>200</sup> *Ibid*, p. 138.

<sup>201</sup> *Ibid*, p. 148.

<sup>202</sup> *Ibid*, p. 154.

<sup>203</sup> *Ibid*, p. 154.



interrogatoire : « (u)n jeune indigène passant en ce moment près de nous, j'ordonnai à mes hommes de l'entourer et lui fis demander par mon interprète où étaient les chefs. [...] Ni mon ton ni mes manières n'admettaient de réplique [...] et l'allure de mes soldats était aussi peu rassurante que la mienne »<sup>204</sup> Après avoir localisé les chefs, une scène stupéfiante se déroule sous ses yeux :

Je l'avais bien prévu : nos amis se livraient à leurs barbares festins, et, sans doute, les malheureux Ponérihouens tués dans la journée en faisaient les frais ; le trou dans lequel on avait fait cuire leurs membres détachés à coups de hache était là ; une joie farouche se peignait sur le visage de tous ces démons ; ils mangeaient à deux mains. Ce spectacle était si extraordinaire qu'il me faisait l'effet d'un rêve et j'étais tenté d'aller à eux pour leur parler et les toucher.<sup>205</sup>

Serait-il annonciateur du Marlow<sup>206</sup> de Conrad ? Nous serions néanmoins tentés d'interroger l'authenticité de cette scène. Garnier s'adresse à un public parisien, plus largement européen, à qui il entreprend de présenter la jeune colonie qu'est la Nouvelle-Calédonie. Il a, comme il le précise, retrouvé le pays « des souvenirs des lectures du jeune âge », c'est-à-dire : un imaginaire commun à l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Se pourrait-il que Garnier sacrifie à une image d'Épinal ? Voudrait-il répondre aux attentes d'un lectorat avide d'un exotisme sensationnel ? Si l'authenticité historique de la bataille de Ponérihouen est avérée, de même que celle de l'anthropophagie, la participation de Garnier à ces événements est moins certaine. De plus, au moment où l'ingénieur assiste à cette scène, les missionnaires sont déjà présents depuis près de dix ans en Nouvelle-Calédonie. Seules les archives missionnaires et militaires pourraient nous renseigner sur la possibilité d'assister à une telle scène dans la région à cette époque. Il semblerait qu'ici, la véracité ne soit pas l'intention primordiale. Le « spectacle » semble, en effet, annoncer les visions poétiques de Lautréamont, et suggère aussi le fantasme :

Je pourrais, en prenant ta tête entre mes mains, d'un air caressant et doux, enfoncer mes doigts avides dans les lobes de ton cerveau innocent, pour en extraire, le sourire aux lèvres, une graisse efficace qui lave mes yeux endoloris par l'insomnie éternelle de la vie.

Ces vers extraits des du chant II des *Les Chants de Maldoror* (1869) pourraient être prononcés par « le vieux chef »<sup>207</sup> que Garnier observe dévorant méthodiquement la tête de son ennemi vaincu. L'image est fascinante d'horreur, tant elle échappe à la compréhension du savant. Au-delà des valeurs judéo-chrétiennes, elle témoigne d'une

---

<sup>204</sup> *Ibid*, p. 153.

<sup>205</sup> *Ibid*, p. 156.

<sup>206</sup> CONRAD, Joseph. *Heart of darkness*, 1899.

<sup>207</sup> *Ibid*, p. 156.

force capable de fragiliser l'action de colonisation – « J'étais tellement absorbé que je tressaillis comme mû par un ressort »<sup>208</sup> précise-t-il. Le son de « la batterie de fusil que l'on arme »<sup>209</sup>, celui de la rationalité coloniale, est en effet, le seul à l'arracher à cet onirisme morbide.

Comme pour conjurer sa plongée dans cet enfer, pour effacer l'image de « tous ces démons »<sup>210</sup> et celle du « vieux tigre »<sup>211</sup> (l'animalité est ici plus menaçante), Garnier visite « la belle cascade de Ba [...] les terres fertiles, (et) les belles forêts de ces parages (qui) n'avaient encore attiré aucun Européen »<sup>212</sup>. Le paysage est nouveau pour Garnier, comme l'est sa présence dans les lieux, il s'agit d'une véritable retour au cœur de ce récit scientifique. Le savant souligne que, derrière lui, la barbarie anthropophage se perpétue : « la tribu de Ponérihouen et celle de Mou [...] se permett (ent) des agressions constantes contre nos alliés (la tribu de Houindo), et nous brav(ent) chaque jour par quelque acte éclatant de cannibalisme »<sup>213</sup>. Le 21 juin 1864, ces dernières poussées de sauvagerie sont jugulées par une expédition militaire. Garnier rassure ainsi son lecteur – colon émigrant potentiel : la colonie, la civilisation progressent et répandent peu à peu leur lumière sur les ténèbres. La colonie se métamorphose, les hommes, en majorité célibataires, peuvent enfin trouver des épouses. En effet, « (u)ne frégate de la marine impériale (apporte) de jeunes orphelines, envoyées, sous la tutelle du gouvernement, à la recherche d'établissements que ne pouvait leur garantir leur terre natale »<sup>214</sup>.

Nouméa constitue le point initial et final de cette aventure, retrouver la ville est pour Garnier source d'un réconfort immense, il « (...) trouve le chef lieu beaucoup plus animé qu'à (son) départ »<sup>215</sup>. L'envoi des premiers transportés a lieu quelques mois avant le départ de Garnier de la Nouvelle-Calédonie. L'initiative éveille d'abord quelques doutes quant à son succès. Le savant voit en effet dans ces « deux cent cinquante misérables ven(us) subir sous ce beau ciel la peine des travaux forcés que

---

<sup>208</sup> *Ibid*, p. 157.

<sup>209</sup> *Ibid*, p. 158.

<sup>210</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 154.

<sup>211</sup> *Ibid*, p. 157.

<sup>212</sup> *Ibid*, p. 158.

<sup>213</sup> *Ibid*, p. 158.

<sup>214</sup> *Ibid*, p. 161.

<sup>215</sup> *Ibid*, p. 160.

leur crime avait bien méritée »<sup>216</sup>, un élément perturbateur de la vie des colons de la brousse qu'il a pu observer durant son séjour. La note finale de ce tableau devient néanmoins optimiste :

Au moment de livrer ces observations au *Tour du Monde*, je lis dans les journaux officiels (mai 1868)<sup>217</sup> que les établissements pénitenciers de la Nouvelle-Calédonie donnent les résultats les plus satisfaisants, que le nombre des transportés dépasse aujourd'hui 1500, et qu'un petit détachement d'infanterie (130 hommes) a été suffisant pour maintenir l'ordre parmi eux et assurer la tranquillité de la colonie, où, grâce au développement des cultures, la population civile augmente aussi journellement. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.<sup>218</sup>

Nouméa décrite par Garnier apparaît comme un avant-poste, mais aussi comme un refuge face à ces ténèbres, sièges des tribus cannibales, qu'il vient d'explorer. Dans le chapitre XVI, il propose une esquisse de la vie paisible des colons de la petite cité animée par l'activité commerciale. L'image idyllique est une véritable invitation au candidat à l'aventure coloniale : « qu'un étranger se présente aujourd'hui dans ces demeures, l'accueil le plus franc lui est offert »<sup>219</sup>. La colonie est un pays de cocagne, « une grande quantité de beaux enfants frais et roses »<sup>220</sup> y jouent et gambadent joyeusement. La sémantique visuelle est quasi religieuse et toujours rassurante ; les enfants évoqueraient presque des angelots.

Les commerces fleurissent, le lieu est fertile, les élevages des environs croissent sans difficultés, et la pêche est miraculeuse ; les « environs des récifs sont ordinairement très poissonneux »<sup>221</sup>. Garnier pourra peut-être ajouter une ligne au prochain chapitre consacré à cet Eden colonial : « le sous-sol est d'une richesse exceptionnelle ». Après quelques mises en garde sur certains dangers liés à la consommation des poissons des récifs (nous reconnaissons la cigüatéra), Garnier poursuit plus sereinement son exploration. Le « Chapitre XVII – Excursion de Nouméa à Kanala » est ponctué des motifs habituels du récit colonial : la chaleur accablante, les attaques de moustiques, et les descriptions de la faune et la flore. Il relève notamment potentiel économique du santal et du niaouli, en prévenant toutefois des erreurs commises durant les décennies précédentes avec la surexploitation du

---

<sup>216</sup> *Ibid*, p. 162.

<sup>217</sup> Le texte est traduit dans la plupart des langues européennes.

<sup>218</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 162.

<sup>219</sup> *Ibid*, p. 166.

<sup>220</sup> *Ibid*, p. 166.

<sup>221</sup> *Ibid*, p. 173.

santal par les Anglais. En effet, Garnier veille à la réussite économique de la colonisation.

Marqué par le souvenir des scènes d'anthropophagie, Garnier aborde la dernière phase de son exploration avec la détermination du conquérant. Il s'agit tout d'abord de tenter de percer l'opacité du cannibalisme, Garnier trouve un interlocuteur parmi ses « aides indigènes »<sup>222</sup> :

Un jour ayant entamé le chapitre de l'anthropophagie, je lui dis : « Mais pourquoi mangez-vous les Kanaks ennemis ? – Parce que, répondit-il, c'est beau et bon, aussi bon que porc et vache. » J'essayai alors de lui faire comprendre combien notre nature se révolte contre une semblable nourriture, mais j'en fus pour mes frais d'éloquence et je me convainquis que ce sentiment d'horreur que nous éprouvons à l'idée de manger de l'homme, est tout à fait absent chez le Kanak. Cette corde manque comme tant d'autres à son sens moral. On ne pourra l'empêcher de manger de l'homme que si l'on en a fait une question religieuse, analogue à celle qui empêche un catholique de manger de la viande un jour maigre. Un long échange d'objections de la part de Toki et de raisonnements de la mienne, l'amena à conclure ainsi : « Je comprends, vous avoir beaucoup de viande ; vous faire la guerre et laisser pourrir les morts. »<sup>223</sup>

Il apprend également que l'anthropophagie qui apparaît sous ses yeux a connu des extrémités autrement plus effrayantes :

on mangeait jadis, ceux qui, coupables d'une faute grave, tombaient sous le tomahawk d'un chef. On dévorait aussi les enfants lorsqu'ils n'étaient pas bien conformés ou que la famille était trop nombreuse ou le père malade et incapable d'aller chercher toute la nourriture nécessaire.<sup>224</sup>

Que ces pratiques aient pu reculer est, pour le savant, la preuve supplémentaire de la légitimité de l'action coloniale. Les conclusions sont irréversibles, le cannibalisme ne cessera que par la colonisation et l'évangélisation déjà entamées à la période où arrive Garnier. Dès lors, pour le savant, cette colonisation doit se réaliser dans la force : « (i)l était nécessaire de faire sentir notre puissance à ces Néo-Calédonien et de vérifier en même temps si leur territoire n'offrait pas quelque champ à la colonisation »<sup>225</sup>. L'angoisse et la terreur laissent place à la détermination. Ainsi, la posture adoptée par Garnier apparaît martiale lorsqu'il se trouve à nouveau confronté aux intrigues intertribales de la côte ouest de l'île. De même, le regard est moins disposé à l'étonnement, il se montre au contraire plus distant, coutumier qu'il est désormais de ces conflits.

---

<sup>222</sup> *Ibid*, p. 192.

<sup>223</sup> *Ibid*, p. 192

<sup>224</sup> *Ibid*, p. 193

<sup>225</sup> *Ibid*, p. 195

L'exploration de l'île s'achève, les derniers jours, par la participation d'un Jules Garnier frondeur, mais tout de même réticent à l'usage d'une arme à feu, aux « Expéditions contre les cannibales de la baie de Chasseloup et le la vallée de Ti-houaka » au centre du chapitre XIX. Nous sommes dans la vallée de Ti-houaka, l'intrigue à l'origine de ces expéditions punitives implique une nouvelle fois des Kanak alliées aux Français qui subissent régulièrement les attaques de tribus rebelles, mais ces dernières sont également à l'origine de massacres de colons – les équipages des vaisseaux *La Reine-des-îles* et *Le Secret* – d'où le désir de vengeance qui anime la colonne militaire qui accompagne Garnier. Le cannibalisme est également présent : les membres de l'équipage ont subi ce sort. L'état d'esprit de Garnier oscille alors entre l'humanisme de l'homme de science et du patriote zélé réclamant justice :

En montant à bord de *La Fine* pour venir dans ces parages, je m'étais promis de suivre l'expédition comme géologue et non comme acteur. Il n'était ni de mon goût ni de mon métier de prendre part à la lutte ; pourtant le massacre de nos pauvres compagnons du *Secret* avait un peu changé mes sentiments d'indulgence à l'égard de ces populations sauvages.<sup>226</sup>

L'expédition est un classique des pages d'histoire coloniale : cases incendiées, villages rasés, rebelles vaincus et populations retranchées dans les montagnes. Le tableau final exprime à nouveau l'optimisme quant à la réussite de la colonisation. En effet, l'unique prisonnier de cette expédition militaire est un enfant issu de l'une des tribus rebelles que Garnier parvient à sauver du châtement vengeur des alliés kanak :

Il fut placé à l'école indigène ; bientôt il parla couramment le français ; il était d'une nature douce et intelligente. Chaque fois qu'il m'apercevait, se rappelant toutes les circonstances qui avaient marqué notre première rencontre, il venait heureux et souriant me donner la main et restait auprès de moi aussi longtemps qu'il lui était possible.<sup>227</sup>

L'idéal de la mission civilisatrice semble ici trouver sa récompense. Garnier conservera également une seconde relique de cette « réussite coloniale » : une photographie des alliés kanak désormais « organis (ée) en compagnie militaire »<sup>228</sup>. « (...) J'ai dans mon album une photographie qui représente cette compagnie sous les armes. Poigni, le fils de Mango, est en tête, vêtu d'une vareuse. Chacun des autres braves n'a pour vêtement que son fusil et sa giberne »<sup>229</sup>. À l'instar du jeune

---

<sup>226</sup> *Ibid*, p. 231

<sup>227</sup> *Ibid*, p. 253

<sup>228</sup> *Ibid*, p. 253

<sup>229</sup> *Ibid*, p. 253

prisonnier, ces derniers abandonneront bientôt leur nudité, ils ont déjà leurs armes au service de la colonie et, peut-être sont-elles déjà, le symbole d'un nouveau patriotisme.

### **3. « Je terminerai ce chapitre en disant que le Mont-d'Or renferme des gisements de minerai... »<sup>230</sup> : La « Garniériste » et l'aventure des mines.**

Les nombreuses pages que consacre Garnier à l'aménagement de Nouméa, à la vie des colons dans la brousse, à la nature de l'île, mais surtout à son immersion dans le monde kanak, nous permettent de saisir l'état d'esprit qui préside aux débuts de l'exploitation minière en Nouvelle-Calédonie, mais peut aussi, faire apparaître le texte qu'il lui consacre comme le récit d'une déroute. L'ingénieur Garnier cherche une vocation à une terre : il sait qu'elle se trouve dans le sous-sol mais dont il n'arrive pas à en définir les contours. Sa priorité semble alors être celle de toute conquête : aménager, pacifier, repousser ou anéantir les résistances à la colonisation. Il faudrait peut-être considérer le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* comme un écrit marginal du scientifique. Garnier a déjà livré le rapport attendu par le Ministère de la Marine et des Colonies, l'*Essai sur la Géologie et les ressources minérales de la Nouvelle-Calédonie*, à vocation pleinement scientifique. Aussi, il effectue, depuis son retour en France, une série de conférences auprès de *La Société de Géographie*, destinées à promouvoir la Nouvelle-Calédonie, et faire connaître le minerai qu'il y a découvert et qui ne suscite pas immédiatement l'engouement. La réussite minière est alors uniquement liée à l'acier, au charbon, à la houille et surtout, à la ruée vers l'or qui attire nombre d'émigrants vers le Nouveau Monde. L'Australie voisine de la Nouvelle-Calédonie joue, certes dans une moindre mesure, sa partition dans cette nouvelle course, d'où les espoirs fondés par l'empire sur sa possession du Pacifique. Le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* serait donc à considérer comme un acte de prospection, il tente de rendre palpable ce que sera la colonie à partir de cette prochaine prospérité et en constitue le premier chapitre

Nous avons vu que l'écriture du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* se distingue par une attention constante portée aux transitions entre les paysages, mais plus encore, aux transformations liées à la colonisation qui apparaissent sous un aspect idyllique — les ténèbres qui reculent face à l'ordre, au digne labeur et à la quiétude. Bien qu'il ne

---

<sup>230</sup> *Ibid*, pp. 61-62

décrive pas encore les paysages lunaires et dévastés des nouvelles de Georges Baudoux, nous pourrions affirmer que Garnier révèle, en négatif, le paysage minier. La description idéalisée de la vie des broussards incite à élever un autre pan de l'édifice de la colonisation. Envoyé pour trouver des filons aurifères, il doit aider l'Empire à trouver une place de choix dans la course qui se joue aux États-Unis. L'ingénieur revient avec des intuitions et des échantillons de roche verte récoltés sur la cote orientale. Après les avoir fait analyser à Paris, il met près d'une décennie à imposer cette découverte dans l'industrialisation européenne émergente. Ainsi, Garnier n'est pas véritablement le « découvreur du nickel » : le chimiste suédois Axel Frederic Cronstedt était parvenu à isoler en 1751 ce Kupfernickel « cuivre du diable » ; le minerai dans son milieu naturel est, en effet, généralement associé au cuivre ou au cobalt. Le nickel est déjà connu, mais ne trouve pas encore de place dans l'industrie où ses applications sont encore peu connues.

Durant les années qui suivent son retour en France, l'image de l'ingénieur est celle de l'explorateur courageux des côtes calédoniennes distingué par la Légion d'Honneur. Officier du génie pendant la Guerre de 1870-1871, Garnier poursuit néanmoins des recherches en vue de l'exploitation industrielle du nickel. Celle-ci débute véritablement en 1875, la contribution de Garnier est reconnue. Il dépose deux brevets en 1876 : le brevet français, le 15 février 1876, et le brevet anglais le 20 mars 1876, sous le titre « Fabrication du ferronickel ou introduction du nickel à l'état d'alliage avec le fer dans la métallurgie du fer », dans lequel il affirme :

(P)ar ces alliages de fer et de nickel, je crée, pour ainsi dire, un métal supérieur ou au-dessus des meilleurs produits sidérurgiques ; un métal qui atteint le but que l'on recherche depuis si longtemps de posséder à la fois un haut degré de ténacité avec une grande malléabilité et seulement une faible tendance à l'oxydation.

Cet alliage, le ferronickel, ne tarde pas à révolutionner la métallurgie. Son nom est à nouveau associé au minerai, alors rebaptisé « garniérite » par Dana, un confrère géologue des États-Unis. Jules Garnier devient un personnage incontournable de la vaste épopée qui se joue dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Une autre conquête a lieu : celle des sous-sols. Motivés par le souhait de revivre une ruée vers l'or à l'américaine, les puissances coloniales missionnent d'autres géologues, des aventuriers s'y engagent également, tous parcourent le globe à la recherche de minerais. Garnier conduit ainsi de nombreuses expéditions géologiques. À partir de 1895, il collabore avec son fils aîné Pascal, tout juste diplômé de l'École Centrale de Paris, d'abord en

Afrique du Sud, au Transvaal où, son père resté en France lui confie l'étude des mines d'or de la région. Cette première mission se déroule sous les auspices de l'homme d'affaires M. De Bizemont et de l'Association des Voyageurs Français à laquelle appartiennent les Garnier. En 1898, les Ingénieurs Garnier arrivent en Australie, terre alors essentiellement tournée vers son sous-sol. Ils sont chargés de la reconnaissance des gisements aurifères de Coolgardie (située au cœur du désert, dans la partie occidentale de l'île). Épuisé par la rudesse du climat, Jules Garnier interrompt son exploration et confie à son fils le soin d'achever la mission. Mais de retour en France, un télégramme informe Jules Garnier de la mort de ce dernier : il aurait succombé à des fièvres. Jules Garnier lui-même disparaît en 1904.

Proposons quelques balisages : que le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* ait pu tracer le sillon de la littérature coloniale française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et surtout, que la délimitation de cet espace serve de préambule à l'histoire minière de la Nouvelle-Calédonie, confère à ce texte une dimension symbolique, celle d'un effacement historique. Le Pacifique, a fortiori Nouvelle-Calédonie, renouvellent l'« esthétique des extrêmes » déjà en germe chez les Lumières, elle constitue, avec l'Orient, un nouveau territoire « barbare ». L'Afrique Noire, à travers les récits de Mungo Park, ou encore David Livingstone, a déjà esquissé son portrait colonial. Les banquets cannibales n'ont pas la sensualité voilée du harem des *Lettres Persanes*, et les Kanak vus par Garnier sont dépourvus des ressorts comiques de *Zadig*. De plus, il n'y a pas chez notre auteur, la volonté de questionner ou critiquer la société et le pouvoir de son époque, comme ce fut le cas pour Montesquieu et Voltaire — en dépit des stéréotypes<sup>231</sup> qu'ils ont pu contribuer à véhiculer. Le point central de l'œuvre est la volonté de légitimer l'acte de colonisation.

Garnier est un acteur de « l'expansion outremer », mot d'ordre du règne de Napoléon III, et il en est même un serviteur zélé. Ainsi, la critique des attitudes des colons lui permet avant tout de souligner des erreurs stratégiques qui, à ses yeux, ralentissent la marche coloniale. Comme nombre d'auteurs coloniaux, Garnier ouvre le champ d'un imaginaire contradictoire : celui de la conquête, de la domination et de l'omnipotence qui avancent, alors qu'il veut rester fidèle aux valeurs humanistes de la culture occidentale. Nous tenterons de saisir comment cet imaginaire a pu devenir

---

<sup>231</sup> Cf. SAÏD, Edward. *Orientalism*, 1981 L'ouvrage demeure une référence, il fournit une analyse des clichés, véhiculés par la littérature et le cinéma, qui ont pu frapper le monde musulman.



indissociable de l'image de la mine, et quelles variations il a pu déployer durant l'époque coloniale, notamment à travers les littératures du bague et les nouvelles de Georges Baudoux.



**Deuxième partie :**  
**La parole du nickel**



## **L'émergence du motif minier**

### **A. Faire le récit d'une colonisation : l'émergence de l'esthétique du pionnier néo-calédonien**

#### **Un objet financier et administratif : la mine et le mirage du Diahot (1872)**

La colonisation européenne de la Nouvelle-Calédonie et celle de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pourrait être caractérisée par un recours plus important à « l'administration », donc à l'écrit. Les tentatives littéraires y étaient, semble-t-il, plus nombreuses, et souvent le fait de fonctionnaires coloniaux. De plus, cette colonisation est née d'hésitations<sup>232</sup> et de nombreuses interrogations. Comme l'explique Alban Bensa :

L'État post-bonapartiste a hésité à s'emparer de la Nouvelle-Calédonie. La terre y était-elle fertile, les naturels dangereux, le climat salubre ? Fallait-il développer l'agriculture, l'élevage ou l'industrie, installer un baignoire moins mortifère que celui de la Guyane, soutenir l'entreprise missionnaire catholique et protestante engagée

---

<sup>232</sup> Des « hésitations » qui peuvent également expliquer la vocation « expérimentale » de l'île. Dans l'agriculture, il y a eu des essais de cultures sucrières, de cacao, un projet d'indigoterie est même suggéré dans *Le Moniteur* du 17 avril 1872, on parle également de la culture de l'eucalyptus, tous seront des échecs.

dès 1840 et venir ainsi contrecarrer l'influence anglo-saxonne déjà forte dans tout le Pacifique ?<sup>233</sup>

La colonisation enfin lancée, l'administration devait convaincre, donc déployer des stratégies discursives et inciter à les élaborer, que ce soit à travers des ingénieurs comme Garnier ou en laissant s'épanouir les velléités littéraires de ses fonctionnaires. Ceci explique l'abondance des écrits : articles et chroniques de presse, récits des missionnaires sur les succès de l'évangélisation, témoignages de colons « Feillet » comme Marc Le Goupil, rapports de prospection (Jules Garnier), ou encore, des succès militaires (Rivière et la Révolte d'Ataï). Les communards et les anarchistes comme Charles Malato étaient alors les seules voix discordantes.

Dans *The Rhetoric of Empire* qu'il consacre à la période 1871-1960, David Spurr définit douze types de « modes rhétoriques » propres à l'écriture coloniale qui, souvent, s'entremêlent et varient d'une puissance coloniale à l'autre. Cet « échange discursif » est le plus généralement motivé par les rivalités économiques, mais parfois également par l'admiration réciproque, c'est-à-dire par des différences « politiques, culturelles, idéologiques (et) géographiques »<sup>234</sup>. Considérant le journalisme colonial, Spurr affirme que son « langage » est « une forme de palimpseste, sous lequel les textes de Rousseau, Diderot, ou encore Carlyle gisent à peine effacés »<sup>235</sup>. Ils seraient donc la célébration, la justification, d'un génie européen, celui des Lumières répandu sur de nouvelles terres, promises ainsi bien entendu à la prospérité. Cependant, selon David Spurr, s'il y a une cohérence à rechercher au cœur de cette diversité formelle, elle serait essentiellement en relation avec une politique :

These rhetorical modes, however, must be understood as more than merely literary or philosophical; they are the tropes that come into play with the establishment and maintenance of colonial authority, or, as sometimes happens, those that register the loss of such authority. There is nothing especially conscious or intentional in their use; they are part of the landscape in which relations of power manifest themselves.<sup>236</sup>

---

<sup>233</sup> BENSA, Alban. *Chroniques Kanak*. Paris, Éditions Peuples autochtones et développement, Collection Ethnies 18-19 Documents, 1995, p. 193.

<sup>234</sup> SPURR, David. *The Rhetoric of Empire*, Durham and London, Duke University Press, 1993, (T.d.a), p. 3.

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> « Ces modes rhétoriques, doivent cependant être compris plus de manière littérale que philosophique, ce sont les tropes qui entrent en jeu avec l'établissement et le maintien de l'autorité coloniale, ou, comme cela arrive parfois, ceux qui connaissent la perte d'une telle autorité. Il n'y a rien de particulièrement conscient ou intentionnel dans leur utilisation, ils font partie du paysage dans lequel les relations de pouvoir se manifestent » (T.d.a) SPURR, David. *The Rhetoric of Empire*, Durham and London, Duke University Press, 1993, p. 4

Spurr met en lumière le caractère « ambient » de discours « qui font partie d'un paysage », pensés et systématisés en vue de créer et conserver « l'autorité coloniale » ; l'essentiel est donc de faire apparaître une rhétorique sinon propre à la colonisation française du XIX<sup>e</sup> siècle, du moins spécifique à la Nouvelle-Calédonie. S'ils obéissent à des impératifs différents (les Communards n'écrivaient pas pour les mêmes raisons que Garnier), ce sont autant de témoignages qui empruntent à l'esthétique littéraire. Par exemple, la lecture des récits des communards – même celui de l'évasion de Rochefort – offrait probablement à l'administration la garantie que le bagne remplissait sa fonction punitive. « (L) e geste décisif »<sup>237</sup> que pourfend Aimé Césaire dans son *Discours sur Le Colonialisme* (1955) est donc toujours là : James Cook et ses successeurs marins, baleiniers et santaliers qui ont sillonné l'Archipel des Loyautés (1770-1860) en sont des illustrations claires. Mais les traités, et les accords signés à la suite de séditions, et la présence des missions (celles des Maristes et de la L.M.S en Nouvelle-Calédonie et à Tahiti) semblent relever d'une volonté de « raconter autrement » et fournissent ici un récit où l'Empire s'interroge (ou tente de se convaincre) constamment sur la viabilité de son entreprise coloniale.

Dans cette Europe gagnée par l'émergence du discours prolétaire, la Révolution de 1848, et la Révolution Industrielle, coloniser (au-delà de l'habituelle rhétorique civilisatrice) doit aussi répondre à une interrogation marchande : qu'y gagnerons-nous ? Karl Marx propose une vision historique du Pacifique. Dès 1850, il voit dans les ruées vers l'or californienne et australienne la mutation du Pacifique comme nouveau carrefour économique et de civilisations, mettant en lumière la dimension mondiale d'un phénomène. Pour autant, Marx n'échappe pas à l'idéal conquérant et civilisateur de l'Occident, les images de la Rome Antique et de la Méditerranée sont prises comme références :

Les fleuves d'or californiens se déversent sur l'Amérique et la côte asiatique de l'océan Pacifique, et entraînent les nations barbares récalcitrantes dans le commerce mondial, dans la civilisation. Pour la seconde fois, le commerce mondial reçoit une nouvelle impulsion. [...] Dans quelques années, nous aurons un service régulier de messagerie par vapeur d'Angleterre à Chagres, de Chagres à San Francisco, Sydney, Canton et Singapour. Grâce à l'or californien et à

---

<sup>237</sup> « Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, d'entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? [...] d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences que le geste décisif est de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et de la force avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes. » *Discours sur Le Colonialisme*, Paris, Présence Africaine, (1955), 2004, p. 9.

l'infatigable l'énergie des Yankees, les deux côtes de l'océan Pacifique seront bientôt aussi peuplées, aussi ouvertes au commerce, aussi industrielles que la côte de Boston à New Orleans l'est aujourd'hui. Le Pacifique jouera alors le rôle que joue à présent l'Atlantique, et que la Méditerranée a joué dans l'Antiquité et au Moyen Age — celui que grande voie fluviale du trafic mondial ; et l'océan Atlantique sera ramené au rang de lac intérieur, tout comme la Méditerranée de nos jours.<sup>238</sup>

Le soin minutieux que met Brainne à inventorier les expéditions et prospections en Nouvelle-Calédonie, à souligner les « réussites » de l'Australie, et à la faire apparaître comme un écho à la Californie s'explique ainsi. Le but est d'amplifier cette « nouvelle impulsion » dont Marx souligne la dimension historique, donc la « rareté » (l'événement advient pour « pour la seconde fois » depuis la Méditerranée de l'Antiquité Romaine et l'Atlantique « ouvert » par Christophe Colomb) et d'exalter la convoitise et la concurrence. Et voici ce que dit Malato, dans le prolongement de la vision encore généreuse et grandiose de Marx. En 1908, il parle d'« invasion européenne en Océanie » plutôt que de colonisation et prédit :

Les ambitions rivales des États-Unis et du Japon qui visent dès maintenant la domination dans le Pacifique, appellent l'attention sur les populations d'Océanie, leur état présent et leur avenir prochain.

[...]

Le jour viendra où, l'idée ethnique s'étant atténuée, au sentiment de race se substituera entièrement celui de classe. Les débris plus ou moins métissés des Polynésiens, Kanaks et Malais formeront un immense troupeau prolétarien exproprié du sol, privé des moyens de production et réduits à peiner pour des salaires dérisoires au service des blancs, descendants des anciens colons et immigrants, lesquels constitueront la classe possédante.<sup>239</sup>

La colonisation du Pacifique par une Europe en voie d'industrialisation, va, selon Malato, engendrer des groupes dont l'antagonisme sera fondé sur une revendication du sol. C'est déjà dessiner le point d'aboutissement des trajectoires qui se sont concentrées autour de l'histoire minière. De la découverte de la garniériste à son exploitation naît une « mythologie » de la Nouvelle-Calédonie organisée autour des figures fondatrices que sont le pionnier, le prospecteur, l'homme d'affaires, le broussard, ou encore le bagnard. Le triptyque « Polynésiens, Mélanésiens et Malais » apparaîtra plus tardivement.

---

<sup>238</sup> MARX, Karl. *Œuvres Politiques I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque La Pléiade, (1850), 1996, pp. 379-380.

<sup>239</sup> MALATO, Charles. « En Océanie, Races mourantes et Prolétariat naissant », *Les Documents du Progrès Revue Internationale*, Paris, 2<sup>e</sup> année, août 1908, p. 687.



Officiellement, la première demande de concession minière date du 23 août 1858 (soit cinq ans après le rattachement de la colonie à la France), pour une exploitation houillère à Moindou de 5760 ha. Directement adressée à Napoléon III, cette première demande contient déjà ce qui fonde le motif littéraire de la mine en Nouvelle-Calédonie : le futur propriétaire, le Capitaine Ernest Darnaud, se vante d'être le « Premier Pionnier de la Nouvelle-Calédonie »<sup>240</sup>. La houille, le cuivre, le cobalt et même l'or découvert à Pouébo en 1863, permettent également d'écrire les premières pages de l'histoire minière de l'île. Par contre, ces exploitations donnent des résultats encore moyens, voire médiocres ; les tentatives se multiplient ainsi jusqu'à la fin des années 1880. Jules Garnier achève son expédition en 1866 avec quelques intuitions, notamment sur la présence de minerais dans la région du Mont Dore, découverts et prélevés en 1864. De plus, l'expédition de Garnier semble avoir éveillé les convoitises, car les prospections et demandes de concessions se multiplient après son départ et les mines apparaissent au Mont Dore, à Boa Kaine, à Népoui, Canala, Thio et Houailou.

C'est la découverte d'un gisement de cuivre à Balade en 1872 qui relance la vague de spéculations et de prospections : on compte, l'année suivante, près de 18 exploitations dans la région : Sentinelle, 26<sup>e</sup> soldat, Pondelaï etc. Le rêve d'une ruée vers l'or néo-calédonien débute à partir de 1872 ; il y a cette année-là une véritable « saga de l'or » qui est relayée par le journal officiel de la colonie, *Le Moniteur*, et agite, semble-t-il, une grande partie de la colonie. On peut en lire le premier épisode dans l'édition du 24 janvier 1872 :

Nous avons des nouvelles des mines. Non loin du terrain occupé par M. Hook et Cie, d'autres mineurs ont découvert un filon de minerai de cuivre, d'or et d'argent. Quelques spécimens ont été envoyés par les inventeurs au Secrétariat colonial, mais en trop petite quantité pour qu'on puisse, d'après leur simple inspection, juger de la richesse de la nouvelle découverte. Ils promettent d'ailleurs d'en expédier en plus grande abondance par la prochaine occasion afin de les soumettre à des essais scientifiques.

C'est l'effervescence, on a encore peine à croire à la possibilité d'une telle découverte. Il n'y a pas de résultats scientifiques, mais une expédition ; le filon a été vu, c'est l'essentiel. Voici ce qu'annonce l'édition du 7 février 1872 :

Les nouvelles de Manghine sont excellentes ; le filon ou reef a enfin été rencontré à une profondeur de 30 à 35 pieds ; il paraît fort riche et d'une largeur de près de 9 pieds qu'on fait sauter à la mine, en attendant la machine qui broiera le quartz. [...] Un avis à vapeur le *Surcouf* partira, le samedi 10

---

<sup>240</sup> DELVINQUIER, Benoît. *Le Nouvel-Anzin des Antipodes, Espoirs et déconvenues des charbonnages calédoniens 1846-1959*, Rennes, La Découverte Éditions, Collection L'Amateur Averti, 2004, p. 25.

courant, pour les mines d'or du Diahot. Toutes les personnes qui désireraient s'y rendre, pourront être autorisées par le Secrétariat colonial à prendre passage à bord.<sup>241</sup>

Déjà, le ballet des machines se forme ; la première est un vapeur chargé de colons enthousiastes ou plus dubitatifs. Les nouvelles sont plus qu'encourageantes, comme l'atteste l'édition suivante datée du 28 février 1872 :

Les nouvelles rapportées par le *Surcouf* sont excellentes. Des travaux assez importants ont été exécutés sur le terrain de MM. Hook et Cie, soit pour trouver le filon et le suivre, soit pour extraire la roche aurifère, et le lavage de ces premiers déblais continue à donner des résultats satisfaisants. [...] Ce qui manque à Manghine, ce sont les bras pour touiller cet Eldorado vers lequel cependant de si belles espérances se concentrent. L'*auri sacra* fames ne serait-elle plus de notre temps ? ou bien faut-il attribuer la rareté des arrivages au *revival* comme disent si bien les Anglais des mines d'Australie dont le produit en effet, semble décupler depuis quelques mois au dire de toutes les correspondances de Sydney et de la Nouvelle-Zélande.<sup>242</sup>

« Eldorado », le mot est lâché, les enjeux se précisent également : avec la concurrence australienne, mais aussi les « belles espérances », la Nouvelle-Calédonie s'apprête peut-être à connaître une destinée semblable à sa voisine. La découverte du filon aurifère du Diahot n'avait alors fait l'objet que de brèves dépêches, « Mines d'Or du Diahot » est même devenu le titre d'une chronique régulière du *Moniteur*. Le 20 mars 1872, un rapport de deux pages est publié par « une personne qui revient des mines », dans un anonymat qui garantit peut-être la véracité de son propos :

Le 15 février, je me trouvais aux mines avec quelques compagnons de voyage. Après avoir examiné la surface du terrain aurifère, les tranchées et les divers trous de prospect faits par les mineurs, nous sommes entrés dans la mine par un tunnel, ayant environ 12 mètres de longueur. C'est à l'extrémité de ce tunnel que se trouve le filon aurifère. [...]

En ce moment, les travaux de la mine sont arrêtés : la compagnie attend les machines, de la poudre et des bras. On utilise les ouvriers en construisant une route qui doit relier la mine à la machine que l'on installera sur le bord de la rivière. [...]

Dans l'après-midi, un de nous, voulant connaître approximativement le rendement de la mine, a fait prendre 13 livres de minerai dans le filon. On a broyé grossièrement le minerai à coups de marteau et on l'a jeté dans un bassin pour en opérer le lavage. Pendant cette opération, on a rejeté sept livres de petites pierres qui contenaient indubitablement de l'or. [...] Les mineurs pensent que l'exploitation seule des terres de la surface et de celle du ravin suffirait pour couvrir toutes les dépenses et donner de très beaux bénéfices.<sup>243</sup>

Cet anonymat révèle l'atmosphère de convoitise qui a pu se développer autour du Diahot. « Les mineurs » deviennent un référent et s'imposent comme une nouvelle

---

<sup>241</sup> *Le Moniteur*, 7 février 1872.

<sup>242</sup> *Le Moniteur*, 28 février 1872.

<sup>243</sup> *Le Moniteur*, 20 mai 1872.

figure d'autorité de la colonie : ils « pensent », émettent leur avis et sont en mesure d'annoncer et de garantir la prospérité de la colonie. Nous pourrions croire à un investisseur qui cherche à préserver ses intérêts, mais ce rapport apparaît plutôt comme la volonté de provoquer un *rush* (il manque « des machines, de la poudre et des bras ») qui, d'après le nombre de dépêches, n'a pas vraiment été spontané. Bref, il n'y a pas vraiment eu de ruée vers l'or en Nouvelle-Calédonie, du moins, rien de comparable à l'Australie ou à la Californie.

La description du site est pourtant techniquement précise, il est question d'une « route », d'un « emplacement (...) choisi ». Mais surtout, il y a de l'or. Au lieu du *rush*, c'est le doute qui semble progressivement s'installer, la chronique du 27 mars 1872 est, cette fois, rédigée par une rédaction embarrassée, partagée entre la nécessité de conserver sa crédibilité (donc son lectorat), et la volonté de propager une hypothétique « bonne nouvelle » :

Nous avons donné dans notre dernier numéro des extraits de deux rapports, où la science et la sincérité s'étaient concertées pour grandir les espérances que nos lecteurs nous ont entendu plusieurs fois exprimer à cette même place au sujet des mines d'or de Manghine.

Dès le commencement et jusqu'à ce jour, toutes les nouvelles que nous donnions des mines étaient appuyées sur des documents parfaitement sûrs, et c'est pourquoi nul ne pourra nous reprocher d'avoir donné jamais ni dans l'extrême de l'enthousiasme dont nous pourrions citer plus d'un exemple tiré de nos correspondances rendues publiques par les journaux d'Australie et de la Nouvelle-Zélande qui nous ont passé sous les yeux. [...] Sonner la fanfare au premier avis de découverte eût été nous poser au ridicule ; crier au miracle à mesure que la nouvelle se confirmait ou que chaque coup de pioche révélait mieux la richesse de la mine, n'eût pas été plus sage et nous nous serions exposés, en outre, à nous voir reprocher tous les désappointements causés par les lenteurs imparables de l'exploitation d'une mine de quartz tant que la veine n'aurait pas été rencontrée <sup>244</sup>

« (L') Australie et (l') ailleurs » (sûrement la Californie) ne sont pas enviés mais désormais cités en exemple de la précipitation et de l'imprudence que les colons de la Nouvelle-Calédonie doivent éviter :

Si nous avons suivi les conseils que l'intérêt ou l'enthousiasme de plusieurs nous suggéraient, que de douleurs et de ruines peut-être aurions-nous à nous reprocher aujourd'hui, puisque nos descriptions exagérées, rehaussées encore par le caractère officiel du journal eussent pu faire en grand ce que certaines conversations et certaines lettres avaient commencé en petit ; c'est-à-dire : provoquer une affluence au Manghine, quand rien n'y était prêt pour la recevoir ou pour l'occuper. Que nos lecteurs se remettent en mémoire l'épisode du navire anglais *Au Revoir*<sup>245</sup> arrivant au Diahot avec une compagnie nombreuse de

---

<sup>244</sup> *Le Moniteur*, 27 février 1872.

<sup>245</sup> En 1870, quatre prospecteurs australiens avaient découvert des filons d'or dans le lit de la Diahot, ils avaient obtenu une concession qu'ils avaient baptisé Fern Hill. Cependant, l'environnement hostile et la

mineurs et en repartant deux jours après, non pourtant sans que de regrettables scènes où, tout heureusement se passa en menaces, ne nous donnassent une idée de ce que pouvait causer la moindre imprudence de notre part. L'histoire des mines d'Australie et d'ailleurs est pleine d'avertissements semblables.<sup>246</sup>

La mesure et la réflexion (« la science et la sincérité »), qui préservent de tant de catastrophes, sont désormais préférées à l'enthousiasme et à la fougue – il avait même été question d'Eldorado. Aussi, il y aurait eu une « rumeur » de la mine dont la trace se retrouverait dans des archives « volatiles » : lettres adressées à des rédactions, aux administrations et, peut-être également, aux prospecteurs et négociants. Dans la presse, annonces et communiqués divers peuvent nous permettre de saisir partiellement les mouvements « souterrains » autour de la mine. Après avoir vanté l'abondance du Manghine, les rédacteurs du *Moniteur* semblent plutôt déterminés à éteindre l'incendie déclenché par la chronique du 20 mars. La vérité est qu'il n'y a plus de travaux au Manghine, et, en cas de reprise, ils ne nécessiteraient qu'un nombre infime de « braves », une « élite » dont il est question dans la chronique du 27 mars :

Venus en Nouvelle-Calédonie on prospect, comme disent les Anglais, c'est-à-dire à l'aventure, ainsi qu'il arrive presque toujours pour cette élite de la population minière, dans le sein de laquelle se recrutent ces hommes, prospecteurs par nature, en qui Dieu a mis, pour le bien général, cet instinct ou cette faculté plus forte que l'âpre amour du gain qui traîne à leur suite les spéculateurs et les manœuvres des mines : Hook, Piper, Borgnis et Bailly partirent de Nouméa, légers de provisions, d'outils et d'argent, mais le cœur plein d'espérance. Les jours, les semaines, les mois qui précédèrent la découverte du gisement de Manghine furent longs et pénibles, et la joie du succès dut suffire à peine à leur faire oublier les dures privations qu'ils avaient endurées et dont ils ne devaient pas voir la fin de sitôt encore.<sup>247</sup>

Le quatuor « Hook, Piper, Borgnis et Bailly » semble incarner les espérances de la colonie au point d'avoir une dimension quasi épique. C'est donc en suggérant un point de jonction entre une réalité donnée et une esthétique littéraire — ici, entre l'épopée et le récit de chevalerie — que la chronique participerait à susciter une expression littéraire en contexte colonial. Il s'agirait de dire à chaque colon qu'il est le personnage d'une grande chanson de geste, ou d'une épopée et qu'il participe à étendre un « royaume ». La Nouvelle-Calédonie, à travers le rédacteur de la chronique, les sait partis au loin, comme une troupe de guerriers, étendre la puissance de l'empire. Ils sont donc célébrés comme des héros, avec pudeur et fierté :

---

pauvreté du filon eurent raison des plus déterminés, y compris des passagers de l'*Au Revoir*, futurs employés de la concession. Fern Hill est rachetée par Higginson en mars 1871, il parvient à en extraire près d'un kilo d'or. Ces résultats sont sans doute à l'origine de la « folie du Diahot » qui gagne la Nouvelle-Calédonie et l'Australie pendant l'année 1872.

<sup>246</sup> *Le Moniteur*, 27 février 1872.

<sup>247</sup> *Ibid.*

Nous ne raconterons point leurs souffrances, nous ne décrirons pas leurs désappointements multipliés, nous ne les montrerons pas avant et après la découverte, longtemps après vivant d'ignames dues à la générosité des canaques du voisinage et après les rudes labeurs du jour, couchant la nuit sous les arbres, exposés à toutes les intempéries de l'air : c'est la vie ordinaire du mineur, du prospecteur surtout.

[...]

C'est, je le dirai presque sans exagération, c'est en grattant la terre avec leurs ongles, c'est en broyant cette terre et les éclats de roche qu'ils pouvaient arracher, sur une feuille de tôle et avec un simple marteau, qu'aux dernières nouvelles encore ils ont pu en extraire cette poussière précieuse, en quantité suffisante pour assurer leur subsistance et leur permettre d'attendre l'arrivée des bras et des outils qui leur font défaut.<sup>248</sup>

Ce « Portrait du prospecteur en martyr et messie » est fondateur d'un imaginaire : c'est une vision romantique au sens deleuzien du terme, avec pour axiome « le territoire, la terre, le peuple »<sup>249</sup>. Nous trouvons aussi sa variante : l'aventurier. Il y aurait donc une « élite de la population minière », une partie d'un « peuple de la mine » gratifiée d'un don divin, dévouée et désintéressée, travaillant uniquement pour le bien de la colonie en valorisant ses richesses naturelles. Nous retrouvons également une constante de la mythologie du pionnier : la survie grâce à la bonté des « naturels » est, à la fois, une variante de l'image du débarquement du Mayflower et du « bon sauvage » de Diderot. Nous l'avons vu, Jules Garnier sera en fait, le premier parmi les acteurs du nickel à reprendre le thème de l'hospitalité indigène dans son *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* (1868). Une mythologie s'est mise en place et c'est à partir de cette imagerie que la littérature coloniale prend naissance : ce type de chronique se retrouvera régulièrement dans les colonnes du *Moniteur* où Georges Baudoux a été apprenti typographe à partir de 1882... Comme pour la rubrique, le recours à la chronique est un héritage du Second Empire, il est politique. La chronique « permet, selon Marie-Ève Thérénty, de remplir les colonnes du journal en évitant les sujets dangereux et pénalisants. Le pouvoir favorise ce type d'articles qui se prétend le plus souvent apolitique et dont la subversion ne paraît que langagière »<sup>250</sup>. Cependant, dans le contexte d'urgence de construction coloniale de la Nouvelle-Calédonie, la chronique a la même fonction d'apaisement social observée que la rubrique : la « générosité des canaques » permet d'effacer la crainte des rébellions<sup>251</sup>, et l'espoir de la découverte d'un filon aurifère,

---

<sup>248</sup> *Ibid.*

<sup>249</sup> Cf. § 1837 – De la ritournelle in DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, p. 381.

<sup>250</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 2007, pp. 244-245.

<sup>251</sup> Les deux arrêtés du 26 janvier et du 6 mai 1871 instaurant respectivement le droit des colons d'occuper les terres non cartographiées et la réquisition des Kanak pour les travaux publics (les

créé une diversion face à la nouvelle terreur alors inspirée par le bague. La Nouvelle-Calédonie sera, en effet, désignée comme terre de déportation le 23 mars 1872. La « subversion » qui pourrait apparaître ici est, peut-être, dans l'absence d'aide du « pouvoir » : les mineurs sont seuls, « gratt(ent) la terre avec leurs ongles ».

Le mot d'ordre est lancé, peut-être pour conjurer un échec imminent, ou alors, à cause de la concurrence voisine de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. S'il y a de l'or en Nouvelle-Calédonie, il ne sera pas pris d'assaut, il n'y aura pas de *rush* anarchique et irraisonné. Les valeurs évoquées sont la patience et le sacrifice, l'auteur de la chronique évoque également la métaphore de la vie agricole :

Le laboureur laisse les derniers rayons de l'automne, les neiges de l'hiver, les brises tièdes du printemps et les ardeurs de l'été passer sur sa semence avant d'aller redemander à son champ le prix de ses sueurs. Et s'il lui arrive de cueillir ça et là une poignée d'épis, qui donc s'étonnerait que les planchers de ses greniers ne craquent pas encore sous le poids de la moisson ? Pourquoi nous qui n'avons rien de commun avec ces hardis pionniers dont l'habileté, l'énergie et la persévérance ont ouvert la voie à tant d'autres auxquels seront épargnés ou adoucis le plus dur du travail et surtout les anxiétés de l'attente, pourquoi n'imiterions-nous pas leur patience ?

Ce qu'ils attendent, c'est l'arrivée des bras et de la machine dont il leur est maintenant impossible de se passer, et sans laquelle leur découverte est vaine et sans profit pour la colonie comme pour eux-mêmes. Encore quelques jours et cette machine, nous assure-t-on, entrera dans notre port où M. Higginson, leur associé, espère la voir d'heure en heure.

C'est un appel à une solidarité morale et collective. L'image des prospecteurs est à nouveau renforcée : ils apparaissent comme des gardiens bienveillants, artisans de prospérité, ceux sur lesquels la colonie peut s'appuyer. Garnier reprend également l'expression dans son *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, où l'on retrouve une image du pionnier néo-calédonien. Celui-ci ne cherche aucun minerai, mais il s'agit aussi d'un « hardi pionnier », d'un courageux artisan de l'œuvre coloniale, c'est

un berger basque, parti de Kanala avec deux cent moutons et deux bœufs, (qui suivit jusqu'à Ouaraï la route que venait de parcourir M. le gouverneur de Saisset, et de là, longeant le rivage de la côte ouest, arriva à Nouméa en quatorze jours, ayant partout trouvé d'excellents pâturages pour son troupeau.<sup>252</sup>

L'élaboration d'une mythologie du pionnier est évidemment courante dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, plus encore, dans le contexte colonial. Cependant, c'est le modèle élaboré durant la ruée vers l'or des États-Unis qui domine encore et en

---

corvées), sont annonciatrices de tensions entre colons et indigènes qui atteindront leur paroxysme avec la révolte de 1878.

<sup>252</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 18.

définit la plupart des codes. Il existerait donc une morale pionnière avec ses valeurs, et même un code de l'honneur. Le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* est ainsi le premier texte à dévoiler, dès 1868, le processus d'élaboration de ces variantes, c'est un moment d'autant plus crucial, qu'il s'agit de la transposition d'un imaginaire anglosaxon, fortement irrigué par la morale judéo chrétienne, surtout protestante. Déjà avec Garnier, cet aspect religieux est minoré ; son texte ne contient, en effet, aucune référence à la notion de mission divine. En revanche, le portrait des colons que nous livre Garnier fait apparaître les notions communes entre les deux imaginaires que sont le labeur et le sacrifice justement récompensés.

Garnier doit trouver un point de convergence comme l'or a pu l'être pour les États-Unis et l'Australie. L'objet de la mission de Garnier serait donc à la fois symbolique, politique et économique : trouver une ressource capable de créer un engouement comme l'or a pu le faire permettrait de relancer une colonie peu attractive, et par conséquent, l'économie de l'Empire. Et, afin d'attirer cette foule de pionniers, il faut lui raconter, à l'avance, sa propre légende qu'elle commence déjà à lire aux États-Unis et en Australie. C'est justement à partir de la fièvre australienne que le pionnier néo-calédonien trouve progressivement sa propre tonalité grâce à la découverte de la garniériste. Mais auparavant, cette légende doit trouver le lieu où elle sera racontée et relayée. Le succès commercial du texte de Garnier participe à modifier la colonisation de la Nouvelle-Calédonie : c'est une aventure réservée aux géographes et aux voyageurs ; ce qui est une perspective trop limitée pour une colonisation. C'est donc la presse qui assume le essentiel rôle jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> avant de trouver une alliée dans la création littéraire.

Un nom qui apparaît dans la presse, il apporte la dimension historique : c'est celui de John Higginson, dont l'impact économique sur la vie et l'imaginaire mérite d'être analysé. Il a été, nous le verrons, au centre de la vie minière, peut-être le chef de file de cette « population minière ». Une interrogation demeure, car un paradoxe est apparu : l'Administration ne veut pas d'un *rush* — les rédacteurs du *Moniteur* ont déjà évoqués les terrifiants « avertissements » australiens — mais pourtant, le filon est repéré, l'or a été vu en quantité dans les premiers prélèvements et le besoin de « bras » a été maintes fois répété : des colons enthousiastes que l'on maintient pourtant en retrait, qu'on exhorte à la « patience ». Et l'on attend le signal qui sera donné par la

livraison de machines capables d'aider à exploiter le Diahot. Nous avons évoqué, derrière ces précautions, ces appels à la patience, la volonté hypothétique de conjurer un échec. Il s'agit en fait de juguler l'afflux de population vers le Diahot, car l'Australie voisine connaît un mouvement semblable qui, non seulement, gagne le Diahot en Nouvelle-Calédonie, mais surtout, laisse derrière lui beaucoup de déçus.

La chronique « Mines d'Or du Diahot » disparaît donc des colonnes du *Moniteur* à partir du 27 mars 1872, elle ne réapparaît que le 8 mai. Dans l'intervalle, une correspondance de Sydney publiée le 19 avril 1872, retient notre attention. Le rédacteur se réjouit de la progression des ventes des produits de la Nouvelle-Calédonie qui commence à supplanter celles de la voisine australienne :

Les affaires continuent à présenter, dans notre colonie, l'aspect le plus favorable : la valeur de nos produits va chaque mois en augmentant sur le marché de Londres [...] Durant les quelques mois qui viennent de s'écouler, d'énormes fortunes ont été faites par des spéculateurs sur la laine, le cuir et le suif. Je pourrais dire la même chose du cuivre, du zinc, et de diverses autres industries (...)

Cependant, un tel succès exacerbe la concurrence. Les « spéculateurs » australiens qui ont connu la ruée vers l'or des années 1850, veulent revivre cette période, la recréer de toutes pièces, afin de ralentir l'émergence économique de la petite colonie française voisine. La rumeur du Diahot a provoqué une émigration de mineurs et prospecteurs australiens vers la Nouvelle-Calédonie, et beaucoup craignent que la main d'œuvre finisse par manquer sur les mines australiennes. Après tout, il y a une légende de la mine qu'il suffit de raviver :

Dans ma dernière correspondance, je vous ai déjà dit quelques mots de fièvre qui a saisi notre population pourtant si calme. Sur tous les murs, dans les journaux de la colonie, on voit sans cesse apparaître quelque nouveau prospectus de compagnie minière : dans tous les cafés, à tous les coins de rues, au théâtre, dans les salons et partout on ne parle que d'El Dorado qui se révèlent dans les localités les plus inconnues de l'Australie. Les plus pauvres employés d'administration, les hommes qui cassent la pierre sur le bord du chemin, trouvent le moyen d'économiser quelques schellings pour acheter une action dans l'une des mille compagnies bulles de savon pour la plupart, aux couleurs irisées, mais terriblement fragiles.

Il n'est donc pas surprenant que l'un de ces prospectus concerne la Nouvelle-Calédonie. Le correspondant du *Moniteur* à Sydney mentionne l'existence d'un canular paru dans le *Sydney Morning Herald*<sup>253</sup> du 4 mars 1872, dont nous découvrons la traduction dans le journal de la colonie daté du 10 mars. Le document n'est pas entièrement reproduit, il annonce la fondation de la :

---

<sup>253</sup> Voir annexe.





Cette entreprise est située « rue du Puit-sans-fond (et fondée) par Catcham Quick Nabbum and Cie » avec des noms « empruntés aux romans les plus en vogue de la littérature anglaise » et qui, souligne le rédacteur « rappellent les meilleures créations de chevaliers d'industrie par Charles Dickens et autres ». Les « Mines d'Or du Diahot » et, peut-être, tous les projets miniers de la Nouvelle-Calédonie, auraient plus à voir avec la fiction qu'avec la réalité et ne relèveraient que de l'avidité de quelques prospecteurs amateurs. Cependant, les archives du *Sydney Morning Herald* illustrent une autre inquiétude et nous révèlent d'autres aspects dans les rapports entre les deux colonies. L'édition australienne du 4 mars 1872 contient, en effet, une annonce fantaisiste concernant « The Gigantic Bamboozle Gold, Tin, and Copper Mining Company »<sup>255</sup>, mais celle-ci ne concerne pas la Nouvelle-Calédonie... Il semble donc qu'une supercherie se soit ajoutée à une autre : le regard australien est ici pris comme référence pour dissuader d'éventuels candidats à une aventure minière en Nouvelle-Calédonie, ou du moins les en avertir

Alors que les chroniques précédentes avaient aidé à élaborer une légende du « mineur », la fausse annonce australienne apporte une note discordante aux éloges. Un des premiers récits qu'aura inspiré la mine néo-calédonienne est donc une satire, d'une ruine :

Les prospecteurs ayant déjà planté quatre poteaux à chaque angle du terrain de la mine supposée [...] ils ont l'intention de faire incessamment un cinquième trou pour voir si elle contient autre chose que les quatre poteaux susdits auquel cas ils demanderaient la moitié du produit brut. [...] Les personnes désireuses de faire rapidement la fortune des promoteurs sont invitées à se présenter au plus tôt avec le versement que ces Messieurs attendent avec anxiété pour solder la note de l'imprimeur, des affiches et celle de l'éditeur du journal qui insère le présent prospectus.

<sup>254</sup> *Le Moniteur*, 10 mars 1872.

<sup>255</sup> *Sydney Morning Herald*, 4 mars 1872.

Le ton grotesque et cynique traduit un jugement sévère sur les affaires minières de la colonie française voisine : il souligne autant le mensonge que le manque d'expérience et de réalisme qui semblent caractériser certains des aventuriers de la mine. N'oublions pas qu'une majorité de prospecteurs australiens avaient embarqué à bord de l'*Au Revoir*, le vaisseau qui apparaît dans la chronique du 27 mars 1872. La vision proposée par le prospectus a une dimension tragi-comique : une mine hypothétique organisée autour de cinq poteaux et gérée par des « promoteurs » sans aucune crédibilité. Mais ce prospectus australien, loin de décourager les prospecteurs de la Nouvelle-Calédonie, est, au contraire, une illustration du mépris de la gigantesque colonie britannique face à sa modeste voisine française.

Une compagnie minière, réelle celle-ci, est effectivement fondée dans la région du Diahot, le 17 juillet 1872 : la « Compagnie Euréka/ Pour l'exploitation d'un gisement d'or et de cuivre/ Situé à la Montagne-de-l'Arbre ». C'est en fait, une extension de la gigantesque compagnie aurifère qui exploite le New South Walles depuis la ruée vers l'or des années 1850. Le nom de John Higginson apparaît parmi les membres du « Conseil provisoire d'administration ». Cette fondation intervient pourtant après une série de nouvelles, souvent peu encourageantes, relayées par le *Moniteur*. L'annonce de la fondation de la Compagnie Euréka, qui apparaît comme l'épilogue de ce récit de la mine relayé par la presse, a pourtant été précédé de commentaires le plus souvent navrantes et pessimistes. Alors que la compagnie se structure, le *Surcouf*, le vaisseau qui avait amené les aventuriers au Diahot, poursuit sa desserte du site : quelques curieux et de plus en plus de sceptiques se rendent dans ce nouvel Eldorado océanien depuis l'Australie dont les années fastes datent de 1850-1860. Certains d'entre eux, perdants de la ruée vers l'or australien, sont désormais méfiants et peu enclins à l'enthousiasme. Pas de cascade d'or au Diahot, pas de pépites géantes, mais des entreprises prématurément abandonnées, des filons exsangues avant même d'être exploités, de l'or oui, mais une poussière peu rentable. Bien que le canular australien puisse en faire douter, le véritable miracle du Diahot sera le cuivre : l'exploitation de ce métal amorce le destin minier de la Nouvelle-Calédonie.

En fait, le nickel découvert par Pierre Coste propriétaire d'une concession à Plum dans la région du Mont Dore (peut-être motivé par les écrits de Garnier) annonce le premier *rush* de 1874. D'autres filons sont découverts au Mont Dore, à Houaïlou,

Bourail et Canala. C'est également en 1874 que démarre la compétition entre les hommes d'affaires : John Higginson et le Hollandais Jean-Louis Hanckar. Cette bataille financière dure jusqu'à 1877, période de la première crise du nickel, pendant laquelle l'Allemagne et l'Angleterre ferment progressivement leurs marchés à la production de la colonie. La première fonderie est inaugurée l'année suivante, à la Pointe Chaleix près de Nouméa, dotée de deux demi-hauts fourneaux, elle produit près de 4000 tonnes de minerais d'une teneur de 60 à 65% de nickel. Le mouvement s'accélère ensuite avec la fondation de la S.L.N. (Société Le Nickel) en 1880. Mais une nouvelle crise (il y en aura 13) du nickel a raison de l'usine de Chaleix en 1885.

Cet inventaire rapide de noms et de dates dissimule pourtant les changements engendrés par la mine. Par exemple, le premier tome de *(Le) Vert*<sup>256</sup> en 2005, la bande dessinée de Teg et Seb nous présente une Nouméa désertée après l'annonce de la découverte du gisement de Balade. Bien qu'il s'agisse d'une représentation postérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, elle permet de prendre la mesure des changements alors en œuvre : le tableau n'est pas dénué d'humour, c'est un exode d'un nouveau genre qui se déroule sous nos yeux : barbiers, coiffeurs, notaires, maçons et charpentiers, armés de pelles et de pioches, s'en vont vers le nord plongeant la jeune capitale dans un silence absurde où, seuls les techniciens et les spéculateurs demeurent face à leurs plans. Il y a, derrière cette foule de prospecteurs improvisés (qui hurle « Du cuivre ! Du cuivre ! »), une machine administrative et financière qui s'est déjà mise en marche et s'apprête à modifier en profondeur la société coloniale. Le 22 septembre 1869, André Joseph Marchand a créé la Compagnie de la Nouvelle-Calédonie dont le but est de traiter les transactions bancaires entre la colonie et sa métropole, notamment dans le domaine foncier : il s'agit des tentatives d'exploitations sucrières. Marchand arrive en Nouvelle-Calédonie en 1870 ; avec l'aide de John Higginson, il monte une succursale spécialisée dans les emprunts agricoles. Mais il est lui aussi happé par le *rush* et achète une concession à Ouaco le 7 février 1872. Il obtient également une exemption d'impôts de dix ans.

Créée le 14 juillet 1874, la Banque de Nouvelle-Calédonie dont Marchand est élu Président est le premier établissement dédié au commerce du minerai. Le principal atout de l'établissement est, pour les premiers exploitants, de tenir l'État à l'écart de

---

<sup>256</sup> Teg et Seb. *Le Vert*, Nouméa, Éditions Teg et Seb, 2005.

ses opérations tout en ayant l'autorisation d'émettre des billets dès septembre 1875. C'est d'ailleurs principalement l'évolution de la relation entre les acteurs de la mine (qu'ils soient forçats, colons/pionniers ou prospecteurs) et l'administration coloniale (qui représente l'État) qui explique en partie les représentations littéraires à venir. L'euphorie est de courte durée, car dès 1877, l'économie de l'île est déséquilibrée par l'hégémonie de l'établissement, ainsi que par la pression due à la concurrence des capitaux australiens et européens : c'est la première crise du nickel et le début d'un climat de méfiance vis-à-vis de l'administration, et de pessimisme général qui alimentera les différentes productions littéraires. Marchand est, entre temps, devenu une des premières grandes personnalités du nickel ; il est nommé Président de la Société Le Nickel à sa fondation en 1880 ; la S.L.N. est née de l'alliance entre Higginson, Hanckar, Jules Garnier, ainsi que de l'appui financier du Baron de Rothschild. Avec la bienveillance de l'administration, la S.L.N. rachète ainsi 37 mines à différents « petits mineurs » dans toute la Nouvelle-Calédonie et acquiert des parts dans une vingtaine d'autres. Cette nouvelle hégémonie participe à l'élaboration d'un nouveau type de discours qui condamne le pouvoir de la S.L.N. : la mine apparaît comme un instrument de domination de l'administration sur les pionniers qui deviennent alors des martyrs de la colonisation. La présence de Garnier dans cette affaire est déterminante : l'attente a été longue entre l'analyse des échantillons récoltés au cours de l'expédition de 1864 et le moment où l'Académie des Sciences dépose le nom de « garniériste ». Car la compétition est impitoyable, une course aux brevets autour du traitement du nickel calédonien a débuté depuis 1874.

Entre 1874 et 1875, Garnier se retrouve au cœur d'une polémique qui débute d'abord dans le *Moniteur*, journal officiel de la Nouvelle-Calédonie, puis s'étend en Australie, dans les colonnes du *Sydney Morning Herald* où correspondants français et australiens se disputent<sup>257</sup>. D'abord, *Le Moniteur* publie dans son édition du 24 juin 1874, une requête signée de 4 concessionnaires qui réclament une clarification sur la découverte du nickel en Nouvelle-Calédonie que, pour d'évidentes raisons financières, Français et Australiens veulent s'attribuer. Garnier, à Paris, se fait à son tour l'écho de la discorde et rédige une lettre le 2 octobre 1874 ; elle est reproduite dans l'édition du *Moniteur* du 6 janvier 1875, l'Ingénieur y affirme avec aplomb être le découvreur légitime du nickel calédonien :

---

<sup>257</sup> Cf. DALY, Henry. « Sur la découverte du nickel en Nouvelle-Calédonie par Jules Garnier ». Nouméa, *Bulletin de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°21, 4<sup>e</sup> trimestre 1974.

« J'étais du petit nombre de ceux qui dès le début attribuèrent une véritable fertilité à une bonne partie de sol de cette colonie, et la richesse minérale à l'autre, aussi ai-je vu avec plaisir mes présomptions se réaliser de plus en plus sous l'énergique et infatigable tension des hardis colons dont j'ai eu le plaisir de connaître les premiers [illisible] Si nous passons au nickel, il me sera, je pense, au [illisible] démontrer que la propriété de l'invention m'appartient... d'abord dans mon journal de voyage

24 septembre 1864 – Continuer à remonter 1[illisible] Dumbéa[illisible] les roches que je rencontre [illisible] variables, elles sont amphiboliques et tiennent son [illisible] chromé [illisible] La roche est aussi accompagnée d'une [illisible] qui se trouve à la surface. NICKEL ? »<sup>258</sup>

Les démarches qui précèdent l'obtention des brevets par Garnier illustrent à quel point le nickel suscitait les convoitises. Les échantillons prélevés en 1864 sont d'abord envoyés à deux confrères géologues : Rev. William Branwhite Clarke<sup>259</sup>, basé à Sydney, un des pionniers des études géologiques du Pacifique, et au Professeur Jannetaz minéralogiste du Muséum d'Histoire Naturelle à Paris. Jannetaz est le premier à reconnaître du silicate de nickel et recommande aussitôt à Garnier de l'annoncer, ce qui est fait en 1867 dans son « Essai sur la géologie et les ressources minérales de la Nouvelle-Calédonie » qu'il publie dans les *Annales des Mines*. Clarke se montre plus hésitant et communique les prélèvements à d'autres confrères : Archibald Liversidge<sup>260</sup> de l'Université de Sydney et au Dr Carl Leibius<sup>261</sup> de la Royal Society of New South Wales qui ne parviennent pas à trancher sur la nature des prélèvements et décident finalement de les transmettre à un nouveau chercheur. Le Professeur James Dwight Dana<sup>262</sup> de New Haven aux États-Unis est l'autre grande figure pionnière de la recherche géologique en Australie, connu pour avoir exploré le District d'Illawara en Australie aux côtés de Clarke en 1840. Dana conclut à la découverte d'un nouveau minéral, on hésite alors sur le nom : Nouméite ou Nouméaite pour la provenance, ce sera enfin Garniérite en l'honneur du découvreur. Finalement, en juillet 1874, la Chemical Society of London annonce la découverte de la garniérite de Nouvelle-Calédonie. Garnier dépose ses brevets au cours de l'année 1875, il lui a fallu près de dix ans pour faire reconnaître sa découverte. Parallèlement à cette vie de banquiers et d'entrepreneurs, celle de forçats, pionniers, et aventuriers s'organise dans

---

<sup>258</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, 06 janvier 1875.

<sup>259</sup> Cf. MOZLEY, Ann. « Clarke, William Branwhite (1798-1878) », *Australian Dictionary of Biography*, Melbourne University Press, vol 3, 1969, pp. 420-422.

<sup>260</sup> Cf. MELLOR, D.P. « Liversidge, Archibald (1846-1927) », *Australian Dictionary of Biography*, Melbourne University Press, vol 5, 1974, pp. 93-94.

<sup>261</sup> Cf. WALSH, G.P. « Leibius, Charles Adolph (Carl) (1833-1893) », *Australian Dictionary of Biography*, Melbourne University Press, vol 5, 1974, p. 79.

<sup>262</sup> Cf. MOZLEY, Ann. « Dana, James Dwight (1813-1895) », *Australian Dictionary of Biography*, Melbourne University Press, vol 1, 1966, pp. 278-279.

le nord (dans la région de Balade), mais aussi à Thio et Gomen, et s'apprête à nourrir l'inspiration du prospecteur Georges Baudoux et les souvenirs du fonctionnaire Nicolas Ratzel.

Si l'État est tenu à l'écart du fonctionnement de la Banque de Nouvelle-Calédonie, il intervient, dès le début de l'histoire minière, sur le plan judiciaire. La Législation des Mines créée en 1810 sous Napoléon Ier est adaptée à la colonie de la Nouvelle-Calédonie par Décrets successifs de 1883 à 1927, notamment par la création du Service des Mines<sup>263</sup> basé à Nouméa en 1873. Cette présence de l'État se retrouve donc à travers quelques institutions dont : la Législation des Mines mentionnée plus haut, le Service Topographique (auquel a appartenu Ratzel) qui est rattaché au Service des Travaux Publics jusqu'en 1937, et surtout « les contrats de chair humaine »<sup>264</sup> qui réglementent le travail de la population pénale et le « Black Birding », celui de la composante kanake de la population indigène. Il faut également mentionner le Décret d'Indigénat en vigueur de 1887 à 1946, le travail sous contrat qui, à partir de 1891,

---

<sup>263</sup> C'est à partir du texte de Heurteau (1876) que l'exploitation des mines néo-calédoniennes est organisée. Il s'agissait de maintenir un équilibre tout en permettant l'enrichissement de la colonie, donc de l'Empire, c'est-à-dire : contenir un mouvement qui, non seulement, contrariait le programme de colonisation libre agricole en s'appropriant les surfaces foncières, mais aussi, dispersait la population pénale que beaucoup préféraient savoir cantonnée à l'île Nou. De plus, l'île serait sans doute devenue une vaste mine, passant d'enfer pénitentiaire – l'image était déjà sinistre vue de la métropole – à l'aride et hostile « empire de la pierre » de Ratzel où les concessionnaires miniers seraient les seuls à triompher. Mais la mine et les élans qu'elle provoque exigent une gestion spécifique. En 1874, il y aura d'abord un Bureau des Mines rattaché à la Direction de l'Intérieur, et c'est en 1896 que le Gouverneur Feillet décide de la création d'un Service des Mines associé au Service Topographique, une dernière mesure consistera à l'associer au Service des Travaux Publics jusqu'à lui rendre son autonomie complète en 1937. La création de ce service précède la première crise du nickel (1877) derrière laquelle se profile, à cause de la multiplication des expropriations foncières en faveur des libérés du bagne, la Révolte du Chef Ataï en 1878.

<sup>264</sup> Nous avons vu, à travers l'exemple d'André Joseph Marchand, que l'aventure minière faisait logiquement le succès d'habiles et fins négociants. John Higginson est de ceux-là : avide, entreprenant et, peut-être, cynique. Les premiers transportés arrivent à bord de *L'Iphigénie* le 09 mai 1864, ils sont les 250 d'une longue série de convois que l'île reçoit jusqu'en 1897. Ces détenus constituent une main d'œuvre gratuite, mais sûrement rebelle, que l'État met à son service dès 1869 quand 160 d'entre eux sont affectés à l'arasement de la butte Conneau. La main d'œuvre minière n'était jusqu'alors constituée que de libérés, d'immigrés et colons européens, ainsi que d'un effectif encore réduit de travailleurs asiatiques (le travail sous contrat sera organisé à partir de 1891). Le 18 février 1878, John Higginson parvient, à signer un contrat avec l'Administration Pénitentiaire. Le Contrat « de Balade », autorise la mise à disposition, pour vingt ans, de 300 détenus comme employés sur la mine du même nom. La Balade, du nom de la mine de cuivre qui sera en exploitée de 1873 à 1882 par Higginson, avant d'être rachetée par la Maison Rothschild Frères en 1882 et définitivement abandonnée en 1884. L'expérience se révèle très rapidement lucrative et se généralise chez la plupart des concessionnaires miniers, les contrats sont alors dits « de chair humaine » et marquent durablement l'histoire de la mine en Nouvelle-Calédonie. Un contraste violent se forme alors avec la vie mondaine de Nouméa et la mine, telle que nous avons pu la découvrir à travers le témoignage des *Cahiers* de Ratzel, et que la jovialité de la *Chanson* (1898) de Baudoux vient, peut-être, tempérer.

organise la venue d'ouvriers asiatiques — Tonkinois, Javanais et Japonais — sur l'île, avec, pour certains, la promesse du retour. Toutes ces institutions forment autant d'espaces où l'histoire de la mine est sans cesse renouvelée. Il nous faut également nous pencher sur la personnalité de John Higginson dont les audaces et l'esprit aventureux ont profondément influencé l'histoire de la mine en Nouvelle-Calédonie. Notre approche est d'abord historiographique : nous tenterons, en analysant les dynamiques de chacun de ces espaces, de faire apparaître les premières ramifications littéraires.

## 2. Des hommes au « Service » de l'Empire : autour de John Higginson

Anacharsis Robinet, le héros de la bande-dessinée du *Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie* (1878-1879), est, avant John Higginson, le héros de la première mise en fiction du réel minier néo-calédonien. La différence est qu'Higginson est un personnage historiquement réel qui a été entraîné dans un processus de mise en fiction. Mais cette littérature est essentiellement anglo-saxonne et appartient aux genres du roman et de la nouvelle, mis à part l'hommage que Pierre de Coubertin<sup>265</sup> lui rend en 1906, et les récits de Gegout et Malato<sup>266</sup>, Higginson n'a pas donné naissance à la littérature néo-calédonienne. Il illustre, au contraire, un silence maintenu autour de la mine en tant que lieu de travail de la main d'œuvre pénale, en tant qu'antichambre du bagne autour duquel le silence de la honte a longtemps été maintenu. Évoquer Higginson, y compris à travers la fiction, aurait, pour un de ses contemporains en Nouvelle-Calédonie, signifié écrire sur l'initiateur des « Contrats de Chair Humaine », donc sur le bagne. En revanche, à travers les écrits officiels ; à travers ceux qu'il a lui-même rédigés pour le Ministère de la Marine et des Colonies ou le journal *Globe*, Higginson est le premier initiateur d'une « parole de la mine » en tant que contribution à la colonisation (pénale notamment), mais aussi indirectement, pour les générations suivantes il est celui qui a incarné ses différentes représentations ; tant comme grande œuvre coloniale que comme monde financier opaque et corrompu.

---

<sup>265</sup> COUBERTIN (DE), Pierre. « L'Homme des Nouvelles-Hébrides », *Le Figaro*, Paris, 26 janvier 1906.

<sup>266</sup> GEGOUT, Ernest. MALATO, Charles. *Prison fin de siècle : souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1891.

Le *Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie* commence à paraître au cœur de l'insurrection de 1878. Durant sa courte durée de publication, l'auteur anonyme des *Aventures d'Anacharsis Robinet* a, en composant un pastiche du *Candide* de Voltaire et du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de Jean-Jacques Barthélémy, saisi l'imaginaire d'une colonie en ébullition, mais également les fantasmes que la France pouvait avoir à propos de la Nouvelle-Calédonie et de ses ressources minières. La lecture du roman de Barthélémy publié en 1788 et populaire pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, permettait d'entretenir la base des connaissances helléniques des écoliers français<sup>267</sup>. Repris par l'auteur anonyme de Nouméa, le personnage d'Anacharsis ne révèle ni les beautés d'une architecture, ni les raffinements du vin de l'Antiquité, mais bien la médiocrité des mœurs coloniales françaises de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les *Aventures d'Anacharsis Robinet* se composent de trois planches, comportant chacune six vignettes légendées. Anacharsis, « natif de la Rue Saint-Denis à Paris », a rêvé la colonie en pays de cocagne ; il connaît ensuite les malheurs du bagne et affronte la brutalité des colons. Le regard naïf qu'Anacharsis pose sur Nouméa nous permet de saisir l'imaginaire d'une société coloniale dans laquelle, selon le rêve du personnage, il suffirait de se munir d'une pioche pour faire fortune. Le personnage voit apparaître la ville, reflet d'une société coloniale dans toute sa médiocrité. Nouméa est ici parée d'un « exotisme » mesquin qui traduit le désir borné et vide d'une Administration (donc de l'empire) de vouloir vivre au dessus de ses moyens :

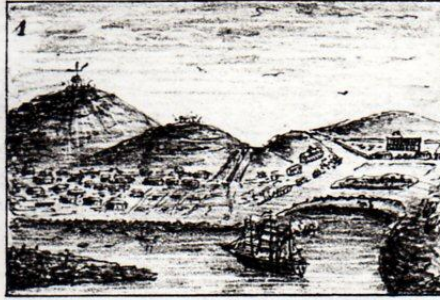
---

<sup>267</sup> Cf. GINSBURG, Carlo. *Le fil et les traces*, Paris, Verdier, Collection Histoire, (2006), 2010, § « Anacharsis interroge les indigènes, une nouvelle lecture d'un vieux bestseller », pp. 205-226.

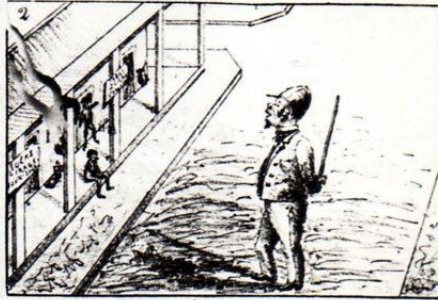


AVENTURES D'ANACHARSIS ROBINET  
NATIF DE LA RUE SAINT-DENIS, A PARIS.

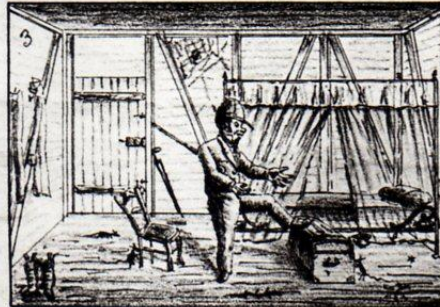
La suite prochainement.



Tout voyageur qui débarque à Nouméa est reçu à bras ouverts... par le Sémaphore. C'est ce qui arriva le 1<sup>er</sup> mars 1876, à ANACHARSIS ROBINET, venu par le steamer "Aspapaour", de Marseille.



ANACHARSIS visite Nouméa. Il trouve bien les maisons un peu basses, les rues un peu désertes, les omnibus un peu rares; mais il voit pour rien des nègres, dont la contemplation lui coûtait 0 fr. 80 c. à Paris.



Au bout de quelques jours, ANACHARSIS constate, avec terreur, qu'il ne lui reste pour toute fortune que 8 pièces de 5 fr. — Allez donc chercher une mine de nickel, lui dit un homme bien intentionné. — Par où faut-il passer? demande ROBINET? — Allez toujours droit devant vous.



Muni de ses renseignements, ROBINET achète une pioche et un couteau. Il se met en route par un beau soleil. Le chemin est droit et assez horizontal, mais il est un peu long, c'est n'est pas large.



Pour perdre le moins de temps possible, il se fait indiquer un petit sentier capricieux, légèrement ascendant et qui lui coûtera plusieurs kilomètres.



Arrivé au sommet d'un plateau, il fait une rencontre qui l'inquiète. Il aperçoit un sauvage, assis au pied d'un rocher, et qui semble l'attendre. ROBINET cherche à l'émouvoir au moyen de quelques paroles bien senties, et n'obtient que cette réponse de l'indigène: « Tu donneras petit couteau. »

268

Retranscription des vignettes (numérotation de gauche à droite) :

1. « Tout voyageur qui débarque à Nouméa est reçu à bras ouverts par...le sémaphore. C'est ce qui arriva le 1<sup>er</sup> mars 1876 à ANACHARSIS ROBINET venu par le steamer "Aspapaour" de Marseille ».
2. « ANACHARSIS visite Nouméa il trouve bien les maisons un peu basses, les rues un peu désertes, les omnibus un peu rares ; mais il voit pour rien des nègres dont la contemplation lui coûtait 0 fr 80c à Paris ».
3. « Au bout de quelques jours, ANACHARSIS constate avec terreur qu'il ne lui reste pour toute fortune que 8 pièces de 5fr – Allez donc chercher une mine de nickel lui dit

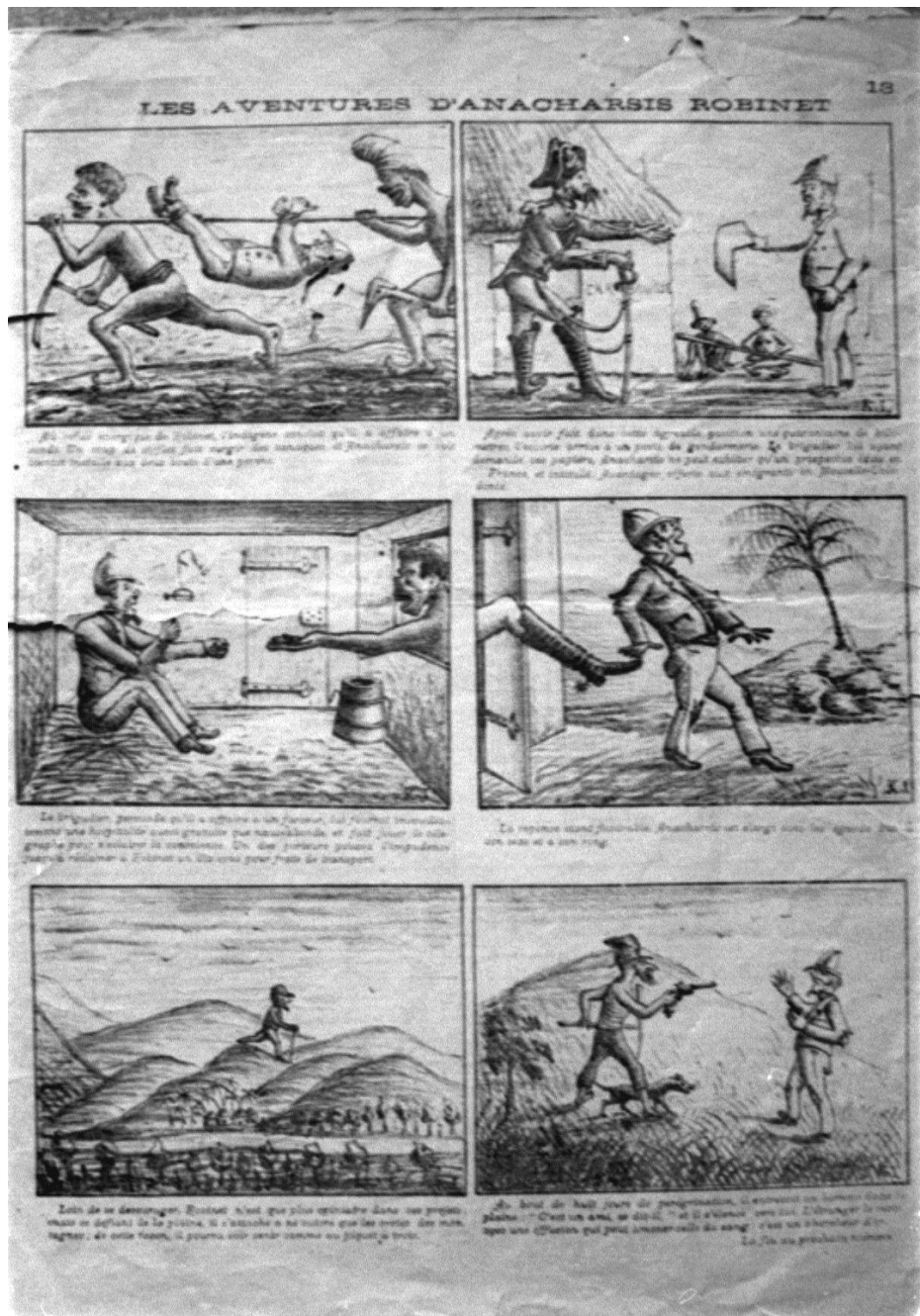
<sup>268</sup> Le Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, 24 août 1878 (exemplaire visible dans : COQUILHAT, Georges. La Presse en Nouvelle-Calédonie au XIXe siècle, Nouméa, Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°38, 1987.

*un homme bien intentionné – Par où faut-il passer demande ROBINET ? – Allez toujours droit devant vous ».*

4. *« Munis de ces renseignements, ROBINET achète une pioche et se met en route par un beau soleil. Le chemin est droit et assez horizontal, mais il est un peu long, s'il n'est pas large ».*
5. *« Pour perdre le moins de temps possible, il se fait indiquer un sentier canaque, légèrement accidenté et qui lui évitera plusieurs kilomètres ».*
6. *Arrivé au sommet d'un plateau, il fait une rencontre qui l'inquiète. Il aperçoit un sauvage assis au pied d'un cocotier et qui semble l'attendre. ROBINET cherche à l'amadouer au moyen de paroles bien senties et n'obtient que cette réponse de l'indigène : "Toi donner petit couteau" ».*

La première apparition littéraire du monde minier néo-calédonien est donc satirique. Elle tient du comique et rompt déjà avec les premières images des « Chroniques du Diahot ». Nouméa, telle qu'elle apparaît dans les *Aventures d'Anacharsis Robinet* ne suscite pas la ferveur de la capitale coloniale des « Chroniques du Diahot » dont la population semble impatiente d'avoir des nouvelles des « braves » du Diahot.

La présentation rapide de Nouméa communique donc ici le contraire de l'enthousiasme des journaux et rapports officiels : elle symbolise plutôt l'échec, la faillite et la médiocrité. Nous sommes à l'opposé de l'expectative d'une nouvelle de ces « guerriers-prospecteurs » partis livrer bataille au Diahot : Nouméa est « déserte », inanimée et plutôt indifférente aux découvertes du prospecteur. Il s'agit vraisemblablement d'un écho des années qui ont suivi la découverte du colon Pierre Coste et précédé la fondation de la S.L.N. en 1880. D'ailleurs, la suite de l'itinéraire d'Anacharsis Robinet est rocambolesque : pris pour un évadé, il est arrêté par la police indigène et jeté au bagne. Lorsqu'il est finalement relâché, il doit marcher huit jours dans la brousse afin de regagner Nouméa. Il croise un homme avec lequel il pense pouvoir se lier d'amitié, mais l'avenurier menace d'abattre Robinet. La maigreur et la fureur de l'individu – il s'agit vraisemblablement d'un bagnard - suffisent à convaincre de son erreur :



Retranscription des vignettes (passages illisibles, numérotation de gauche à droite) :

1. « Au refus énergique de ROBINET, l'indigène conclut qu'il a affaire à un évadé. Un coup de sifflet fait surgir des canaques et Anacharsis se voit (...) (...) (...) au bout d'une perche ».
2. « Après avoir fait dans cette agréable position, une quarantaine de kilomètres, l'escorte arrive à un poste de gendarmerie. Le brigadier lui ayant demandé ses papiers, Anacharsis ne peut exhiber qu'un prospectus donné en France (...) des avantages offerts aux émigrants en Nouvelle-Calédonie ».

<sup>269</sup> Le Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie, 31 août 1878.

<sup>270</sup> Ces reproductions nous ont été communiquées par M. Georges Coquilhat.

3. « *Le brigadier persuadé qu'il a affaire à un farceur, lui fournit immédiatement une hospitalité peu recommandable et fait marcher le télégraphe. Un des porteurs pousse l'impudence jusqu'à réclamer à Robinet (...) (...) (...) pour frais de transport* ».
4. « *La réponse étant favorable, Anacharsis est élargi sans les écarts dus à son nom et à son rang* ».
5. « *Loin de se décourager, Robinet n'est que plus opiniâtre, mais se défiant de la plaine, il s'attache à ne parcourir que les crêtes de montagnes, de cette façon il pourra voir venir comme un piquet à garde* ».
6. « *Au bout de huit jours de pérégrinations, il aperçoit un homme (...) (...) "C'est un ami" se dit-il, et il s'élançait vers lui. L'étranger le reçoit avec une effusion qui ne peut amener que celle du sang. (...)* »

Déçu, Robinet retrouve son épouse Cunégonde et son fils qu'il avait laissés à Paris avec le projet de les amener en Nouvelle-Calédonie sitôt sa fortune constituée. « J'ai rapporté cette conviction, c'est que si les voyages mettent du plomb dans la tête, ils mettent souvent trop de choses au-dessus » avoue-t-il à son épouse. Dès sa première apparition littéraire, la mine est une chimère, elle préfigure l'échec de toute aventure coloniale. Ce ton provocateur explique peut-être la courte durée de vie du journal : en 1878, des hommes comme Higginson et Hanckar ont déjà profondément transformé la colonie, des banques et diverses compagnies se sont formées, la fondation de la S.L.N. est en marche. Les réussites d'Higginson lui valent donc toute la bienveillance de l'Administration. De plus, sous le Commandant Olry, la satire et la critique sont inacceptables dans la presse. En 1878, la bande-dessinée est genre nouveau — il n'a commencé à être diffusé en Europe qu'à partir de 1830 — populaire donc peu considéré par les élites, il est essentiellement humoristique ou destiné aux enfants. Si l'on considère *Les Aventures d'Anacharsis Robinet* comme la première fiction sur la colonisation de la Nouvelle-Calédonie, donc comme point de départ, on constate donc que la littérature néo-calédonienne est née de genres considérés comme mineurs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (récits de voyage, chroniques journalistiques, bandes-dessinées etc.), ou plutôt, dans une certaine indifférence aux genres consacrés du roman, de la poésie lyrique ou de la tragédie.



271

Retranscription des vignettes (numérotation de gauche à droite) :

1. « Cet accueil donne à réfléchir à Robinet et lui fait craindre les rencontres qu'il pourra faire par la suite. De là s'ouvre un abîme de perplexité dans lequel il sombre de plus en plus ».
2. « Tout à coup, une lueur surgit dans son cerveau délabré : il vient de se souvenir de son épouse Cunégonde à laquelle il a dit, avant de partir, qu'il allait acheter 2 sous de tabac à priser ; et il y a deux ans que ça dure ».
3. « Puis ses souvenirs se réveillent : après Cunégonde sa fidèle épouse, vient son fils unique Ladislav Théodule, un petit gosse de 4 ans. "Courrons les rejoindre s'écrit-il avec feu". Et le voilà qui part comme une flèche ».

<sup>271</sup> Le Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie, 07 septembre 1878.

4. « *Après une course qui rappelle vaguement la vitesse de l'autruche, Robinet revoit la capitale. Oh ! bonheur, le courrier est sur rade et il part dans 9 jours : il se précipite au bureau, déclare qu'il n'a pas le sou, et l'on s'empresse alors de lui donner une cabine de 1ere classe* ».
5. « *Après un voyage court et sans incident, Robinet revoit enfin Paris : "C'est tout de même plus conséquent que Nouméa, se dit-il ; mon dieu pourvu qu'il ne manque personne dans mon ménage.* ».
6. « *Il s'aperçoit que ses craintes étaient mal fondées. Après les épanchements de toutes sortes, il fait à Cunégonde la relation de son voyage. - Et qu'as-tu rapporté de là-bas, lui demande la fidèle épouse ? - J'ai rapporté cette conviction, c'est que si les voyages mettent du plomb dans la tête, ils mettent souvent trop de choses au-dessus.* ».

L'appartition d'Anacharsis Robinet, en tant que première fiction du monde minier néo-calédonien, coïncide également avec l'introduction d'un nouveau type de discours critique qui s'accommode également d'une représentation défavorable des Kanak, contrairement à Garnier qui, dans son *Voyage*, invitait à « alle(r) voir ce peuple »<sup>272</sup>. Cette posture se retrouve jusqu'aux débuts du XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de la littérature écrite en Nouvelle-Calédonie, ou de celle que la France produit au sujet de ses colonies du Pacifique. Il ne faut pas, cependant, confondre ces discours avec un anticolonialisme fondé sur des valeurs humanistes. Il s'agit plutôt de la remise en question de la politique coloniale menée en Nouvelle-Calédonie. Ainsi, l'auteur des *Aventures d'Anacharsis Robinet* critique-t-il avant-tout une « méthode » de colonisation.

Il décrit une colonisation limitée et entachée par le bagne, un système qui récompense le manque de volonté : Robinet n'a jamais su exploiter son terrain minier, c'est parce qu'il « déclare qu'il n'a pas le sou » qu'ironiquement « l'on s'empresse (...) de lui donner une cabine 1<sup>ère</sup> classe ». Anacharsis Robinet pourrait apparaître comme la tentative d'une remise en question de la représentation encore neuve du pionnier néo-calédonien ; celui que nous avons vu s'élaborer à travers la poésie de Closquinet, le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* de Garnier et les « Chroniques du Diahot » en 1872. Il s'agirait également de la dénonciation d'un mensonge et d'une faillite : le pionnier n'est qu'une figure de papier, aucun nom, aucune fortune constituée ne le représente en 1878 et la politique de colonisation menée en Nouvelle-Calédonie semble devoir empêcher tout succès. La mine n'y existe pas encore, si ce n'est à travers les récits d'échecs et d'affaires inachevées, la presse coloniale lui

---

<sup>272</sup> *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, p. 107.

cherche encore une réalité. Pour Michel Meyer, « le principal objectif de la fictionnalisation est précisément d’homogénéiser réalité et idéologie »<sup>273</sup>. De quelle idéologie est-il question ? Celle de l’accomplissement colonial qui restait encore inachevé en Nouvelle-Calédonie, du moins, après le rêve d’une ruée vers l’or dans le Diahot. La création d’Anacharsis Robinet signalait un manque, le besoin de combler le silence troublant laissé après les chroniques sur le Diahot. Elles avaient, en quelques semaines de 1872, créé un pionnier néo-calédonien, généré un mythe qui continuait d’attirer quelques aventuriers — qui rêvaient d’être pionniers — en Nouvelle-Calédonie. La réalité des chiffres médiocres du Diahot avait rapidement entamé l’enthousiasme de la colonie sans pour autant effacer un possible désormais offert : celui de devenir l’un de ces pionniers. Pour des auteurs satiriques du *Courrier Illustré*, les problèmes du Diahot étaient devenus une leçon et le personnage d’Anacharsis Robinet devait servir d’avertissement au nouveau mirage qui semblait devoir s’emparer de la Nouvelle-Calédonie : le nickel. Au contraire, pour les plus tenaces, le pionnier néo-calédonien devait simplement chercher un autre minerai providentiel, se faire l’acteur d’un autre rush. Le négociant irlandais John Higginson, dont le nom est déjà apparu dans les « Chroniques du Diahot » en 1872, va, par ses succès, l’incarner.

La trajectoire d’Higginson est révélatrice de la colonisation en ce qu’elle contient de méandres et de liens entre les Empires. Elle peut également apparaître comme fondatrice d’un nouvel imaginaire, notamment à travers son impact sur l’image du bagne, et plus largement, celui de l’économie de la colonie (avec les contrats dits de « la Bacouya » et de la « Balade »). Mais surtout, il est le premier personnage réel à partir duquel se tissent les liens avec la littérature, c’est à partir du regard porté sur ses actions que plusieurs auteurs et chroniqueurs posent les bases d’un *topoi* minier néo-calédonien. Nous avons affaire à de véritables intrigues balzaciennes, nourries d’ambitions et de manœuvres financières et juridiques. Mais, là où Balzac cherchait à révéler ces « masques d’hypocrisie (...) empreints des signes ineffables d’une exténuante avidité »<sup>274</sup>, le personnage d’Higginson bénéficie d’une dimension salvatrice, du prestige de l’aventure aux antipodes et de la réussite dans l’aventure coloniale. En liant la mine au bagne, il « panse » littéralement la plaie de la colonie, car le bagne l’excluait du cercle des colonies prospères ; maintenant que ses terrifiants

---

<sup>273</sup> MEYER, Michel. *Langage et littérature*, Paris, P.U.F, Collection L’interrogation philosophique, (1983), 1992, p. 181.

<sup>274</sup> BALZAC, Honoré (de). *La Fille aux yeux d’or*, Paris, Éditions Mille et une nuits, (1835), 2005, p. 7.

forçats travaillent à la mine, leur présence n'est déjà presque plus une honte puisqu'elle peut être dissimulée par les réussites de et à la mine.

Higginson a d'ailleurs stimulé une création littéraire qui allait de la promotion coloniale (où il était célébré comme un exemple de réussite) à celle de l'aventurier du Pacifique. Il participe à la création de ce que Julia Kristeva appelle le « contexte présupposé », c'est-à-dire, un ensemble de « discours (qui) agiss(ent) comme une incitation à une action qui est le texte »<sup>275</sup>. Dans le cas d'Higginson, sa vie inspire une des premières fictions sur la colonisation de la Nouvelle-Calédonie avec la nouvelle « Higginson's Dream » de Cunninghame Graham en 1898. Un regard sur les premières décennies de la colonisation en Nouvelle-Calédonie, et plus spécifiquement, sur celles de la mine nous force à placer Higginson dans un espace indéfini, entre histoire et fiction. Nous adopterons la perspective de Doritt Cohn qui « considère que les genres historiques et romanesques axés sur l'évocation d'une vie constituent [...] le champ générique où récits factuels et récits de fiction se rejoignent le plus et sont le plus à même de se recouvrir »<sup>276</sup>.

Higginson a laissé quelques écrits épistolaires auprès de rédacteurs en chef, ainsi qu'à plusieurs Directeurs de l'Administration ; mais il est parfois difficile d'affirmer qu'il en est le véritable auteur. John Higginson évoluait en effet dans l'incertitude de plusieurs langues (allemand, anglais, français et peut-être bichelamar quand d'autres le croyaient polonais), mais son implication dans la vie politique locale suggère qu'il était soucieux de sa « légende ». De même, d'autres documents ont adressés au Rédacteur en chef du quotidien australien *Globe* rédigés entre janvier et février 1888 à Londres signés « Un Polynésien » : leur paternité est mystérieuse mais ils présentent des similitudes graphologiques avec les précédents. Quoi qu'il en soit, il a exercé une présence singulière dans la construction de la Nouvelle-Calédonie en tant que colonie et terre d'exploitation minière.

Il gagne donc de son vivant, une stature de personnage romanesque, en inspirant à l'écrivain britannique Robert Bontine Cunninghame Graham la nouvelle *Higginson's*

---

<sup>275</sup> KRISTEVA, Julia. *La révolution du langage poétique*, Paris, Éditions du Seuil, Points Essais, (1974), 1985, p. 338.

<sup>276</sup> COHN, Doritt. *Le propre de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, (1999), 2001, p. 36.



*Dream*. L'auteur révèle en effet l'historicité de la mine et de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie. Le nouvelliste semble avoir saisi à travers l'itinéraire de l'entrepreneur une profonde remise en question des valeurs morales qui fondent la colonisation : le dévouement à l'Empire, la détermination, et le désir de répandre la civilisation cèdent irrémédiablement face à la jalousie, à la déception et à la cupidité. Au moment de sa publication en 1898, la prospérité d'Higginson est déjà sur le déclin, ses échecs répétés ont défait sa réputation, la nouvelle de Cunninghame-Graham a déjà le ton de l'hommage, voire de la réhabilitation. Higginson y est représenté comme un bâtisseur visionnaire, généreux et courageux, anéanti par une colonie vulgaire et ingrate. Ce texte est d'abord publié en 1898 dans la *Saturday Revue*<sup>277</sup> après que son auteur l'eut fait corriger par Joseph Conrad, alors en plein chantier de *Heart of Darkness*.

On retrouve dans cette nouvelle le motif des « ténèbres » reculant face aux œuvres de la civilisation chère à Conrad. Mais *Higginson's Dream* explore les contradictions qui envahissent un John Higginson romanesque qui, en philanthrope visionnaire et animé par l'idéal civilisateur, découvre que les routes, les mines et les bâtiments qu'il a contribué à bâtir ont semé la désolation et la mort parmi les indigènes qui lui ont pourtant permis de retrouver une paix intérieure. Lorsque la nouvelle est rééditée en 1900 dans le recueil *Thirteen Stories*, Higginson est tombé en disgrâce, il parcourt l'Europe afin de fuir un nombre croissant de créanciers et de procès. Sa présence dans le Pacifique, telle que la décrit Cunninghame-Graham est des plus singulières :

Strange that a kindly man, a cosmopolitan, half French, half English, brought up in Australia, capable, active, pushing, and even not devoid of that interior grace a speculative intellect, which usually militates against a man in the battle of his life, should think that roads, mines, harbours, havens, ships, bills of lading, telegraphs, tramways, a European flag, even the French flag itself, could compensate his islanders for loss of liberty. Stranger in his case than in the case of those who go grown up with all the prejudices, limitations, circumscriptions and formalities of civilization become chronic in them, and see in savage countries and wild peoples but dumping ground for European trash, and capabilities for the extension of the Roubaix or the Sheffield trade; for he had passed his youth amongst the islanders, loved their women, gone spearing fish with their young men, had planted taro with them, drunk kava, learned their language, and become an expert as themselves in all their futile arts and exercises; knew their customs and was as one of them, living their life and thinking it the best.<sup>278</sup>

---

<sup>277</sup> *Saturday Revue*, Vol. I, n° 10, 1898.

<sup>278</sup> CUNNINGHAME GRAHAM, Robert Bontine, *Thirteen stories*, London, Elibron Classics, (1900), 2006, pp. 177-178.

L'homme aurait à la fois la naïveté et la spontanéité des « islanders » parmi lesquels il a vécu (et qu'il a, selon Graham, réduit en esclavage), mêlées à une extraordinaire acuité d'homme d'affaires et de conquérant. Il bouleverse profondément son paysage : des navires de marchandise le suivent, il trace des chemins de fer, il laisse derrière lui des ponts, des quais, des routes et, surtout, des mines. Il va jusqu'à incarner une colonisation, comme le suggère l'article que lui consacre Pierre de Coubertin à sa mort en 1906 :

Higginson eut la foi : il ne se préoccupa point de ce que feraient les autres ; il agit par lui-même. Le cadre lui plaisait ; il sut deviner les ressources qu'il ignorait : la fortune répondit à ses efforts. D'une brousse habitée par les sauvages, il fit un centre de féconde activité. Il créa l'industrie métallurgique du cuivre et fonda au Diahot une importante usine. Non loin avait été découvert un gisement aurifère ; il y établit une exploitation perfectionnée. Ailleurs, il mit en œuvre des mines de plomb argentifère.<sup>279</sup>

Higginson est un « créateur » ; son action, bien qu'ancrée dans le réel, est une véritable poésis. Elle est motivée par l'idéal colonial le plus stéréotypé : le recul de la « brousse » en faveur du progrès, du profit et de la « perfection ». Coubertin ne parle pas de civilisation, mais d'un « centre de féconde activité ». Ce que cet article révèle à la fois d'Higginson et de l'activité minière, c'est la capacité d'effacement, la mine fait d'abord des absents : les « sauvages » ont disparu avec la « brousse ». Et, pour nous, l'essentiel de son action est dans les premières modifications d'un paysage : la rade de Port de France qui s'anime d'une vie nouvelle, la mondanité qui s'installe avec les allées et venues des premiers notables coloniaux de la Nouvelle-Calédonie, les batailles financières, les pâturages, la présence des travailleurs du bagne dans les rues, et surtout, la mine. Il semble que, d'après la biographie<sup>280</sup> que lui consacre Anne-Gabriel Thompson, John Higginson soit l'un de ces personnages énigmatiques qui servent de modèles pour les romans de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : il a été métamorphosé par le périple dans les colonies.

Il s'est réinventé une vie aux antipodes : dans le bateau qui l'amène de Sydney vers Port de France (future Nouméa) en 1859, les passagers sont intrigués et impressionnés par ce jeune homme plein d'énergie dont le nom révèle des ascendances

---

<sup>279</sup> COUBERTIN (DE), Pierre. « L'Homme des Nouvelles-Hébrides », *Le Figaro*, Paris, 26 janvier 1906.

<sup>280</sup> THOMPSON, Anne-Gabrielle. *John Higginson, spéculateur-aventurier à l'assaut du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, Collection Biographie du XIX<sup>e</sup>, 2000.

irlandaises, « qui parle allemand avec les Alsaciens à bord »<sup>281</sup>, mais dont l'anglais approximatif trahit une origine que beaucoup pensent polonaise et juive. Pour d'autres, il serait un jockey arrivé en Australie avec une cargaison de chevaux de course. Et les manières du personnage sont plutôt rustres. C'est la première irruption d'Higginson dans l'histoire du Pacifique : pas de date de naissance, des signes qui nous renvoient aux extrémités de l'Europe, de l'audace, de la détermination et quelques lignes du récit<sup>282</sup> que rédigera Bridget Casey, adolescente lors du voyage vers Port de France en 1859, où apparaît le premier portrait de John Higginson. Il gagne d'abord une notoriété peu flatteuse qui traduit cependant le débordement d'énergie du personnage.

Le premier journal officiel de la colonie, *Le Moniteur officiel de la Nouvelle-Calédonie*, fondé en 1859 par le Capitaine Saisset, ne manque pas de relater ses entorses à la loi, en publiant le 26 février 1860, par exemple, condamnation par le Tribunal du « (...) sieur HIGGINSON à 5 francs d'amendes et aux frais, pour avoir amarré un cotre au pont de l'Aventure ». Comme Paddon, Higginson fait preuve de telles audaces qu'elles entament en partie la confiance de l'Administration coloniale : il a, par exemple, abandonné la production de la chaux nécessaire au chantier de l'île Nou, rompant ainsi le contrat qui le liait à l'Administration. Il finit par embarquer à bord d'une goélette en partance pour les Nouvelles-Hébrides (Vanuatu). Higginson fuit également, ceux qui l'ont déjà obligé à quitter l'Australie et vraisemblablement à changer de nom, ainsi que ceux qui, déjà en Nouvelle-Calédonie, pourraient lui reprocher ses nombreuses entorses aux règles. Finalement, Higginson n'arrivera pas aux Nouvelles-Hébrides préférant stationner dans une tribu de l'île Ouen.

En 1861, il regagne discrètement la Nouvelle-Calédonie pour, semble-t-il, deux raisons : le décès de son concurrent Paddon, et l'arrivée en mai 1861 d'une compagnie disciplinaire d'une centaine d'hommes employés à l'aménagement du port. Il s'agit de démolir la « Butte Conneau », du nom de Théophile Conneau<sup>283</sup>, physicien personnel de Napoléon III et ancien négrier aux Antilles, arrivé en Nouvelle-Calédonie comme agent de colonisation en 1855, avant d'être nommé Capitaine du port. Celui-ci avait

---

<sup>281</sup> *Ibid*, p. 18.

<sup>282</sup> CAPORN (née CASEY), Bridget. *New Caledonia in 1859*, (1904), Sydney, Mitchell Library traduit dans *Six textes anciens sur la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, SEH, 1969.

<sup>283</sup> Il publie aux États-Unis sous le pseudonyme Théodore Canot, *Adventures of an African Slaver* en 1854 (Dover Publications, New York, 2003) qui paraît en 1931 en France sous le titre *Confessions d'un Négrier* (Phébus, Collection Libretto, Paris, 1989 et Ancre Marine, Paris, 2008).

fait ériger un «édifice» sur lequel il avait sa résidence ; ce qui lui permettait de contrôler facilement les entrées et sorties de navires dans la rade. En se faisant embaucher comme manœuvre sur ce chantier, aux côtés de son associé Watson, Higginson cherche à pouvoir observer la vie sur le port, la venue de navires commerciaux et saisir la moindre occasion.

Au début de l'année 1862, la mine en Nouvelle-Calédonie ne concerne encore que le charbon dont le principal acheteur est la marine et les navires de commerce en stationnement dans la rade de la capitale. Mais des personnages de la trempe d'Higginson qui ont assisté, dix ans plus tôt, à la ruée vers l'or en Australie, rêvent à de pareilles aventures en Nouvelle-Calédonie ; d'autant plus que, sur le port, Higginson a pu réaliser la manne financière que représente l'exploitation des ressources minières. Le potentiel du sous-sol de l'île est déjà connu, et la rumeur s'amplifie depuis la demande de concession de Darnaud en 1858 : on aurait trouvé de l'or dans le nord, on parle aussi de cuivre, de chrome, de cobalt, et même du pétrole<sup>284</sup>, mais pas encore de nickel... Higginson se tourne alors vers d'autres activités que Charles Guillain, qui vient d'être nommé à la tête de la colonie, a décidé d'encourager. En 1864, la Nouvelle-Calédonie reçoit en effet son premier convoi de Transportés : en tout 250 hommes et gardiens qu'il faut approvisionner : cela constitue une nouvelle source de revenus pour Higginson. Rapidement, il se rachète une image et signe, le 5 décembre 1864, un marché avec le Conseil d'Administration pour un premier achat de 500 kg de marchandises destinés à la Pénitenciaire. Finalement, il s'associe avec des commerçants de Sydney, ce qui lui offre le contrôle sur le commerce des denrées entre l'Australie et la Nouvelle-Calédonie. Ses associations s'étendent bientôt à deux autres villes australiennes : Melbourne et Adélaïde. En bons termes avec l'Administration Coloniale qu'il contribue à enrichir, Higginson est devenu un notable toujours aux aguets.

L'homme d'affaires tient à se rendre visible de tous ; son succès suscite beaucoup d'admiration et de respectabilité. L'Administration lui accorde donc une nouvelle faveur en lui octroyant 100 hectares de terres à Koulevé destinées à l'élevage

---

<sup>284</sup>Le pétrole est recherché de 1907 à 1911 au Ouen Toro près de Nouméa, puis à Koumac de 1913 à 1921, un dernier forage est réalisé à Gouaro (Bourail) en 1951, sans plus de succès. Cf. <http://croixdusud.info/economie/mines.php> et CLAQUIN, E. Métaux, pétrole et charbon de la Nouvelle-Calédonie, Paris, 1909.

de bétail australien. Là encore, la manœuvre est habile : il s'agit de devenir l'unique fournisseur en viande de la Pénitencière. La chronologie de la mine en Nouvelle-Calédonie nous révèle que l'intérêt d'Higginson a été tardif. Il s'est lancé aussitôt dans l'agriculture et l'élevage. Les succès de la canne à sucre aux Antilles sont dans tous les esprits tournés vers les colonies, reste à trouver une main d'œuvre gratuite dont l'engagement n'est pas soumis aux règles de l'esclavage aboli en France en 1848. De plus, la plante est endémique à la Nouvelle-Calédonie, et les tentatives d'exploitation à grande échelle se multiplient dès 1857 avec le colon Louis Théodore Bérard, mais celui-ci est assassiné avec une dizaine de ses travailleurs néo-hébridais. En 1859, Gouverneur cherche à encourager l'exploitation sucrière et récompense Frédéric Joubert, le fils de Didier Joubert en lui cédant 3600 hectares de plantation dans la plaine de Dumbéa, qui sont aussitôt saccagés par les sauterelles.

Il faut attendre 1862 pour que le Gouverneur Guillain relance le projet. Peu de colons s'y risquent, et la plupart sont déjà enflammés par la recherche du minerai providentiel. Déjà confortablement installé dans l'importation, Higginson voit une nouvelle occasion de succès. Lorsque Guillain invite des planteurs réunionnais accompagnés de leurs ouvriers indiens à initier les colons de la Nouvelle-Calédonie à la culture sucrière, Higginson est déjà sur le qui-vive. Le 4 septembre 1865 Ferdinand Joubert inaugure une plantation à Koé et, en décembre 1866, il peut mettre en vente près d'une tonne de sa production à Sydney et présenter quelques échantillons à l'exposition intercoloniale de Melbourne ; c'est, bien sûr Higginson qui est envoyé comme émissaire. Ses bonnes relations avec l'Administration et le succès rencontré à Melbourne lui ont permis d'obtenir la gestion frauduleuse du blackbirding dès 1865.

De 1863 à 1865, Jules Garnier a effectué ses expéditions dans l'île qui n'ont pas manqué d'attirer l'attention. De son côté, Higginson qui ne semble pas encore s'intéresser aux affaires minières, multiplie les associations, australiennes pour la plupart du temps. Pour le moment, il est encore captivé par le sucre et le transport. En juillet 1870, la colonie se trouve affaiblie par l'engagement de sa métropole dans la Guerre franco-allemande ; les investissements sont temporairement ralentis. Mais une formidable relance débute avec la proclamation de l'III<sup>e</sup> République le 4 septembre 1870. *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* publie, dès le 14 septembre, des appels d'offre vers la colonie, ouverts même aux étrangers. Devenu mandataire de la Maison

Montefiore and Montefiore basée à Sydney, favorisé par le manque de poigne du nouveau Gouverneur Gaultier de la Richerie, Higginson se place très facilement dans la course. Son idée concerne d'abord les transports : il veut créer et contrôler une ligne maritime Sydney/Nouméa (Port de France a été rebaptisé en 1866). Le Service des Transports Maritimes est créé au cours des mois suivants à partir d'une association entre la Compagnie de la Nouvelle-Calédonie de Ludovic Marchand, Montefiore and Montefiore ainsi que de la participation de l'Administration sous forme de subventions mensuelles.

En Australie, la société Montefiore and Montefiore est également impliquée dans les affaires minières et c'est avec ces nouveaux associés qu'Higginson entame les exploitations et les prospections minières en Nouvelle-Calédonie. Au cours de cette année 1870, quatre prospecteurs australiens découvrent de l'or dans la rivière Diahot. Ils obtiennent une concession qu'ils nomment Fern Hill, mais sans disposer de l'équipement nécessaire à son exploitation ; c'est à ce moment qu'intervient Higginson. Une ruée vers l'or est-elle possible en Nouvelle-Calédonie ? L'Australie a vécu la sienne quelques décennies auparavant, Higginson décide de devenir un artisan actif de celle de la Nouvelle-Calédonie. Cependant, les régions aurifères calédoniennes sont isolées, hostiles, infestées de moustiques et les filons se révèlent assez décevants. Entre décembre 1870 et mars 1871, un peu plus d'un kilo d'or pur est extrait de Fern Hill, cette production n'est pas à la hauteur des espérances. C'est la découverte de gisement de cuivre en 1872, dont l'Australie est également un des premiers fournisseurs mondiaux, qui est déterminante. Une telle découverte est une aubaine pour Higginson.

Il faudrait peut-être insister sur les rapports qu'il instaure avec le bagne. L'envoi des premiers Transportés en 1863 crée une certaine panique dans la colonie : c'est le Gouverneur Paul Feillet qui résumera ce que représente le bagne dans l'imaginaire collectif : « le robinet d'eau sale » qu'il fermera en 1897. Higginson participera temporairement à modifier cette perception de la population pénale en étant le premier à la faire participer à l'enrichissement de la colonie. Il montre d'abord comment le bagne peut devenir une source de profit lorsqu'il se lance dans la production sucrière en signant le 10 mars 1870 un nouveau contrat avec l'Administration pénitentiaire dit de « la Bacouya ». Il s'engage à bâtir, sur une concession de 500 hectares à Bourail

accordée par l'Administration, une usine capable de livrer, dès 1872, mille à mille cinq cent tonneaux de canne. De qualité médiocre, le sucre de Bourail ne se trouvera jamais une place sur le marché déjà dominé par la production des « îles à sucre » ; c'est un échec. On parle avec sarcasme de « la colle de Bourail »<sup>285</sup>.

L'année suivante, 1872, ses agents recruteurs aux Nouvelles-Hébrides sont accusés d'enlèvements ; son implication dans le *Blackbirding* est découverte. Cette pratique, quelques décennies après l'abolition, est embarrassante, mais Higginson continue de bénéficier de la bienveillance de l'Administration. Tout s'accélère avec la découverte du cuivre à Balade en 1872. Ce n'est pas le premier gisement de cuivre découvert en Nouvelle-Calédonie, mais le premier de cette importance. Encore une fois, Higginson s'apprête à modifier le paysage de la colonie, à lier une économie de comptoir hésitante aux exigences d'une Europe industrielle. Cependant, lorsqu'en 1872, l'Ingénieur Heurteau effectue sa tournée d'inspection – qui aboutira à la création de la Législation minière<sup>286</sup> – il est frappé par la gestion approximative, l'inexpérience et le gaspillage sur l'exploitation de Fern Hill qui ferme d'ailleurs en 1873. La multiplication des exploitations de cuivre à partir de 1872, apporte des espoirs concrets compte tenu de l'exemple australien.

---

<sup>285</sup> « Le cycle du sucre calédonien a duré en tout un quart de siècle, de 1865 à 1890 ; Vingt-cinq années pendant lesquelles, tour à tour, grands colons, industriels puis concessionnaires pénaux se sont épuisés à la poursuite d'une chimère autour de laquelle s'est efforcée de se construire entre 1859 et 1878 la première colonisation libre agricole de l'île. [...] Dans ce pays où tout était à créer on croyait tenir là une recette assurée de réussir et susceptible de trouver un débouché sur le marché voisin. Aussi, l'Administration locale allait-elle encourager son développement. » SAUSSOL, Alain. « Des créoles sucriers en Nouvelle-Calédonie ou l'échec d'une économie de plantation (1859-1880) », *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, vol. 42, n°82-83, 1986, pp. 85-86.

Cf. SAUSSOL, Alain. « Les sauterelles et la ruine de la colonisation sucrière en Nouvelle-Calédonie ». Nouméa, *Bulletin de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°24, 4<sup>e</sup> trimestre 1977.

<sup>286</sup> Il est peut être difficile de concevoir l'administration capable de délivrer et d'enregistrer toutes ces demandes de concessions minières, surtout à travers l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie où la saisie autoritaire des sols semble être la seule règle. La mine n'est pourtant pas un fait nouveau pour la France du Second Empire. Il faut, de plus, mentionner les réformes administratives instaurées sous Napoléon I<sup>er</sup> afin d'instaurer une meilleure gestion des ressources. La première ébauche d'une législation autour de la mine apparaît en 1810, sous Napoléon I. En octobre 1862, la promulgation du code judiciaire français en Nouvelle-Calédonie facilite l'adaptation de certaines lois. Le texte napoléonien est appliqué tel quel en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'arrêté du 13 septembre 1873 qui restera en vigueur pendant 10 ans. Les propriétaires sont soumis à l'obligation d'une signalisation plus rigoureuse des concessions à l'aide de poteaux régis par le Service Cadastral en place depuis 1856 dans la colonie. On parle alors d'une Législation Minière de la Nouvelle-Calédonie qui est en fait, une adaptation du texte napoléonien par voie de 6 Décrets successifs (pris en 1883, 1896, 1906, 1913 et 1927). Mais c'est en 1876, année où l'ingénieur Charles Emile Heurteau rédige son rapport dans lequel il soulève le problème des « claims », ces terrains miniers acquis par le premier coup de pioche, que les changements les plus significatifs ont été observés.

Rapidement, le transport du minerai se fait en tramways et chevaux. Higginson est résolument tourné vers l'Australie où les milieux d'affaires lui offrent les crédits nécessaires à ces nouveaux équipements. La Compagnie des Mines de Cuivre de la Balade créée en mai 1873 permet de faciliter la circulation des capitaux australiens ; les sociétés Morgan et Montefiore y occupent une place importante. Pour sa première année d'exploitation, la mine de Balade rapporte peu : le transport vers l'Australie est coûteux, mais Higginson a déjà fait une modeste entrée sur le marché européen ; son cuivre est négocié à Londres. S'il accumule les déficits auprès de l'Union Bank basée à Melbourne, ainsi qu'auprès de leur agent londonien R. Brooks & Co, la confiance demeure néanmoins. Son associé Morgan entame une carrière politique (il sera bientôt Premier Ministre de l'Australie du Sud) et Watson est happé par d'autres opportunités, c'est donc seul qu'Higginson prend en main la direction des affaires. 1875 est presque une année de consécration ; en effet, si Heurteau avait été implacable face à la gestion de Fern Hill, il salue dans son second rapport, le courage et l'audace de l'investisseur en écrivant au Ministre de l'Outre-mer et des colonies :

Son énergie, son audace et sa persévérance ont quelque chose d'extraordinaire. Je partage l'opinion que c'est Monsieur Higginson qui seul et sans secours a donné la première impulsion aux mines et à bien d'autres entreprises en Nouvelle-Calédonie.<sup>287</sup>

Higginson est à nouveau un négociant envié et respecté. Partir à Paris ou à Londres à la rencontre de ses nombreux associés fait désormais partie de ses habitudes. L'exploitation du cuivre a tenu ses promesses, bien que le marché soit largement dominé par l'Australie, la production de la Nouvelle-Calédonie y occupe une place de choix et l'île est désormais au cœur des convoitises. Nombreux sont les prospecteurs qui veulent y tenter leur chance, car on sait les ressources multiples ; on parle de la houille, de l'or, du cuivre, et, depuis l'inspection de Garnier, un nouveau minerai commence, à attirer l'attention – des prospecteurs australiens en disputent la propriété aux Français à partir de juin 1874.

John Higginson s'apprête donc à participer au premier *rush* du nickel qui débute en 1874. Jules Garnier, Christofle, le Baron de Rothschild, Hanckar et Marchand sont les premiers noms qui s'illustrent dans ce nouveau chapitre de l'histoire coloniale. Il y a également quelques institutions et associations parfois éphémères comme l'usine

---

<sup>287</sup> Cité dans THOMPSON, Anne-Gabrielle. *John Higginson, spéculateur-aventurier à l'assaut du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, Collection Biographie du XIXe, 2000, pp. 60-61.



pilote à Septême dans la région de Marseille coordonnée par Garnier et la Banque de la Nouvelle-Calédonie. Seule, la Société le Nickel fondée en 1880, parvient à s'implanter définitivement. Il est évident que le *rush* ne peut s'expliquer exclusivement par des raisons historiques et économiques, c'est-à-dire la Révolution Industrielle et les nouveaux besoins en matériaux qu'elle a participé à créer. Ce que nous cherchons à mettre en évidence, c'est l'action d'Higginson qui a préparé l'économie et le paysage de la colonie : il a créé les réseaux d'influence, et beaucoup ont déjà adopté cet esprit d'entreprise et de conquête nécessaire pour appréhender le sursaut économique qui fera également des perdants, car la première crise du nickel a lieu en 1877. En 1878, le filon aurifère de Fern Hill est épuisé et la mine est obligée de fermer après six ans d'activité. De plus, la Grande Révolte de 1878 perturbe grandement le bon déroulement des exploitations sucrières de Moindou et Bourail déjà si précaires et les contraint à la fermeture définitive.

Qu'importe, Higginson se consacre exclusivement au nickel, et avec un succès comparable à celui du cuivre. Le nickel de la Nouvelle-Calédonie s'est révélé unique par sa composition chimique ; c'est un minerai sulfuré dont l'on retire des fontes d'une teneur de 65%. Allemands et Anglais en sont les principaux acheteurs. La naturalisation de Higginson obtenue en 1876 l'implique plus intensément dans les affaires coloniales françaises. Pourtant, les dettes s'accroissent dangereusement à partir de 1879, même s'il a pu devenir, entre temps, une autorité auprès du Gouvernement : en 1878, les Ministres de la Marine et des colonies et celui des Affaires Etrangères, sollicitent son avis sur le devenir des Nouvelles-Hébrides d'où l'homme d'affaires fait venir, semble-t-il par le *Blackbirding*, une partie de sa main d'œuvre. Son premier créancier est Morgan ; il parvient à régler cette dette en cédant sa part de la mine Balade. Il s'essaie ensuite à de nouvelles associations : avec son concurrent Hanckar avec lequel il fonde la John Higginson & Cie aidé de Jules Garnier et d'une équipe d'ingénieurs. Cette nouvelle société loue son assistance technique pour l'exploitation des hauts fourneaux.

Le succès est de retour lorsque la Société pour le Traitement des nickels et autres minerais de Paris s'associe à eux pour fonder la Société Le Nickel (S.L.N.) en 1880 ; c'est la seule de ses sociétés qui survivra à Higginson. L'exportation semble être la seule voie de réussite, il fonde la même année la New Caledonie Mines and Co à

Glasgow en 1882. Mais les dettes contractées auprès de la Maison Rothschild augmentent et ce dernier récupère la société en 1884. La même année, pour rattraper la perte de la main d'œuvre des Nouvelles-Hébrides, il fonde d'abord la Compagnie Calédonienne des Nouvelles-Hébrides à travers laquelle il cherche à conserver les intérêts français dans l'archipel puis présente au Gouvernement un projet pour l'annexion de celui-ci. Il acquiert ainsi une audience politique, à tel point que le Gouvernement consent à lui accorder quelques crédits ; il a, en effet, perdu la confiance d'une grande partie de ses associés devenus des créanciers sans pitié.

Ses dernières acquisitions sont les mines de plomb argentifère et de cuivre Ao, Pilou et Mérétrice entre 1884 et 1887. Il constitue une dernière société dite « des Mines du Nord » et obtient un nouveau contrat avec la Pénitencière en 1888, contrat qui est récupéré par la S.L.N. dès 1890. Sa crédibilité perdue, le 9 février 1888, il tente de se défendre suite à un article sarcastique paru dans le *Globe* à Londres. On parle du « Higginson's dream » - qui a inspiré le titre de la nouvelle de Cunninghame Graham - , moquerie à laquelle Higginson répond :

C'en est fait du rêve d'Higginson, dites-vous. « Higginson's dream is doomed ». Etes-vous bien sûr que j'ai fait un rêve ? N'êtes-vous pas victime d'une illusion quand vous affirmez avec quelque ironie que mon rêve s'est envolé ? Raisonçons un peu, si vous le voulez bien.<sup>288</sup>

Il se reconnaît en « rêveur » noble et généreux de la colonisation dans le Pacifique, mais surtout habile artisan et modérateur dans la bataille où s'affrontent dans un combat inégal, les puissances française et britannique au sujet des Nouvelles-Hébrides, la France étant la grande perdante. Higginson mènerait son action à travers sa Compagnie Calédonienne des Nouvelles-Hébrides fondée en novembre 1882, et contribuerait au maintien de puissance coloniale française dans la région. Il poursuit :

L'obstacle imprévu a été la Compagnie Calédonienne des Nouvelles-Hébrides fondée par moi en 1882, qui a pris le contre-pied de la politique anglaise en s'appropriant la méthode qui avait si bien réussi à vos nationaux. Est-ce un rêve que d'avoir suivi l'exemple d'hommes aussi pratiques que les Anglais ? L'événement a prouvé que le rêve, puisque rêve il y a, est devenu une réalité, plus vite encore que nous n'osions l'espérer. Notre Compagnie a acheté aux indigènes des Nouvelles-Hébrides tout ce qui était à vendre, elle a installé des comptoirs commerciaux sur différents points de l'Archipel.[...] Je m'étais promis qu'un jour viendrait où titres et comptoirs seraient la propriété de la Compagnie Calédonienne des Nouvelles-Hébrides. Était-ce un rêve, peut-être en 1882. En 1887, c'était la réalité même.<sup>289</sup>

---

<sup>288</sup> Lettre à Monsieur le Rédacteur en chef du *Globe* à Londres », Paris, 6 février 1888, traduction, manuscrit, signé John Higginson, Archives territoriales de la Nouvelle-Calédonie.

<sup>289</sup> *Ibid.*

Higginson hésite entre triomphalisme et apologie. Après tout, les plaintes que suscite l'hégémonie de sa compagnie sur l'Archipel, ne sont-elles pas le signe d'un succès insolent ? Pourtant, comme nous le montrera la suite des événements, Higginson dégringole : il agace plus qu'il ne suscite l'admiration. On observe d'ailleurs qu'il est progressivement mis à l'écart par ses actionnaires. La Société des Mines du Nord est dissoute en 1891 et ses biens sont menacés de saisie, il préfère les confier au groupement anglo-australien du Pacific Islands Syndicate. Le Gouvernement australien, dont il a réussi à gagner la confiance, l'aidera à récupérer ses biens. Cependant, la dette auprès de Rothschild continue d'augmenter. Associations et dissolutions se succéderont ainsi de 1894 à 1902 : il s'est rabattu sur le cuivre avec la constitution de l'International Mining en 1895 qui, dissoute en 1899, devient la Caledonian Copper Corporation. John Higginson vient de commettre une erreur et en 1901, la Maison Rothschild l'assigne devant le Tribunal de Commerce pour non-paiement de dette, l'année suivante ; c'est au tour des actionnaires londoniens de la Caledonian Copper Corporation de l'attaquer en justice.

Ruiné et harcelé par ses nombreux créanciers, il s'installe à Paris afin d'y retrouver un certain anonymat, il y décède en octobre 1904, soit une année après la deuxième crise du nickel. La singularité de cette crise est d'avoir été organisée, principalement par les acteurs de la S.L.N. Les successeurs d'Higginson semblent avoir retenu son enseignement : constituer des réseaux – autant de refuges en cas de crise – mais ils ont, en plus, un sens aiguisé du sacrifice, presque cynique. Les nouveaux venus de la S.L.N. protestent contre la pression financière exercée par l'État, au contraire d'Higginson qui l'a recherchée, tout en sachant la contourner. Nous voyons à travers la trajectoire d'Higginson comment la mine s'est durablement imposée comme un monde opaque dans l'imaginaire de la Nouvelle-Calédonie. Il n'est d'ailleurs le héros ou l'antihéros d'aucun récit fictionnel en Nouvelle-Calédonie. Cette image se superpose à la vision grandiose et si paradoxalement impérialiste proposée par Karl Marx.

### 3. La mine et l'orgueil de la littérature coloniale : les « Souvenirs » de Gegout et Malato opposés à une chronique de Francisque Ordinaire - 1889

L'itinéraire d'Higginson, tel que nous l'avons tracé, nous a d'abord révélé l'atmosphère d'une nouvelle ville coloniale ; l'opulence, les salons, les bureaux d'affaire, l'administration, et un paysage de terrains arpentés qui commencent à être cadastrés et délimités. Nous avons aussi entendu résonner toutes les langues de l'Empire, et de nouvelles comme le bichelamar, nous avons également vu des mouvements – ceux du *Blackbirding* et des Travailleurs immigrés sous contrat – nés des nouveaux impératifs ou difficultés des processus de colonisation. Comme l'explique l'historien C.A Bayly :

Même après que la traite et l'esclavage eurent définitivement disparu partout dans le monde, le système de main d'œuvre engagée y constitua une autre forme d'asservissement susceptible de s'y substituer [...] Ouvriers chinois et japonais furent envoyés dans l'Asie du Sud-Est, dans le Pacifique, et en Amérique du Nord et du Sud, où ils jouèrent un rôle essentiel dans la construction des chemins de fer et l'essor des industries minières.<sup>290</sup>

Bien qu'elle oublie les Javanais en Nouvelle-Calédonie, cette synthèse fait apparaître à la fois le fondement (« l'asservissement ») et la transition entre deux systèmes coloniaux que sont l'esclavage et l'engagement des travailleurs sous contrat. Elle permet également de souligner leur importance dans l'histoire coloniale et économique de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans cette transition et pour ce qui forme alors l'opinion mondiale (les Empires), la période de la traite est à faire oublier, en revanche, les succès industriels – nouvelles réussites coloniales – sont à célébrer, et c'est le rôle que s'attribuent la presse et les nouveaux auteurs coloniaux. Le *Blackbirding* et, plus tard, l'engagement des travailleurs immigrés, apparaissent ainsi comme un prolongement de la traite à laquelle Higginson a participé ; et c'est là une partie de l'historicité du personnage — dans ce brassage forcé de populations qui participe également à la gloire coloniale que nous analysons ici. Mais tout s'y déroulait sans que nous ayons pu nous interrompre et observer les « minorités »<sup>291</sup> et les mouvements qu'elles pouvaient

---

<sup>290</sup> BAYLY, C.A. *La Naissance du Monde Moderne (1780-1914)*, Paris, Monde Diplomatique / Les Éditions de L'Atelier, (2004), 2007, pp. 660-661.

<sup>291</sup> Nous adoptons le terme tel que le conçoivent Deleuze et Guattari : « (...) Une minorité ne peut comporter qu'un petit nombre ; mais elle peut aussi comporter le plus grand nombre, constituer une majorité absolue, indéfinie. [...] Ce qui définit donc une minorité, ce n'est pas le nombre, ce sont les rapports au nombre. Une minorité peut être nombreuse ou même infinie ; de même une majorité. » in *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, pp 586-587. En ce sens, les Révoltes de 1878 et 1917 traduisent ces « rapports au nombre » des Kanak : démographiquement moins

impulser. Nous avons, en effet, parlé d'absents dans le parcours d'Higginson. La Grande Révolte de 1878 qui s'y superpose donne une pleine épaisseur aux Kanak — cette première « minorité ».

Nous découvrons ainsi une strate supplémentaire de l'histoire coloniale, mais aussi de la mine où se posent les questions des marges ; cette interrogation se prolonge avec la Révolte de 1917 (qui est la première à prendre la mine pour cible) dont le premier « témoin littéraire » est l'ethnologue Maurice Leenhardt. Nous pourrions également dessiner une carte plus étendue, où apparaîtraient l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Nouvelles-Hébrides, la France, ainsi que les provenances hypothétiques d'Higginson : l'Irlande, la Pologne, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre où il a trouvé certains de ses associés. Ces distances parcourues, ces risques et ces audaces, ce vécu « exotique » des paysages, sont des constantes de l'aventure coloniale, c'est-à-dire d'un imaginaire qui va durablement irriguer les premières tentatives de création littéraire des espaces de colonisation. Pourquoi insister sur les marges et, par extension, convoquer à nouveau les descriptions de Ratzel ? C'est, en fait, à travers les tableaux de la main d'œuvre que s'est fabriqué un héroïsme littéraire. L'ambiance feutrée des bureaux et des signatures de contrats sert d'arrière plan. Et c'est la presse qui apporte les premières pièces à la construction de cet imaginaire.

Il s'agit de dresser le portrait d'une colonie en marche, de montrer une nouvelle colonisation et un nouveau réveil et enrichissement de l'Empire. Deux figures se détachent qui se retrouveront dans les premiers récits coloniaux : le « mineur » et le « prospecteur ». Nous avons vu la contribution de la presse à l'idéologie qui accompagnait les premières années d'édification de l'économie minière. Nous avons souligné « l'hésitation » sur laquelle se fonde la colonisation de la Nouvelle-Calédonie : l'enjeu est, pendant les années 1860 à 1880, en s'appuyant sur la caution journalistique, d'offrir un récit de cette colonisation, de la rendre familière à la nation entière. Du 18 avril<sup>292</sup> au 14 juin 1889, Francisque Ordinaire, rédige dans *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, une chronique intitulée « De Paris à Nouméa », destinée à

---

nombreux, « minorisés » par et au sein de l'organisation économique coloniale, capable pourtant de la perturber, voire, de la dévier définitivement, à l'instar des effets de l'Insurrection de 1878 sur les exploitations sucrières de Bourail et Moindou. Entre les deux dates : le Décret d'Indigénat adopté en 1887 témoigne de cette nécessité de contenir la « minorité ».

<sup>292</sup> C'est la date la plus ancienne qui nous soit parvenue. Il semble que les débuts de la chronique soient antérieurs à cette date, mais les archives n'ont pas résisté aux ravages du temps.

offrir un regard de la métropole aux habitants de la colonie de Nouvelle-Calédonie<sup>293</sup>. Plus que de l'usage parisien « importé » de la chronique défini par Marie-Ève Thérénty<sup>294</sup>, la présence de Francisque Ordinaire dans les colonnes du *Colon* a pour fonction de « faire entendre » la voix de Paris, et plus largement de la mère-patrie, aux colons ; si possible de faire entendre sa fierté et son admiration pour sa colonie du Pacifique si longtemps discréditée par le bagne.

Francisque Ordinaire est un « ancien député » et « chargé de mission », il revendique cette fonction politique, semble-t-il, pour assurer de la justesse de son propos. En 1889, Ordinaire est en quête d'une nouvelle crédibilité politique après le revers électoral qu'il a subi en 1885 après s'être présenté à Lyon<sup>295</sup>. Montrer sa capacité à traiter les affaires coloniales peut être considéré comme une stratégie électorale. La mine y apparaît dès le 22 avril 1889. Neuf années après la fondation de la Société le Nickel, Francisque Ordinaire veut donc rassurer, confirmer, à travers sa présence en tant qu' « ancien député », que l'exploitation du nickel fait la grandeur, et l'utilité de la Nouvelle-Calédonie et peut, surtout, éclipser ou modifier l'opinion vis-à-vis du bagne. Il adopte ainsi une posture d'historien et croise les informations chronologiques et économiques :

Nous suivons toujours la rivière, dont nous ne cessons pas de traverser les zigzags et nous débouchons enfin vers une agglomération de quelques cases, qui forment le centre de Thio, où se trouvent les mines les plus importantes de la *Société le Nickel*.

### **Le Nickel**

Nous sommes dans le royaume du Nickel, de ce métal que l'industrie commence à employer pour les usages les plus divers, et pour lequel les gouvernements ont inventé la meilleure des réclames, en le mettant dans toutes les mains sous la forme de monnaie de billon.

Ce minerai fut découvert en Nouvelle-Calédonie dès 1863, par l'ingénieur des mines J. Garnier, mais les gisements ne furent déclarés qu'en 1873 sous le nom de le « Mont-d'Or ». Ils produisent environ cinq cent tonnes.

Mais la véritable exploitation sérieuse ne commença qu'en 1875 sur la « Boa-Kaine », appartenant à M. Hanckar, puis en même temps se fondait la Compagnie le « Bel-Air » située à Houailou. La production s'éleva à 10 000 tonnes.

Enfin, en 1877, MM. Hanckar et Higginson s'associèrent pour mettre la main sur les mines de Thio et de Canala.

Cette association se transforma et après diverses évolutions, fusionna, en mars 1880, avec la Société la « Française », pour l'exploitation du nickel, cobalt, chrome etc. en Nouvelle-Calédonie.

---

<sup>293</sup> , Il en proposera également une version à Paris, dans l'édition illustrée du *Figaro*.

<sup>294</sup> Cf. *La littérature au quotidien*, § « La chronique », p. 235.

<sup>295</sup> Cf. Le Dictionnaire des Parlementaires français de 1889 à 1940 sur <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/biographies/joly/Ordinaire-Francisque.asp> consulté le 28 octobre 2008.

De la "Française", à laquelle M. Garnier avait apporté une fonderie à Nouméa, est sorti la Société "le Nickel", au capital de 6,250, 000 francs. (...).<sup>296</sup>

En mêlant données économiques et historiques, Francisque Ordinaire compose ici une nouvelle chronologie de la colonie qui ne comportait alors que deux grandes dates : la découverte par Cook en 1774 et la prise de possession par la France en 1853. Surtout, il apporte de nouveaux personnages au récit de la colonisation : Jules Garnier, Hanckar et Higginson qui apparaissent comme les ingénieux héros d'une épopée. Cette mise en récit du monde minier semble avoir pour but de « créer », de fixer une image de la Nouvelle-Calédonie. Parlant du nickel, Francisque Ordinaire souligne qu'il est l'enjeu « de l'industrie » et « (d)es gouvernements ». Tout en répondant aux exigences de rigueur et d'exactitude du reportage, les mises en perspective sont grandioses, de dimension mondiale. Dans sa chronique du 24 avril 1889, c'est à travers un inventaire de nations qu'il pose définitivement la Nouvelle-Calédonie sur le planisphère. Elles font partie de celles qui ont choisi d'utiliser le nickel dans la fabrication de leur monnaie :

On parle beaucoup du nickel et du projet de loi en préparation, qui aura pour but de transformer la monnaie de bronze en monnaie de nickel. Ce n'est pas une nouveauté, car les Américains ont créé cette monnaie en 1860 ; les Belges l'emploient depuis 1862, l'Allemagne depuis 1875 ; la Suisse l'a adoptée également.

On vient aussi d'accomplir cette réforme monétaire au Pérou, au Chili, au Brésil, en Colombie, à Honduras, et au Venezuela. En Europe, la Serbie a suivi cet exemple.<sup>297</sup>

Le nickel néo-calédonien serait donc un élément incontournable de la révolution mondiale des pratiques monétaires : le nickel est « la monnaie » du XX<sup>e</sup> siècle imminent. L'inventaire des « nations du nickel » qu'entame Ordinaire signale une nécessité discursive que la presse coloniale n'est pas parvenue à combler depuis la déroute du Diahot en 1872 : grâce aux ressources de la Nouvelle-Calédonie, la France peut encore entrer dans l'élite des « nations du nickel ». Cette ruée vers l'or manquée n'avait eu pour épilogue que le silence embarrassé. Les débuts de l'exploitation du nickel et la fondation de la S.L.N. en 1880 avaient permis d'écrire une suite au récit minier de la Nouvelle-Calédonie. Cependant, l'exploitation du nickel s'inscrit dans des bouleversements, ceux de la Révolution Industrielle en Europe, qui paraissent éloignés de la vie austère d'une colonie pénitentiaire.

---

<sup>296</sup> ORDINAIRE. F. *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, Chronique du 22 avril 1889.

<sup>297</sup> ORDINAIRE. F. *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, Chronique du 24 avril 1889.

Si l'existence de la S.L.N. semble assurer de la réussite du nickel, aucun discours ne vient préciser en quoi elle participe au concert des Empires. Ces informations manquent tant en France qu'en Nouvelle-Calédonie. La mine est, en effet, un milieu opaque dont les seules représentations sont, en 1889, les bagnards et les allées et venues des minéraliers. Si 1889 est l'année des premiers records dans l'exploitation du nickel calédonien, la population de la colonie garde encore en mémoire la crise, les désenchantements de 1877 et la Grande Révolte d'Ataï. Il faut également tenir compte des modifications de la législation pénale de la colonie qui ne font qu'aggraver un pessimisme ambiant : en 1889, il est décidé que la Nouvelle-Calédonie n'accueille plus des condamnés à 8 ans de peine. Si la décision est annulée dès 1889<sup>298</sup>, elle a eu pour effet d'augmenter le nombre de libérés qui, souvent démunis, ne sont pas en mesure de rentrer en France et demeurent dans la colonie. Le plus souvent craints et marginalisés, certains continuent de travailler sur les mines où ils rencontrent les autres forçats. L'image de la mine n'en est que plus dégradée. Francisque Ordinaire, avec son crédit d' « ancien député », dévoile justement comment et pourquoi la S.L.N. tente de rétablir une vérité :

En effet, cette Société a un stock considérable de minerais innocupés : on pourrait fabriquer dix fois notre monnaie avec les ressources qu'elle possède actuellement en magasin. Il s'agit précisément de jouer tout cela dans le commerce, en vulgarisant l'emploi du métal de nickel. On parle de nickeler les cartouches Lebel, de faire des blindages de navire, comme on fait déjà des batteries de cuisine.

Mais pour réaliser cette vulgarisation, il faut avoir recours à une réclame qui parle et qui frappe les yeux de tous. La Société "le Nickel" a trouvé la meilleure : mettre le métal dans toutes les mains, sous forme de monnaie de billon.<sup>299</sup>

Ordinaire observe donc en détail l'activité de la S.L.N. , la vie et l'organisation du travail sur les mines, afin de prouver qu'il n'existe aucune volonté de dissimulation et que l'activité du nickel ne se sépare en rien de la vie de la colonie. Le premier et le dernier article sont consacrés aux mines. Le 30 avril, il se prépare à l'ascension de du Belvédère à Thio, pour y voir l'exploitation de la mine de nickel Santa-Maria, guidé par M. Bigillion, agent de la S.L.N. , responsable de l'exploitation de 5 autres mines<sup>300</sup> dans la région :

En novembre 1887, le personnel du plateau du Belvédère se décompose ainsi : 112 blancs, sur lesquels 106 libérés, 70 chinois [...] La Société emploie également des Canaques qui peuvent être considérés comme personnel du plateau ; huit Néo-

---

<sup>298</sup> Cf. BARBANÇON, Louis-José. *L'archipel des forçats. Histoire du bagne de Nouvelle-Calédonie (1863-1931)*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2003, p. 123. L'auteur dénombre 5 convois qui, de 1887 à 1889 ont transporté 828 nouveaux condamnés en Nouvelle-Calédonie.

<sup>299</sup> ORDINAIRE, F. *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, 24 avril 1889.

<sup>300</sup> Il s'agit des mines Sans Culotte, Beaucourt, Rose, Moulinet et Trafic.



Hébridais font le service du dernier grand plan incliné et le minerai expédié ou mis en stock est manipulé par un blanc, et par sept chinois.<sup>301</sup>

F. Ordinaire rassure avec un exposé méthodique : la répartition raciale des tâches (où « le minerai expédié ou mis en stock est manipulé par un blanc »), des chiffres détaillés pour chacune des exploitations, autant de données sur « le personnel et son emploi » et « Le prix de revient » qui confirment la réussite ; et surtout, on exporte. « L'ascension » qui doit mener à l'exploitation se prépare, apparemment, avec optimisme :

Je ne sais si c'est la fatigue et l'ennui d'aligner tous ces chiffres sur mon carnet, l'effet de la digestion, où la chaleur qui filtre, peu à peu, sous notre abri de feuillage ; mais mes yeux se ferment et je me laisse aller tout du long sur le tapis de gazon. Je m'aperçois du reste que mes compagnons en font autant : l'heure de la sieste coloniale a sonné.<sup>302</sup>

Car, selon Ordinaire, c'est bien ce qu'autorise une activité aussi florissante que celle qui vient d'être décrite : une « sieste coloniale ». « Coloniale », parce que cette trêve ne doit pas faire oublier la raison essentielle d'une présence : le profit, la grandeur impériale. La « sieste coloniale » est, en dépit du caractère journalistique de la chronique d'Ordinaire, probablement un nouvel exemple (après les aventures d'Anacharsis Robinet) de la fictionnalisation de l'univers minier. La réalité de la mine était sûrement plus harassante, les terrassements des terrains miniers explorés par Ordinaire se déroulaient dans une atmosphère autrement moins bucolique : le rythme est répétitif, le réveil matinal, les siestes courtes, voire inexistantes ; le travail s'achève à la tombée de la nuit par un retour au camp, dans un état d'épuisement total.

La vraisemblance n'est déjà plus le souci d'Ordinaire ; il s'agit d'assurer que la prospérité est proche. Aussi, la progression vers les exploitations reprend ; il faut confirmer la réussite, la constater de visu. Dans la chronique suivante, datée du 8 mai 1889, Ordinaire décrit une machinerie impressionnante qui rappelle à ses lecteurs les progrès de cette « fin de siècle industrielle » auxquels la France participe pleinement grâce à ses colonies. L'auteur décrit, en effet, le ballet « (...) des chalands (qui) attendent la cargaison, qu'ils portent à bord des voiliers à destination d'Europe »<sup>303</sup>. Il arrive ensuite sur le lieu de stationnement des machines ; c'est à ce moment qu'apparaît, et c'en est peut-être le premier exemple, le motif du paysage ravagé :

---

<sup>301</sup> ORDINAIRE. F. « L'exploitation des mines », *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, 30 avril 1889.

<sup>302</sup> *Ibid.*

<sup>303</sup> ORDINAIRE. F. « L'exploitation des mines », *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, 08 mai 1889.

Après une heure de montée, nous arrivons au Belvédère, où se trouvent les engins nécessaires au fonctionnement du tramway et où aboutissent les différentes lignes qui conduisent aux diverses exploitations.

Nous continuons notre excursion sur un sol rocheux, métallique, du fer dont on peut ramasser les grains roulés, qui, mis dans un fusil bien ajusté, tueraient certainement les gracieuses hirondelles qui se balancent au dessus de nos têtes, comme pour faire honte au génie humain de n'avoir pas encore trouvé la direction des ballons.

Le paysage est triste, avec les tons gris de ses arbustes qui ressemblent à des lauriers-thym et la couleur rougeâtre du sol. Il y a là une mélancolie commune à tous les lieux où manquent l'eau et les grands arbres.<sup>304</sup>

La mine et ses machines ne sont pas encore visibles que, déjà, notre chroniqueur rêve. Le rêve du chasseur, du conquérant est empreint d'ironie : le fer en « grains roulés » ferait ainsi des munitions, celles qui « tueraient certainement les gracieuses hirondelles » nous dit-il. Cet extrait nous pousserait même à réinterpréter l'énumération chiffrée de la chronique précédente : nous pourrions y voir une volonté de distance. Hormis les chiffres encourageants, la mine et la tristesse de ses paysages s'inscrit autrement dans l'imagerie coloniale des années 1880 fondée autour des notions d'opulence et de rayonnement. Néanmoins, ce « paysage triste » contraste violemment avec la plupart des clichés « exotiques » - les cacaoyères d'Afrique, les champs de canne à sucre, les caféières des Antilles et de l'Océan Indien, ou encore, les orangeries et les vignobles du Maghreb, ou, puisqu'il s'agit des richesses du sous-sol, préférons-lui les images des mines d'or de Côte-d'Ivoire, ou celle de phosphate de Tunisie. Si une image doit apparaître en arrière-plan de la mine, que ce soit celle de l'Europe mécanisée en marche vers le progrès. Car avec ses bagnards, ses libérés, ses indigènes anthropophages et, à partir des années 1890, ses travailleurs asiatiques, la Nouvelle-Calédonie est loin de correspondre à l'idéal colonial.

La visite de F. Ordinaire a également été, pour Ernest Gegout et Charles Malato, une nouvelle occasion de fustiger les mœurs coloniales. Dans leur double récit autobiographique, *Prison fin de siècle*<sup>305</sup>, qu'ils publient en 1891 et consacrent, en partie, aux dernières années de Malato en Nouvelle-Calédonie, les deux auteurs présentent la venue d'Ordinaire comme une nouvelle masquerade de l'administration coloniale, une nouvelle illustration de sa médiocrité :

Un compte-rendu de fonctionnaire est rarement exact [...], mais lorsqu'il concerne une colonie distante de six mille cinq cent lieues, il ne l'est jamais. Le fonctionnaire inspecteur arrive à une date connue d'avance dans un milieu qu'il

---

<sup>304</sup> *Ibid.*

<sup>305</sup> GEGOUT, Ernest. MALATO, Charles. *Prison fin de siècle : souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1891.

ignore complètement, festoye chez ceux dont il devrait épilucher la conduite, n'entend que les personnes qui peuvent accéder jusqu'à lui et ne voit que ce qu'on veut bien lui montrer. Finalement, il s'en retourne, au bout d'un temps très court, ayant composé son rapport de bribes officielles, ne connaissant rien du pays qu'il est censé avoir inspecté, et persuadé que tout y est pour le mieux. Toutes nos colonies sont des foyers d'intrigues et de tripotages, la Nouvelle-Calédonie peut-être plus qu'aucune autre, et dans ce pays où les classes dirigeantes affectent le plus profond mépris pour les transportés et les sauvages, tenus en quelques sortes en dehors de l'humanité, il se trouve que sauvages et transportés forment encore l'élément le moins corrompu.<sup>306</sup>

La chronique peut également être prise comme la première plongée dans la nouvelle « bourgeoisie du nickel » de Nouméa. Entre deux visites sur les plateaux miniers, Ordinaire n'a fait que naviguer dans la « mondanité » nouméenne. De ce fait, *Prison fin de siècle* est une critique de la politique coloniale outre-mer et pour Gegout et Malato, la Nouvelle-Calédonie en est le pire exemple. Là où Ordinaire fait preuve d'insouciance, Malato et Gegout condamnent un système bien sûr, mais surtout l'indifférence ou la fausse compassion de l'opposition. Pour eux, en effet, le monde de la mine donne à voir les excès coloniaux :

Si les journaux peuvent, dans l'intérêt exclusif de leur politique, signaler de loin en loin un abus colonial, ils le font pour la galerie, sachant bien que leur protestation demeurera platonique, que le public, au fond s'intéresse peu aux choses des pays lointains et que ces pays continueront à être gouvernés despotiquement par la kyrielle des bureaucrates et des chevaliers d'industrie qui s'y abattent comme sur une proie. Par exemple, on ne s'étonne pas au ministère de la marine que, en vertu d'un marché scandaleux avec l'administration coloniale, tel brasseur d'affaires ait obtenu pour une durée de vingt ans la concession de trois cent forçats qu'il paie à raison de deux sous par jour, nourriture et habillement restant aux frais de l'État. Pensez un peu quelle tuile pour les travailleurs libres !

Ces condamnés, employés à l'extraction du cuivre, à Balade, ont été revendus avec la mine à un autre capitaliste : voilà pour l'esclavage blanc.<sup>307</sup>

Gegout et Malato réunissent Higginson et les pionniers de l'exploitation minière dans l'abject anonymat « des bureaucrates et des chevaliers d'industrie ». L'habile et généreux homme d'affaires s'efface. L'audace et l'humanisme loués par Pierre de Coubertin et Robert Bontine Cunnighame Graham sont réduits à l'appétit rapace d'un « brasseur d'affaires », le contrat de la Balade n'apparaît plus comme une heureuse contribution à l'œuvre coloniale, mais plutôt l'illustration d'une administration coloniale corrompue, indifférente, et surtout impuissante face au monde des financiers de la mine. « Voilà pour l'esclavage blanc », le propos est violent : les auteurs rappellent à une classe politique qui affirme alors la mission civilisatrice de la

---

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>307</sup> *Ibid.* p. 167

colonisation, les heures encore récentes de l'esclavage et de la Traite. Ils soulignent qu'une Traite est encore en vigueur, tolérée, voire dissimulée et régie par l'administration coloniale :

Quant à l'esclavage des noirs, bien que nominalelement aboli, je l'ai vu fonctionner de très près sous le nom bénin d'immigration. Parfois, à la vérité, l'administration prise de pudeur, fait semblant d'interdire le trafic, quitte, six mois après, à revenir sur sa décision<sup>308</sup>. Voilà comment la chose s'est toujours passée : une agence établie à Nouméa, sous la direction de deux négociants des plus considérés, frète des navires qui vont dans les archipels voisins, principalement aux Nouvelles-Hébrides, se fournir d'indigènes. Les capitaines sont des lascars qui entendent le métier, et l'on ne tarde pas à voir revenir de belles goélettes aux ailes blanches, qui débarquent de leurs profondeurs sur la rade nouméenne un chargement de Mallicolos, d'Ambryns ou d'Erromangos. [...] On a, il est vrai, fini par attacher à chacun de ces navires un commissaire du gouvernement, mais celui-ci tout aussi ignorant et, de plus, intéressé dans les opérations, ne sert qu'à légaliser l'arbitraire, jamais à l'enrayer. Payé cinq cent francs par mois et nourri à la table du capitaine, il se garde bien de porter atteinte par ses inopportunes révélations au système dont il vit. D'ailleurs, en Nouvelle-Calédonie, l'esclavage est passé dans les mœurs et le mot "*faire de la traite*" est employé couramment.<sup>309</sup>

Rappeler l'existence d'une traite en Nouvelle-Calédonie fait apparaître un paradoxe : en voulant apparaître comme l'exemple d'une colonisation innovante, au cœur du progrès technique, l'Administration coloniale et la bourgeoisie néo-calédonienne décrite par Gégout et Malato apparaît archaïque et régressive. Le jugement des auteurs est ironique et sans concession sur le supposé « progrès colonial » que l'île est sensée représenter : « en Nouvelle-Calédonie, l'esclavage est passé dans les mœurs ». Ordinaire a pourtant souligné la jeunesse — donc l'innovation permanente — de cette colonisation, il a également suggéré que l'exploitation de ses ressources minières participait d'un « âge industriel », qu'il s'agissait d'une aventure du progrès tant économique que technique. Quand Malato et Gégout évoquent le marchandage de la main d'œuvre pénale, l'arrivée des « belles goélettes aux ailes blanches » débarquant une cargaison humaine sur les quais de Nouméa et, surtout, soulignent que « l'esclavage est passé dans les mœurs », ils font véritablement apparaître l'envers du décor. Ainsi, la Nouvelle-Calédonie ne serait que la désastreuse répétition des pires mœurs coloniales dont l'industrie minière se sert en participant aux « contrats de chair humaine ».

---

<sup>308</sup> L'édition originale comporte une note de bas de page qui montre que Gégout-Malato se tenaient informés sur l'évolution des colonies pénales : « L'immigration néo-hébridaise fut suspendue le 30 juin 1883 et rétablie le 26 novembre suivant. Dans ces dernières années elle a été de nouveau interdite... officiellement, c'est-à-dire pour rire. En outre, depuis l'expédition du Tonkin, on dirige sur la colonie océanienne nombre de transportés asiatiques, arrêtés sous le moindre prétexte. » *Ibid.*, pp. 168-169.

<sup>309</sup> *Ibid.* pp.168-169.

Deux représentations du monde de la mine semblent devoir cohabiter : Ordinaire décrit l'insouciance et l'assurance d'une industrie triomphante, alors que Gegout et Malato fustigent les pratiques d'une administration coloniale aussi faible que corrompue. Nous pourrions voir en Ordinaire et Malato les regards parfois opposés que l'empire portait sur sa colonie : soit ignorant de la politique pénale qui y était menée, uniquement préoccupé par les chiffres et les rendements miniers, ou, dans le cas de Gegout-Malato, outré, mais le plus souvent effrayé par l'évocation d'une Nouvelle-Calédonie peuplée de dangereux condamnés et « d'indigènes », jadis hostiles, sur le point de disparaître. Ces deux visions opposées feront la véritable dynamique de la création et des représentations littéraires. L'enjeu sera, à la faveur des événements économiques ou politiques, de proposer une nouvelle image de la colonie.

Il faut néanmoins envisager l'élaboration et la cohabitation de ces deux représentations. La Nouvelle-Calédonie décrite par F. Ordinaire, tranquille, qui, grâce à ses ressources minières, participe fièrement à la marche de l'Europe industrielle et civilisée, a vraisemblablement touché bien plus de lecteurs : ce portrait a, en effet, été composé par un Député, publié en feuilleton à Nouméa dans *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, puis, selon Gegout et Malto, à Paris, dans le supplément du *Figaro*<sup>310</sup> en 1886, c'est d'ailleurs cet article que Malato mentionne dans *Prison fin de siècle*. La critique et la révolte de Gegout et Malato dans *Prison fin de siècle* sont marginales, réduites au milieu anarchiste, cantonnées à d'anciens communards et bagnards des colonies. Depuis 1867, il faut également, dans cette même perspective, compter avec le succès de librairie qu'est le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* de l'ingénieur Jules Garnier. F. Ordinaire s'inscrit dans ce mouvement qui consiste à décrire la Nouvelle-Calédonie, la vie de ses colons et son potentiel économique. Ainsi, dans l'expression littéraire de la fin du XIX<sup>e</sup> jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la mine est généralement évoquée pour louer la puissance et la gloire coloniale française dans le Pacifique. Les voix discordantes ne parviennent guère à se faire entendre.

---

<sup>310</sup> Gegout-Malato indiquent avoir découvert le nom de Francisque Ordinaire dans la chronique qu'il a signée dans *Le Figaro* ; nous ne sommes pas parvenus à la localiser. En revanche, dans la chronique rédigée pour *Le Colon de la Nouvelle-Calédonie*, le Député précise qu'elle est l'ébauche d'un rapport qu'il doit présenter à l'Assemblée.



## **B. Du pionnier à l'ingénieur-chimiste : les transitions d'un imaginaire**

### **1. 1881-1884 : *Le Progrès* d'Eugène Mourot, la mine et les contestations de la presse néo-calédonienne**

Un nouveau langage se forme à l'échelle de la presse coloniale locale ; le processus s'intensifie à partir de la fondation de la S.L.N. en 1880. La fin de la parution, dans *Le Moniteur*, des décrets signés par Napoléon III est, à partir de 1869, le symbole d'un désengagement tutélaire. L'État clarifie, en fait, ses positions : il parle désormais de mise en valeur des ressources et uniquement en termes judiciaires et non plus, comme au temps de Napoléon III, en termes de conquêtes et de peuples à civiliser. C'est un mot d'ordre déjà acquis et appliqué. La parution du *Moniteur* cesse en juin 1886, en plein âge du nickel. C'est la fin d'un monopole et des voix disent désormais les faiblesses et la débâcle de l'Administration coloniale qui, jusqu'ici, contrôlait l'écrit dans sa quasi-totalité. Il y avait eu cependant une presse très variée animée par les déportés, mais fragile du fait du contrôle exercé par l'administration pénitentiaire et du manque d'assiduité des rédacteurs : les parutions étaient le plus souvent éphémères (un numéro de deux ou trois pages) et peu d'exemplaires ont été conservés dans les archives. *Le Moniteur* semblait devoir perpétuer l'écho triomphant de la marche impériale. Car l'omniprésence de ce journal dissimulait l'existence d'une opinion publique née avec l'augmentation de l'alphabétisation, ce qui témoigne de l'existence d'un pays. La Nouvelle-Calédonie devait surtout apparaître comme une communauté de colons entièrement dévouée à l'édification d'une France dans le Pacifique.

Nous pourrions considérer le *Moniteur* comme l'espace d'échange entre les hauts-fonctionnaires (ils font d'ailleurs partie de la minorité lettrée de la colonie qui compte également des déportés communards à partir de 1871) et les commerçants pour lesquels la connaissance des entrées et sorties du port était vitale. Ce lectorat restreint est, dans le cas de ces hauts-fonctionnaires, souvent de passage et obligé de rendre des comptes à une hiérarchie basée en France. Déjà à partir de 1880, les autres fonctionnaires, certains artisans, peuvent investir des espaces vides ou jusqu'ici

inaccessibles. Un journalisme, encore amateur, naît progressivement dans l'île. Mais l'administration doit veiller à ce qu'aucune de ces nouvelles voix ne vienne contrarier la colonisation qui se résume alors presque essentiellement à l'exploitation minière. La constitution de l'économie du nickel (que nous avons abordé à travers le chapitre consacré à John Higginson) suscite critiques et jalousies, car elle contraste de manière incongrue avec une administration déstabilisée par la chute du Second Empire mais qui demeure pourtant bienveillante envers les nouveaux acteurs de l'économie coloniale. Et cette presse néo-calédonienne qui s'apprête à naître, enfin libérée du monopole du *Moniteur*, permet surtout l'expression de contradicteurs.

Tout débute avec le Gouverneur Olry et la victoire sur la Révolte Kanak de 1878. Le décret du 21 juillet 1881 sur la liberté de la presse s'applique dans une colonie délivrée de la peur d'une nouvelle insurrection, mais attentive aux faiblesses de son administration – le « silence de l'indigène »<sup>311</sup> est acquis. Un an après la fondation de la S.L.N. , les titres de presse se multiplient dans la colonie, dans leur immense majorité, ils chantent encore la grandeur de l'œuvre coloniale, parfois sur un ton dilettante comme F. Ordinaire et sa chronique dans *Le Colon* en 1885. Cependant, une minorité de journaux ne s'inscrit pas dans le concert de louanges et de célébration de la douceur de vivre aux colonies. Un titre comme *Le Tintamarre Calédonien* (qui ne publie que 4 numéros) illustre la posture d'opposition de ses rédacteurs face à l'administration. Olry sévit et supprime l'autorisation de publication de presque la moitié des journaux ; ironiquement, le rédacteur en chef d'un hebdomadaire choisit même comme titre de son journal *L'Autorisé*. De cette nouvelle presse se dégage en creux le portrait d'une colonie en pleine mutation du fait de sa nouvelle vocation qu'est la mine. À partir de 1880, la mine transforme profondément la Nouvelle-Calédonie en remettant, symboliquement, en cause son statut de colonie pénale : il était question de réhabiliter par l'agriculture et la construction d'infrastructures urbaines. En 1885, on compte près de 2000 condamnés au travail forcé à Thio, éloignés d'une capitale encore largement en chantier...

*Le Progrès*, un hebdomadaire créé en 1881 par Eugène Mourot, célèbre cet enthousiasme mêlé de confusion provoqué par la fondation de la S.L.N. Mourot est un ancien communal, secrétaire d'Henri de Rochefort avec qui il a collaboré à Paris dans

---

<sup>311</sup> SAÏD, Edward W. *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, Le Monde Diplomatique, 2000, p. 161.



*La Lanterne*, avant de diriger *Le Mot d'Ordre* durant l'année 1871. Emprisonné à l'Île des Pins en 1872, il se lie d'amitié avec les déportés kabyles et participe au journalisme local ; *Le Raseur* du 25 février 1877, l'organe de presse des Déportés, le décrit comme un « géant » toujours à l'étude qui s'apprête à « enfanter » d'un « chef d'œuvre ». Amnistié en juin 1879, il s'établit à Nouméa où il devient imprimeur, conseiller municipal et, surtout, il se lance dans le journalisme. Il est peut-être le premier journaliste professionnel de la colonie. Le premier numéro du *Progrès de la Nouvelle-Calédonie* paraît en novembre 1881 (il devient *Le Progrès de Nouméa* en 1884). Il brosse, à travers ses éditoriaux, le nouveau portrait de la colonie transformée par la S.L.N.

« À l'origine, tout le monde s'est cru riche : une mine ou une part de mine constituait une fortune, le nickel se vendait 28 à 30 fr le kilo et tous les calculs plus ou moins fantaisistes étaient établis sur ce cours »<sup>312</sup> : c'est avec ironie que Mourot explique les débuts du second rush du nickel. Le ton est nouveau, le journaliste se pose en observateur distancié et se montre surtout conscient des jeux de pouvoir qui régissent la colonie et ainsi, des faiblesses de l'Administration. Anticlérical convaincu, il attaque fréquemment l'action des missions dans les tribus. Devenu un protagoniste de premier plan, la S.L.N. est souvent au cœur de ces intrigues. Aussi, Mourot ne voit qu'un mirage de plus dans l'euphorie créée par la S.L.N. , il s'agit du même mirage qui a envoûté les perdants du rush de 1874<sup>313</sup>. Le journaliste fait apparaître le grand paradoxe de l'histoire du nickel calédonien : elle tient à la fois de l'évidence économique — c'est « l'avenir de la Nouvelle-Calédonie » — et de l'illusion. L'enthousiasme et la cupidité l'ont emporté sur la raison et le sérieux. Cet éditorial dénonce également les erreurs d'appréciation de l'administration quant à la vie réelle de la colonie ; la mine ne lui parvient qu'en « échantillon(s) » et en « paiement(s) de permis ». Cet aspect nous renseigne sur la littérature à venir, la mine crée une absence, une distance, voire un silence que Mourot cherche à défaire en formulant le vœu d'une

---

<sup>312</sup> *Le Progrès*, 4 juin 1883.

<sup>313</sup> Il écrit dans l'édition du 4 juin 1883 que :

« (...) L'avenir de la Nouvelle-Calédonie est, de l'avis de tout le monde, l'industrie minière. [...] Depuis sept ans environ que le nickel est découvert sérieusement dans le pays, l'industrie minière a passé par diverses phases qu'il est intéressant d'étudier : [...] Il est résulté de là un empressement général qui a fait qu'une foule de petites choses fort intéressantes et fort importantes ont été laissées de côté. Ce qu'il fallait à tout prix, c'était de posséder une part de mine ! L'administration, pas plus que l'actionnaire ne se préoccupait de savoir s'il y avait mine ou non, sur un simple échantillon et sur le paiement des permis de miner, l'administration donnait des concessions et les actionnaires payaient grassement les découvreurs. »

« administration forte et énergique »<sup>314</sup> ou, durant l'année 1884, en dénonçant la régression que représente le Blackbirding<sup>315</sup>. Sa critique est essentiellement politique et montre que l'imaginaire de la mine change. Nous avons vu apparaître dans les chroniques du Diahot de 1872 une « élite de la population minière »<sup>316</sup> — pionniers, prospecteurs, aventuriers de tous horizons formaient un peuple — forgé à partir d'un patriotisme et d'une esthétique empruntée aux récits des rushes australiens et californiens. Homi K. Bhabha insiste d'ailleurs sur les limites du processus de construction de ces discours :

Les peuples ne sont pas seulement des événements historiques ou des éléments d'un corps politique patriotique. Ils sont aussi une stratégie rhétorique complexe de référence sociale : leur prétention à être représentatifs suscite une crise dans le processus de signification et d'énonciation discursive.<sup>317</sup>

1872, l'année de l'illusion de l'or au Diahot a été « (l')événement historique » qui avait fait apparaître le peuple-pionnier néo-calédonien. Cependant, d'après ce que démontre Mourot, l'incursion de l'État dans l'action pionnière, le triomphe de la « logique impériale », semblent annoncer la disparition de cette « population minière ». C'est le paradoxe de la narration minière néo-calédonienne : l'État a repris le contrôle, le « nouveau peuple minier » a été absorbé comme force de travail et a perdu son autonomie. Alors qu'il se fondait dans la « Légende impériale », agissait, bâtissait au nom de la patrie, celle-ci semble nier son existence et lui retirer sa liberté d'action. Pour autant et contrairement à son homologue européen, le mineur néo-calédonien ne se constitue pas comme force prolétaire. Il n'y aura pas de solidarité minière en Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire, pas de prolétariat<sup>318</sup>. En 1884, les rues de

---

<sup>314</sup> *Le Progrès*, 17 mai 1884.

<sup>315</sup> *Le Progrès* du 13 mai 1884 : « La traite néo-hébridaise est incontestablement une chose infâme et immorale de tous points. – Cela ne fait l'ombre d'un doute pour aucun des colons qui l'heur de respirer les airs plus ou moins embaumés de la Nouvelle-Calédonie.

Je le répète, à haute et intelligible voix, pour que ce soit bien entendu et compris. – “La traite néo-hébridaise est une simple infamie, n'en déplaise à M.Puech et autres gros bonnets de notre ville.”

[...]

La traite néo-hébridaise, en effet, s'est pendant vingt ou trente années, perpétrée et accomplie comme nous le savons tous.

Et c'est une honte pour notre colonie.

Et c'est une double honte qu'on l'ait si audacieusement rétablie »

<sup>316</sup> Cf. § « Faire le récit d'une colonisation : l'émergence de l'esthétique du pionnier Néo-calédonien ». *Le Moniteur*, 27 mars 1872.

<sup>317</sup> BHABHA, Homi K. *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, (1994), 2007, p. 232.

<sup>318</sup> Nous avons également vu que le « prolétariat naissant » d'Océanie qu'annonce l'anarchiste Charles Malato en 1908, naît de « races mourantes ». Il naitrait des « (...) débris plus ou moins métissés des Polynésiens, Kanaks et Malais » et lutterait contre « (...) les descendants des anciens colons et immigrants ». Ce que met en lumière la « prédiction » de Malato, est que, sous les colonies, le corps formé par les prospecteurs et autres mineurs, est surtout une classe dirigeante. Vu ainsi, Mourot ne ferait apparaître qu'une mésentente, voire une trahison, entre un État ingrat et ses plus honorables serviteurs.

Nouméa ne verront ni les défilés, ni les barricades qui apparaissent en filigrane dans la chronique de Mourot ; la littérature néo-calédonienne qui s'élabore dans ces années 1880 ne s'enrichit pas de tableaux de prolétaires qui pourraient évoquer Zola. Simplement, l'épisode des pionniers constitue désormais une strate du récit colonial de la Nouvelle-Calédonie, communément admise grâce à l'élaboration de nouveaux discours par une partie de la presse coloniale et grâce au soutien de l'Administration. C'est une nouvelle stratégie discursive dont Mourot apparaît brièvement comme un des premiers tenants.

En effet, si Mourot se montre sensible à la poétique du pionnier qui s'est développée depuis Garnier, l'agencement « État-S. L.N » est au centre de sa critique. Le décret du 12 mai 1884 signé par le Gouverneur Pallu de la Barrière soulève chez les prospecteurs une vague de protestations. Mourot est immédiatement solidaire. Cette nouvelle réglementation donne une plus grande place à l'État dans l'accès à la propriété des concessions minières. Il s'agit, selon Mourot, d'une entente avec la S.L.N. afin d'assurer un monopole dans l'économie du nickel. Mais l'auteur y voit, d'un point de vue presque esthétique, la fin injuste de l'ère glorieuse des pionniers et des prospecteurs. Son éditorial du 22 mai 1884 est un historique en forme de réquisitoire contre l'État et d'appel à la révolte :

Comment, voilà des montagnes désertes, des plateaux stériles et inconnus, des pics à peine accessibles et les pauvres diables qui les ont explorés la pioche à la main avec un méchant biscuit dans la poche, et qui trouvent là des gisements qui peuvent être la source d'une immense fortune pour notre colonie, ces malheureux seraient mis, pour ainsi dire, hors d'état de jouir de leur découverte ?

Le sous-sol appartient à l'État, soit. Mais alors assurez une part fixe et insaisissable, incessible, même à celui qui vous découvre ces merveilleuses richesses dont vous ne soupçonniez même pas l'existence, et ne cherchez pas à le déposséder des ses richesses.<sup>319</sup>

Mourot reprend à son compte l'image du pionnier martyr perdu dans « (l)es montagnes désertes, (l)es plateaux stériles et inconnus » que nous avons vu apparaître dans les chroniques du Diahot en 1872. Il en célèbre la bravoure, l'érige en père fondateur de la colonie. Ainsi, ce qu'il dénonce est à la fois une mise à mort et l'ingratitude de la mère patrie envers ses enfants les plus méritants. Car au moment de la folie du Diahot, le « pauvre diable » mineur et pionnier agissait sous la bienveillance de l'État et de l'Administration : il était véritablement un agent de l'Empire. Par contre, en 1884,

---

Cf. MALATO, Charles. « En Océanie, Races mourantes et Prolétariat naissant », *Les Documents du Progrès Revue Internationale*, Paris, 2<sup>e</sup> année, août 1908.

<sup>319</sup> *Le Progrès*, 22 mai 1884.

Mourot le considère abandonné et trahi par sa patrie et lui donne, à travers son appel, une nouvelle dimension : collective et indépendante. Sous la plume de Mourot, les prospecteurs ne sont plus les glorieux émissaires de la colonisation mais un ensemble capable de faire dissidence. Plus encore, Mourot suggère un divorce avec l'État dont l'hégémonie menace ce « peuple de la mine » :

Sinon, l'ère des prospects est close dans notre colonie si riche en minerais de toute nature, au moins, pour les chercheurs indépendants, et il ne pourra plus y avoir que des prospecteurs salariés tant par mois ou à la tâche. Quelque malheureux francs pour chaque bonne mine trouvée. Quant à celles précédemment déclarées, celles que tant de braves pionniers ont si aventureusement arrosées de leur sueur sur toutes les hauteurs et dans tous les ravins de notre massif montagneux, alors entièrement inexploré, celles qui leur ont coûté tant de peines inimaginables pour ceux qui ne les ont point vus à l'œuvre, celles pour lesquelles tant de petits colons, commerçants ou propriétaires, ont dépensé tant d'écus afin de satisfaire aux insatiables exigences de l'Administration et obtenir une part modeste et souvent hasardeuse dans ces mines qui miroitaient à leurs yeux comme la plus brillante fortune jamais entrevue dans leurs rêves aventurés, il ne s'agit plus que de les offrir aux hautes et puissantes altesses à raison de cinq ou six francs l'une peut-être, ou quelque chose d'approchant, et ils feront peut-être mieux de réunir tous leurs titres, tous leurs récépissés et de les brûler solennellement sur la place d'Armes, que ce feu, non de joie, mais de désespoir, assainirait peut-être.<sup>320</sup>

Mourot appelle donc ici à l'autodafé d'une mémoire encore neuve ; liquidée par l'institutionnalisation – l'incursion de l'État – du « geste minier ». Sa noblesse venait de l'esthétique du labeur et de la bravoure élaborée par Closquinet et Garnier. Si l'on prend 1880, date de la fondation de la S.L.N. , comme fin, l'ère des pionniers aura donc duré à peine deux décennies. L'Histoire montre que l'appel de Mourot n'a pas été entendu, il n'y a pas eu de « feu [...] de désespoir » sur la place d'Armes de Nouméa. En incitant les mineurs à se plaindre de la tutelle de l'administration et l'action de l'État jugé incompetent et néfaste dans les affaires minières. Mourot les pousse à revendiquer un territoire exclusif et, à proclamer leur appartenance à un paysage, de fait, à exalter un lyrisme. Ainsi, le pionnier est l'homme de « toutes les hauteurs et (de) tous les ravins » qu'il a « si aventureusement arrosés de (sa) sueur » ; la montagne est véritablement sa conquête. Mourot semble être également le premier à utiliser le « nous » collectif dans cette célébration du paysage minier : le nickel n'existe que parce que les pionniers ont gravi « notre massif montagneux », le tout, pour « satisfaire aux insatiables exigences de l'Administration ». Il faut attendre la publication des nouvelles de Baudoux à partir de 1919 pour trouver de telles évocations des paysages et les voir saisies par le « nous » de la fierté coloniale.

---

<sup>320</sup> *Le Progrès*, 22 mai 1884.

Pour Mourot, le pionnier est la victime d'une trahison grandiose de la S.L.N. et de la mère-patrie. Face à l'évidente réussite du nickel néo-calédonien, l'État qui avait encouragé les initiatives individuelles a augmenté son emprise sur les affaires du nickel à travers sa mainmise sur la S.L.N. Il est désormais peu probable de voir émerger à nouveau une trajectoire semblable à celle d'Higginson. Mourot l'a annoncé : il n'y aurait désormais que des « prospecteurs salariés », c'est-à-dire, sans passion. L'abnégation, l'aventure et le risque qui faisaient leur grandeur seraient appelés à devenir une affaire purement et froidement administrative. Une tension continue existerait désormais entre la S.L.N. et la population de la colonie, ou plutôt, un nouveau type de rapport serait défini : conflictuel et suspicieux. Pourtant, il est exclu de prononcer la fin de l'ère des pionniers : cette poétique est paradoxalement devenue indispensable afin de préserver l'image et encourager l'action de la S.L.N.. au moment où celle-ci a été exposée à la concurrence des marchés internationaux (Europe, Canada, États-Unis, Australie).

Il s'agit surtout de conserver la bienveillance de l'administration coloniale et de créer autour de la S.L.N. un sentiment collectif où patriotisme et fierté régionale sont étroitement liés. D'un point de vue historique, il s'agit de faire du geste pionnier le début d'un récit dont la S.L.N. serait l'aboutissement. Il faut mettre en évidence une filiation entre les dangers de la vie de pionnier et l'habit policé des ingénieurs chimistes qui opèrent désormais dans les laboratoires des différents sites miniers de l'île. Cependant, les transformations rapides et plus ou moins consenties que la S.L.N. impose à la colonie, impliquent, pour la création de cette nouvelle narration, un ensemble de stratégies discursives relayées par la presse puis par la S.L.N. elle-même. Après les élections municipales de 1884 que *Le Progrès* a couvertes de manière virulente, Mourot décide d'augmenter le format du journal, d'y publier notamment des suppléments, et cède donc la moitié du journal à Eugène Larade le 7 juin 1884. Mourot prévient ses lecteurs que ce changement d'organisation n'affectera pas le contenu du journal, « qu'il sera comme par le passé l'organe des petits, des moyens, des nouvelles couches, en un mot, et s'inquiètera peu ou prou des injures et des clabauderies des gros bonnets... »<sup>321</sup>.

---

<sup>321</sup> *Le Progrès de Nouméa*, 7 juin 1884.

À travers les éditoriaux de Mourot, la colonie apparaît comme le lieu d'affrontements de « nouvelles couches » dont celles des Déportés à laquelle il appartient. Mais surtout, Mourot parle « des petits (et) des moyens », c'est-à-dire des prospecteurs et concessionnaires floués par la nouvelle législation incarnée par les « deux altesses » que sont l'Administration et la S.L.N... Il met en lumière de nouvelles tensions qui font de la mine une force despotique. Mais la mine reste close, Mourot ne dit encore rien des ouvriers, ou des « contrats de chair humaine », même lorsqu'il s'attaque à la « traite néo-hébridaise ». Ni la mine, ni les caféières, aucun lieu de travail de la colonie en somme, n'est évoqué. Seule l'administration et ses intrigues sont au centre de sa critique. La mine reste un lieu marginal et inaccessible : elle n'apparaît qu'à travers l'évocation du périple pionnier. À partir de 1884, le journal devient une force politique ; sa dénonciation des irrégularités de l'Administration devient embarrassante et Mourot est écarté du conseil municipal de Nouméa. Les jours du *Progrès* sont d'ailleurs comptés ; des mésententes sur la conception et la gestion du journal poussent Mourot à quitter définitivement la direction le 5 novembre 1884. Larade se révèle être un éditorialiste moins éloquent que son prédécesseur, plutôt répétitif dans son propos. Les ventes du *Progrès* reculent. Condamné le 27 novembre 1884 pour construction illégale de bâtiment, Larade doit assurer des frais judiciaires qui ont raison du journal : le dernier numéro paraît le 27 décembre 1884.

Le 28 juillet 1885, Jules Ferry prononce à la Chambre des Députés son discours sur « Les fondements de la politique coloniale » dans lequel il affirme le rôle prépondérant de l'expansion coloniale dans la politique industrielle française. Ce discours est un des exemples de la philosophie qui accompagnait la colonisation depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire nourrie de scientisme<sup>322</sup> et du positivisme d'Auguste Comte. Ces deux courants faisaient respectivement de la connaissance scientifique et de l'accès à cette connaissance, les moyens ultimes de progrès de l'humanité — qui passait surtout par l'industrialisation et la prospérité économique — qu'il fallait, selon le projet d'Ernest Renan, « organiser scientifiquement »<sup>323</sup>. La colonisation a donc été présentée comme un des moyens possibles de cette organisation par des théoriciens tels que Paul Leroy-Beaulieu et Jules Harmand. C'est ce progrès qu'entrevoit Jules Garnier quand il encourage les colons à mettre les Kanak

---

<sup>322</sup> Cf. LABROUSSE, Pierre. *Les races de l'Archipel ou le scientisme in Partibus (Paris XIX<sup>e</sup> siècle)*, Archipel, vol. 60, 2000, pp. 235-265.

<sup>323</sup> RENAN, Ernest. *L'Avenir de la science - pensées de 1848*, Calmann-Lévy, 1890, p. 37.

à contribution. Aussi, les discours développés par/sur le monde du nickel néo-calédonien de 1885 jusqu'aux années 1950, contiennent autant de variantes et déclinaisons de cette doctrine coloniale.

## **2. 14 septembre 1889 : « Un mot de réponse » vers l'autonomie des discours de la S.L.N.**

Jules Garnier visait la direction économique d'une colonie. Un vaste récit (relayé par la presse et les rapports officiels) s'est ainsi constitué dans lequel la mine apparaît comme une tentative très prometteuse, parmi celles, souvent désastreuses, du café ou encore de la canne à sucre. Aussi, lorsqu'en 1880, la colonie voit apparaître la S.L.N. , un nouvel horizon de possibilités semble se dessiner. Avec la constitution de la S.L.N. , les « martyrs » du Diahot et prospecteurs du rush de 1874, pourraient voir leurs efforts reconnus et récompensés. Cependant, l'alliance qui se dessine aussitôt entre l'administration et la jeune société, apparaît comme une manœuvre pour éloigner ces premiers audacieux qui peinent à faire entendre leurs contestations : l'administration procède essentiellement par la voie autoritaire des décrets. Ainsi, la parole qui était jusqu'ici réservée à l'Empire (*Le Moniteur* publie des décrets signés par Napoléon III), aux Gouverneurs (le plus symbolique est Olry et son contrôle sur la presse de 1878 à 1880) et à quelques hauts-fonctionnaires (y compris en matière de poésie avec l'exemple de Closquinet), se libère et se diversifie. Un nouveau discours d'opposition apparaît dans la presse.

La singularité de ce nouvel espace discursif est que ses nouveaux protagonistes interviennent souvent dans l'anonymat. Il ne s'agit plus de s'approprier un nouveau territoire, mais de parler désormais de la mine comme d'un espace connu et aussi indispensable que l'école, l'hôpital, l'église etc. Nous pourrions dire que Baudoux cherchait à « justifier », voire démythifier, le désordre, l'horreur et l'anarchie de la mine en exaltant une esthétique du labeur et de la réussite qui reste le fondement de ce nouveau discours. Il se superpose à l'éloge du progrès technique représenté par les laboratoires et les blouses des chimistes. La sueur, l'alcool et les bagarres des pages de Baudoux et Ratzel ne sont pas à oublier. Reste à savoir ce qui s'est formulé de nouveau, en termes sociaux, dans la mine des années 1900-1940.

Comme sa voisine australienne et son Eureka Company, la Nouvelle-Calédonie a désormais un nom, la S.L.N. , qui résume à lui seul un potentiel minier extraordinaire. Mais il est peu probable qu'il devienne un foyer d'insurrection — prémices d'une nation nouvelle — comme l'Eureka a pu l'être pour l'Australie. L'espace réduit et le patriotisme de la population européenne (qu'il s'agisse des colons libres ou des Transportés) excluent une telle issue en 1880. Celle-ci s'éloigne encore avec l'arrivée des travailleurs engagés à partir de 1898 ; ils sont souvent désorientés, souvent confinés au seul espace de la mine, et ils sont arrivés avec la perspective de pouvoir regagner leur pays. Le sursaut viendra du monde kanak en 1917. L'essentiel est, dans la période 1880-1920, de placer la Nouvelle-Calédonie — donc la France — dans la concurrence des grandes terres minières. Dans le sillage de Garnier qui, à partir de 1874, cherche à déposer son brevet de fusion du silicate de nickel, une littérature grise se développe en France, bien sûr, mais aussi en Angleterre, en Australie, aux États-Unis, au Canada et même en Allemagne. Elle émane principalement du monde scientifique, d'ingénieurs et explorateurs. C'est, en somme, un corpus qui ne s'adresse qu'aux spécialistes, aux futurs négociants, voire aux futurs acteurs de la colonisation industrielle mise en place par Feillet en 1899. L'ouverture vers le grand public a déjà été faite en 1866 avec le *Voyage* de Garnier. Il n'y a pas que la S.L.N. , on parle à nouveau de charbon, de chrome, de cuivre, de cobalt et d'or également. En 1937, Edgard De la Rüe publie un article sur « Les gisements d'or de la Mélanésie » dans la revue *Sciences*. Il ne ravive que très brièvement le rêve d'un eldorado du Pacifique en soulignant le faible rendement de la ressource en Nouvelle-Calédonie.

Il nous faut également tenter de définir ce que la fondation de la S.L.N. représente pour la population de Nouméa à partir de 1880. Il faut saisir ce qui pousse Mariotti à parler d'une « tâche sale » dans son premier roman publié en 1929. C'est dans la presse que nous trouvons les premiers témoignages. Dans la capitale, la S.L.N. c'est d'abord l'usine de transformation du minerai. Mis à part les flancs du Mont Dore sur lesquels on distingue encore des traces de prospect, Nouméa n'affiche pas le visage attendu d'une cité minière : ses sommets environnants sont intacts, aucun wagon ne la traverse, aucun wharf ne se jette dans ses baies ; on y observe seulement le ballet des minéraliers venus de Thio ou Népoui pour la transformation de leur cargaison en mattes. Comment alors signifier une présence aussi singulière que le ballet des minéraliers, l'activité du service des mines et de la villa de Higginson dans la



capitale ? Il s'agirait d'en parler en termes techniques, de maintenir un voile opaque mais respectable : la S.L.N. est le lieu où l'on applique le brevet salutaire de l'ingénieur Garnier qui fait alors figure de pionnier absolu. La S.L.N. semble surtout répondre à une urgence de cohésion dans un marché colonial concurrentiel international (peu enclin à recevoir l'abondance excessive du nickel néo-calédonien).

« Le nickel, qui sera une des prospérités vraies de la Nouvelle-Calédonie, a eu malheureusement tous les mirages d'une richesse sans limites et a bouleversé d'argent et de déceptions la colonie entière »<sup>324</sup>; la prospérité sera bien au rendez-vous suggère le Commandant Henri Rivière en 1881, à condition de rationaliser et d'organiser. Pense-t-il une année après la fondation de la S.L.N. , cette phrase résume toutes les difficultés à élaborer, renouveler le discours de la marche coloniale triomphante. Ce bémol dans le chant colonial de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle s'est généralisé à tous les Empires encore sous le choc des mutations imposées par la Révolution Industrielle et l'émergence du prolétariat. Pour l'historien Niall Ferguson, ce nouvel état d'esprit s'explique par le fait que « (l)'hubris impérialiste – l'arrogance du pouvoir absolu — a vécu pour être remplacée par une peur aigüe du déclin et de l'effondrement soudain »<sup>325</sup>. La conscience de la possibilité de « l'effondrement soudain » inciterait donc à la prudence et serait le mot d'ordre, sinon de toute entreprise, mais de tout discours colonial. De fait, cette attitude s'impose dans une colonie marquée par les échecs du sucre et par la Révolte de 1878. Sans être remise en cause, l'idée d'Empire est en phase de refondation avec l'imminence du XX<sup>e</sup> siècle.

Ceci peut expliquer l'importance prise par cette littérature grise. S'il y a un triomphe de la S.L.N. à célébrer, il est avant tout scientifique et technique, mais éloigné des préoccupations des colons de l'île aux yeux desquels l'apparition des cheminées d'usine et les manœuvres des minéraliers n'ont eu que des effets peu visibles sur le développement de la capitale. Le premier quotidien de l'île – *La France Australe* – est fondé en 1889 et la S.L.N. apparaît dès les premiers numéros. Ainsi, dans le septième numéro où est reproduite la requête d'un conseiller municipal qui reproche à la Société de priver la ville de ses forces — en employant massivement la

---

<sup>324</sup> RIVIERE, Henri. *Souvenir de la Nouvelle-Calédonie. L'insurrection Canaque de 1878*, Papeete, Les Éditions du Pacifique, (1881), 1980, p. 87.

<sup>325</sup> « Imperialist hubris – the arrogance of absolute power – had been and gone, to be replaced by acute fear of decline and sudden fall. » FERGUSON, Niall. *Empire: How Britain made the modern world*, London, Penguin Book, 2003, p. 292. (T.d.a).

main d'œuvre pénale — l'empêchant ainsi de développer ses infrastructures, donc de devenir une vraie capitale. Mais la reproduction de la requête est, pour les rédacteurs du quotidien, prétexte à railler les maladresses stylistiques du Conseiller municipal Lomont...C'est le numéro 17 qui résume les rapports entre la S.L.N. et *La France Australe*. Ils sont d'allégeance. La rédaction publie un « Mot de réponse » à l'intention des détracteurs de la S.L.N. dont elle prétend recevoir des lettres depuis ses récents débuts. Elle s'adresse à M. Herrenschmidt, chimiste de la Compagnie Malestra, qui a échoué à devenir le principal intermédiaire dans la revente du nickel néo-calédonien en Europe. Selon les rédacteurs, il accuse la S.L.N. de participer à « (...) l'exploitation de la Calédonie par des banquiers allemands au profit de l'étranger ». Cette colonne permet de saisir l'image dont la S.L.N. devait encore se défaire presque dix ans après sa fondation, mais aussi, celle qu'elle cherchait à élaborer en échange :

M. Herrenschmidt trouve plus simple de verser son encre sur la tête de ceux qui travaillent et font tous leurs efforts pour réussir.

Parmi eux, se trouve au premier rang la société "Le Nickel".

Cette société a dépensé des millions en Calédonie.

Du nickel, métal rare, métal cher, qui occupait dans l'échelle des valeurs une place intermédiaire entre les métaux précieux et les métaux usuels, elle a fait au prix d'immenses sacrifices, un métal de consommation courante, pour lequel elle a créé un marché qui n'existait pas.

Elle a successivement contraint les Suédois, les Allemands, les Italiens à fermer leurs usines.

Elle s'est emparé, chez nos concurrents eux-mêmes, de leurs principales mines, qu'elle a [dépouillée] de leurs procédés qu'elle a fait siens : c'est-à-dire *français*.

Elle a créé un véritable monopole français.

Elle a donné ainsi, à la Nouvelle-Calédonie, une place à part parmi les pays miniers, et un avenir brillant.<sup>326</sup>

La S.L.N. aurait donc acquis une dimension mondiale, mais aussi, presque miraculeuse mettant à la portée du plus grand nombre un « métal (aussi) rare (et) [...] cher » que le nickel et surtout, en créant un « monopole français ». Le « Mot de réponse » de *La France Australe* est un véritable exorcisme ; celui du lointain qui condamne les colons/prospecteurs à un certain provincialisme, donc à un certain mépris. La S.L.N. a remporté une victoire digne de l'histoire de David et Goliath ; la petite colonie du Pacifique se serait imposée face à des compagnies minières européennes...Il n'y aurait donc que de la nouveauté dans le sillage de la S.L.N. : elle a permis de redessiner la carte des nations minières en créant « un marché qui n'existait pas » et en devenant la propriétaire de mines en Europe. Sans interroger la réalité des faits exposés par les rédacteurs de *La France Australe*, nous pourrions

---

<sup>326</sup> *La France Australe*, Nouméa, n°17, 14 septembre 1889.

affirmer que la S.L.N. fabrique une image, restaure même en partie la stature de l'empire colonial.

Il y aurait même un nouveau langage qui se serait développé avec la fin du règne de Napoléon III sous lequel s'était déroulées les deux premières décennies de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie (1853-1870). La rhétorique de l'extension outre-mer propre à la constitution du second empire colonial français, laisse place à la vision grandiose de la réussite — l'œuvre d'hommes d'affaires audacieux — proposée par *La France Australe*. L'année 1889 marque, il est vrai, le début d'une période faste pour la S.L.N. , au point qu'en 1891, sa production dépasse celle du Canada (qui a commencé à extraire son minerai en 1889). Le « Mot de réponse » met en lumière également une métamorphose de la presse en Nouvelle-Calédonie, puisque ses rédacteurs vont jusqu'à prendre à témoin les lecteurs de l'hebdomadaire *L'Avenir de la Nouvelle-Calédonie*, révélant ainsi une pluralité d'opinions et d'orientations politiques encore inédites. Sur le plan esthétique, certaines constantes de la littérature à venir en Nouvelle-Calédonie trouvent une certaine cohérence : la célébration de l'âge pionnier chez Baudoux, celle de la grandeur chez les Nervat, ainsi que, bientôt, la distance affichée par un Mariotti face aux ingénieurs et autres fonctionnaires (ces « prospecteurs salariés » dont Mourot annonçait la naissance en 1884).

### **3. La mine et les échos du bagne : vers une littérature de dénonciation et les esquisses australiennes d'Edward Dyson.**

Nous avons vu le paradoxe qui apparaît dans la voix de Mourot lorsqu'il se pose en dénonciateur des irrégularités et des excès de l'administration : c'est son silence autour des liens de la mine avec l'administration pénale (qui sont bien attestés depuis 1872 avec le Contrat de la Balade signé par Higginson). Ces liens incitent en effet à interroger le statut de colonie pénale dont Mourot, ancien déporté, a été une composante. Il est vrai qu'à l'instar des autres déportés, le journaliste n'a pas connu le travail forcé sur les mines. Les Nervat ne font pas exception, les ouvriers mineurs apparaissent dans un grand anonymat collectif, submergés par une masse de « poulies et (de) treuils », pareils à des « insectes noirs », aucune mention n'est faite de leur origine ; qu'elle soit pénale ou engagée. La mine semble s'être définitivement

constituée en deux marginalités, du moins à partir de la fondation de la S.L.N. : celle d'une oligarchie d'hommes d'affaires (initiée par John Higginson) soutenue par l'État et les administrations coloniale et pénitentiaire. Car le bagne est une administration distincte et c'est à partir de cette autonomie que s'élabore notre seconde marginalité : le bagne, à travers ses forçats, pénètre la mine, la transformant ainsi en une extension redoutée, mais respectée (parce qu'elle participe d'un fantasme de grandeur coloniale) et surtout silencieuse.

Le « Mot de réponse » de 1889, qui met la S.L.N. en rapport avec l'Europe industrielle, semble également presque annoncer une littérature aux résonances patriotiques. Mais il inaugure également un silence qui pourrait également s'expliquer du fait de la présence de la main d'œuvre pénale. Nous avons pourtant vu que les premiers exemples de littérature de la colonie sont nés avec le bagne, avec les déportés qui, de Louise Michel à Henri de Rochefort, ont amené un autre discours que celui des explorateurs et des navigateurs. Premier journaliste de la Nouvelle-Calédonie, Eugène Mourot se situe d'ailleurs dans ce processus de renouvellement discursif. Une littérature du bagne néo-calédonien s'est donc formée dont les premiers représentants ont été les déportés. Compte tenu du passé et de l'engagement politique de leurs auteurs, ces discours ont été parmi les premiers à tenter d'interroger le fait colonial. Les cas de Louise Michel et de son exploration du monde kanak, ou encore celui de Charles Malato restent des exceptions. De plus, les déportés ne travaillent pas sur les mines, à l'inverse des transportés dont ils cherchent à se différencier. En effet, l'Administration ne leur réservait pas les mêmes lieux de résidence, ni les mêmes costumes (les déportés demeuraient principalement à l'Île des Pins, alors que les transportés étaient sur la Grande Terre, à l'Île Nou, à Bourail, ou au Camp Brun, pour les plus récalcitrants). Aussi le silence qui s'est formé à partir des années 1880, celles de la fondation de la S.L.N. , fait apparaître le bagne comme le lieu d'un discours original et qui se constituerait à partir de la mine.

Si nous cherchons ce qui, dans les rapports entre la mine et le bagne, a permis l'émergence d'une littérature, c'est justement dans le fait que l'essor minier a participé à rendre acceptable la cohabitation avec les forçats qu'imposait le principe de colonisation pénale appliqué à la Nouvelle-Calédonie : d'abord, en mobilisant la main d'œuvre fournie par le bagne, selon le principe fondamental de ce type de colonisation.

Mais en France, des interrogations d'ordre politique, économique, voire philosophique ont gagné les sphères politiques et ont donné naissance — pour la seconde fois — à une littérature qui, reprenant les stéréotypes de la bourgeoisie, prétendait dévoiler le bagne. Mourot avait déjà stigmatisé cette élite née avec la mine et nous avons vu comment, à partir du « Mot de réponse » de 1889, l'essor de la S.L.N. semblait, par l'évidence des chiffres croissants, balayer ces questionnements, incitant le reste de colonie à une sérénité et presque une forme d'insouciance. Nous pourrions situer la naissance de cette seconde littérature du bagne peu après 1894, année de la fin de la Transportation proclamée par le Gouverneur Feillet. Cette littérature questionne l'héritage du bagne : était-il indispensable à la Nouvelle-Calédonie ? Comment a-t-il participé à la prospérité de la colonie ?

En effet, vue de France, la Nouvelle-Calédonie demeure une colonie terne et peu attrayante ; ceci évidemment, à cause du bagne et en dépit des succès miniers. En 1897, l'Ancien Directeur de l'Administration Pénitentiaire Paul Mimande (pseudonyme de Paul de Beuverand) revient de Nouvelle-Calédonie avec un texte *Criminopolis*<sup>327</sup> qu'il publie à Paris. Tout en répondant aux exigences d'un rapport juridique, *Criminopolis* sacrifie à quelques usages littéraires par le recours au pseudonyme, une première publication dans la *Revue Judiciaire*, ainsi que son titre qui apparaît comme une métaphore de la colonie pénale. C'est d'abord avec l'expérience du terrain que Mimande interroge l'œuvre coloniale en Nouvelle-Calédonie. Il considère que la colonisation pénale est un succès : le bagne remplit sa mission de réhabilitation. Nous ne sommes pas encore devant une œuvre manifestement littéraire ; mais il s'agit surtout pour Mimande de mettre fin à une « légende », de défaire un cliché, et c'est ce sillon que suivent les textes à venir :

D'aucuns se figurent que la Transportation constitue pour messieurs les criminels une agréable villégiature qui n'a d'autre inconvénient que d'être un peu éloignée des boulevards extérieurs ; une légende s'est formée à ce sujet, et nombre de bourgeois – j'en étais – s'indignent à la pensée que, de l'autre côté de la Ligne, des assassins et des voleurs se gobergent insolemment, et vivent comme coqs en pête aux frais du contribuable.<sup>328</sup>

Il s'agit, en traçant le portrait de la Nouvelle-Calédonie, de trouver un compromis qui puisse servir l'intérêt économique : démontrer qu'elle joue de manière satisfaisante son rôle de colonie pénale (il faut également convaincre qu'elle n'a rien d'un paradis pour

---

<sup>327</sup> MIMANDE, Paul. *Criminopolis*, Paris, C. Lévy, 1897, 319 pages.

<sup>328</sup> MIMANDE, Paul. *Criminopolis*, Nouméa, Les Éditions du Caillou, Le Bagne Calédonien, (1897), 1980, p. 37.

« coqs en pâte ») tout en veillant à ce qu'elle demeure attractive aux yeux du citoyen français qui souhaiterait y investir et s'y établir. La mine est, par excellence, le seul lieu où conjuguer ces deux contradictions : le travail y est suffisamment pénible pour redresser les plus récalcitrants des criminels et les profits réalisés sont la juste récompense des prospecteurs, ingénieurs et les hardis colons libres qui travaillent dans sa périphérie. La littérature apparaît comme une alliée indispensable dans le discours qu'il faut désormais propager en France. Il n'est donc pas surprenant que cette seconde littérature du bagne — le plus souvent constituée d'études, témoignages et d'essais — débute avec l'ancien Directeur de l'administration pénitentiaire qui, en publiant sous pseudonyme, celui-ci semble vouloir faire oublier son statut.

Avec Mimande, le compromis mentionné plus haut se manifeste à travers l'absence de paysages miniers (que l'on a pourtant trouvés chez Ordinaire en 1885). L'ancien directeur évoque plutôt l'organisation administrative qu'il a connue, les effectifs de forçats déployés sur les mines, quelques anecdotes, propose des améliorations etc. Mais c'est surtout avec le bref portrait « (...) du directeur de l'une des sociétés qui exploitent le nickel en Nouvelle-Calédonie » que la mine apparaît dans *Criminopolis*. Le propos est semblable à celui du « Mot de réponse » de 1889. Ce directeur « (...) ne se contente pas d'être un ingénieur du plus grand talent, c'est de plus un musicien fanatique et un homme de beaucoup d'esprit »<sup>329</sup>. L'entente entre la mine et l'administration pénitentiaire donnerait donc de bons résultats, mais l'aspirant colon doit surtout retenir que la mine est à l'origine d'une vie mondaine presque parisienne où il est courant et plaisant de côtoyer des personnalités aussi exquises et distinguées que ce directeur-musicien.

Le fondement idéologique de la colonisation pénale étant la réhabilitation, il s'agit de démontrer que la présence des forçats sur la mine ouvre des possibles, peut former des colons, voire des propriétaires de mine. Lorsqu'il « accueillait » les 265 transportés en 1864, le Gouverneur Guillain les encourageait déjà à être dignes de la construction coloniale – le but de ce type de colonisation. Les évasions, les échecs de la colonisation agricole et l'arrivée des déportés semblaient avoir entamé la notion de réhabilitation. Progressivement, l'image que l'opinion publique française semblait se faire de la Nouvelle-Calédonie était celle d'un vaste échec : l'une des dernières

---

<sup>329</sup> *Ibid*, p. 147.

colonies acquises était donc une faillite insulaire, un « lieu de villégiature » pour criminels. C'est à nouveau, l'essor de l'activité minière qui semble resituer le bagne dans la vie de la colonie.

À partir de 1880, les discours sur le sujet seront le plus souvent extrêmes et contradictoires. *Criminopolis* contient « Trois anecdotes vraies » — c'est le titre du Chapitre VI — destinées à mettre en lumière l'humanité pittoresque que le bagne a fait naître dans la colonie, en fait, une humanité. Car ce que Mimande cherche à défaire est cette image du bagne comme monde marginal et dangereux. Dans sa volonté de démontrer le bien fondé de la transportation, il en reconnaît les excès ; les transportés forment en fait une population contrastée<sup>330</sup> (par confusion entre transportés et relégués) qui gagnerait à être mieux employée par l'administration. Et les rapports avec la mine contiennent une certaine ambiguïté. La question est d'abord politique : s'agit-il vraiment de réhabilitation ? Mimande finit par reconnaître ce que l'emploi des forçats par les sociétés minières a d'ironique et d'opportuniste — il rejoint en cela, la dénonciation de Mourot et participe donc à l'élaboration d'une image de la mine hégémonique et inhumaine :

Tout en se refusant énergiquement à accepter l'article relégué comme valeur marchande dans la fourniture que l'État s'est engagé à leur livrer en vertu des fameux contrats de « chair humaine », les compagnies minières, qui ont de bonnes raisons pour être courtoises, consentirent néanmoins à recevoir quelques échantillons de la susdite denrée ; mais elles les déclarèrent détestables et s'empressèrent, au bout de peu de temps, de les retourner à l'expéditeur.<sup>331</sup>

Mimande tente ici de faire apparaître une « logique » de la mine. Le ton est ironique et ne fait que confirmer ce qu'avait dénoncé Mourot : la mine est rapidement devenue un monde à part, elle opère avec la bienveillance de l'État et de l'administration mais se dégage d'une grande partie des impératifs coloniaux. Participer à la prospérité de la colonie pénale suffit à la dispenser du devoir de réhabilitation. Un système de clientélisme s'est donc mis en place : l'administration pénale n'est plus que « l'expéditeur » de « l'article relégué ». Les autres qualificatifs utilisés par Mimande traduisent non seulement la position du monde minier dans la colonie, mais aussi celle du bagne et des forçats, ces derniers sont, selon le lexique utilisé, bel et bien réduits à l'état de marchandise : ce n'est qu'après avoir reçu et essayé des « échantillons de la

---

<sup>330</sup> « Le relégué ne constitue donc pas un type déterminé. Il peut être un assassin, un incendiaire, un cambrioleur ; mais il peut être tout bonnement un mendiant, un vagabond, un pauvre hère sans domicile qui tend aux passants son chapeau crasseux et couche sous un pont – en un mot, ce que dans le langage de la basoche on appelle un homme sans aveu. » *Ibid.*, p. 225.

<sup>331</sup> *Ibid.* pp. 251-252.

[...] denrée » fournie par le bagne que la cliente-mine s'est déclarée insatisfaite et a pris ces distances. Une année après la parution de *Criminopolis*, les premiers travailleurs engagés asiatiques arrivaient en Nouvelle-Calédonie pour constituer une frange longtemps<sup>332</sup> muette et silencieuse de la Nouvelle-Calédonie.

Cette nouvelle littérature du bagne trouve une partie de son origine dans les réactions à l'action du Gouverneur Feillet en place à partir de 1894. Son mandat (1894-1902) est une période de grandes réformes dans l'organisation de la colonie. C'est donc encore une dimension essentiellement politique qui anime cette littérature. Ainsi pourrions-nous voir dans le texte *Criminopolis* de Paul Mimande la volonté de susciter l'adhésion de la tutelle et de l'opinion publique française. En effet, Mimande s'oppose à l'arrêt de la transportation orchestré par Feillet. Qu'en est-il des réactions en Nouvelle-Calédonie sur le plan littéraire ? Emmanuel Istivie, agent d'affaires arrivé à Nouméa en 1897, est également le rédacteur anonyme d'articles qu'il publie dans plusieurs journaux dont *Le Radical*, *La Liberté Néo-Calédonienne*, et *La Calédonie*.

En 1906, il aurait publié avec l'ancien avocat et journaliste Eugène Seinguerlet le roman *La Tourbe*. En effet, la présence de Seinguerlet pose problème : le roman a peut-être été rédigé avant 1887, année de son décès, ce qui est peu probable. Ce recours pourrait également être symbolique : l'avocat a été une figure incontournable de son époque et un adversaire<sup>333</sup> de la première heure opposé à la politique de Napoléon III, notamment en matière pénale. Ce nom aurait donc ici valeur d'emblème.

---

<sup>332</sup> Du moins, jusqu'en 1980 et la parution de *Châng Dâng* de Jean Vanmaï.

<sup>333</sup> La notice du *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace* daté de 1909 nous apprend que Seinguerlet a échappé de peu au bagne de Cayenne. L'homme est né en 1827 à Strasbourg. En 1852, tout juste diplômé de la Faculté de droit de Strasbourg, il se rend à Paris (afin d'y poursuivre ses études) où il fait partie des opposants au coup d'État de Napoléon III : ce qui lui vaut d'être arrêté, embarqué à bord du *Canada* qui devait quitter le Havre et le conduire à Cayenne. Un contordre venu de Brest annule la sentence pour la remplacer par un bannissement. Il se réfugie donc en Allemagne où il poursuit ses études et participe, avec l'aide de compagnons de lutte, à la rédaction d'articles et à la fondation de la *Revue Germanique* en 1858. Il raconte cet épisode dans *En route pour Cayenne* parue en feuilleton dans la revue *Parlement* en 1883. Il aurait donc participé à la rédaction de *La Tourbe* vraisemblablement avant sa mort en 1887, ce qu'aucune source ne mentionne. Le choix d'Istivie serait donc purement symbolique, voire humoristique ou tiendrait de la simple falsification littéraire. De plus, la notice révèle également un avocat curieux du fonctionnement des pouvoirs administratifs et financiers. Il y consacre son premier livre : *Banques du peuple en Allemagne* (1865). Il est également l'auteur d'une étude historique qui paraît à titre posthume : *Strasbourg pendant la Révolution* (1888). SITZMANN, François-Édouard. *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace : depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. II. K-Z, et additions et rectifications recueillies pendant l'impression*, Rixheim (Alsace), F.Sutter, 1909-1910, 2 vol. (VIII-874, 1105 pages). Source : Bibliothèque Nationale de France.

Identifiant numérique : <http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5426243t>

Relation : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31374888w/description>



Aussi, la parution du roman en 1906, soit quatre ans après la fin de mandat du Gouverneur Feillet (Paul Feillet disparaît en 1903), pourrait apparaître comme la volonté de rendre justice à une action souvent critiquée – mais l’ouvrage ne comporte aucune épigraphe à ce sujet, en revanche il contient une dédicace à Georges Clémenceau. Partisan de la politique de Feillet qui met fin à la transportation en 1898 et encourage le développement d’une colonisation agricole, Istivie compose à travers son roman une description du bagne relativement éloignée de celle de Mimande et parfois moins complaisante que celle-ci. De plus, le titre indique d’emblée l’orientation de ses « auteurs » ; le bagne est un enfer où échouent le plus souvent des âmes perdues. C’est la section disciplinaire du Camp Brun qui est la plus effrayante par l’arbitraire des sanctions qui y sont « appliquées », Istivie (et Seinguerlet) résumant : « Malheur à celui dont la chair a un sursaut de révolte et qui ébauche un geste de rébellion : une détonation soudain déchire l’air et le camp Brun compte un disciplinaire de moins ! »<sup>334</sup>

En revanche, la mine apparaît comme le seul lieu où l’humanité semble possible ; Il est vrai qu’elle est évoquée en dehors du cadre des « Contrats de chair humaine ». Après s’être évadés du Camp Brun, les protagonistes Chéron et Ribache arrivent à la mine Arembo dans les environs de Bourail où ils sont embauchés par « deux libérés : Gavot et Solédons ». Cependant, les évadés ne bénéficient pas de la solidarité qui, précisent les auteurs, existe entre libérés et évadés. Par prudence, Chéron et Ribache gardent le secret sur leurs identités. L’évocation de la mine est également le prétexte à un inventaire historique de la colonisation et surtout à une étude détaillée d’inspiration naturaliste de la vie du mineur et du forçat. On y retrouve à nouveau les paysages ravagés (« Le paysage est triste et monotone. Le regard se fatigue à l’aspect des niaoulis dont le tronc tordu, l’écorce blanche, le feuillage gris et terne, peuplent l’horizon d’une coloration uniforme. »<sup>335</sup>). Les auteurs entament ensuite leur description de la vie du mineur :

De minutes en minutes, à un sifflement aigu succède un bruit sourd : ce sont les sacs de minerai qui glissent, avec une rapidité vertigineuse, le long du fil aérien et viennent s’écraser sur le remblai de fascines et de terre qui sert de tampon d’arrêt.

La mine est en pleine activité.

Ici, on n’aperçoit que quelques hommes occupés à enlever les sacs du butoir pour les transporter vers le tas, au plateau, et les vider.

---

<sup>334</sup> ISTIVIE, Louis. SEINGUERLET. Eugène. *La Tourbe*, Nouméa, Éditions du Caillou, Le Bagne Calédonie, (1903), 1980, p. 67.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 83.

Si l'on pénètre dans la case, on est tout surpris de constater que l'aménagement intérieur a un aspect étrange, car on y voit toutes sortes de marchandises et les objets les plus disparates s'y rencontrent. Sur des étagères, voisins des boîtes de conserves, des flacons de sel, des verres, des assiettes, des pantalons de toile, des chemises, des tricots de mineurs et des souliers de brousse empilés par rang de taille ; suspendus aux poutres de la toiture, se balancent des "billy" de toutes grandeurs, des "quarts" de fer blanc et des marmites de fonte.

[...]

En un mot, tout ce qui est nécessaire à la nourriture et à l'habillement d'un mineur et à l'exploitation de la mine est rassemblé ici.<sup>336</sup>

C'est donc en voulant dévoiler le bagne, dire qu'il est un enfer, qu'Istivie et Seinguerlet ouvrent pour la première fois les portes de la mine et percent, en partie, son secret. Les auteurs pourraient apparaître comme les héritiers de deux grandes traditions du roman français du XIX<sup>e</sup> siècle : celle du réalisme dans l'aspect documentaire de certaines descriptions, et celle du naturalisme à travers cette mise en scène de deux types de « caractères » à travers les personnages Chéron et Ribache. Cependant, il n'existe aucun manuscrit, ni aucune autre source qui fasse état du même type d'enquête qui précédait la composition des romans de Zola et participait à la conception de leurs intrigues. Le logis décrit par Istivie et Seinguerlet pourrait apparaître comme l'enfer auquel le pionnier et le prospecteur (dont Mourot annonçait la fin en 1889) auraient été condamnés. Pourtant, nous verrons que ce constat d'échec n'entame en rien les mythes du pionnier. Le dénouement semble être devenu la règle de vie du mineur. Istivie et Seinguerlet poursuivent : c'est surtout, pour le libéré autant que pour le forçat ou l'évadé, une vie de servage :

C'est au store que le mineur vient prendre son pain, cuit sur place, les boissons, les vivres et tous les effets dont il a besoin.

Sur son livret, où sont inscrites ses journées de travail, il est débité de ses dépenses ; à la fin du mois, on établit la balance de son compte et le reliquat lui est versé.

Mais est-il utile de dire que le mineur a bien peu d'argent à toucher ? La vérité, même, qu'il n'en touche presque jamais.<sup>337</sup>

Istivie et Seinguerlet font apparaître ici la réalité de vie des forçats sur les mines néo-calédoniennes. La mine était donc un monde clos : tout est fait pour y maintenir le mineur. La politique du store (qui était à la fois le prolongement de la S.L.N. et de l'administration) était de soustraire le mineur à toute existence sociale en ne lui versant « le reliquat » de « ses journées de travail », souvent dépensé en alcool. La mine de Mourot et Mimande — inhumaine, inaccessible et démiurgique — apparaît en filigrane : le mineur est instrumentalisé et réduit à l'anonymat, son travail n'est jamais

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, pp. 85-86.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 86.

récompensé. Il fait partie d'une masse uniforme qui doit obéir à une mécanique usante :

L'ascension est fatigante ; il faut trois quarts d'heure pour atteindre la première carrière où des hommes, nus jusqu'à la ceinture, chaussés d'espadrilles, couverts d'un mouchoir qui leur enserre la tête, n'ont d'autre vêtement qu'un pantalon de toile.

Tous sont uniformément rouges, depuis la tête jusqu'aux talons. C'est, d'ailleurs, la seule coloration des choses et des êtres qui agitent cet étrange milieu.<sup>338</sup>

La mine a fait une armée d'hommes rouges « nus jusqu'à la ceinture » qui, pour ceux qui viennent du bagne, sont couverts, voire salis ou marqués, d'une couleur — le rouge qui évoque l'enfer — qui semble d'emblée leur interdire la fréquentation d'autres lieux, les installer dans la marginalité. Ils sont, exclusivement, « la » mine. S'ils répètent les gestes des pionniers et des prospecteurs, c'est maintenant, sans gloire et selon une répétition dégradante :

Parmi les mineurs, les uns sapent la montagne à grands coups de pic, les autres, armés de pelles, remplissent des brouettes, que des troisièmes roulent à l'extrémité de la carrière qui surplombe le vide, à deux mille pieds environ et d'où l'on aperçoit, à perte de vue, le pays environnant.<sup>339</sup>

Le « pays environnant », c'est : la colonie visible sans être immédiatement accessible. « La carrière (...) surplombe le vide » qu'il faut franchir après « reçu » une paye inexistante et s'être débarrassé du rouge de la mine. Nous verrons, en effet, que la paye est un moment crucial de la vie de la mine telle qu'elle est décrite par Istivie et Seinguerlet. Contrairement à la mine de Zola, celle de nos deux auteurs n'est pas prête à être le lieu d'une révolution qui envahirait les rues de Nouméa ou la société. L'idée de prospérité et de grandeur coloniale reste dominante, de même que la condition de forçat ou d'évadé impose un silence sévèrement entretenu par l'administration pénitentiaire ; comme nous avons pu le voir à travers l'évocation du Camp Brun. Mais il s'agit de dénoncer une injustice. Laquelle ? Il semble que, pour Istivie et Seinguerlet, le bagne ne réponde pas à sa vocation de réhabilitation, mais achève plutôt à destruction de potentiels et l'annihilation des condamnés. Si Chéron et Ribache, nos deux évadés de *La Tourbe*, s'illustrent le long de leur évasion, par leur amitié et leur solidarité<sup>340</sup>, ils restent, tels qu'ils sont décrits par Istivie et Seinguerlet,

---

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>340</sup> Cette solidarité est manifeste dès les premiers instants de l'évasion, au moment où Ribache est blessé par un membre de la Police indigène et secouru par son amant Chéron. C'est à ce moment qu'ils arrivent sur la mine Aremba et redécouvrent la liberté :

irré récupérables : Chéron n'a aucune conscience morale, Ribache est avant tout un pervers et un traître, surtout, ils sont liés par un amour homosexuel qui présente le bagne comme l'envers de la morale.

Pourtant, contrairement à l'auteur de *Criminopolis* qui, à condition d'une réforme<sup>341</sup>, était favorable au maintien de la relégation, Istivie et Seinguerlet font apparaître une impasse dans la politique de colonisation pénale. Le moment de la paye dévoile un nouvel aspect de la vie minière, en rapport avec cette humanité que nous avons déjà mentionnée. Istivie ne remet pas en cause le rôle de la mine dans la prospérité coloniale, mais plutôt ses rapports avec le reste de la colonie. Tous les mineurs semblent être logés à la même enseigne. La réhabilitation ne semble plus avoir de sens véritable :

Déjà, des groupes de mineurs attendaient le règlement de leur compte.

Les uns et les autres portaient des vêtements propres : pantalon retenu par une ceinture de flanelle rouge sur laquelle était passée la courroie du couteau à gaine, tricot à raies bleues, chapeau de feutre à larges bords, souliers de brousse, larges et pesants.

La paye ne fut pas longue : les sommes à toucher étaient médiocres. Ceux qui font des économies sont impitoyablement remplacés par d'autres plus prodigues. Il est, en effet, de l'intérêt du storeman-cantinier et souvent propriétaire de la mine, d'écouler le plus possible de produits. Il arrive ainsi à diminuer les salaires dans une proportion considérable.

[...]

Comme ils étaient cinq par gamelle et que le salaire quotidien était de cinq francs, la journée se trouvait réduite à quatre francs, puisque quatre seulement produisaient un travail effectif sur la mine et étaient les seuls rémunérés.<sup>342</sup>

C'est donc Istivie et Seinguerlet qui, les premiers, dévoilent les liens étroits entre la mine et le bagne, et cette relation met en jeu l'État et le pouvoir financier. Voulant condamner le bagne, Istivie « s'invente » l'appui d'un homme de loi, un des plus ardents détracteurs de la politique pénale de Napoléon III. Il fait appel au pouvoir de la fiction, rejoignant en ce sens Émile Zola et *Germinal* (1885), pour accompagner son

---

« Ribache, blessé par l'arme d'un canaque au moment où il franchissait le faite des hautes palissades du camp, s'était évanoui lorsque Chéron avait arraché de la plaie la terrible sagaie barbelée qui s'y était profondément enfoncée.

[...]

Sous la rafale, aveuglé par la pluie qui lui cinglait le visage, trébuchant à chaque pas sur les branches brisées et les troncs d'arbres culbutés par la tourmente, Chéron, chargé de son compagnon qu'il avait sur ses épaules, put enfin atteindre le sentier qui mène à Nessadiou, bourgade située à 12 kilomètres de Moindou. » *Ibid.*, pp. 88-89.

<sup>341</sup> « En vérité, je vous le dis : la loi sur la Relégation est un édifice qu'il faut démolir de fond en comble, pour le rebâtir, non plus – comme on l'a fait – en utilisant aussi maladroitement que pieusement d'antiques et vénérables matériaux contemporains de l'Empereur Auguste, mais en se conformant à nos principes modernes de philosophie pénitentiaire. » MIMANDE, p. 260.

<sup>342</sup> *Ibid.*, pp. 97-98.

combat politique. Les tableaux miniers de *La Tourbe* semblent découler de véritables enquêtes : un métier, son organisation et même son langage apparaissent. C'est donc également la première fois que la mine apparaît dans sa singularité : le paysage, bien sûr, mais aussi le langage et la vie sur la station, notamment avec la description du moment-rituel de la paye qui semble être régie par un code vestimentaire particulier ; la paie semble renforcer la tyrannie du collectif et la condition du mineur anonyme, même s'il porte à cette occasion des « vêtements propres » et « une ceinture de flanelle ». Néanmoins, les « vêtements propres » semblent lui permettre de conquérir une parcelle d'humanité et les individualités ne s'affirment guère que dans la violence. L'impératif de profit inhérente au processus colonial faisait que, jusqu'à Mourot, les récits autour de la mine étaient soit incomplets ou discontinus. Résumons : il fallait (l'intérêt était alors partagé par la jeune S.L.N. et par l'administration), au moment de la découverte du potentiel minier de la colonie, assurer que la prospérité était imminente, que des « braves » y travaillaient — c'est en 1872, l'émergence de cette « élite de la population minière »<sup>343</sup> annoncée dans la « Chronique du Diahot » de 1872 : le pionnier néo-calédonien est né. À partir de l'obtention du brevet de Garnier en 1876, puis de la fondation de la S.L.N. en 1880, l'essentiel était alors de dire que cette prospérité tant attendue était sous le contrôle d'hommes courageux et travailleurs, il s'agissait alors de garder un silence qui se voulait serein et confiant sur la progression de l'économie du nickel.

Mais avec Mourot, l'honnêteté de ceux qui étaient apparus comme les « gardiens » des affaires minières est remise en cause. C'est donc un autre type d'énoncé qui apparaît : la mine serait devenue une affaire froidement administrative et surtout financière qui agirait aux dépens d'une grande partie de la colonie, l'effort pionniers appartiendrait au passé. Plus encore, nous dit Mourot, les bénéfices de la mine échapperaient à la majorité de la colonie, spécialement à ceux qui ont pris la pioche et la pelle pour la creuser. L'objet du « Mot de réponse » de *La France-Australe* de 1889 est de renverser cette image négative de la mine et de la maintenir au premier plan dans le rêve de l'épopée coloniale française. D'où la nécessité, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup>, de connaître la mine, d'en dévoiler les mécanismes. Elle n'est qu'indirectement satisfaite par les écritures du bague. En 1897, Paul Mimande produit avec *Criminopolis* un rapport juridique « rehaussé » de littérature (recours au

---

<sup>343</sup> *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, 27 mars 1872.

pseudonyme, descriptions, anecdotes, l'humour, morale etc.) et qui affirme l'urgence qu'une « philosophie pénale » soit appliquée en Nouvelle-Calédonie. Il veillait à présenter la mine comme une heureuse porte de sortie puisqu'un libéré pouvait devenir propriétaire de station. Dans *La Tourbe*, au cours de l'évasion de Chéron et Ribache, la station minière apparaît également comme l'étape salvatrice. Ribache y retrouve la trace de son premier amour mais n'opère aucune rédemption et se retrouve pris à nouveau dans l'engrenage des larcins : ce premier amour pour Clarisse est lui-même infâme... Elle n'est qu'une prostituée.

En annonçant la mort du pionnier et l'hégémonie d'une bureaucratie de la mine, Mourot aura été la seule interférence dans la construction discursive de la mine de cette fin du XIX<sup>e</sup> s, c'est-à-dire également : dans le processus d'élaboration d'une littérature. La fondation du discours de la mine est l'idée de prospérité et de réussite coloniale que même les écritures sur le bagne n'ont pas véritablement remise en cause. Avec le directeur qui, dans *Criminopolis*, anime les après-midi musicaux sur la Place des Cocotiers, Nouméa est un havre de tranquillité que seule une colonie prospère peut offrir. Par contre, dans le roman d'Isitvie et Seinguerlet, c'est dans l'enfer du Couvent des Reléguées à Bourail — la prison des femmes — que Ribache retrouve la trace de « la belle Clarisse », une brillante manipulatrice à la beauté froide. En ce sens, la tranquillité de la colonie est sauve, puisque, comme le stipulait le règlement de l'Administration Pénitentiaire, les unions ne pouvaient se faire qu'entre libérés.

Istivie et Seinguerlet ne cherchent pas à composer l'image d'un prolétariat Européen des colonies dont les malheurs égaleraient ceux de leurs semblables français que défendait Zola ; leur description des bagnards, de leurs conditions de vie, de leur travail sur la mine, est surtout moralisatrice. Il semblerait que les bons résultats du nickel néo-calédonien, mais surtout la fragmentation de ce monde du travail qui réunit des groupes profondément antagonistes comme les libérés, les évadés, les colons libres etc. ne permet pas la formation de mouvements collectifs, c'est-à-dire d'un prolétariat uni et revendicatif. D'autre part, le bagne et sa « mauvaise réputation », institution qu'Istivie et Seinguerlet combattent dans leur roman, contredit également la création de ce prolétariat tel que nous l'avons énoncé précédemment. Dans cette même perspective, seul le prolétariat indigène et métis analysé, voire « prophétisé », par

l'anarchiste Charles Malato<sup>344</sup> en 1908, semble pouvoir déployer un horizon de possibles. La présentation du roman par *Le Mercure de France*<sup>345</sup> est d'ailleurs cinglante. *La Tourbe* est résumée comme la « farouche idylle de deux forçats entremêlée de curieux détails sur le bagne... »<sup>346</sup> ; le roman se délecte en effet de thèmes graveleux. Ériger le forçat en héros est donc une démarche impossible, le roman est intéressant pour ce qu'il révèle du bagne et, pour nous, de ses liens avec la mine ; c'est, du moins, la position des rédacteurs du bulletin bibliographique de *La Quinzaine Coloniale* en 1907, mais eux aussi reconnaissent l'échec irréversible de ce discours :

La tourbe que nous décrit ce roman n'a rien de commun avec le combustible du même nom ; il s'agit, comme le disent les auteurs, du « bas-fond de la société », du limon que dépose le fleuve de la vie, en un mot des forçats de la Nouvelle-Calédonie. On ne saurait entrer dans le détail de ce drame d'ignominie et de sang, surchargé d'incidents qui, pour être observés sur le vif, n'en sont pas moins édifiants. L'œuvre provient évidemment d'hommes peu accoutumés au travail littéraire et révèle de la gaucherie et de l'inexpérience. Elle vaut donc surtout par son caractère documentaire, car on devine que certains traits d'observation particulièrement repoussants n'ont pu être inventés ; elle est en outre une thèse. Les auteurs en effet, par l'organe de l'avocat qui, à la fin du livre, plaident pour un des héros (?) se fait l'interprète évident de leur opinion personnelle, se joignent au parti qui souhaite la suppression du bagne, d'abord parce qu'il dévoie au lieu de châtier et de régénérer, ensuite parce qu'il souille et paralyse la Nouvelle-Calédonie. Il est douteux cependant que cette histoire, étant donnée la forme où elle est écrite, leur permette d'atteindre leur but.<sup>347</sup>

Cette critique nous renseigne également sur la représentation de la Nouvelle-Calédonie dans la France de ce début de XX<sup>e</sup> siècle. Elle est contrastée : entrée dans l'âge industriel grâce à l'essor de l'économie du nickel, la colonie demeure néanmoins « souill(ée) » et « paralys(ée) » par le bagne. Et c'est le nœud que rencontrent Istivie et Seinguerlet, les travailleurs qu'ils tentent de faire apparaître ne ferait que confirmer ce dramatique immobilisme. Si nous avons pu observer des modifications après les publications des articles de Mourot en 1885, il est peu probable d'observer un quelconque effet après *La Tourbe*. Cette impasse était déjà en germe dans le contraste

---

<sup>344</sup> « Le jour viendra où, l'idée ethnique s'étant atténuée, au sentiment de race se substituera entièrement celle de classe. Les débris plus ou moins métissés des Polynésiens, Kanaks et Malais formeront un immense troupeau prolétarien exproprié du sol, privé des moyens de production et réduits à peiner pour des salaires dérisoires au service des blancs, descendants des anciens colons et immigrants, lesquels constitueront la classe possédante. » MALATO, Charles. « En Océanie, Races mourantes et Proletariat naissant », *Les Documents du Progrès Revue Internationale*, Paris, 2<sup>e</sup> année, août 1908, pp 687- 692. Cf. § « Faire le récit d'une colonisation de notre travail. »

<sup>346</sup> *Mercure de France*, Paris, janvier-février 1907, Vol.65, p.720.

Relation : <http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/cb34427363f/date>

<sup>347</sup> *La Quinzaine coloniale*, Paris, 25 octobre 1907, p. 880.

Relation : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34425263p/description>

que nous observions avec l'histoire minière de l'Australie — la grande voisine — qui était déjà apparue comme une fondation son identité collective. Les discours de la mine en Nouvelle-Calédonie ont, au contraire, eu pour fondation constante une exaltation de la France en ce qu'elle réalise une grande œuvre coloniale.

Foucault nous a, cependant, déjà prévenu que dans toute analyse de discours, surtout dans une mise en perspective historique, il faut

se tenir prêt à accueillir chaque moment du discours dans son irruption d'événement ; dans cette ponctualité où il apparaît, et dans cette dispersion temporelle qui lui permet d'être répété, su, oublié, transformé, effacé jusque dans ses moindres traces, enfoui, bien loin de tout regard, dans la poussière des livres. Il ne faut pas renvoyer le discours à la lointaine présence de l'origine ; il faut le traiter dans le jeu de son instance.<sup>348</sup>

La polémique contenue dans les littératures sur le bagne nous a poussés à y rechercher un nouveau motif de la mine. Un *topos* que nous aurions pu ajouter et mettre en parallèle avec ceux que nous avons déjà inventoriés : le courageux pionnier, le prospecteur audacieux, l'épopée coloniale... Ces littératures du bagne révèlent en fait que ces paradigmes n'avaient de véritable portée qu'en Nouvelle-Calédonie — ils se retrouvaient essentiellement dans les colonnes de la presse coloniale — et ne structuraient que l'existence des habitants de la colonie. Ils cristallisaient les espérances de celui qui, s'engageant dans l'aventure coloniale, choisissait la Nouvelle-Calédonie, parfois par hasard. En France, l'image persistante et dominante de la Nouvelle-Calédonie de ce début de XX<sup>e</sup> siècle demeurait finalement le bagne, souvent considéré comme une ruine et un désastre humain. En effet, la grande interrogation de ces discours du bagne était : a-t-il vraiment encore sa raison d'être maintenant que la colonie s'est trouvée une direction aussi grandiose que le nickel ? La mine n'était donc que l'élément d'une démonstration qui, chez Mimande, visait à convaincre de l'utilité de la colonisation pénale, ou avec Istivie et Seinguerlet, qui saluaient la politique du Gouverneur Feillet en la matière, appelaient à la fermeture immédiate du bagne.

Jamais l'image élaborée avec le « Mot de réponse » de 1889 (c'est-à-dire : la mine comme élément essentiel à la grandeur coloniale) n'a été remise en question. La nouveauté est que le bagne et ses forçats ont été révélés comme des données indissociables, mais aussi « paralys(antes) » — c'est le propos de *La Tourbe* — de la vie minière néo-calédonienne. Mais cette corrélation a été essentiellement révélée sur

---

<sup>348</sup> FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1969), 2008, p. 39.



un arrière plan politique et tragique comme l'illustre le roman d'Istivie et Seinguerlet. Résumons : le bagne et sa cohorte de forçats redoutés et bannis a fini par s'imposer comme un élément fondamental de l'espace discursif de la mine. Ses premiers artisans — ceux de la presse coloniale — cherchaient à dissimuler le bagnard derrière le ballet grandiose des minéraliers, et les succès financiers de la S.L.N. En littérature, cette posture trouvera son prolongement dans la poésie des Nervat chez qui, à partir des années 1900, le bagnard et même l'engagé asiatique, lorsqu'il s'agit de célébrer la mine, disparaissent.

Avec le bagne, y compris lorsqu'il s'agissait de le dissimuler ou de l'exclure du rêve minier, l'espace discursif s'est agrandi d'un nouveau territoire où le devenir de la colonie était interrogé. La tâche est immense, le bagne est connu ; la France est régulièrement critiquée, accusée de ruiner son empire par sa politique pénale. Vanter les succès des ressources minières néo-calédoniennes est devenu impossible sans montrer les forçats, y compris sur les cartes postales. Avant d'investir le terrain de la revendication politique, Louis Istivie en a également fait son thème de prédilection en proposant à la revue *Le Globe Trotter* un palpitant récit d'évasion du bagne de Nouvelle-Calédonie. « Vers la liberté » paraît de juillet à octobre 1904 accompagné des illustrations d'Oswaldo Tofani. Jusqu'en 1906, Istivie publie d'autres feuilletons dans *Le Globe Trotter* qui reprennent, soit les thèmes du bagne ou de la prospection minière ou, simplement, de l'enfer de la vie dans les colonies, parmi eux : « L'île maudite » ou « Les laveurs d'or du Bongo-Lava » en février 1906 dont le récit se déroule, cette fois, à Madagascar.

La fin de la transportation annoncée par Feillet dès son arrivée en 1897 semble donc être à l'origine de cette seconde littérature du bagne qui, au contraire des écrits communards, met en lumière les rapports avec l'économie minière. L'arrêt de la transportation n'est vraiment effectif qu'en 1898 mais, dès son annonce, la colonie entre en ébullition ; c'est son fonctionnement entier qui est remis en cause. Le champ littéraire s'est donc rapidement délimité entre les partisans du maintien comme Mimande et les opposants comme Istivie et Seinguerlet. Ces interrogations, ces mises en accusation se multiplient essentiellement à Paris jusqu'à la fermeture définitive du bagne en 1930 pour la Nouvelle-Calédonie (et 1938 pour la Guyane), cette décision laisse les condamnés végéter, oubliés de tous. Mais une image de la Nouvelle-

Calédonie et surtout de la mine s'est déjà dégagée de cet espace discursif. Elle est contrastée et relativement dépréciative. La colonie serait mue par une mécanique parfaite : une économie du nickel florissante aidée par la mise à disposition d'une main d'œuvre d'abord gratuite (les forçats) puis considérée comme docile, travailleuse et peu onéreuse (les engagés asiatiques à partir de 1898). D'autres déplorent un ronronnement et une lenteur qui seraient liés au bagne ; la colonie manque d'attrait et est dominée par l'administration.

C'est Jules Harmand, théoricien de la colonisation au XX<sup>e</sup> siècle, qui montre dans *Domination et colonisation*<sup>349</sup> (1910) à quel point l'image de la Nouvelle-Calédonie a été bouleversée dans l'opinion française. Le bagne n'est sûrement pas étranger à ce changement. Pour lui, une distinction s'impose désormais entre « colonies » et « dominations »<sup>350</sup>, chacune témoignant d'un degré plus ou moins avancé (et réussi) de l'implantation européenne. Le degré le plus abouti étant celui de colonie, la France n'en compterait, en 1910, qu'une seule avec la Nouvelle-Calédonie. Cependant, aux yeux de Jules Harmand, l'île ne peut prétendre à ce titre, car elle reste handicapée par sa position lointaine et la méconnaissance de l'opinion française (due vraisemblablement à cette « mauvaise réputation » signalée à partir de 1882 par Leroy-Beaulieu). De plus, des textes comme *Criminopolis* et *La Tourbe* semblent trouver des échos réguliers dans l'opinion publique, au moins jusqu'en 1930. Jules Harmand affirme en 1910 :

La France n'a plus de Colonies, elle n'a que des Dominations, ou du moins elle n'a plus de colonies vraies. La seule que l'on puisse regarder comme telle, la Nouvelle-Calédonie, encore que les Canaques soient loin d'y être en quantité négligeable, est trop mal placée, trop éloignée de la métropole pour pouvoir jamais – si l'on admet que la France réussisse à la conserver, en s'y appliquant par point d'honneur national – jouer dans son empire un rôle de quelque importance.<sup>351</sup>

Tout en demeurant le dernier vestige de réussite coloniale française, la Nouvelle-Calédonie ne peut prétendre restaurer une gloire coloniale perdue et, pourrions nous

---

<sup>349</sup> HARMAND, Jules. *Dominations et colonies*, Paris, Flammarion, 1910.

<sup>350</sup> « On réservera donc l'appellation de *Colonies* aux pays où les Européens immigrés, *citoyens* de l'État, successivement fondateur, gouvernant ou suzerain, sont l'instrument actif et permanent de la prospérité de l'entreprise. Ce sont des *pays à colons* : tout s'y organise en vue des besoins et des objectifs des colons.

On appellera *Dominations*, ou, par convention, *Possessions* des pays conquis sur des indigènes pratiquement inassimilables, devenus des *sujets* de l'État dominateur, et facteurs prépondérants, sous sa direction et son administration, du succès de cette œuvre d'État. Tout s'y trouve subordonné aux besoins matériels, aux conditions d'activité, aux satisfactions morales des indigènes et aux nécessités de la domination. » *Ibid.*, pp. 107-108.

<sup>351</sup> *Ibid.*, p. 108.

dire, en dépit du nickel. Donc, la colonie pénale du Pacifique inquiète, intrigue ou, pire, laisse désormais indifférent. Il est désormais acquis qu'elle est un paradis transformé en enfer ; le bagne a presque fait oublier les atouts que sont le climat et, paradoxalement, les ressources minières. C'est une image qu'il faut corriger ; elle inspire, nous l'avons vu, quelques littérateurs et impose de nouvelles stratégies discursives. Ainsi, *La Tourbe* contenait une romance infernale, qui se déroulait sur fond de manipulations, de trahisons et n'annonçait aucun salut. Après avoir séjourné de 1889 à 1923 en Nouvelle-Calédonie, le journaliste et photographe Charles B. Nething publie en 1930 un roman intitulé *Dans l'ombre de Satan à la « Nouvelle »*. Sa démarche ne consiste plus vraiment à dénoncer, mais plutôt à réhabiliter. Le bagne appartient au passé, mais in continue de peser sur la colonie, Nething dit dans sa préface :

J'ai voulu fixer quelques traits d'une île lointaine, belle entre les belles, mais si infortunée par son destin que, comme les condamnés qu'elle a autrefois renfermés, il faudrait aujourd'hui, pour qu'elle pût vivre normalement, qu'elle soit réhabilitée !

[...]

De même que les étoiles scintillent, plus limpides après l'orage qui a terni le ciel, de même la Colonie dont j'ai entrepris de dévoiler un peu le passionnant visage, sortira plus brillante de la cruelle épreuve que fut pour elle le bagne !<sup>352</sup>

Il s'agirait d'une catharsis : dire clairement ce qu'a été le bagne, en quoi il a dégradé la colonie, et trouver ainsi, les moyens de la relancer. Nething situe l'action de son roman à partir des années 1880, précisément celles des « Contrats de chair humaine » (elles coïncident avec l'arrivée de Nething dans la colonie), jusqu'à l'arrivée des premiers engagés asiatiques en 1898. Son personnage principal, Bernard Maurois, est un bagnard libéré, de ceux venus tenter leur chance dans l'agriculture. Il découvre une colonie aux paradoxes cruels : une île aux nombreuses ressources qui, du fait de la bêtise et de la médiocrité, sont mal exploitées. C'est le personnage d'Etienne Vernat, un homme libre, pas un forçat, futur collaborateur du narrateur sur la station agricole « La Solitude », qui est le premier à dévoiler les aspects les plus décevants de la colonie :

C'est une ironie que dans un pays que Dieu a fait si beau, et dont les gens égoïstes et avarés, odieusement privilégiés, tirent tant de richesses, un jeune homme actif, rempli de bonne volonté, puisse être acculé à une condition aussi misérable que l'était la mienne quand j'arrivais chez M. Grangeot ; mais vous le dirai-je Monsieur ? vous le dirai-je en toute franchise ? Ce qui m'humilie le plus, ce n'est pas tant d'avoir été si malheureux, d'avoir cruellement souffert, de sentir l'avenir

---

<sup>352</sup> NETHING, Charles B. *Dans l'ombre de Satan à la « Nouvelle »*, Nouméa, Les Éditions du Caillou, Collection Le Bagne Calédonie, (1930), 1980, p. 9.

comme barré devant moi, dans ce pays où je crois que désormais, et à moins de changements que rien ne permet de prévoir, il n'y a plus rien à espérer de bon pour les petits travailleurs ; c'est d'être contraint de courber le front devant la nécessité impérieuse et, pour ne pas mourir de faim, de descendre, moi, libre et fils de gens honorables et qui n'ont jamais failli à la dure obligation de travailler pour un libéré, pour un ancien forçat !<sup>353</sup>

La plainte de Vernat est surtout un avertissement. La politique pénale mise en place en Nouvelle-Calédonie aboutit à des situations contre-nature dans un espace aussi codifié qu'une colonie. Le pays semble vicié : un paria peut s'y retrouver patron et propriétaire ; c'est déjà, semble nous dire Nething, le début de l'enfer. Mais c'est encore la mine qui dévoile l'aspect le plus navrant de cette colonie. Le personnage de Bernard Maurois, exploitant et propriétaire de la station agricole « La Solitude », devient lui aussi un naufragé du rêve néo-calédonien :

En venant se fixer à Ponéo, Bernard avait racheté à l'Austral Nickel Co., filiale de l'Austral Trust, une étendue de terrain comportant un périmètre minier concédé par la Colonie à cette Société, à Temba, entre la rive droite de cette rivière et la crête de la presqu'île, et dans lequel elle avait eu dessein d'exploiter des gisements de nickel reconnus dans une formation serpentineuse extrême.<sup>354</sup>

C'est le jeu des spéculations menées avec la bienveillance de l'administration et d'hommes politiques locaux qui a raison des anciens rêves pionniers de ceux qui avaient été encouragés alors que l'exploitation des ressources minières de l'île n'était encore qu'une chimère. Près de cinq décennies après la dénonciation de Mourot, l'Etat trompeur devient un motif littéraire dans la fiction de Nething. La mine est devenue l'enjeu d'intérêts opaques d'une complexité redoutable, presque balzacienne, auxquels se heurtent l'ambition et la volonté du personnage de Bernard :

Or, l'Austral Nickel Trust, dont les prospecteurs se livraient à d'incessantes recherches sur tout le territoire de l'île, venait de demander une concession de trois cents hectares dans la Haute-Temba. À quoi rimait cette demande dans une région louée par Bernard lui-même au Domaine, et où la nature du sol et la profuse végétation qui le couvrait ne permettait guère de soupçonner l'existence de minerais métalliques en gisements suffisants pour la motiver ? Des intrus avaient-ils signalé la présence de fouilles qu'il avait effectuées lui-même et qui, incomplètes, ne lui avaient pas permis de faire la déclaration d'usage ? l'A.N.T envisageait-il donc, dans cette région, la possibilité d'une exploitation que les droits qu'il prétendait toujours exercer sur le périmètre minier rétrocédé par sa filiale pouvaient, le cas échéant, lui faciliter : servitudes établies, extension possible de l'entreprise, débouchés tout prêts sur la mer ?<sup>355</sup>

On retrouve, dans la fiction de Nething, la situation dénoncée par Mourot en 1889 : l'ambition légitime, les efforts des colons sont contrariés et disparaissent sous les

---

<sup>353</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>354</sup> *Ibid.*, pp. 157-158.

<sup>355</sup> *Ibid.*, pp. 157-158.

spéculations opaques et les compromissions entre l'administration et les exploitants miniers. Ainsi, l'industrie minière, après avoir ruiné les prospecteurs, s'en prend également à l'agriculture ; seconde force de la colonie. Cependant, la dénonciation de l'hégémonie de la S.L.N. par Mourot était journalistique, prenait appui sur une réalité que l'on peut reconstituer à partir des différents arrêtés adoptés alors. Nething, au contraire, utilise la fiction historique, c'est-à-dire, reconstitue un canevas d'événements sur lesquels il ajoute, transforme et invente des noms et des faits, quand il n'exagère pas certaines situations pour en minorer d'autres.

Les archives ne témoignent, en effet, d'aucun conflit entre les prospecteurs et les agriculteurs, mais la période couverte par le roman de Nething – à la fin des années 1890 – coïncide avec une période d'intenses mesures prises autour de la question foncière, notamment à partir de la fin de la transportation en 1894 qui laissait vacants les terrains occupés par l'administration pénitentiaire. Nething nous renseigne donc sur la perception des compagnies minières dans cette première décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Les rêves de succès ont disparu, la mine ne suscite plus que crainte et méfiance. La mine est, au contraire, perçue comme l'entité capable de mettre fin aux ambitions et aux initiatives, comme c'est le cas du protagoniste de Nething :

S'il en était ainsi, ou même si l'A.N.T. n'agissait que dans un but de spéculation pure, comme c'était fréquemment le cas dans la Colonie, toute fraction du domaine qu'avait créé Bernard risquait de lui être enlevée, ou tout au moins de périr puisque échappant en partie à son contrôle. Et cette perspective était des plus fâcheuses, car il avait songé à faire des terrains acquis de l'Austral Nickel Co., comme aussi de ceux qu'il louait dans la partie supérieure de la rivière, un tout mis en valeur et devant, dans sa pensée, compléter heureusement le domaine de *La Solitude*.<sup>356</sup>

On retrouve la critique de la collusion entre l'administration coloniale et les acteurs de l'économie minière apparue chez Mourot en 1889. Nething se différencie pourtant de ses prédécesseurs sur deux points : la dénonciation de la mainmise étrangère sur la colonie et son rapport aux paysages. L'auteur s'attaque au laxisme de l'administration qui aurait conduit à créer une colonie moralement décadente. Ensuite, le rapport aux paysages apparaît principalement dans la lutte que le personnage Bernard Maurois mène contre l'A.N.T.

C'est l'affrontement entre deux philosophies de la colonisation. Nething compose le récit d'une intrigue judiciaire ; on retrouve ce monde d'affaires opaques

---

<sup>356</sup> *Ibid.*, pp. 157-158.

qui indignait Mourot, où l'administration est, en fait, habilement silencieuse. Le « store » participe de cette vaste corruption déjà dénoncée par Mourot ; le pire, semble nous dire Nething, c'est qu'il s'agit du cœur véritable de la mine. Dans son roman, le « store »<sup>357</sup> est celui de la mine l'*Avenir II*, repris par un « ancien chalandier de l'Austral Nickel Trust Co. » qui a choisi de se reconvertir dans le commerce. Le personnage Kergaro dit le Salé a quitté sa Bretagne natale pour vivre l'aventure coloniale. Le commerce qu'il reprend et rebaptise *Auberge halte-là !* Devient rapidement « une maison de faciles plaisirs »<sup>358</sup>. Accoutumé aux mœurs du peuple de la mine, l'homme sait garder sa clientèle :

Sous ses dehors bonasses, Kergaro était en effet un fraudeur d'assez belle eau, que le métier de chalandier avait mis à même de voir jusqu'à quel point peut s'exercer un commerce illicite ! Pour améliorer leur paie, les marins apportaient tous des marchandises d'une nature ou d'une autre ; il ne s'agissait que de savoir débarquer avec adresse les articles transportés subrepticement, pour pouvoir les écouler de manière profitable. La rareté des postes de douane le long de la côte, le défaut de gendarmes, en nombre insuffisant dans leurs brigades et, pour cette raison, surchargés de besogne, l'absence, en somme, d'une surveillance effective du littoral, tout facilitait des opérations frauduleuses, certes, mais si tentantes !<sup>359</sup>

Kergaro est l'archétype de cette roublardise que le lectorat français fantasme au sujet de ces îles de l'empire : il annonce l'aventure et le sensationnel — autres variantes de l'exotisme — supposés participer au succès du roman colonial. Selon cette esthétique, l'éloignement et l'isolement permettent les pires audaces et stratagèmes pour à la fois tromper et affirmer l'autorité de l'État. Les personnages doivent, en effet, incarner un « savoir-faire » français, tout en étant rebelles à l'autorité. Car, comme le montre le personnage « Le Salé », le pouvoir du propriétaire de store dépend de sa capacité à saisir les différents vices de cette redoutable population de la mine :

Le Salé, en vieux marin ayant plus d'un tour dans son sac, savait s'y prendre. L'opium dont les Chinois de Cio faisaient leurs délices, le tabac dont ce stockman bourrait sa pipe, l'étoffe de la jolie blouse que confectionnait cette femme de colon, cette arme, fusil ou revolver, dont le maniement mettait une flamme aux yeux de ce Canaque, tout cela passant par les mains du Breton, avait été mis en circulation par lui, à l'aide de discrets emissaires colportant partout, en même temps que la marchandise en fraude, le tafia qui parfois mettait en émoi les tribus.<sup>360</sup>

Kergaro apparaît donc, non seulement comme le symbole de la corruption coloniale, mais surtout comme l'incarnation d'une administration absente, d'un monde pris dans

---

<sup>357</sup> Le store désigne le magasin sur les mines géré par l'administration et la S.L.N. Selon les termes du contrat passé entre l'administration et la S.L.N., l'ouvrier a obligation de venir s'y approvisionner en vivres. Le montant de ses dépenses est ainsi directement prélevé sur son salaire.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>359</sup> *Ibid.*

<sup>360</sup> *Ibid.*

un lent processus d'autodestruction. Pourtant, reconnaît Nothing, « le Salé n'en (est) pas moins homme »<sup>361</sup> et semble conscient de ce que son « store » représente pour les ouvriers. Comme chez Isitivie et Seinguerlet, il est l'occasion d'un retour à la vie, « un asile sûr, tout au moins un refuge appréciable à l'occasion »<sup>362</sup>.

Pour ce qui est des paysages, c'est peut-être le regard du photographe qui prédomine. La désolation des plateaux miniers était, chez les auteurs précédents, compensée par l'idée du triomphe économique. Il en va autrement chez Nothing qui semblait développer un rêve pastoral à propos de la Nouvelle-Calédonie et chez qui la bataille entre Bernard Maurois et l'A.N.T. est interprétée comme une lutte entre le paradis et l'enfer, « (...) un tableau d'horreur et d'épouvante, une vision digne de la plume de Dante et de l'Enfer de la Divine Comédie »<sup>363</sup> Il vrai que l'*Auberge du Halte-là !* contraste avec le village, où les foyers sont regroupés, que ces ouvriers retrouvent après le bain et après chaque fin de journée de travail à la mine :

Une impalpable poussière d'ocre jaunâtre couvrait comme d'un voile de safran terreux tout le paysage ; la route, les habitations du personnel dirigeant de la mine, le jardin, le village des mineurs, la végétation, tout était couvert d'ocre clair ; jaune était le filet d'eau qui bondissait à travers les roches, jaunes les étages de la montagne qu'il traversait, jaune la passerelle qui aidait à le franchir ; à perte de vue, cette teinte flavescente dominait. »<sup>364</sup>

L'uniformité chromatique qui faisait le silence des paysages de *La Tourbe* se retrouve également chez notre auteur-photographe. La vie minière ne serait donc qu'un trajet ininterrompu entre le plateau et le « store » et pour les libérés, la promesse terrifiante d'un retour au bain, voire d'un internement au terrible Camp Brun. Plus encore, le « store » apparaît comme une poudrière où grandit, lancinante, la peur d'une révolte kanak pareille à celle de 1878, une peur qui se traduit dans les rapports avec les « tribus ». L'auteur semble ainsi rechercher dans la mine l'origine des bouleversements, futurs ou passés, vécus par la colonie.

Nothing dit avoir voulu « fixer quelques traits d'une île lointaine ». Son approche est journalistique et se situerait donc dans la lignée de Mourot (l'action du roman se déroule d'ailleurs à l'époque de Mourot). Il s'attache à décrire la corruption ; sa cible est encore la collusion entre l'Administration et l'industrie minière qui pèse

---

<sup>361</sup> *Ibid.*

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p.170

<sup>364</sup> *Ibid.*, p.120

évidemment sur la politique et divise la colonie. Nething décrit une colonie régie par la seule concurrence entre deux partis :

La colonie tout entière avait été jusque là divisée en deux camps. Des deux partis politiques en présence, l'un était celui de la puissante association minière, l'Austral Nickel Trust C<sup>o</sup>, soutenu par de gros financiers cosmopolites, l'autre, celui de la Maison Hyggs, laquelle, grâce à ses capitaux congréganistes, prenait chaque jour dans le pays une place de plus en plus prépondérante.

Depuis de longues années déjà, l'A.N.T. avait tenté d'asseoir sa domination en Nouvelle-Calédonie en accaparant de vastes surfaces minières, mais en ne les exploitant que sur une échelle à sa convenance, avec un personnel de choix et à l'aide d'une main d'œuvre principale qu'il était aussi scandaleux de lui voir attribuer que de lui voir employer.

La Maison Hyggs and Co, importante entreprise australienne, qui s'était longtemps contentée de faire au chef-lieu de fructueuses opérations commerciales lui ayant assez rapidement permis d'agrandir ses modestes comptoirs du début, n'avait pas tardé à se rendre compte de la prodigieuse emprise de l'A.N.T. dans le pays, et à sentir la nécessité d'avoir, elle aussi, un prestige, une influence établis sur la propriété foncière et sur les facteurs à la fois économiques et politiques qui en découlent.<sup>365</sup>

Les forçats, le bagne et l'administration pénitentiaire se devinent aisément derrière cette « main d'œuvre principale » ; de même, l'allusion à John Higginson est à peine voilée. Sa réapparition dans le roman de Nething en 1930 — à la veille de la fermeture du bagne — révèle non seulement son impact sur la colonie, mais signale également un basculement dans les représentations. La Nouvelle-Calédonie ne sera plus une colonie pénale, et Nething semble vouloir procéder à un inventaire salvateur. Ainsi, d'entrepreneur philanthrope visionnaire, John Higginson devient un averse calculateur ; Nething replace son action dans une sinistre période de corruption qui entravé le développement une partie de la colonie. L'auteur pose donc le premier regard critique sur l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie en désignant « l'époque Higginson », jusqu'ici considérée comme prospère, comme responsable d'une déchéance. Il prend donc le parti de la colonisation libre et des « petits colons ».

Ainsi, lorsqu'en 1906, Istivie et Seinguerlet ont enfin proposé une description de la vie à l'intérieur de la mine, notamment à travers les tableaux du store et de la paye, ils en ont suggéré une nouvelle approche. Une question surtout a pris davantage d'importance : que dévoiler de ce lieu qui apparaît souvent comme la scène d'un crime, celui de la politique pénale ? La logique est, bien sûr, encore journalistique et politique : il s'agit de dénoncer le bagne. Istivie et Seinguerlet semblaient nous avoir présentés le « store » comme le lieu où semblait s'opérer une relative humanisation, en

---

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 204



bref, le lieu de la réhabilitation. Le store faisait du mineur-forçat un travailleur à part entière ; il y dépensait son salaire, retrouvant ainsi le goût de l'effort et du travail dignement récompensé. Cependant, comme Istivie et Seinguerlet nous l'ont montré, le « store » était également une redoutable machine dont la fonction était de conserver la main d'œuvre ; il était en fait un exemple du cynisme de l'Administration pénale. Les salaires étaient maigres et le « store », également propriété de la compagnie minière et de ses associés, était l'unique lieu où ils pouvaient être dépensés et les dépenses les plus importantes concernaient l'alcool. Le mineur-forçat s'y retrouvait à l'état de marchandise corvéable à souhait. Mais Nething pousse le détail en observant la mine pendant une crise, vraisemblablement celle de 1895, et en tenant compte de l'arrivée imminente de la main d'œuvre engagée asiatique :

Jusqu'alors, deux milliers environ de ces individus de toute provenance — Français, Arabes, Italiens, Espagnols, Anglais, Levantins, Asiatiques, ayant eu avec dame Thémis de ces démêlés qui leur avait fourni l'occasion d'un long voyage gratuit en mer, puis celle d'une hospitalité sinon généreuse tout au moins de durée, forcée à vrai dire, et plutôt rude — deux milliers de ces hommes parvenus, leur temps fini, à secouer la poussière de leurs godillots sur le seuil abhorré du bagne, à se muer en libérés puis à s'embaucher, peu après, aux mines de Cio, s'apprêtaient, la paix venue, à jouir quelques heures, sinon quelques jours durant, d'un repos factice dans une existence que le vin allait colorer en rose, quand toutefois ce n'était pas...en rouge ! <sup>366</sup>

On retrouve le rouge de l'enfer qui, cette fois, n'est pas associé aux paysages, mais au déchaînement de violence. La vision qu'offre Nething de la mine est ironique et tragique : elle est le réceptacle d'une humanité bigarrée porteuse de cette violence, celle qui l'a menée au bagne et demeure intacte à la mine. L'alcool parvient parfois à endormir cette violence, mais plus sûrement la fait ressurgir, aidée par « tous les latents antagonismes de races » qui participent à créer un second enfer après le bagne :

Car, si la pénible vie des mineurs, qui avait rassemblé ici tous ces êtres disparates, de teints aussi variés que l'étaient leurs origines, les courbait sous un joug peu flexible en mettant sur eux sa patine, la licence qu'ils pouvaient s'accorder dans une liberté temporaire faisait crument ressortir leurs profondes dissemblances et réveillait en eux, avec tous les latents antagonismes de races, toutes les querelles nées, entretenues, mûries dans l'horrible promiscuité du bagne ! Ni la patience ni la douceur n'étaient les péchés mignons de ces hommes ; la colère qui s'emparait aussi promptement que brutalement d'eux, faisait en un clin d'œil des êtres déchainés, la provocation et l'outrage à la bouche et le couteau ou quelque autre instrument de meurtre à la main. <sup>367</sup>

L'enfer de la mine naitrait également, selon Nething, de cette indésirable rencontre entre les libérés, héritiers du bagne, les déracinés immigrés ou errants et ces engagés

---

<sup>366</sup> *Ibid.*, pp. 217-218.

<sup>367</sup> *Ibid.*, pp. 217-218.

asiatiques. Plus encore, la mine est le lieu où s'achève une « mue » terrible pour la colonie : celle du forçat en libéré. Les libérés découvrent dans ce lieu leur marginalité, et le mirage d'une réhabilitation douteuse ; ils noient leur condition dans l'alcool vendu avec la bienveillance de la Compagnie minière et cela réveille en eux la violence qui les avait déjà conduits au bagne, enclenchant un cycle ininterrompu de violence et de châtements :

La plupart de ces hommes qui, à jeun, étaient comparables à des agneaux, devenaient souvent, trop souvent, des tigres quand le vin des jours de paie, plus capiteux parce que plus frelaté peut-être, avait seulement humecté leurs gosiers avides ; beaucoup franchissaient les marches d'un store rieurs et bons enfants, qui peu après les repassaient fous furieux, houspillés par leurs camarades, ou même garrottés par les gendarmes ! <sup>368</sup>

Nothing est, après Istivie et Seinguerlet, le second à faire connaître en France, via la fiction, le mode de vie des mineurs de Nouvelle-Calédonie. Son roman aurait, à travers ses minutieuses descriptions du fonctionnement des « stores » donc une vocation documentaire :

À Cio, en temps normal, une bonne demi-douzaine de stores dans lesquels les mineurs trouvaient tous les articles à leur convenance – vivres, vêtements, tabac, outils et objets divers – se partageaient les affaires de la région, grâce à une entente collective avec l'Austral Nickel Trust Co.

Nul mineur, libre ou non, et quelle que fût sa couleur, ne pouvait en effet travailler sur les chantiers sans avoir préalablement rempli la formalité du bill, sorte de procuration qu'il donnait au commerçant en garantie des avances de toutes nature que celui-ci lui consentait tout le long du mois.

Ces avances étaient prudemment guidées par l'examen quotidien, dans les bureaux de l'A.N.T., des carnets des chantiers, discrètement consultés. Quand, sa journée finie, le mineur descendait de la bosse – on saisit cette figure – pour prendre ses vivres et préparer sa subsistance du soir et du lendemain, le commerçant savait jusqu'à quel point il pouvait se risquer dans le découvert ; aucune tromperie n'était possible. Pas de travail, pas de vivres, c'était le principe. Tout s'arrangeait donc pour le mieux dans ce curieux petit monde d'alors, et chaque mois, chaque commerçant s'en allait avec sa liste de bills toucher à l'A.N.T. les salaires revenant à ses clients. Il ne lui restait plus qu'à leur verser, quand il y avait lieu, un surplus qui ne tardait guère à être converti en ripailles. <sup>369</sup>

La capitale s'est métamorphosée, une « bourgeoisie » y est apparue qui se retrouve sous le kiosque à musique de la Place des Cocotiers. Mais dans les mines, les hommes ont peu de perspectives et sont maintenus dans un avilissement et une exploitation permanents. La clé de voûte de ce système est, selon ce que montre Nothing, le store et son emprise sur la vie de la mine : il participe à cette misère économique et morale, notamment à travers le principe du « bill ». N'oublions pas que le regard de Nothing est rétrospectif, s'il décrit le désastre moral qu'a été la Nouvelle-Calédonie des années

---

<sup>368</sup> *Ibid.*, pp. 218-219.

<sup>369</sup> *Ibid.*, pp. 218-219.

1880, c'est pour affirmer qu'elle a pu en tirer une énergie singulière, que c'est à partir de cet enfer que s'est forgée la surprenante colonie dont l'auteur fait les éloges en 1930.

Pour Nething, la force qui permettrait de relever la Nouvelle-Calédonie et faire oublier l'infamie du bagne, est humaine. Elle apparaît sous les yeux de Bernard Maurois au moment où il décide de quitter la colonie et embarque avec son épouse à bord du *Triomphant* en direction de la France, mais il s'agit cependant d'un artifice romanesque... L'homme est épuisé mais heureux : il a remporté, soutenu par ses associés et employés, sa bataille contre l'A.N.T. et a vu son ami Dominique devenir propriétaire après avoir injustement connu les souffrances du bagne et du Camp Brun. Pour Bernard Maurois, quitter la colonie n'est pas une fuite, il part relayer une parole, celle d'un « pays » en construction et en quête de la reconnaissance de sa métropole :

Libre, totalement cette fois, riche, estimé, heureux, il n'obéissait plus à ses seules considérations personnelles. Il rentrait [...] pour intéresser certains milieux métropolitains, figés dans une conception surannée des choses coloniales, à une lointaine possession, méconnue et systématiquement décriée du fait de l'institution néfaste dont elle fut pourvue !

Il voulait montrer les possibilités de tous ordres de la Colonie, dire les mérites de la population travailleuse qu'elle renfermait, souligner les méfaits de la politique qui y était pratiquée, plus soucieuse, certes d'intérêts de chapelles que de ceux de la collectivité ; il entendait surtout faire toucher du doigt les avantages que cette collectivité retirerait d'une décentralisation administrative bien comprise, et même d'une autonomie financière à laquelle elle ne pouvait que gagner sans que la Métropole en subît d'atteinte.<sup>370</sup>

La démarche de Nething s'affirme ici, clairement politique : il faut, selon lui, refonder la colonie (« montrer les possibilités [...] de la colonie »). La mine alors n'apparaît plus alors comme une force destructrice. D'ailleurs, avant son départ, le personnage Bernard Maurois a enfin pu signer un accord avec le nouveau Directeur de l'A.N.T., M. de Liverdet. La thèse de Nething est donc d'équilibrer toutes « les possibilités de la colonie », de ne pas privilégier l'exploitation minière au détriment de l'agriculture, mais surtout de prendre conscience de la richesse que constitue la diversité de ses habitants. C'est, en effet, au moment des adieux que le personnage prend vraiment conscience de la singularité profonde de la Nouvelle-Calédonie. C'est une utopie :

À ce moment même, du fond du cœur de gens massés sur le wharf de Ponéo, hommes et femmes, colons, employés, ouvriers, Blancs, Noirs et Jaunes, un immense cri s'éleva : « Bon voyage !... » Des mains, des chapeaux, des casquettes, des mouchoirs s'agitèrent, tendus vers le large ! À l'arrière du *Triomphant*, de

---

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 300.

minuscules points blancs répondirent, une brume monta aux yeux de ceux qui, sous la pergola, suivaient ce départ, la jumelle à la main.<sup>371</sup>

C'est un nouveau thème qui apparaît dans les discours sur la Nouvelle-Calédonie : celui de la diversité ethnique et, c'est une notion fondamentale de la pensée coloniale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>, raciale. L'image de l'embarcadère serait donc une l'image de la colonie que Nething, ainsi que Mariotti et Laubreaux (qui ont également publié respectivement en 1929 et 1930), souhaitent imposer en France. Cependant, cette production littéraire est uniquement dirigée vers la métropole et présente souvent la Nouvelle-Calédonie comme une terre muette, réduite à l'administration ou aux mondes clos du bagne et des stations. Qu'en est-il de l'intérieur de la colonie où, nous avons vu que dès 1881, la presse était gagnée par le dynamisme ? Dès 1919, elle trouve son auteur en Georges Baudoux, feuilletoniste et polémiste. Dans le rapport qu'il établit avec la Nouvelle-Calédonie, Baudoux pourrait se voir appliquer la remarque faite par Gilles Deleuze à propos de Melville et des États-Unis de son époque :

(P)arce qu'il y a peu d'auteurs en Amérique, et que le peuple y est indifférent, l'écrivain n'est pas en situation de réussir comme maître reconnu, mais, même dans l'échec, reste d'autant mieux le porteur d'une énonciation collective qui ne ressortit plus de l'histoire littéraire, et préserve les droits d'un peuple à venir ou d'un devenir humain.<sup>372</sup>

Les nouvelles de Baudoux sont, en effet, un miroir tendu à la colonie, mais ce miroir n'a rien d'accusateur. Il affirme plutôt le contraire de ce qui est dit en France où les colonies et leurs habitants ne sont que des champs de projection pour l'avidité, la soif d'aventure : on peut y découvrir un filon pour faire fortune et affronter ou pacifier des indigènes hostiles pour y éprouver sa bravoure. Les littératures du bagne que nous venons d'aborder, puis l'œuvre de Baudoux pourraient être considérées comme les premières tentatives de construction d'une identité, donc d'une fierté néo-calédonienne. Baudoux reconnaît la réalité du bagne dans la dimension la plus atroce, mais ne la condamne pas sur le plan politique, nous verrons même qu'il lui trouve une dimension salvatrice et un fondement identitaire ; il est d'ailleurs le premier à la reconnaître. Il est vrai que son rapport avec cette institution diffère complètement de celui de Nething, puisque Baudoux est le fils d'un fonctionnaire de l'Administration Pénitentiaire et qu'il a passé son enfance parmi les détenus et leurs enfants à l'île des Pins. Nous verrons surtout que, dans sa démarche, c'est la mine qui concentre les valeurs fondamentales de la colonie : travail, courage, solidarité. Ces valeurs sont

---

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>372</sup> DELEUZE, Gilles. *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Paradoxe, 1993, p. 114.

également communes à un autre espace minier du Pacifique : le gigantesque voisin et concurrent australien dont l'histoire ne semble pas étrangère à la mythologie pionnière néo-calédonienne.

De la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> jusqu'aux débuts du XX<sup>e</sup>, le Pacifique est, en effet, un terrain de bataille complexe où jouent les concurrences des puissances européennes (métamorphosées par la Révolution Industrielle). La ruée vers l'or a débuté depuis les années 1850 sur deux cotés du Grand Océan : en Californie et dans le New South Walles en Australie. La colonisation de la Nouvelle-Calédonie vient juste de débiter et l'essor économique de la voisine australienne est pris comme modèle, provoque une émulation : l'expédition commandée à Garnier en 1863 suffit à dire toutes les espérances mises par la France dans sa nouvelle colonie. Une épopée avec ses personnages, ses motifs récurrents a déjà débuté en Australie. Elle semble d'abord constituer la fondation d'une histoire minière calédonienne, puis une symétrie se développe à partir des années 1890. Aventuriers, travailleurs, candidats à la réussite affluent vers l'Australie, dans la région aurifère de Ballarat : c'est le début de la fondation de la gigantesque *Eureka Company* gérée par la Couronne.

Venu d'Italie en 1852, Raffaello Carboni devient propriétaire d'une concession à Golden Point. Une révolte menée par des ouvriers de l'Eureka éclate en 1854. Ceux-ci protestent contre l'hégémonie exercée par la Couronne dans le contrôle des ressources minières, mais des ouvriers tombent sous le feu des troupes coloniales britanniques. La lutte sera cependant déterminante puisque certains leaders accéderont à des fonctions politiques. En 1855, Carboni rédige le premier chapitre de *The Eureka Stockade : the consequence of some pirates wanting on a quater-deck rebellion* qui peut être considéré à la fois comme des mémoires, un hymne à la liberté, mais aussi comme un manifeste politique car son auteur présente ce mouvement comme l'acte de naissance de la nation australienne. La mine apparaît comme le lieu de la construction identitaire d'une communauté, voire d'une nation entière. Quels pourraient être les prolongements de ces idées en Nouvelle-Calédonie ? Peut-être dans l'invention d'une « population minière »<sup>373</sup> que nous avons lue dans les Chronique du Diahot en 1872 ? Cette invention, en Australie, a précédé la naissance du nationalisme, mais son rôle et son existence dans l'histoire de la Nouvelle-Calédonie sont essentiellement liés aux

---

<sup>373</sup> *Le Moniteur*, 27 février 1872.

millieux d'affaires et à l'administration, comme le « Mot de réponse » de la S.L.N. l'a illustré dans *La France Australe* du 14 septembre 1889.

Pendant que l'état de New South Walles se développe autour de la mine, à partir des années 1860, la Nouvelle-Calédonie connaît un sursaut, se met également à rêver d'une prospérité minière : d'abord le charbon, puis l'or. C'est le cuivre, le cobalt et enfin, le nickel qui permettront de formuler des projets réalisables. Si la mine australienne a eu, dès ses débuts, son mémorialiste, la Nouvelle-Calédonie tarde à trouver son auteur. Le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* que Garnier publie en 1868 ne peut occuper cette place, dans la mesure où il s'agit d'une commande dont la diffusion est essentiellement européenne et qu'à ce moment, l'activité minière calédonienne est inexistante. C'est donc à Ballarat que l'on peut déjà observer une littérature de la mine dans le Pacifique à tel point que le lieu pourrait être considéré comme un épicode, une région fondatrice de la littérature australienne, et peut-être, du Pacifique.

La S.L.N. a déjà été fondée lorsqu'un autre texte est publié à Ballarat en 1889. Il s'agit du poème intitulé « Eureka » composé par Henry Lawson. Sa singularité est d'offrir le premier tableau lyrique de la vie minière, une description de la « digger-life » :

All gleaming while amid the shafts o'er  
gully, hill and flat  
Again I see the tent that for the camp  
at Ballarat.  
I hear the shovels and the picks, and all  
the air is rife  
With the rattle of the cradle and the sound  
of digger-life.<sup>374</sup>

« Digger » du verbe « to dig /creuser» est l'un des termes argotiques<sup>375</sup> qui désignent, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts de l'exploitation minière, les habitants de l'Australie. Dans le poème de Lawson, il désigne une « vie » intrinsèquement liée à la celle de la mine qui serait propre à la nation en devenir qu'est alors l'Australie. Ainsi, un terme emprunté à la réalité minière — encore d'usage dans l'Australie contemporaine — irrigue un mouvement d'émancipation nationaliste, donc participe

---

<sup>374</sup> «Tout scintillait parmi les cheminées au dessus/De la rigole, de la colline, et plus en bas/J'aperçois à nouveau la tente du camp /À Ballarat/J'ai entendu les pelles et les pioches/Et l'air est plein du bruit de la ferraille et du son de la vie à l'australienne » (T.d.a) LAWSON, Henry. « Eureka », 1889.

<sup>375</sup> Cf. KIESLING, Scott F. « English input to Australia », HICKEY, Raymond (edt). *Legacies of Colonial English*, London, Cambridge University Press, 2004, pp. 418-439.

d'une construction identitaire. Une poétique se cristallise dans laquelle les tenants de la future littérature néo-calédonienne iront peut-être puiser. Aussi, un « langage de la mine » apparaît. En Nouvelle-Calédonie, c'est peut-être l'usage du terme « pionnier » qui, avec le quotidien *Le Progrès* d'Eugène Mourot, est investi d'une dimension collective, c'est-à-dire désigne un peuple comme le fait le terme « digger » en Australie. Cependant, le terme « pionnier » en Nouvelle-Calédonie n'est pas spécifiquement lié au monde minier, mais plus largement à l'agriculture.

Le domaine littéraire australien marque sa différence par le recours au pouvoir de réinvention sémantique du genre poétique. La dimension collective du terme « pionnier » en Nouvelle-Calédonie s'est fabriquée à partir de chroniques, de récits de voyage et, avec Mourot, sur fond de polémique politique. Ce processus n'a pas la même puissance fédératrice qu'une révolte et un poème ; la révolte des prospecteurs que Mourot encourageait n'a jamais eu lieu. Nous l'avons vu avec les chroniques de F. Ordinaire, ce n'est que deux ans plus tard, en 1889, qu'une écriture travaillée par une forme de lyrisme se développe autour de la mine en Nouvelle-Calédonie. Si la mine australienne est déjà, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, entrée en littérature, il lui manque l'écrivain qui consacre une œuvre entière à décrire la vie de la mine, et que nous pourrions mettre en relation avec la Nouvelle-Calédonie.

Ce pourrait être le nouvelliste, romancier et poète Edward Georges Dyson qui « chante » la mine australienne. L'homme est né en 1865 à Morisson, comté aurifère de Ballarat. Il quitte l'école à 12 ans pour être employé comme manœuvre sur l'Eureka, et vers 18 ans, devient conducteur de travaux. Mais il quitte la mine dès l'âge de 20 ans pour se consacrer au journalisme et à l'écriture : un an plus tard, il devient l'éditorialiste du premier journal de Melbourne : *Life*. La famille Dyson a vécu les premières années de la ruée vers l'or et a participé au mouvement de révolte de 1854 : le père a été employé de l'Eureka. Le poète a donc vécu les espérances et les déceptions de la vie minière. Les premiers textes de Dyson sont publiés dans le *Bulletin* de Sydney avant d'être réunis sous le titre *Rhymes of the Mines and Other Lines* en 1896 (c'est également l'année où Baudoux compose sa « *Chanson des "Cobaleurs"* »). Dyson est le premier à faire apparaître les figures que l'on retrouve ultérieurement dans les créations littéraires néo-calédoniennes, chez Baudoux en particulier. Il a lui aussi composé sa « chanson », c'est « *Cleaning up* » qui retranscrit

déjà la langue, scande le rythme et le labeur de la mine. La mine australienne élabore des codes qui trouvent leur écho en Nouvelle-Calédonie à travers l'œuvre de Baudoux. La mine, nous dit Dyson, c'est d'abord un « nous », une force collective :

When the horse has been unharnessed and we've  
flushed the old machine,  
And the water o'er the sluice is running evenly and  
clean;  
When there's thirty load before us, and the sun is  
high and bright,  
And we've worked from early morning and shall have  
to work till night,  
Not a man of us is weary, though the graft is pretty  
rough,  
If we see the proper colour showing freely through  
the stuff<sup>376</sup>

On retrouve chez le poète la volonté de faire apparaître une humanité, une solidarité mêlées à un éloge de la virilité : le « mateship » fondateur de l'identité australienne. Un second poème de Dyson est tout autant emblématique, c'est « *The Prospectors* », figures nobles, à la fois bénies et damnées :

We have fallen spitted with niggers' spears in the  
graves ourselves have dug,  
And have bitten grass, with a cloven skull, and the  
turf in our arms to hug  
From our rifled dead have the natives fled, blood-  
drunk, to their camping place,  
Whilst the crows enthroned on a limb intoned to the  
devil a measured grace.  
[...]  
We are common men, with the faults of most, and a  
few that ourselves have grown,  
With the good traits too of the common herd, and  
some more that all our own;  
We have drunk like beasts, and have fought like  
Brutes, and have stolen, and lied, and slain,  
And have paid the score in the way of men-in  
remorse and fear and pain.  
We have done great deeds in our direst needs in the  
horror of burning drougt,  
And at mateship's call have been true through all to  
the death with the Furthest Out.<sup>377</sup>

---

<sup>376</sup> « Dès que le cheval a été dételé et que nous avons rincé la vieille machine, / Et qu'au dessus de l'écluse, l'eau coule toujours et propre / Dès que nous avons trente chargements devant nous, et que le soleil est haut et brillant / Et que nous avons travaillé depuis l'aurore et que nous aurons / à travailler jusqu'à la nuit tombée / Pas un homme d'entre nous n'est las, le greffon est sacrément rude, / Si nous voyons la bonne couleur se montrer librement à travers l'bouchon » (T.d.a) in DYSON, Edward. *Rhymes from the Mines and Other Lines*, Sydney, Angus and Robertson, 1896, p. 23.

<sup>377</sup> « Nous avons été précipités par des lances nègres / dans les fosses que nous avons creusées nous-même / Et nous avons mordu l'herbe, avec le crâne fendu, et / avons eu à étreindre les herbes / Les indigènes ont fui nos balles mortelles, ivres de sang, / vers leur repaire / Alors que les corbeaux tronant sur une branche entonnait / pour le démon des grâces mesurées. / [...] Nous sommes de simples hommes,



La mine apparaît ici comme un châtement divin, l'enfer et la sépulture d'hommes qui se reconnaissent pourtant pêcheurs, mais obéissent au code du « mateship », cette camaraderie virile née sur les mines également fondatrice de l'identité australienne. On lit, presque une décennie avant, les descriptions et l'atmosphère des nouvelles de Baudoux, la réalité du bagne en moins. La présence qui fait de la mine australienne un enfer est à nos yeux pourtant comparable à celle qui fait, aux yeux de l'Empire, le malheur de la Nouvelle-Calédonie : c'est la présence indigène. Les « Prospectors » australiens tombent sous le coup des « lances nègres », de même que Garnier a été un témoin terrifié de l'anthropophagie, et des massacres des colons dans la baie Chasseloup<sup>378</sup>. Les similitudes existent donc entre la création littéraire australienne et celle, encore confidentielle à cette époque, de la Nouvelle-Calédonie. Il est, cependant, difficile de déterminer s'il y a eu une influence de Dyson sur Baudoux. Le poète n'était alors diffusé que dans la presse australienne et le monde anglo-saxon, de plus, nous ne sommes pas en mesure d'affirmer que Baudoux maîtrisait la langue anglaise. Nous ne pouvons que relever la ressemblance entre deux réalités. Néanmoins, pour les ambitieux prospecteurs de Nouvelle-Calédonie, l'Australie était le modèle à atteindre. Nous verrons à travers la presse qu'une attention constante était portée aux « avancées » australiennes et l'annonce de la construction de la bibliothèque de Melbourne dans *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* suffisait à créer un semblant d'émulation.

Jusqu'à sa disparition en 1931, Dyson publie plusieurs romans et nouvelles qui composent le portrait d'une nation en pleine mutation sous l'effet du développement minier. Son premier roman *In the Roaring fifties* (1906) est une fresque historique qui a pour cadre l'événement fondateur qu'est la grande grève des travailleurs de l'Eureka en 1854 : c'est un hommage aux pères fondateurs d'une nation, présentés par Dyson comme des libérateurs. Le personnage principal : Jim Done, jeune ambitieux irlandais, quitte l'Europe pour l'Australie. La trajectoire du personnage Jim Done, ainsi que la situation d'Edward Dyson en tant qu'auteur dans l'empire et dans la langue

---

avec la plupart des défauts, et /Quelques-uns que que nous avons fait grandir nous-mêmes/Avec aussi les meilleurs traits du peuple, et/Certains plus que tous sont les nôtres/Nous avons bu comme des bêtes, et nous nous sommes bagarrés comme des/Brutes, et avons volé et menti, et tué./Et nous avons payé selon la loi des hommes dans/ Le remords et la peur et la douleur./Nous avons accompli de grandes actions, dans nos pires besoins dans /L'horreur de la fournaise/Et répondant à l'appel de la camaraderie nous avons été le plus loin jusqu'à la mort.» *Idem*, pp. 111-113.

<sup>378</sup> Cf. *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, Chapitre XVIII.

britannique, correspondent à la « littérature mineure » que décrivent Deleuze et Guattari dont « l'espace exigü fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur le politique »<sup>379</sup>. Les rêves individuels du personnage finissent par fabriquer un nouveau discours et l'engager dans un geste de rupture politique. Comme beaucoup d'autres à bord du navire en route vers ce nouveau monde, il est venu tenter sa chance, acquérir ce qui lui a été promis en Europe :

When the news of the discovery of fabulous gold deposits in far Australia reached Chisley, Jim had thoughts of a new life in a new land: he craved for a wilde field and a wilde life; nothing with held him but pride, the egotism that would not permit of his abandoning a struggle even with men so contemptible as these ignorant villagers. But the hunger for humanity filled him with visions of a new society in wich he would be one with his fellow-men, and then his enemies seemed so pitful that he knew himself for fool and blind to waste a care upon them. So he sold the small property at Mill End, took up his few belongings, and left Chisley quietly by night, eager to leave all the old life behind him, anxious for the new.<sup>380</sup>

Bien que, guidé par la « fierté », la « faim d'humanité » et par les « visions d'une nouvelle société », Jim Done est d'abord un des nombreux ouvriers humiliés et asservis qui font vivre la mine Eureka. La déception est grande, la rancœur s'accumule, la révolte grandit. Ensuite, il devient rapidement et, sans surprise, un des grands meneurs de la stockade avant de regagner l'Angleterre marié, heureux et fortuné. Avec ses compagnons, il est soutenu par ses idéaux de justice et sa détermination et mène la Révolte. La grève telle que la décrit Dyson est, en fait, une véritable guerre d'indépendance qui laisse derrière elle ses martyrs, ses héros et ses grands politiciens, pionniers à leur tour de la construction d'une République australienne. En tant que nouvelliste, Dyson célèbre une mine à travers des figures plus familières comme l'épicier, le patron du « pub » ou le « manager » du village minier. Un nouveau lien apparaît avec la Nouvelle-Calédonie à travers la mise en scène de clichés sur l'altérité. Ils correspondent, pour l'Australie, à l'idée d'une édification nationale « pure et juste », et pour la Nouvelle-Calédonie, à celle de la grandeur et la légitimité coloniales.

Les nouvelles du recueil *The Golden Shanty and Other short stories* paraissent d'abord dans le *Bulletin* de Sydney en 1911. Elles sont un nouveau portrait d'une Australie transformée par l'essor minier. La nouvelle éponyme met en scène la

---

<sup>379</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, « Critique », 1980, p. 30.

<sup>380</sup> DYSON, Edward. *In the Roaring fifties*, Melbourne, New South Wales Bookstall and Co., 1906, p. 10-19.

concurrence entre l'Irlandais Michael Doyle, propriétaire du pub « The Shamrock », et les travailleurs chinois menés par le clan Chow gérants de plusieurs épiceries et marchands ambulants. Le champ de bataille est, bien sûr, un village minier. Les clichés abondent pour décrire l'opposition entre les sacrifices du commerçant irlandais et l'avidité des commerçants asiatiques. L'ascension de ces derniers est en effet vécue comme une invasion étrangère et considère que son espace est profané. Le registre pour décrire l'expansion asiatique est quasi-religieux. Il décrit également un « pagan influx », c'est-à-dire : une contamination tragique et irréversible. Dyson transpose donc une mythologie de la pureté coloniale (articulée autour des idées de courage, de justice et de sacrifice) dans laquelle la colonie est presque considérée comme un temple, en une cité où l'action des meilleurs est contrecarrée par des êtres vils et calculateurs. La nouvelle « *An Incident of the Old Pionner* » est, à travers le destin tragique du « Manager M'Fie » un nouvel hommage au labeur. M'Fie, ancien ouvrier, devenu contremaître, doit affronter la grève de son équipe. Dans « *A Vain Sacrifice* », le patriarche de la famille Petersen sombre dans l'enfer de l'alcool après la faillite de son pub sur un village minier. Après avoir tenté de récupérer son commerce, désespéré, l'homme endetté incendie sa demeure. Il se retrouve veuf, abandonné et méprisé par ses enfants, partis aux quatre coins de l'île-continent. Enfin, « *After the accident* » est le récit d'une vengeance démente et meurtrière où la mine défait une amitié : celle de Dick Kyley et William Hether. Paralysé après un accident de chantier, Kyley sombre dans la folie et tue son ancien camarade, celui qui, à ses yeux, aurait pu le sauver.

Si la mine a précédé la naissance de la nation australienne, il en est de même pour la littérature australienne dont Edward Dyson apparaît comme le précurseur. Car la grande œuvre, celle qui annonce véritablement la naissance de la littérature australienne, se forme également autour de la mine. En 1917, Henry Handel Richardson publie *Australia Felix*, le premier volet de sa trilogie *The Fortunes of Richard Mahony* : une immense fresque sur l'ascension d'un homme dévoré par l'ambition. Les deux autres volets *The Way Home* et *Ultima Thula* paraissent respectivement en 1925 et 1929. Richardson est, en fait, le nom de plume d'Ethel Florence Lindsay Richardson. Née à Melbourne en 1870, elle quitte l'Australie en 1879 pour l'Europe afin d'étudier le piano à Leipzig. Après une brillante carrière de concertiste, elle entame, à partir de 1910, l'écriture de sa trilogie. Par son ampleur et sa

force dramatique, *The Fortunes of Richard Mahony* rejoint la grande tradition du roman historique européen. Avec Richardson, la mine gagne une dimension épique et philosophique. Mahony traverse toute l'Europe en quête du salut, avant de regagner l'Australie, d'y connaître une ascension aussi brève que grandiose.

L'œuvre est inaugurée par un drame : celui d'un travailleur enseveli vivant dans un tunnel. Une malédiction s'est en effet abattue sur Gravel Pits, concession aurifère de Ballarat, et cet accident ne fait que s'ajouter à une longue série funèbre. Les autres mineurs acceptent ce sort avec résignation, excepté Long Jim, le seul à rêver d'autres possibles, et d'échapper aux injustices d'une vie de misère. Au moment de l'Eureka Stockade, il trouve un compagnon de bataille en la personne de Dick Mahony. Tous deux prennent la tête du groupe rebelle le plus influent de la révolte. Une fois la lutte achevée, Mahony devient propriétaire d'une concession qu'il pourra léguer à son fils Richard ; cette nouvelle injustice crée chez ce dernier une détermination inébranlable et le pousse à braver son destin d'immigré Irlandais. Mais, avant tout, la mine de Richardson fédère, donne naissance à un nouveau peuple dont le noyau est irlandais<sup>381</sup>.

C'est un groupe de joyeux insoumis forgé par cette solidarité que célébrait déjà Dyson et que Baudoux ne tardera pas à louer pour la Nouvelle-Calédonie. Mais l'évocation de l'Eureka Stockade chez Dyson s'appuyait sur un mouvement de contestation politique, était encore de l'ordre de la réhabilitation des martyrs. De plus, en comparaison, les rapprochements sont flagrants entre Baudoux et Dyson (une même prédilection pour la nouvelle et la poésie les unit ainsi que l'obligation de publier en feuilleton), alors qu'ils sont plus opaques avec Richardson qui est d'abord publié(e) en Angleterre. Ainsi, dans le domaine australien, la mine est donc d'abord le symbole de l'héroïsme et de l'édification d'une civilisation et d'une nation. C'est sur ce second point que les premiers auteurs de la mine en Nouvelle-Calédonie diffèrent de leurs homologues australiens. Certes, la mine construit, civilise, réhabilite également, mais n'est pas un foyer de révolte ou d'émancipation. Elle est, au contraire, pour les chroniqueurs, ainsi que pour Garnier et Baudoux, le prétexte à la célébration de la grandeur et de l'excellence de l'Empire colonial français.

---

<sup>381</sup> Eureka est également le nom d'une rue de Belfast.

Cette excellence est, bien sûr, raciale comme nous avons pu le voir chez Michael Doyle, le personnage de la nouvelle « *The Golden Shanty* » (1911) de Dyson et, comme le souligne ce rapport australien de 1911, rédigé par Shearston-May : *New Caledonia : a menace to White Australia*<sup>382</sup>. À cette période, l'économie australienne a déjà connu des succès fulgurants grâce à l'or et au cuivre et l'auteur craint, comme les personnages de Dyson, une invasion asiatique dont la colonie japonaise de Nouvelle-Calédonie serait l'avant-poste. Mais surtout, l'Australie est indépendante depuis 1901 ; le pays « se rêve », la nation est née, elle se construit et doit impérativement se donner un idéal et le réaliser. Les Japonais de Nouvelle-Calédonie, assure Shearston-May, seraient prêts à prendre le contrôle de la S.L.N. , du Pacifique et, à fortiori, de l'Australie. Ils seraient, forts de leur participation à la guerre contre la Russie, dotés de compétences militaires ; leur nombre augmente dangereusement<sup>383</sup> en Nouvelle-Calédonie. L'auteur accompagne son texte de deux cartes<sup>384</sup>. Sur la première, figurent le Japon, la Nouvelle-Calédonie et l'Australie. Ceci permettrait de mettre en évidence l'effrayante proximité de la colonie française. La seconde est plus détaillée : il s'agit de la répartition des sites miniers en Nouvelle-Calédonie (qui coïncide avec l'implantation des colonies japonaises), elle illustrerait l'ampleur d'une possible « invasion ». D'un point de vue historique, cette peur australienne nous informe sur

---

<sup>382</sup> Le concept de « White Australia » est né avec l'indépendance en 1901, il se nourrit principalement du sentiment anti-asiatique que l'on retrouve déjà dans l'œuvre de Dyson. Dès 1903, le journaliste E.W Cole signe un pamphlet dans lequel il tente de s'opposer à ce mouvement xénophobe qui infiltre peu à peu la classe politique australienne. *The White Australia Question* est un succès éditorial qui connaît cinq rééditions au cours de l'année 1903, il agite les milieux politiques sans parvenir à freiner cette vague xénophobe. Cole nous le dit: « Australians worry about French of New Caledonia and New Hebrides ». Une série de lois anti-asiatiques est votée, et une *White Australia Policy* est créée en 1901, elle reste active jusqu'en 1973. Ce n'est que par extension que la Nouvelle-Calédonie et ses campements de mineurs japonais qu'elle reçoit depuis 1898, effraye la jeune nation australienne.

<sup>383</sup> « (...) Nine hundred miles from the coast of Queensland lies the French island of New Caledonia, a pretty little spot, a valuable little property. It is hardly more than two days' swift steaming away from the nearest point on our seaboard. At this moment it has at least 2500 Japanese within its gate, men who profess to be miners in the employ of the Société le Nickel, a wealthy corporation backed by Rothschild gold.[...] I have seen the Japanese who are settled there. They were not always miners. Nearly every man-jack of them fought for Nippon in the Jap-Russo war. Many of them today wear the ulster military overcoats that were served out to them when they marched to beat the Bear. Numbers of them have a smattering of English. »

« (...) A neuf mille miles des cotes du Queensland s'étend l'île française de la Nouvelle-Calédonie, une petite contrée, une petite propriété de valeur. En ce moment, jusqu'à 2500 japonais sont à ses portes, des hommes qui prétendent être des mineurs employés par la Société Le Nickel, une imposante corporation supportée par l'or de Rothschild [...] J'ai vu les Japonais qui résident là-bas. Ils ne sont pas toujours mineurs. Ils ont presque tous combattu pour l'armée japonaise dans la guerre russo-japonaise. Aujourd'hui, nombre d'entre eux portent la tenue militaire qu'ils avaient quand ils marchaient pour abattre l'Ours. Beaucoup d'entre eux possèdent quelques rudiments d'anglais. » (T.d.a) SHEARSTON – MAY, A-K. « *New Caledonia : a menace to White Australia : the remarkable colony of Japanese who have become the nearest Australia's neighbor*», *Lone Hand*, Sydney, June, 1, 1911, pp. 117-119, microfilm, Canberra, National Library of Australia.

<sup>384</sup> Voir Annexe.

les changements profonds que connaît alors la Nouvelle-Calédonie, tous liés à l'essor minier.

Si les succès du nickel sont enviés par la voisine australienne, l'altérité telle qu'elle est vécue (les contacts avec les « indigènes » et les engagés asiatiques) par les colons néo-calédoniens apparaît comme un « châtiment » que l'Australie refuse d'endurer. De plus, la concurrence est désormais plus importante, puisque la Nouvelle-Calédonie est une colonie française. La nouvelle nation doit être « blanche » et prospère, c'est, du moins, l'image qu'elle doit renvoyer, ce qui, selon le rédacteur australien, n'est pas le cas de la Nouvelle-Calédonie. Si la colonie française connaît la prospérité grâce au chrome (dont elle est la première exportatrice mondiale durant l'année 1911) et au nickel, elle doit pourtant se fabriquer une autre image ; se défaire de « tares » inadmissibles. Et c'est, en partie, la littérature qui engagera ce renouvellement avec l'élaboration de nouvelles représentations. Avant Baudoux et Laubreaux, Garnier avait, dès 1868, posé les fondations d'une autre représentation : celle d'une colonie organisée, prospère grâce à l'exploitation minière. C'était déjà, le projet de son *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*.

La publication en feuilletons des nouvelles de Baudoux ajoute à partir de 1919 du pittoresque au chant colonial. On pourrait ainsi distinguer deux périodes d'écriture de la mine en Nouvelle-Calédonie : celle d'une presse « économique » qui serait caractérisée par des chroniques comme celles « du Diahot » et de F.Ordinaire ; puis les textes de Baudoux créent, à travers la fiction, un supplément de familiarité qui inscrit la mine dans le quotidien. Il faudrait donc souligner une trajectoire dans la formation de cet imaginaire du pionnier et distinguer ainsi différents types de discours. Cette trajectoire aurait la presse pour point de départ : là, à travers les premiers récits et témoignages, s'élabore une esthétique du pionnier. Il semble qu'ensuite ou parallèlement, les rapports et récits d'exploration — pourtant encore ancrés dans le réel — comme ceux de Garnier, participent à l'autonomie de cette construction imaginaire, autonomie qui ne sera pleinement conquise qu'à travers l'exemple des créations de Baudoux.

Ajoutons également que toute tentative de réhabilitation, surtout celle d'un « pays » entier, suppose de démontrer qu'un renouveau est possible. Ce renouveau est

le devoir des nouvelles générations auxquelles il faut transmettre une histoire, des récits capables de motiver les initiatives ; c'est un projet de dimension politique. Le premier ouvrage scolaire destiné aux écoliers de Nouvelle-Calédonie est publié en 1922. Dédiée « À la belle jeunesse calédonienne », c'est une *Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances sous les Gouverneurs Militaires (1853-1884)*<sup>385</sup> rédigée par Clovis Savoie. Sommaire dans sa forme, l'ouvrage est une compilation des premières heures de la colonisation et de biographies succinctes des différents Gouverneurs. Chacun des chapitres biographiques est divisé en sections récurrentes qui apparaissent ainsi comme autant de points vitaux de la colonie : « Gouvernement », « Transportation », « Déportation », « Indigènes », « Colonisation », « Commerce et Industrie » et bien sûr, « Mines ».

Dans la logique de la réhabilitation, elles permettent l'élaboration d'un premier récit fiable et « épuré » de l'histoire néo-calédonienne. Une note précise d'ailleurs, comme caution d'authenticité, que Clovis Savoie se présente (en seconde de couverture) comme « Un Vieux Résident calédonien ». Le but est donc de faire taire les rumeurs et de faire oublier la mauvaise réputation de la colonie en célébrant l'action de ses Gouverneurs et les succès de son industrie minière : les noms de Garnier, Hanckar, et Higginson y sont célébrés, les « contrats de chair humaine » salués comme une heureuse initiative. La dernière page de l'ouvrage est explicite sur la portée de l'« Histoire » que les écoliers devront retenir et transmettre (italiques et caractères gras sont reproduits d'après le document original) :

**Lecteurs Français !**

Dites à vos amis que la *Nouvelle-Calédonie*  
**n'est plus une terre du Bagne.**

Que depuis 1896 il n'est plus venu de  
forçats en Nouvelle-Calédonie.  
Que depuis 1896 la Pénitencière s'est  
éteinte lentement, par la réduction constante  
de ses effectifs de forçats et de relégués.

Que la liquidation du mobilier et du  
matériel du pénitencier-dépôt de l'Ile Nou  
est aujourd'hui terminée (1922).

*Que la Nouvelle-Calédonie, ce pays béni  
du beau soleil et du bon climat, est devenue*

---

<sup>385</sup> SAVOIE, Clovis. *Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances sous les Gouverneurs Militaires (1853-1884)*, Nouméa, Imprimerie Nationale, 1922.

*terre libre* comme n'importe quel département français.

Faites disparaître une légende qui nuit à la bonne réputation de notre île magnifique.

Dites tout cela à vos amis.

Merci ! <sup>386</sup>

« Fai(re) disparaître une légende » signifie, pour les prochaines générations, rétablir les vérités ou inventer une autre légende. Il s'agit également d'accélérer le processus d'oubli dont les premiers effets sont visibles dans le quotidien d'alors : en 1922, les bâtiments de la pénitencière en brousse sont progressivement laissés à l'abandon, les libérés, qu'ils soient à l'Île Nou ou dans les centres pénitenciers en brousse, sont des hommes âgés, marginalisés et détruits par l'alcool. Aussi l'ouvrage de Savoie s'inscrit dans un projet entamé dès 1886 par l'Administration ; celui d'éduquer et de scolariser « les enfants du monde pénal »<sup>387</sup>. Le but de Clovis Savoie était d'écrire une histoire où ces nouveaux citoyens apprendraient qu'ils sont les citoyens d'une colonie forte de ses mines et de son industrie et qui fait la puissance de la France. En voulant inciter élèves et lecteurs à « faire disparaître (la) légende » du bagne, Savoie incite à l'élaboration d'une nouvelle « énonciation collective »<sup>388</sup> et les interpelle également en tant que « Lecteurs Français ». Il dépose ainsi le terreau d'un patriotisme qui semblait difficile à implanter dans une ancienne colonie pénitencière. Il s'appuie sur le patriotisme encore vivace de la Première Guerre Mondiale.

Ce patriotisme est l'œuvre de l'enseignement inculqué par les écoles publiques et missionnaires, il est donc essentiellement fondé sur la conviction de la victoire française. À l'arrière-plan, il y a la presse qui encourage l'enrôlement militaire uniquement en relayant les nouvelles de la France et les différentes manifestations<sup>389</sup> patriotiques dans la colonie. Néanmoins, contrairement à ce que nous avons pu observer avec Closquinet, la fibre patriotique de la Première Guerre a été moins exaltée par la célébration du pionnier et de la mine que n'encourageaient ni le souvenir des crises passées, ni l'hégémonie de la S.L.N. et les taux de plus en plus bas de

---

<sup>386</sup> *Ibid*, p. 267.

<sup>387</sup> Cf. MERLE, Isabelle. *Expériences coloniales : La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*, Paris, Belin, 1990, § « La formation des identités coloniales ».

<sup>388</sup> Cf. DELEUZE, Gilles. *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Paradoxe, 1993, p. 114.

<sup>389</sup> Cf. *La France-Australe*, 31 août 1914.



minerais de nickel exportés. Avec le ralentissement des liaisons maritimes, les exportations de minerais avaient chuté de moitié entre 1914 et 1919<sup>390</sup>, le monde de la mine ne pouvait, en effet, prétendre contribuer matériellement ou économiquement à la guerre. Dans les nouvelles qu'il publie dans la presse dès 1919, Baudoux rend hommage à la fois aux pionniers et aux volontaires de la colonie.

---

<sup>390</sup> Cf. BOUBIN-BOYER, Sylvette. « La Nouvelle-Calédonie durant la Première Guerre mondiale », BOUBIN-BOYER, Sylvette (dir.). *Révoltes, conflits et Guerres mondiales en Nouvelle-Calédonie et dans sa région*, t.2, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 18.



## C. Georges Baudoux ou la fiction coloniale

### 1. « *Au risque de leur vie ces aventuriers avaient tracé la voie, préparé le terrain à ceux qui sont venus plus tard* » : Une expérience « totale » de la colonisation

La biographie de Georges Baudoux correspond parfaitement à l'histoire coloniale et minière de la Nouvelle-Calédonie. Certes, son œuvre ne constitue pas le premier discours littéraire sur la mine en Nouvelle-Calédonie, la bande dessinée parue dans l'hebdomadaire *Le Courrier Illustré de la Nouvelle-Calédonie*, dans laquelle apparaît le personnage d'Anacharsis Robinet, un Parisien venu chercher la fortune dans les mines, est en fait le premier exemple, mais la parution du journal ne dure qu'une année (d'avril 1878 à mai 1879). La singularité de l'œuvre de Baudoux est d'être la première à émaner d'un acteur de la mine et à s'inscrire durablement dans le débat public de son temps. Né à Paris en 1870, Georges Baudoux arrive à Nouméa en 1874, où son père François vient d'être nommé surveillant au bagne de Île des Pins. Inscrit à l'école du bagne, il fréquente les enfants des déportés et reçoit un enseignement dispensé par certains détenus communards.

Son enfance a donc résonné des échos du bagne, mais aussi de la Révolte d'Ataï durant laquelle son père est envoyé sur la Grande Terre pour aider à mater l'insurrection kanak. L'amnistie de certains communards à partir de 1880, ainsi que le nombre croissant de suicides chez les autres détenus créent un climat délétère au bagne et incitent François Baudoux à demander sa mutation aux bâtiments pénitentiaires de l'Île Nou. Le roman sur le bagne d'Albert Garenne *À Nouméa, l'Amour mène au Bagne* publié en 1933, dont l'action se déroule dans les bâtiments pénitentiaires de l'Île Nou met d'ailleurs en scène un personnage dénommé « Baudou » ajusteur mécanicien dont la forte amitié avec un second personnage, le détenu Coudert, vaut au duo d'être surnommé « Castor et Pollux », ce qui est également le nom de deux concessions de cobalt de l'auteur Baudoux.

Après avoir quitté l'école à douze ans, il est embauché comme apprenti imprimeur par l'un des premiers journaux de l'île, *Le Moniteur de la Nouvelle-*

*Calédonie*<sup>391</sup>, il vend également des journaux à la criée dans les rues de Nouméa. Cette même année (1882), son père abandonne le métier de surveillant et s'installe à Nouméa. *Le Moniteur* offre au jeune Georges Baudoux un premier contact avec ce qui fera la matière d'une œuvre en germe : le quotidien de la colonie, les petits faits divers dont Kanak, bagnards et colons sont acteurs. Il prend surtout goût à la vie en pleine nature, son adolescence, celle de beaucoup de jeunes colons de son temps, a des allures de pastorale : il construit dans un premier temps sa propre embarcation, explore les paysages de la chaîne, et apprend la chasse et la pêche aux cotés des Kanak et des colons.

A quinze ans, il partage son existence entre le lagon et la brousse. Propriétaire de son bateau de pêche *La Surprise*, il vit de la vente du troca et de la biche-de-mer, mais aussi des produits de la chasse dans la région de Koné. Durant ses passages en brousse, Georges Baudoux fréquente les stockmen, gardiens de bétail, mais aussi les Kanak, les pionniers et les libérés du bagne. Séduit par ce monde, Baudoux devient à son tour stockman sous la direction de propriétaires du nord. Il s'initie au dressage des chevaux, à la conduite des troupeaux, ainsi qu'aux rudiments du métier de maréchal ferrant. Il a dix sept ans au moment du décès de son père, le reste de la famille s'installe alors à Koné, devenue un nouveau centre de colonisation. D'autres responsabilités s'imposent à lui. Il abandonne la vie de broussard. En effet, il est obligé de trouver une activité plus rémunératrice.

Après avoir été embauché chez l'exploitant minier Bernheim, il décide à son tour de tenter sa chance dans l'exploitation de minerais. Des manuels de géomètre en poche, c'est à vingt ans et en quasi autodidacte qu'il aborde le métier. Il prospecte à Gomen, fait le tracé du futur village, ce qui lui vaut l'attribution d'un terrain ; enfin, il découvre et déclare des filons de chrome et de cobalt dans la région. Les incertitudes des années précédentes s'estompant peu à peu, Baudoux est désormais un homme d'affaires, il trouve enfin la quiétude nécessaire à la création littéraire.

C'est après avoir trouvé et déclaré de nouveaux filons à Koumac, où il s'installe temporairement, qu'il rédige une série de poèmes : « Les Bourriques » en 1895, « La

---

<sup>391</sup> Les sources divergent : Patrick O'Reilly parle de *La France Australe*, Bernard Gasser, du *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*. C'est une erreur, dans sa *Bibliographie méthodique et critique de la Nouvelle-Calédonie*, Patrick O'Reilly indique que la publication de *La France Australe* a débuté en 1886, alors que *Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* est diffusé dès 1859.

Chanson des Cobaleurs » en 1896, « Nous sommes chez nous ! » et « Temps nouveaux ». Mais ces créations restent d'abord dans ses tiroirs. Son mariage, en 1897, semble inaugurer une période de calme relatif. Le succès rencontré dans les affaires des mines lui permet également d'ouvrir un magasin à Koné dont il confie la gestion à son épouse Jeanne. Cependant, cette nouvelle vie n'a rien de confortable ou de bourgeois. Patrick O'Reilly en résume à la fois le pittoresque et la rudesse ; Baudoux est bien un homme d'affaires, un digne bourgeois de son temps, mais sans le luxe possible en France :

Sur les mines, comme main d'œuvre, il employait bien celle qui se présentait : les libérés, des matelots en rupture de rôle, des employés sans place, des frères de la côte, et tous ces chevaliers de l'espérance, laissés pour compte de l'humanité domestiquée, qui poussent comme des champignons après l'averse dans les pays neufs, les régions de mines, où chacun vient tenter sa chance. [...] Il voit même venir à lui des évadés du bagne. Ils savent qu'on peut se fier à lui, que c'est un homme qui ne les vendra pas. De son côté, il est sans illusions sur eux. Il n'aura pas à faire à des enfants de chœur. Mais puisqu'ils cherchent du travail, leur en fournir est sans doute le meilleur moyen de leur donner une chance de se refaire.<sup>392</sup>

C'est un univers qui ne demande qu'à être « poétisé » grâce aux qualités de l'homme et de l'écrivain : une certaine intransigeance, de la droiture et de l'assurance. À la population de la mine, s'ajoutent des bandes meurtrières de pillards, formées par des bagnards évadés, qui écument toute l'île. La brutalité du bagne conjuguée à celle des mineurs et des stockmen est là, et les soirs de paye, il faut veiller au maintien de l'ordre dans la boutique, c'est en effet l'heure des beuveries et des bagarres. Mais, à cette période, Baudoux écrit encore sans chercher à être publié : nouvelles et poèmes s'accumulent dans ses archives personnelles, son activité créatrice reste confidentielle, elle n'est d'abord connue que du cercle restreint de la famille et des amis.

Pierre Bourdieu nous dit que « la définition la plus stricte et la plus restreinte de l'écrivain (etc.), que nous acceptons aujourd'hui comme allant de soi, est le produit d'une longue série d'exclusions ou d'excommunications »<sup>393</sup>. Des « exclusions » et « excommunications » du paysage littéraire s'opèrent selon le discours de l'auteur, les rivalités individuelles, sociales et les préférences esthétiques, idéologiques de l'époque donnée. Étudier Georges Baudoux exige du recul face aux images pesantes du colon, du pionnier, et du prospecteur. Deux monographies, distantes de presque quatre

---

<sup>392</sup> O'REILLY, Patrick. « Georges Baudoux, prospecteur O et écrivain calédonien », Paris, *Journal de la Société des Océanistes*, n°6, décembre 1950, pp. 190-191.

<sup>393</sup> BOURDIEU, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, Points Essais, (1992), 1998 (Nouvelle édition revue et corrigée), p. 367.

décennies, insistent sur différentes facettes de l'auteur — « Prospecteur et écrivain » pour Patrick O'Reilly, « Broussard, mineur et écrivain » pour Bernard Gasser<sup>394</sup>. Patrick O'Reilly rédige son texte en 1950, un an après la mort de Baudoux, dans le but d'inscrire un écrivain alors oublié, parmi les « voix du Pacifique ». La notice de Patrick O'Reilly illustre également combien l'adolescence fut pour Baudoux, comme pour la plupart des auteurs, une période d'imprégnation fondamentale. Elle a été pour notre auteur, le commencement de la plongée dans l'effervescence de la vie coloniale. Aussi, faut-il mettre cette vocation en parallèle avec le développement de la presse écrite dans une société relativement figée. Publié en 1996, *La quête de la vérité* de Bernard Gasser est le numéro inaugural de la collection d'un éditeur local — la Collection « Destins » des éditions « Grain de Sable » à Nouméa — et suit des perspectives semblables à l'ouvrage d'O'Reilly.

Elles relèvent de l'hommage que l'on rend à l'« enfant du pays », à l'auteur qui a aidé au déchiffrement d'une société en refusant, toutefois pendant ses premières années de création, de mettre en lumière ses aveuglements. Les deux portraits de l'auteur brossés par Patrick O'Reilly et M. Bernard Gasser apparaissent donc comme des condensés d'aventures coloniales et d'anecdotes pittoresques. Baudoux y est fascinant par le contraste entre son expérience de stockman (la rudesse et la solitude) et celle du travail raffiné de créateur littéraire ; l'auteur veut laisser de Baudoux une image de « (...) pionnier [...] issu de la terre et des mots », comme nous précise la quatrième de couverture du texte de M. Gasser. Dans un résumé élogieux, encore teinté des a priori coloniaux, Patrick O'Reilly situe l'œuvre de Baudoux :

Avec Stevenson, avec Melville, avec Loti, avec Gauguin, l'Océanie avait déjà trouvé ses écrivains. Mais il s'agissait toujours des archipels polynésiens que leur vie facile rendait plus aisément accessibles. L'âpreté plus grande de la Mélanésie en faisait un peu, dans le domaine des lettres, comme une parente pauvre et délaissée. Voilà que Baudoux fait cesser cet état de choses en donnant à cet archipel, si attachant aussi, sa voix propre et son accent personnel.<sup>395</sup>

Tous les auteurs mentionnés sont marins, aventuriers ou membres de l'administration coloniale, et tous ne furent, excepté Gauguin, que de passage dans le Pacifique. La plus profonde singularité de l'œuvre de Baudoux est dans son expérience de la colonisation, particulièrement celle de la mine. Ces figures « typiques » que l'on rencontre dans ses

---

<sup>394</sup> GASSER, Bernard. SOLLIER, Alain. *Georges Baudoux, la quête de la vérité*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, Collection Destins, n°1, 1996.

<sup>395</sup> O'REILLY, Patrick. « Georges Baudoux, prospecteur et écrivain calédonien », *Journal de la Société des Océanistes*, n°6, Paris, décembre 1950, p. 204.

nouvelles, ont été observées sur les lieux mêmes. De plus, Baudoux ne revendique pas le crédit fictionnel, mais plutôt celui d'un « vécu » qui revêt les habits de la fiction.

Ces silences plus ou moins voulus dans l'étude d'une production littéraire, incitent à une vigilance féconde en ce qu'elle révèle sur les implicites de l'oeuvre. Les textes d'O'Reilly et M. Gasser témoignent en effet d'un projet inconscient de l'oeuvre de Baudoux : classer, délimiter, et hiérarchiser la société coloniale ; le but est de créer une impression de sécurité. Ouvrons le recueil *Souvenirs du bagne* édité en 1973 par la Société d'Études Historique de la Nouvelle-Calédonie, la nouvelle « *Clotho* », écrite en 1935, fournit notre premier tableau du « groupe humain » qui anime la vie d'une mine de cobalt :

Dans le nombre de ces individus il y a des intelligences, des esprits moyens et de sombres brutes. Deux libérés, mineurs de cobalt, sont remarquables par leur ressemblance et leur entente de tous les instants. Ce qui est bien naturel puisque ce sont deux frères jumeaux. Les frères Barbet. <sup>396</sup>

La logique coloniale moderne, celle qui a débuté dans les Amériques, a hiérarchisé à l'extrême ; selon la naissance, quantifiant les métissages en octavins, quarteron, mulâtres, cafres etc. L'auteur obéit à une « tradition » de pensée coloniale, celle du XIX<sup>e</sup> siècle : des théories scientifiques irriguent l'oeuvre de Balzac, ou les théories de l'hérédité dans le naturalisme de Zola. Comme nous le verrons à travers une de ses dernières nouvelles, *L'Expiation*, Baudoux, classe les criminels, les condamnés, de « toutes les régions de France », selon ce que leur crime témoigne d'intelligence et d'humanité encore intactes, flirtant parfois avec les idéologies les plus dévastatrices de ce XX<sup>e</sup> siècle. La jeune colonie d'Océanie, traumatisée par les Révoltes de 1878 et 1917, la Transportation et les « agitations indigènes », va donc faire ses preuves, en dépit de l'essor de l'économie du nickel. L'apparition et le succès de l'oeuvre de Baudoux (qui coïncide avec la naissance de la littérature des Frères Tharaud ou Farrère) pourraient traduire la nécessité de se légitimer, de faire admettre son existence. Pour une classe colons libres, c'est pour cela que, tel un Bernardin de Saint-Pierre pour l'île de la Réunion, Baudoux exprime la vie coloniale, par l'idéalisation d'une image fondée sur la notion du labeur déjà présente chez Garnier.

Ainsi, que reconnaît-on en Baudoux, sinon la voix du colon qui s'est familiarisé avec son nouvel habitat, qui cesse de craindre les résistances potentielles et voit son

---

<sup>396</sup> *Souvenirs du bagne*, p. 76.

autorité pleinement reconnue ? Plus encore, Baudoux abolit, en la transformant en une poétique, la contradiction récurrente des colonisations entre l'émerveillement face à la nouveauté et aux mystères des paysages et le labeur de la colonisation ; s'installer c'est exploiter des ressources. Il n'est pas surprenant que l'auteur soit le premier à bénéficier d'un crédit d'authenticité, à être reconnu comme « auteur calédonien ». Depuis 1932, il est considéré comme le dépositaire de la « parole calédonienne »<sup>397</sup>. *Le Bulletin du Commerce*, second journal à le publier, ira jusqu'à le présenter comme « notre écrivain calédonien »<sup>398</sup>. Généralement associée à une quête de vérité<sup>399</sup>, son œuvre émerge en pleine folie du nickel. Quelle est donc cette vérité ? Ou plutôt, que rend-t-il visible pour la première fois ? Nous pourrions affirmer que Baudoux fait apparaître, en les faisant entrer dans un espace fictionnel homogène, la diversité, mais surtout, le pittoresque de la vie coloniale. Il semble, en effet, que cette œuvre a répondu à une attente qui pourrait être résumée par la formule de Deleuze et Guattari : « inventer un peuple qui manque »<sup>400</sup>, donc un pays. En effet, le rapport affectif entre Baudoux et une grande partie de son lectorat local a existé, et se manifeste encore à l'époque contemporaine : Baudoux a inventé un romantisme néo-calédonien. Cette célébration dépasse celle que l'on peut habituellement réserver à un écrivain régional, car Baudoux a unifié un paysage morcelé ; il a esquissé le portrait d'une colonie apaisée. On célèbre le pêcheur de trévang qu'il fut dans sa jeunesse, le prospecteur, le gérant de station minière et la réussite du négociant, comme pour s'assurer d'une authenticité, mais sans trop s'interroger sur la dimension coloniale de l'œuvre.

La colonisation pénale semblait interdire la naissance d'une création littéraire, une activité trop raffinée pour de tels contextes. La Nouvelle-Calédonie n'apparaissait alors que dans les récits de voyage, de vagues pastiches de *Paul et Virginie*, mais également dans les récits des anciens communards. Cependant, ces textes marginaux, et le plus souvent entourés du halo de la subversion politique, pouvaient difficilement prétendre au titre de littérature à part entière et bénéficier d'une large diffusion. Leur pensée politique subversive les empêche d'être des fondateurs pour la colonie. La publication des premiers textes de Baudoux coïncide avec le développement de la

---

<sup>397</sup> Cf. MARTIN, Alain. « Une « parole » calédonienne : George Baudoux (1870-1949) », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai-août1998.

<sup>398</sup> *Le Bulletin du Commerce de la Nouvelle-Calédonie et Dépendances*, Mercredi 12 mars 1932.

<sup>399</sup> GASSER, Bernard. SOLLIER, Alain. *Georges Baudoux, la quête de la vérité*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, Collection Destins, n°1, 1996.

<sup>400</sup> Cf. DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuits, Collection « Critique »1980, § « De la ritournelle », p. 427.



presse écrite calédonienne. La colonie se cherche, du moins, cherche-t-elle à être « la France » : prétendre aux mêmes loisirs, posséder les mêmes salons, et avoir les mêmes occupations qu'une province française. De plus, la « bourgeoisie » née des premiers succès du *rush* du nickel cherche à oublier les agitations coloniales, certains Communards doivent leur liberté à leur participation aux répressions des insurrections indigènes, la plupart regagnent la France après l'Amnistie de 1879. Le bagne permet de voir l'apparition de nouvelles catégories de population — forçats, libérés ou évadés. Certains sont serviteurs, jardiniers, ou artisans, parfois aux cotés des Kanak, mais, c'est leur présence sur la mine qui, nous l'avons vu, se révèle porteuse de changements. Additionnées aux présences des colons libres, bagnards, ou des déportés kabyles elles restent porteuses de tensions. Il faut, dans cette société figée, trouver une alternative, même illusoire, qui puisse servir de fondation. Les nouvelles de Baudoux auraient-elles donc une dimension salvatrice ? Nous serions tentés de répondre par l'affirmative, ou plutôt, supposer que ce fut le rôle qu'on a voulu attribuer à son œuvre. En effet, il aménage un espace où la confusion qui gagnait Jules Garnier assistant aux scènes de guerres tribales et d'anthropophagie, s'estompe et devient moins oppressante. De plus, cet espace semble offrir une certaine lisibilité dans l'imaginaire d'une société, qui, à partir de 1887, pense avoir définitivement « pacifié » ses Indigènes par le Décret de l'Indigénat.

Nous pourrions dire que Baudoux s'efforce d'offrir un regard plus serein et une image idéale, il chante le triomphe et le grand hymne colonial : « nous sommes chez nous ! ». Il n'explore pas les ambiguïtés et les complexités du réel colonial. Car Baudoux folklorise l'espace colonial, il crée des typologies — colons, bagnards, stockmen, Kanak et métis — qui, perdant de leurs densités historiques, se simplifient et gagnent en prévisibilité (dans le cas des Kanak) et en légitimité (chez les colons), mais surtout, il recrée, à travers une démarche qui prend les allures de la retranscription, un langage familier à une partie de la colonie. L'auteur cherche fondamentalement à réinventer la perception des lieux et les paysages, tout en mettant en valeur l'attachement profond des colons et des niaoulis<sup>401</sup> qui la peuplent désormais. Les œuvres concernent d'abord la période de la colonisation pénale et nous devons y consacrer notre attention à cause des liens historiques entre la mine et le bagne. Les titres de deux d'entre elles illustrent cette intention : *Comment on s'évadait*

---

<sup>401</sup> C'est, à cette époque, le surnom des enfants de colons européens nés en Nouvelle-Calédonie.

*de la Nouvelle-Calédonie* semble faire référence à une époque révolue pour une société dont les habitants sont, pour une grande partie, issus de cette période ancienne d'environ vingt ans au moment de la publication de l'œuvre en 1924. Le titre choisi en 1971 pour la première édition du recueil de nouvelles, *Souvenirs du bagne* permet de comprendre le regard porté par Baudoux sur le bagne et le projet auquel il invitait ses lecteurs : prendre du recul par rapport à une page de l'histoire calédonienne, l'assumer en tant que composante de la société. Georges Baudoux est peut-être le premier et le seul auteur de la Nouvelle-Calédonie à composer des portraits aussi variés de la mine. Son poème *Chansons des Cobaleurs* nous immerge au cœur de la mine, comme le ferait un work song dans les champs de coton du Sud des États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle. La nouvelle *Clotho* propose un véritable panorama socio-historique, alors que *L'Épouvante* et *Sauvages et Civilisés* mettent en relief les contradictions de l'histoire coloniale. Écrites en 1915, *Clotho* et *Sauvages et civilisés* constituent, en effet, deux visions contrastées de la mine caractérisées par un renversement symbolique.

*Sauvages et civilisés* retient tout particulièrement notre attention par son titre qui se révèle (et il s'agit d'une exception dans la vision développée par Baudoux) ironique par rapport à la dialectique sauvagerie/civilisation qui fonde la colonisation. Mais la plus profonde singularité de cette première nouvelle est la mise en scène de la prospection, cet acte par lequel débute l'histoire minière et par lequel s'opèrent les grands basculements de l'histoire de la colonisation. Il effectue ensuite, à travers la nouvelle « *Clotho* », une harmonisation des forces qui composent la colonie : la mine, où se côtoient « beaucoup de dévoyés, de malchanceux mélangés à de cyniques bandits »<sup>402</sup>, y devient un lieu de renouveau à travers deux personnages, les frères Barbet, anciens bagnards, qui aident à mettre au monde un enfant. Cette naissance a une dimension presque messianique, elle apparaît comme le véritable symbole de la réussite coloniale, des fêtes l'accompagnent qui réunissent tout le « peuple de la mine » :

Et la fête se déroula, large, avec romances sentimentales, une main sur le cœur. Dans leur générosité de poivrots attendris, tous les « cobaleurs », comme un seul homme, voulaient assurer l'avenir de l'enfant, l'envoyer à l'école des mines, en faire un ingénieur. L'ayant entendu crier, tous convinrent qu'il avait une voix de ténor, qu'il ferait son chemin.

---

<sup>402</sup> *Souvenirs du bagne*, p. 76.

Ce « peuple » s'agrandit, tous voient déjà en l'enfant un nouveau partenaire, un digne successeur dont le travail serait moins pénible, enfin reconnu et plus prestigieux, car il serait issu de « l'École des mines », aurait avec lui le savoir technique là où ses pères n'avaient que la pioche, le courage et l'intuition. Cette joyeuse réunion ne saurait être complète sans la violence qui caractérise la vie de la colonie et, plus encore, celle de la mine :

Les idées généreuses épuisées, l'on passa au répertoire grivois, puis l'on attaqua à plein gosier les chants patriotiques, ce qui eut pour effet de réveiller les turbulences assoupies. Et alors des disputes s'élevèrent suivies de bagarres, mais les hommes qui "parlaient raison" désarmèrent les combattants. De l'avis de toute la coterie, ce fut une fête très soignée.

Nous retrouvons l'humour, le sens de la dérision qui ont participé au succès de Baudoux, et qui en ont fait le dépositaire d'une « parole » calédonienne. Les rapports avec la Métropole sont encore troubles, du fait du passé pénal, certains des « cobaleurs » sont d'anciens bagnards. Contrairement au personnage Jim Done créé par Dyson en 1906, les Frères Barbet et leurs compagnons mineurs ne créent aucune rupture avec la politique qui s'applique à la mine, leur attitude conforte au contraire le bienfondé de la colonisation pénale et son projet de réhabilitation. Aussi, la colonie peut se rassurer : « La mère et l'enfant se portent bien. L'enfant a trente-neuf ans, c'est un beau gars. Il est décoré de la croix de guerre ». Baudoux rappelle ici un fait essentiel à la société coloniale : la Nouvelle-Calédonie est devenue une terre française (depuis 1853), bâtie par d'honorables et fervents colons patriotes.

## **2. « *La famille des Mineurs/ Se fera toujours un honneur/ De s'aider dans le malheur* » : le nouvelliste de Nouméa et les tableaux de la mine.**

Georges Baudoux écrivain est né avec la presse ; il semble, en effet, qu'il a contribué à renouveler ce milieu alors en ébullition, mais qui n'avait pas de voix singulière. Bien qu'elle naisse sous l'impulsion indirecte des communards, une présence subversive, la presse néo-calédonienne de ce début de siècle persiste à être un écho de l'actualité française et européenne. Elle est le reflet de la société coloniale : guidée par la volonté de reproduire la vie française, voire parisienne. Seuls les faits divers de la brousse, du bagne, et de la mine, font l'objet d'articles. Ainsi, durant la période des premières créations de Baudoux, Nouméa semble animée d'une vie nouvelle. C'est pourtant une période de crise, la colonie paye son implication dans la

Première Guerre Mondiale (baisse de la main d'œuvre) et la Révolte de 1917 est encore dans les esprits. Le premier bilan de la colonisation Feillet est contrasté : certains propriétaires ont pu se reconvertir avec plus ou moins de succès dans les affaires minières. En effet, l'économie de la mine est encore en phase d'élaboration, elle entame de manière instable, son entrée sur le marché mondial face à d'autres producteurs (encore présents à l'époque contemporaine) comme l'Australie, la Russie, et le Canada, les États-Unis. Les possibilités du nickel calédonien, en dépit de sa qualité, sont restreintes et 1877 est la date de la première crise, suivie de phases alternées de dépressions (chômage, emprunts massifs...) et d'euphorie, dont un signe est la fermeture de l'Usine de Doniambo en 1920 — qui entraînera la fermeture de plusieurs autres mines. Et, à partir de janvier 1920, le nord de l'île est touché par une épidémie de peste...

L'insouciance, si l'on en croit les titres de presse, domine néanmoins et reste, en grande partie, liée aux succès miniers. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la Nouvelle-Calédonie devient, pour une courte durée, le premier exportateur mondial de nickel. Les réussites relatives de la colonisation Feillet ont permis l'émergence d'une bourgeoisie qui profite de la crise qui touche alors, presque exclusivement, les exploitations de la S.L.N. Le costume européen supplante peu à peu l'uniforme du fonctionnaire colonial, et la fin de la Transportation en 1897 permet à certains des amnistiés de 1880 et libérés de subsister. Une partie d'entre eux montent des ateliers (charpentiers, ébénistes, imprimeurs, maréchal ferrant etc.), et composent également une petite bourgeoisie, tout en demeurant pourtant la cible des préjugés et de l'hypocrisie. Le manque d'infrastructures que déplorait Jules Garnier est une chose ancienne, Nouméa est une petite ville aux trottoirs réguliers, avec ses élégantes et leurs boutiques. Il semble que cette époque ait permis de creuser la dichotomie qui structure encore aujourd'hui la perception de l'espace calédonien : la brousse et la ville.

La vente de ses terres et la seule exploitation de deux mines de cobalt, ressource à l'origine des premières fortunes de l'île, permettent à Baudoux d'échapper à la crise du chrome et d'intégrer le cercle restreint de la bourgeoisie néo-calédonienne ; son activité d'écrivain amateur est connue. Certains ont même le privilège de pouvoir entendre lire quelques extraits par l'intéressé... Parmi eux, de hauts fonctionnaires de l'administration coloniale, des stockmen reconvertis en propriétaires terriens, des

commerçants ou des exploitants miniers comme Baudoux lui-même. En effet, Baudoux et sa famille résident désormais à Nouméa où il est devenu une figure incontournable de la vie mondaine. C'est surtout Alin Laubreaux, co-fondateur et rédacteur en chef du *Messageur de la Nouvelle-Calédonie*, nouvel hebdomadaire en plein essor, qui montre le plus d'enthousiasme. Il sollicite la collaboration de Baudoux, ce que ce dernier refuse catégoriquement. Mais Auguste Laubreaux, le père d'Alin, parvient à le convaincre de lui confier quelques manuscrits qui sont, dans un premier temps, publiés sans autorisation. Voilà, du moins, la version officielle. Baudoux n'est pas le premier auteur de nouvelles publiées dans la presse de Nouvelle-Calédonie ; mais le modèle de référence étant la France, avant lui, la plupart des journaux publiaient des feuilletons dont l'action se déroulait en France. Baudoux et *Le Messageur* sont les premiers à présenter des fictions inscrites dans le paysage de la Nouvelle-Calédonie.

La publication du *Messageur de la Nouvelle-Calédonie* ne dure que deux ans, de 1919 à 1921. Mais pendant cette courte existence, une nouvelle posture apparaît dans le paysage de la presse néo-calédonienne de ce début de siècle. Nous avons vu que la Nouvelle-Calédonie était une colonie en quête d'une respectabilité qu'elle cherchait à obtenir par la propagande sur la richesse des ressources et la prospérité économique. *Le Messageur* s'empare du territoire de la culture et du débat : il semble vouloir démontrer que la Nouvelle-Calédonie n'est pas qu'une terre de labeurs et de spéculations, elle possède également une scène littéraire et intellectuelle dont Alin Laubreaux et Georges Baudoux se disputent, cordialement, la suprématie. La une du jeudi 29 juillet 1920 témoigne de ce besoin de reconnaissance, mais aussi, des orientations politiques du *Messageur*. On y retrouve des citations de deux revues nationales : *L'Intransigeant*, journal fondé en 1880 par l'ancien communaliste évadé Henri Rochefort, et un mot d'Henri Buriot-Darsiles, directeur des *Cahiers du Centre*, extrait d'une lettre vraisemblablement adressée à Alin Laubreaux. On peut néanmoins douter de l'authenticité de cette lettre et se demander s'il ne s'agit pas d'une manœuvre de Laubreaux pour faire la promotion de son journal. *L'Intransigeant* nous dit : « Nous avons découvert un journal d'une excellente tenue littéraire, c'est *Le Messageur de la Nouvelle-Calédonie*. C'est à se demander s'il ne serait pas bon à certains de nos écrivains d'aller à Nouméa pour apprendre à écrire ». Nouméa en deviendrait presque un nouveau centre intellectuel ! Le Directeur des *Cahiers du Centre* écrit : « J'ai été

très surpris de trouver dans votre lointain MESSAGER un journal fort bien fait, varié, et où la littérature a sa bonne place... »

Cependant, la proximité avec l'héritage communard ne fait pas du *Message* un organe aux accents anticoloniaux. Le journaliste s'affirme comme un polémiste qui surveille le bon déroulement du processus de colonisation. Dans quelques articles, il condamne le Condominium aux Nouvelles-Hébrides, et il fait également preuve d'une sévère ironie face à la « clémence » de l'Administration coloniale. Voici la une du 12 août 1920 :

Un Français qui ne fait rien est obligé par la misère et la faim de se mettre au travail quand il n'est pas arrêté et traduit devant la justice pour vagabondage.  
Le canaque, lui, ne fait rien, se refuse obstinément à tout travail, au moment où nous traversons une crise de main-d'œuvre terrible : l'Administration et la loi le protègent !

L'exemplaire du 16 décembre 1920, contient également un article d'Alin Laubreaux caractéristique du ton ironique du *Message* : « Si nous fondions la Ligue des Droits du Canaque ? [...] Il y a des esclaves en Nouvelle-Calédonie, et ces esclaves, C'EST NOUS. Nous sommes les esclaves du Canaque, élevé par l'Administration, cette alme mère, aux grâces d'immunité et de Toute-puissance... ». Nous pourrions résumer ces positions ainsi : « Parfois, en Nouvelle-Calédonie, on colonise mal ». Cette liberté de ton n'est pas trop éloignée de l'esprit sans complaisance et dévoué à l'œuvre de colonisation de Baudoux, qui est, de 1919 à 1921, un des auteurs les plus actifs du *Message*. Il faut également souligner l'anticléricalisme de Laubreaux, une idéologie qui, évidemment, caractérisait le journal. Baudoux critiquera à son tour l'œuvre des Missions qui, soutenues par l'Administration, organisaient le travail des « Canaques » ; ce qui, aux yeux du novelliste, équivalait à les soustraire au labeur colonial.

Mais la vocation première du journal est la littérature. Le 26 février 1919, le public de Nouméa découvre Thiosse, auteur de « Kaavo », le début d'une « légende canaque ». Thiosse est un pseudonyme, transposition du prénom Georges, que lui donnaient les Kanaks rencontrés durant sa vie de stockman. Pour Baudoux, le succès est aussi immédiat qu'inattendu, et les Laubreaux l'ont devancé, annonçant les parutions de *Légendes Noires des Chaînes* et de *Pastorale Calédonienne*. Les publications se succèdent de 1919 à 1921, les textes de Thiosse deviennent un rendez-vous incontournable du *Message*. Il suffit de lire l'annonce, vraisemblablement

rédigée par Alin Laubreaux, de la publication de *Légendes Noires des Chaînes* à la une du 10 septembre 1919 :

C'est le livre que voudront posséder tous les Calédoniens. C'est une œuvre originale, la première de ce genre qui ait été tentée ici, de laquelle se dégage toute la sauvage poésie des montagnes et de la terre calédonienne, et aussi toute l'âme étrange des populations indigènes : canaques, popinées, métisses. LES LÉGENDES NOIRES sont en même temps qu'une belle œuvre littéraire, un véritable document. Présentées impeccablement dans une brochure très soignée, elles ont leur place indiquée dans toutes les bibliothèques.

La Calédonie apparaît enfin au centre d'une œuvre littéraire qui se donne également une vocation documentaire. Baudoux dévoile une vérité considérée comme infaillible, une histoire linéaire, celle de la « terre calédonienne » et des broussards. Capable de déchiffrer « toute l'âme étrange des populations indigènes », c'est presque logiquement que la couverture de la deuxième audience du procès des Révoltés de 1917 (dont le procès s'étend du 7 juillet au 19 septembre 1919) lui est confiée. En effet, cette « affaire » où réapparaissent les spectres du cannibalisme et des insurrections indigènes — ces ténèbres que l'on pensait disparues avec l'évangélisation, et dont 1878 devait être l'ultime manifestation — inquiète la petite cité de Nouméa. Il y a bien quelques récits de stockmen qui circulent, mais ils ne font que nourrir un fantasme collectif, le procès des insurgés marque l'irruption presque insoutenable de ce que nous pourrions nommer la réalité.

Thiosse-Baudoux semble apparaître comme une force pensante, la seule, du fait de son expérience de stockman et de sa vie auprès des « indigènes », à pouvoir faire entendre une voix proche de la raison et apporter une relative sérénité. Baudoux a été stockman, à Koné, lieu où la violence de la Révolte a été la plus forte, mais lieu également où l'auteur a puisé son inspiration et composé certains des passages bucoliques de ses nouvelles. Le contraste lui est peut-être insupportable. « C'est de l'hérédité, ils sont faits ainsi, c'est leur nature », ajoute-t-il. « Pouvons-nous leur appliquer ce qu'ils ignorent ? Seule une colonisation où les lois françaises seraient appliquées avec équité pourrait corriger ces gauchissements du comportement indigène. Ce moyen ne pourrait-il pas être employé pour civiliser les canaques ? Il est convenu que ce sont de grands enfants, nous les aimons. »

Baudoux raille-t-il le comportement des colons ? Ou, en bon stockman, l'arrogance mâtinée de dilettantisme de l'administration, qui a empêché d'anticiper la

Grande Révolte ? Au-delà de l'habituel paternalisme colonial, il semble vouloir éclairer un autre aspect de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie. Bien sûr, l'équité judiciaire qu'il réclame n'a qu'un but : éviter que les colons broussards n'entament un cycle interminable de vendettas. Mais surtout, symboliquement, la Révolte de 1917 entache l'image que la colonie cherche donner d'elle-même. La victoire sur la Révolte de 1878 et la fin de la Transportation en 1897 semblaient permettre à la Nouvelle-Calédonie d'être une colonie digne de ce nom, celle-ci devait se bâtir en toute quiétude, y compris avec ses « grands enfants » que l'on persistait à croire pacifiés. Alors que des troubles éclatent chaque année ou presque, il est, en effet, surprenant d'observer le silence du quotidien officiel de la colonie *La France-Australe* sur la Révolte de 1917, les esprits sont, à ce moment, presque totalement préoccupés par la Guerre qui agite l'Europe.

Les articles polémiques de Laubreaux suscitent de nombreuses critiques, y compris parmi ses rédacteurs, et les relations avec Baudoux se détériorent. Aussi Thiosse prend-il ses distances et disparaît-il des colonnes du *Messenger* à partir de 1920. Les publications des feuilletons reprennent dans *Le Bulletin du Commerce*, de septembre 1923 à mai 1924, puis, une dernière publication (*Autrefois chez les broussards*) est proposée en juin et juillet 1925 dans *Le Démocrate de la Nouvelle-Calédonie*, dont le directeur est l'ancien chef de l'administration pénitentiaire : Edmond Cané. Également en 1923, les *Légendes Canaques* sont publiées à Nouméa par Auguste Laubreaux, le père d'Alin. La rupture avec Laubreaux est consommée lorsque celui-ci publie *Yann le Métis* en 1928, un étrange cousin de *Jean M'Barai*. Baudoux intente aussitôt un procès pour plagiat qu'il remporte. Une période de silence et de morosité s'installe néanmoins, sans publication, mais les *Légendes Canaques* sont désormais connues de l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl qui les a reçues de Maurice Leenhardt, pasteur, ethnologue et linguiste proche des Kanak, que Baudoux a connu durant le procès des Révoltés de 1917. Son œuvre s'apprête à influencer durablement l'ethnologie et la linguistique. Les deux scientifiques trouvent aux descriptions de Baudoux une grande objectivité, cette « vérité » qui participe à la renommée de l'auteur. Celui-ci connaît même une modeste notoriété à Paris.

Apprécié par le monde scientifique, Baudoux atteint une audience supplémentaire. Ce n'est pas sans fierté qu'il apprend que ses descriptions du monde



kanak ont suscité l'admiration et influencé l'écriture de *La mentalité primitive* (1922) de Lucien Lévy-Bruhl. Une relation d'estime naît entre Baudoux, Leenhardt et Lévy-Bruhl, et de là, se développe cette idée de « vérité » si solidement rattachée à son œuvre littéraire. Mais cette « vérité », autant dans les travaux d'ethnologie que de littérature, est remise en cause par les recherches d'Alban Bensa<sup>403</sup> (anthropologie) ou François Bogliolo<sup>404</sup> (littérature), pour la propension de Georges Baudoux à l'exotisme et aux clichés coloniaux. Il est sûrement inutile d'énumérer ces stéréotypes, tous rattachés à la notion de « primitivisme » des sociétés alors « explorées ». Seule l'idéologie développée autour du métissage retiendra notre attention pour la résonance qu'elles peuvent encore avoir sur la vision de la société contemporaine et particulièrement de la mine.

De septembre 1923 à mai 1924, *Le Bulletin du Commerce de la Nouvelle-Calédonie* (fondé en 1899), reprend les publications de Baudoux ; *La Vocation d'Angèle* et *Le tayo gras* font ainsi l'objet de nouvelles publications. Dans l'euphorie, l'éditeur Rieder publie *Légendes Canaques* en 1925, mais se heurte à l'indifférence totale du public parisien. Thiosse disparaît également, mais temporairement, de la petite scène littéraire coloniale et insulaire de la Nouvelle-Calédonie. Suivront quelques contes et trois autres nouvelles : *Le Médium*, *Nocturne calédonien* écrit en 1894, remanié, deviendra *L'Emprise du crime*, et *Comment on s'évadait de la Nouvelle-Calédonie*, qui devient son plus célèbre récit sur le bagne. Baudoux reprend ainsi plusieurs récits endormis dans ses tiroirs, tous écrits pendant sa retraite à Koné dans les années 1890.

Cependant, Baudoux n'est pas totalement satisfait, *Le Bulletin du Commerce* n'est pas un journal à vocation littéraire et ses nouvelles ne sont pas traitées à leur juste valeur ; le public lui semble indifférent ; aussi, la collaboration avec le journal est-elle interrompue. Il faut attendre qu'Edmond Cané, l'ancien administrateur du bagne et ami de Baudoux, regagne la Nouvelle-Calédonie en 1925 pour que les publications reprennent. Cané reprend aussitôt la direction du *Démocrate de la Nouvelle-Calédonie*, un journal fondé deux ans auparavant. *Autrefois chez les broussards* est publié en

---

<sup>403</sup> Cf. BENSA, Alban. *La fin de l'exotisme, Essais d'anthropologie critiques*, Toulouse, Anacharsis, Essais, 2006.

<sup>404</sup> Cf. BOGLIOLO, François. « De la littérature calédonienne », DUNIS, Serge (dir). *D'île en île Pacifique*, Paris, Kincksieck, 1999.

1925, et, cette même année, l'ancien associé Alin Laubreaux réunit en un volume *Légendes Noires des Chaînes* sous le titre *Légendes noires mœurs canaques*. Il s'agit des premiers textes publiés par *Le Messager* en 1919, augmentés d'un inédit : *Ce vieux Tchiao*. La solitude et l'amertume gagnent Baudoux qui admet difficilement le succès médiocre rencontré par la seconde édition parisienne de ses *Légendes Canaques*, pourtant augmentée d'une préface élogieuse de Lévy-Bruhl et auréolées de la récompense des Palmes Académiques.

En 1927, le décès de sa seconde épouse Marie le pousse à se retirer. Il occupe, semble-t-il, la majeure partie de son temps à reprendre ses textes et, peut-être, à en écrire de nouveaux<sup>405</sup>. De plus, le plagiat de *Jean M'Barai* par Alin Laubreaux en 1928 et le procès-fleuve de six ans qui en découle, l'éloignent encore plus du monde littéraire. À partir de 1928, Baudoux est donc une personnalité locale auréolée d'une gloire scientifique, celle de l'Institut d'Ethnologie de Paris, et d'une notoriété discrète sur la scène littéraire parisienne. La jeune garde littéraire néo-calédonienne, notamment Jean Mariotti qui vient de publier *Tout est peut-être inutile* (1929) chez l'éditeur Flammarion, lui voue le respect dû au devancier et au pionnier. Mais Baudoux, avec ce refus des honneurs qui caractérise le stockman, garde ses distances. En 1930, il a d'ailleurs regagné la brousse. Pourtant, il ne peut rester longtemps indifférent à la politique du Gouverneur Guyon<sup>406</sup> qui lui semble une gabegie qui a laissé la colonie exsangue. Il prend part au combat de son ami Edmond Cané et publie dans *Le Bulletin du Commerce* du 1<sup>er</sup> novembre 1933 un texte qui semble au cœur de la crise que traverse la Nouvelle-Calédonie, et appelle à tisser de nouveaux rapports entre « Canaques » et colons. L'image de la colonie est à nouveau entachée et il semble que Baudoux ait consacré ses dernières années de création à la réhabilitation nostalgique et parfois maladroite de celle-ci. Baudoux obéit à ce qu'observe Hannah Arendt au sujet de Kipling : l'écriture de « la légende impérialiste »<sup>407</sup>, qu'elle définit

---

<sup>405</sup> Les archives de Baudoux ne sont pas encore sorties du cadre privé.

<sup>406</sup> Le portrait dressé par Patrick O'Reilly dans *Calédoniens* (1980), contraste avec l'image que Baudoux a pu s'en faire. O'Reilly présente le gouvernement (15 mars 1925 – 2 juillet 1932) de Joseph Guyon (1870-1942) comme celui dont « la principale œuvre fut de sortir le colon de l'isolement par la mise en œuvre d'un plan d'amélioration des routes existantes, et de construction de routes nouvelles ». La Nouvelle-Calédonie se vit dotée de près de 300km de routes supplémentaires, les commerçants locaux furent encouragés par des primes à la production, et il encouragea également le respect des coutumes et la scolarisation des Kanak. O'Reilly souligne d'ailleurs : « le plan du gouverneur Guyon effraya, par son envergure, certains esprits timorés et inquiéta des intérêts privés. Il demeura inachevé et fut après son départ, abandonné ». In *Calédoniens*, 2<sup>e</sup> édition, Nouméa, Société des Océanistes, 1980, pp. 166-167.

<sup>407</sup> ARENDT, Hannah, *L'Impérialisme* (Nouvelle édition), Paris, Seuil, Points, (1948 1<sup>ère</sup> éd.), (1982 pour la traduction française), 2002, p. 158.

comme « modification historique des faits » par laquelle tout protagoniste de la colonisation « cherche une explication et une interprétation à ce passé où semble cachée la mystérieuse clé de son destin »<sup>408</sup>. Baudoux semble trouver une solution, voire une morale, à tous les problèmes qui taraudent la vie de la société coloniale de la Nouvelle-Calédonie, parmi lesquels, cette image du bagne qui semble interdire aux colons d'imaginer un avenir prospère.

Le retour à la vie de stockman semble pourtant permettre à Baudoux de retrouver la paix intérieure. Maurice Leenhardt publie *Gens de la Grande-Terre* en 1937, ouvrage qui s'ouvre par la description d'un pilou extraite de *Kaavo*, c'est la suite de la « collaboration scientifique » de l'auteur. Cette même année, l'Institut d'Ethnologie confie au Pasteur la mission de dresser un inventaire des langues kanakes. Ce retour en Nouvelle-Calédonie permet au scientifique de créer la Société d'Études Kanakes dont le Comité actif est présidé par Edmond Cané qui parvient à convaincre Baudoux d'y apporter son concours. Le premier numéro de la revue, daté du 1<sup>er</sup> décembre 1938, publie une « Légende Canaque » : *L'Invasion sournoise*, récit humoristique sur la contamination par les puces dans une tribu de Pouébo. Devenu grand-père, Baudoux a désormais un autre public, aussi, ses derniers écrits sont-ils marqués d'un humour, d'une dérision, absente de ses premiers textes. Il s'en prend notamment aux certitudes des « civilisés » dans la nouvelle *L'Épouvante* : il y reprend l'intrigue d'une nouvelle antérieure, *Pastorale Calédonienne*, en insistant sur l'idéalisme forcené et la naïveté de l'Européen qui cherche, dans un but civilisateur, à arracher la belle métisse Tili à ce qu'il conçoit comme des « superstitions » ancestrales. Surtout, la mine apparaît également dans cette nouvelle comme symbole de l'arrogance coloniale et de profanation :

Ainsi, dans la baie de Pagoumène, à la place où jadis sous les banians ombreux, entre les pierres moussues, dans le fouillis des lianes se désarticulaient de vénérables squelettes, bayaient des mâchoires étincelantes, et roulaient des crânes brachycéphales, règne maintenant l'opulente maison de Monsieur le Directeur d'une exploitation minière. Les os des ancêtres ont été balayés.<sup>409</sup>

*L'Épouvante* est, avec *Sauvages et civilisés*, l'un des textes où la filiation entre l'histoire minière et l'histoire coloniale est analysée. *Sauvages et civilisés* permet de superposer l'émotion de la découverte des paysages (qui habite également le texte de

---

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>409</sup> *Légendes Canaques 2, Ils avaient vu les hommes blancs*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1952, p. 182.

Garnier) avec celui de la conquête, alors que *L'Épouvante* insiste sur la notion d'effacement et d'extermination culturelle. Baudoux semble avoir connu trois phases créatrices qui font de lui un écrivain de la crise. Il rédige d'abord, en privé, ses premières nouvelles au cours des deux décennies qui suivent la Grande Révolte de 1878, puis, le grand public découvre son œuvre deux ans après la Révolte de 1917, quelques mois avant le procès des insurgés. Suit une période contrastée de silences et de malentendus. Il réapparaît au moment de la fermeture du bagne, cet événement qui semble en mesure de restaurer l'image de la colonie, il est également encouragé par le monde scientifique. On découvre alors un auteur plus engagé dans le déchiffrement du monde kanak qu'il avait jusqu'alors maintenu dans des « ténèbres ». L'imminence de la Seconde Guerre, dans laquelle s'engage son fils, et l'âge l'éloignent de l'écriture. Il meurt en 1949, célébré comme « le premier écrivain calédonien. »

La bourgeoisie de la mine à laquelle a appartenu Georges Baudoux et qui, vraisemblablement, constituait son lectorat, avait fini par élaborer une mythologie fondée sur l'image du pionnier et les valeurs de bravoure et de labeur. Les « œuvres minières » de Baudoux sont donc, avant tout, une célébration de cette aventure épique. Aux périls de la prospection, cette plongée dans la nature belle et hostile de l'île, s'ajoute le travail pénible et hasardeux du bâtisseur et du négociant. Sur le terrain, il faut ensuite affronter cette « faune » imprévisible qui constitue la main d'œuvre : libérés ou évadés du bagne, criminels en puissance qui, les soirs de paye, voient parfois leurs instincts débridés par l'alcool et assouvis dans des bagarres où le brave pionnier risque souvent sa vie en voulant pacifier la meute humaine. Il faut également composer avec les insurrections indigènes, dont 1917 est la plus effrayante illustration. Et si un sentiment d'injustice, ou le remord peuvent se manifester si l'on repense à la spoliation des terres indigènes, il faut mesurer l'incalculable contrepoids que constituent le recul de la sauvagerie et la civilisation venus avec la colonisation. C'est le récit que l'on peut extraire du « pan minier » de l'œuvre de Baudoux.

De sa *Chanson des "Cobaleurs"* (1896), en passant par *Clotho* (1915), jusqu'à *L'Épouvante* (1935), on recense dans l'œuvre de Baudoux cinq textes (nous ajoutons *Justice express* et *Sauvages et civilisés*) publiés, principalement des nouvelles, dont la mine constitue le sujet principal, ou apparaît comme élément narratif. Dans les liens

qu'il crée avec cette partie de l'histoire coloniale, Baudoux accomplit véritablement ce que Pierre Macherey définit comme « l'acte de l'écrivain » au sens où il

réalise une cristallisation particulière, une restructuration, et même une structuration des données sur lesquelles il travaille : tout ce qui n'était que pressentiment collectif, projet, aspiration, *précipite* brusquement dans une image vite familière, qui devient alors pour nous la réalité, la chair même de ces projets, cela seul qui leur donne une réalité.<sup>410</sup>

Baudoux aurait donc contribué à transformer la brousse, le bagne et la mine en « image(s) familière(s) », c'est-à-dire à poétiser les segmentarités de l'espace colonial qui étaient renforcées par le sentiment collectif d'une fatalité historique créée par les échecs de l'agriculture, la honte du bagne et la crainte des « révoltes indigènes ». Il est donc parvenu à en faire les éléments incontournables d'un sentiment renouvelé d'appartenance et de fierté collectifs propres à l'époque coloniale, dont les traces sont encore visibles dans la Nouvelle-Calédonie contemporaine, notamment à travers le culte des pionniers. Il faut souligner que Baudoux minore la part des Kanak dans la mine, dans la mesure où l'idéologie coloniale de Baudoux exclut l'« indigène » du monde du travail pour lequel il est jugé inapte.

Avec Baudoux, nous touchons à une représentation où le pittoresque apparaît comme une composante essentielle de l'idéologie coloniale. Mais, pour nous qui avons pisté la mine à travers l'archive, (donc dans sa dimension historique), nous voyons, dans une œuvre qui est, pourtant, encore célébrée pour son « exigence de vérité », une approche partielle. Néanmoins, « (d)ès qu'on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, et l'extériorité de leurs relations »<sup>411</sup>, préviennent Deleuze et Guattari. Nous devons donc nous garder, même dans le cas d'un auteur célèbre pour sa « fidélité » au réel et, y compris, dans le rapport étroit avec l'historiographie qu'implique notre recherche, de nous réduire à l'analyse du clivage traditionnel entre littérature et réalité. Dans le cas de Baudoux, il ne s'agit pas d'interroger à nouveau sur la véracité de sa représentation de la mine, mais plutôt, de déterminer les fondements, d'un discours dont le dénominateur commun, clairement identifié, est le colonialisme.

Sur le plan historique, la nouvelle *Sauvages et Civilisés* écrite en 1915 peut être considérée comme un témoignage des mutations apportées par la mine dans la

---

<sup>410</sup> MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 258.

<sup>411</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuits, Collection « Critique », 1980, p. 9.

perception des paysages. Il faut cependant se référer au premier titre prévu par Baudoux, *Impressions de Nouvelle-Calédonie*, pour saisir ce qui semble être un « romantisme » au sens où il ouvre à une « territorialisation » que Deleuze et Guattari identifient comme le moment où « l'artiste abandonne son ambition d'une universalité de droit, et son statut de créateur » et s'exclame : « la Terre, le territoire et la Terre ! ». Baudoux chante en effet la Nouvelle-Calédonie, veut la révéler. « Il ne s'identifie plus à la Création, mais au fondement, c'est la fondation qui est devenue créatrice »<sup>412</sup> ; Baudoux décrit en effet la « fondation » d'une colonie dans la mesure où elle crée des hommes nouveaux, et, comme dans *Sauvages et Civilisés*, les montagnes « donnent le mouvement, (et) créent l'activité ». *Sauvages et Civilisés* est donc la description d'une familiarisation avec les paysages qui participent à l'élaboration du colon. Accompagnés d'un cuisinier tonkinois, de jeunes colons commencent une partie de chasse. Ils sont à bord d'un bateau, ils ont longé les côtes avant d'accoster et de s'enfoncer dans la forêt à la recherche de gibiers. En même temps qu'ils s'imprègnent des paysages forestiers, ils approchent d'une tribu kanak dont ils rencontrent différents membres avec lesquels ils échangent d'abord des ignames, mais surtout parlent au sujet de la colonisation. Leurs échanges sont régulièrement interrompus par les conseils apeurés du cuisinier à propos des Kanak, de l'anthropophagie et de leur penchant supposé pour le vol.

Ils rencontrent d'abord Socrate, un noir de la Réunion, qui dans une retranscription stéréotypée<sup>413</sup> de l'accent créole (il en est de même pour l'accent du cuisinier), partage ses impressions sur les affaires coloniales. Mais la rencontre la plus symbolique a lieu avec Apollinaire : un Kanak aux « théories d'un socialisme près de la nature » leur fait part de ses opinions sur la « civilisation » qui sont une mise en accusation : « Votre civilisation à vous est si fausse que, sans vouloir en convenir, vous la fuyez. ». Le séjour pastoral des jeunes colons s'achève dans une volupté qui rétablit la suprématie du colon. La nuit précédant le départ, trois jeunes filles curieuses et menées par une « diablesse de métisse » (son père est un évadé) échappent à la surveillance de la tribu et s'introduisent à bord du bateau pour aller à la rencontre des jeunes marins, elles disparaissent au matin. Le narrateur entame alors une méditation

---

<sup>412</sup> *Ibid.*, pp. 417-418.

<sup>413</sup> Cf. SPEEDY, Karin. « Les parlers du Créole et du Tonkinois dans *Sauvages et Civilisés* de Georges Baudoux : authentiques au stéréotypés ? », Actes du 17<sup>e</sup> Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Coordination pour l'Océanie, des Recherches sur les arts les Idées et les Littératures, 2005.

sur sa place de colon et devient réceptif à ces paysages dont il écoute les paroles rivales des « chaînes sombres (et des) petites montagnes ». Les « chaînes » qui abritent les filons, sont les premières à se faire entendre, elles sont la voix du colon :

Elles semblaient, ces chaînes majestueuses, dire avec orgueil aux plus petites qu'elles :

Reculez-vous ! Faites-nous place ! Nous sommes les serpentines, l'épine dorsale de la Calédonie. C'est nous qui faisons la loi, nous donnons le mouvement, nous créons l'activité. Dans notre sein nous renfermons les laves infernales de Pluton, cristallisées en des richesses inépuisables.

Voyez ces plaies jaunes, béantes, qui s'ouvrent par gradins dans nos larges poitrines ; elles y sont creusées pour en extraire le nickel qui est notre chair.

Et ces entrailles profondes, sanglantes, qui bâillent dans notre derme d'argile rouge ; elles ont été incisées pour arracher nos nervures de chrome qui vont, par le monde, durcir les métaux.

Regardez ces trous noirs qui pénètrent dans nos entrailles, ainsi que des antres de cyclopes ; ce sont des tunnels obscurs et tortueux qui vont dans des gîtes pleins de mystères saigner nos veines bleuies de cobalt.<sup>414</sup>

La « richesse et (la) puissance » dont se vantent ces montagnes ne parviennent pas à dissimuler une violence faite à la terre. Cette richesse apparaît après une véritable saignée des « entrailles » et l'ouverture l'enfer. « Dans notre sein nous renfermons les laves infernales de Pluton, cristallisées en des richesses inépuisables » préviennent-elles. La grande montagne se reconnaît atteinte et blessée, mais cette mutilation s'apparenterait plutôt à un sacrifice consenti. « C'est, précisent-elles, nous qui faisons la loi, nous donnons le mouvement, nous créons l'activité ». C'est la voix de la force coloniale qui s'exprime à travers cette montagne, comme le signe d'une irréversible appropriation et de l'avancée civilisatrice :

Respectez aussi ces longues déchirures qui ravinent nos flancs : c'est-là l'œuvre de destruction accomplie par nos déblais stériles, lorsqu'ils sont précipités en roulant, en bondissant dans le fond de nos vallées abruptes ; sur le passage de leurs avalanches, ils abattent des pans de nos forêts, labourent nos terres, déchaussent nos rochers, mettent à nu notre squelette de pierre grise.

Une preuve de notre richesse, de notre puissance, est la cotte de maille brune, tachetée de rouille qui nous recouvre par places ; elle n'est faite que de fer, c'est un métal trop vif, nous le dédaignons.

Saluez ! Nous sommes les mines.

Nous retrouvons donc dans une prosopopée la méditation contradictoire d'un « homme nouveau » du Pacifique ; le colon qui, avide de fortune, est condamné à détruire des paysages dont il est désormais imprégné. Le stockman éprouve les contradictions du colon fier de la réussite annoncée par ces prospectes, mais attaché à des paysages qui sont désormais pour lui, puissamment évocateurs. La réponse des « petites

---

<sup>414</sup>*Sauvages et Civilisés.*

montagnes » est un avertissement concernant le futur, voire l'aveu d'un échec de l'épopée coloniale. Baudoux a des accents écologistes avant la lettre :

Nos allées arrosées et fertiles, nos alluvions chargés d'humus qui comblent les estuaires de nos rivières, nos collines couvertes de sillons étagés, font vivre depuis des siècles des générations d'hommes noirs. Nous sommes là, attendant la houe et la charrue. Aux plantations de café, de coton, de maïs, à toutes les cultures, nous offrons nos terrains généreux ; il suffit de savoir nous choisir. Sur notre littoral, et sur les berges de nos rivières, les cocotiers poussent avec vigueur, par leurs racines avides, ils s'imprègnent des eaux de la mer.

Respectez-nous ! Nous sommes l'agriculture.<sup>415</sup>

Un dilemme insoluble apparaît dans l'itinéraire du colon entre sa vocation première, celle des prospecteurs qui faisaient de lui le fier pionnier, et une expérience des paysages soucieuse de préserver la fertilité d'une terre « qui (a fait) vivre depuis des siècles des générations d'hommes noirs » qu'il a, directement ou non, participé à « civiliser ». Le colon se voit donc défait de sa mission fondamentale, Surtout, celui qui apparaît en filigrane du texte de Baudoux est désormais un enfant de cette terre, aussi, il appartient à cette « génération trahie » de pionniers défendue par Mourot pour laquelle prospecter ces montagnes équivaut à en livrer les « richesses aux spéculateurs étrangers » :

Plus tard ! vous, mines gonflées de minerais et d'orgueil, quand vous aurez prodigué toutes vos richesses aux spéculateurs étrangers, vous ne laisserez après vous que des ruines ; vos terres fouillées, vidées de leurs trésors, resteront éternellement stériles. Vos montagnes déchiquetées, arides comme des paysages lunaires, seront l'image de la désolation et de la mort.

Alors que nous ! nous les petites montagnes, les dédaignées de l'heure présente, nous serons toujours là, verdoyante, grasses, riches, fécondées par le travail, par le labeur des persévérant des petits. À ceux qui auront eu confiance en nous, nous donnerons l'abondance et le bien-être, car nous sommes la terre qui nourrit, la terre à laquelle on s'enracine. Nous sommes l'agriculture, nous sommes l'avenir qui crée pour lui des œuvres durables. Et vous, mines gaspilleuses, vous êtes le présent qui butine, s'envole et ne laisse rien.

Ainsi parlaient les montagnes. Nous comprenions leur éloquent langage accompagné de démonstrations panoramiques ; mais nous ne voulions pas nous immiscer dans leurs affaires.<sup>416</sup>

Le poète a supplanté l'ancien prospecteur, pionnier et propriétaire de mines. L'auteur de ces lignes n'est déjà plus tout à fait le pamphlétaire que nous avons lu dans le *Messenger*, il a déjà entamé un dialogue avec l'ethnologie — Maurice Leenhardt et Lévy-Bruhl. Sa pensée, encore imprégnée par l'idéal civilisateur, est perméable à une altérité qui se conçoit à l'aune des thèses de l'extrême droite anticoloniale selon lesquelles l'« indigène » est nécessairement corrompu, donc à cantonner en réserve loin des affaires coloniales. Comme Nething le fera en 1931, Baudoux formule une

---

<sup>415</sup> *Ibid.*

<sup>416</sup> *Ibid.*



utopie passéiste et réactionnaire, un rêve pastoral, le vœu d'une colonie tournée vers l'agriculture. Si le chrome « durc(it) les métaux [...] de par le monde », c'est au prix de la destruction irréversible des paysages. Dans cette nouvelle, il ne propose qu'une alternative, ou bien céder à l'ivresse des marchés et de l'explosion industrielle, ou bien préférer « les œuvres durables » de « l'agriculture ». L'inquiétude de Baudoux se retrouvera en 1959, chez son successeur littéraire, Jean Mariotti qui livrera également dans la plupart de ses œuvres un constat amer sur l'exploitation minière. Deleuze et Guattari nous disent qu' « il y a nouvelle lorsque tout est organisé autour de la question “Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?” »<sup>417</sup>.

La réponse qu'apporte Baudoux à la question qui, selon Deleuze et Guattari, singularise la nouvelle en tant que genre littéraire, permet d'expliquer en partie ce silence à venir autour de la mine. Plus encore, Baudoux prolonge cette interrogation, il lui ajoute une dimension historique, voire politique. Au « Qu'est-ce qui s'est passé ? » de Deleuze et Guattari, il pourrait ajouter fièrement : « Que s'est-il passé pour que la vie dans notre colonie puisse retrouver sa beauté ? » Et les premières nouvelles apporteront chacune autant de réponses : l'œuvre des pionniers, celle des prospecteurs, la mine et même le bagne. Car avec Baudoux, il est désormais acquis que la colonisation de la Nouvelle-Calédonie a permis la naissance d'un nouveau peuple. Cependant, la dimension historique de Baudoux correspond encore aux observations de Deleuze et Guattari pour qui « la nouvelle a si peu à voir avec une mémoire du passé, ou avec un acte de réflexion, qu'elle joue au contraire sur un oubli fondamental »<sup>418</sup>. Dans « Clotho », l'« oubli fondamental » est justement le bagne, et l'avenir est dans la mine : même en ayant connu l'enfer, l'enfant devient un héros de guerre patriote. L'oubli est double dans cette utopie élaborée lors d'une beuverie puisque s'y opère également une mise à distance des Kanak. Mais, dans la nouvelle tardive *Sauvages et Civilisés*, Baudoux semble inviter à ce que l'exploitation minière devienne à son tour cet « oubli fondamental ».

Comme celles de Closquinet, Mourot et Ordinaire, la publication périodique des œuvres de Baudoux a, pour emprunter une expression à Marie-Ève Thérenty, participé

---

<sup>417</sup> DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, p. 235.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 237.

à la « mise en rythme de la vie sociale »<sup>419</sup> de la colonie. Surtout, en 1925 avec l'édition des *Légendes noires des chaines*, Baudoux est le premier à conquérir le format du livre en Nouvelle-Calédonie et atteindre ainsi le statut d'auteur à part entière. C'est la réflexion de Gilles Deleuze sur les liens entre « événement », « parole » et « langage » qui peut nous permettre de saisir la contribution de Baudoux à l'image que la Nouvelle-Calédonie en tant que colonie et terre minière pouvait avoir d'elle-même. Deleuze nous dit que :

Ce sont les événements qui rendent le langage possible. Mais rendre possible ne signifie pas faire commencer. On commence toujours dans l'ordre de la parole, mais non pas celui du langage où tout doit être donné simultanément d'un coup unique.<sup>420</sup>

En effet, Baudoux se situe au bout d'un processus : la fondation de la S.L.N. en 1880 (« l'événement »), la Chronique de Mourot qui annonçait la fin du pionnier en 1884 et le « Mot de réponse » de la S.L.N. du 14 septembre 1889 (« la parole »). Son expérience de la colonisation (d'abord en tant que stockman, puis de patron de mine) fait qu'il est celui à qui « tout est donné », celui qui s'avère capable de constituer le « langage » de la colonie, le premier à faire passer dans l'écriture l'oralité spécifique à la colonie. À travers les nouvelles et récits de Georges Baudoux, l'exploitation minière et le bagne ne sont plus des données incertaines ou honteuse, mais participent à l'affirmation de la singularité calédonienne. Dans sa préface à la seconde biographie de l'auteur, Alain Solier précise d'ailleurs : « (l) a langue écrite est, avec Baudoux, essentiellement un outil tel que le colon pouvait l'envisager : une plume-sabre d'abattis capable de défricher la "brousse-littérature" »<sup>421</sup>. Ici, la « plume-sabre d'abattis » est, nous l'aurons compris, l'instrument de la conquête. Il faut attendre ensuite Jean Mariotti pour voir apparaître une œuvre où s'opère une tentative d'analyse du fait colonial, et en ce sens, résolument moderne. Elle maintient cependant des silences, consciemment ou non, sur l'histoire coloniale et celle de la mine en particulier qu'elle saisit parfois sous les traits glorieux de l'épopée.

---

<sup>419</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 2007, p. 47.

<sup>420</sup> DELEUZE, Gilles. *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1969, p. 212.

<sup>421</sup> GASSER, Bernard. SOLIER, Alain. *Georges Baudoux, la quête de la vérité*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, Collection Destins, n°1, 1996, p. 5.



**Troisième partie :**

**(D)écrire le pays minier**



# Le XX<sup>e</sup> siècle : une réinvention de la Nouvelle-Calédonie

## A. Restaurer le rêve colonial

### 1. Les tableaux des Nervat : la S.L.N. ou la présence quotidienne de la mine

Afin de pouvoir interpréter les changements qui s'opèrent sur la jeune scène littéraire néo-calédonienne au début du XX<sup>e</sup>, il faut les penser en termes de modes, de prétentions et de changements économiques. Les chroniques et récits de voyage ont perdu de leur attrait tant auprès des auteurs que du public, le développement de la presse dans les colonies à partir de 1880 a également suscité des vocations littéraires ; c'est ce que nous avons vu chez Closquinet. Comme Baudoux le montre à partir de 1919, les rubriques littéraires sont apparues dans la presse néo-calédonienne dont les titres, aussi variés qu'éphémères, se sont multipliés. Des genres s'éloignent donc pour laisser place des genres nouveaux pour la colonie comme la nouvelle, la poésie, et surtout le roman. Baudoux est, peut-être, le premier à profiter pleinement des mutations de l'espace public néo-calédonien, en publiant ses *Légendes noires des chaînes* en 1919 : Nouméa possède ses librairies qui diffusent d'abord des ouvrages venus de France, mais elle possède également ses imprimeries desquelles les premiers livres néo-calédoniens ne tardent pas à sortir. Nous pourrions dire qu'il a créé une nouvelle identification dans l'espace scripturaire français : celui de l'auteur néo-calédonien dont les volumes peuvent occuper les rayons des bibliothèques. La Nouvelle-Calédonie est donc désormais identifiable au-delà des cercles de géographes, d'ingénieurs ou d'hommes d'affaires, elle existe esthétiquement, elle a ses poètes, ses conteurs qui la célèbrent. Mais, le deuxième livre néo-calédonien est un manuel scolaire : une histoire de la colonie publiée en 1922 par Clovis Savoie qui, déjà, renseigne sur la société néo-calédonienne et son regard sur une histoire coloniale encore récente où la mine, placée dans un tel cadre (celui de la transmission de l'histoire comme savoir scolaire), apparaît comme un nouveau champ de projection symbolique quasi-salvateur. Le pionnier et les mines y sont définis comme les éléments incontournables de l'histoire de la colonie et le bagne apparaît comme

l'épisode à occulter. La mine prise ainsi pour la première fois dans le discours scolaire acquiert une nouvelle puissance symbolique : elle s'officialise, devient véritablement le paysage où s'écrit l'histoire d'un peuple.

L'expédition de Garnier, la course des pionniers et surtout la rivalité entre Higginson et Hanckar avaient donc finalement abouti à une alliance de raison et à la fondation de la S.L.N. en 1880. Progressivement, la colonie aurait ainsi trouvé sa direction ; le sigle de la S.L.N. apparaîtrait comme une feuille de route, « le nickel » devient comme le titre d'un hymne encore à écrire. La vocation incertaine de colonie de peuplement (qui n'aboutit pas nécessairement au but premier d'une colonie qui est la prospérité économique), celle, presque maudite, de colonie pénale peuvent être enfin oubliées. On imagine déjà le nickel de Nouvelle-Calédonie présent dans l'acier et l'argenterie des villes de l'Europe industrielle. En 1876, l'argentier Christofle n'a-t-il pas passé un accord d'exclusivité avec les acteurs de la future S.L.N. ? Mais il ne s'agit, en majorité que d'images, de projections ; la réalité économique du nickel — celle des courbes et des chiffres boursiers — des années 1874-1880 est, en fait, plus fluctuante. En termes de représentations, la multiplication de sociétés autour de la valeur nickel, notamment à travers la Banque de la Nouvelle-Calédonie de 1874 à 1877<sup>422</sup> — montre que l'extraction du minerai est devenue l'élément structurant de l'économie de la colonie. La S.L.N. est même accusée d'avoir profité de la crise de 1882 afin de renforcer son monopole. Nous avons vu que c'est, en partie, autour d'Higginson que se sont structurés les premiers discours de la mine, et plus largement, de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie. Il aurait donc constitué la strate financière, industrielle et institutionnelle du grand récit de la mine, cette considération permet de nuancer l'imagerie de l'aventure coloniale et exotique proposée par Garnier. Higginson y ajoute, en effet, une dimension philanthropique propre à son monde anglo-saxon. Aussi, du point de vue scripturaire, en faisant apparaître des noms tels que Rothschild, ou des capitales comme Londres ou Paris, l'homme d'affaires a également opéré une jonction symbolique avec la mère-patrie, voire une Europe-patrie, que la malédiction de la transportation semblait avoir rendu inaccessible.

Il existe désormais une vie du nickel, voire une pensée qui anime la colonie au point d'inspirer aux Anglais R.D Hemingway et Henry de Halsalle en 1915 le roman

---

<sup>422</sup> Cf. BUTTET, Catherine. « La banque de la Nouvelle-Calédonie. Existence éphémère, expérience oubliée (1874-1877) », *Cahiers d'Histoire*, Paris, 2000, Vol. 45, n°1, pp. 71-105.

*Three Gentlemen from New Caledonia* en 1915 dans lequel les hésitations de ce nouveau secteur sur le marché boursier ajoutées aux réalités de la vie de la Nouvelle-Calédonie font apparaître le nickel comme une entreprise trop hasardeuse<sup>423</sup> pour être prise complètement au sérieux. Le ton est ironique ; tout en reconnaissant courage et abnégation aux négociants du nickel, le roman suggère que le nickel, et plus largement, la Nouvelle-Calédonie, à la différence de sa voisine l’Australie, n’ont pas vocation à forger de véritables aventuriers et des « gentlemen ». La critique est également politique : la mine serait plutôt une aventure ingrate ; l’aide du Gouvernement demeure absente ou inefficace :

I had business there with the Government – a mining matter, partly nickel, you know. But the Government at the time had their hands full with the native insurrection, and had no time to attend to me; so in the end I left in disgust without completing my business.<sup>424</sup>

Dégout, déception et résignation résument l’aventure du nickel du personnage australien George Heron. La « native insurrection » est vraisemblablement celle de 1878 ; l’action a donc lieu durant la période marquée par la pression et l’euphorie spéculative qui ont abouti à la création de la S.L.N. et dont Heron est ici un brillant perdant. L’arrêté du 8 décembre 1899<sup>425</sup> modifie progressivement l’image de la mine, sur laquelle pèse encore le poids du bagne et des contrats de « chair humaine ». Le Gouverneur Feillet a décidé d’une « colonisation industrielle » cette fois, puisqu’elle consiste en l’acheminement depuis la France, d’ouvriers mineurs, de géomètres, et d’ingénieurs.

Mais l’on note l’apparition de nouveaux auteurs. Déjà en 1866, un citoyen zélé, A. Le Boucher, tente d’attirer l’attention sur la nouvelle dénomination de la capitale coloniale, dans l’édition du 17 juin du *Moniteur*. « Port-de-France n’est plus, Vive Nouméa ! » : la confusion était parait-il trop fréquente entre Port-de-France et Fort-de-France de la Martinique. Plus surprenante et révélatrice est la densité de la production

---

<sup>423</sup> Cf. BUTTET, Catherine. *Histoire d’un échec ? Mise en valeur et pouvoirs publics en Nouvelle-Calédonie 1870-1914*, Thèse de troisième cycle, Université de Provence, Institut d’Histoire Comparée des Civilisations, février 1996, Première Partie : Chapitre 3 « La Société Le Nickel : une hydre crainte et vénérée ».

<sup>424</sup> HALSALLE, Henry (De). HEMINGWAY, R.D. *Three Gentlemen from New Caledonia*, London, Stanley Paul and Co, 1915, p. 250.

<sup>425</sup> « Art. 1<sup>er</sup>.- Des lots de village de quinze à vingt ares pourront, dans la mesure où le permettent les ressources du domaine, être attribués gratuitement, par arrêté du Gouverneur, dans le voisinage des mines en exploitation ou de tous autres établissements industriels, aux ouvriers et employés de provenance européenne qui justifieront d’un engagement contracté pour trois ans au moins avec les propriétaires ou exploitants de ces mines ou de ces établissements industriels. » *Journal Officiel de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 16 décembre 1899, arrêté n°1194, pp. 490-491.



poétique ; on compte parmi les fonctionnaires quelques aspirants parnassiens ou symbolistes dont les seules traces subsistent dans les colonnes du *Moniteur*. Le 9 septembre 1874, on apprend qu'Eugène Bertin a publié *Premiers péchés*, recueil imprimé par les soins du Gouvernement. En 1877, *Ma première valse* composée par Albina Leoni est un des premiers airs composés à Nouméa. Mais aucun nom n'émerge parmi toutes ces éditions. Il faut regarder ailleurs pour saisir ce qu'elle traduit d'un point de vue historique et politique. Selon Michel Butor, « (l)a poésie se déploie toujours dans la nostalgie d'un monde sacré perdu »<sup>426</sup>. Dans l'imminence des ténèbres de 1878, celles des Déportés, mais aussi, au cœur des hésitations de la société à propos d'Higginson et de ses associés, puis la crise du nickel en 1882, la colonie peine à penser son avenir, à réaliser pleinement la France (le « pays sacré perdu ») outre-mer. C'est le constat d'échec récurrent de l'épopée coloniale ; jamais l'Europe ou le génie occidental ne renaîtront tels quels dans l'hémisphère sud et nulle part ailleurs...

Jusqu'à l'apparition du couple Nervat, les poètes locaux auraient donc rêvé la colonie sans jamais la regarder en face. *Premiers péchés* (1874) d'Eugène Bertin, que le *Moniteur* présente comme la « première production poétique éclosée sous le soleil néo-calédonien », est d'abord l'affaire privée d'un jeune fonctionnaire qui déclare sa flamme à une belle de la bourgeoisie nouméenne. Il n'est pas encore question, comme chez les Nervat, de tableaux de la léproserie ou de l'activité minière. Il se détache de *L'île aux montagnes tristes* publié en 1905 dans le recueil *Les Rêves unis*<sup>427</sup>, et des poèmes tels que *Les tresseuses de feuilles*, *La tribu*, *La mine* et *Le Lépreux*, un portrait renouvelé de la colonie. Le couple Jacques et Marie Nervat, (pseudonymes de Paul et Marie Chabaneix), séjournent de 1898 à 1902 en Nouvelle-Calédonie où Jacques Nervat est médecin des troupes coloniales. Ainsi, peu avant Baudoux, les Nervat ont proposé une œuvre poétique qui a été principalement diffusée en France. Célébrée par le duo, la mine néo-calédonienne est en relation immédiate avec la mère-patrie :

Voici le pic, la pelle et le marteau, mineurs ;  
 Dans les puits, en grappes humaines, descendez ;  
 Projetez la clarté blême de votre lampe  
 Sur la cellule infime où les forces se créent ;  
 Et, confiant aux paniers le bloc mystérieux,  
 Versez ainsi le sou du pauvre, pour l'offrande  
 Que l'île triste donne aux vaisseaux de la terre.<sup>428</sup>

<sup>426</sup> BUTOR, Michel. *Répertoire II*, Les Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1968, p. 17.

<sup>427</sup> NERVAT, Marie, Jacques. *Les Rêves Unis*, Paris, Mercure de France, 1905.

<sup>428</sup> NERVAT, Marie, Jacques. « *La Mine* », Nouméa, SEHNC, 1981, p 84.

On « descend » dans la mine des Nervat, ce fait apparaît un espace détaché de la réalité de la Nouvelle-Calédonie où les mines vivent à ciel ouvert, donc une distance avec ce monde, le maintien de références essentiellement européennes. Le mineur apparaît ici comme le phare d'une « Île triste » (de la Transportation notamment) qui participe au grand commerce mondial. Le mouvement est continu, les machines abandonnées de Fern Hill, les cheminées éteintes de la Pointe-Chaleix peuvent être oubliées.

Les poulies et les treuils, grinçant sur les jetées,  
Les grands bras balancés des grues, le long des quais,  
Les matures jaillies des puissantes carènes,  
Les fournaies flambant dans les chambres de chauffe,  
Les hélices, aux ailes courbes sous les flots,  
Offrent leur force, propre à créer d'autres forces,  
Et les hommes, insectes noirs, près des machines,  
Vont et viennent dans leur petitesse risible,  
Mais sur le rythme ailé de l'esprit et du feu.<sup>429</sup>

La mine est désormais une évidence, mue par la force collective et tellurique, le mouvement des ouvriers s'avère « propres à créer d'autres forces », multiples et variées, y compris celles qui animent l'espace feutré des laboratoires. Bien que les Nervat ne mentionnent pas la S.L.N. , son monopole est incontestable. Pour nous, il s'agit d'analyser comment le monde de la mine a pu modifier son image et s'imposer au point d'inspirer un lyrisme qui ne célèbre plus seulement les pionniers, mais bien le génie d'une petite cité coloniale qui apparaît ici gigantesque, fourmillante et affairée - « île montagneuse aux villes innombrables » - et qui augure un avenir triomphant.

Le thème de la mine fourmillante d'activité inspirera également un autre poète de la scène littéraire de la colonie : Antoine Soury-Lavergne. L'homme est un propriétaire terrien arrivé dans la colonie en 1898 en compagnie de son frère, durant la colonisation Feillet. Devenu propriétaire de concessions dans la vallée d'Amos dans la région de Poindimié, c'est en signant des poèmes sous le pseudonyme de « Collier Blanc » qu'à partir de 1912, il se fait connaître la scène littéraire néo-calédonienne. Soury-Lavergne est surtout un homme de la brousse, fervent chrétien et patriote, ses compositions reprennent les mêmes thèmes pastoraux que Baudoux. Témoin des deux guerres, il affirme sa fierté face à l'engagement de la colonie auprès de sa Métropole qu'il place sous les auspices de l'Église. La mine n'apparaît qu'une seule fois dans son œuvre ; dans le poème « Le Boléro calédonien » composé et mis en musique en 1912.

---

<sup>429</sup> *Idem*, p. 85.

Le texte est publié la même année dans *La France-Australe*, en réponse à une campagne de presse menée entre 1905 et 1910 très sévère envers les réformes du Gouverneur Feillet. Une strophe retient particulièrement notre attention :

La tribu nonchalante  
Rit dans tes bananiers  
La mine bourdonnante  
Butine aux champs miniers,  
L'ombreuse caféerie,  
Les cotonniers en fleurs  
Et ta brousse fleurie  
Invitent les planteurs.<sup>430</sup>

Le poète propose un véritable éloge de la colonie ; la superposition de la « tribu », de « la mine » et de « la caféerie » révèle une terre de plénitude dans sa variété. L'image du bagne en avait fait un lieu maudit ; l'industrie minière était la seule à la faire parfois réapparaître dans le débat public métropolitain.

En dépit de cette absence, et comme pour la conjurer, les rares auteurs de la colonie tentent depuis les années 1910, dans la lignée de Baudoux, de recréer son image. Ainsi à partir de la publication de son premier roman en 1929, l'œuvre de Mariotti offre, de manière très épisodique, une nouvelle représentation de cette mine organisée en banques et sociétés, régie par des arrêtés gouvernementaux. De même, la description de la mine avec ses poutres d'acier et ses chimistes en blouse blanche, apparaîtrait presque comme un achèvement technique. Cependant la conscience d'une problématique coloniale s'élabore également, et modère ainsi la louange du progrès qui semblait s'esquisser. Le portrait de Dinh Lac, le cuisinier du *Calonne* est lourd de menaces. C'est un « demi-esclave [...] félin et simiesque »<sup>431</sup>; au sujet duquel le narrateur précise que : « Connaissant cette race servile et vindicative, [il] pens[e] qu'un jour la comédie se terminerait en tragédie comme [il] l'avai[t] vu plus d'une fois en Calédonie. »<sup>432</sup>L'exploitation minière avait, à travers les contrats de « chair humaine », donné une visibilité au forçat et crée la peur de l'évadé. L'ouvrier asiatique est, pour la génération de Mariotti, le nouvel élément amené par la mine autour duquel se cristallisent un certain nombre de craintes et de stéréotypes. La « comédie » est coloniale ; Mariotti évoque, bien sûr, les Révoltes de 1878 et 1917, peut-être

---

<sup>430</sup> SOURY-LAVERGNE, Antoine. *Morceaux calédoniens*, Nouméa, Grain de Sable, (1953), 1998, p. 35.

<sup>431</sup> *Tout est peut-être inutile*, p. 79.

<sup>432</sup> *Ibid*, p. 84.

également, les « faits-divers » (procès verbaux dont les archives conservent la mémoire) qui, s'accumulant, préparent peut-être une nouvelle explosion.

Depuis 1880, la S.L.N. est donc devenue une présence quotidienne, une enseigne qui semble générer autour d'elle une forme de lent pourrissement à travers le paysage « (...) (d) es maisonnettes blanches aux toits de zinc, des jardins autour, de la verdure, des cocotiers, puis l'usine comme une tache sale, crachant sa fumée sulfureuse à la face d'un ciel impassible. »<sup>433</sup> Le verbe acide du poète traduit surtout un changement en profondeur de la colonie qui vit désormais autour de la mine ; elle fait partie des « aspirations » des jeunes colons en quête d'une situation. Pourtant, la description de Mariotti a mis en lumière une interaction paradoxale et insoutenable. Comment cette « tache sale (et cette) fumée sulfureuse » ont pu engendrer, organiser ce paysage et cette vie tranquille de « maisonnettes (et de) jardins », celle qui a déçu le poète et l'a poussé à l'exil ? Bien sûr, c'est le cheminement qui a mené à la prospérité économique coloniale. Mais, dans les années 1920, au moment où Mariotti décide de se lancer en littérature, d'autres stratégies discursives semblent avoir été élaborées dont nous allons mettre en évidence les ramifications.

La mine parle, son logo est connu, présent dans la presse, dans des prospectus etc. C'est-à-dire qu'elle est désormais à l'origine d'une production écrite destinée à maintenir un processus de création et de renouvellement d'une image dont la source est dans « l'épopée pionnière d' Higginson ». Baudoux voulait offrir sa « vérité » (celle du bagne, de stockman, pêcheur et prospecteur) à une population qui se cherchait une légitimité et une fierté ; le titre du journal dans lequel il publie – *Le Messager* – prend même ici un supplément de sens. Enfin, Mariotti s'est appliqué à décrire son île natale dans sa complexité et sa dimension légendaire. Parallèlement à ces auteurs et aux œuvres qu'ils ont tenté de constituer, un flux continu d'écrits (parfois situés hors du champ littéraire, ou s'en approchant) s'est formé et nous invite à une lecture où, enfin, la confrontation avec le réel historique se révèle riche et indispensable.

---

<sup>433</sup> *Ibid.*, p. 28.

## 2. Les certitudes de l'euphorie minière

De Garnier à Baudoux, nous avons suivi un itinéraire au cours duquel l'imaginaire de la mine néo-calédonienne s'est élaboré. Sa fondation première est l'idéologie de l'expansion outre-mer du Second Empire : civiliser et produire. Garnier endossait d'abord les identités indistinctes du savant, de l'humaniste, de l'aventurier, du prospecteur et du pionnier. C'est, à la fois, le savant et le prospecteur qui découvrent les traces de minerai sur le Mont Dore et qui ont l'intuition de leur potentiel économique. Mais c'est l'aventurier qui embarque à bord de *La Fine*, assiste aux guerres tribales de Ponérihouen et participe ensuite à leur répression. Le témoin effrayé du banquet cannibale semble se réclamer d'un humanisme civilisateur. Auréolé de ce passé de bâtisseur colonial, Garnier réapparaît à partir de 1876 dans le milieu d'affaires de la colonie. Il a, cette fois, les habits du savant et de l'homme d'affaires : il est dans le sillage d'Higginson, parmi les actionnaires-fondateurs de la S.L.N. La Société apparaît alors comme son œuvre légitime. Les écritures du monde minier suivent alors le fil des publications scientifiques, des rapports etc. d'une littérature grise en somme, dont le rôle est de relayer les réussites de la colonisation.

Rétrospectivement, le « Mot de réponse » publié dans *La France-Australe* aurait eu pour fonction de proposer un discours rassurant, d'instaurer une quiétude qui semblait, jusqu'ici, inconnue à une colonie marquée par le statut pénal, des échecs économiques et la peur d'une nouvelle révolte « indigène ». L'important est, pour une administration soumise ou presque à la S.L.N., d'affirmer et de persuader que l'activité minière est invariablement bénéfique, donc indispensable. Dans un espace scripturaire radicalement transformé depuis 1881, la presse apparaît à la fois comme ennemie (Mourot) et alliée (*La France-Australe*). Il s'agit de dire qu'il n'y a pas à se soucier de la « vie » de la mine ; celle qui s'y déroule et qu'elle « crée ». Car avec la mine, s'opèrent de lentes et profondes transformations économiques bien sûr, mais aussi sociales et culturelles. La Nouvelle-Calédonie est devenue un pays du nickel et, tel que l'annonçait le « Mot de réponse » en 1889, ce statut la rapproche symboliquement des grandes nations minières, et même dans la logique de concurrence économique, lui permet de les évincer. Surtout, le « Mot de réponse » semble annoncer qu'avec la fondation de la S.L.N. en 1880, la colonie a pris un nouveau départ où la « terreur » et la honte inspirées par le bagne trouvaient enfin une certaine cohérence.

Pourtant, le travail des transportés dans le monde clos des stations minières n'est toujours pas mentionné, il demeure toujours une question marginale, voire inconnue grâce à la représentation de la mine comme force productive de la colonie ; la mine est un tout qu'il n'est plus nécessaire ni d'interroger, ni de connaître dans le détail. Même lorsqu'en 1884, l'ancien Déporté Eugène Mourot critique la S.L.N. , ses attaques ne portent que sur l'administration : c'est d'abord un plaidoyer pour les pionniers. Jamais il ne plonge dans la réalité des « Contrats de chair humaine ». Et en 1889, le « Mot de réponse » de la *France-Australe* achève de fixer l'image grandiose d'une S.L.N. comme chef d'œuvre colonial. En effet, même loin de Nouméa, la concentration de bagnards qu'imposait l'application des « Contrats de chair-humaine » pouvait inquiéter une partie des colons libres. La « mauvaise réputation »<sup>434</sup> que signale Leroy-Beaulieu, ou encore, les descriptions des stations minières dans les mémoires de Ratzel, permettent de prendre la mesure de cette « terreur ».

Ce nouveau départ est également visible dans la sphère discursive ; le « Mot de réponse » semble également appeler à la franchise et la clairvoyance. Place est faite au réalisme, on avance des chiffres et des faits ; le prix de la tonne de nickel qui augmente chaque année, ou encore, la signature d'un nouvel accord commercial. La création littéraire semble ainsi devoir disparaître progressivement. Il faut souligner que, dès 1885, les chroniques de F. Ordinaire annonçaient déjà le ton nouveau des discours à venir. Le travail minier, célébré en bucoliques, disait déjà cette quiétude et cette assurance des affaires coloniales. Un nouveau territoire est donc offert à des créateurs littéraires, cependant peu nombreux. Baudoux rédige ses premiers poèmes et nouvelles à partir de 1898. L'humanité qu'il s'efforce de donner aux descriptions des stations minières semble, en effet, prolonger le propos du « Mot de réponse » de 1889 qui avait alors éludé la question de la main d'œuvre pénale. Baudoux est donc le premier à ouvrir les portes de la mine, c'est-à-dire à décrire les aspects les plus pathétiques et repoussants de la vie de ces transportés-ouvriers. Il leur donne une voix. La publication en feuilleton dans *Le Messager*, actualise ainsi de nouvelles présences. C'est, à chaque parution, la mine, mais aussi la brousse, pénètrent dans les foyers nouméens des années 1920.

---

<sup>434</sup> LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, p. 436.

Or, une distance s'est formée avec la mine, jusqu'à aboutir à une absence. Cette distance est d'abord temporelle avec Mourot qui, en 1884, annonce déjà la fin de l'ère des « pionniers » et l'avènement du « prospecteur salarié ». La parole se forme désormais à partir du passé glorieux — considéré comme fondateur — des pionniers. Quand à partir de 1920, Baudoux tente de dévoiler la vie de la mine et du bagne, ou de faire traverser la brousse, c'est encore à partir du passé comme en témoignent des titres comme « Autrefois chez les broussards », ou « Comment on s'évadait de la Nouvelle-Calédonie ». En ce qui concerne la mine, « Clotho » confirmerait avec une ironie féroce la « prophétie » de Mourot : le nouveau-né, assure Baudoux, aurait connu un avenir brillant de héros de guerre. Sans être devenu un de ces « prospecteurs salariés », il a, depuis l'enfer des beuveries et de la violence d'une station minière calédonienne, accédé au prestige et à la reconnaissance de la patrie. Cependant, un silence, encore à l'époque contemporaine, se forme autour du monde du travail en Nouvelle-Calédonie : la priorité donnée au pittoresque colonial — visible dans la retranscription stéréotypée des accents ou la description de comportement par Baudoux — des situations évince la possible notation ou description de nouvelles interactions qui ont pu se dérouler entre Kanak, évadés, colons libres, ouvriers asiatiques etc.

Avec l'apparition de Baudoux dans les années 1920, la Nouvelle-Calédonie semble presque rattraper un retard (inhérent à son statut de colonie pénale) sur un XIX<sup>e</sup> siècle français où, observe Marie-Ève Thérénty, « (...) le journal [...] est essentiellement composé de "littérature" »<sup>435</sup>. Rappelons néanmoins que la construction de l'espace journalistique néo-calédonien coïncide avec la loi de juillet 1881, mais également avec la fondation de la S.L.N. l'année précédente. C'est à partir de là que vont se tracer les premières pistes d'une littérature originale dont Baudoux apparaîtrait alors comme le premier initiateur. Résumons : Mourot avait introduit le journalisme polémique dans la colonie, lui avait même également donné une « polyphonie » en témoignant de l'ingratitude de l'État et de la S.L.N. face au labeur des prospecteurs. Mourot a fait entendre d'autres voix de la mine que celles de l'administration ; celle du prospecteur qui, soutenu par cette dernière, apparaissait comme le summum de la fierté coloniale. Surtout, il a annoncé la fin de « l'ère des prospecteurs » en plaçant le prospecteur contre une patrie qui l'avait, jusqu'ici, érigé en héros. Mais cette posture n'aura jamais été qu'éphémère. Le type de journalisme

---

<sup>435</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 2007, p. 11.

qui naît et prend forme avec Mourot se rapproche, en fait, de celui qui a, par exemple, accompagné l'œuvre de Zola : violemment critique et élaboré avec la volonté d'imposer un style. Toutes proportions gardées et de manière plus irrégulière, c'est ce même trajet entre journalisme et littérature qui s'observe de Mourot à Baudoux. Car, au contraire d'une solidarité avec un prolétariat minier (qui, s'il a existé en Nouvelle-Calédonie, est, entre 1880 et 1920, essentiellement composé de condamnés et d'engagés asiatiques à partir de 1898), l'écrit néo-calédonien est sous le contrôle relatif de l'administration et de la S.L.N. Le silence sur le monde ouvrier se perpétue jusqu'à aujourd'hui dans la littérature néo-calédonienne.

Avec Baudoux, la mine a été, en effet, essentiellement célébrée comme un lieu renvoyant à des temps glorieux et sous les auspices d'un patriotisme typiquement colonial. Reste à connaître les effets d'un tel contrôle sur une littérature qui ne compte alors que peu d'acteurs en Nouvelle-Calédonie. *Le Messager*, le premier journal à publier Baudoux, apparaît comme un instrument d'observation de la colonisation. S'il y a critique, il s'agit surtout de signaler ce qui pourrait contrarier le processus de colonisation : les faiblesses de l'administration, les manquements de colons, la Révolte de 1917 etc. Aussi, quand Baudoux raconte la colonie, c'est d'abord dans ses aspects les plus attachants, pittoresques et surprenants : les mystérieuses et effrayantes « légendes noires », les romances impossibles entre Kanak et colons, la camaraderie virile des stockmen, et surtout, la solidarité sur les stations minières.

### **3. Les rêveries de Mariotti et le rire d'Alin Laubreaux : les silences et l'écriture d'une « colonie idéale »**

Nous sommes restés, avec Ordinaire et Mourot, à la dimension administrative et judiciaire de la vie minière. Quand Ordinaire visite la mine du Belvédère, c'est en compagnie de son directeur ; il gravit les plateaux à cheval, s'octroie le privilège d'une « sieste coloniale », compte les tonnages de minerai, décrit les machines et dénombre méthodiquement les effectifs d'ouvriers. Mis à part *La Tourbe* (1906) d'Isitivie et Seinguerlet qui a donné la parole à des ouvriers-forçats, la littérature du bagne est, elle aussi, demeurée dans cette dimension strictement administrative de la mine. Baudoux avec ses personnages d'ouvriers-condamnés est le premier prospecteur à investir l'espace scripturaire. Et nous verrons avec Mariotti que la mine semble quasiment absente de la production littéraire ; elle n'est visible dans son premier roman *Tout est*



*peut-être inutile* (1929), qu'à travers l'arrogance d'un frère aîné et depuis le pont du navire qui emporte le narrateur vers la France. L'auteur Francis Carco, également natif de la Nouvelle-Calédonie, s'engage dans une démarche de réhabilitation de son île natale. C'est le titre qu'il donne à la chronique qu'il rédige pour *Le Figaro* en 1934, « Réhabilitation de Nouméa »<sup>436</sup>, elle serait née de sa rencontre avec le Maire de Nouméa après une conférence qu'il donnait à Paris :

Je suis le Maire<sup>437</sup> de Nouméa, dit-il très simplement, et je vous félicite d'avoir si bien évoqué "notre" ville. [...] Mais pourquoi nous avoir presque uniquement entretenus de forçats et de relégués ? Vous savez qu'on ne déporte plus personne là-bas. [...] Entre nous, n'évoquer que le bagne, c'est rendre à notre ville un mauvais service. J'admets que la vision du rocher de l'île Nou vous ait frappé, qu'elle demeure gravée dans votre mémoire comme une image sinistre. Pourtant, l'œuvre accomplie par nos colons, la bonne gestion du territoire, la découverte et l'exploitation des mines de nickel sont autant d'éléments qui plaident en notre faveur. Si éloignés que nous soyons de la métropole, notre cause est commune et vous reconnaitrez sans doute qu'il est injuste, pour les Calédoniens, de ne parler que de bagnards sous prétexte qu'on en envoya jadis, comme ils disent en argot : trop loin !<sup>438</sup>

Dans une chronique qui se veut avant tout littéraire, Carco réunit le politique et l'économique. La démarche de Carco suggère que les campagnes pour la fermeture du bagne ont eu pour effet d'achever de figer la Nouvelle-Calédonie dans un cliché. Réunies, les voix de Carco et du Maire de Nouméa élaborent un autre discours, proposent une autre représentation capable d'inverser l'horreur du bagne : la Nouvelle-Calédonie est aussi une terre de poètes et d'artistes que Carco célèbre également dans sa chronique et se place sous leur tutelle :

Me voici donc tenu par serment, de rendre hommage à la terre qui m'a vu naître, et je m'y emploie d'autant plus qu'un délicieux poète et qu'un grand romancier ont, eux aussi, ouvert les yeux à la lumière dans l'ancienne capitale du bagne. Nouméa peut être fier.<sup>439</sup>

La gestion de cette terre du Pacifique a donc été exemplaire, les richesses du sous-sol et les réussites du nickel devraient suffire à faire oublier le bagne. C'est, dit le Maire, une affaire également française qui participe donc à la grandeur de la métropole. Mais, là encore, les voix de la mine restent silencieuses.

---

<sup>436</sup> CARCO, Francis. « Réhabilitation de Nouméa », *Le Figaro*, Paris, 1<sup>er</sup> septembre 1934, pp. 1-2.

<sup>437</sup> D'après la date, il s'agit de Pierre Jeannin. Rien n'indique que Francis Carco n'a pas imaginé cette rencontre afin de crédibiliser sa démarche.

<sup>438</sup> *Ibid.*

<sup>439</sup> *Ibid.*

En 1934, aucun engagé asiatique n'a encore pris la plume et offert un témoignage direct sur la mine en Nouvelle-Calédonie ; il faut attendre la fondation du P.C.C. et les tracts signés par Dong Sy Hua à partir de 1940 pour assister à l'émergence d'un premier discours. La mine semble s'être d'emblée instituée en un lieu de silences : les conditions de travail laissent évidemment peu de place à l'écrit, et même après leur retraite, la nécessité du témoignage ne semble jamais s'être imposée aux fonctionnaires, propriétaires, ouvriers, contremaîtres etc. Les engagés qui arrivent à partir de 1898 connaissent l'expérience de l'exil et vivent avec la promesse du retour au pays, mais pour eux, intégrer une langue nouvelle n'a pas été une urgence. Leur existence se résume alors à l'anonymat des listes de matricules établies par un contremaître. Avec eux, le français cesse d'être la langue dominante sur la mine ; il se limite généralement au pragmatisme des ordres et d'un langage technique argotique. Donc, rien ne semble se créer qui, du point de vue sociolinguistique, soit en mesure d'acheminer vers la formulation d'un langage littéraire. À la mine, on compte et on ordonne. Ces observations sont, du moins, valables à partir de 1880 et de l'industrialisation imposée par la S.L.N. Les mines de cobalt, qui échappent à ce « processus », sont l'unique exception et ont vu émerger le « Chant des cobaleurs » que Baudoux a « retranscrit » en 1896.

L'exil parisien de Mariotti, le statut « d'auteur » qu'il parvient à conquérir, et surtout, la mine telle qu'elle apparaît sporadiquement dans son œuvre, c'est-à-dire : dans une quasi-absence, poussent à questionner la Nouvelle-Calédonie de ces années 1920. Le fait qu'un jeune homme ait pu y nourrir des ambitions littéraires apparaît comme le signe d'un changement profond. L'apparition de Baudoux, véritable plume de la colonie, était déjà le symbole de l'achèvement de l'édification coloniale. Plus précisément, la colonie est animée de nouvelles dynamiques auxquelles la S.L.N. semble avoir fortement contribué. Contrairement à Baudoux, Mariotti n'est pas passé par la presse pour devenir auteur, en revanche, quitter sa terre natale semble avoir été une étape nécessaire et indispensable. Pourtant, le premier auteur à acheminer une parole océanienne, en qui la critique de son temps a reconnu les influences du roman moderne — Melville, Conrad, London — accorde une moindre importance à la mine, du moins, au regard de l'ensemble de son œuvre. En effet, tout en reconnaissant que la présence française sur cette île est liée aux « blocs minéraux » qui la constituent, l'auteur n'y revient que dans trois de ces œuvres dont une commande institutionnelle,

*Le livre du centenaire* (1953). Mariotti observe son pays de loin avec la volonté de le révéler, signalant ainsi que sa plus profonde singularité est dans le monde kanak qu'il met en scène, tandis que la mine est « un monde un peu à part. »<sup>440</sup>. Quel monde Mariotti tente-t-il de révéler ? L'auteur se revendique comme un enfant de la brousse de Farino. Nous pourrions dire que la mine n'est apparue que tardivement dans son imaginaire, c'est-à-dire : avec son retour à Nouméa.

Les éditoriaux de Mourot avaient déjà mis en évidence une césure entre une partie de la colonie et le monde de la mine, plus encore, *Le Progrès* nous permis de voir la mine se refermer et devenir cette « marge dominante » que Mariotti découvre en 1920. Ainsi, l'auteur écrivait au nom de ceux à qui les triomphes de la S.L.N. demeurent étrangers. L'auteur semble concevoir son île comme un prolongement presque parfait de la France dans le Pacifique et, bien que nous ayons souligné la faible présence du monde minier dans l'œuvre, le nickel apparaît comme l'une des justifications de cette réussite. La réussite de la mine est alors d'une telle évidence qu'il est, pourrions nous dire, inutile d'écrire davantage sur le sujet : le nickel a donné son rythme à cette France du Pacifique, ses acteurs doivent désormais uniquement veiller à ne pas le ralentir. Ce silence est même général : la colonie ne semble souffrir d'aucune crise qui mériterait d'être interrogée par la matrice littéraire. Baudoux, au lendemain de la Révolte de 1917, avait lentement imposé l'idée d'une sérénité en devenir (cette même sérénité qui pousse Mariotti à l'exil, c'est-à-dire : à rechercher à Paris ces sursauts et la stimulation qui font l'art et la littérature tels qu'il les conçoit). C'est peut-être également ce qui explique sa représentation de la mine : Mariotti se veut d'abord poète, et non polémiste comme Baudoux. Or, nous avons vu que la mine est devenue, dès 1880, une question essentiellement politique. De ce fait, Mariotti s'éloigne d'une « jeune » tradition instaurée par Baudoux et surtout par Laubreaux qui, en 1930 avec son roman *Le Rocher à la voile*, donne à voir les transformations qu'a connues la Nouvelle-Calédonie.

Alin Laubreaux publie d'abord quelques poèmes dans la presse locale, mais c'est avec *Le Messager* fondé par son père en 1919 qu'il se révèle ardent polémiste, au point d'entrer en conflit avec, non seulement l'administration, mais aussi avec les nouveaux acteurs de l'économie coloniale. Il apparaît, de ce fait, comme le successeur de

---

<sup>440</sup> *Prisonnier du Soleil*, p. 220.

Mourot. Mais, à la différence de son prédécesseur qui annonçait tragiquement la fin du pionnier et du prospecteur, c'est avec une ironie mordante que Laubreaux observe, depuis son exil parisien, cette colonie désormais aux mains des « grandes sociétés ». Arrivé en France en 1921, il publie *Yan-le-métis* en 1928. C'est dans son troisième roman que se retrouve une partie de son amertume. *Le Rocher à la voile*<sup>441</sup> (1930) est un portrait acerbe de la Nouvelle-Calédonie, mais surtout une critique cinglante des mœurs coloniales. « Vous n'imaginez pas une ville plus sotte, plus laide et plus sale, tant d'hypocrisie rasant le sol et plus ridicule parodie de société bourgeoise installée à demeure sous les cocotiers »<sup>442</sup> ; c'est ainsi que Laubreaux décrit Nouméa en 1930.

Dans la première partie du roman, Chantrel, tout juste diplômé de l'École des mines en 1922, a soif d'aventures ; il confie à son ami Georges Rigoin son projet de se rendre en Nouvelle-Calédonie. Une solide amitié lie ces survivants de la Grande Guerre. Aussi, Rigoin présente un certain Erbs à son ami, dans le but de le dissuader d'effectuer un voyage insensé. En effet, Erbs est un des nombreux perdants de l'aventure à « la Nouvelle » :

Parti pour la Nouvelle-Calédonie à la fin du siècle dernier avec quelques sous, il en est revenu, après trente ans d'efforts stériles, totalement ruiné et la santé ébranlée. En 1905, un filon de nickel découvert lui fait entrevoir la fortune. Mais à ce moment il a épuisé ses ressources et il doit faire appel au crédit des grandes sociétés. Sûr moyen d'être dévoré. On lui prête, chez Ballourde, l'argent nécessaire pour mettre la mine en exploitation, mais en même temps son contrat stipule qu'il doit s'approvisionner en toutes matières, depuis les stocks de vivre jusqu'au matériel, chez ses prêteurs. Trois ans passent. La mine va entrer en plein rapport, le nickel est là, présent palpable. Mais il faut encore de l'argent et il est écrasé de dettes chez Ballourde. Il demande un nouveau crédit qu'on lui refuse, mais on lui propose un contrat d'association, qui le frustre pour la plus grande part du bénéfice de son travail. Il résiste. Alors c'est la lutte, dont l'issue est trop certaine, entre l'homme isolé sur sa mine et la puissance formidable qui règne sur le pays. Le bagne, dispensateur de main d'œuvre, a disparu de la colonie, les canaques obéissent aux Missions et la main-d'œuvre asiatique est introduite dans le pays aux frais de Ballourde. Années d'angoisse, d'écœurement, de désespoir.<sup>443</sup>

De nouveaux récits apparaissent dans la colonie, ils ne racontent plus les succès du nickel. Un nouveau nom, Ballande<sup>444</sup>, s'est imposé dans le paysage économique de la

---

<sup>441</sup> *Le rocher à la voile*, Nouméa, Grain de Sable, (1930), 1996.

<sup>442</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>443</sup> *Ibid.*, pp. 37-38.

<sup>444</sup> La référence de Laubreaux à la Maison Ballande suffit à résumer l'impact de cette nouvelle compagnie sur la colonie. En 1866, et ceci pendant trois ans, la firme est la première à ouvrir une ligne maritime entre Nouméa, Papeete et Bordeaux. À partir de 1869, il assure le service régulier organisé pour le transport de l'État, en particulier, l'acheminement des fonctionnaires et des nouveaux équipements publics. En 1882, la firme a déjà conclu quelques contrats avec Higginson et s'intéresse, au point d'y participer activement, au développement du nickel. Des contrats signés avec la S.L.N. lui

colonie que Laubreaux attaque violemment à travers l'appellation caricaturale Ballourde. Sur le plan économique, Ballande a eu un impact aussi et même plus important que l'activité de John Higginson. Dans le roman de Laubreaux, la Maison Ballourde a instauré une mécanique, un véritable piège financier autour de la question minière. Ainsi, seules des « années d'angoisse, d'écœurement, (et) de désespoir » attendent celui qui, en 1930, se rêve pionnier ou prospecteur en Nouvelle-Calédonie. Pourtant, Chantrel ne se laisse pas convaincre ; il tente sa chance en Nouvelle-Calédonie. Si Laubreaux ne mentionne pas la S.L.N., il s'attaque plutôt à ce qu'elle a engendré : une maison de négoce telles que la Maison Ballourde. L'arrivée des travailleurs asiatiques, la fermeture du bagne, ou encore, les Missions étaient le fruit d'un déroulement historique que Mariotti n'a, semble-t-il, que peu interrogé. Selon Laubreaux, la Nouvelle-Calédonie est désormais mue par une mécanique implacable ; la valse des « prospecteurs salariés » annoncée par Mourot se joue depuis plusieurs décennies. Dans cette critique des « grandes maisons » et la défense des « petits » qui doit beaucoup à l'idéologie de l'extrême droite française du début du XX<sup>e</sup>, l'Église, les négociants et l'administration agissent en symbiose<sup>445</sup> :

La Maison Ballourde étouffe la colonie. Elle règne sur le commerce par sa maison de Nouméa, par tous les comptoirs qu'elle a installés dans chaque centre de la Brousse, dans les îles Loyalty et jusqu'aux Nouvelles-Hébrides. Elle régit l'industrie, figure dans tous les conseils d'administration, et impose sa loi aux mineurs par ses chemins de fer, ses bateaux, ses hauts fourneaux. Elle tient même l'agriculture par le crédit et l'usure, joignant à tant d'avantages, le privilège de ses opérations bancaires. La politique est même sa chose, car elle entretient coûteusement une majorité au Conseil Général de la Colonie et un journal quotidien à Nouméa. Favorisée par les Missions catholiques, premières maîtresses du pays, la Maison Ballourde a étendu peu à peu, énorme pieuvre, ses tentacules sur tout ce qui respire, germe, vit, s'achète et se vend sous le pavillon français dans le Pacifique. Mais ce n'est pas tout. Elle pénètre aussi dans les consciences. Ici elle paye rançon à l'Église de sa prospérité.<sup>446</sup>

---

assurent rapidement le contrôle du commerce autour des sites miniers et en brousse, mais surtout, le transport maritime du minerai. Ballande est également à l'origine de l'arrivée des premiers engagés asiatiques en 1898. En 1909, Ballande s'associe à la S.L.N. et participe à la construction de la première usine de traitement à Doniambo. L'industriel crée ensuite la Société des Hauts-Fourneaux en 1912. Le commerce des stores en brousse et le quasi-monopole dans le traitement du minerai permet à Ballande d'asseoir son hégémonie sur la colonie. De même, toujours sous contrat avec l'État, Ballande a une influence politique qui lui permet également de plaider pour le rapprochement des Nouvelles-Hébrides qu'il participe également à transformer. Élu à la Chambre des Députés de 1902 à 1924, il œuvre pour l'expansion et le développement des économies outre-mer. En 1937, la Société des Hauts-Fourneaux est finalement absorbée par la S.L.N.

<sup>445</sup> Cf. KOHLER, Jean-Marie. SHINEBERG, Dorothy. « Argent, religion et pouvoir en Nouvelle-Calédonie. Ballande et les évêques 1885-1935 », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 95, n° 95, Paris, 1992, pp. 151-183.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 39.

Une bureaucratie mesquine, une vie ingrate de comptoir soutenue par la bigoterie auraient donc succédé au courage des pionniers et à leur dévouement à l'édification coloniale. L'ironie de la situation est que la mine — le résultat des efforts pionniers — est à l'origine de cette situation. « Les fonctionnaires eux-mêmes doivent compter avec cette formidable puissance. Un gouverneur là-bas gouverne avec Ballourde ou renonce à demeurer plus de six mois dans son palais océanien »<sup>447</sup> précise Laubreaux. En 1889, lorsqu'il rédigeait son « requiem » du pionnier, Mourot n'avait pas inclus l'Église et l'emprise des missions, bien qu'elles aient également été l'objet de ses attaques. Laubreaux serait-il plus pessimiste ? Il est vrai qu'il dénonce l'association autrement plus puissante des pouvoirs religieux et économiques ; une tyrannie qui s'exercerait avec la complicité de l'État et le soumettrait également.

Engagé par cette « Maison Ballourde », Chantrel s'en va occuper son poste sur une mine de cobalt à Pam. Il est déjà déçu et dégoûté de son passage à Nouméa. Pourtant, arrivé sur la mine, la médiocrité, les rêves avortés contribuent néanmoins à la peinture d'un pays en devenir :

Ces temps héroïques sont finis. Les prospecteurs sont morts ou partis, ruinés comme Erbs par les grandes sociétés. Les forçats depuis 1897 ne se cultivent plus dans l'île. Ceux qui restent là achèvent de vieillir dans leur peau de libérés et de relégués. Le travail à la mine, avec eux, est devenu quotidien et routinier. Bien sûr, il y a encore des bagarres, le samedi soir, au store de l'*Espérance*, il importe que l'argent déboursé pour la paye des mineurs retourne, avant le lever du soleil, dans la caisse de Ballourde, mais ce sont des batailles sans beauté, à peine si le sang coule, et l'on ne compte pas trois morts dans l'année. La Brousse s'est policée. Pam a sa commission municipale, sa liste électorale, ses gendarmes. Les fils du préhistorique forçat votent et préparent les nouveaux destins de la colonie, leur pays après tout.<sup>448</sup>

Laubreaux pose un regard ironique sur les « temps héroïques », ceux des prospecteurs à partir desquels la légende des pionniers s'est construite. C'est une légende que Laubreaux, de toute évidence, refuse de célébrer. Pour lui, elle renvoie à une époque dont l'horreur n'a fait qu'annoncer la faillite générale, l'atmosphère bourgeoise et corrompue qu'il décrit en 1930. C'était le temps des contrats de « chair humaine », où le « forçat se cultiv(ait) », fournissant une main d'œuvre corvéable à souhait, où les « bagarres (du) samedi soir au store » étaient délicieusement sanglantes et fraternelles. C'est toute l'esthétique de Baudoux, notamment celle de la nouvelle « Clotho », qui est tournée en dérision. De plus, Baudoux est également caricaturé sous les traits du

---

<sup>447</sup> *Ibid*, p. 55.

<sup>448</sup> *Ibid*, p. 55.

personnage Baldox, « (...) un stockman enrichi dans les Mines [...] qui se prenait pour Chateaubriand parcequ'il écrivait des histoires canaques que les typographes de *l'Océanien français* s'efforçaient de rendre intelligibles »<sup>449</sup> ; Laubreaux fait, bien sûr, allusion à son expérience de la presse coloniale et à sa collaboration avec Baudoux.

Au-delà de sa fiction, Laubreaux s'en prend aux travers de la société coloniale néo-calédonienne et semble voir dans le succès des textes de Baudoux l'illustration de la médiocrité coloniale, telle que Memmi l'a analysée<sup>450</sup>. C'est le provincialisme qui se dissimule sous le « faste », où l'isolement permet, comme dans le cas de Baudoux, à quiconque de prétendre à la création littéraire et d'accéder au statut d'auteur. C'est un nouvel aspect de l'institution minière, des discours et des pratiques qu'elle a pu encourager du fait de sa prospérité : elle aurait « apaisé » la colonie, ou plutôt le bagne qui semblait faire sa plus honteuse singularité. Aussi, dans *Le Rocher à la voile*, Laubreaux rappelle cruellement que, derrière les nouvelles mondanités coloniales que sont « (la) commission municipale, (la) liste électorale, (et les) gendarmes », se dissimulent les « fils du préhistorique forçat » auxquels il reconnaît, néanmoins, un « pays » dont ils « préparent les nouveaux destins ». C'est d'ailleurs sur la représentation que Laubreaux se fait du « pays » et de son histoire qu'il se démarque<sup>451</sup> de Baudoux et surtout de Mariotti qui, en tant que fils de forçat, interroge plus profondément son appartenance à l'Océanie. Il est probable que cette légende a permis de faire accepter à la génération de Mariotti une partie de l'héritage du bagne sinon, en le « folklorisant » comme Baudoux, ou, plus radicalement, en le dissimulant.

---

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>450</sup> « La société colonisatrice se veut une société dirigeante et s'applique à en avoir l'apparence. [...] Or, à y regarder de plus près, on ne découvre en général, par delà le faste ou le simple orgueil du petit colonisateur, que des hommes de petite taille. Des politiciens chargés de façonner l'histoire, presque sans connaissances historiques, toujours surpris par l'événement, refusant ou incapable de prévoir. Des spécialistes, responsables des destinées techniques d'un pays, et qui se révèlent des techniciens hors de course, parce que toute compétition leur est épargnée. » MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Folio Actuel, (1957), 2002, pp. 70-71.

<sup>451</sup> Si le conflit entre Laubreaux et Baudoux est connu, il est peu probable qu'une entente ait pu exister entre avec Mariotti. En 1929, Laubreaux réservera une critique moqueuse et assassine au premier roman de Mariotti *Tout est peut-être inutile*.





## B. Jean Mariotti : la tentative d'une poétique océanienne

### 1. « *Et les enfants, oubliant parfois de regarder l'océan et les montagnes par les fenêtres, l'écoutaient bouche bée, parler d'un monde inconnu* »<sup>452</sup> : l'imaginaire d'une enfance broussarde

Dans le panorama encore nouveau de la littérature néo-calédonienne, Jean Mariotti peut être considéré comme l'initiateur de la modernité. Car son œuvre, qu'il entame à partir de 1924, apparaît comme une longue méditation sur la présence européenne en Nouvelle-Calédonie et dans le Pacifique. Alors que, dans ses nouvelles, Baudoux avait souligné les traits de la figure du pionnier et cristallisé une esthétique de la force et de la conquête, Mariotti semble parcourir le chemin inverse. Il semble qu'à travers la tentative d'un récit fondateur, Mariotti tente de conjurer une absence, taire le silence auquel monde colonial avait condamné le bagne, les forçats de la mine, et les Kanak, dans le sens qu'ils ne produisaient aucun discours autonome et n'apparaissaient qu'à la lumière de l'œuvre de la colonisation. Dans ce silence, le bagne n'apparaît que célébré comme une politique de réhabilitation, la mine comme une preuve de réussite économique. Le monde kanak n'apparaissait encore que lorsqu'il s'agissait de rappeler ce que les révoltes ont représenté comme difficultés pour la colonisation, ou lorsqu'il s'agissait de célébrer les succès de l'œuvre civilisatrice à travers l'action des missions. Dans *La Vallée du silence* qu'il publie en 1952, Mariotti souligne à quel point cette parole à la fois confisquée et tenue a pu empêcher de constituer un arrière-plan historiographique et fictionnel dense :

Il n'y a pas encore de fantômes européens en Nouvelle-Calédonie. Les fantômes, comme les mythes et les crus fameux, demandent une longue attente, un passé abyssal, une très lente maturation. Un siècle n'est rien. Les Européens morts, même de mort violente – et il n'en manque point – ne hantent ni les maisons, ni les pierres, ni les arbres. Pour le Blanc, même à la troisième génération, la Nouvelle-Calédonie demeure un pays clair. Il faut la nuit aux fantômes et aux légendes. Un siècle n'indique même pas la première ombre d'un crépuscule.<sup>453</sup>

Ces « fantômes européens », qui ne hantent pas encore les paysages du Pacifique, ont donc besoin, pour apparaître, d'une mémoire qui puiserait son matériau dans un lieu

---

<sup>452</sup> *À bord de l'incertaine*, Nouméa, Grain de Sable, (1942), p. 29.

<sup>453</sup> *Prisonnier du Soleil*, (2004), p. 201.

autre que le « pays clair » déroulé par le triomphe colonial. Selon Mariotti, l'héritage pionnier, si longtemps célébré, n'a rien encore produit et n'a pas encore été reçu comme une force de construction, il est encore sans aucun imaginaire, aucun mystère suffisamment opaque pour fonder ou sédimenter une histoire, ou une véritable légende.

À la « clarté » du geste conquérant, Mariotti semble vouloir opposer un espace qui aurait résisté à l'effacement colonial. La nouveauté est donc également dans la vision historique. « Un siècle n'est rien » : il faut, selon lui, fonder cette mémoire. La « nuit » que le poète appelle de ses vœux et qui manque, est encore celle du transporté qui s'efforce d'habiter une terre lointaine, celle des légendes kanak repoussées par la rationalité civilisatrice, et celle de l'enfance où se fabrique un imaginaire. En somme, le processus d'indigénisation de l'Europe en Nouvelle-Calédonie, serait encore ignoré, ou non-accompli. Ainsi, Jean Mariotti rompt avec cette idéologie propose une introspection et tente de renouveler, d'ébranler une perception dominante de la Nouvelle-Calédonie et de l'Océanie — celle qui a engendré tant de stéréotypes — en bref, d'élaborer une poétique du « Natal océanien », c'est-à-dire de créer cette profondeur temporelle qui manque à l'Européen en Océanie.

Son rapport au monde kanak contredit, en effet, le simple exotisme et le sensationnel dans la mesure où il en fait une matrice d'interrogations sur la présence européenne en Océanie. De fait, son oeuvre est éloignée du document purement ethnographique qui a été la « vocation » accidentelle des contes et nouvelles de Baudoux. Mariotti consacre plutôt son oeuvre à la quête ou à l'invention d'un geste fondateur et une compréhension renouvelée du monde kanak. Les notions d'interface, de biculturalisme, de transculturel ou d'hybridité sont également évoquées<sup>454</sup> comme marqueurs de cette modernité. S'il continue pourtant de distinguer des « essences » propres à la grille de lecture coloniale, notamment celle de « sauvage et de civilisé », peut-être faut-il y voir de l'ironie ou un peu la provocation pour les lecteurs qui chercheraient, en le lisant, les clés d'un exotisme facile.

---

<sup>454</sup> L'oeuvre de Mariotti a fait l'objet de rééditions, d'éditions de textes inédits augmentés d'études critiques. Ce travail est entamé à partir de 1995, année du vingtième anniversaire de la disparition de l'auteur, par les Editions Grain de Sable à Nouméa et le laboratoire Transcultures de l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Les archives de Mariotti ont donc été étudiées avec l'aide de Faustine Bernut la sœur de l'auteur, puis confiées au Service Territorial où leur consultation n'est pas encore possible.

Son entrée en littérature est, en effet, révélatrice d'une quête de cohésion, de recherche d'un centre. Il cherche à s'inscrire dans une tradition qu'il lui est impossible d'atteindre en restant en Nouvelle-Calédonie. Alors que Baudoux semble y être installé par accident ou nécessité politique, et Laubreaux, essentiellement en tant que polémiste, Mariotti investit l'espace littéraire motivé par un rêve presque romanesque du métier d'écrivain. Il vit donc à Paris, seule ville que sa culture scolaire et l'idéologie coloniale de l'époque lui permettaient de concevoir comme asile et lieu de création. Avant Paris, il tente déjà de se créer une autre image : celle de l'écrivain-marin suivant les exemples de Joseph Conrad ou Jack London. Ce stéréotype de l'écrivain sur le pont des navires, puisant son inspiration dans la brutalité et la noblesse rude de la vie maritime est déjà un premier aspect de la nouveauté apportée par Mariotti, c'est-à-dire de l'image qu'il donne de son île : il n'est plus enfermé dans l'espace étouffant de la colonie. Au contraire, il parcourt le monde avec la conscience d'avoir une présence nouvelle à formuler.

Cependant, parce qu'elle est encore un monde clos dans les années 1920, la mine est l'un de ces « silences » que Mariotti, qui a grandi dans la brousse, ne parvient pas à défaire. L'humanité que Baudoux a tenté de restituer à la mine ne semble pas avoir influencé Mariotti. Elle n'est présente que dans quatre de ses œuvres : les descriptions de Thio dans son premier roman *Tout est peut-être inutile*, une partie de l'intrigue d'*À bord de l'Incertaine*, les pages consacrées aux pionniers dans *Le Livre du Centenaire*. C'est dans *Daphné* que l'esthétisation de la mine atteint son plus haut degré de complexité. Au moment de la parution des *Contes de Poindi*, l'auteur s'est exprimé, certes encore en privé, sur son statut d'écrivain. Il adresse une lettre, un autoportrait, à André Bay qui a rédigé la notice officielle de la réédition de 1948 aux Éditions Stock :

Je suis né en Nouvelle-Calédonie, c'est exact, et j'y ai passé mon enfance et ma première jeunesse. Mais mon père était corse et ma mère italienne. [...] Si j'avais du sang noir, je le dirais sans orgueil ou fausse honte. Mais cela n'est pas. D'ailleurs, plus je vieilliss, plus je me sens corse, et la légende ancestrale, pour moi, serait la légende gréco-latine (n'oubliez pas les colonies grecques de Corse).

Je dois sans doute beaucoup à la Nouvelle-Calédonie et à la race qui l'a peuplée de légendes, et ceci, je ne le renie pas, bien au contraire. [...]

Comme vous le savez, j'ai passé mon enfance en pleine brousse, j'ai vécu au milieu des indigènes.

Mon premier contact avec l'étude n'a pas été exempt de cocasserie. Il n'y avait pas encore d'écoles, et les précepteurs ou instituteurs étaient pour le moins originaux et mériteraient à eux seuls un volume.

[...]

Je [...] ressens toujours un certain agacement quand j'entends des psychanalystes parler de l'écrivain comme un homme inapte à l'action et qui se réfugie dans la création écrite parce qu'inapte aux autres créations. Par mon exemple personnel, je ne le crois pas. Je ne sais si vous savez ce qu'est un ajusteur outilleur. C'est un mécanicien de précision, celui qui fabrique comme son nom l'indique l'outillage qui sert à la fabrication, et j'ai travaillé dans une usine d'aviation et j'écrivais en même temps. [...] <sup>455</sup>

L'auteur propose ici une véritable cartographie de sa sensibilité poétique. Il tente de répondre à une interrogation implicite : que signifie écrire pour un Européen né en Nouvelle-Calédonie ? Il pose quelque jalons pour reconnaître des influences, des affinités particulières : l'héritage paternel corse, l'Italie maternelle qui invitent à fabriquer une « légende ancestrale » avant tout gréco-latine. Il s'agit aussi de se reconnaître « en pleine brousse » [...] au milieu des indigènes » et, de fait, façonné par cette altérité et cet autre héritage : « je dois sans doute beaucoup [...] à la race qui l'a peuplée de légendes ». Mais, au-delà de cette reconnaissance claire, Mariotti tente également de mettre en lumière le problème de l'école européenne et de son éducation qui, « en pleine brousse », n'a pu être inculquée sans interférences. C'est en ce sens que les efforts déployés par les « précepteurs ou instituteurs [...] mérit (ent) à eux seuls un volume ».

Nous avons peut-être ici, l'essentiel du Jean Mariotti écrivain : la conscience d'un rapport singulier avec l'Océanie. À travers ce lien, Mariotti tente d'éviter l'exotisme bigarré et suggère une relation filiale, fondé sur la reconnaissance réciproque. Comme les personnages d'*À bord de l'Incertaine* (1949), il se présente également comme un dépositaire atypique, peut-être imparfait, d'une culture française acquise par la « cocasserie » des enseignants alors chargés de la transmettre : tous certains d'une grandeur civilisatrice, hermétiques ou indifférents aux signes nés de la fréquentation du monde « indigène » et que leur renvoyaient des enfants tels que Mariotti. Ainsi, la figure de l'écrivain, celle qui apparaît dans la comparaison avec « l'ajusteur outilleur », témoigne d'un souci de la précision de la composition, ou recomposition de sa propre vision en montant un matériau linguistique de la plus grande précision. Mariotti se conçoit donc comme un écrivain du « faire », surtout si l'on considère la fascination de l'auteur pour les armes qu'il avoue déjà dans cette lettre, et qu'il précise à travers le narrateur de son roman *Daphné* en 1959, où il affirme que « le poème » est « (l)a seule création qui puisse, et encore,

---

<sup>455</sup> *La Conquête du séjour paisible*, (Notes), p. 267.

exceptionnellement, pour le très rare génie, rejoindre cette « vérité en éclair de l'arme. »<sup>456</sup>. Pour Mariotti, l'écriture doit être la recherche de la fulguration de la vérité.

Cette « vérité en éclair » (qui est à la fois celle de « l'arme » et du « poème ») relève donc d'une geste guerrière et raffinée, d'une insoumission et d'une méfiance face aux excès de l'esprit technocratique. En dehors de la psychanalyse, les autres grandes machines théoriques que sont l'anthropologie ou l'ethnologie, sont également les cibles de Mariotti, ou suscitent sa méfiance et son ironie. Si la mine n'occupe pas une place importante dans la quête de Mariotti, elle n'échappe pas à cette tentative de renouvellement. Pour nous, ce silence et cette quasi-absence sont, après avoir suivi la « saga Higginson » et les intrigues autour de la création de la S.L.N. qui semblaient poser les fondations d'une littérature, surprenants chez le premier écrivain « moderne » en Nouvelle-Calédonie. Comment ce silence a-t-il pu s'imposer ? Nous avons vu avec Baudoux qu'il existe des « territoires » de l'île (brousse, tribu, mine, ville) ; il s'agit donc également de saisir lesquels de ces lieux il était amené à fréquenter.

Pour Baudoux, la brousse a été le lieu d'initiation et de subsistance : il y travaillait, il y est « devenu », selon la formule, « un homme. Au contraire, Mariotti y est né, et elle est son lieu d'imprégnation première. Et la mine sépare également les deux auteurs : Mariotti n'a pas vraiment connu ni l'ambiance des pionniers et des *rushes*, ni celle des crises. La S.L.N. , dont il n'a pas vécu la « saga », est déjà pour lui une institution : son frère Jacques-Sylvain travaille à l'usine de la S.L.N. de Thio. Il est désormais courant de voir un nouveau type de colon : des diplômés ingénieurs, chimistes et autres techniciens, venus de France, occuper un poste à la S.L.N. Ils ont rapidement, en terme de prestige, remplacé le Gouverneur ou de l'Officier de marine. Mariotti n'aurait donc acquis que tardivement, une certaine familiarité avec la mine. Pourtant, la mine est présente, dans les modifications des paysages, dans les personnages désormais incontournables de l'engagé asiatique, du contremaître ou du prospecteur. Nous pourrions même diviser l'œuvre romanesque et fictionnelle de Mariotti en deux catégories qui s'entremêlent parfois comme, par exemple dans *À bord de l'Incertaine* (1942). L'œuvre pourrait donc être séparée entre les « tableaux colons » qui mettent en scène essentiellement la vie des Européens et de leurs

---

<sup>456</sup> *Daphné*, p. 46.

descendants et le « monde kanak » fait de retranscriptions, contes ou inventions de contes, symbolisant la cohabitation de deux espaces poétiques.

L'implantation de Mariotti dans son pays natal est, en effet, des plus déterminantes, car placée sous le sceau de la colonisation pénale inscrite dans un devenir agricole. C'est une vendetta qui amène son père Paul-Louis en Nouvelle-Calédonie en 1878, il a vingt et un ans. Après six années de bagne, il s'établit à La Foa. Devenu veuf en 1898, il s'installe à Farino, Marie-Louise lui avait donné cinq enfants dont Jean-Baptiste. Il se remarie l'année suivante à Marguerite Aïna, italienne d'origine qui, en 1901, donnera naissance à Jean. Au plan biographique, Mariotti réalise donc une totalité inédite de l'Océanie coloniale : fils d'un ancien bagnard, héritier de la colonisation agricole par sa mère, un frère dans les laboratoires de la S.L.N. , une enfance bercée de contes et légendes kanak...il semble en mesure de proposer une vision historique diffractée de son île, une parole où s'entrechoqueraient celles du bagnard, du pionnier, du colon, du « sauvage », et même du fonctionnaire colonial. Cependant, seule la mine a manqué à la fabrication de son imaginaire, il ne l'a vraiment découverte qu'à sa venue à Nouméa et au moment d'embarquer vers la France. L'enfance à Farino, c'est donc la propriété paternelle : douze frères et sœurs dont Jean est le septième, on y naît cavalier, c'est aussi l'élevage, les plantations de café, d'agrumes, une vigne expérimentale, une tannerie, mais surtout, la présence de la chefferie Kawa, qui, à travers la présence d'une nourrice bienveillante, participe à la légendaire « initiation canaque »<sup>457</sup> du futur écrivain. Watchouma dans *À bord de l'Incertaine* (1942) se rebaptise Mandarine après avoir symboliquement adopté le jeune Jean-Claude, le double romanesque de Mariotti. On retrouve également un personnage dénommé Watchouma dans *À la conquête du séjour paisible* (1952). Sur le plan biographique, cette mère adoptive de l'auteur aurait pour nom véritable Aroua, mais il y aurait eu sans doute plusieurs femmes réelles qui auraient inspiré le personnage de Watchouma. La singularité de Mariotti serait donc dans sa « fréquentation des mondes » ; celle qui pousse l'auteur, au début de son œuvre, à se définir, comme Jacques, le personnage de son premier roman *Tout est peut-être inutile* (1929), comme un « un produit hybride : fils d'un colon, un broussard, un sauvage qui a reçu l'éducation d'un civilisé »<sup>458</sup>.

---

<sup>457</sup> C'est l'expression utilisée dans la brève présentation biographique des rééditions des œuvres de Mariotti par Les Éditions Grain de Sable.

<sup>458</sup> *Tout est peut-être inutile*, p. 54.

« Hybride » : Mariotti utilisait aussi ce mot qui est aujourd'hui un des termes récurrents des études postcoloniales. Pour autant, son enfance est-elle comparable — mis à part le statut d'écrivain régional qui lui est attribué — à celles d'auteurs de l'« hybridité » que sont Kipling (et son « ayah »), Saint-John-Perse (et ses « servantes ») ou encore Faulkner (et Mammy Caroline Barr à qui il dédie *Descend Moïse* en 1942) ? Peut-être par son incursion dans des espaces fortement délimités par la réalité coloniale, mais, à l'inverse des auteurs cités, les rapports avec Aroua ne sont pas de subordination. Il y avait, bien sûr, le lien privilégié avec sa « mère canaque », mais aussi avec les Kanak de corvée<sup>459</sup> sur la caféerie paternelle (florissante avant l'épidémie d'*hemileia vastatrix* de 1910) qui ouvrent au jeune Mariotti autant de portes sur le monde kanak : c'est son rapport aux paysages, ainsi que sa volonté de retranscrire ou recomposer les contes et légendes. Pourtant, il ne parvient pas à se défaire de cette « malédiction du lointain », de la distance avec une métropole idéalisée qui incitait Closquinet à exalter la colonisation, ou, Baudoux, à mettre en scène le pittoresque, et à scander « *Nous sommes chez nous !* » en 1898.

Cette émancipation se fonde sur la revendication de ce lointain comme différence fondatrice. La trajectoire est claire chez les enfants de *À bord de l'Incertaine* (1942) découvrant pour la première fois la saveur de la pomme :

Mais maintenant, en mangeant le fruit rare et merveilleux, doux et fragile comme une chose civilisée dont il avait l'aspect, ils formaient, avec son parfum étrange et la lisse couleur de sa peau, les bases d'un pays enchanté où ils se mouvaient à l'aise parmi des images familières, comme déjà vues.

Ils acceptaient d'être des barbares déshérités, d'être nés au bout du monde, de ne pas connaître la vraie splendeur, d'ignorer les temples construits en dentelle de pierre, les villes lourdes des rumeurs du passé, la seule beauté agreste : celle des toits de tuile dans des champs bien entretenus. Ils acceptaient d'être perdus aux confins de la terre, dans un pays déshérité, et se sentant bien dans cette barque balancée par l'océan. Les palétuviers issus du limon leur étaient familiers, tout comme les roches de la rive sud. Ils acceptaient d'être enchantés par le bleu profond du Pacifique tout couronné de corail étincelant dans la chanson de l'alizé.<sup>460</sup>

L'auteur dévoile aussi sa vision — forgée par l'idéologie coloniale — de ce monde colonial qu'il voit placé en équilibre entre deux bords ; l'un où la civilisation serait « dou(ce) et fragile » et l'autre « barbare » du « bout du monde », qui serait, par extension, solide, immuable, mais également neuf parce que dépourvu « des rumeurs

---

<sup>459</sup> Nous sommes sous le régime de l'Indigénat.

<sup>460</sup> *À bord de l'incertaine*, Nouméa, Grain de Sable, (1942), p. 207.

du passé ». Ainsi pourrions-nous affirmer que l'œuvre de Mariotti a consisté à abolir une distance mythique et réelle à la fois. Réelle, parce que l'auteur a vécu une grande partie de sa carrière d'écrivain hors de sa terre natale, celle qui sépare de la perfection des « temples construits en dentelles de pierre ». Comme l'enfant d' *À bord de l'Incertaine*, le poète se réclame de l'intuition, de l'imperfection, de la perte et de l'étrangeté. À l'emprise des « villes lourdes des rumeurs du passé », des « dentelles de pierres » dont il se sait irrémédiablement éloigné, il préfère la « chanson de l'alizé ».

L'ambiance familiale est favorable à l'instruction, les classes se déroulent dans le foyer. L'enseignement qui y est dispensé est à la fois source d'émerveillement et d'interrogation par le violent contraste qu'il présente avec le paysage quotidien. Il semble que ce foyer-école familial ait permis à Mariotti de constituer un imaginaire nourri de ce contraste, et qu'il n'a non plus cherché à conjurer une interférence, mais plutôt, à inventer en permanence « un pays enchanté ». Peut-être est-ce sa condition de colon qui le libère de cette contingence et lui permet de rêver un pays, de même que l'inadéquation exprimée — cette condition de « barbares déshérités » — relèverait sinon d'un attachement à une colonie/terre natale, ou, serait alors fantasmé. C'est toute l'ambiguïté de la poésie révélée par Mariotti.

La vie de ce nouveau centre de colonisation qu'est Farino se constitue lentement et les Mariotti en sont des acteurs importants : le père devient le président de la Commission Municipale en 1910, la scolarité de Jean se déroule en toute sérénité et fait la fierté de tous. L'élève est doué, sa réussite au Certificat de Capacité coloniale en 1920, le mène au Lycée de Nouméa : il fait désormais partie de ces jeunes colons prometteurs pour lesquels échapper au labeur colonial devient possible, même si ce souhait n'est pas partagé par sa famille qui l'imagine plutôt en ingénieur de la S.L.N. Nous avons vu, dans l'annonce de l'inauguration de la Bibliothèque de Melbourne en 1871 et les *Chroniques* de 1872, à quel point le désir était déjà grand de dépasser ce stade de l'édification coloniale. Si bien que dans les années 1920, la petite cité coloniale de Nouméa apparaît déjà comme l'avant-poste d'un urbanisme à la française. Là-bas, Mariotti commence à découvrir les arts et la littérature, les ambitions et la vocation artistiques s'affirment : il pense à devenir peintre, mais le cadre d'une ville coloniale demeure inévitablement étroit. 1922, l'année où débute son service militaire,



est également celle des premières tentatives d'écriture. Un poète est né : l'exil à Paris est son point de départ.

L'ambition de Mariotti est de restituer un nouvel imaginaire colonial (qui tente de faire apparaître une temporalité « indigène ») où une forme d'humanisme se dégage des contes et légendes qu'il a sélectionnés et recomposés. Son projet est également de créer et d'investir de nouveaux territoires de rencontre. Toute son œuvre pourrait ainsi apparaître comme une tentative de restituer la totalité et une certaine expérience de l'arrivée de l'Europe en Océanie. Ajoutons que, pour Edward Said, « (l) a modernité est la crise, non pas un idéal achevé d'une histoire majestueusement construite »<sup>461</sup>. À la fin des années 1920, c'est, en effet, une crise du regard que connaît la Nouvelle-Calédonie : c'est, pour cette génération de colons, une difficulté à définir, à se trouver un espace et, comme l'a fait Baudoux à travers ses nouvelles, à s'inventer une légende fondatrice près de soixante années de colonisation marquées par une épuisante succession de faillites économiques, d'échecs, mais surtout, de la colonisation pénitentiaire. C'est la raison qui pousse Mariotti, à raconter et espérer confusément un pays, autrement qu'à travers l'orgueil colonial, mais en puisant dans une histoire à partir de laquelle il cherche à définir ce que Paul Ricœur nomme l'« identité narrative » qui est à la fois celle « d'un individu ou d'un peuple (et) issue la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur, et de la chaîne de refigurations qui en résulte »<sup>462</sup>. L'auteur cherche donc à participer à la « résolution poétique » selon laquelle « identité et communauté se constituent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective »<sup>463</sup> : Mariotti s'inscrit, par ses romans, dans « la chaîne de refigurations »<sup>464</sup> de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie.

Ainsi, la grande singularité de son œuvre sera de d'avoir été bâtie en dehors de son île. C'est peut-être ce qui explique, en partie, l'originalité de son regard. Car le pays est désormais le lieu d'une expérience lyrique. Baudoux l'avait déjà suggéré dans la période tardive de son œuvre. Mais les présences kanakes, javanaises, ou encore tonkinoises (celles que la rhétorique coloniale continue de cantonner dans des

---

<sup>461</sup> SAÏD, Edward W. *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, (2000), 2008, p. 595.

<sup>462</sup> RICŒUR, Paul. *Temps et récit.t.3*, Paris, Seuil, Points Essais, 1985, p. 446.

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 444.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 446.

stéréotypes) ont fécondé et transformé des imaginaires : ceux des «hybride(s) » et des « barbares déshérités » dans lesquels se reconnaît Mariotti. Ainsi, celui qui embarque sur le *Calonne* le 3 janvier 1924 effectue son premier voyage vers une Europe qui lui apparaît d'abord à travers les membres d'équipage d'hommes durs et joyeux, issus de toutes les contrées de ce continent rêvé. Le voyage de Thio à Dunkerque est aussi l'occasion de vivre une traversée qui confronte à une solitude, celle qui nourrit les rêves d'une terre nouvelle. La mine est déjà présente, puisque le départ se déroule au milieu du ballet des minéraliers qui accostent à Thio, c'est la dernière vision qu'il emporte de la Nouvelle-Calédonie. Embarquer à bord du *Calonne* est, bien sûr, une solution économique, mais aussi une expérience capitale grâce aux nombreux arrêts avant Dunkerque — un arrêt tous les six jours en mer — Mariotti visite chaque ville portuaire. Il éprouve les dangers de l'océan en traversant le Cap Horn. Le voyage se fait en spirale, puisque le bateau doit retourner vers le Pacifique pour réparer : à nouveau la Nouvelle-Zélande, puis Tahiti, avant de pouvoir mettre le cap sur l'Europe, après avoir franchi le Canal de Panama et traversé l'Atlantique. Arrivé à Dunkerque, il séjourne quelques mois à Antibes puis à Nice. Paris le fascine immédiatement, mais la vie qu'il y mène est précaire, Mariotti est d'abord manutentionnaire, avant d'être embauché comme employé aux écritures des Éditions Hachettes en septembre 1924. Il a déjà abandonné ses ambitions de peintre, il écrit déjà. Il rencontre également Ludmilla Karjinska, sa future épouse, issue d'une famille immigrée de Russie. Un nouvel emploi de secrétaire auprès d'un exploitant de caoutchouc, plus stable et mieux rémunéré lui permet enfin de se consacrer plus sereinement à l'écriture de son premier roman. Nous sommes en 1926, il a achevé son service militaire en février, et épousé Ludmilla en octobre. Il met le point final à son premier roman en mars 1926. Édité par Flammarion, *Tout est peut-être inutile* se retrouve dans les librairies parisiennes en 1929.

Mariotti expérimente, dès ce premier roman, quelques variations narratives : c'est le récit de son arrivée à Thio. Ce récit, et c'est toute son importance, nous permet de découvrir toute la complexité des sentiments d'un jeune homme qui s'en va vers la France, s'apprête à traverser l'océan : nous y saisissons les strates, les étapes d'une transformation, et les contradictions de Jean-Jacques. C'est aussi un itinéraire

symbolique. Mariotti transforme la réalité<sup>465</sup> géographique de son île afin de rendre possible une traversée. Jean-Jacques quitte la brousse de Farino pour Thio qu'il gagne en pirogue. *Tout est, peut-être, inutile*, ce titre semble fataliste ; il est aussi l'affirmation d'un choix identitaire qui a va à l'encontre du confort que lui offrait pourtant la société coloniale :

Au lieu du matelot maigre et ardent qui vous parle, je devrais être normalement – paraît-il – commerçant ou fonctionnaire et mon casque colonial abriterait la graisse heureuse de mes joues.  
Mais je n'ai pu me résigner.<sup>466</sup>

*Tout est, peut-être, inutile* est donc un roman du départ, de la fuite de la réalité coloniale, où se répète sans cesse une question : que suis-je en train de quitter ? Car le départ semble être le début véritable de la communion avec la terre natale qui fera toute l'œuvre à venir. Si Baudoux chantait encore la ferveur du découvreur, Mariotti tente d'interroger les figures silencieuses ou stéréotypées<sup>467</sup> comme celles des nouvelles de Baudoux. Il tente de les mettre en lumière à l'image du Tonkinois, cuisinier à bord du Calonne, sur lequel le narrateur pose un regard empreint du mépris colonial :

C'était un de ces Jaunes qui viennent en Calédonie comme engagés ; un demi esclave.  
[...]  
Comme tous ceux de son espèce, après avoir tâté tous les métiers, N'Guyen Din Lac avait terminé par le mercantilisme qui semble être la vocation de ce peuple félin et simiesque.<sup>468</sup>

N'Guyen Din Lac est une représentation du « Jaune », de l' « engagé » asiatique, sa présence en Nouvelle-Calédonie est d'abord presque exclusivement liée à la mine. Aussi, c'est en partie la mine qui est décrite à travers lui. Il représente la transformation que le monde minier a entraînée en Nouvelle-Calédonie ; le personnage de Jean-Jacques, le regard colonial sur ce changement. Nous retrouvons des qualificatifs et des expressions — « ceux de son espèce » et « félin et simiesque » —

---

<sup>465</sup> Mariotti n'hésite pas, afin de réaliser le récit de la traversée, à réinventer la géographie de son île natale. Farino est, en effet, séparée de Thio, par une chaîne de montagnes qui rend la traversée en pirogue peu probable.

<sup>466</sup> *Ibid*, p. 141.

<sup>467</sup> Cf. CHÊNE, Claudy. « Du Tonkinois à Tathan ou la persistance d'une imagerie stéréotypée » FILLLOL, Véronique. VERNAUDON, Jacques (dirs). *Stéréotypes et représentations en Océanie*. Actes du 17<sup>e</sup> Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Coordination pour l'Océanie, des Recherches sur les arts les Idées et les Littératures, 2005, pp. 171-195.

SPEEDY, Karin. « Les parlers du Créole et du Tonkinois dans Sauvages et Civilisés de Georges Baudoux : authentiques au stéréotypés ? », *Ibid*, pp. 197-212.

<sup>468</sup> *Ibid*, p. 79.

qui rappellent à nouveau ce « langage zoologique »<sup>469</sup> du colon que nous avons déjà observé chez Garnier et Baudoux. Nous insisterons sur le paradoxe fondateur d'une œuvre : Mariotti se débat avec un système de valeurs dont il pressent néanmoins l'absurdité telle que la condition de « demi esclave ». Ce n'est plus le « sauvage » — c'est ainsi que se qualifiait le narrateur de ce premier roman — qui observe le Tonkinois, mais bien le « colon » et l'œuvre de Mariotti peut-être considérée, à l'instar du personnage de Jean-Jacques, comme partagée entre deux regards : celui du colon et celui du « sauvage ».

Il est donc lancé en littérature, l'accueil de ce premier roman est plutôt bienveillant, Mariotti est vu comme un écrivain prometteur. Melville, Stevenson, Conrad, London : les comparaisons, quoique discutables ou exagérées, sont flatteuses. Il se fait même remarquer sur le plan international quand le *Chicago Tribune* du 20 mars 1929 consacre un article à cette quête de soi dans le Pacifique colonial français. Mais Mariotti n'échappe pas pour autant à certaines attaques : certains portent sur les faiblesses de la composition, on lui reproche d'avoir éludé un sujet pourtant riche, d'autres insistent également sur les maladresses de son style... Qu'importe, le roman n'est pas passé totalement inaperçu, le « barbare » est presque devenu écrivain. L'espace littéraire investi est encore disparate, mais est surtout animé par une réflexion sur la réalité coloniale. À la fois prolongement et reformulation du roman colonial ou exotique, initié par Loti (qu'admire Mariotti), véritablement inauguré par *Les Immémoriaux* de Victor Segalen en 1907, le genre atteint son point d'orgue avec l'attribution du Goncourt à *Batouala* (1921) « roman nègre » de René Maran, ou la publication du *Voyage au Congo* (1927), l'ardent réquisitoire anticolonial d'André Gide qui dénonce la logique de profit de l'action coloniale. Cette posture, bien qu'en vogue, est regardée avec suspicion parce que difficile à caractériser dans sa rhétorique : des voix coloniales (Loti) et anticoloniales (Maran) s'y rencontrent. Les énergies créatrices ne sont plus entièrement dédiées à l'éloge de la colonisation, mais se tournent vers une réflexion sur l'étrange, l'altérité, ou l'exotisme comme en témoigne *l'Essai sur l'exotisme* (dont la rédaction s'est étalée de 1904 à 1918) posthume de Segalen publié en 1929. Mais il ne s'agit souvent d'avant-gardes<sup>470</sup>

---

<sup>469</sup> FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, (1961), 2002, p. 47.

<sup>470</sup> La revue *Esprit* nous offre une illustration de ce mouvement. Dès sa deuxième année, le numéro de décembre 1935 est consacré à la problématique coloniale dans lequel deux articles peuvent être retenus comme exemple de l'anticolonialisme de cette période. Le premier est anonyme : « Vers l'émancipation des colonisations majeures », le second est signé Joseph Folliet ; « La colonisation : son avenir, sa

relativement dispersées dans le temps, d'intellectuels dont l'audience est réservée à des cercles d'initiés. Bien qu'il n'ait fréquenté ces cénacles, Mariotti s'inscrit pourtant dans ce mouvement par son approche du fait colonial, il est donc d'emblée un écrivain marginal, suivi par un lectorat composé d'initiés.

La critique de l'époque ne sait quelle étiquette lui apposer : écrivain régional, poète, conteur, marin, aventurier, peut-être ethnographe... Car, Mariotti se distingue d'emblée par sa démarche qui consiste à interroger les certitudes du monde colonial. Il interroge surtout cette parenté imprévue avec le « sauvage » ; un monde de ténèbres que le colon s'est pourtant évertué à faire reculer, mais qu'ils étaient par la mission civilisatrice et le désir de profit. Le poète s'interroge désormais sur cette présence « sauvage » en ce qu'elle le fait « tressaillir » et élargit son imaginaire. Si Mariotti est à Paris, il ne participe pas vraiment à une « vie littéraire » officielle. De fait, la santé de plus en plus fragile de son épouse Ludmilla et un tempérament pudique et réservé limitent la fréquentation des salons. Aussi, fort de ce succès d'estime, Mariotti cherche déjà à faire publier un nouveau texte.

1953 est l'année du centenaire de la colonie française de Nouvelle-Calédonie. Mariotti qui, depuis le succès de la publication des *Nouveaux contes de Poindi* en 1945, a publié *Le Voyage du Thétis* en 1947 et *La Conquête du séjour paisible* en 1952. Il reçoit une commande du Conseil Général de Nouméa. Le succès du cycle de Poindi l'a consacré comme écrivain attitré de l'île. Il s'agit de présenter la colonie du Pacifique à la France et aux jeunes générations calédoniennes<sup>471</sup>. Son but est « de rappeler – ou simplement faire connaître — qu'il existe dans le Pacifique Austral une image paisible et fidèle de la France. Des hommes courageux ont, depuis cent ans, œuvré à cette création. Le rappel de leurs efforts ne sera pas vain »<sup>472</sup>. On y retrouve des photographies de la vie en brousse, des rues de Nouméa, celle du crâne d'Ataï au Trocadéro, des images de cases kanakes ou encore, des différents « types » physiques mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie. Cette promotion a pourtant une dimension littéraire. Mariotti propose en effet sa vision de la Nouvelle-Calédonie.

---

liquidation ». Il faut attendre janvier 1955, l'Indochine et les tensions algériennes pour lire un article de Georges Sufferat ; « Les fruits amers de la colonisation ». Un des points culminants de ce mouvement est atteint avec la préface que Sartre rédige en 1961 pour *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon.

<sup>471</sup> Le livre est édité à Paris par Horizons de France.

<sup>472</sup> *Le Livre du Centenaire*.

Mariotti compose une vaste métaphore, une véritable projection où l'on croise des piroguiers maori en pleine Méditerranée — où l'auteur construit ce qui fait le lien entre ses deux origines. L'hommage de Mariotti est, néanmoins, complexe et nuancé, compte tenu de ses rapports avec la culture kanak. L'auteur cherche à faire apparaître une totalité nouvelle, ou plutôt des « parentés enfouies »<sup>473</sup>. Ainsi, les motifs de la mine et du pionnier se trouvent dans de nouveaux agencements. La Nouvelle-Calédonie que retrouve Mariotti est très marquée par la présence de l'U.S Army. Comme elle a été une base américaine durant le conflit, une partie de sa population s'est approprié le triomphe des Alliés. Une certaine euphorie gagne le pays jusqu'aux années 1950, un nouveau discours commence à se former autour de ce triomphe patriotique. D'après ce qui est alors écrit à Nouméa, sans le labeur des pionniers et sans le nickel, la victoire des Alliés n'aurait pas eu lieu, n'aurait pas été aussi éclatante. La mine apparaît à nouveau comme un sommet de civilisation.

Dans *Le Livre du Centenaire*, Nouméa paraît jalonnée de souvenirs de l'armée américaine : des Canaques sont vêtus de salopettes en jean héritées des mécaniciens de l'U.S Army, on y mâche du chewing-gum, on y boit du soda ; des jeeps circulent dans les rues, d'immenses hangars et même une piste d'atterrissage ont surgi en plusieurs points de l'île. C'est une ville tranquille, à l'exotisme cosmopolite et au charme désuet que Mariotti se plaît à décrire. Un siècle après l'implantation française, elle illustre cependant un certain immobilisme :

Nouméa est une petite ville coloniale, à la fois port, centre administratif et commercial. En raison du climat, plus proche que celui de la Côte d'Azur que du climat tropical, la ville ressemble quelque peu à une sous-préfecture méridionale. A ceci près, cependant, que la bonne sera une Indonésienne en sarong, le blanchisseur un Tonkinois et le porteur de journaux un solide Canaque qui a planté une fleur dans ses cheveux. On y mène cependant sensiblement la même vie que dans une ville de province. En témoignent les nombreuses écoles et le collège où l'on passe tout bonnement son bachot, le palais de justice, la cathédrale, l'hôtel des postes, l'hôpital, la résidence du gouverneur, sorte de préfecture, la caserne, les cinémas et les grands magasins...<sup>474</sup>

Les personnages de « (l) a bonne (...) le blanchisseur (et) le porteur de journaux », évoquent pour nous les « faces insonores »<sup>475</sup> de Saint-John Perse, nombreux parmi eux sont (« L'Indonésienne » et « le Tonkinois »), à l'origine, venus en Nouvelle-

---

<sup>473</sup> « (...) Le poète est celui qui, au dessous des différences nommées et quotidiennement prévue, retrouve les parentés enfouies des choses, leurs similitudes dispersées. » FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1966, p. 63.

<sup>474</sup> MARIOTTI, Jean. *Le Livre du Centenaire*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, (1953), 2001, p. 101.

<sup>475</sup> SAINT-JOHN PERSE. *Éloges*, Paris, Gallimard, Poésie, (1960).

Calédonie, pour l'exploitation minière. Le ton se veut ironique : tout en jouant son rôle de chroniqueur objectif, Mariotti qualifie Nouméa de « petite ville coloniale » et la compare à une « ville de province » avec tout ce que ces expressions peuvent contenir d'ironie douce-amère : il s'agit de souligner avec tendresse le caractère figé et étriqué de cette société dans le contexte d'après-guerre. En effet, dans le contexte d'après-guerre, Nouméa ignore encore la montée des mouvements nationalistes qui s'élèvent contre les mœurs coloniales ; la présence éphémère du Parti Communiste Calédonien en 1947 n' a pas suffi à relayer immédiatement un mouvement anticolonial. Mariotti exprime ici son attachement à la poésie de Nouméa et en même temps son détachement du style de vie des îles et des colonies. Aucune mention n'est faite des travailleurs japonais déportés, parce que soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Et Mariotti redécouvre un pays qui semble pourtant prêt à se débarrasser de ses pesanteurs coloniales : la fin du régime de l'indigénat est prononcée en 1946 et l'économie du nickel est relativement prospère. En effet, le succès du nickel est vu comme un moyen de réinventer une image longtemps entachée par le bagne. Utilisé dans l'armement, il apparaît désormais comme un élément indispensable de la victoire alliée : un achèvement de l'acte civilisateur, plus fédérateur.

Une vision paradoxale de la Nouvelle-Calédonie se dégage de l'œuvre de Mariotti, d'autant plus lorsqu'il s'agit de mettre en parallèle *Le Livre du Centenaire* (1953) — texte de promotion patriotique — avec le lyrisme d'*À bord de l'Incertaine* (1942) et l'énigmatique *Daphné* (1959). Pour les enfants qui rêvent d'évasion devant l'épave de *l'Incertaine*, l'île est bien sûr un puissant stimulant lorsqu'il s'agit d'imaginer une patrie lointaine et idéalisée. *Le Livre du Centenaire* offre une perspective mondiale ; la France y célèbre sa grandeur en deux points : d'abord, l'audace d'avoir réalisé l'aventure coloniale dans le Pacifique, ensuite d'avoir, à travers la Nouvelle-Calédonie, contribué à la victoire alliée. Mais en 1959, le narrateur de *Daphné* décrit la présence des troupes de l'U.S Army avec une certaine ironie :

Même dans les îles les plus lointaines et les plus reculées, abordèrent des flottes américaines, des convois américains. Les flancs des navires s'ouvrirent pour déverser toutes les richesses du monde occidental depuis le bulldozer jusqu'au chewing-gum en passant par le whisky, le tabac, les armes, les outils, les étoffes et les vivres.

Çà et là, dans des brousses perdues, des aérodromes furent créés ; les avions complétèrent l'ouvrage des navires en étalant sous le regard de peuplades demies des monceaux de richesses.<sup>476</sup>

---

<sup>476</sup> *Daphné*, pp. 30-31.

Avec les deux « mineurs » de *Daphné*, Mariotti met en lumière et tente de résoudre un dilemme historique concernant la colonisation du Pacifique : a-t-elle été une aventure humaine ou une simple course au mercantilisme ? Nous pouvons, il est vrai, voir dans les personnages du prospecteur et du chasseur de trésors, des incarnations de ces deux aspects. C'est ce paradoxe renouvelé et questionné à l'infini qui fait la modernité de Mariotti dans un espace littéraire en construction et encore dominé par les certitudes de la pensée coloniale.

## **2. « Il souffrait maintenant par toute la terre qui s'ouvre aux entrailles des mines »<sup>477</sup> : les méditations du mineur**

L'exil a, pour le poète, le pouvoir de diffracter le pays natal : son souvenir est exacerbé, s'agence alors en personnages, perceptions et lieux incontournables, y compris lorsqu'il s'agit de retracer son histoire. Nous pourrions dire qu'il le rêve, mais le souci de vérité est si fort dans le travail de Mariotti que le rêve ne saurait être considéré comme motif exclusif. Mariotti rêve certes mais est aussi capable de s'exprimer sur des sujets concrets comme l'histoire ou la situation économique de son île. Dans un article commandé pour l'*Encyclopédie mensuelle d'Outre-mer*<sup>478</sup> de janvier 1955 où il lui est demandé de s'exprimer sur l'économie de son île, Mariotti avertit : « la vie en Nouvelle-Calédonie n'est pas uniquement agricole et pastorale. Il y a aussi les mines [...] Le monde des mines demeure cependant un monde un peu à part. »<sup>479</sup> Il faut pourtant, à cause des métaphores qu'il développe autour de ce lieu, caractériser la marginalité de la mine que souligne Mariotti. Il n'a plus à la présenter comme le faisait Baudoux, c'est-à-dire : animée et peuplée par les libérés, les évadés, ou les engagés asiatiques, tout un monde, encore marginal, avec lequel l'auteur-prospecteur avait tenté de familiariser la société coloniale.

La mine telle que le monde de Baudoux l'acceptait était, probablement, celle du prospecteur fortuné, de l'ancien pionnier, et peut-être, ceux de l'ouvrier engagé, du bagnard réhabilité ou, (pour une société encore marquée par le souvenir de la Révolte de 1917) de l'« indigène » évangélisé et soumis. C'est, en partie, ce visage que Mariotti

---

<sup>477</sup> *Daphné*, 1959, p. 131.

<sup>478</sup> « Quelques aspects de l'évolution de la Nouvelle-Calédonie », *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, Paris, n° 53, janv. 1955, p. 37-41 (Repris dans *Prisonnier du Soleil*, Nouméa, Grain de Sable, 2004)

<sup>479</sup> *Prisonnier du Soleil*, p. 220.



voit au moment de son départ vers la France. Presque chaque famille de colons a, comme le poète et son frère chimiste, au moins un de ses membres qui y est employé. D'où la métaphore de l'île comme grand bloc minéral en proie à l'avidité des prospecteurs. Ne serait-ce que par la modification des paysages, la mine serait donc une coupure dans la poétique de Mariotti, plus apte à plonger dans les légendes kanakes ou à tenter d'explorer l'héritage du bagne. C'est une parole contradictoire qui émane de la mine et que le poète tente de relayer ou de décrypter. Mais il semble que, dans la première partie de son œuvre, Mariotti tient ce monde à distance. Ce n'est que lorsqu'il regagne son île après la guerre et qu'il la découvre euphorique et insouciant, qu'il tente d'en approcher la complexité. Nous pourrions même supposer que Mariotti a dû d'abord repousser le monde de la mine, refuser l'omniprésence créée par les nouvelles de Baudoux, pour entrer en littérature.

Ce frère aîné chimiste au centre minier de Thio serait donc le seul lien avec la mine, un frère avec lequel il marque une certaine distance, symbolisée dans *Tout est peut-être inutile* (1929) par l'échange qui a lieu avant d'embarquer à bord du *Calonne*. Le frère aîné tente de dissuader le personnage de quitter son île : « Enfin, j'espère que tu vas maintenant me dire ce que signifie cette mascarade. Jusqu'au dernier moment j'ai pensé qu'il s'agissait d'une plaisanterie. C'est donc sérieux ? ». Le tableau du village de Thio est une des seules pages de Mariotti teintée des poussières rouges du nickel. Ce premier roman est issu de l'expérience du départ, les allusions autobiographiques y sont à peine voilées : la venue au village de Thio, les derniers soins qu'une sœur aînée bienveillante apporte aux bagages, le frère « au laboratoire »<sup>480</sup> de la Société Le Nickel, la traversée à bord du *Calonne* qui a « promené ses couleurs à Malte, aux Indes, en Amérique et en Australie avant de mouiller en rade de Thio »<sup>481</sup>. Mais surtout, la mine comme dernier paysage qui s'inscrit dans son souvenir :

Par l'avant, l'extrême pointe du cap profilait sa masse rougeâtre et dénudée aux flancs ouverts de blessures sanglantes dans la bruyère grise — les prospecteurs de nickel — . Au pied de la montagne, le transbordeur dressait ses pylônes de ciment, surmontés de tourelles métalliques dont la charpente légère et géométrique se découpait nettement en traits bruns sur le fond roux de la falaise.<sup>482</sup>

---

<sup>480</sup> *Tout est peut-être inutile*, p. 45.

<sup>481</sup> *Ibid*, p. 35.

<sup>482</sup> *Ibid*, p. 28.

Depuis Garnier, cette métamorphose des paysages ravagés par les prospectes est devenue une constante pour celui qui veut décrire la Nouvelle-Calédonie. Elle fait de la montagne une créature « aux flancs ouverts de blessures sanglantes ». A-t-elle été traquée ? Est-ce un animal rare ou dangereux qu'un habile chasseur — « les chercheurs de nickel » — a pu enfin saisir triomphalement ? Dans ce cas, nous serions au point d'aboutissement des hésitations qui ont scandé le projet économique d'une colonisation, nous serions dans la logique marchande. Les pylônes qui se dressent, ce quadrillage métallique qui s'appose sur le paysage forment la marque indélébile de la technologie moderne. C'est une première apparition de ce regard animiste, presque écologique, que nous avons relevé.

La mine provoquerait donc la destruction et un pillage silencieux. Il y aurait chez Mariotti, une ambivalence entre un « moi-colon » et un « moi-sauvage », puisque la recherche identitaire se fait sur des bases essentialistes, comme nous avons pu le voir dans cette définition de l'« hybride » qui apparaît dans son premier roman. Mariotti est capable d'exprimer le triomphe colonial, autant que la consternation du « sauvage » face à la montagne éventrée. Cette première image de la mine illustre un écart : celui qui oppose le colon chaussé de ses bottes, capable de parcourir le monde, observant avec satisfaction la naissance du village minier, alors que, le « sauvage », l'enfant nourri de légendes, voit, dans cette montagne scarifiée, se dérober une partie de son monde. Dans la suite de son œuvre, la mine sera évoquée, soit avec la rigueur de l'historien dans *Le Livre du Centenaire* (1953), soit à travers la quête mystérieuse des personnages du *Daphné* (1959).

Alors que dans son *Livre du Centenaire*, Mariotti répète les grands épisodes de la grande saga pionnière : l'expédition de Jules Garnier, la découverte du colon Coste, le brevet de la « garniériste », Hanckar, John Higginson et la fondation de la S. L. N. en 1880, dans *Daphné*, Mariotti fait de la mine l'aboutissement infernal de la course des personnages : le narrateur se retrouve piégé par la folie meurtrière de deux hommes. Ce sont des signes distribués dans l'œuvre, des énigmes. Dans *À bord de l'Incertaine*, c'est, par exemple, la poursuite du « Taureau bleu » par l'Européen Darne. Autour de lui, des Kanak : *Bouton*, *République* et *La Guerre* qui ont, en apparence, adopté des surnoms humoristiques au premier abord, mais qui, mis en relation avec l'Insurrection de 1878, apparaissent comme la volonté d'exorciser une défaite humiliante, celle de la

capitulation et l'assassinat du Chef Ataï qui ont conclu la Grande Révolte. Ces noms racontent un drame : celui d'hommes qui ont perdu leur nom qui, dans la culture kanak, les rattache à un clan, à une terre, bref les placent dans l'ordre du monde. Ces surnoms trahissent l'errance, comblent ironiquement un vide ontologique. Biha est l'unique, au sein de ce groupe, à avoir conservé son nom kanak, nous verrons qu'il apparaît également comme le seul à saisir ce que la quête de Darne et son « taureau bleu » contiennent de menaces pour le clan. Tentons de déchiffrer : « Bouton » de l'uniforme militaire français, la « République » cette entité au nom de laquelle la victoire française a été acquise, et « La Guerre » qui dénomme enfin l'affrontement et la tentative de reconquérir un droit du sol ancestral. Mais avant, la métaphore du « taureau bleu », est peut-être ici une « figure mêlée » : celle de la colonisation, élément incontournable du conflit entre les nouveaux occupants et les kanaks qui voient leurs champs d'ignames et de tarots saccagés par le bétail — ces faits semblent avoir provoqué la révolte de 1878.

Dans ce réseau de symboles, Darne, lancé à la poursuite du « taureau bleu » est interrompu dans sa course par la découverte d'« un morceau d'or vierge de la taille d'un beau noyau de pomme rose »<sup>483</sup> ; métal pour lequel Jules Garnier avait été missionné, est, indirectement, à l'origine de la vocation minière et coloniale de la Nouvelle-Calédonie. C'est une réalité beaucoup plus complexe dans le monde kanak, évoqué par Mariotti, c'est « la Maman pour de l'or », une entité secrète, tabou, dont il est préférable, surtout pour un Blanc, d'ignorer l'existence. Biha dit en effet : « Quand un Blanc connaît la “Maman pour de l'or” il n'est plus l'ami de personne. Il tue, détruit et ravage tout pour avoir l'or. Darne sait des choses qu'un Blanc devrait ignorer. Cela n'est pas bon. »<sup>484</sup> Avec ce renversement des regards, nous sommes à l'opposé des perspectives grandioses qu'annonçaient les chroniqueurs et poètes du siècle précédent : pas de pionniers à l'horizon, pas de préoccupation de la concurrente australienne, c'est plutôt une « épopée accidentelle »<sup>485</sup> qui débute avec celui « qui sait des choses qu' (il) devrait ignorer ». Le rapport est au sacré, à la terre que le prospecteur menace, viole et bouleverse. Les remparts qu'élèvent Biha et Téhin, descendant du chef Ataï, sont annonciateurs de nouveaux conflits, (sur le plan historique) ceux de la Révolte de 1917 : « Peut-être nous faudra-t-il tuer le taureau et le manger ? Peut-être nous faudra-

---

<sup>483</sup> *À bord de l'Incertaine*, p. 36.

<sup>484</sup> *Ibid*, p. 48.

<sup>485</sup> Nous reprenons ici le titre d'une nouvelle du recueil *Le Dernier voyage du Thétis* publié en 1947.

t-il tuer et manger Darne ? »<sup>486</sup>. Mariotti poursuit ici ce que, dans la littérature de langue française de son temps, seul Victor Segalen avait tenté avec *Les Immémoriaux* (1907), c'est-à-dire : un basculement sémantique, le transfert de référents culturels kanak dans l'espace français, plus largement européen. En 1929, la peinture du village minier de Thio dans *Tout est peut-être inutile* comme point de départ (vers Paris et la littérature) représentait déjà l'exploitation minière comme le lieu d'une ambivalence et d'un malentendu. Cette ambivalence se retrouvait dans le chant des piroguiers kanak dont la proximité troublait le narrateur, l'ironie d'un frère confortablement employé à la mine, ou encore, la rencontre avec le cuisinier tonkinois qui réveille les stéréotypes coloniaux.

Comme Baudoux, Mariotti propose une nouvelle cartographie de l'espace scripturaire. Sa vision s'est élargie au reste du monde ; la vie parisienne, l'expérience de la guerre sont sûrement à l'origine de cette mutation. Dans son dernier roman *Daphné* publié en 1959, Mariotti poursuit l'exploration de son expérience ambiguë. La vision de Mariotti ne reflète pourtant pas l'enthousiasme d'une île sortie grandie par sa contribution à la victoire alliée ; l'auteur est plutôt pessimiste. L'auteur nous rappelle en effet qu' « un fait accidentel est venu hâter l'évolution de la Nouvelle-Calédonie et son intégration au cycle moderne : la guerre »<sup>487</sup>. Cette entrée « accidentel(le) » dans la « modernité » serait plutôt un facteur de dérèglement qui rejaillit sur la construction du roman. *Daphné* n'a pas d'intrigue linéaire classique, sa construction pourrait rapprocher Mariotti des expérimentations narratives qui caractérisent certains romanciers de la scène littéraire française des années 1950, parce qu'ils cherchent à remettre en question les codes du réalisme. Dans le cas de *Daphné*, ce sont tous les clichés entretenus sur le Pacifique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle qui semblent prêts à être détruits : le plus fondamental, celui de l'Eden, disparaît lorsque Mariotti choisit de situer son action dans l'immédiat après guerre, dans ces îles dont les populations ont vu débarquer les troupes de l'U.S Army. Aussi, la vision des îles du Pacifique livrées à la folie destructrice de prospecteurs qui se dessine à la fin du roman, efface l'imagerie exotique créée par Gauguin et Loti. De même, sur l'île, il n'y a pas de femmes lascives et naïvement offertes aux passagers de l'*Ariane*. Dans *Daphné*, le Pacifique colonisé n'apparaît plus comme une terre vierge de l'action des hommes, mais au contraire les

---

<sup>486</sup> *Ibid.*

<sup>487</sup> *Prisonnier du Soleil*, p. 222.

îles sont, prêtes à être éventrées par les pics, les pelles et les explosifs de deux prospecteurs délirants.

En ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, le dernier roman de Mariotti peut être considéré comme une vaste remise en question des représentations et des mythes qui ont accompagné l'histoire de la colonisation : le prospecteur et le pionnier. Il faudrait également y voir une prise de distance par rapport à l'ethnologie et l'anthropologie ; sciences que Mariotti considère avec ironie car elles participent, selon lui, à créer de nouveaux clichés autour du Pacifique. Ainsi, *Daphné* est surtout du récit complexe d'une quête aussi absurde que mystérieuse ; celle de « l'illusion qui n'existe plus »<sup>488</sup> dit encore Lévi-Strauss, mais surtout, le prétexte d'une méditation sur la colonisation, la présence occidentale dans le Pacifique et le reste du monde. Il s'agit d'abord de repenser l'espace océanien « comme une sorte de village étendu sur quelques milliers de kilomètres carrés » ; où l' « on se considère voisin d'une île à l'autre et (où) toutes les nouvelles de cette partie de l'hémisphère austral sont des nouvelles locales. »<sup>489</sup> On retrouve donc à bord de l'*Ariane*, un navire parti de la Méditerranée vers les archipels du Pacifique sud, des figures masculines représentatives des divers personnages que l'Océanie pouvait attirer durant l'après-guerre. Le narrateur est un ethnologue qui prétexte une enquête sur le culte appelé *Jonfrum*, mais recherche en fait un « nouveau moyen d'entendement » entre les humains. Il est accompagné d'hommes qui pourraient être autant d'incarnations d'un Apollon moderne : l'énigmatique Commandant Béjart (un héros de guerre), ainsi qu'un « Prophète » douteux, et deux prospecteurs aux aspirations antagonistes, le « chercheur de trésors » et « l'Autre » - tous en quête de « la trop belle Daphné ». Ces personnages sont à la fois cupides, naïfs, désabusés ou méfiant comme le narrateur qui méprise « ces ethnologues indifférents à peu près à tout dans leur propre pays et qui s'échauffent jusqu'au lyrisme s'ils ont à décrire la façon de se curer les orteils d'une peuplade lointaine. »<sup>490</sup>

Leur itinéraire les mène aux terres du culte *Jonfrum*, des Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) jusqu'à l'Inde. Il s'agit avant tout de reconstituer un voyage mythique — déjà dans *Le Livre du Centenaire*, Mariotti inventait une origine méditerranéenne aux Maori — celui qui lui permet de relier ses origines parentales (Corse et Italienne) à sa

---

<sup>488</sup> *Idem.*

<sup>489</sup> *Daphné*, p. 58.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 41.

terre natale. Le narrateur ethnologue cherche quant à lui les preuves « (des) relations de peuples précolombiens d'Amérique avec ceux d'Océanie »<sup>491</sup>. Car « rien n'explique mieux un art qu'un autre art. Rien ne montre mieux la convention – sans doute nécessaire – d'un genre de vie, d'une civilisation, qu'une autre civilisation. »<sup>492</sup> Ici, la nymphe Daphné est-elle l'Océanie tout entière, ou une île singulière du Pacifique ? Conformément au mythe, elle fuit ses prétendants, c'est-à-dire qu'elle refuse de se révéler dans la lumière qu'ils lui offrent.

Le dernier roman de Mariotti tient de l'essai poétique et philosophique où se mêlent, sur un ton souvent ironique, des réflexions sur la colonisation, les civilisations du Pacifique, la pensée occidentale, la guerre, ou encore l'amour. L'œuvre pourrait même apparaître comme la synthèse la plus aboutie des recherches esthétiques de Mariotti, par ses audaces narratologiques, ce qui lui valut une critique assez élogieuse. Dans le récit, la mine est le motif final et inquiétant de cette quête, elle laisse une grande interrogation sur la rationalité dans les contacts des civilisations, du moins, dans celui qui s'est joué pendant les colonisations. En effet, les deux figures du mineur que Mariotti dépeint dans son roman illustrent les paradoxes qui ont « amené l'Europe dans le Pacifique ». Le premier mineur est désorienté par la fièvre de l'or, c'est un personnage de la ruée et de la survie. C'est le gardien d'un bien déjà exsangue qui l'a placé hors du temps, qui l'a emprisonné dans une solitude infernale. Le personnage est devenu une « loque » tourmentée, un ermite :

*L'Autre*, était un chercheur de mines arrivé dans l'île depuis un an ou deux. Le nouveau venu avait la passion du minerai et surtout la manie de l'or. Il avait trouvé quelques indices aurifères comme on en trouve un peu partout et fait déclarer sa concession. Depuis, il menait une sorte de vie hallucinatoire, parcourant toute la journée son terrain un pic d'une main, un fusil de l'autre, toujours dans la crainte qu'on puisse venir exploiter son trésor et le voler.

[...]

Il avait l'air d'un épouvantail, ses vêtements étaient en loques, son vieux casque jauni, ses pieds nus. Mais il tenait à la saignée du coude un magnifique hammerless qui me parut bien entretenu et bien huilé.

[...]

Ce qui m'avait surtout frappé c'était une grande barbe de fleuve qui lui descendait presque à la ceinture et que le vent, parfois, lui rabattait au visage. Dans cette barbe, juste sous le casque de liège, brillaient deux yeux fous et des coins de pommettes roses.<sup>493</sup>

---

<sup>491</sup> *Idem*, p. 48.

<sup>492</sup> *Ibid.*

<sup>493</sup> *Idem*, pp. 117- 118.

Le prospecteur/pionnier, représentation héritée de la presse coloniale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, perd de sa superbe. Il n'est plus qu'un « épouvantail », une figure à la fois héroïque et terrifiante. La bravoure de celui qui avait enduré la solitude et l'hostilité du milieu et qui avait trouvé le minerai à l'origine de la richesse de la colonie, s'est transformée en démence meurtrière : il n'est plus le héros martyr de la colonisation. Pour Mariotti, il ne s'agit plus d'un bâtisseur, mais du symbole de la violence aveugle de la colonisation.

Ce portrait du prospecteur en damné semble annoncer la fin d'une représentation dont nous avons observé la genèse à travers la presse coloniale, les récits australiens, ainsi que ceux de Garnier et Baudoux. La représentation proposée par Mariotti annonce la fin d'un archétype de la réussite coloniale. Qu'annonce cette fin ? Peut-être une appréhension renouvelée de la réalité coloniale et du monde minier. En 1959, alors que Mariotti compose son roman *Daphné*, alors qu'une partie encore minoritaire de l'intelligentsia française a amorcé un vaste mouvement de remise en question du fait colonial qui a en fait débuté dès les années 1930. Un des exemples est ce numéro spécial de la revue *Esprit* paru en 1935 intitulé « Vers l'émancipation des colonies majeures ». Le propos est clair : « (...) toute œuvre coloniale comporte trop d'ombres. D'ailleurs, un pont, une route, un service même amical, se paient, l'indépendance d'un peuple n'a pas de prix »<sup>494</sup>, prévient l'éditorialiste (anonyme). Rien de semblable, à priori, en Nouvelle-Calédonie ; en effet si Mariotti ne pensait pas « l'indépendance d'un peuple », il est évident que sa conscience des « ombres » était forte dès son premier roman où son personnage disait avoir vu « la civilisation coloniale [...] ayant pour attribut une carabine Winchester et une bouteille de rhum »<sup>495</sup>. La démence du prospecteur de *Daphné* en est la dernière illustration.

Bien qu'il n'y ait pas de mine à Farino, Mariotti connaît depuis son enfance cette institution présente dans l'espace public néo-calédonien, et qui tient dans le sigle de la S.L.N. Aussi, pour lui, le travailleur de la mine n'est plus synonyme de danger et de marginalité (à l'instar des bagnards et des évadés de Baudoux). Il est plutôt à l'image de Sylvain dans *Tout est peut-être inutile* (1929) : vêtu de sa blouse d'ingénieur-chimiste. Le pionnier et le prospecteur viennent enfin « d'achever » leur

---

<sup>494</sup> \*\*\* (Anonyme), « Vers l'émancipation des colonisations majeures », *Esprit*, Paris, décembre 1935, p. 404.

<sup>495</sup> *Tout est peut-être inutile*, p. 139.

mythologie, leur histoire peut enfin être présentée comme un point de départ dont les usines fourmillantes de la S.L.N. , le défilé des ingénieurs et des fonctionnaires affairés seraient les heureux et triomphants aboutissements. La publication des premières historiographies témoigne de l'avènement de ces représentations coloniales ; elles sont désormais figées. Ces travaux sont principalement anglophones. En 1942, le journaliste W.G Burchett publie *Pacific Treasure Island*<sup>496</sup>, un texte dans lequel on retrouve le premier récit de l'exploitation du nickel calédonien qui s'étend des premiers prospectus à la fondation de la S.L.N. ; la même année, avec *Pioneer days in New Caledonia*<sup>497</sup> d'Helene Lainé, un « âge pionnier » semble être définitivement reconnu.

Si nous revenons à *Daphné*, Le choix de la double figure gagne un supplément de sens. Le vieux mineur hargneux pourrait laisser la place à un duo formé par un prospecteur poète, un « chercheur » dont la quête ne serait pas motivée par le profit. Ils rivalisent également avec un « inventeur » dont le narrateur nous dévoile le pacte au centre duquel la mine apparaît comme une malédiction. Car une démence ruine progressivement ces deux personnages :

J'appris aussi que le chercheur et l'inventeur avaient fait un troc. En échange du mouvement perpétuel, le chercheur avait donné à l'inventeur une mine, qu'il avait découverte dans l'île.

Oui, curieusement, au contact de l'amateur de pierreries, l'inventeur ce personnage froid et mou derrière ses lunettes glacées, s'était humanisé. Sa froide recherche s'était muée en passion, lui avait donné la chaleur de la vie et cela au moment même où, presque désincarné, il arrivait à un aboutissement mathématique. Lui aussi connut le désarroi, le vide, le désespoir.

Le chercheur et lui échangèrent leur désespoir. Le troc connu de chacun d'eux devint l'inconnu pour l'autre. Ainsi s'enfantent les fausses aurores qui ne sont que des nuits forcloses. Chacun des deux crut pénétrer dans un jour nouveau et plein de promesses, qui, comme toute lumière, conduit aux ténèbres.<sup>498</sup>

La mine apparaît ici comme un mirage né de la rencontre entre deux individualités antagonistes : l'aventurier poète et la « froide recherche » scientifique et industrielle. Car « l'inventeur » cède à une autre forme de folie, celle qui laisse les paysages dévastés, une démence technologique, ponctuée par les explosions de dynamite. Au bout d'un itinéraire à travers le Pacifique, le second prospecteur débarque du navire, car il a enfin trouvé son filon (s'agit-il de sa « Daphné » ?). Avec la complicité de

---

<sup>496</sup> BURCHETT, Wilfried. G. *Pacific Treasure Island, New Caledonia: voyage through its land and wealth, the story of its people*, Philadelphia, David Mc Kay Company, 1942.

<sup>497</sup> LAINÉ, Hélène. *Pioneer Days in New Caledonia*, Nouméa, Imprimeries réunies, 1942.

<sup>498</sup> *Idem*, p. 230.



l'aventurier, « l'inventeur » en prend donc possession. En plus de cette mine, il a également hérité des explosifs nécessaires aux premiers terrassements :

On croirait que si l'on veut faire d'une civilisation une lumière, elle appelle infailliblement les ténèbres. Et les ténèbres l'attirent, tout comme la fleur géante des nuits le fit pour Daphné. Il ne faut point faire d'une civilisation une lumière, si l'on veut qu'elle dure. Non point une lumière, mais une clarté. Une clarté traverse les nuits et se marie au jour.<sup>499</sup>

Reste à savoir si la mine est l'une de ces « clarté(s) » que Mariotti appelle de ces vœux. Quelles « nuits » a-t-elle « travers(ées) » ? Peut-être nous faut-il les chercher dans l'histoire de la colonisation. Et surtout, quelles ténèbres annonce-t-elle ? L'auteur semble procéder ainsi au renversement d'une esthétique et, peut-être, à la recherche d'un équilibre sémiotique. Si l'aventurier poursuit sa quête insensée, si le vieillard sombre dans la folie, la destinée de l'inventeur est, pour le moins, explosive : « L'inventeur, avec sa première charge de dynamite, enflamma la montagne qui explosa et le fit voler jusqu'aux étoiles. »<sup>500</sup> La mine et son défilé d'aventuriers, de prospecteurs, de travailleurs apparaissent ainsi comme le revers de la présence européenne. Dès son premier roman, Mariotti a semblé effrayé de ce que les montagnes de Thio pouvaient suggérer. L'explosion finale dans *Daphné* ne fait que confirmer le pessimisme de l'auteur à propos de l'exploitation minière ; elle n'annonce plus de prospérité. Après ce roman, Mariotti occupe son temps à des fonctions mondaines par certains aspects, notamment à partir de 1962, quand il devient vice-président de la Société des Gens de Lettres de France. En fait, les années 1960 sont celles d'une retraite paisible marquées par la publication du recueil *Sans Titre* en 1966, avant sa disparition en 1975. Son rapport avec la Nouvelle-Calédonie a pu paraître ambigu ; trop petite, trop mesquine, trop éloignée de la France pour stimuler sa créativité, elle a pourtant habité toute son œuvre.

### **3. La mine et la (re)fondation d'une mémoire collective : jusqu'au *Livre du centenaire***

L'œuvre de Mariotti révélait une recherche de sérénité qui contrastait tant avec la révolte d'un Mourot qu'avec l'ironie de Laubreaux. Elle était encore moins concernée par la démarche de réhabilitation que nous avons trouvée chez Baudoux et Nething. Mais surtout, elle semblait, pour la première fois, être animée de réflexions sur une

---

<sup>499</sup> *Idem.*

<sup>500</sup> *Ibid.*, p. 231.

identité européenne en Océanie. Nous pourrions presque évoquer un retour sémantique : l'auteur semble retrouver l'assurance conquérante et les ambitieuses projections de Jules Garnier qui semblaient avoir quitté les chroniqueurs du bagne (ils devenaient, par extension, également ceux de la mine) qu'étaient Charles Malato, Paul Mimande ou Istivie et Seinguerlet. Autrement dit, Mariotti a élaboré son œuvre dans de « vastes triomphes » coloniaux néanmoins ambigus : ceux d'une S.L.N. dont il fustige l'arrogance (qui apparaît à travers ses employés), ou de l'École Indigène qui pourrait aider à dissiper le souvenir de la Révolte Kanak de 1917. Mais le salut vient surtout de la fin du statut de colonie pénale et de la fermeture du bagne, de la victoire des missions sur le « réveil » communiste dans le monde kanak et le rapatriement des grévistes tonkinois depuis 1946 (le dernier convoi de rapatriement quitte la Nouvelle-Calédonie en 1964). Cependant, la liquidation des héritages communiste et bagnard ne semble pouvoir s'achever sans une nouvelle célébration de l'esprit pionnier néo-calédonien qui aiderait à un effacement symbolique.

Nous avons suivi deux mouvements contradictoires dans l'élaboration des représentations de la colonie par des scripteurs successifs, qu'il s'agisse de fonctionnaires militaires, d'ingénieurs, romanciers ou poètes. Avec les romanciers du bagne qu'étaient Istivie et Seinguerlet ou encore Charles B. Nething, la mine était perçue comme hostile et opaque d'une part, et de l'autre, comme élément essentiel de la colonisation. Cette image d'un monde opaque apparaît à partir de la fondation de la S.L.N. en 1880 et est, en partie fixée par les chroniques de Mourot de 1881 à 1884. La mine est alors le lieu de corruptions, de jeux de pouvoir et d'intrigues avec l'administration qui vont jusqu'à paralyser la colonie, c'est, du moins la thèse défendue par ces auteurs. Elle est également perçue comme un lieu hostile pour avoir été le lieu de travail de la population redoutée et marginalisée des « forçats ». Une autre représentation de la mine est pourtant parvenue à se maintenir intacte : celle du pionnier sans lequel la bienfaitrice S.L.N. n'aurait pu naître et enrichir la colonie ; cette image est parfois renforcée par l'idée selon laquelle la S.L.N. aurait participé à la politique de réhabilitation voulue par l'administration pénale. Armé sa pioche, le forçat participe également à l'œuvre du pionnier.

Le « Mot de réponse » dans *La France-Australe* du 14 septembre 1889 semblait avoir définitivement fixé une image positive de la mine et de la S.L.N. jusqu'à ce que

les pages assassines de Laubreaux et les descriptions en filigrane de Mariotti ne viennent la remettre en question qu'à partir des années 1930. Cependant, la publication de *l'Histoire de la Nouvelle-Calédonie*<sup>501</sup> par Clovis Savoie en 1922, premier manuel scolaire néo-calédonien, apportait une nouveauté et devait imposer une image durable de la mine en s'adressant « à la belle jeunesse calédonienne »<sup>502</sup>. Le pionnier était donc devenu la représentation idéalisée du colon français de la Nouvelle-Calédonie et, même le libéré ne pouvait le remplacer du fait de sa marginalité « d'ancien bagnard », d'autant qu'il est déchu de ses droits civiques. Seul le réhabilité pouvait faire oublier son ancien statut à condition de devenir un patron de mine ou propriétaire de station comme dans le roman de Charles B. Nething<sup>503</sup> en 1930. Pour les premiers, la mine s'était alors imposée à nouveau comme le lieu d'une possible réhabilitation.

Jean Mariotti est le premier romancier à intégrer la démarche historiographique et patriotique initiée par l'ouvrage de Clovis Savoie. La fin du pionnier annoncée par Mourot en 1881 n'avait été finalement que temporaire : l'image de pionnier renaît à travers l'enseignement scolaire de l'histoire, se figeant en un récit consacré par l'administration, donc reconnu par une France qui ne semblait concevoir la Nouvelle-Calédonie uniquement en « une terre de bagne » stérile, hostile et médiocre. Précisément, avec Savoie, la mine remplit une double fonction dans la construction de la mémoire patriotique néo-calédonienne : d'abord celle de réhabilitation, c'est-à-dire qu'elle permet d'expliquer la présence des « forçats » (ils sont devenus indispensables à la construction de la colonie), puis vient une démarche salvatrice d'effacement par laquelle la mine et ses pionniers semblent être amenés à constituer le véritable récit fondateur de la Nouvelle-Calédonie. Plus que de réhabiliter, la volonté de Mariotti sera d'abord, en tant que fils de « forçat », d'en dire les souffrances dans ses premiers romans, puis de faire oublier le bagne en privilégiant, notamment dans *Le Livre du Centenaire*, la célébration du geste pionnier qui constitue la toile de fond de son propos.

C'est d'abord l'engagement en 1940 aux cotés des Alliés qui permet d'expliquer la nouveauté des préoccupations esthétiques d'une littérature néo-calédonienne dont

---

<sup>501</sup> SAVOIE, Clovis. *Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances sous les Gouverneurs Militaires (1853-1884)*, Nouméa, Imprimerie Nationale, 1922.

<sup>502</sup> C'est la dédicace de l'ouvrage.

<sup>503</sup> NETHING, Charles B. *Dans l'ombre de Satan à la « Nouvelle »*, Nouméa, Les Éditions du Caillou, Collection Le Bagne Calédonie, (1930), 1980.

les manifestations sont alors rares. À travers Mariotti, la Nouvelle-Calédonie clame sa fierté et son identité française. Évidemment, l'engagement de Mariotti le pousse à témoigner de cette fierté, mais plus encore, à raconter son île natale. Avec humour, l'historien Benedict Anderson explique les origines de ce processus discursif :

Par leur nature même, tous les profonds changements de conscience s'accompagnent d'amnésies caractéristiques. De ces oublis, dans des circonstances historiques spécifiques, naissent des récits. Quand on a éprouvé les changements physiologiques et émotionnels de la puberté, il est impossible de se "remémorer" la conscience de l'enfant.<sup>504</sup>

Pour la Nouvelle-Calédonie née après la Seconde Guerre Mondiale, refaçonnée par la présence de troupes alliées, les règles d'élaboration des récits nés de « profonds changements de conscience » obéissent paradoxalement à cette même loi du retour que nous avons signalée avec Mariotti. La colonie chercherait donc à oublier une enfance, ainsi, comme *Le Moniteur* durant les premières années de la colonisation, la presse semble poursuivre un récit univoque relayé cette fois par le quotidien *La France-Australe*. Les chemins vers la littérature y sont-ils à nouveau tracés dans des chroniques et articles ? Il va de soi que les moyens ont changé après la guerre et peut-être depuis que, grâce à Mariotti, la Nouvelle-Calédonie a effectué une percée très modeste dans le paysage littéraire français depuis les années 1930.

La première littérature que nous avons explorée était animée par le souffle épique colonial auquel s'est ajoutée la vocation de critique sociale caractéristique du journalisme français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il en va autrement pour cette première moitié de XX<sup>e</sup> siècle qui a progressivement permis à l'île d'apparaître autrement qu'à travers la violence du bagne ou les spéculations coloniales, l'explosion du nickel ayant focalisé toutes les attentions. Si l'époque virile des pionniers peut difficilement apparaître comme une « enfance » de l'île, il est évident que, depuis Mourot (qui a expliqué la fin des pionniers par l'ingratitude et la prédation de la Métropole envers sa colonie) le monde de la mine cherche, non seulement, à renouveler son discours, mais à en initier de nouveaux. C'est ainsi que Baudoux et Mariotti ont expliqué la fin de l'époque pionnière : une partie de la population de l'île, « libérée » de l'infamie du bagne et forte des succès du nickel, cherche une forme de reconnaissance. Déjà, pour les deux auteurs, le temps des pionniers — celui de leurs pères symboliques — a été fondateur de la Nouvelle-Calédonie qu'ils ont entrepris de décrire. Car ce qui semble

---

<sup>504</sup> ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte/Poche, (1983), 2002, p. 204.

implicitement admis et formulé dans leurs œuvres respectives, est avant tout l'existence d'un âge pionnier de la Nouvelle-Calédonie. Tous deux représentent deux étapes dans la reconnaissance de cette époque (qui est également une nouvelle appréhension de la temporalité coloniale) et, de fait, l'idée que la Nouvelle-Calédonie « se réalise » enfin.

Cependant, si l'on s'interroge sur le véritable impact des œuvres de Mariotti en Nouvelle-Calédonie, quelques éléments nous incitent à une certaine modération. Son œuvre, entièrement élaborée, en France est, du fait des recherches formelles de Mariotti, est exigeante et peu diffusée dans son île natale. C'est vraisemblablement la commande du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie, le *Livre du centenaire*, qui a été son livre le plus diffusé dans l'île ; il a donc eu une influence immédiate sur la scène littéraire locale. Les derniers paragraphes du *Livre du centenaire* montrent le travail d'effacement et de refondation mémorielle effectué à partir de la célébration des pionniers et de l'engagement auprès des forces alliées :

Tous ces paysages sont vrais, aussi vrais que la boîte de conserves, les ornières de la route, la tôle ondulée, l'homme prospère qui passe dans sa Jeep, le fonctionnaire qui calcule son rappel de solde et le Canaque qui fredonne : « Je veux revoir ma Normandie, c'est le pays qui m'a donné le jour. »<sup>505</sup>

La Nouvelle-Calédonie n'est plus une colonie pénitentiaire agitée de révoltes « indigènes ». La colonisation a fait son œuvre : « le Canaque qui fredonne » pour la France est une image autrement moins inquiétante que celles des *pilou*, des révoltés que l'on retrouvait dans les chroniques du XIX<sup>e</sup> siècle, ou des adhérents au P.C.C. Aussi, le Nouméen n'est plus le bagnard redouté ; c'est un vaillant patriote au volant de « sa Jeep » héritée de l'U.S Army. La quiétude décrite par Mariotti en 1953 est le point d'orgue d'une vaste réinvention d'une image entamée par Baudoux au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas anodin qu'elle se finalise à travers un livre de promotion patriotique ; la Nouvelle-Calédonie cherche à montrer qu'elle a participé au triomphe de la France. Comme Baudoux a pu faire le bilan de cette époque, renversé et célébré ce qui en faisait parfois une honte (le bagne, le *blackbirding*, les métis etc.), en 1953, Mariotti se livre à l'inventaire de ses forces.

---

<sup>505</sup> *Le Livre du Centenaire*, p. 105.

Toutefois, cette notion d'âge pionnier néo-calédonien est définie pour la première fois dans le texte *Pioneer day in New Caledonia*<sup>506</sup> qu'Hélène Lainé publie en 1942 à Nouméa. La publication d'un ouvrage en anglais s'explique par ce qu'était Nouméa en 1942 : pas moins de cinquante mille soldats de l'U.S. Army, ainsi que des contingents australiens et néo-zélandais, stationnaient sur une terre française du Pacifique qui leur était, en fait, inconnue. Avec *Pioneer Day in New Caledonia*, Hélène Lainé rend hommage à ceux qu'elle présente comme les premiers bâtisseurs de la colonie et encourage les « braves » actuellement postés dans toute l'île. La publication de l'ouvrage semble également relever d'une initiative militaire et administrative, puisqu'il s'agit de la traduction d'un texte en français réalisée avec le concours du traducteur accrédité par l'U.S. Army<sup>507</sup>. L'épigraphe d'Hélène Lainé confirme cette hypothèse Nous pouvons lire sur la page de titre de l'ouvrage : « Edited and translated by H.E.L Priday, accredited correspondent with United Nation Forces in New Caledonia »<sup>508</sup>. Surtout, cette reconnaissance des « Pioneer days » par Lainé correspond à une « opération historique » que Paul Ricoeur décrit « comme une *dé-distanciation*, une *identification* avec ce qui jadis fut »<sup>509</sup>. Il s'agit donc d'ajouter à la connaissance de la colonisation et particulièrement de la mine la « connaissance historique » afin que, selon Ricoeur, « les constructions de l'imagination opèrent la "réeffectuation" du passé »<sup>510</sup>. Ainsi, en adoptant une démarche historiographique, Lainé semble compléter le projet poétique élaboré par Baudoux dans ses nouvelles et poèmes, ou encore, par Savoie et son manuel scolaire, c'est-à-dire : restituer à son présent, à ses contemporains et aux soldats alliés en poste dans l'île, l'énergie, le courage et la détermination venus du passé historique des pionniers. Faisant œuvre de mémorialiste, Lainé est animée par ce que Ricoeur décrit comme un « sentiment de dette à l'égard du passé »<sup>511</sup>.

Dans sa forme, *Pioneer Day in New Caledonia* est, en effet, une autobiographie familiale, un hommage mêlé d'historiographie. Hélène Lainé situe les débuts de son

---

<sup>506</sup> LAINÉ, Hélène. *Pioneer Day in New Caledonia*, Nouméa, Imprimeries réunies, 1942.

<sup>507</sup> De même, l'exemplaire (issu des archives personnelles de Patrick O'Reilly) consulté au Centre Culturel J.M Tjibaou, pour les recherches comporte le sceau de « G.E TOMLINSON, Lieutenant Colonel, U.S.M.G ».

<sup>508</sup> L'auteur précise que l'ouvrage est publié: « With the kind permission of the Island Command » et elle le dédie également « (...) to the men of the United States, Australia and New Zealand armed forces who are playing their part in the defence of New Caledonia and the South West Pacific ».

<sup>509</sup> RICŒUR, Paul. *Temps et récit, t.3*, Paris, Seuil, Points, Essais, 1985, p. 256.

<sup>510</sup> *Ibid.*

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 255.

récit dans l'Irlande de 1850 où se situent une partie des origines maternelles de l'auteur qui reprend, ensuite les mémoires du Capitaine Henri Riviere qui a conduit la répression de la Révolte de 1878, c'est également l'époque où son père, Commandant de la Marine, arrive en Nouvelle-Calédonie. La période est perçue comme une première pacification de la colonie. Le texte s'achève avec le départ du Bataillon du Pacifique en 1940. Ainsi, les jeunes soldats des troupes alliées découvrent une terre patriote et attachée à un héritage culturel pionnier dont nous avons montré les liens avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis ; y compris lorsqu'elle fait le récit de l'inauguration de la première liaison aérienne entre Paris et Nouméa en 1932, l'auteur rend hommage à ces pionniers :

Nowadays the numerous travelers on this, the main colonial route out of Noumea, see from afar the monument that they opened – white wings of stone spread over a ball representing the globe.

But I, who pen these lines, look far back beyond the wings, see the shades of beloved pioneers haunting the soil where once they lived and struggled with the hope, only today realized, that through them and their sacrifices would arise a colony, New Caledonia, worthy of the name.<sup>512</sup>

*Pioneer Day in New Caledonia* ne contient aucun chapitre sur l'histoire minière de la colonie et l'épopée du nickel. Les expéditions de Garnier, l'œuvre d'Higginson, ou encore, création de la S.L.N. sont absentes d'un ouvrage consacré aux pionniers. Lainé a surtout voulu rédiger un hommage familial. Celle-ci a essentiellement vécu dans le monde des fonctionnaires militaires de l'Administration coloniale qui n'assistaient aux changements économiques de l'île qu'en témoins éloignés. Son approche se veut cependant beaucoup plus « touristique », puisqu'il s'agit de présenter la colonie aux soldats alliés, l'auteur consacre un chapitre à Nouméa en 1939, c'est-à-dire : à la colonie prête à s'engager. Et en 1939, Nouméa « donne l'impression d'un village français du Midi transposé dans le Pacifique »<sup>513</sup>. En plus de son patriotisme, la Nouvelle-Calédonie se distingue également par une histoire économique dense et dynamique, qui fait honneur à cet esprit pionnier. Le texte prend alors des allures de guide touristique ; après avoir énuméré les lieux incontournables de la capitale, Lainé propose un résumé :

These and the mining personnel whom one meets, remind one that along the coasts the centres of Thio, Voh, Tiébaghi and Néhoué are actively exploiting the country's chief source of wealth. After chromite and nickel, cattle, breeding are a major occupation, more important than husbandry for breeders have not to contend as have agriculturalists with Australian supplies. Coffee growing,

---

<sup>512</sup> LAINÉ, Hélène. *Pioneers Day in New Caledonia*, Nouméa, Imprimeries réunies, 1942, pp. 21-22.

<sup>513</sup> « Overseas visitors landing in Noumea in 1939 get the same impression, that here is a French town of the Midi translated in the Pacific. » LAINÉ, Hélène. *Pioneers Day in New Caledonia*, p. 91.

however, is well established, and often brings in a fair income. A timber company is exploiting the kauri and other forests of the south.<sup>514</sup>

La mine apparaît ici comme la récompense évidente de la quête de ces pionniers qui avaient voulu bâtir une colonie viable. Il n'est plus question de s'attarder sur la désolation des paysages ou les terres généreuses des « petites montagnes » de Baudoux. Lainé nous dit qu'elles sont encore là, disponibles pour l'exploitation du bois et la culture du café qui ne sont, après tout, que de formidables déclinaisons de l'exploitation majeure du minerai. La Nouvelle-Calédonie est présente, prête à libérer la patrie, ceci, grâce à l'œuvre des pionniers. Mariotti adopte cette approche historique dans son *Livre du Centenaire* en 1953. Si *Pioneers Day in New Caledonia* n'est pas mentionné dans la bibliographie de Mariotti en 1953, ce livre témoigne d'un nouveau regard sur l'histoire de la colonisation dont les effets vont peut-être influencer la production littéraire à venir en Nouvelle-Calédonie.

À l'occasion du centenaire, « Collier Blanc » se rappelle également au souvenir des Néo-calédoniens en publiant *Les Morceaux Calédoniens*, un recueil des poèmes qu'il a publiés dès 1912 dans la presse locale. Antoine Soury-Lavergne scrute la colonie depuis plusieurs décennies. Colon dévoué, c'est en poète qu'il commente l'évolution de l'agriculture, se préoccupe des progrès de l'économie et de l'avenir de la colonie. Témoin privilégié, il est un exemple de réussite de la colonisation Feillet, il a vécu l'engagement de la colonie au cours des deux guerres, les dernières heures de la transportation, l'arrivée des premiers engagés asiatiques ainsi que la fermeture du bagne. Le recueil contient des écrits publiés entre 1912 et 1950 accompagnés de photographies de paysages de brousse, de la stèle de Balade, ou encore du barrage de Yaté etc. Soury-Lavergne a consacré un poème à chacun de ces lieux.

Bien qu'elle ne contienne qu'une strophe dédiée à la mine, l'œuvre de Soury-Lavergne permet de suivre la construction, l'évolution et le renouveau de la « conscience coloniale » en Nouvelle-Calédonie. Le patriotisme triomphant qu'exprime Mariotti depuis son exil parisien semble même pouvoir y trouver son origine, voire ensuite, un écho, mais rien n'atteste d'une lecture mutuelle entre les deux auteurs. Cependant, en posant le temps des pionniers comme fondateur, le portrait de la Nouvelle-Calédonie composé en près d'un demi-siècle par Soury-

---

<sup>514</sup> *Ibid.*, p. 91.



Lavergne place toujours la mine comme la fondation idéalisée d'une colonie dont l'avenir ne peut être que brillant et admirablement patriotique. Car, même quand la France est plongée dans la guerre, la Nouvelle-Calédonie de Soury-Lavergne — que l'on découvre à travers ses « chants patriotiques et géorgiques »<sup>515</sup> — reste sereine, témoigne de cette fidélité qu'il n'aura cessé de célébrer jusqu'en 1959.

Quand Mariotti célèbre dans le temps des pionniers celui où son île, voire son Océanie, a « vu le jour », c'est avec quelques nuances et mises en garde ; il se montre même parfois pessimiste. Il annonce en 1953 que « L'ère des pionniers est à peu près révolue. Celle de l'ordonnement des valeurs commence »<sup>516</sup>, confirmant l'approche de Lainé et sa reconnaissance des « Pionniers days » dans le récit collectif de l'île. Le « travail d'historien », tel que le décrit Paul Ricoeur (commentant les thèses développées avant lui par Hayden White dans *Metahistory*<sup>517</sup>), a donc rejailli dans l'espace public, c'est-à-dire que la « structure narrative » de ce récit collectif du pionnier a enfin été assimilée comme « un “modèle”, une “icône” du passé, capable de le “représenter”<sup>518</sup>. Lorsqu'ils écrivaient leurs chroniques et nouvelles, Mourot puis Baudoux ont été les témoins et acteurs de cette « ère » que Mariotti dit être « révolue » en 1953. Ils ont pu observer ces hommes dont l'action a été, par une opération de mimétisme discursif clairement identifiable dans la presse coloniale à partir de la publication des poèmes de Closquinet en 1863, puis du *Voyage* de Garnier en 1867. En 1872, les *Chroniques du Diahot* tracent les premières lignes du motif du pionnier dans l'espace public colonial en retraçant une filiation mythique avec les ruées précédentes des États-Unis ou d'Australie. Ils ont donc été nommés « pionniers » et les auteurs ont voulu les présenter comme de véritables frères d'armes des pionniers californiens ou australiens. Mariotti appartient à la génération nourrie par ces récits pionniers et « l'ordonnement des valeurs » qu'il appelle de ses vœux en 1953, consisterait donc à adopter définitivement le pionnier comme mythe fondateur, donc, d'en faire le dépositaire des valeurs de courage que l'engagement de la Nouvelle-Calédonie auprès des Alliés aurait rendu visibles et qui préside à un destin grandiose où les réussites de l'exploitation minière sont déterminantes.

---

<sup>515</sup> SOURY-LAVERGNE, Antoine. *Les morceaux calédoniens*, Nouméa, Grain de Sable, Témoignage, 1998, p. 7. (Il s'agit de la Préface rédigée par l'auteur en 1953).

<sup>516</sup> *Le Livre du centenaire*, p. 90.

<sup>517</sup> Cf. WHITE, Hayden. *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, London, John Hopkins University Press, 1973.

<sup>518</sup> RICCEUR, Paul. *Temps et récit, t.3*, Paris, Seuil, Points, Essais, 1985, p. 274.

C'est la raison pour laquelle la représentation offerte par Mariotti dans sa « commande » institutionnelle *Le Livre du Centenaire* mêle lyrisme patriotique, données économiques et démarche historiographique. Voici comment Mariotti décrit un paysage qui raconte l'histoire et les réussites de la mine :

Aujourd'hui des usines et des hauts-fourneaux ont été édifiés à Nouméa, Thio et Yaté. L'équipement est moderne. Le nickel est traité sur place et expédié sous forme de gueuses nommées mattes.

À la mine, le matériel mécanique a pratiquement remplacé l'ancienne main d'œuvre asiatique.

[...]

Malgré cette croissance rapide, la Nouvelle-Calédonie n'avait peut-être pas atteint l'âge de la majorité.

La dernière guerre, la campagne malheureuse de 39-40, l'invasion de la France, la capitulation, mirent pour la première fois le petit pays aux prises avec des responsabilités "d'adulte". Il s'en tira avec beaucoup de gloire.

Comme il a été dit, la tradition d'honneur et de fidélité est fortement enracinée dans le pays. Les Calédoniens de 14-18 firent plus que convenablement leur devoir. Les citations individuelles et collectives en témoignent.<sup>519</sup>

Ainsi, le « portrait historique » que compose Mariotti apparaît comme la célébration d'une indéfectible « fidélité » à la France et l'auteur rappelle qu'elle s'est déjà manifestée pendant la Guerre 14-18. L'historiographie est, en 1953, une démarche encore neuve dans la colonie, mais plus encore, la sollicitation d'un écrivain-poète pour l'accomplir pourrait être révélatrice d'une recherche collective de cohésion et de fondation déjà initiée par Lainé en 1942. Cependant, le cas de Mariotti est singulier par la rencontre de genres (poésie, roman et histoire) qu'il semble orchestrer. *Le Livre du Centenaire* apparaît donc comme la recherche d'un ton nouveau, l'intention d'introduire du lyrisme avant d'entamer l'écriture de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie selon un genre<sup>520</sup> particulier.

Il existe en effet, selon l'historien Hayden White, une « imagination historique » de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle — l'époque fondatrice du mythe du pionnier néo-calédonien — qu'il est possible de reconstituer à travers ses chroniques, ainsi que ses différents récits, et dont l'écriture emprunte ses codes à des genres littéraires tels que la « romance », la « tragedy », la « comedy » et la « satire ». Toujours selon White, il faut également tenir compte de figures de rhétorique comme la métaphore, la synecdoque et l'ironie : il y avait, en effet, du comique et de la satire dans « Les Aventures

---

<sup>519</sup> *Ibid.*

<sup>520</sup> Cf. WHITE, Hayden. *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, London, John Hopkins University Press, 1973, §Theory of tropes, p. 31.

d'Anacharsis Robinet » et dans l'annonce de la fondation de « Bamboozle Company », mais également du tragique dans le « Les Chroniques du Diahot » et de la romance dans les nouvelles de Baudoux. Mariotti peut-il revendiquer cet héritage scripturaire ? Nous pourrions voir dans son œuvre et son appréhension de l'histoire de la Nouvelle-Calédonie une transition progressive entre la romance et la tragédie, la satire, et l'épopée. *Le Livre du Centenaire* obéit donc à une démarche explicative. Mariotti chercherait à combler un vide dans le « récit historique collectif » de la Nouvelle-Calédonie, plus encore : à compenser l'humiliant héritage du bagne. Nous verrons que Mariotti n'efface, ni ne transforme, mais réduit et résume l'époque du bagne. C'est le monde minier qui, dans *Daphné* où la figure du pionnier est « tragiquement moquée », qui marque le changement le plus profond en termes de perception historique. De nouvelles questions s'imposent ainsi, non seulement à Mariotti, mais également à d'hypothétiques « successeurs ». C'est à partir de ce moment que semblent s'élaborer une partie des fondations de la prochaine littérature néo-calédonienne.

*Le Livre du Centenaire* doit satisfaire une plus grande ambition du point de vue collectif. Comment en 1953, fort d'un nouveau patriotisme, le poète Mariotti choisit-il de raconter l'histoire de sa terre et, singulièrement, celle de la mine ? Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, la tragédie s'impose et, comme nous avons également pu le voir dans *Daphné* en 1959, le souffle épique se retrouve également. Le poète-historien « épure » donc son propos : le pathétique du bagne est oublié, il ne reste, dans le cas de l'histoire de la mine, que le grandiose des prospectes, des brevets obtenus et des avancées techniques. L'auteur procède à donc un résumé qui se veut salvateur : le bagne (qu'il a pourtant déjà exploré dans *Remords*) et les « contrats de chair humaine » ont déjà fait l'objet de quelques paragraphes. Le passé pénal ne saurait être évoqué trop longuement. La Nouvelle-Calédonie avance et c'est ce que Mariotti veut surtout montrer :

Nous ne reprendrons pas ici l'historique de la transportation. Toute œuvre est affaire de proportions. En ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, la littérature consacrée au bagne forme une masse beaucoup trop considérable par rapport aux autres sujets. L'équilibre est rompu. Il convient de le rétablir.

Qu'il nous suffise de dire que le dernier convoi aborda voilà soixante ans déjà.

Depuis longtemps l'île Nou n'existe plus. La petite île qui ferme la baie est devenue Nouville ; un quartier de Nouméa. Un service régulier de vedettes assure les communications aux heures de bureau ou d'atelier. Les prochaines années verront se réaliser le projet déjà établi pour relier l'île à Nouméa par un pont ou un bac transbordeur.<sup>521</sup>

---

<sup>521</sup> *Ibid.*, pp.83-84.

S'agit-il de l'une de ces « amnésies caractéristiques » signalées par Anderson qui se manifestent au moment d'écrire la première « biographie d'une nation »<sup>522</sup> ? Mariotti répond que le sujet aurait été traité avec excès ou peut-être avec complaisance, il affirme donc choisir et porter l'attention sur d'autres aspects d'importance autrement plus cruciale dans l'histoire de l'île comme l'œuvre pionnière dont il faudrait, si l'on se place dans sa perspective, surtout retenir la ténacité et l'ingéniosité de Paddon, l'enthousiasme de Garnier et l'audace d'Higginson. Il ne résulterait du bague qu'une somme d'écrits injustement dense qui mérite surtout d'être oubliée : soit les œuvres d'Istivie et de Seinguerlet, de Nething, voire de Baudoux. Les illustrations du *Livre du centenaire* peuvent également être considérées comme la preuve manifeste d'une volonté de renouveler l'image de l'île ; si l'on tient compte de l'occurrence du terme « moderne » dans les légendes, en particulier dans les clichés des installations minières<sup>523</sup> ou, des rues et des nouveaux batiments résidentiels de Nouméa.

Sous un prétexte de méthode et « d'équilibre », il traite de ce qui, selon lui, mène la Nouvelle-Calédonie vers la modernité, dans le cas de l'île Nou ; « un service régulier de vedettes (présent) aux heures de bureau » (Nouméa apparaît ici comme une ville aussi active que celles de sa Métropole) et le projet de construction d'un pont. La mine est ici comme un révélateur : elle a d'abord véritablement impulsé la colonie, et lui permet en 1953 de participer au concert de ce « monde du Pacifique » qui, d'après le trajet historique que nous propose Mariotti, serait exclusivement né du geste colonial. Politique et économie se mêlent dans sa démonstration ; 1866, l'année de l'autonomie administrative, est, selon lui, fondatrice et suffit à faire oublier les échecs et les hésitations de la première décennie de la colonisation. Il procède également à de véritables ellipses temporelles qui le mènent de la « campagne malheureuse de 39-40 » à la Première Guerre Mondiale, pour enfin le ramener à 1940 et à l'engagement d'une population auprès des Alliés ceci, après avoir énoncé les avancées techniques et les succès de l'industrie minière.

Vue ainsi, la Nouvelle-Calédonie de 1953, n'aurait eu à se défaire que d'un seul archaïsme : l'engagement de la « main d'œuvre asiatique » glorieusement suivi par le « matériel mécanique » qui fait oublier les grèves qui ont pu perturber l'activité

---

<sup>522</sup> ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte/Poche, (1983), 2002, p. 204.

<sup>523</sup> *Ibid.*, pp. 236-238.

minière. Les bulldozers sont heureusement arrivés, dès 1942, avec les cent cinquante mille soldats de l'U.S Army déployés dans l'île. Le stationnement des troupes U.S a été un bouleversement — au moins égal à celui de la Guerre — dont les auteurs ont proposé un récit univoque en l'associant au grand récit collectif pionnier. Le patriotisme peut évidemment expliquer ce renversement symbolique et la redondance de ce récit dans les premières pratiques historiographiques en Nouvelle-Calédonie. Voici le résumé que l'on peut faire de la Nouvelle-Calédonie de la Seconde Guerre Mondiale : l'île dont les habitants ont constitué le bataillon du Pacifique, sert également de base aux forces Alliées étasunienne, australienne et néo-zélandaise ; aux « libérateurs ». Avec Mariotti, la présence américaine est synonyme d'un grand réveil : elle a permis la métamorphose d'une ancienne colonie en un lieu serein et confortablement placé dans la course du progrès technique.

Cette présence a également modifié un aspect fondamental de la vie des Kanak encore régie par l'Indigénat, que Mariotti met en lumière à travers des descriptions pittoresques. « En juillet 1944, en plus de 54 indigènes de Houailou employés aux travaux publics, 308 l'étaient par l'armée américaine »<sup>524</sup> rappelle l'historien Michel Naepels. Employés à Nouméa, à la plaine des Gaïacs à Bourail et sur les différentes bases américaines, une génération de Kanak découvrait le travail salarié et pouvait évoluer, en dehors du régime de l'Indigénat et échapper à l'obligation du travail forcé et de l'impôt de capitation. Les contacts avec les troupes U.S, ainsi que cette nouvelle mobilité, même partielle et temporaire, ne tardent pas à avoir des conséquences politiques, à créer une nouvelle perception de l'espace social et à sédimenter de nouveaux discours sur la colonisation, donc sur la mine. Cette nouvelle parole est d'abord relayée à travers l'adhésion au P.C.C, mais sa portée ne sera véritablement visible qu'à partir des actions menées dans les années 1970. Interrogeons : pourquoi le romancier s'est-il tenu à la présence des troupes uniquement en tant qu'événement historique, sans interroger ou signaler ses conséquences sur le régime colonial ? Il faut évidemment considérer, dans le cas du *Livre du centenaire* en 1953, la volonté de neutralité politique et les contraintes (de « vulgarisation » historiographique) d'une commande institutionnelle.

---

<sup>524</sup> NAEPELS, Michel. *Histoire de terres Kanakes*, Paris, Belin, Socio-Histoire, 1998, p. 221.

Dans *Le Livre du Centenaire*, il situe la légende des pionniers, par contre, dans un énoncé où la présence des Alliés et le ralliement de la Nouvelle-Calédonie, apparaissent comme une preuve que les pionniers ont effectivement laissé le courage et la bravoure comme héritages. La Nouvelle-Calédonie de Lainé et Mariotti a donc trouvé ses pères fondateurs. C'est le message adressé aux soldats alliés que Mariotti n'a fait que confirmer en 1953 : ils étaient accueillis sur une terre fondée par les « braves » pionniers de la mine. Lainé puis Mariotti ont donc inventé une nouvelle « langue commune » au sens où Jean Starobinski la conçoit, c'est-à-dire : comme « un tissu de mythologies, un code truqué dont profite le pouvoir »<sup>525</sup>. Ainsi, poussés, comme Lainé par le patriotisme, ou, dans le cas de Mariotti, répondant à une commande, les auteurs ont ajouté une nouvelle valeur au pionnier néo-calédonien. Ils ont choisi d'expliquer le patriotisme par un lien entre la ténacité de leurs aïeux pionniers et l'engagement de leurs contemporains, ceci, aux dépens de la réalité historique<sup>526</sup>.

Au lendemain de la guerre et de cette présence américaine, seule la présence asiatique est questionnée en termes politiques chez Mariotti : plus particulièrement, la présence japonaise — celle qui évoque l'ennemi repoussé dans une grande célébration du patriotisme et du progrès — est vécue comme un héritage négatif. C'est à nouveau la mine qui est questionnée : cette présence japonaise pourrait mettre en péril l'économie de la colonie. Selon Mariotti, la Nouvelle-Calédonie aurait, en partie, payé le prix d'une politique de peuplement inadaptée dont il propose un portrait historique peu équivoque lorsqu'il explique la présence des Japonais venus pour le travail minier :

---

<sup>525</sup> STAROBINSKI, Jean. *Montagne en mouvement*, Paris, Gallimard, Folio Essais, (1982), 1993, p. 567.

<sup>526</sup> Un récit semble avoir dominé, encouragé par la fierté patriotique. La présence des troupes de l'U.S. Army a également été une source de tensions et à l'origine de bouleversements. Si la presse locale s'enthousiasmait de la présence alliée, les correspondances entre l'administration coloniale et les officiels militaires étudiées par l'Historien australien Stephen Henningham laissent apparaître un autre récit de cette période : « In fact, tensions emerged between the French administrations and the United States forces, many European New Caledonians had reservations about the American presence, and French officials and some New Caledonians were anxious over the longer-term intentions and ambitions with respect to New Caledonia. »

« En fait, des tensions entre l'administration françaises et les forces américaines ont émergé, beaucoup d'Européens néo-calédoniens avaient des réserves quant à la présence américaine, et les officiels français ainsi que quelques néo-calédoniens étaient anxieux à propos des intentions et des ambitions à long termes à propos de la Nouvelle-Calédonie » (T.d.a) HENNINGHAM, Stephen. « The French administration, the local population, and the American presence in New Caledonia 1943-44 », *Journal de la Société des Océanistes*, n°98, Paris, 1998.

Avant la guerre, les Japonais avaient réussi une lente et patiente infiltration. Les commerçants, coiffeurs, pêcheurs, manœuvres, photographes n'étaient certes pas tous des officiers ou des samouraïs, mais ce qui paraît légende n'approche même pas la vérité. Qui connaît le fanatisme et la ténacité des Japonais pourra imaginer de quoi se composait une population en apparence inoffensive.

Quinze années plus tard, les Japonais s'emparaient du Pacifique sans tirer un seul coup de canon.

Ce peuple posera un des grands problèmes de l'avenir immédiat. Alors que les Mélanésiens et les Polynésiens ont eu, de toute éternité, la sagesse de limiter les naissances, la population japonaise augmente dans des proportions vertigineuses (de quoi fonder chaque mois, une ville de moyenne importance). Depuis la guerre, ils ont été refoulés. On trouve cependant encore trace de leur passage.<sup>527</sup>

La guerre a, non seulement, permis à la colonie d'affirmer son patriotisme, mais elle a également permis de se défaire d'un ennemi silencieux. Cependant, Mariotti ne mentionne pas que les Japonais présents sur l'île ont été soumis à d'autres conditions de recrutement que « les Indochinois et les Indonésiens ». Il sacrifie non seulement au traditionnel fantasme colonial de la révolte sournoise d'un peuple (que l'on avait vue ainsi dès son premier roman) et se réfère à l'idée d'un patriotisme salvateur qui aurait permis de moderniser une île, aurait aussi aidé à se défaire des tares coloniales (comme « l'obligation » de l'engagement de la main d'œuvre asiatique) et donc surtout à valoriser le principal atout économique : les minerais. Le propos de Mariotti pourrait être résumé en deux phrases : à la mine, « l'équipement est moderne » et il est important de connaître la « qualité hautement française de la population ». La Seconde Guerre Mondiale, telle qu'elle a été vécue par Mariotti semble avoir révélé une cohésion jusqu'ici inconnue de l'île où « Blancs et Noirs s'unirent » et « les *broussards* s'étaient unis aux Nouméens pour (...) demeurer des Français libres ». Il faut également souligner que la mue a été spectaculaire pour les autres colonies françaises du Pacifique ; elles sont brusquement apparues, d'abord aux yeux de leur Métropole, mais peut-être également du monde.

Pendant la guerre, les hangars surgissent dans l'île et, surtout, le nickel participe directement à la constitution des stocks d'armements et d'équipements militaires, la présence des bâtiments de guerre alliés est constante sur les quais de Nouméa et sa baie, lieu hautement stratégique, est protégée d'éventuelles incursions japonaises par un champ de mines sous-marines. La Nouvelle-Calédonie est donc devenue un espace incontournable et indispensable aux Alliés. Il n'est pas surprenant de retrouver, sous la

---

<sup>527</sup> *Ibid.*, pp. 96-97.

plume de Mariotti, la métaphore d'Anderson selon laquelle l'évolution d'une nation serait comparable au développement humain. C'est en réalisant sa propre unité et en participant à cette unité mondiale contre l'ennemi que « la Nouvelle-Calédonie (...) atteint l'âge de la majorité ». Cette « réussite » — la confiance acquise et la participation à la libération de la Patrie — semble entièrement due à la mine, elle consiste en la réalisation d'une étape ultime et décisive : l'entrée dans un nouvel espace, la pleine expression d'un « caractère (...) français » qui semblait presque interdite à l'ancienne colonie pénitentiaire. L'enjeu est donc de retrouver ces récits, de saisir comment la Nouvelle-Calédonie se représente sa propre histoire et, surtout, de déterminer la place occupée par le monde de la mine. Ce rapprochement avec la France ressemblerait presque à une reconnaissance ; la réalisation du vœu implicitement formulé par Baudoux et Nething durant les précédentes décennies.

En fait, avec son *Livre du centenaire*, Mariotti semble avoir essentiellement rempli cette fonction et répondu à une nécessité quasi-ontologique du colon néo-calédonien du XX<sup>e</sup> qui, à cause de la pesante image du bagne, n'avait jamais vraiment pu totalement revendiquer sa participation à l'œuvre coloniale française. Ajoutant de l'ironie à la réflexion de Ricœur sur les « identités narratives », les observations d'Hayden White sur ce processus discursif nous invitent à une certaine méfiance. Selon lui, « (t)he notion that sequences of real events possess the formal attributes of the stories we tell about them could only have its origins in wishes, daydreams, reveries »<sup>528</sup>. Au lendemain de la Seconde Guerre, et encouragée par les succès grandissants du nickel, la Nouvelle-Calédonie, à travers Mariotti, se rêve, ou plutôt, reformule son utopie de colonie prospère. Elle est même encouragée en cela par les institutions politiques, puisque l'auteur a répondu à une commande.

Il est alors inutile de préciser ce qu'elle représente à partir du *Livre du centenaire* : sa population fidèle et patriote est consciente et fière de ses atouts. Ce positionnement politique, à l'origine de nouveaux discours, semble pouvoir être initiateur d'une littérature à venir. Si, selon Jacques Derrida, « l'avenir ne peut

---

<sup>528</sup> « La notion selon laquelle les séquences d'événements réels auraient les mêmes attributs formels que nous racontons, ne peut tirer ses origines que de souhaits, chimères, rêveries » (T.d.a) WHITE, Hayden. *The Content of the Form*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1990, p. 24.



s'anticiper que dans la forme du danger absolu »<sup>529</sup>, la Nouvelle-Calédonie, telle que Mariotti nous la présente en 1953 – triomphante et dévouée à sa patrie – semble échapper à cette observation. Rappelons que l'exigence d'un discours policé pèse sur la commande institutionnelle qu'est *Le Livre du Centenaire*. Il ne comporte aucune mise en garde, aucune inquiétude ; la Nouvelle-Calédonie n'aurait qu'un horizon serein. Une des dernières phrases du texte pourrait être considérée comme un balisage dont le point de départ serait 1953 :

La Nouvelle-Calédonie arrive au second rang pour la production mondiale du nickel. L'industrie du chrome, en plein essor, a fait ces dernières années un bond de géant.

Pour répondre à ces nécessités industrielles, des transbordeurs et des embarcadères ont été aménagés, des aérodromes construits.<sup>530</sup>

Tout en répondant aux exigences d'un guide touristique en faisant apparaître certains aspects pittoresques et exotiques de la Nouvelle-Calédonie, Mariotti rappelle, sur un ton presque scolaire, que l'île est avant tout une terre française lancée dans la course au progrès et à l'excellence industrielle. Ce serait pourtant vite accuser l'auteur d'optimisme borné et de naïveté. C'est dans son dernier roman, où le « danger » se dessine dans le tonnerre des explosions de dynamite et sous la froideur d'un inventeur, que Mariotti multiplie les mises en garde. En 1959, dans *Daphné*, le temps pionnier semble vouloir se prolonger indéfiniment et ceci, pour le pire. Le personnage du mineur usé que l'avidité pousse à dynamiter tous les massifs montagneux qu'il rencontre en est la plus effrayante représentation. Mais l'ultime propos de Mariotti aura été l'énigmatique avertissement dans son roman *Daphné* en 1959 : l'image d'une île livrée aux appétits d'aventuriers sans illusions qui sont autant de représentations du monde de la mine. L'euphorie patriotique renforcée par la victoire alliée laisse, a priori, peu de place aux questionnements identitaires ou aux méditations lyriques. La création littéraire néo-calédonienne ne semble plus qu'être destinée à répéter ce glorieux récit de la colonisation que Mariotti a composé en 1953 avec *Le Livre du Centenaire*. Le poète y a fait apparaître une terre française du Pacifique où sont nés des hommes forgés par l'aventure pionnière et coloniale qui semble s'être achevée avec la Seconde Guerre Mondiale. Les derniers paragraphes du *Livre du centenaire* insistent sur les évolutions politiques qui depuis 1946 semblent sortir l'île des hésitations du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment la fin de l'Indigénat en 1946 et « les écoles, chaque jour plus

---

<sup>529</sup> DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Critique, 1967, p.14.

<sup>530</sup> *Le livre du centenaire*, p. 95.

nombreuses dans les tribus, (qui) ont amené et permis (l') intégration des autochtones à la vie sociale et administrative »<sup>531</sup>. La vision est presque idéale, une autre société néo-calédonienne est en train de naître où les initiatives autour de la mine s'annoncent nombreuses et déterminantes. La Nouvelle-Calédonie décrite par Mariotti, avec sa capitale rythmée par « les heures de bureau », n'a donc plus besoin de se définir en termes de conquête et de réussites industrielles, car celles-ci sont désormais évidentes et achevées ; les Nouméens sont, selon l'auteur, des citoyens urbains français d'Océanie, et plus uniquement des descendants de bagnards ou de pionniers.

S'il doit y avoir une création littéraire après le *Livre du Centenaire*, celle-ci semble s'annoncer comme un palimpseste contrasté qui tiendrait à la fois du *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* de Garnier, des *Chroniques du Diahot*, des nouvelles de Baudoux, des *Mémoires* du Général de Gaulle, des poétiques de Mariotti, sûrement du *Manifeste* de Marx. Car les effets du P.C.C restent néanmoins visibles à travers les rapatriements vers le futur Vietnam qui s'achèvent en 1964. « Une simple image, si elle est nouvelle, ouvre un monde »<sup>532</sup> nous dit Bachelard. Il est vrai qu'en adoptant la démarche aux tendances historiographiques, Lainé et Mariotti ont fixé l'image du pionnier, dont les éléments s'étaient constitués et dispersés dès les débuts de la presse coloniale. Cependant, dans ce monde que Mariotti veut faire apparaître, la Nouvelle-Calédonie où la prospérité s'explique par la filiation avec cette « nouvelle image » du pionnier, le monde kanak parle également de la mine et de l'histoire de la colonisation. Il apparaît dans le *Livre du centenaire* à travers l'ambivalence entre deux images : celle, pittoresque du « Canaque qui fredonne »<sup>533</sup>, et la seconde, de « l'intégration [...] à la vie sociale et administrative »<sup>534</sup>.

C'est surtout en tribu où les problèmes posés en 1946 sont devenu les fondations d'un nouveau discours dont les premiers échos se font entendre après la période insouciante du « boom » du nickel des années 1960. Des années 1940 jusqu'aux années 1960, un nouveau corpus de discours s'est donc formé, autant en Nouvelle-Calédonie qu'en France, et a servi de fondation à une littérature encore en sommeil à travers l'investissement de l'espace politique par le monde Kanak. En dépit de son

---

<sup>531</sup> *Le Livre du Centenaire*, p. 103.

<sup>532</sup> BACHELARD, Gaston. *Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, Quadrige, (1957), 2007, p. 129.

<sup>533</sup> *Le Livre du centenaire*, p. 105.

<sup>534</sup> *Le Livre du centenaire*, p. 103.

existence éphémère, le P.C.C a aidé à poser les fondations d'une posture revendicatrice des Kanak qui, à partir des années 1960, s'appuient sur la pensée des mouvements de décolonisation, ainsi que sur celle des grandes contestations des années 1960-1970. C'est effectivement chez la première génération d'étudiants kanaks dont Apollinaire Anova, Nidoish Naisseline, Jean-Marie Tjibaou, Paul Néaoutyine et Déwé Gorodé qu'un nouveau discours sur la présence historique, politique, économique et culturelle des Kanak va se construire dans la décennie 1970-1980, au point de donner naissance à la première littérature kanak.



# **CONCLUSION**



## CONCLUSION

Selon Michel Foucault, il est crucial, dans toute recherche à caractère historique, de « montrer qu'un changement, dans l'ordre du discours, ne suppose pas des "idées neuves", un peu d'invention et de créativité, une mentalité autre, mais des transformations dans une pratique, éventuellement dans celles qui l'avoisinent et dans leurs articulations communes »<sup>535</sup>. Pour nous qui avons observé l'espace scripturaire de la Nouvelle-Calédonie sur presque un siècle, les discours sur la mine ont, en effet, d'abord évolué selon la mode littéraire des récits de voyage et la nécessité des rapports de prospection, mais aussi de l'évolution des relations entre presse et littérature, puis de l'importance prise par la presse coloniale et enfin, de l'engouement pour le roman colonial à partir des années 1890. L'exploitation minière en Nouvelle-Calédonie y était envisagée comme la mise en valeur d'une terre conquise. Il a fallu que le prestige colonial soit remis en question par la mise en place du bagne pour que la mine soit chargée symboliquement et devienne progressivement un champ de projections. Surtout, si comme Édouard Glissant, nous considérons que « la littérature, en tant qu'elle produit des livres et est enfantée par eux, est éloignée des floraisons naturelles, anonymes, surgies d'un terreau »<sup>536</sup>, nous ne pouvons envisager cette production littéraire que selon le profit qui motive toute colonisation et constater que la littérature de la mine que nous avons cherchée n'aura donné que très peu de « livres » en un siècle de colonisation. L'essentiel de notre recherche nous ayant entraîné vers la presse et les publications des feuilletons et des éditoriaux de la presse coloniale aux titres souvent éphémères. Ce que nous avons finalement mis en lumière en cherchant la mine à travers les écrits — récits de voyage, rapports de prospection, ou chroniques — c'est finalement un

---

<sup>535</sup> FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1969), 2008, p. 283.

<sup>536</sup> GLISSANT, Édouard. *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 1997, p. 778.

silence sur les conditions de travail, une indifférence aux grands genres littéraires — tragédie, poésie, théâtre.

Mais cette recherche nous a également permis de signaler les conditions de naissance singulières de la littérature néo-calédonienne à travers les discours journalistiques et administratifs qui, dans l'indifférence générique — allant du pastiche (l'annonce de la fondation de la « Compagnie du Doigt dans l'oeil » en 1872), en passant par la bande-dessinée des Aventures d'Anacharsis Robinet en 1879, jusqu'aux nouvelles de Baudoux à partir de 1919 — ont progressivement contribué à instituer la mine en objet d'esthétique littéraire. Il est vrai que la littérature grise permettait d'élaborer un récit, mais surtout une image dont seules les missions, les fonctionnaires coloniaux et les candidats à la colonisation avaient besoin pour légitimer leur action. La plupart des bagnards, des ouvriers asiatiques et leurs descendants sont encore muets sur leurs propres existences et la réalité de leur passé sur les mines (il faut attendre 1980 et la publication du roman de Jean Vanmaï pour avoir un premier récit). Il faut également signaler que le paradoxe qui s'est imposé à nous est que des spéculations de James Cook sur le potentiel du sous-sol, jusqu'aux rapports de Jules Garnier, c'est l'idée de la mine qui a motivé la première littérature sur la Nouvelle-Calédonie. Plus encore, avec l'annonce de 1872 et la bande-dessinée de 1879, c'est encore l'exploitation minière qui a initié les premières fictions en Nouvelle-Calédonie pour apparaître ensuite de manière fugace ou secondaire dans l'expression littéraire de la Nouvelle-Calédonie ; ceci, pour des raisons essentiellement socio-politiques. Si, à partir de 1919 Baudoux les met en scène dans ses nouvelles, c'est, en effet, au service du pittoresque propre à la littérature coloniale qui permet de passer sous silence la complexité des liens qui pouvaient se créer sur le lieu de travail que constituaient les mines.

Nous pourrions dire que le pittoresque auquel Baudoux réduit la mine en Nouvelle-Calédonie est au service de l'idéologie et de la promotion coloniale. En ce sens, la littérature néo-calédonienne telle que Georges Baudoux semble l'initier, ne joue pas un rôle de contestation politique mais dévoile et fixe presque définitivement la singularité et l'esthétique des paysages de la brousse. En revanche, le silence demeure encore sur les paysages miniers, seules les paroles des montagnes dans *Sauvages et civilisés* (1915) font exception dans l'œuvre de Baudoux. Ainsi l'action de *Clotho* — la mise au monde de l'enfant — se déroule-t-elle dans les alentours du store et du campement minier, dans



l'huis-clos de l'assemblée formée par le contremaître, les forçats et les évadés qui ne sont décrits que pour signaler un caractère comique et marginal. Rien n'est dit sur les interactions que les frères Bardet peuvent créer sur leur lieu de travail ; ils ne sont qu'un fait de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie. Ce silence sur la mine en tant que lieu de travail est une caractéristique de la littérature de la Nouvelle-Calédonie. Il faut, en fait, passer par des créations qui se présentent d'emblée comme des récits du bagne pour saisir quelques descriptions de la mine. Mais la mine n'apparaît alors que dans son rapport au bagne, comme son prolongement et non plus comme un lieu à partir duquel une esthétique singulière peut être élaborée. La mine n'y est jamais qu'une variante de l'enfer qu'est le bagne. Y compris lorsqu'Istivie et Seinguerlet décrivent les paysages rougeâtres des plateaux ; c'est le bagne qu'ils continuent de décrire et la mine reste silencieuse ne participe à aucun dévoilement.

Il suffirait donc que le bagne soit modifié par l'administration pour libérer la parole de la mine. Est-ce à dire que la fin de la transportation ordonnée en 1895 a favorisé l'apparition des descriptions pittoresques de Georges Baudoux ? Ces interrogations permettent de mettre en évidence les liens entre le lectorat et l'administration en Nouvelle-Calédonie bien sûr, mais plus largement, dans les espaces coloniaux. Car tout en répondant, par le recours au pittoresque, aux codes du récit colonial, Baudoux écrit pour la société coloniale de la Nouvelle-Calédonie du début du XX<sup>e</sup> qui, soucieuse de l'image que la France pouvait se faire d'elle, voulait se savoir décrite comme noble, travailleuse, courageuse, et ceci, pour renverser la « mauvaise réputation » que le bagne donnait à la colonie. Cette préoccupation est palpable dans l'humanité des évadés qui, dans *Clotho*, aident à la naissance d'un enfant au milieu d'hommes dangereux certes, mais généreux et solidaires et qui participent à la prospérité coloniale. C'est, en partie, ce souci de l'image renvoyée qui semble également expliquer la réticence des auteurs du début du XX<sup>e</sup> siècle, à décrire en détail les conditions de travail sur les mines.

C'est Jean Mariotti, le premier auteur à avoir émergé dans l'espace littéraire français : il pose les fondations d'un discours de rupture sur la colonisation, le bagne et la mine. « Les romanciers rejettent sur une enfance inventée, non vécue, les événements d'une naïveté inventée »<sup>537</sup> observe Bachelard. Il est vrai que les pages que Mariotti consacre à la Nouvelle-Calédonie et, plus largement au Pacifique dans son dernier roman

---

<sup>537</sup> BACHELARD, Gaston. *Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, Quadriges, (1957), 2007, p. 132.

*Daphné*, peuvent être considérées comme une mise à distance du grand récit pionnier lentement conçu au fil des récits de voyages et des médiocres tentatives lyriques de la presse coloniale de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Un récit où le personnage du pionnier agissait sur la scène de la mine avec noblesse, faisant preuve d'altruisme et complètement désintéressé, uniquement guidé par un sentiment patriotique ; c'était l'idée maitresse — la « naïveté inventée » — des nouvelles de Baudoux. Ces nouvelles étaient le point d'orgue d'une quête sans cesse renouvelée d'un mythe fondateur. Il fallut attendre que la Nouvelle-Calédonie s'engage auprès des alliés et que Mariotti affirme qu'elle s'était « mi(se) aux prises avec des responsabilités d'«adulte» »<sup>538</sup>, c'est-à-dire que les habitants de l'île avaient fait preuve d'une détermination dont Hélène Lainé et l'auteur du *Livre du centenaire* en 1953 situaient l'origine dans le grand geste pionnier. Un siècle de présence française en Nouvelle-Calédonie avait été nécessaire pour tenter de fixer un premier récit de la colonisation.

C'est une nécessité, plus qu'un processus, que nous avons identifiée dans l'espace littéraire néo-calédonien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : celui de présenter une image de la colonie qui participe à la prospérité de l'empire par une fabrication sans cesse renouvelée de légendes, de mythes, de héros etc. L'enjeu était, à partir de la mise en place de la transportation en 1863, de continuer à faire valoir l'appartenance du pays à l'empire, de continuer à être perçu par la France comme un citoyen français civilisateur parmi des « indigènes » en l'assurant de l'importance économique et stratégique de la Nouvelle-Calédonie. Félix Guattari nous avertit, en effet, que « chaque individu, chaque groupe, chaque nation s'équipe ainsi d'une gamme de base de ritournelles conjuratoires »<sup>539</sup>. Élaborant les motifs du stockman, du prospecteur et du pionnier, ou célébrant des personnalités comme Garnier ou Higginson, les chroniqueurs, poètes, nouvellistes et romanciers tentaient justement de « conjurer » l'image honteuse du bagne, de « fai(re) disparaître une légende »<sup>540</sup> comme Clovis Savoie l'ordonnait aux écoliers de la colonie en 1922. C'est pourquoi la référence faite au pionnier par Mariotti dans *Le Livre du centenaire* en 1953 apparaît dans notre recherche comme la fin de la quête du mythe fondateur. Cette quête semble s'achever après la Seconde Guerre et la fin du décret d'Indigénat : ce moment où la Nouvelle-Calédonie cesse enfin d'exister en tant que terre obligée de faire ses preuves

<sup>538</sup> *Le Livre du centenaire*, p. 95.

<sup>539</sup> GUATTARI, Félix. « Le temps des ritournelles », *L'inconscient machinique*, Éditions Recherches, Paris, 1979, p. 109.

<sup>540</sup> SAVOIE, Clovis. *Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances sous les Gouverneurs Militaires (1853-1884)*, Nouméa, Imprimerie Nationale, 1922, p. 267.

face à la France. Donc, la nécessité de « conjurer » la malédiction des origines pénales, semblait avoir finalement abouti à l'élaboration d'un mythe fondateur et salvateur ; ceci nous a incité à aborder cette production littéraire à la fois comme des tentatives de réponses à des questionnements collectifs d'ordre existentiel. Mais il fallait également aborder cette littérature comme issue d'une relation singulière avec l'administration coloniale, c'est-à-dire comme un discours politique, voire un discours de gouvernance.

Le pionnier et la mine sont donc progressivement devenus des représentations historiques questionnables bien sûr, mais surtout, des objets à partir desquels les colons de la Nouvelle-Calédonie et leurs descendants ont, par la suite, tenté d'apporter des réponses que seules l'administration coloniale ou la France avaient imposées du fait de la mise en place de la colonisation pénale qui condamnait d'emblée au silence. Un « fétichisme », au sens où le conçoit Julia Kristeva, s'était donc développé autour des images du pionnier et du bagné « faisant écran (c'est-à-dire agissant à la fois comme un empêchement et une protection) à l'égard de l'objet réel »<sup>541</sup>. En ce sens, Kristeva ajoute également que « toute élaboration culturelle tient de ce mécanisme fétichiste en ce qu'elle est tout à la fois mise en place et mise en question par un doute »<sup>542</sup>. Nous avons, en effet, vu la Nouvelle-Calédonie douter, à travers ses fonctionnaires et ses colons libres (les seuls à écrire jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). La colonie a douté dès la correspondance privée du Capitaine Kanappe (révélée par les archives puis par l'historiographie), quand Mourot déplorait la mainmise de l'administration sur l'œuvre des pionniers, à travers les descriptions de la vie des forçats par Istitvie et Seinguerlet, dans le recours à Baudoux pour la couverture du procès des insurgés de 1917, mais également dans l'ironie de Laubreaux face aux mœurs coloniales. Ainsi, dans cette littérature élaborée par les premiers fonctionnaires, les forçats étaient alors uniquement perçus comme une main d'œuvre qui avait le devoir d'accéder à sa réhabilitation par son travail pour la colonie, aucun discours n'était attendu de ces forçats. L'urgence était d'y mettre du sens, d'expliquer la raison d'être de la colonisation pénale et, à partir de la mise en place des « contrats de chair humaine » en 1872, une première réponse a été de faire de la mine une des scènes de cette réhabilitation et de la grandeur coloniale.

---

<sup>541</sup> KRISTEVA, Julia. *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, Points Essais, (1969), 1985, p. 362.

<sup>542</sup> *Ibid.*

Quand la fiction et la création lyrique se sont emparées de la mine et du bagne comme sujets près de dix ans après la prise de possession (il s'agit des poésies de Closquinet), la création a d'abord été un loisir de fonctionnaires. Puis, la fondation de la S.L.N. en 1880 et la fin de la transportation en 1894 semblent stimuler l'écriture de romans et nouvelles. À la question « qui étaient les colons de la Nouvelle-Calédonie ? », les récits de voyage de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle répondent en décrivant un terrain à conquérir par de nobles entreprises au service de la France. Quant aux premiers romanciers coloniaux du début du XX<sup>e</sup> siècle, ils proposaient des tableaux effrayants d'évasions, de meurtres, de scènes d'anthropophagie et de révoltes « indigènes ». La mine elle-même, était, comme dans *La Tourbe*<sup>543</sup> d'Istivie et Seinguerlet, le lieu qui concentrait l'horreur du bagne ou la corruption de l'administration coloniale, ainsi que nous avons pu le voir ensuite dans le roman de Nething. Il est vrai qu'à l'instar de Gegoult et Malato, certains de ces auteurs avaient parfois connu le bagne, ou étaient comme Paul Mimande, d'anciens fonctionnaires de l'administration pénitentiaire.

Mais c'est surtout la littérature grise, celle qui offre des informations sur l'économie des colonies, qui dépeint une image peu flatteuse et durable de la Nouvelle-Calédonie. Dans *La colonisation des peuples modernes* en 1882, Paul Leroy-Beaulieu parle de la « mauvaise réputation »<sup>544</sup> de la Nouvelle-Calédonie (le texte a été réédité à plusieurs reprises, jusqu'aux années 1920). En 1906, dans *Le partage du monde*, grand succès éditorial du genre, le journaliste Onésime Reclus propose une vision de la Nouvelle-Calédonie et des autres îles du Pacifique, sarcastique et sans complaisance. La Nouvelle-Calédonie y devient le terrain de la « Destruction des Canaques » qu'il baptise « Canaquerie ». Il en ignore l'exploitation minière et la colonisation pénale, mais n'y projette rien de grandiose : « Elle a pour destin écrit-il le plus probable de devenir les “îles d'hiver”, les “lieux de santé”, les “séjours de réparation” de la race humaine. C'est un charmant avenir, certes, mais ce n'est pas un grand avenir. »<sup>545</sup>. Ainsi, encore en 1906, l'œuvre pionnière était non-seulement ignorée, mais l'opinion française semblait refuser à la Nouvelle-Calédonie une quelconque forme de grandeur. Ces images permettent de saisir l'urgence ressentie chez les colons et l'administration de la Nouvelle-Calédonie de restaurer une image.

---

<sup>543</sup> ISTIVIE, Louis. SEINGUERLET. Eugène. *La Tourbe*, Nouméa, Éditions du Caillou, Le Bagne Calédonie, (1903), 1980, p. 67.

<sup>544</sup> LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, p. 436.

<sup>545</sup> RECLUS, Onésime. *Le partage du monde*, Paris, 1906, p. 61.

Pourtant, la loi sur la presse de 1881 avait permis de faire entendre les premiers discours, c'est-à-dire la « naïveté inventée » de la colonisation fondée sur le contraste entre deux images : celle du colon aux motivations mercantiles pris dans le réel historique et celle du colon d'écrit, bref, le colon qui rêve de nickel et se rêve en pionnier. Ainsi, la trajectoire de John Higginson fait apparaître un stratège et entrepreneur avisé, mais surtout, un redoutable adversaire. Dans les portraits que les auteurs composent, le contraste entre le loyal serviteur de la colonisation et l'incarnation de la corruption coloniale est fréquent. La mine s'est ainsi imposée comme le lieu de projections et d'élaboration d'un récit collectif qui ne faisait entendre que le clairon de la conquête et des triomphes du nickel. Cependant, le récit pionnier ne s'est pas imposé comme un lent monologue, il a été interrompu par des voix qui sont devenues de plus en plus fortes au cours du XX<sup>e</sup> siècle. À partir des années 1930, ces voix tentent de révéler les ombres de la légende pionnière : ce qui, aux débuts du XX<sup>e</sup> siècle, a été présenté par Baudoux comme du courage et du patriotisme n'est pour Mariotti et Laubreaux qu'une illustration de la violence et de la corruption coloniale.

En effet, le regard acerbe et ironique de Laubreaux dans *Le Rocher à la voile* en 1930 avait pu apparaître comme la première critique du mythe pionnier. Un nouveau discours ne se fait véritablement entendre qu'à partir de la naissance du mouvement des Foulards Rouges en 1969 initié par les premiers étudiants kanak de retour de France. Les années 1960-1970 sont donc celles des revendications politiques : c'est l'heure des grands mouvements mondiaux d'émancipation. En Nouvelle-Calédonie, une génération « post-indigénat » apparaît : celle des premiers Kanak à avoir accédé aux études universitaires et politiquement engagés. La France étudiante de cette décennie est composée d'Africains, d'Antillais et d'Océaniens qui y sont encore une « minorité dans la minorité ». Mai 1968 se prépare sur fond de contestation de la Guerre d'Algérie, puis du Vietnam : Frantz Fanon, Albert Memmi, Jacques Berque ou Michel Foucault influencent, de près ou de loin, une génération militante : les solidarités naissent, les luttes et les convictions se cristallisent relayées par une série de publications estudiantines relativement éphémères. Cependant, le mythe pionnier néo-calédonien n'était qu'indirectement remis en question à travers un discours anticolonial aux résonances essentiellement marxistes. Mais, dans l'intervalle, cette part du monde kanak politisé se manifeste d'abord de manière confidentielle : avec le premier mémoire universitaire écrit par un Kanak étudiant en

sociologie. Étudiant à l'I.E.S. (Institut d'Études Sociales) de la Faculté Catholique de Paris, le jeune prêtre, Apollinaire Anova Ataba consacre une étude d'ampleur à la Révolte de 1878 à laquelle il consacre une analyse des relations entre les mondes kanak et européens à travers une étude philosophique du Chef Ataï nourrie par les récits entendus pendant sa jeunesse. Au-delà du propos philosophique, c'est la Nouvelle-Calédonie de ces années 1960 qui, sous le titre *Histoire et psychologie des Mélanésiens*, apparaît dans le texte d'Anova comme un foyer de tensions latentes du fait du problème foncier hérité de la colonisation agricole et pénale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Alors que, jusqu'en 1946, l'Indigénat faisait de l'École religieuse le seul espace de scolarisation pour les Kanak, de nouveaux espaces semblent s'ouvrir que cette nouvelle génération « post-indigénat » tente d'observer avec prudence, influencée par la grande vague d'émancipations qui gagne l'Empire. Ataba décède en 1966 et son texte qui devait être édité cette même année est finalement interdit par l'évêché de Nouméa. Il est vrai qu'il soulève des problèmes sensibles comme celui du monopole de la S.L.N. et de la paralysie que connaît le monde agricole. Car, au delà de l'analyse économique, Anova présente cette entrave à l'agriculture comme une négation de la spécificité culturelle mélanésienne. Surtout, au-delà de la visée universitaire, le texte d'Anova apparaît comme une prise de conscience inédite du monde kanak face à son histoire et à la représentation qu'en donnent des « "littérateurs" [qui] s'enrichissent en exploitant et en ridiculisant notre passé »<sup>546</sup>. En fait, Anova fait, pour la première fois, apparaître un collectif, un « nous, qui va également parler du monde du nickel, de ses représentations : le « prospecteur » et le « pionnier », et surtout, de son impact sur le monde kanak.

Cependant, le mémoire d'Anova exerce d'abord une influence souterraine. En 1969, deux extraits<sup>547</sup> sont publiés dans un numéro spécial du *Journal de la Société des Océanistes* consacré aux missions dans le Pacifique. Ces extraits ont été sélectionnés puis précédés par une présentation biographique et des commentaires rédigés par des océanistes et/ou religieux comme l'ethnologue Jean Guiart, le Pasteur Patrick O'Reilly, le Père Nicolas Gauthier, l'Évêque de la Nouvelle-Calédonie Monseigneur Martin et l'ancien Député Maurice H. Lenormand. Ils sont présentés sous l'angle ethnologique

---

<sup>546</sup> ATABA, Apollinaire. « L'Insurrection de 1878 et la personnalité du grand chef Ataï », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 25, n°25, décembre 1969, p. 202.

<sup>547</sup> ATABA, Apollinaire. « L'Insurrection de 1878 et la personnalité du grand chef Ataï » et « Pour une économie humaine », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 25, n°25, décembre 1969.

comme « Deux exemples de réflexions mélanésiennes », les auteurs éludent la portée politique d'un tel projet. Mais le document serait pourtant déjà connu des étudiants kanak, en particulier pour ses chapitres consacrés à l'économie et au politique dans lesquels l'industrie minière et son rapport avec le monde kanak sont analysés avec une acuité nouvelle ; cette démarche semble constituer la base d'un véritable projet politique. Et le titre choisi pour la première<sup>548</sup> réédition de l'étude d'Apollinaire Anova, *D'Ataï à l'Indépendance*, va dans ce sens. Nous sommes en 1984, au cœur des « Événements », la maison Édipop (pour Éditions Populaires) est la première à diffuser les écrits des militants indépendantistes. Il faut alors désigner deux « épacentres (et une figure) historiques » : la Grande Révolte de 1878, un projet ; l'Indépendance, et une inconnue entre les deux. Une inconnue qui, pour une partie de la Nouvelle-Calédonie d'alors, constitue une menace dont l'Algérie ou Madagascar sont les illustrations les plus redoutées.

Dans la Nouvelle-Calédonie qui vit alors dans l'euphorie du « boum » du nickel, Ataaba est le premier Kanak à proposer son analyse de l'héritage colonial et à faire apparaître un des récits qui a participé à la construction du monde Kanak dans la colonisation : la mort du chef Ataï. Il met en lumière ses effets sur sa conscience collective : celui d'une « insurrection matée »<sup>549</sup> qui, tout en exaltant des valeurs culturelles et identitaires de courage et de détermination, provoque un « état de “psychose collective” une sorte de complexe »<sup>550</sup> qui annihile toute ambition et initiative. Interprétant l'Insurrection de 1878 (comme un événement où les mondes Européens et Kanak s'étaient affrontés) et ses répercussions socioculturelles, Anova observe également les descendants de colons qui redécouvrent, en parallèle de l'euphorie de l'essor économique, « le sentiment de frustration et d'infériorité par rapport au “métropolitain” »<sup>551</sup> qu'ils avaient pu éprouver alors que les récits et les images du bagne étaient encore dans les esprits. Un travail de « restauration mythologique » est donc nécessaire aux yeux d'Anova pour qui la Nouvelle-Calédonie est alors un « pays neuf »<sup>552</sup>

---

<sup>548</sup> Une deuxième édition du texte d'Apollinaire Anova-Ataba a été publiée en 2005 sous le titre *Calédonie d'hier, Calédonie d'aujourd'hui, Calédonie de demain* (Nouméa, Expressions, Mairie de Moindou, 2005). Commentée par Bernard Gasser et Hamid Mokaddem qui insistent sur la portée politique du texte, cette nouvelle édition contient également une reconstitution de la bibliographie réalisée.

<sup>549</sup> ATABA, Apollinaire. « L'Insurrection de 1878 et la personnalité du grand chef Ataï », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 25, n°25, décembre 1969, pp. 218-219.

<sup>550</sup> *Ibid.*

<sup>551</sup> *Ibid.*

<sup>552</sup> *Ibid.*

qu'il faut « construire et développer » avec le « dynamisme de sa population »<sup>553</sup>. Le texte d'Ataba pourrait donc être considéré comme la première contribution à un nouveau « contexte présupposé » qui, selon Kristeva, est du au fait que « les textes [...] présupposent plusieurs classes de discours, contemporains ou antérieurs, et se les approprient pour les confirmer ou les rejeter, en tout cas pour les posséder »<sup>554</sup>. Avec Ataba, de nouveaux discours sur la mine sont sur le point d'apparaître. Car, si aucune collusion entre le texte d'Ataba (qui peut être considéré comme un nouveau discours de contestation politique) et la création littéraire n'a été immédiatement visible, de nouvelles fondations ont été ainsi posées, à la fois, pour la création littéraire et les revendications politiques, notamment à travers ce nouveau regard sur la colonisation. Elles ne seront véritablement découvertes qu'à partir des années 1980, dans le période dite des Événements.

Le second effet probable de la lecture du texte d'Anova est la première édition du Festival Mélanésia 2000 organisée du 3 au 7 septembre 1975 par Jean-Marie Tjibaou qui amorce un mouvement dont les effets continuent de se faire ressentir jusqu'aux débuts des années 1980. Cette manifestation est, en effet, la première à offrir une visibilité à la culture kanak et à son histoire. Aussi, dans le prolongement de Mélanésia 2000, Jean-Marie Tjibaou est-il le premier, en tant que membre de l'Union Calédonienne, à traduire la vision d'Anova en termes politique et culturel. Ce qu'il propose est d'abord un changement de regard sur l'exploitation minière :

Patrimoine minier, patrimoine culturel, patrimoine...tout, toute la richesse du pays, de la mer, de la terre, de l'air, de l'environnement, la richesse culturelle, tout ça, c'est notre patrimoine. J'insiste beaucoup pour que nous puissions orienter notre politique dans cette perspective-là. La Calédonie, ce n'est pas une épave échouée sur un rivage que l'on va piller pour emporter les pièces parce que demain, on s'en fout. C'est notre patrimoine. [...] La mine sur laquelle vous allez, c'est l'avenir de vos enfants, il doit être réemployé. La richesse doit être réemployée.<sup>555</sup>

Le projet que définit Jean-Marie Tjibaou est double : il s'agit pour le monde kanak d'intégrer la mine à son imaginaire et à son avenir politique et économique, c'est-à-dire : de rompre une distance créée par la colonisation. Ses effets ne se font pas immédiatement ressentir dans les premières manifestations littéraires kanak. Sur le plan éditorial, Nicolas

---

<sup>553</sup> *Ibid.*

<sup>554</sup> KRISTEVA, Julia. *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, Points Essais, (1974), 1985, p. 338.

<sup>555</sup> « 1978, Congrès de l'UC à Maré. Discours de Jean-Marie Tjibaou sur le programme politique de l'UC, 1<sup>ère</sup> journée », repris dans MOKADDEM, Hamid. *Ce souffle venu des ancêtres...*, Nouméa, Expressions, 2005, pp. 355-356.



Kurtovitch, qui publie<sup>556</sup> alors à compte d'auteur, et Jean Vanmaï, vont être les premiers à rompre le silence de la création littéraire de cette période faste économique. La mine a donc tout à la fois libéré et cloisonné, mais surtout, amorcé des crises directement liées à l'héritage colonial, ou plutôt à son impact sur les sociétés autochtones, dont l'apogée est atteinte durant les événements des années 1980. L'ère francophone connaît surtout les agitations de la Nouvelle-Calédonie, mais la tendance se généralise aux autres îles du Pacifique, particulièrement en Papouasie – Nouvelle-Guinée<sup>557</sup> à la même période. Il s'agit d'une constante des colonisations : le monde colonial occulte les imaginaires et les histoires, mais ceux-ci parviennent toujours à investir de nouveaux territoires, notamment politique et culturel.

En Nouvelle-Calédonie, le premier roman à prendre la mine pour décor est publié en 1980. C'est également le premier à cesser de célébrer le mythe pionnier et à proposer une reconstitution de la vie des engagés tonkinois sur les mines. En effet, très impliqué dans l'étude historique des Tonkinois, Jean Vanmaï publie *Chàn Dāng*. Né en 1940, sa famille est arrivée entre 1937 et 1939 engagée sous contrat à la mine Chagrin dans le Nord de l'île, près de Koumac. Elle a fait partie des derniers rapatriés à rejoindre Haïphong en 1961. L'auteur fait parti de ceux qui ont choisi de rester en Nouvelle-Calédonie. Le roman est aussitôt reconnu pour sa valeur documentaire et historiographique. *Fils de Chàn Dāng* paraît en 1983, la vie à la mine y est encore présente, l'auteur décrit l'arrivée des Tonkinois dans la vie urbaine et leur implication dans le commerce, mais surtout le dernier grand rapatriement de 1961 à bord du *Eastern Queen*. Suivront, de 1983 à 1996, plusieurs publications de nouvelles, d'essais et de fictions, dont un court-métrage en 1987, autour de l'histoire des Vietnamiens de Nouvelle-Calédonie. Depuis 1998, il élabore la fresque Pilou-Pilou qui traite d'un autre versant de l'histoire coloniale de l'île. Elle débute avec « *Chapeau de Paille* » qui se déroule durant la période de la colonisation pénale.

---

<sup>556</sup> Slobodan (1973) et un récit, *Seulement des mots...* (1975).

<sup>557</sup> « (...) Although subsequent protests often took the form of demands for a greater share of the wealth generated by the mine, it became apparent that no amount of money could adequately compensate local people for the myriad social and environmental ills that they attributed to the project. The relatively large amounts of cash that mining introduced in the local communities probably only accelerated the sense of social disintegration, and helped inspire acts of sabotage against the mine in late 1988 and early 1989. These actions, along with the heavy-handed response of the Papua New Guinea state, sparked the so-called Bougainville crisis that forced the closure of the mine in mid-1989 and escalated into a decade-long civil war. » FININ, Gerard A. WESLEY- SMITH, Terence. *Coups, Conflicts, and Crises: The New Pacific Way?*, *East-West Center Working Papers*, Pacific Island Development Series, n°13, juin 2000, Honolulu, University of Hawaii, p. 16.

Il faut attendre 1985, pour qu'une voix kanak investisse la scène littéraire à travers Déwé Gorodé qui publie son recueil *Sous les cendres des conques*<sup>558</sup> celui-ci réunit des poèmes écrits pendant ses années de militantisme politique. La mine semble alors y constituer une interface où chacune des composantes de l'île a pu apporter sa part. Peut-être a-t-elle permis d'entamer un autre chapitre de cette « science » de la Nouvelle-Calédonie en créant un espace du multiple où commencent à se faire entendre les voix kanak, jusqu'ici absentes de l'histoire minière. Voici ce qu'en dit Déwé Gorodé dans son poème « Et les prospectus » :

Îles du nickel  
profit des rapaces  
mon pays pillé du Pacifique  
mon peuple colonisé d'Océanie  
qui s'éveille à nouveau

Et les prospectus ne parlent que de  
sable chaud  
soleils couchants  
gens heureux  
des mers du Sud<sup>559</sup>

Il s'agit d'une poésie des « Événements », et qui dénonce déjà les ravages de ce qui est communément nommé « mondialisation ». Dans *Sous les cendres des conques*, la mine c'est « Madame Multinationale (qui) a des tentacules intercontinentales (et) ne comprend aucune langue de la terre »<sup>560</sup>. La forme est laconique, la mine dissimule et réduit au silence, mais sa dimension « intercontinentale » invite à un regard d'ensemble, à développer de nouvelles solidarités. Qu'est-ce que la mine « intercontinentale » ? Peut-être les invariants de l'exploitation minière mondiale que sont les dépossessions tant foncières que spirituelles ou culturelles. Dans ce poème de 1970, l'aventure et le labeur des stockmen et prospecteurs chantés par Baudoux et Mariotti ont disparu. Cette aventure est associée aux mensonges touristiques des « prospectus » : ceux qui attirent les spéculateurs « rapaces ». Et les images peuvent se faire encore plus violentes :

Kanaky  
quelque part en toi brille le nickel  
qu'ils voudraient tous laper de leur museau  
de tous des multinationales<sup>561</sup>

---

<sup>558</sup> GORODÉ, Déwé. *Sous les cendres des conques*, Nouméa, Edipop Les Éditions Populaires, 1985.

<sup>559</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>560</sup> *Ibid.*, pp. 63-64.

<sup>561</sup> *Ibid.*, p. 66.

La mine appelle un autre type de discours : celui des minorités et de leurs revendications culturelles, identitaires, et politiques. Son histoire suit des méandres qui, comme celles du bagne, sont parfois encore volontairement ignorées, ou maintenues dans des cercles restreints et confidentiels, mais précipitent dans des enjeux de dimension mondiale. Dans le cas de l'exploitation minière : celui des milieux d'affaires et des enjeux politico-économiques dépeints ici sous les traits de l'avidité, de la rapacité et du ridicule (fustigée par Gegoult-Malato, Laubreaux et Mariotti) qui fondent en partie l'histoire de la mine en Nouvelle-Calédonie.

La création littéraire en Nouvelle-Calédonie connaît ainsi un élan depuis les années 1980, soutenue en cela par le dynamisme du secteur éditorial en Nouvelle-Calédonie. Il faut également mentionner la place singulière de l'illustration, à travers les exemples de Jar, Bernard Berger<sup>562</sup>, Seb et Teg qui participent également à renouveler la vision historique. Jar est, avec Bernard Berger notamment l'auteur d'une série intitulée *Le Sentier des Hommes*<sup>563</sup> sur les mythes et l'histoire kanak, ainsi que l'histoire de la brousse. Teg et Seb ont élaboré la série *Le Vert*<sup>564</sup> sur l'épopée minière. Les recherches sur les œuvres des Néo-Zélandais Witi Ihimaera, Kéri Hulme (Booker Prize 1985), et Alan Duff, ou du Tongien Epéli Hau'ofa, ont permis à l'Océanie de faire son entrée dans le champ de recherche postcoloniale, qui a déjà largement exploré des espaces comme l'Inde, l'Afrique, la Caraïbe ou l'Amérique Latine. Mais, il s'agit majoritairement d'œuvres écrites en anglais et, dans le cadre de la langue française, seuls le Maghreb, l'Afrique, l'Océan Indien et les Antilles ont pu pénétrer ce champ de recherche à travers le cadre contesté de la francophonie. La Nouvelle-Calédonie (mais aussi Tahiti) occupe un espace encore indéfini en termes de recherches littéraires. En fait, les réponses et les contre-discours apportés au grand récit pionnier (alors directement perçu comme un discours colonial à renverser) par le monde kanak dans les années 1960-1970 permettent à la fois de suivre les trajectoires de la politique en Nouvelle-Calédonie et font apparaître les fondations de la littérature néo-calédonienne qui se cherche encore une place dans la classification traditionnelle des littératures. L'hégémonie et la notoriété des auteurs de langue anglaise ne laissent

---

<sup>562</sup> Bernard Berger est, depuis 1982, également l'auteur d'une série humoristique intitulée *La Brousse en Folie*.

<sup>563</sup> Entamé en 1997, *Le Sentier des Hommes* compte quatre tomes (Scénarii : Bernard Berger, Illustrations : Jar) : « Éternités » (1997), « Langages » (1998), « 1878 » (1999), et « Écorces » (2001), Éditions La Brousse en folie.

<sup>564</sup> *Le Vert* compte deux tomes (Scénarii : Teg, Illustrations : Seb, Nouméa, Éditions Teg et Seb) : « Les pionniers » (2005) et « Blocus » (2007).

que peu d'espace, de même que la remise en question de la notion de francophonie. Ce sont autant d'interrogations qui entourent la littérature néo-calédonienne.

La francophonie plébiscitée par la recherche universitaire française est, en effet, profondément remise en cause par des auteurs issus de ces espaces dits francophones. Parmi eux : le Martiniquais Édouard Glissant, la Mauricienne Ananda Devi, le Marocain Tahar Ben Jelloun, ou encore le Congolais Alain Mabanckou. Tous vivent le cadre de la francophonie comme un ghetto<sup>565</sup>, et lui préfèrent la notion plus ouverte de « littérature-monde »<sup>566</sup>. L'intérêt croissant pour les littératures du Pacifique de langue française apparaît donc dans un contexte de transition théorique alors que les études postcoloniales tracent progressivement leur sillon dans le champ de la recherche française avec les travaux de Jean-Marc Moura<sup>567</sup> et Michel Beniamino<sup>568</sup> en littérature, ou encore Pascal Blanchard et Nicolas Bancel pour les recherches historiographiques<sup>569</sup>. Jusqu'ici relativement ignoré, l'espace littéraire océanien de langue française a la particularité d'être peu encouragé par des distinctions littéraires et l'intérêt de la recherche universitaire. Il semble, dans le cas de la Nouvelle-Calédonie, relever d'énergies et de nécessités singulières qui se sont vraisemblablement manifestées dans le monde kanak depuis les Événements. Si Mariotti et Baudoux ont pu connaître une diffusion extérieure de leurs créations, ceci n'est plus le cas pour leurs rééditions contemporaines qui demeurent exclusivement régionales. Cet état de fait semble compréhensible pour l'œuvre de Baudoux dont les accents exotiques et coloniaux peuvent apparaître surannés, mais suscite des interrogations dans le cas de Mariotti, qui reste encore porteur d'une certaine « modernité ».

Les dynamiques de la création littéraire de cette région restent en effet encore à saisir. Comme le souligne Tamatoa Bambridge, « [...] (d) ans ce capharnaüm, on serait

---

<sup>565</sup>Cf. MABANCKOU, Alain. « La francophonie, oui ; le ghetto, non », *Le Monde*, Paris, 19 mars 2006.

<sup>566</sup>Cf. LE BRIS, Michel. ROUAUD, Jean. (dirs). *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2006.

<sup>567</sup>Dans le chapitre « Langues et littératures » de son ouvrage *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (P.U.F, Écritures Francophones, 1999), Jean-Marc Moura voit dans la parution de *L'île des rêves écrasés* de Chantal Spitz (1991), « premier roman d'un auteur polynésien de langue française », s'ouvrir « un nouveau chapitre des lettres francophones ».

<sup>568</sup>Cf. BENIAMINO, Michel. *La Francophonie Littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, Espaces Francophones, 1999.

<sup>569</sup>Cf. BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal (dirs). *Culture post-coloniale 1961-2006*, Paris, Autrement, 2006.

BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2005.

BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. VERGÈS, Françoise. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris, Albin Michel, 2003.

tenté de juxtaposer l'explorateur, l'administrateur de passage, le migrant/colon natif des îles, les autochtones, ou encore, le dernier romancier océanien en vogue »<sup>570</sup>, préconisant une approche s'inspirant des postcolonial studies. On considère alors postcolonial tout discours sur la colonisation, et souvent contre l'idéologie coloniale. De plus, comme le souligne Ania Loomba, « [...] écrire sur le colonialisme est aussi ancien que le colonialisme lui-même »<sup>571</sup>. L'espace littéraire néo-calédonien semble, en effet, encore pâti d'une confusion des genres et exige que cette problématique soit résolue, ceci, au moment où des auteurs de la région, comme Epeli Hau'ofa, redessinent en profondeur l'imaginaire de l'Océanie. Alors que l'œil occidental voyait le Pacifique comme un ensemble de « bouts du monde », d'îles éparpillées séparées les unes des autres par plusieurs jours de navigation, frappées par la malédiction de l'insularité et de l'isolement, Epeli Hau'ofa s'en remet aux grandes cosmogonies et souligne en 1994, dans son essai *Our Sea of Islands*<sup>572</sup>, le fait que les peuples l'ont d'abord conçu comme une unité, avant la partition coloniale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Étudier la littérature de la mine pourrait, dans le cas de la Nouvelle-Calédonie, permettre d'éclairer partiellement une opacité théorique, dans la mesure où celle-ci occulte partiellement l'existence de ce « migrant/colon natif des îles » en devenant, nous l'avons déjà signalé, un point d'ancrage historique.

Cependant l'exploitation du sous-sol n'est pas vouée à se poursuivre éternellement ; la ressource est éphémère et, ses acteurs de l'industrie minière contemporaine sont désormais confrontés aux enjeux écologiques et politiques. C'est, semble-t-il, ce qui explique pourquoi l'industrie minière développe une communication, des « démarches marketing » (d'inspiration anglo-saxonne) qui consistent à déployer les présences sur différents espaces « civiques » comme les « séances » d'information dans les tribus, dans les mairies et les établissements scolaires, mais aussi et surtout, la presse, la télévision ou internet. La S.L.N. édite un magazine interne et offre la possibilité, par le biais de son Service de Relations Publiques, la possibilité d'effectuer des visites sur ses différents sites, Goronickel imprime t-shirts et produits dérivés etc. De même, il est fréquent de voir les logos des

---

<sup>570</sup> BAMBRIDGE, Tamatoa. « La francophonie océanienne postcoloniale », Mondes francophones, Paris, Éditions de l'A.D.P.F, *Ministère des affaires étrangères*, février 2006, p. 669. [www.upf.pf/recherche/IRIDIP.axe1.htm](http://www.upf.pf/recherche/IRIDIP.axe1.htm)

<sup>571</sup> « [...] writing about colonialism is almost old as colonialism itself » (T.d.a) LOOMBA, Ania. *Colonialism/Postcolonialism*, London and New York, Routledge, The New Critical Idiom, 1998, p. 11.

<sup>572</sup> HAU'OFA, Epeli. « Our sea of islands », *The Contemporary Pacific*, vol 6 n°1, Honolulu, spring 1994.

groupes miniers parmi les sponsors de manifestations culturelles ou de campagnes de prévention (alcool, sécurité routière etc.) ; la S.L.N. possède une antenne intitulée « La S.L.N. Mécène », une partie de l'œuvre de Jean Mariotti à ainsi été rééditée « Avec le soutien des Initiatives du Nickel », de même que la bande-dessinée *Le Vert* doit sa publication au concours de la S.L.N. Nous pouvons également lire des slogans qui tous, jouent la carte d'un développement économique soucieux d'écologie, de développement durable et de l'attachement collectif à une terre ; prenons pour exemple une campagne<sup>573</sup> de la S.M.S.P. (Société Minière du Sud Pacifique) qui se présente comme « Un acteur incontournable du rééquilibrage économique engagé dans une stratégie de valorisation des ressources minières orientée vers la production de métal » et revendiquant : « La terre : nos racines, notre avenir. La protection de notre environnement, la voix des générations, l'avenir de notre pays ».

En plus des décisions cruciales sur l'avenir politique et institutionnel, le souci est également de la transparence. Face aux préoccupations environnementales grandissantes, les titres orientés en ce sens se sont multipliés dans la presse néo-calédonienne et les acteurs de la mine, par le biais d'interviews, de dossiers, et de publicités, semblent désormais afficher une ouverture qui reste, bien entendue, balisée. Autant de discours sur la mine qui sont apparus dans de nouveaux champs que devons aussi analyser, sans jamais perdre de vue cette dimension de stratégie publicitaire, c'est-à-dire : motivés par la volonté d'informer au sens premier du terme. De nouveaux récits de la mine néo-calédonienne s'élaborent. L'observation de Roland Barthes suffirait à nous donner à voir la diversité formelle du récit :

Toutes les classes, tous les groupes humains ont leurs récits, et bien souvent ces récits sont goûtés en commun par des hommes de cultures différentes, voire opposées : le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature : international, transhistorique, transculturel, le récit est là comme la vie.<sup>574</sup>

Privilégier la notion de récit comme agencement du réel incite à une pratique de l'écart. En tentant de saisir les dynamiques discursives de transformation du réel néo-calédonien, nous chercherons donc également à aborder des domaines qui précèdent ou participent de la création littéraire, qui reflètent en tout cas ce que l'on pourrait déjà nommer « l'imaginaire de la mine », c'est-à-dire : des supports tels que la presse, ou les

---

<sup>573</sup> Campagne visible sur la quatrième de couverture du mensuel *Correspondances Océaniques* de novembre 2007.

<sup>574</sup> BARTHES, Roland (dir.). *Introduction à l'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil, Collection Poétiques du Récit, 1977, p. 7.

archives (lettres, mémoires, notes, rapports, affiches, iconographies etc.). L'enjeu serait donc également de dégager ce « commun » et le « transhistorique (et transculturel » en Nouvelle-Calédonie. De même, dans un nécessaire esprit de comparaison, il faut désormais étendre cette exploration à l'espace océanien où plusieurs îles partagent un passé ou un présent d'exploitations minières.

L'observation de l'espace littéraire contemporain — considéré comme un lieu privilégié d'insurrections et de contestations — est cruciale, d'autant plus que l'exemple de la poésie de Déwé Gorodé, semble augurer des rapports plutôt conflictuels. Une approche consensuelle nous inciterait, soutenus par les entreprises de communication que nous venons d'évoquer, à instaurer un dialogue de ces mémoires du nickel et, à travers la création littéraire, de leur dégager un espace commun, de partir à la « conquête d'un séjour paisible » car comme l'observe Hamid Mokaddem, « à l'image des clivages territoriaux, une ligne de force structure la Nouvelle-Calédonie et la segmente en espace kanak et non kanak. [...] Cette ligne de force se retrouve dans la structuration de l'espace littéraire »<sup>575</sup>. Car, une voix, celle du dramaturge maréen, Pierre Gope, poursuit et invite dans sa pièce *Le Dernier Crépuscule* (2001), à des interrogations proches de celles lancées par la poésie de Déwé Gorodé. Le titre nous invite, une dernière fois, à scruter une réalité nouvelle. En voici l'intrigue : la construction d'une usine est annoncée dans le nord, forçant une tribu, déjà détruite par l'alcool et plongée dans un isolement dramatique, à quitter sa terre ancestrale.

La rumeur grandit : « Parait-il que notre village sera renversé, et que nous allons vivre à l'envers »<sup>576</sup> demande le Vieux Saké. « Aujourd'hui, c'est par la bouche d'un enfant du pays que l'État parle, pour nous demander de partir et d'abandonner nos terres et nos dieux »<sup>577</sup> constate le Vieux Wapo. En effet, un jeune kanak diplômé « Chargé de Mission » se fait représentant de la compagnie minière et tente de convaincre ses aînés et les autres « jeunes » en brandissant des mots vidés de leur sens : « modernité », « développement », « technologie »...véritables mirages, de nouvelles séparations entre les générations. Et les questions demeurent, ainsi que les

---

<sup>575</sup> MOKADDEM, Hamid. *Littératures calédoniennes : la littérature océanienne francophone est-elle une littérature française ?*, Marseille, la courte échelle/éditions transit, 2008, pp. 16-17.

<sup>576</sup> GOPE, Pierre. *Le Dernier Crépuscule*, Nouméa, Grain de Sable, 2001, p. 17.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 32.

constats les plus alarmants. Pa Saké tranche : « la technologie, c'est celle qui a tué notre frère, c'est celle qui ronge nos montagnes, comme des bancoules dans les bancouliers »<sup>578</sup>, ce à quoi un « Jeune » réplique : « la technologie, c'est une nécessité aujourd'hui »<sup>579</sup>. Naïveté ou lucidité implacable ? Comment ne pas évoquer la sentence de Fanon : « chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir »<sup>580</sup>. Pour le monde kanak, parler de la mine revient-il à une interminable et revendicative convocation des spectres de la colonisation ? Ou est-il également possible, comme Anova en 1965, de l'aborder en termes économiques ou de d'épanouissement ? C'est, du moins, ce que laisse augurer le projet du Koniambo - qui est le premier projet minier né d'une initiative politique du monde kanak - à lui ouvrir la porte de l'exploitation du nickel et à avoir pris en compte l'autorité coutumière<sup>581</sup>. Cependant, l'aboutissement des négociations autour du projet (avec la signature de l'Accord de Bercy<sup>582</sup> en 1998), qui ont vraisemblablement inspiré l'intrigue du drame de Pierre Gope, ne dispense toujours pas du devoir de trouver les mots, changer cette donne qui, croit un autre des « jeune (s) » du *Dernier crépuscule*, fera que « les riches d'aujourd'hui deviendront les maîtres de ce pays demain, et les pauvres seront leurs esclaves »<sup>583</sup>.

L'inquiétude demeure donc chez une partie des auteurs de la Nouvelle-Calédonie face à l'exploitation minière qui, historiquement, a été le symbole de la colonisation.

---

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>579</sup> *Ibid.*

<sup>580</sup> FANON, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, (1961), 2002, p. 197.

<sup>581</sup> Cf. HOROWITZ, Leah Sophie. « Daily, Immediate, Conflicts : an Analysis of Villagers' Arguments about a Multinational Nickel Mining Project in New Caledonia », *Oceania*, vol. 73, N°1, Sydney, September 2002.

<sup>582</sup> « Le FLNKS (Front de Libération National Kanak et Socialiste) et la SMSP proposent dès 1994 aux dirigeants de la SLN de conclure un partenariat en vue de la construction d'une seconde unité métallurgique en Nouvelle-Calédonie. Devant le refus de ces derniers, la SMSP engage une recherche de partenariat en direction des principales sociétés métallurgiques mondiales. Si le savoir-faire minier et la ressource sont présents en Nouvelle-Calédonie, aucun mineur calédonien ne possède la technologie et les moyens financiers suffisants pour devenir, à lui seul, métallurgiste. Le groupe SMSP trouve dans Falconbridge, alors numéro trois mondial, un métallurgiste dont l'expertise technologique n'est plus à démontrer. Disposé à établir des co-entreprises avec des partenaires locaux, le géant canadien se déclare intéressé par la constitution d'une « joint-venture » avec le groupe SMSP.

[...] L'Accord de Bercy a été ratifié en février 1998, soit quelques mois avant l'Accord de Nouméa. Il organise le transfert des droits du gisement de nickel du Koniambo, de la Société le Nickel (SLN) à la Société Minière du Sud Pacifique (SMSP) et à son partenaire industriel. L'accord stipule que le transfert sera complété dès que sera achevée une étude de faisabilité probante portant sur un projet de ferronickel, situé en Province Nord, d'une capacité d'au moins 54 000 tonnes par an de nickel contenu, et dès qu'une commande ferme de matériel pour un montant supérieur à 100 millions USD sera effectuée. » Cf : [http://www.koniambonickel.nc/index.php?option=com\\_content&task=view&id=39&Itemid=91](http://www.koniambonickel.nc/index.php?option=com_content&task=view&id=39&Itemid=91)

Consulté le 02/07/2010.

<sup>583</sup> Op cit, pp. 75-76.



Toujours selon l'idée de « la ligne de force structurante » énoncée par Hamid Mokaddem, cette inquiétude face à la mine ne semble partagée que par les auteurs kanak ; si l'on s'en tient, du moins, au recueil de Déwé Gorodé paru en 1985 et au théâtre de Pierre Gope. Car, par le biais de l'une de ses campagnes marketing, la S.L.N. a réalisé en 2005 une plaquette de photographies de l'usine de Doniambo intitulée *Jour et Nuit* accompagnée de nouvelles rédigées par trois auteurs contemporains : Anne Bihan, Frédéric Ohlen et Nicolas Kurtovitch. Nous n'avons pas vu la mine devenir un « thème révélateur »<sup>584</sup> tel que Pierre Macherey le conçoit, c'est-à-dire, repris par les auteurs comme un « instrument idéologique » qui consistait en la « contestation d'un personnage symbolique ». Cependant, plusieurs personnages ont été ainsi contestés par les auteurs des premières décennies de la colonisation : d'abord celui du forçat criminel dans la nouvelle *Clotho* de Baudoux, mais aussi celui du colon pionnier avec Anacharsis Robinet en 1879 et Laubreaux en 1930. Du fait de sa rareté, ou plutôt, du silence qui est maintenu autour d'elle, la mine ne répond pas à la dynamique contenue dans la définition du « thème » de Macherey. Elle est plutôt devenue un « énoncé » au sens où le définit Michel Foucault, c'est-à-dire un « atome de discours »<sup>585</sup> :

une fonction d'existence qui appartient en propre au signe et à partir de laquelle on peut décider, ensuite, par l'analyse ou l'intuition, s'ils "font sens" ou non, selon quelle règle ils se succèdent ou se juxtaposent, de quoi ils sont signe, et quelle sorte d'acte se trouve effectué par leur formulation (orale ou écrite)<sup>586</sup>

L'énoncé de la mine a donc été le « signe » du mérite dans la démarche de réhabilitation contenue dans les nouvelles de Baudoux, puis dans le patriotisme exalté par Mariotti dans le *Livre du centenaire* en 1953. Poursuivant selon les termes de Macherey, nous pouvons nous demander : quels « personnages symboliques » contestent les auteurs de la scène littéraire contemporaine ? Ou plutôt, quelle image de la mine cherchent-ils à faire apparaître ? Car, poursuit Macherey, « le thème a la valeur datée d'un outil qui n'a plus sa forme accomplie ou qui n'est plus adapté à sa fonction et qu'il faut reconstruire pour le conformer à de nouvelles exigences. »<sup>587</sup> Ainsi, jusqu'aux années 1950, le thème de la mine aidait à faire oublier le bagne et à affirmer le patriotisme. C'est l'industrie minière qui, à partir des années 1990, a fait de la mine

---

<sup>584</sup> MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1966, pp. 224-225.

<sup>585</sup> FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1969), 2008, p. 111.

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>587</sup> MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1966, p. 227.

un « thème » tel que le conçoit Macherey. Elle crée pour cela un nouvel espace : celui des campagnes de communication et de marketing où la mine apparaît comme un « instrument idéologique », une alternative au discours politique — où il est question de « patrimoine » et « d'accès à la ressource » — développé autour de l'industrie minière par le monde kanak depuis les années 1980. Plus d'un siècle après la fondation de la S.L.N., au lendemain des Événements et surtout à la veille des décisions politiques, la nécessité apparaît cruciale de renouveler l'image de l'industrie minière. Si la signature de l'Accord de Nouméa en 1998 a placé la mine au centre de nouveaux processus politique et économique, l'enjeu est de faire que l'image de la mine développée dans ces campagnes pénètre les imaginaires, ce qui explique la campagne de 2005 qui a fait appel aux nouveaux auteurs de la scène littéraire contemporaine néo-calédonienne.

Pour Anne Bihan, « Doniambo. L'usine est là. Sa présence préserve pour longtemps le pays réel de la dictature des cartes postales. »<sup>588</sup>. Frédéric Ohlen imagine un personnage, Pépé Gilou qui, vieillard en 2005, évoque avec fierté et nostalgie ses souvenirs de la période insouciant et frénétique du « boum » des années 1970 :

Parce que c'est une sorte de cyclone à lui tout seul ! Pépé Gilou à Thio, Pépé Gilou chauffeur, livreur, mécanicien, il a tout fait, vous comprenez, tout ! Mais avant qu'il se lance, il faut dire le Mot. Le mot magique. Ça tient en trois mots : S.L.N.<sup>589</sup>

Dans une prose poétique, Nicolas Kurtovitch propose une contemplation des paysages miniers à bord du camion de Charles qui part du site Poya jusqu'aux Hauts Fourneaux de l'usine de Doniambo. Il évoque surtout une omniprésence :

Complexe l'usine est en moi. Je m'en rends compte lorsque surgissant le plus souvent de nulle part et du hasard, un élément tubulaire ou un bout de tapis roulant posé en plein milieu d'un stade fait naître en moi, Doniambo ! Perpétuel amas de fer occupant mon esprit.<sup>590</sup>

Depuis les années 1970, deux visions, deux expériences de la mine se juxtaposent dans le débat public en Nouvelle-Calédonie : il y aurait donc un imaginaire kanak et un imaginaire européen. L'imaginaire kanak s'est d'abord manifesté dans les revendications des Foulards Rouges, poétisé dans le recueil de Déwé Gorodé en 1985 dans le drame de Pierre Gope en 2001, voire dans les négociations du projet Koniambo en 1998. Cet imaginaire a d'abord fait voir la mine comme une blessure, une

---

<sup>588</sup> BIHAN, Anne. « Extraction », *Jour et Nuit, La Société Le Nickel depuis 125 ans*, Nouméa, SLN – Le Nickel, 2005, p. 22.

<sup>589</sup> OHLEN, Frédéric. « Le pépé nickelé », *Ibid.*, p. 25.

<sup>590</sup> KURTOVITCH, Nicolas. « Texte avec le bout des doigts », *Ibid.*, p. 27.

profanation, pour ensuite devenir, à partir de la signature de l'Accord de Nouméa, un enjeu économique dangereux, mais crucial pour l'avenir politique du monde kanak. Le rapport avec l'imaginaire européen semble être appelé à se complexifier e puisque ses fondations sont dans la mythologie du pionnier qui s'est élaborée à partir de la fin du XIXe siècle jusqu'à être repris par le discours politique et la littérature kanak des années 1980 afin d'être indirectement contesté comme une manifestation du colonialisme.

Pour les Européens, la mine a donc été une conquête de la dignité et de la légitimité coloniale, pour les Kanak, elle annonce l'accession à une émancipation dont la quête a d'abord été identitaire et esthétique, avant d'être économique. Pour Edward W. Said, « la narration, auparavant schéma ou genre formel, est devenue une activité dans laquelle politique, tradition, histoire et interprétation convergent »<sup>591</sup>, c'est pourquoi la reconnaissance, dans l'alinéa 2 de l'Accord de Nouméa, « (des) idéaux, (des) connaissances, (des) espoirs, (des) ambitions, (des) illusions, et (des) contradictions »<sup>592</sup> de ceux qui ont participé à la colonisation, apparaît comme un défi à la fois politique et poétique — déjà visible chez Mariotti. « L'imaginaire est un champ de fleuves et de replis qui sans cesse bougent »<sup>593</sup> nous dit Édouard Glissant. Un événement politique, un accord signé, peuvent-ils permettre à la littérature de participer à ce « champ de fleuves » de l'imaginaire ? Il est vrai que les auteurs de la scène littéraire néo-calédonienne contemporaine ont à tenter la conjugaison d'imaginaires antagonistes autour de ce qui constitue à la fois un motif littéraire et un enjeu économique.

---

<sup>591</sup> SAID, Edward W. *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, (2000), 2008, p. 406.

<sup>592</sup> L'Accord de Nouméa signé le 5 mai 1998, *Journal Officiel de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 11 juin 1998, alinéa 2, p. 2250.

<sup>593</sup> GLISSANT, Edouard. *La terre, le feu, l'eau et les vents*, Paris, Galaade, 2010, p. 15.



# **ANNEXES**



# PHOTOGRAPHIES

Photographie préparatoire au blason du Gouverneur Guillain (1861)

« Civiliser, Produire, Réhabiliter »



594

<sup>594</sup> Archives de la Nouvelle-Calédonie, Collection Alexis Garnier, 1Ph13.





**Sydney Morning Herald : annonce de la fondation de la  
« Bamboozle Company » (4 mars 1872)**

**THE SYDNEY MORNING HERALD**

**SPECIAL ADVERTISEMENTS.**

**THE GIGANTIC BAMBOOZLE GOLD, TIN, and  
COPPER MINING COMPANY (Limited),  
VULTURE'S HILL.**

Capital, £500,000—in shares of £1 each.  
Promoters' shares, 250,000, with £20,000 cash.  
Subscribers' shares, 250,000.

**DIRECTORS :**

Tigg Montague, Esq.  
Uriah Heap, Esq.  
Noah Claypole, Esq.  
Chery Slyme, Esq.  
Pottauensend Donnerwetter, Esq.  
Only Pecksniff, Esq.

**BROKERS :**

Catcham Quick, Nabbum, and Co.,  
The Devil's-chambers,  
Bottomless-pit-street.

The promoters of this company having discovered a rich gold mine in Sydney, are deeply impressed with the necessity of working the same to their own great advantage with all convenient speed.

To this end they propose working the above property on the system known as

**THE FOUR PEG SYSTEM**

which has been most profitably worked in Victoria, New Zealand, and elsewhere.

Their motives are of the highest character and may be at a word expressed in the undying words,

**HEADS I WIN—TAILS YOU LOSE.**

The property to be developed on the above principles has been selected on a mountain side and four pegs have been carefully and uprightly inserted into the ground. For these pegs, which are made of the best timber they could get, the promoters ask the modest sum of £5000 each, and they assure a generous and confiding public that they are dirt cheap at the price.

They further propose to dig a hole in the ground to see if there is anything else in it but the pegs, and if there be, they will have the satisfaction of adding their mite towards "developing the mineral resources of the colony" at other people's expense, and pocketing only one-half of the proceeds.

It may be objected to this scheme, that £450,000 is rather a large sum to pay for prospecting their property by putting a few holes into it, but the promoters are of a different opinion, and they announce their intention of making all the calls until the ground is thoroughly proved, or at all events UNTIL THEY HAVE GOT RID OF ALL THEIR OWN SHARES; leaving the happy purchasers from them to fight it out with the holders of subscribers' shares.

Having this object in view they pledge themselves to watch the works very narrowly, and if there does not appear to be any prospect of getting anything but dirt and rock, they have magnanimously resolved to THROW THE WHOLE OF THEIR PROMOTERS' SHARES ON THE MARKET, AT ANY SACRIFICE.

This course will have the happy effect of preventing any greedy subscribers who hope to get a premium on their shares, from deserting the enterprise, as it is obvious that a subscriber's share of 5s. or 10s. paid up, with a liability to pay a further sum of 15s. or 10s. per share, will have no chance of sale if the promoters lower their price of £1 shares without liability, to 2s. 6d. or 3s. 6d. each. This course was so successful a year or so ago in certain now defunct mining companies, that it will be at once understood and appreciated by those concerned.

In conclusion, the promoters have much pleasure in informing their friends and supporters that they have plenty more schemes, both small and great, which they intend to bring forward as soon as this is floated. They fully intend to keep up this interesting "little game," as long as a judicious and discerning public will stand it.

Applicants are requested to send 5s. per share to the brokers as soon as possible, so that the promoters' anxiety may be at once relieved, and the printers and newspapers get their bills paid.

43.  
0.  
Y.  
22.  
11 p.m.  
11 a.m.  
see de  
  
Orone.  
2 0  
2 3  
  
11 4  
2 4  
2 3  
  
at Fort  
4.  
1 for  
  
ast, and  
ters.  
24 hours  
vous to  
m.  
  
M. n.  
Rain in  
leaves.  
18  
10 50  
0 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0  
1 0

br  
en  
En  
par  
sar  
per  
and  
the  
wa  
  
the  
be  
ing  
go  
wh  
the  
alt  
par  
the  
wh  
ac  
for  
me  
co  
pe  
tw  
oth  
ret  
oth  
sol  
is  
va  
po  
po  
aft  
me  
me  
tig  
  
br  
ou  
re  
Th  
les  
wo  
ou  
tri  
th  
pe  
de  
se  
ty  
th  
w  
ta  
ra  
pr  
to  
in  
be  
he  
at



## Archives John Higginson

Lettre adressée à l'Éditeur du « Globe » datée du 06 février 1888  
signée John Higginson

6

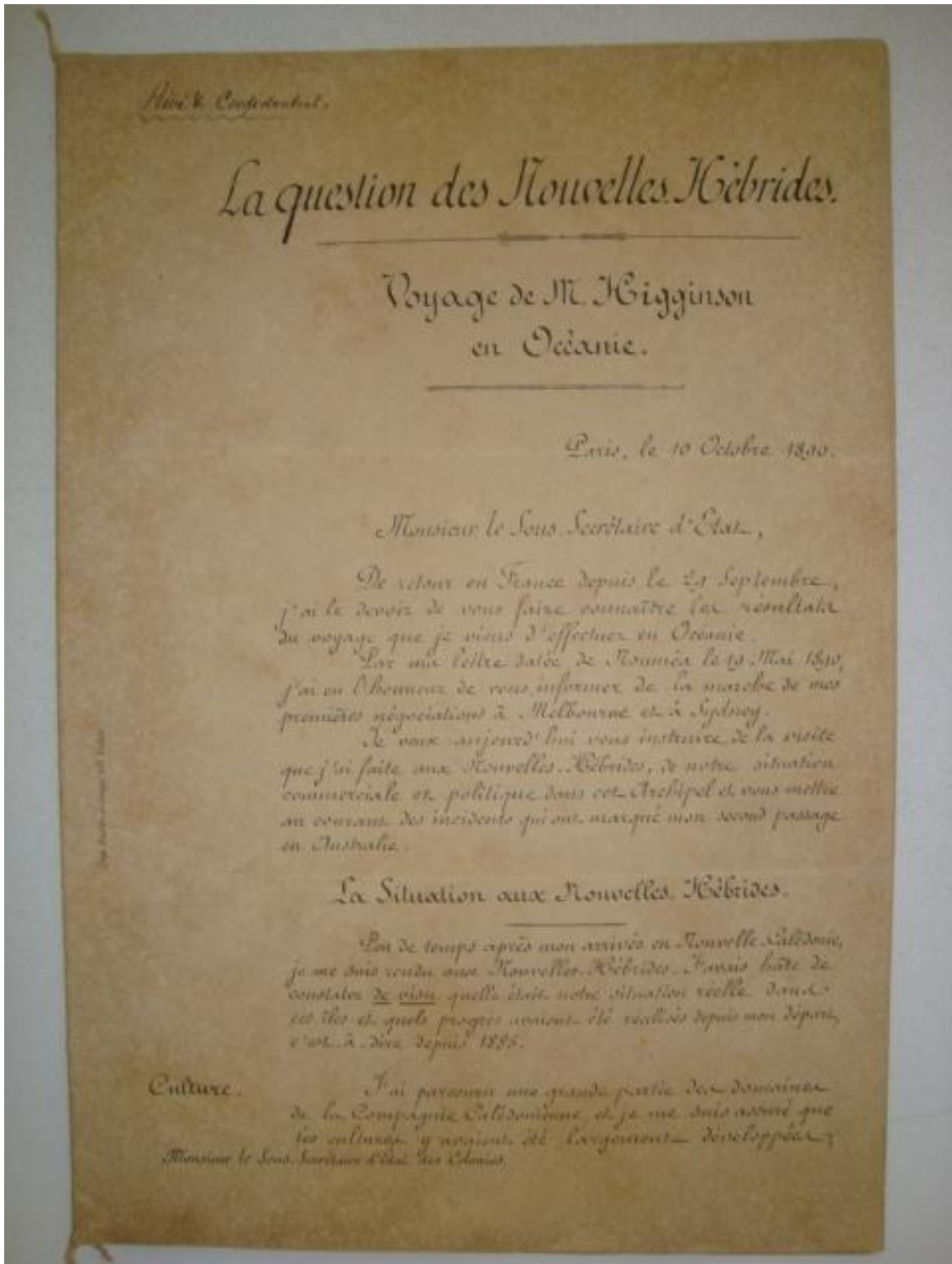
fait par le budget de la France. Il est oublié que Sydney est le plus  
loin de la ligne de -Bairdville en Australie, au delà de l'équateur  
comme ils ont oublié que les colons calédoniens sont les tributaires de  
l'immense australien.

Voilà correspondant est mal venu de me rendre responsable du  
différend qui divise l'Angleterre et la France dans le Pacifique. Ce diffé-  
rend pouvait être levé à l'amiable, suivant les règles de la plus  
scrupuleuse équité; il n'a pas tenu à voir qu'il n'en fut ainsi. J'ai pris  
soin d'indiquer, il y a quelques mois à peine, dans une lettre adressée à  
M. Charles Bellet, en réponse à l'un des chapitres de son livre "L'Empire  
en 1887", j'ai pris soin d'indiquer, dis-je, quel était la comédie aux diffé-  
rentes pendantes entre nos deux pays. J'ai montré que, si la France,  
forte de son droit, ne pouvait sacrifier ses intérêts dans l'océan  
océano-Indien, elle était prête à donner satisfaction aux plaintes de  
l'Australie, au sujet de la population pénale de la Nouvelle-Calédonie.  
J'ai montré que l'accord était possible moyennant certaines concessions  
inséparables et que, si l'Australie renonçait à ses prétentions sur les 11<sup>es</sup>  
Hébrides, la France, de son côté, s'engagerait à faire cesser l'envoi des  
religés en 11<sup>es</sup> Calédonie. Cette transaction acceptable et ça quelques  
mois n'a pas cessé d'être possible. Je persiste à croire que la commission  
qui n'est d'être signée ou retirée sans, ne présente rien, ne renvoie à au-  
cune des difficultés de la situation. Hâte ses yeux je devais, "Le Con-  
sommateur" est un expert diplomatique; je le pense plus que  
jamais et à l'heure actuelle je conclus en disant que la question de  
11<sup>es</sup> Hébrides se fait voir résolue par une transaction.

(Signé) John Higginson.



**1 - Rapport de John Higginson sur les Nouvelles-Hébrides 10 octobre 1890**





# CARTES

## Cartes « Shearston – May » (1911) 1

...ed his intention, ...ns of Japan become ...arked, of cabling ...Paris to know what

...on the more north- ...land, are the mines ...of le Nickel, where ...nto that of Russia, ...and none go but le ...their doings. There ...onced in as isolated ...ey could find in our ...territory. There they ...oy men as gangers, ...missioned officers in

Every inch of the ...land has been sur- ...nd every ell of the ...nd valleys inland.

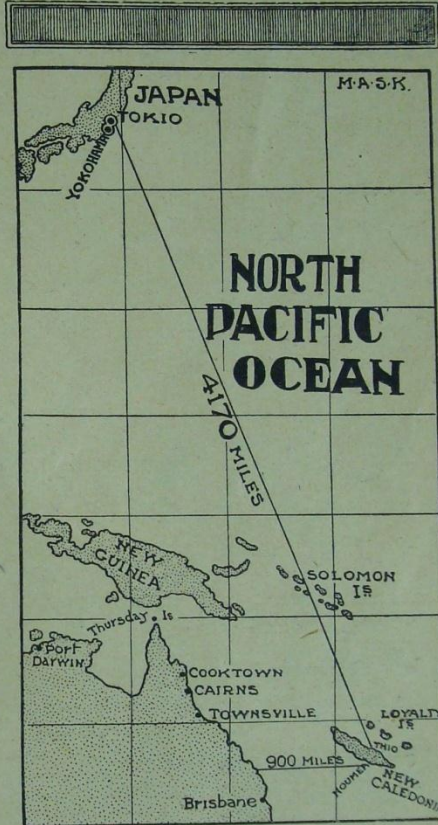
...may be as well to ...island could, with ...ent of forts, be made ...le. It is an island ...f approach. Ship- ...v the coast like an ...ot risk their ships ...time. As soon as ...l they drop anchor.

...be made practically ...very few months. At ...point the hills rise ...e sea-level; and an ...n that managed to ...culties of navigating ...nd the reefs would ...e of existing when ...and began to boom.

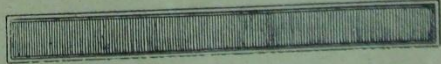
...of New Caledonia ...e islands of the New ...reports of Japanese ...veying with theodo- ...actise flag-signalling ...Japs who sail about ...tensibly engaged in ...ither of trepang or ...ering, and Japs who ...nd in different parts ...nd who are periodi- ...thers of their fellows

...this alleged business ...me under my notice ...to show the direc-

...months ago it was reported that two ...boats, containing Japanese, were ...sojourning in the neighborhood of ...Filou, on the north-western corner of ...the island. Officialdom was spoken ...to by telegram and by letter again and ...again, and at last decided to take ac- ...tion. Those Japs were inveigled into



Map showing how what may become a Japanese base is being established 900 miles from our coast-line

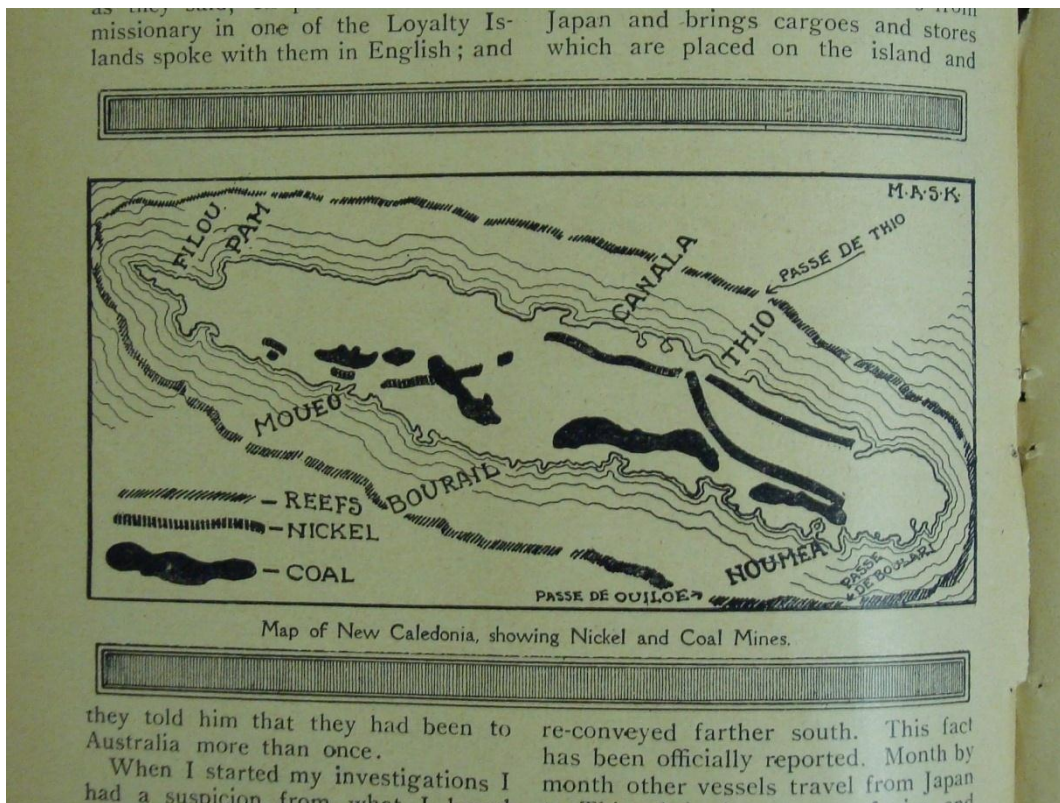


Noumea and their boats detained. Then it was found that they had not the usual papers that denote the trepang or the beche-de-mer collector; and France fined them £200 each. They did not pay the fines themselves, but the money was forthcoming in less than no time, and one of the boats sailed away. Afterwards it was dis-





## Cartes « Shearston –May » (1911) 2

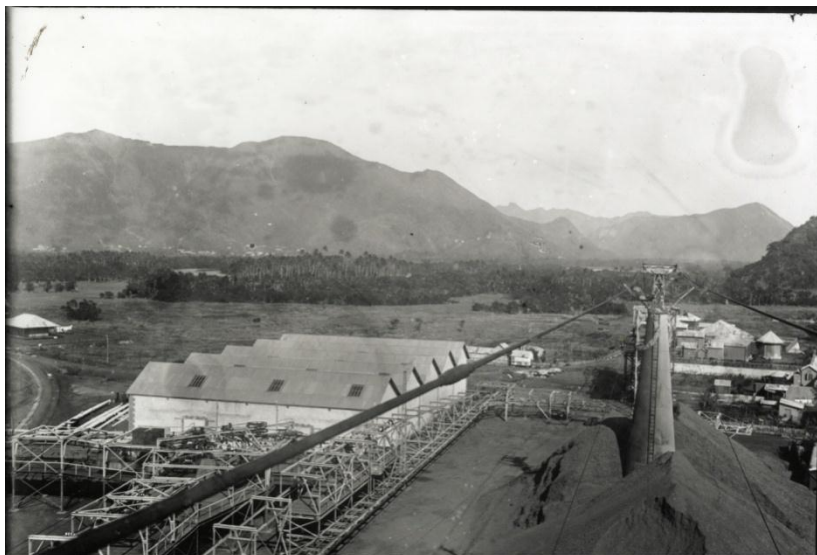




## Fond Maxime Meyer – Thio Mines - 1913



ANC. Fonds Maxime Meyer 2Ph7 - 453  
"Thio - va-et-vient et trémie du plateau, 11 mai 1913".



ANC. Fonds Maxime Meyer 2Ph7 - 273  
"Magasin cobalt et mine en bas vue du sommet de l'un des pylônes (Thio), 16 novembre 1911".

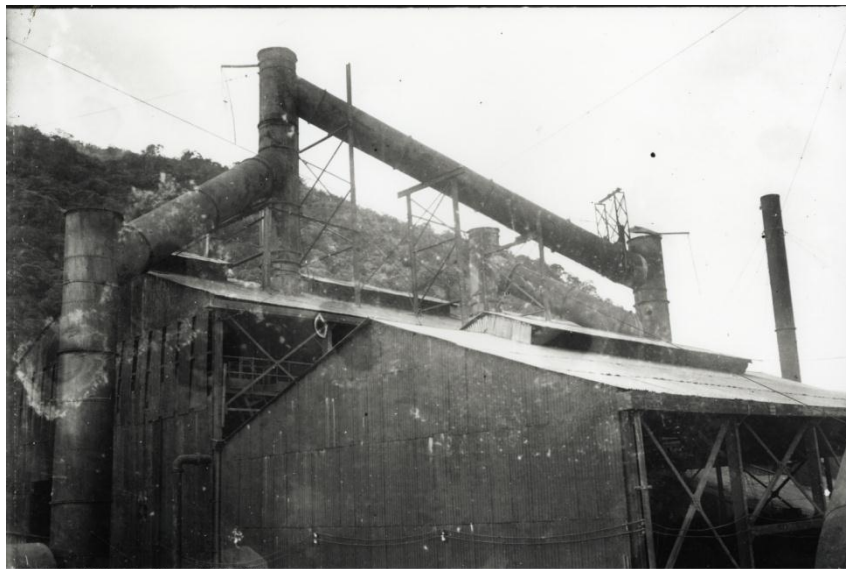


## Fond Maxime Meyer – Thio Fonderie – 1921



ANC. Fonds Maxime Meyer 2Ph7 - 644

*"Thio - la mission vue de la station du renvoi du transporteur, 3 décembre 1921".*



ANC. Fonds Maxime Meyer 2Ph7 - 647

*"Fonderie de Thio, 4 décembre 1921".*



# **BIBLIOGRAPHIE**





# **BIBLIOGRAPHIE**

## **1. Ouvrages de référence**

AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection Sociologie d'aujourd'hui, 1987, 296 pages.

AMOSSY, Ruth. *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, le texte à l'œuvre, 1991, 215 pages.

ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, (1983, 1991), 2002, 216 pages.

ANDERSON, Benedict. *Les bannières de la révolte*, Paris, La Découverte, (2005), 2009, 261 pages.

ARENDT, Hannah. *L'Impérialisme*, Paris, Seuil, Collection Points, (1973), 1994, 380 pages.

ASTIER-LOUFTI, Martine. *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature coloniale française, 1871-1914*, Paris La Haye, Mouton, 1971, 150 pages

AUERBACH, Erich. *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1946), 1968, 560 pages.

BACHELARD, Gaston. *L'eau et les rêves*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio-essais, (1942), 2005, 225 pages

BACHELARD, Gaston. *L'Air et les songes*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio-essais, (1943), 1992, 350 pages.

BACHELARD, Gaston. *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, Folio-essais, (1949), 2006, 192 pages

BACHELARD, Gaston. *La Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F, Quadrige Grands Textes, (1957), 2007, 215 pages

BANFIELD, Ann. *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Seuil, (1982), 1995, 490 pages.

BARTHES, Roland. *S/Z*, Paris, Seuil, Points Essais, (1970), 1976, 252 pages.

BARTHES, Roland. *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, Points Essais, 1984, 440 pages.

- BAUDRILLARD, Jean. *La transparence du mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Gallilée, Collection L'Espace Critique, 1990, 185 pages
- BAUDRILLARD, Jean. GUILLAUME, Marc. *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie, 1994, 180 pages
- BAYLY, C. A. *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, Le Monde Diplomatique, Éditions de l'Atelier, (2004), 2007, 865 pages.
- BENSA, Alban. *La fin de l'exotisme, Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, Essais, 2006, 366 pages.
- BESSIÈRE, Jean. *Dire le littéraire*, Bruxelles, Mardaga, Collection Philosophie et Langage, 1995, 338 pages. Consulter
- BESSIÈRE, Jean. *La littérature et sa rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection L'Interrogation Philosophique, 1999, 238 pages.
- BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, Folio Essais, (1955), 1988, 380 pages.
- BOURDIEU, Pierre. *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Le Sens Commun, 1980, 480 pages.
- BOURDIEU, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, Points Essais, (1992), 1998 (Nouvelle édition revue et corrigée), 580 pages.
- BRAUDEL, Fernand. *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, Collection Champs, 1985, 122 pages.
- BREMOND, Claude. *Logique du récit*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1973, 350 pages.
- CALVET, Louis-Jean. *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot, Bibliothèque Scientifique Payot, (1974), 1988, 248 pages.
- CHARLES, Michel. *Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1977, 300 pages.
- COHN, Dorrit. *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, (1978), 1981, 310 pages.
- COHN, Dorrit. *Le propre de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, (1999), 2001, 261 pages.
- COMPAGNON, Antoine. *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, Poétique, 1979, 414 pages.

COMPAGNON, Antoine. *Le démon de la théorie, Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, Essai, 1998, 340 pages.

CRÉPON, Marc. *Les géographies de l'esprit*, Paris, Payot & Rivages, Bibliothèque Philosophique Payot, 1996, 425 pages.

DÄLLENBACH, Lucien. *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, 1977, 250 pages.

DE CERTEAU, Michel. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Collection Folio Histoire, (1975), 2002, 530 pages.

DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie 1*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1972, 495 pages.

DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1975, 160 pages.

DELEUZE, Gilles. *Proust et les signes*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Quadrige, (1964), 2003, 224 pages.

DELEUZE, Gilles. *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1969, 392 pages.

DELEUZE, Gilles. GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1980, 645 pages.

DURAND, Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, Collection Études n° 14, (1969), 1973, 550 pages

ECO, Umberto. *Lector in fabula*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio Essais, (1979), 1985, 315 pages.

ECO, Umberto. *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio Essais, (1990), 1992, 412 pages.

ETEMAD, Bouda. *De l'utilité des empires, Colonisation et prospérité de l'Europe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Armand Colin, 2005, 340 pages.

FERGUSON, Niall. *Empire: How Britain made the modern world*, New York, Penguin Books, (2003), 2004, 425 pages.

FERRO, Marc. *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde (Nouvelle édition revue et illustrée)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, (1981), réédition 2004, 460 pages.

FERRO, Marc. *Histoire des colonisations des conquêtes aux indépendances XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, Points Histoire, 1994, 595 pages.

FERRO, Marc (coord.). *Le livre noir du colonialisme, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette Littératures, Collection Pluriel, 2003, 1124 pages.

FERRO, Marc. *Le Ressentiment dans l'histoire*, Paris, Odile Jacob, Poches, 2008, 225 pages.

FOUCAULT, Michel. *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1966), 1990, 398 pages.

FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1969), 2008, 290 pages.

FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1975), 1993, 360 pages.

FOUGÈRE, Éric. *Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Age Classique et aux Lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995, 445 pages.

FOUGÈRE, Éric. *Escapes en Littérature Insulaire, Iles et balises*, Paris, L'Harmattan, 2004, 244 pages.

GENETTE, Gérard. *Figures I*, Paris, Seuil, Points Essais, 1966, 270 pages.

GENETTE, Gérard. *Figures II*, Paris, Seuil, Points Essais, 1969, 295 pages.

GENETTE, Gérard. *Figures III*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1972, 287 pages.

GENETTE, Gérard. *Palimpsestes*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1982, 470 pages.

GENETTE, Gérard. *Seuils*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1987, 392 pages.

GENETTE, Gérard. *Fiction et diction*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1991, 152 pages.

GLISSANT, Édouard. *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, 245 pages.

GOODY, Jack. *La raison graphique*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Sens Commun, (1977), 1979, 275 pages.

GOODY, Jack. *La peur des représentations*, Paris, La Découverte, Poche, (1997), 2006, 309 pages.

GOYET, Francis. *Rhétorique de la tribu, rhétorique de l'état*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Recherches Politiques, 1994, 232 pages.

- JACKSON, John, E. *Mémoire et Création poétique*, Paris, Mercure de France, 1992, 330 pages.
- HABERMAS, Jürgen. *L'espace public*, Paris, Payot, Critique de la politique, (1962), 1992, 325 pages.
- HANIMAN, Joseph. SALMON, Christian. *Devenir minoritaire, Pour une nouvelle politique de la littérature*, Paris, Denoël, 2003, 156 pages.
- HARTOG, François. *Evidence de l'histoire*, Paris, Gallimard, Collection Folio Histoire, n° 157, 2005, 360 pages.
- KHATIBI, Abdelkebir. *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Paris, Denoël, 1987, 218 pages
- KRISTEVA, Julia. *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, Points Essais, 1974, 640 pages.
- LAPLANTINE, François. NOUSS, Alexis. *Le Métissage*, Paris, Flammarion, Dominos, n°145, 1997, 130 pages.
- LYONS, Martyn. *Le Triomphe du livre*, Paris, Promodis, 1987, 300 pages.
- MACHEREY, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, 332 pages.
- MARSEILLE, Jacques. *Empire colonial et capitalisme français/ Histoire d'un divorce*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de « L'Évolution de l'Humanité », (1984), 2005, 640 pages.
- MILLS, Charles Wright. *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte, (1967), 1997, 230 pages.
- MOSCOVICI, Serge. *Psychologie des minorités actives*, Paris, P.U.F, Collection Quadrige, 1979, 275 pages.
- MURAY, Philippe. *Le XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, Paris, Gallimard, Collection Tel, (1984), 1999 (nouvelle édition), 690 pages.
- NOIRIEL, Gérard. *Les ouvriers dans la société française XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, Collection Points Histoire, 1986, 325 pages.
- PAVEL, Thomas. *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, Collection Poétique, (1986), 1988, 212 pages.
- PIAULT, Marc Henry. *La Colonisation : rupture ou parenthèse ?*, Paris, L'Harmattan, Collection Racines du présent, 1987, 328 pages.

- RICŒUR, Paul. *Temps et Récit. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, 410 pages.
- RICŒUR, Paul. *Temps et Récit. Tome II. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984, 300 pages.
- RICŒUR, Paul. *Temps et Récit. Tome III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, 580 pages.
- RICŒUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Seuil, 2000, 690 pages.
- RIFFATERRE, Michael. *La production du texte*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1979, 286 pages.
- ROCHE, Mark William. *Why Literatures Matters in the 21st century*, New Haven and London, Yale University Press, 2004, 308 pages.
- RONCAYOLO, Marcel. *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1997, 288 pages.
- ROSOLATO, Guy. *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard Collection Tel n°37, 1969, 365 pages.
- RUSCIO, Alain. *Le credo de l'homme blanc, Regards coloniaux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Complexe, 2002, 410 pages.
- SAADA, Emmanuelle. *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français, entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, Collection L'Espace de l'Histoire, 2007, 335 pages.
- SAVARESE, Eric. *L'Ordre colonial et sa légitimation en France Métropolitaine*, Paris, L'Harmattan, Logiques Politiques, 1998, 300 pages.
- SCHAEFFER, Jean-Marie. *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1999, 350 pages.
- SCHIMDT, Nelly. *Histoire du métissage*, Paris, Éditions de La Martinière, 2003, 225 pages.
- SEARLE, John R. *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, N.R.F essais, (1995), 1998, 305 pages.
- SERRES, Michel. *Hermès III – La Traduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1974, 270 pages.
- TADIÉ, Jean-Yves. *Le récit poétique*, Paris, Gallimard, Collection Tel n° 240, 1994, 210 pages.

THERENTY, Marie-Ève. *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 2007, 400 pages.

TODOROV, Tzvetan. *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1971, 255 pages.

TODOROV, Tzvetan. *Théories du symbole*, Paris, Seuil, Collection Points Essais, 1979, 380 pages

TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, Collection Points Essais, 1989, 540 pages.

VERNEY, Patrick. *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1997, 543 pages.

VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, Points Histoire, (1971), 2006, 440 pages.

WEINRICH, Harald. *Le temps*, Paris, Seuil, Collection Poétique, (1964), 1973, 330 pages.

WESSELING, Henri. *Les empires coloniaux européens 1815-1919*, Paris, Gallimard, Collection Folio Histoire, (2004), 2009, 556 pages.

WHITE, Hayden. *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 1973, 450 pages.

WHITE, Kenneth. *L'Esprit nomade*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio Essais, (1987), 2008, 440 pages.

## **2. Ouvrages théoriques et généraux sur les littératures francophones et les théories postcoloniales**

APPADURAI, Arjun. *Après Le Colonialisme*, Paris, Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, (1996), 2001, 335 pages

ASHCROFT, Bill. GRIFFITHS, Gareth. TIFFIN, Helen. *The Empire writes back, Theory and practice in Post-colonial literatures*, London and New York, Routledge, Ed: Terence Hawkes, (1989), 1994, 246 pages.

ASHCROFT, Bill. GRIFFITHS, Gareth. TIFFIN. *Post-Colonial studies, The key concepts*, London and New York, Routledge, 2000, 275 pages.

BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. VERGÈS, Françoise. *La République coloniale*, Paris, Hachette Littératures, Collection Pluriel Histoire, 2003, 180 pages.

- BARDOLPH, Jacqueline. *Études Postcoloniales et Littérature*, Paris, Honoré Champion, Unichamp-Essentiel, 2002, 75 pages.
- BENIAMINO, Michel. *La Francophonie Littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, Espaces Francophones, 1999, 460 pages.
- BHABHA, Homi K. *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, (1994), 2007, 415 pages.
- BLAUT, James M. *The Colonizer's Model of the World: Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, New York, Guilford Press, 1993, 246 pages.
- BONGIE, Chris. *Exotic Memories : Literature, Colonialism, and the Fin de siècle*, California, Stanford University Press, 1991, 245 pages
- CLIFFORD, James. *The Predicament of Culture, Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Harvard University Press, (1988), 2002, 381 pages.
- DAUGHTON, J.P. *An Empire Divided: Religion, Republicanism, and the Making of French Colonialism, 1880-1914*, New York, Oxford University Press, 2006, 344 pages.
- DEROO, Éric. LEMAIRE, Sandrine (coll.). *L'illusion coloniale*, Paris, Éditions Tallandier, 2005, 220 pages.
- DURIX, Jean-Pierre. *Mimesis, genres and post-colonial discourse. Deconstructing magic realism*, New York, St.Martin's Press Inc., 1998, 206 pages.
- FANON, Frantz. *Les Damnés de la Terre*, Paris, La Découverte, Collection Poche n° 134, (1961) (préface J-P. Sartre, 1966), 2002, 312 pages
- FORSDICK, Charles. *Travel in Twentieth-Century French and Francophones Cultures, The Persistence of Diversity*, London, Oxford University Press, 2005, 280 pages.
- GRUZINSKI, Serge. *Les Quatre parties du monde*, Paris, Seuil, Collection Points, 2004, 550 pages.
- HOGAN, Patrick Colm. *Empire and Poetic Voice, Cognitive and Cultural Studies of Literary Tradition and Colonialism*, New York, State University of New York Press, 2004, 290 pages.
- LIAUZU, Claude (dir.), BLILI, Leila. DAHLEM, Jacqueline. GRONDIN, Reine-Claude. JOLY, Vincent. RANDRIANJA, Solofo. TRINH, Van Thao. *Colonisation: droit d'inventaire*, Paris, Armand Colin, Collection Les Enjeux de l'Histoire, 2004, 350 pages.
- LINDQVIST, Sven. *Exterminez toutes ces brutes !*, Paris, Éditions des Arènes, (1992), 2007, 235 pages.



- LOOMBA, Ania. *Colonialism/Postcolonialism*, London and New York, Routledge, The New Critical Idiom, 1998, 290 pages.
- Mc QUEEN, Norrie. *Colonialism*, Harlow U-K, Pearson Education, Short Histories of Big Ideas, 2007, 198 pages. Consulter!
- MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Folio, (1957), 1985, 2002, 165 pages.
- MEMMI, Albert. *La Dépendance*, Paris, Gallimard, Folio, (1979), 1993, 210 pages.
- MEMMI, Albert. *Portrait du décolonisé*, Paris, Gallimard, Collection Folio Actuel n° 131, 2004, 220 pages.
- MORROW, Patrick D. *Post-colonial Essays on South Pacific Literature*, New York, Edwin Mellen Press Ltd, 1998, 189 pages.
- MOURA, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, 240 pages.
- MOURA, Jean-Marc. *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, 484 pages
- MOURA, Jean-Marc. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Littératures Européennes, 1998, 200 pages
- MOURA, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, P.U.F, Écritures Francophones, 1999, 175 pages
- MOURA, Jean-Marc. *Exotisme et lettres francophones*, Paris, P.U.F, Ecriture, 2003, 222 pages.
- PAIRAULT François. *Bon souvenir des colonies*, Paris, Talandier, 2003, 143 pages.
- PRATT, Mary-Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, New York, Routledge, (1992), 2007, 296 pages.
- PUNTER, David. *Postcolonial imagings, Fictions of a new world order*, Edinburgh University Press, 2000, 240 pages
- SAID, Edward W. *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard Le Monde Diplomatique, 2000, 560 pages.
- SAID, Edward W. *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, (2000), 2008, 760 pages.

SPURR, David. *The Rhetoric of Empire: Colonial Discourse in Journalism, Travel Writing, and Imperial Administration (Post-Contemporary Interventions)*, Durham (North Carolina), Duke University Press, 1993, 215 pages.

SUBRAMANI. *South Pacific Literature, From Myth to Fabulation*, Suva, Institute of Pacific Studies of the University of the South Pacific, 1992, 230 pages.

YEE, Jennifer. *Exotic Subversions in Nineteenth-Century French Fiction*, London, Legenda, 2008, 124 pages

### **3. Ouvrages sur la Nouvelle-Calédonie et l'Océanie**

ANOVA, Apollinaire Ataba. *D'Ataï à l'Indépendance*, Nouméa, Édipop, (1965), 1984, 190 pages. (Édition de son mémoire de licence)

ANOVA, Apollinaire. *Calédonie d'hier, Calédonie d'aujourd'hui*, Nouméa, Expressions, Mairie de Moindou, (1965/1984), 2005, GASSER, Bernard. MOKADDEM, Hamid. Notes et présentation. 305 pages.

Association pour la fondation d'un institut Kanak d'Histoire moderne (Publication de l'Union Calédonienne), *Contribution à l'Histoire du Pays Kanak*, Nouméa, Editions I.K.S, 1984, 110 pages.

BARBANÇON, Louis-José. *Le Pays du Non-dit, (Regards sur la Nouvelle-Calédonie)*, Nouméa, Offset Cinq Éditions, 1992, 135 pages.

BARBANÇON, Louis-José. *La Terre du Lézard*, Nouméa, Ile de Lumière, Libres Écrits, 1995, 177 pages.

BARBANÇON, Louis-José. *L'archipel des forçats. Histoire du bagne de Nouvelle-Calédonie (1863-1931)*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2003, 440 pages.

BENCIVENGO, Yann (dir.). *La Mine en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Éditions Ile de Lumière, Collection 101 mots pour comprendre n°1, 1997, 270 pages.

BENSA, Alban. *Chroniques Kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Peuples Autochtones et Développement, Ethnies-Documents, 1995, 350 pages.

BENSA, Alban. *Nouvelle-Calédonie, vers l'émancipation*, Paris, Gallimard Découvertes, Collection Histoire n°85, (1990), 2007, 176 pages.

BERNARD, Michel. *L'âge d'or australien : la ruée vers l'or et ses conséquences (1851)*, Paris, L'Harmattan, 1997, 254 pages.

BERNARD, Michel. *La colonisation pénitentiaire de l'Australie 1788-1868*, Paris, L'Harmattan, Collection « Chemins de la Mémoire », 1999, 272 pages.

- BOULAY, Roger. *Kannibals et Vahinés, Imagerie des mers du sud*, Paris, Éditions de l'Aube, 2000, 98 pages.
- BROU, Bernard. *Richesses minières en Nouvelle-Calédonie*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, Dossier 3, 1978, 32 pages.
- BULLARD, Alice. *Primitivism, the Paris Commune of 1871 and the making of nineteenth-century*, University of California, Berkeley, 1994, 668 pages.
- BULLARD, Alice. *Exile to paradise. Savagery and Civilization in Paris and the South Pacific, 1790-1900*, Stanford, Stanford University Press, 2000, 380 pages.
- CARTERON, Benoît. *Identités culturelles et sentiment d'appartenance en Nouvelle-Calédonie : Sur le seuil de la maison commune*, Paris, L'Harmattan, Collection Portes Océanes, 2008, 282 pages.
- CHÊNE, Claudy. « Le statut des engagés Tonkinois ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plaît ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 46-52.
- CLIFFORD, James. *Maurice Leenhardt, personne et mythe en Nouvelle-Calédonie*, Paris, Jean Michel Place, Les Cahiers de Gradhiva, (1982), 1987, 270 pages.
- COQUILHAT, Georges. *La Presse en Nouvelle-Calédonie au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nouméa, Publications de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°38, 1987, 232 pages.
- CORMIER, Manuel. *La Colonisation pénale*, Nouméa, Centre Territorial de Recherche et de Documentation Pédagogiques et Association Pac 93, Points d'Histoire, n°8, 80 pages.
- CORNET, Claude. *Communards puis, Calédoniens : la vie et la descendance des déportés politiques en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Éditions de la Boudeuse, 1999, 161 pages.
- CORNET, Claude. *La grande Révolte de 1878*, Nouméa, Éditions de la Boudeuse, 2000, 310 pages.
- DAHLEM, Jacqueline. *Nouvelle-Calédonie, pays kanak : un récit, deux histoires*, Paris, L'Harmattan, Collection Sémantiques, 1996, 190 pages.
- DAUPHINÉ, Joël. *Les spoliations foncières en Nouvelle-Calédonie (1853-1913)*, Paris, L'Harmattan, 1989, 350 pages.
- DELVINQUIER, Benoît. *L'épopée des colons nordiste en Nouvelle-Calédonie*, Rennes, La Découverte Éditions, Collection L'Amateur Averti, 1998, 200 pages.

DELVINQUIER, Benoît. *Le Nouvel-Anzin des Antipodes, Espoirs et déconvenues des charbonnages calédoniens (1853-1913)*, Rennes, La Découverte Éditions, Collection L'Amateur Averti, 2003, 260 pages.

DOCKER, Edward Wybergh. *The Blackbirders. The Recruiting of South Seas Labour for Queensland, 1863-1907*, Sydney, Angus and Robertson, 1970, 289 pages.

DUNMORE, John. *Visions and Realities, France in the Pacific 1695-1995*, Waikanae, Heritage Press Ltd, 1997, 320 pages.

EDMOND, Rod. *Representing the South Pacific, Colonial discourse from Cook to Gauguin*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 307 pages.

FAURE-BOURDONCLE, Marie-Thérèse. KLING, Georges. *Les Rues de Nouméa, Nouméa, Publication de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°40, 1988, 324 pages.

FININ, Gérard. WESLEY-SMITH, Terence. *Coups, conflicts, and crises : The New Pacific Way ?*, East-West Center Working Papers, Pacific Islands Development Series, Honolulu, University of Hawaii, n°13, june 2000, 31 pages.

FOUGÈRE, Eric. *Île-prison. Bagne et déportation*, Paris, L'Harmattan, 2002, 248 pages

GASCHER, Pierre. *La Belle au Bois Dormant, Regards sur l'administration coloniale en Nouvelle-Calédonie de 1874 à 1894*, Nouméa, Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°8, 1975, 300 pages.

GAVMAN, Tufala. *Reminiscences from the Anglo-French Condominium of the New Hebrides*, Brian J. Bresnihan, Keith Woodward, editors. Suva, Fiji: Institute of the Pacific Studies, University of the South Pacific, 2002, 623 pages.

GUIART, Jean. Maurice Leenhardt. *Le lien d'un homme avec un peuple qui ne voulait pas mourir*, Nouméa, Le Rocher à la Voile, 2003, 210 pages.

HARREX, Wendy. SINCLAIR, Keith. *Looking back. A Photographic History of New Zealand*, Wellington, Oxford University Press 1478 – 1978, 1978, 240 pages.

HENNINGHAM, Stephen. *France and the South Pacific. A contemporary history*, Sydney, Allen & Unwin, 1992, 292 pages.

KELLY, T.D. *Nauru phosphate narrative*, Yaren District, Nauru Phosphate Corporation, december 1977, 33 pages.

KOBAYASHI, Tadao. *Les Japonais en Nouvelle-Calédonie. Histoire des émigrés sous contrat*, Nouméa, Publications de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°48, (1977), 1992, 175 pages. A consulter

KOBAYASHI, Tadao. « Les Japonais en Nouvelle-Calédonie ou la rencontre manquée », Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 1980, 16 pages. A consulter

KOBAYASHI, Tadao. « Le Centenaire de l'arrivée des Japonais », Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 1993, 10 pages.

KURTOVITCH, Ismet. *Aux origines du F.L.N.K.S : l'U.I.C.A.L.O et l'A.I.C.L.F (1946-1953)*, Nouméa, Iles de Lumière, Repères Calédoniens, 1997, 145 pages.

LYONS, Martyn. *The Totem and the Tricolour*, Kensington, New South Wales University Press, 1986, 148 pages.

MAC DONALD, Barrie. WILLIAMS, Maslyn. *The Phosphateers/ A History of the British Phosphate Commissioners and the Christmas Islands Phosphate Commission*, Melbourne, Melbourne University Press, 1985, 586 pages.

MAGI, Marcel. SIBAN, Marie-Jo (En collaboration avec.). MAURER, Jean-Luc. *Les Javanais du Caillou : des affres de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*. Paris, *Cahiers d'Archipel* n°35, 2006, 367 pages.

MERLE, Isabelle. *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*, Paris, Belin, 1995, 480 pages.

MÉTAYER, Marc. *Les voiliers du Nickel. Voyages en Nouvelle-Calédonie (Catalogue d'exposition)*. Saint-Cyr-sur-Loire, Éditions Alan Sutton, Collection Parcours et Labeurs, 2003, 128 pages.

MOKADDEM, Hamid. *Ce souffle venu des ancêtres...L'œuvre politique de Jean-Marie Tjibaou (1936-1989)*, Nouméa, Expressions – Province Nord, 2005, 411 pages.

MOKADDEM, Hamid. *Œuvres et trajectoires d'écrivains de Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Éditions Expressions, 2007, 230 pages.

MOKADDEM, Hamid. *Littératures calédoniennes, la littérature océanienne francophone est-elle une littérature française ?*, Marseille, La Courte Échelle, Éditions Transit, 2008, 64 pages.

MOKADDEM, Hamid. *Pratique et théorie kanak de la souveraineté*, Nouméa, Province Nord, 2009, 145 pages.

OUENNOUGHI, Mélica. *Les déportés maghrébins en Nouvelle-Calédonie et la culture du palmier dattier (de 1864 à nos jours)*, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire et Perspectives Méditerranéennes, 2005, 375 pages.

O'REILLY, Patrick. *La Nouvelle-Calédonie au temps des cartes postales*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1973, 175 pages.

PAULEAU, Christine. *Le français de Nouvelle-Calédonie : contribution à un inventaire des particularités lexicales*, Vanves, EDICEF, Universités Francophones, 1995, 144 pages.

ROUX (J.C.) - Crise de la Réserve autochtone et passage des mélanésiens dans l'économie de la Nouvelle-Calédonie, Cahiers ORSTOM - Sciences Humaines, no 3-4, 1974.

ROUX (J.C.), « Le dernier boom du Nickel et ses répercussions humaines et spatiales sur la société de la Nouvelle-Calédonie », Nouméa, O.R.S.T.OM, (P r é s e n t é en communication au 13<sup>ème</sup> Congrès des Sciences du Pacifique, Vancouver 1975, 7pages, ronéo

ROUX, Jean-Claude. « Bilans et perspectives de l'économie rurale de la Nouvelle-Calédonie/ (Un siècle d'expériences contrariées », Nouméa, O.R.S.T.OM (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer), 1978, 71 pages.

ROZIER, Claude. *La Nouvelle-Calédonie ancienne*, Paris, Fayard, Collection Le Sarmant, 1990, 320 pages.

SAHLINS, Marshall. *Des îles dans l'Histoire*, Paris, Gallimard, Seuil, Collection Hautes Études, (1985), 1989, 190 pages.

SALAÛN, Marie. *L'école indigène. Nouvelle-Calédonie 1885-1945*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection Histoire, 2005, 280 pages.

SARANGI, Jaydeep (éd.). *Australian literature : Identity, Representation and Belonging*, New Delhi, Sarup and Sons, 2006, 188 pages.

SAUSSOL, Alain. *L'Héritage. Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie*, Paris, Publication de la Société des Océanistes, n° 40, Musée de l'Homme, 1979, 500 pages.

SENES, Jacqueline. *La vie quotidienne en Nouvelle-Calédonie de 1850 à nos jours*, Paris, Hachette, 1985, 364 pages.

SHINEBERG, Dorothy. Ils étaient venus chercher du santal, Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°3, (1967), 1973, 455 pages.

SHINEBERG, Dorothy. *The People Trade. Pacific Island Laborers and New Caledonia, 1865-1930*, Honolulu, University of Hawai'i Press, Pacific Island Monograph Series 16, 1999, 309 pages.

SHINEBERG, Dorothy. La main d'œuvre néo-hébridaise en Nouvelle-Calédonie 1865-1930, Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, (1999), 2003, 440 pages.

SPEEDY, Karine. *Colons, créoles et coolies. L'immigration réunionnaise en Nouvelle-Calédonie (XIX<sup>ème</sup> siècle) et le tayo de Saint-Louis*, Paris, L'Harmattan, Collection Lettres du Pacifique, 2007, 220 pages.

THOMAS, Nicholas. *In Oceania. Visions, Artifacts, Histories*. Durham and London, Duke University, 1997, 270 pages.

THOMPSON, Anne-Gabrielle. *John Higginson spéculateur-aventurier à l'assaut du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, Collection Biographie du XIX<sup>e</sup> siècle, 2000, 267 pages

TJIBAOU, Jean-Marie. *Présence Kanak* (textes réunis par Alban Bensa et Eric Wittersheim), Paris, Odile Jacob, 1996, 320 pages.

VANMAÏ, Jean. *Centenaire de la présence vietnamienne en Nouvelle-Calédonie 1891-1991*, Nouméa, Centre Territorial de Recherche et de Développement Pédagogiques, 1991, 106 pages.

VIVIANI, Nancy. *Nauru, Phosphate and political progress*, Canberra, Australian National University Press, 1970, 220 pages.

#### **4. Dictionnaires spécialisés**

BROC, Numa. *Dictionnaire illustré des explorateurs et voyageurs français du XIX<sup>ème</sup> siècle*, Océanie, Tome IV, Paris, Éditions du CTHS, 2003, 410 pages.

- Garnier, (Jules)
- Garnier, (Pascal)

LIAUZU, Claude (dir). *Dictionnaire de la colonisation française*, Paris, Larousse, Collection à présent, 646 pages.

- Anticolonialisme – Ataï - Bagne et déportation - Capitalisme et colonisation - Colonies, (ministère des) - Colonisation pénale – Kanak- Kanak (révolte) - Langue française et francophonie - Littérature de Nouvelle-Calédonie - Littérature populaire et colonisation - Métissages et unions mixtes - Migrations et colonisation – Nickel - Nouvelle-Calédonie – Océanie - Photographie (la mise en image des colonies)

#### **5. Bibliographies**

O'REILLY, Patrick. *Bibliographie méthodique, analytique et critique de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Publications de la Société des Océanistes, n°4, Musée de l'Homme, 1955, 365 pages.

PISIER, Georges. *Bibliographie de la Nouvelle-Calédonie 1955-1982*, Nouméa, Publications de la *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°34, 1983, 350 pages.

*Conseil International des Archives/Guides des Sources de l'Histoire des Nations/Commission française du Guide des Sources de l'Histoire des Nations/UNESCO. Sources de l'Histoire de l'Asie et de l'Océanie dans les Archives et Bibliothèques françaises*, München, New York, London, Paris, KG Saur, 1981.

- Tome I, Archives, 595 pages.
- Tome II, Bibliothèque Nationale, 315 pages.

## 6. Œuvres

BAUDOUX, Georges. *Les Blancs sont venus*, tome 1 Nouméa, Publications de la *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie* n°2, (Patrice Nielly, Ill.), (1915), 1972, 190 pages.

BAUDOUX, Georges. *Les Blancs sont venus*, tome 2, Nouméa, Publications de la *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie* n°20, (1915), 1979, 320 pages.

BAUDOUX, Georges. *Légendes Canaques 1, Les vieux savaient tout*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1952, 252 pages.

BAUDOUX, Georges. *Légendes Canaques 2, Ils avaient vu les hommes blancs*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1952, 169 pages.

GARNIER, Jules. *Voyage en Nouvelle-Calédonie 1863-1865*, Paris, Zulma, (1868), 1991, 270 pages.

GARNIER, Jules. *Voyage autour du monde, Océanie, les Iles des Pins, Loyalty et Tahiti*, Paris, L'Harmattan, Collection Fac-similés océaniens, (1871), 2002, 320 pages.

GEGOUT, Ernest. MALATO, Charles. *Prison fin de siècle : souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1891,

ISTIVIE, Louis. SEINGUERLET. Eugène. *La Tourbe*, Nouméa, Éditions du Caillou, Le Bagne Calédonie, (1903), 1980, 420 pages.

LAUBREAUX, Alin. *Le Rocher à la voile*, Nouméa, Grain de Sable, (1930), 1996

MARIOTTI, Jean. *À bord de l'Incertaine*, Paris, Éditions Stock, 1942, (Georges Goez, Ill.), Exemple n° 29, 305 pages.

MARIOTTI, Jean. *À bord de l'Incertaine*, Nouméa, Centre de documentation pédagogique, Société des Gens de Lettre, (1942), 2001, 271 pages.



MARIOTTI, Jean. Nouméa : *Le Livre du Centenaire*, Paris, Horizons de France, 1953, 95 pages.

MARIOTTI, Jean. *Le Livre du Centenaire*, Nouméa, Grain de Sable, (1953), 2001, 120 pages.

MARIOTTI, Jean. *Daphné*, Nouméa, Grain de Sable, (1959), 1999, 270 pages.

MIMANDE, Paul. *Criminopolis*, Nouméa, Les Éditions du Caillou, Le Bagne Calédonien, (1897), 1980, 319 pages.

NETHING, Charles B. *Dans l'ombre de Satan à la « Nouvelle »*, Nouméa, Les Éditions du Caillou, Collection Le Bagne Calédonien, (1930), 1980, 303 pages.

SOURY-LAVERGNE, Antoine. *Les Morceaux Calédoniens : Recueil de poésies d'un colon français établi en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Les Imprimeries Réunies, 70 pages.

SOURY-LAVERGNE, Antoine. *Les Morceaux Calédoniens*, Nouméa, Grain de Sable, Témoignages, (1953), 1998, 120 pages.

VANMAI, Jean. *Chân Dàng, Les Tonkinois de Calédonie au temps colonial*, Nouméa, Publication de la *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie* n°24, 1980, 390 pages.

## **7. Ouvrages et articles sur les auteurs**

### **○ Jules Garnier**

Biographie documentée disponible sur le site internet : Jules Garnier, Ingénieur, Explorateur – 1839-1904 sur le site [www.jules-garnier.com](http://www.jules-garnier.com) animé par LE SIRE, Jacques (Dr.) basé au Canada.

### **○ Georges Baudoux**

CORMARY, Henry. « L'œuvre littéraire de Georges Baudoux », Nouméa, *La France Australe*, 4 décembre 1952.

GASSER, Bernard, « Le contact entre Européens et Canaques dans les nouvelles de Georges Baudoux », PÉREZ, Michel (éd.). *Voyage, découverte, colonisation*, Actes du Cinquième Colloque C.O.R.A.I.L (Coordination pour l'Océanie des Recherches sur les Arts, les Idées et les Littératures) des 15 et 16 juillet 1992, Nouméa, Université Française du Pacifique, Corail, 1993, pp 145-164.

GASSER, Bernard. SOLIER, Alain. *Georges Baudoux, la quête de la vérité*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, Collection Destins, n°1, 1996, 54 pages.

GASSER, Bernard. « Georges Baudoux, écrivain calédonien », *Revue juridique, politique et économique de Nouvelle-Calédonie*, n°15, 2010, vol. 1, pp. 37- 41.

MARTIN, Alain. « Une « parole » calédonienne : George Baudoux (1870-1949) », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai-août1998, pp 124-131.

O'REILLY, Patrick. « Georges Baudoux, prospecteur et écrivain calédonien », Paris, *Journal de la Société des Océanistes*, n°6, décembre 1950, pp 185- 206.

SPEEDY, Karin. « Les parlers du Créole et du Tonkinois dans Sauvages et Civilisés de Georges Baudoux : authentiques au stéréotypés ? », FILLLOL, Véronique. VERNAUDON, Jacques (dirs). *Stéréotypes et représentations en Océanie*. Actes du 17<sup>e</sup> Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Coordination pour l'Océanie, des Recherches sur les arts les Idées et les Littératures, 2005, pp 197-212.

STEPHENS, Elisabeth. « “Naturam expelles furca tamen usque recurret” : Exploring the ambiguity behind the notions of « savage » and « civilised » in Baudoux's colonial New Caledonia », 2005

### ○ **Jean Mariotti**

BOGLIOLO, François. *Gare l'areu. Sur les traces biographiques de Jean Mariotti*, Nouméa, Éditions Grain de Sable, 1995, 111 pages.

COLLINS, Roger D.J. « Jean Mariotti in New Zealand in 1924 : a footnote to *Tout est peut-être inutile* », (éd.), *Antipodes*, Dunedin, University of Otago, n°5, 1999, p. 35-40.

COLOMBANI-SAVOIE, Hélène. « Le mythe mélanésien chez Jean Mariotti », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai-août1998, pp 134-141.

GASSER, Bernard. (Présentation) DÉMÉNÉ, Félix (Préface). *À la découverte de Jean Mariotti*, Nouméa, Association des Amis du Livre et de la Reliure, 1995, 265 pages.

JOUBE, Dominique. « L'expérience et l'écriture de la multiculturalité dans l'œuvre de Jean Mariotti », ANDRÉ, Sylvie. BESSIÈRE, Jean, (dirs.). *Multiculturalisme et identité en littérature et en art*, Université de Polynésie Française, Association Internationale de Littérature Comparée, Paris, L'Harmattan, 2002, pp 47-60.

LEHMANN, Gérard. « *Daphné* de Jean Mariotti, ou les premiers limbes du Pacifique », RICARD, *Migration(s) et identité*, Papeete, Université Française du Pacifique, 1989, p. 107-111.

LEHMANN, Gérard. « *À bord de l'Incertaine* de Jean Mariotti, ou le clavecin bien tempéré de la temporalité », TOLRON, Francine (éd.). *L'Homme et le Temps*, Nouméa, CORAIL, 1990, p. 347-362.

## **8. Archives**

### **○ Fonds documentaires (Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie)**

Fond photographique Maxime Meyer 2Ph7

« Thio Mines » : 172-173 ; 178-179 ; 273 ; 453 ; 590 ; 597-601

« Thio Fonderie » : 160 ; 274-277 ; 280-281 ; 644-652 ; 1068-1069 ; 1079 ; 1081 ; 1089-1090 ; 1092

«La Révolte de 1917 », Fonds documentaire des Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie.

*Projet de colonisation de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, février 1861, manuscrit, 6 pages, Microfilm des Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie

Registre des dépêches confidentielles, (manuscrit), 235 pages numérotées.

Dépêches n°1-14 juillet 1894 – n°223-27 janvier 1900

- FEILLET, Paul. « Au sujet des mines du nord » - Lettre au ministre des Colonies, 3 août 1897, Dépêche n°127.

FEILLET, Paul.

*À Monsieur le Ministre des colonies/Analyse : La Transportation en Nouvelle-Calédonie/ Ières mesures à prendre pour sa liquidation.* Nouméa, 19 février 1895, manuscrit de 49 pages numérotées.

*Procès verbal du grand palabre tenu à Hienghène le 19 mai 1901*  
1<sup>ère</sup> séance (manuscrit, 5 pages)  
2<sup>ème</sup> séance (manuscrit, 8 pages)  
3<sup>ème</sup> séance (manuscrit, 10 pages)

*Vicariat Apostolique de la Nouvelle-Calédonie, Étude sur le budget du Clergé colonial, (Extraits de l'Écho de la France Catholique)*, Saint-Louis, 1902, 50 pages.

*Les Amis de l'U.R.S.S*, Archives Territoriales de la Nouvelle-Calédonie – 105W1650  
Tracts :

- « Camarades Indochinois (traduction succincte) » signé Madame J. Tunica – date estimée à juillet-août 1945 (« (...) La guerre est finie. Le traité de paix sera signé d'ici une semaine ou deux au maximum »)
- « A tous les camarades Indo-Chinois en Calédonie » signé « Votre camarade :Jeanne Tunica y Casas » - 10 novembre 1944
- « Camarades Indigènes » signé Jeanne Tunica Y Casas – 5 mars 1946
- « Calédoniens, voilà la circulaire adressée aux chefs indigènes » signée J. Tunica – 25 avril 1946
- « Avis aux Noirs » - 10 mai 1946
- « Calédoniens tenez-vous prêts, pour arriver à leurs fins, les agents communistes ont décidé de vous faire vous entr'tuer !/Voici les affiches qui sont collées dans toute la ville de Nouméa/ Appel aux métis » - (retranscription policière) 10 mai 1946 signé F. Arsapin.
- « A tous les Noirs (traduction d'un écrit en langue de Maré distribué aux indigènes) » - 16 mai 1946

Fond M. Dong Sy Hua (Lettres, rapports, synthèses, photographies, articles, notes sur la lutte syndicale vietnamienne de 1940 à 1960) – 1J41

- N°12 « Documentation sur le mouvement ouvrier de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides pendant les années 40 et 50 / La relation de la grève du début septembre 1946 jusqu'à la fin de la journée du 5 » (traduction du vietnamien) 1/2
- N°13 « Lors de la première manifestation et de la première grève.... » signé Dong Sy Hua
- N°14 « Documentation sur le mouvement ouvrier de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides pendant les années 40 et 50 / La relation de la grève du début septembre 1946 jusqu'à la fin de la journée du 5 » (traduction du vietnamien) 2/2
- N°15 « Avis aux amis relevant de l'association des travailleurs vietnamiens des Nouvelles-Hébrides » (Dong Sy Hua y relate la tentative d'assassinat dont il a été victime en octobre 1946)
- N° 17 Article anonyme et non daté de *L'Humanité* « Il faut rapatrier les Vietnamiens de Nouvelle-Calédonie ! »

## ○ Périodiques

### Articles

\*\*\*, « Vers l'émancipation des colonisations majeures », *Esprit*, Paris, décembre 1935, pp 391-404.

FAIVRE, Jean-Paul. « Le ralliement à la France Libre des colonies du Pacifique », *Journal de la Société des Océanistes*, Année 1945, Vol. 1, n° 1, p. 67 - 80

FOLLINET, Joseph. « La colonisation : son avenir, sa liquidation », *Esprit*, Paris, décembre 1935, pp 355-365.

GUILLEBAUD, Jean-Claude. « La Nouvelle-Calédonie : empoisonnée par le nickel », *Le Monde*, Paris, 1973

➤ Repris dans *La France Australe*, Nouméa, 8, 10, 11, 12 septembre 1973

LACOUTURE, Jean. « Un paradis ambigu à l'envers du monde : la Nouvelle-Calédonie », *Le Monde*, Paris, 28-30 décembre 1964

LENORMAND, Maurice H. « L'évolution politique des autochtones de la Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, Année 1953, Vol. 9, n° 9, p. 245-299.

SUFFERT, Georges. « Les fruits amers de la colonisation », *Esprit*, Paris, janvier 1955, pp 101- 108.

VIEL, Philippe. « Le Centenaire de la Nouvelle-Calédonie et la presse française », *Journal de la Société des Océanistes*, Année 1953, Vol. 9, n° 9, p. 359-362.

*Le Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, (n°1) 2 octobre 1859 – (n°1397) 30 juin 1886. (D'abord appelé *Le Moniteur Impérial*, jusqu'au n°118 du 19 décembre 1861) (Incomplet – exemplaires détériorés)

*Le néo-calédonien* (Journal d'annonces légales et judiciaires), Nouméa, bihebdomadaire, (2<sup>ème</sup> année) 7 janvier 1881 - (4<sup>ème</sup> année) 5 janvier 1883.

*Le Progrès de la Nouvelle-Calédonie*, 22 octobre 1881-1884

*Le Colon de la Nouvelle-Calédonie* (Journal d'annonces judiciaires légales/Organe Républicain paraissant tous les jours excepté le Dimanche), Nouméa, Directeur : Albert Epardaux, du 18 avril 1889 au 31 décembre 1889 (Quotidien - Deuxième année)

➤ ORDINAIRE, F, Chronique : « De Paris à Nouméa, notes d'un chargé de mission », L'exploitation des mines, 30 avril 1889, Visite aux mines, 8 mai 1889

*L'Avenir de la Nouvelle-Calédonie* – Agriculture, industrie, commerce, marine – Annonces légales et judiciaires, annonces commerciales et avis divers, Nouméa, (5<sup>ème</sup> année), 2 janvier -16 juin 1891.

*La Bataille*, Nouméa, (1<sup>ère</sup> année) 17 juin 1893 – 20 mai 1894.

*Life*, Melbourne, (1<sup>st</sup> year) July 1<sup>st</sup> 1886 – June 23<sup>rd</sup> 1887, National Library of Australia.

*La Liberté néo-calédonienne* – Journal Républicain progressiste, Nouméa, (1<sup>ère</sup> année) 2 mai 1896

*Le Messager de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Hebdomadaire, septembre 1919 – 30 décembre 1920.

- THIOSSE (Georges Baudoux). « La Rébellion Canaque. Notes d'audience », 20 août 1919.
- FLIZE, Louis. « Historique de la Nouvelle-Calédonie », 16 décembre 1920.

*La France Australe*, Nouméa, Quotidien

- Anonyme, « Un mot de réponse », 14 septembre 1889
- Anonyme, « Un essai de colonisation à la Ouaménié », 17 octobre 1919 (n°8909)
- Chronique anonyme « La Colonisation néo-calédonienne », 12 octobre 1919 (n°8930) au 8 décembre 1919 (n°8952)
- ROCHER, Georges. « Richesses coloniales », 9 décembre 1919 (n°8953)

*Revue Coloniale*, Paris, Librairie Hachette, mensuelle, année 1895, n° 1 à 12.

*The Sydney Morning Herald*, Monday, september, 18<sup>th</sup>, 1871 to march, 17<sup>th</sup>, 1872, National Library of Australia.

*L'Européen*, Courrier International Hebdomadaire, Paris

- FEILLET, Paul. « L'établissement du servage en Nouvelle-Calédonie », 2 août 1902

COUBERTIN (DE), Pierre. « L'Homme des Nouvelles-Hébrides », *Le Figaro*, Paris, 26 janvier 1905

*Le Démocrate de la Nouvelle-Calédonie et dépendances*, Nouméa, Quotidien  
1<sup>er</sup> décembre 1932 – 31 décembre 1933 - (25-26<sup>ème</sup> années)

*Sydney Daily Telegraph*, Sydney, Sydney, (1<sup>st</sup> year) july 1<sup>st</sup> 1879 – april 26<sup>th</sup> 1927, National Library of Australia

*The Daily Telegraph*, Sydney, Watkin Wynne, (1<sup>st</sup> year) December 31<sup>st</sup> 1879 - april 26<sup>th</sup>, 1927 (48<sup>th</sup> year), National Library of Australia

## ○ Récits, œuvres littéraires et rapports

ALBERTI, J.B. *Etude sur la Colonisation de la Nouvelle-Calédonie, Colonisation pénale, colonisation libre*, Thèse de Doctorat, Paris, Université de Paris, Emile Larose Libraire Editeur, 1909, 284 pages. National Library of Australia

BERT, Paul, CLAYTON, A. *Les Colonies Françaises*, Paris, Charles Bayle Éditeur, 1889, 240 pages.

BLAND, R. H. *History of the Port Philip and Colonial Gold Mining Company with the Clunes mines*, Ballarat, F.W Niven & Co, National Library of Australia, 1888, 11 pages.

BRAINNE, Charles. *La Nouvelle-Calédonie, Voyages – Missions – Mœurs – Colonisation (1774-1854)*, Paris, L. Hachette et Cie, 1854, 352 pages.

BURCHETT, Wilfried. G. *Pacific Treasure Island, New Caledonia: voyage through its land and wealth, the story of its people*, Philadelphia, David Mc Kay Company, (1942), 1944, 2<sup>nd</sup> edition, 230 pages.

BUSSON, Henri. FÈVRE, Joseph. HAUSER, Henri. *Notre Empire colonial*, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1910, 272 pages.

CAPORN, W. Henry. *The early history of New Caledonia 1893*, Canberra, National Library of Australia, Manuscrit, 14 pages.

CARMICHAEL-SMYTH, Robert. *The employment of the people and the capital of Great Britain in her own colonies: at the same time assisting emigration, colonization and penal arrangements, by undertaking the construction of a great national railway between the Atlantic and the Pacific from Halifax Harbour, Nova Scotia to Frazer's River, New Caledonia*, London, W.P Metchim, 1849, microfilm, National Library of Australia. CIHM/ICMH microfiche series ; no. 22168

CAROL, Jean. *La Nouvelle-Calédonie minière et agricole*, Paris, Société d'Éditions Littéraires et Artistiques, 1900, 121 pages.

CARRIÈRE (De la), Capitaine A.B. *Voyage aux pays aurifères Afrique, Mexique, Californie, Pérou, Chile, Australie, Nouvelle Calédonie, Russie*, (Illustré de 12 gravures), Paris, Librairie de A. Courcier, 1855, 328 pages.

CLAQUIN, E. *Métaux, pétrole et charbon de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, 1909

COLE, E. W. *The White Australia Question*, Melbourne, E.W Cole Book Arcade, 1903, 90 pages.

CREUGNET, Jean. *Pionnier à Port-de-France*, (1855)

*Fabriquant de chaux*, (1871)

*La Guerre Canaque*, (1878)

*Petit mineur*, (1883)

*Au crépuscule à tâtons*, (1890)

Les écrits de Jean Creugnet sont réunis en cinq tomes chez : Paris, Éditions Paterna Paternis, Série Jean-Marie Creugnet, 1990

CUNNIGHAME GRAHAM, Robert Bontine. *Thirteen Stories*, London, William Heineman, University of California Libraries, 1900, 302 pages.

DE CHATEAUNEUF, Benoiston. *De la colonisation des condamnés et de l'avantage qu'il y aurait pour la France à adopter cette mesure*. Paris, Martinet, Librairie, Rue du Coq n°15, 1827, 67 pages.

DE HALSALLE Henry, HEMINGWAY, R.D. *Three Gentlemen from New Caledonia*, London, Stanley Paul and Co, 4th edition, (1915), 400 pages.

DYSON, Edward. *Rhymes of the Mines and Other Lines*, Sydney, Angus and Robertson, 1896, 178 pages.

DYSON, Edward. *The Golden Shanty*, Sydney, Cornstalk Publisher Company, 1929, 180 pages.

FERRÉ, Georges. *Bagnards, colons et canaques*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, Collection « La Vie d'Aujourd'hui », n°25, 1932, 253 pages.

Un Forçat. *Souvenirs du bagne. Le Poteau de Satory*, Paris, Louis Salmon, 1880, 326 pages.

GARNIER, Jules.

*Excursion dans la partie Sud-Ouest de la Nouvelle-Calédonie faite en mars 1866 par M. Garnier, Ingénieur des mines, Nouméa*, 1866, Imprimerie du Gouvernement, 20 pages.

« Essai sur la géologie et les ressources minérales de la Nouvelle-Calédonie », *Annales des Mines*, Paris, 1867, 92 pages.

« Note sur la Nouvelle-Calédonie, Lecture faite le 17 août 1868 devant l'assemblée générale de la Société de Géographie présidée par Son Excellence Le Marquis de Chasseloup-Laubat, Sénateur », Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Imprimerie de E. Martinet, Rue Mignon, 2, mai 1868, 20 pages.

« Les Migrations humaines en Océanie d'après les faits naturels », Paris, Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, Imprimerie de E. Martinet, Rue Mignon, 2, janvier 1870, 96 pages.

« La Nouvelle-Calédonie à l'Exposition Universelle de 1878 », Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, 15 Rue Soufflot, février 1879, 17 pages.

HARMAND, Jules. *Domination et colonisation*, Paris, Ernest Flammarion Éditeur, 1910, 375 pages.

HEURTEAU, Émile. « Rapport à Monsieur le Ministre de la Marine et des Colonies sur la constitution géologique et les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie », *Annales des Mines*, 7<sup>ème</sup> série, 9, 1876.



*Recueil de la réglementation particulière appliquée à la population kanake en Nouvelle-Calédonie (1853-1949)*, Nouméa, Service des archives de la Nouvelle-Calédonie, 2002, 18 pages.

## **John Higginson**

- **Documents juridiques issus du fond des Archives territoriales de la Nouvelle-Calédonie**

- **60 feuillets imprimés :**

23 septembre 1882

Statuts de la Société anonyme « Compagnie des Nouvelles-Hébrides »

27 octobre 1882

Déclaration des souscriptions et versement du quart des actions

8 novembre 1882

Constitution de la société

LEENHARDT, Maurice. Archives 1Mi30

TUNICA Y CASAS, Jeanne. 1J54

- **Brochures, documents juridiques, lettres et traductions :**

*« La nécessité de trouver un débouché où elle conservera une partie de ses libérés est devenue une question vitale pour la Nouvelle-Calédonie... »*, Manuscrit incomplet, 5 pages, non daté et signé, vraisemblablement aux alentours de 1880 et rédigé dans le but d'obtenir un nouveau contrat avec la Pénitencière et d'obtenir une main d'œuvre parmi les libérés. 5 pages. (Microfilm)

Lettre à Sir Charles Dilke ancien membre de la Chambre des Communes, ancien sous-secrétaire d'État à Londres, Paris, 18 août 1887, Document imprimé, signé John Higginson, 16 pages.

La France dans le Pacifique au point de vue du canal de Panama », Le « Globe », 20 janvier 1888, manuscrit, signé « Un Polynésien », 6 pages.

Lettre à Monsieur le Rédacteur en chef du Globe à Londres », Paris, 6 février 1888, traduction, manuscrit, signé John Higginson, 6 pages.

Le Rêve d'Higginson, Londres, 9 février 1888, Traduction adressée « À l'éditeur du Globe », manuscrit, signé « Un Polynésien », 4 pages.

La question des Nouvelles-Hébrides, Voyage de M. Higginson en Océanie, Paris, « Document Privé confidentiel », 10 octobre 1890, Document imprimé, brochure de 15 pages signée John Higginson.

« Question des Nouvelles-Hébrides. Opinion de M. Service », Melbourne, le 30 août 1890, Traduction de L'argus de Melbourne datée du 29 août 1890 adressée « A Monsieur le Directeur de l'Argus », signée John Higginson, 2 pages.

Convention entre l'ÉTAT et M. HIGGINSON, Paris, le 30 mars 1894, Document imprimé, 5 pages. (Archives territoriales, reproduit en 6 exemplaires)

GEGOUT, Ernest. MALATO, Charles. *Prison fin de siècle : souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1891, 352 pages. (BNF, Gallica)

HIGGINSON, John. *The Cruise of the Katherina : a story for boys*, London, Thomas Nelson Publisher, 1903, Canberra, National Library of Australia, 125 pages.

HOWISON, John. *European Colonies, in Various Parts of the World, viewed in their Social, Moral and Physical Condition (In Two Volumes)*, London, Richard Bentley, Burlington Street, 1834, University of Toronto Library, (Vol. I) 450 pages, (Vol. II) 482 pages.

KANAPPE, Gustave (Capitaine). « Les fortins de la Téremba et d'Artaud, le séjour dans la chaîne centrale, la construction du fort de Hienghène, le pilou de 1882 », COURTOIS, Christine (présentation). *Après 1878 : Les souvenirs du capitaine Kanappe, Nouméa, Publications de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°35, 1984, 122 pages.

LAINE, Hélène. *Pioneer days New Caledonia : a story of Pacific Island settlement*, Nouméa, Imprimeries réunies, 1943, 118 pages.

LEMIRE, Charles. *Voyage à la Nouvelle-Calédonie et description des Nouvelles-Hébrides*, Paris, Challamel Ainé, Éditeur, Librairie Algérienne, Maritime et Coloniale, 1884, 329 pages.

LEROY-BEAULIEU, Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Guillaumin, (1874), 1882, 2<sup>e</sup> édition, 659 pages.

NAISSELINE, Nidoish. « Aspect noir du problème blanc », *Canaque Homme Libre*, n°1, février 1969, pp. 5-11 (1J42, Association des Jeunes Calédoniens de Paris, Archives Territoriales)

NICOMÈDE, Gaston. *Un coin de la Colonisation pénale : Bourail en Nouvelle-Calédonie 1883-1885*, Rochefort-sur-Mer, Société Anonyme de l'Imprimerie Ch. Thèze, Rue Chauzy 123, 80 pages. National Library of Australia, P 365.9597 N 656.

MALATO, Charles. « En Océanie, Races mourantes et Prolétariat naissant », *Les Documents du Progrès Revue Internationale*, Paris, 2<sup>e</sup> année, août 1908, pp 687- 692.

MORLENT, J. *Les Robinsons Français ou La Nouvelle-Calédonie*, Tours, Alfred Mame et fils Éditeurs, 1842, 246 pages.

NOROIT, Michel. *Niaouli...La Plaie Calédonienne*, Paris, L'Harmattan, Collection « Fac-Similés Océaniens », (1932), 2007, 90 pages.

O'REILLY, Patrick. « La Nouvelle-Calédonie et la littérature », Paris, *L'Opinion économique et financière*, édition illustrée, 7<sup>e</sup> année, août 1954, p 25.

PITMAN, G.A. Nauru, *The Phosphate Island*, London, Longmans, South Pacific Commission Literature Bureau, Bonito Series, 1959, 25 pages.

POWERS, Frederick Danvers. *The mineral resources of New Caledonia*, London, Institution of mining and metallurgy, 1900, (Ill., photographies en noir et blanc), 44 pages.

RATZEL, Nicolas. *Cahiers de mes souvenirs de géomètre calédonien 1894-1939*, Nouméa, Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, (vingt cahiers réunis en 2 volumes), n°62, 2006, 2 x 460 pages.

RECLUS, Onésime. *Le partage du monde*, Paris, Librairie de Provence, 1906, 313 pages.

SAVOIE, Clovis. *Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances sous les Gouverneurs Militaires (1853-1884)*, Nouméa, Imprimerie Nationale, 1922, 274 pages.

SAUSSOL, Alain (introduction), « "Affaires de Koné" Rapport du Brigadier Faure sur les débuts de l'insurrection de 1917 en Nouvelle-Calédonie ». *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, Musée de l'Homme, juin 1983, n°76, pp 69-88.

SHEARSTON – MAY, A –K. *New Caledonia: a menace to White Australia: the remarkable Colony of Japanese who have become the nearest Australia's neighbor*, 1911, microfilm, Canberra, National Library of Australia.

SHMIDT, H-P. *New Caledonia: How to know her to love her: a documentary survey of the French Colony with illustrations*, Sydney, Georges A. Jones Pty. Ltd Printers, 1944, 83 pages, Canberra, National Library of Australia

SHREINER, Alfred. *La Nouvelle-Calédonie depuis sa découverte (1774) jusqu'à nos jours*, Paris, Librairie de la Société des Gens de Lettre, 1882, 369 pages.

STIRLING, Patrick J. *De la découverte des mines d'or en Australie et en Californie*, Paris, Librairie de Guillaumin et Cie, traduction de M. Augustin Planche, 1853, 269 pages.

THIOSSE (BAUDOUX, Georges). *Legendes Noires/Mœurs Canaques*, Nouméa, A-L. Laubreaux Éditeur, 1927, 220 pages. (Exemplaire dédiés par Alin Laubreaux à Nano Ratzel (fille du géomètre Nicolas Ratzel) le 23 juin 1927)

➤ Avant-propos de Thiosse, 3 pages.

VILLAZ, Michel. *Débuts d'un émigrant en Nouvelle-Calédonie*, Paris, Auguste Challamel, 1897, 111 pages.

➤ Préface de Paul Feillet, 3 pages.

VILLIERS-CHILD, Margaret Elisabeth Leigh, «A French colony », Nouméa, *Bulletin de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, (1892), 4<sup>e</sup> trimestre 2007, (traduction de Max Shekleton), pp 28-46.

➤ Document original publié dans KNOWLES, James (ed.), *The Ninetenth century/A monthly review*, London, 1892, M E Jersey.

## ○ Vidéos et sonores

BATY, Valéry. DIAZ, Nathalie. *Jean Mariotti*, A.D.C.K/V.H.S, Nouméa, Centre de Documentation Pédagogique de Nouvelle-Calédonie, 2001, 25 minutes.

BENSA, Alban. COMOLLI, Jean-Louis. *Les Esprits du Koniambo. En terre Kanak*, Paris, Archipel 33, Arte France, CNRS Images/ Média et Entre Chien et Loup, 2004, 1h30minutes.

BOURGEOIS, Yves. *Le Roi Nick ou la fièvre de l'or*, Documentaire, RFO, 15 mai 1996, Médiathèque du Centre Culturel Jean-Marie Tjibaou, 52 minutes.

DEVÈZE, Rémy. *Le nickel de l'espoir*, Documentaire, R.F.O, 2002, 26 minutes.

LALLAOUI, Mehdi. *Kabyles du Pacifique*, V.H.S, MVP, A.D.C.K/R.F.O, 1994, 51 minutes.

## 9. Articles et actes de colloque

### ○ Sur l'histoire et les littératures d'Océanie et de la Nouvelle-Calédonie

ADI, Catherine. « Travailleurs immigrés sous contrats : les Javanais ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plait ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 86-90.

ALDRICH, Robert. « The Place of New Caledonia in French Historiography », CONNELL, John. SPENCER, Michael. WARD, Alan (ed.). *New Caledonia : Essays in*

*Nationalism and Dependency*, St Lucia (Queensland, Australia), University of Queensland Press, 1988, pp 22-38.

ALDRICH, Robert. «Le lobby colonial de l'Océanie Française», *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, t. LXXVI, n° 284-285, 3<sup>e</sup> et 4 trimestre 1989, pp. 411-424

ALI, Saleem H. GREWAL, Andrew Sing. « The Ecology and Economy of Indigenous Resistance : Divergent Perspectives on Mining in New Caledonia », *The Contemporary Pacific*, vol.18, n°2, spring 2006, pp. 361-392.

ALLMANG, Cédric. « L'espace métis en Nouvelle-Calédonie », ANGLEVIEL, Frédéric (dir). *La Nouvelle-Calédonie Terre de métissages*, Paris, Les Indes Savantes, Annales d'Histoire Calédonienne, Vol.1, 2004, pp 115-125.

ANDRÉ, Sylvie. « Les littératures francophones du Pacifique à la lumière des théories post-coloniales », FAESSEL, Sonia, VERNAUDON, Jacques (dirs.). *Littératures d'émergence et mondialisation*, Paris, In Press Éditions, 2004, pp 85-101.

ATKINSON, Jeffrey. ANDREW-ROBERTS, David. « “Men of Colour ” : John Joseph and the Eureka treasure trials », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, University of New England, VOL.10, n°1, 2008, pp 75-98.

BANKS, Glenn. « Mining and the Environment in Melanesian/ Contemporary Debates Reviewed », *The Contemporary Pacific*, Volume 14, Number I, Spring 2002, University of Hawai'i Press, pp 39-67.

BARBANÇON, Louis-Joé. DEVAMBEZ, Véronique. « L'arrivée des vietnamiens en Nouvelle-Calédonie, “Les damnés du Chéribon” », *Paroles de la Grande Terre et des îles*, n°1, Nouméa, 1992, pp 43-45.

BARBANÇON, Louis-José. « Mémoires oubliées, devoir de mémoire, devoir de l'histoire », CHATTI, Mounira. CLINCHAMPS, Nicolas, VIGIER, Stéphanie. *Pouvoir(s) et politique(s) en Océanie*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp 263-270.

BEGGS-SUNTER, Anne. « Eureka : gathering the “Oppressed of all Nations” », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, University of New England, VOL.10, n°1, 2008, pp 15-34.

BENCIVENGO, Yann. « La mine, conflits d'hier et d'aujourd'hui », BOUBIN-BOYER, Sylvette (dirs.) *Conflits et Guerres mondiales en Nouvelle-Calédonie et dans sa région*, (t.1), Paris, L'Harmattan, 2008, pp 287-301.

BENSA, Alban. BOURDIEU, Pierre (Entretien). « Quand les Canaques prennent la parole », *Actes de la Recherches en Sciences Sociales*, Paris, mars 1985, n°56, pp 69-83.

BENSA, Alban. « Colonialisme, racisme et ethnologie en Nouvelle-Calédonie », *Ethnologie française*, tome 18, n°2, Paris, Armand Colin, 1988, pp 188-197.

BENSA, Alban. WITTERSHEIM, Eric. « *À la recherche d'un destin commun en Nouvelle-Calédonie* », Paris, Le Monde Diplomatique, juillet 1998, pp 16-17.

BENSA, Alban. WITTERSHEIM, Eric. « Nationalism and Interdependence: The Political Thought of Jean-Marie Tjibaou », *The Contemporary Pacific*, vol.10, n°2, fall 1998, pp. 369-390.

BENSA, Alban. « De l'Océanie au Pacifique, ou l'indispensable interdisciplinarité », BENSA, Alban. RIVIERRE, Jean-Claude. (eds.). *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, 1999, pp 13-25.

BIHAN, Anne. « Littérature calédonienne : écrire "entre" », CHATTI, Mounira. CLINCHAMPS, Nicolas, VIGIER, Stéphanie (dirs.). *Pouvoir(s) et politique(s) en Océanie*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp 247-262.

BOBIN, Frédéric. « Caldoches, the metropolitans and the mothercountry », *The Journal of Pacific History*, Volume XXVI, dec. 1991, Canberra, Australian National University Press, pp 303-313.

BOGLIOLO, François. « Métissage du texte dans *Légendes et chants de geste canaques* de Louise Michel ». FAESSEL, Sonia (dir.), *La Femme, entre tradition et modernité dans le Pacifique Sud*, Actes du 8<sup>e</sup> colloque C.O.R.A.I.L 1995, 1996, Université Française du Pacifique, Paris, L'Harmattan, pp 15-31.

BOGLIOLO, François. « Nouvelle-Calédonie, vieille terre d'édition », *Mots*, Année 1997, Volume 53, Numéro 1, p. 103 - 116

BOGLIOLO, François. « De la littérature calédonienne », DUNIS, Serge (dir). *D'île en île Pacifique*, Paris, Kincksieck, 1999, pp 279-317.

BOLE, Jacques. OUETCHO, André. SAND, Christophe. « Les aléas de la construction identitaire multi-ethnique en Nouvelle-Calédonie : quel passé pour un avenir commun ? », *Journal de la Société des Océanistes*, 117, 2003-2, pp. 147-169.

BOUGEROL, Christiane. « Chronique d'une crise coloniale et son contexte : les Vietnamiens de Nouvelle-Calédonie (1945-1964), *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, 2000, vol. 110, pp 83-95.

BOYER, Sylvette. « Les Kanak et la Grande Guerre 1914-1918. Le Bataillon des tirailleurs du Pacifique », *Mwà Vée*, n°11, Nouméa, décembre 1995, pp 10- 22.

BROU, Bernard. « Chronologie de la Nouvelle-Calédonie de 1891 à 1926 ou 30 années d'Histoire locale », Nouméa, *Bulletin de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°8, avril 1971, pp 8-33

BROWN, Peter. « Les événements de la Nouvelle-Calédonie et les relations franco-australiennes : représentations littéraires et discours de légitimation », BOUBIN-

BOYER, Sylvette (dir.) *Conflits et Guerres mondiales en Nouvelle-Calédonie et dans sa région*, (t.1), Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 173-190.

BUFFIER, Dominique. « Le secteur minier connaît une concentration inédite », *Le Monde*, Paris, 28/06/2007.

BUTTET, Catherine. « La banque de la Nouvelle-Calédonie. Existence éphémère, expérience oubliée (1874-1877) », *Cahiers d'Histoire*, Paris, 2000, Vol. 45, n°1, pp 71-105.

BUTTET, Catherine. « De la grogne au séparatisme : les Européens en Nouvelle-Calédonie (1907-1909) », *Ultramarines*, Aix-en-Provence, 1997

CAHIR, David. CLARK, Ian D. « “why should they pay money to the Queen?: Aboriginal Miners and hand claims » », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, University of New England, VOL.10, n°1, 2008, pp 115-128.

CHANTER, Alaine. « The Media and politics in New Caledonia in the 1980s », *The Journal of Pacific History*, Volume XXVI, dec. 1991, Canberra, Australian National University Press, pp 313-330.

CHARPENTIER, Jean-Michel. « Sabirs, pidgins, créoles. Les langues de contact dans le Pacifique ». BENSA, Alban. RIVIERRE, Jean-Claude. (eds.). *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, 1999, pp 105-126.

CHÊNE, Claudy. « Du Tonkinois à Tathan ou la persistance d'une imagerie stéréotypée », FILLLOL, Véronique. VERNAUDON, Jacques (dirs). *Stéréotypes et représentations en Océanie*. Actes du 17<sup>e</sup> Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Coordination pour l'Océanie, des Recherches sur les arts les Idées et les Littératures, 2005, pp 171-191.

CHESNAUX, Jean. « Kanak Political Culture and French Political Practice: Some Background Reflections on the New Caledonian Crisis », CONNELL, John. SPENCER, Michael. WARD, Alan (Ed.). *New Caledonia: Essays in Nationalism and Dependency*, St Lucia (Queensland, Australia), University of Queensland Press, 1988, pp 56-80

CHESNAUX, Jean. « La place du Pacifique dans l'histoire du monde ». BENSA, Alban. RIVIÈRE, Jean-Claude. (eds.). *Le Pacifique. Un monde épars. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, 1999, pp 27-47.

CLIFFORD, James. « Indigenous Articulations », *The Contemporary Pacific*, vol. 13, n°2, fall 2001, pp. 468-490.

COLLINS, Roger. « Images/Imaginaire : aspects de l'image européenne du Pacifique aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ». Actes du Troisième Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Université Française du Pacifique, 3-4 septembre 1990, pp 59-67.

COQUELËT, Benoît. « Les Canaques et l'évolution du statut de l'indigénat ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plait ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 36-37.

COQUELËT, Benoît. « Le régime juridique des métis en droit colonial ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plait ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 40-42.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine. « Vendre : le mythe économique colonial », BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003, pp163-175.

COQUILHAT, Georges. « L'aménagement du port de Nouméa 1853-1903. Première partie : Le Quai », *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 3<sup>e</sup> trimestre 1988, n° 76, pp 13-42.

CORNE, Chris. « L'agencement temporel des événements démographiques dans la création d'une langue créole et tayo de Saint-Louis en Nouvelle-Calédonie ». TOLRON, Francine (dir.), *L'Homme et le temps*, Actes du Deuxième Colloque C.O.R.A.I.L, Nouméa, Coordination pour l'Océanie, des Recherches sur les arts les Idées et les Littératures, Université Française du Pacifique, novembre 1989, pp 11-27.

COTTLE, Drew. KEYS, Angela. « The "Southern Cross" : a radical legacy », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, University of New England, VOL.10, n°1, 2008, pp 35-50.

DAHLEM, Jacqueline. « Des historiens à la recherche d'un consensus », *Mots*, 53, décembre 1997, pp. 26-48.

DALY, Henry. « Sur la découverte du nickel en Nouvelle-Calédonie par Jules Garnier ». Nouméa, *Bulletin de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°21, 4<sup>e</sup> trimestre 1974, pp 14-18.

DAROT, Mireille. « Le français calédonien : Mine et francophonie » FATTIER Dominique et GADET, Françoise (éds), *Situations du français*, LINX n°33, décembre 1995, pp 87-99.

DAROT, Mireille. « Les noms de minerai : Particularités du français calédonien et histoire industrielle », ANGLEVIEL, Frédéric (éd.), *Du Caillou au Nickel, Contribution à l'archéologie industrielle de la Province Sud*, Université du Pacifique-Centre de documentation pédagogique, Nouméa, 1996.

DAROT, Mireille. « Calédonie, Kanaky ou Caillou ? Implicites identitaires dans la désignation de la Nouvelle-Calédonie », *Mots*, n°53, Paris, décembre 1997, pp 8-25.



DAUPHINÉ, Joël. « Le métissage biologique dans la Nouvelle-Calédonie coloniale (1853-1939) », SAUSSOL, Alain. ZITOMERSKY, Joseph. (dirs.), *Colonies, territoires, sociétés. L'enjeu français*, Paris, L'Harmattan, CIRCAN, INTERTRANS, 1996, pp 217-222.

DAUPHINÉ, Joël. « La Nouvelle-Calédonie coloniale : 1853 – 1945 », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai – août 1998, pp 8-17.

DAUPHINÉ, Joël. « La Nouvelle-Calédonie de 1945 à nos jours », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai – août 1998, pp 18-26.

DE DECCKER, Paul. « Au sujet de la perception de la France dans le Pacifique insulaire : Pour une contribution à l'histoire de temps mal conjugués », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, t. LXXVI, n° 284-285, 3<sup>e</sup> et 4 trimestre 1989, pp. 545-571.

DE DECCKER, Paul. « France in the Pacific : Colonial Administration and Policy », *The New Pacific Review*, Canberra, Volume 2, n°1, December 2003, pp. 59-71.

DELATHIÈRE, Jerry. « Immigration étrangère au XIX<sup>e</sup> siècle ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plait ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 72-78.

DELBOS, Georges. « Entre violence et réglementation : le recrutement de la main-d'œuvre en Océanie au dix-neuvième siècle, ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Violences Océaniques*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp 77-110.

DELVINQUIER, Benoît. JEGAT, Pierre. « Compléments à l'historique des mines d'antimoine de Nakéty : Les rapports des garde-mines Liévin Revel et Henri Croisille sur les mines d'antimoine de Nakéty entre mars 1882 et juin 1884 », *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n° 129, 4<sup>e</sup> trimestre 2001, pp 45-55.

DÉMÉNÉ, Félix. « Souvenirs d'un vieux mineur. Propos recueillis par Félix Déméné , Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°110, 1<sup>er</sup> trimestre 1997, pp 73-76.

DEMMER, Christine. « Secrets et organisation politique kanake : pour sortir des catégories privé/public », Paris, *L'Homme*, 190/2009, pp. 79-104.

DOUGLAS, Bronwen. « Conflict and alliances in colonial context : case studies in New Caledonia », *The Journal of Pacific History*, Volume XV, n°1, jan. 1981, Canberra, Australian National University Press, pp 21-52.

EDO, Junko. « From Independence to Interdependence: the Postcolonial Kanak Identity Struggle », *The New Pacific Review*, Canberra, Volume 2, n°1, December 2003, pp. 137-155.

EDO, Junko. « The Melanesian Liberation Movement in New Caledonia. Search for Kanak Cultural Identity in articulation with others » ANGLEVIEL, Frédéric (dir.),

*Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 219-232.

EKLUND, Erik. « Retail Co-operatives as a Transnational Phenomenon: Exploring the composition of Australian colonial society and culture », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, 2007, vol.9, pp 127-154.

FAESSEL, Sonia. « Where Literature is Ahead of Politics: World Fiction is Coming to New Caledonia », *The New Pacific Review*, Canberra, Volume 2, n°1, December 2003, pp. 168-174.

FAESSEL, Sonia. « La Nouvelle-Calédonie, terre de violences aux XIX<sup>e</sup> siècle. Perception du Canaque par les voyageurs ». ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Violences Océaniques*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 173-188

FERRARO, Chantal. « When the Black is Transparent : French Colonialism in New Caledonia, 1878-1914 », WANSALAWARA, *Sounding in Melanesian History*, University of Hawaii at Manoa, 1987, pp. 119-156

FILER, Colin. MACINTYRE, Martha. « Grass Roots and Deep Holes: Community Responses to Mining in Melanesia », *The Contemporary Pacific*, vol. 18, n°2, spring 2006, pp. 215-231.

FIRTH, Stewart. « Transforming the Insider-Outsider Perspective: Postcolonial Fiction from the Pacific », *The Contemporary Pacific*, vol. 12, n°1, spring 2000, pp. 155-175.

FRY, Greg. « Framing the Islands: Knowledge and Power in Changing Australian Images of “the South Pacific” », *The Contemporary Pacific*, vol. 9, n°2, fall 1997, pp. 305-344.

GADET, Françoise. « Le français calédonien : Mine et francophonie » FATTIER, Dominique et GADET, Françoise. (éds.), *Situations du français*, LINX n°33, décembre 1995, p. 87-99.

GASSER, Bernard. « La terre dans la pensée d'Apollinaire Anova (1929-1966) », *La terre*, Actes du 6<sup>e</sup> colloque C.O.R.A.I.L, 1993, Nouméa, Université Française du Pacifique, pp 379 – 394.

GASSER, Bernard. « Femmes chez Mariotti », FAESSEL, Sonia (dir.), *La Femme, entre tradition et modernité dans le Pacifique Sud*, Actes du 8<sup>e</sup> colloque C.O.R.A.I.L 1995, 1996, Université Française du Pacifique, Paris, L'Harmattan, pp 235-248.

GASSER, Bernard. « Le rôle de la littérature calédonienne dans l'évolution des consciences en Nouvelle-Calédonie ». IHAGE, Wéniko. *Éducation, culture et identité*, C.O.R.A.I.L, Colloque 1997, Université Française du Pacifique, 1998, pp 135-147.

GASSER, Bernard. « Permanence d'une pensée : Apollinaire Anova ». *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai – août 1998, pp 53 – 63.

HENNINGHAM, Stephen. « France and the South Pacific : an Australian perspective », *Journal de la Société des Océanistes*, Vol. 92, n° 92-93, Paris, 1991, pp. 21-45.

HENNINGHAM, Stephen. « The French administration, the local population, and the American presence in New Caledonia 1943-44 », *Journal de la Société des Océanistes*, n°98, Paris, 1998, pp 21-41.

HOROWITZ, Leah Sophie. . « Daily, Immediate, Conflicts : an Analysis of Villagers' Arguments about a Multinational Nickel Mining Project in New Caledonia », *Oceania*, vol. 73, N°1, Sydney, September 2002, pp. 35-55.

HOROWITZ, Leah Sophie. « La micropolitique de la mine en Nouvelle-Calédonie/ Analyse des conflits autour d'un projet minier au sein d'une communauté kanak », *Journal de la Société des Océanistes*, n°117, Paris, 2003 – 2, pp 255-271

HOROWITZ, Leah Sophie. « Toward a Viable Independence? The Koniambo Project and the Political Economy of Mining in New Caledonia », *The Contemporary Pacific*, Vol. 16, N°2, University of Hawai'i Press, fall 2004, pp 287-319.

JAUMOUILLE, Anne-Laure. «Les intermédiaires, acteurs centraux des contacts entre Kanak et Européens », ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 129-144.

JOUBE, Dominique. « Quels "pères fondateurs" pour la Nouvelle-Calédonie ? », *Mots*, 53, décembre 1997, pp 66-77.

JOUBE, Dominique. « La quête de la parole », *Correspondances Océaniques*, novembre 2007, pp 19-23.

KOHLER, Jean-Marie. SHINEBERG, Dorothy. « Argent, religion et pouvoir en Nouvelle-Calédonie. Ballande et les évêques 1885-1935 », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 95, n° 95, Paris, 1992, pp. 151-183.

KURTOVITCH, Ismet. « Sortir de l'indigénat : cinquantième anniversaire de l'abolition de l'indigénat en Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, 1997, Vol. 105, n°105, pp. 117-139.

KURTOVITCH, Ismet. RÉGNAULT, Jean-Marc. « Entre légende gaulliste, enjeux stratégiques mondiaux et rivalités Londres/Vichy », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 49-4, octobre-décembre 2002, pp. 71-90.

KURTOVITCH, Ismet. « The Fanatic That One Has To Be : The Itinary of a Committed Woman (Jeanne Tunica y Casas, Nouméa, Sydney, Luganville, 1885-1972) », ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 199-204.

KURTOVITCH, Nicolas. « Écrire en pays dominé lorsque sa culture, sa langue, sont des outils de la domination », (Collectif). *Sillages d'Océanie*, Nouméa, Association des Ecrivains de la Nouvelle Calédonie, 2007, pp 116-121.

LAUBREAUX, Liliane. « L'écrivain calédonien face à sa terre natale : Jean Mariotti et Nicolas Kurtovitch », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai - août 1998, pp 150 – 158.

LEGEARD, Luc. « De la Réunion à la Nouvelle-Calédonie (1864-1878). Histoire d'une migration », Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°129, 4<sup>e</sup> trimestre 2001, pp 63-79.

LEGEARD, Luc. « Les réalités du métissage dans la langue drehu », ANGLEVIEL, Frédéric (dir). *La Nouvelle-Calédonie Terre de métissages*, Paris, Les Indes Savantes, Annales d'Histoire Calédonienne, Vol.1, 2004, pp 57-63.

LEGEARD, Luc. « Etrangers en résidence libre : les Japonais ». (Collectif). *Vos papiers s'il vous plait ! Les différents statuts de la population calédonienne de 1853 à 1946*, Nouméa, Éditions de la ville de Nouméa, 2007, Exposition, pp 80-86.

LEGEARD, Luc. « Du cacao aux Nouvelles-Hébrides et en Nouvelle-Calédonie ». *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 1<sup>er</sup> trimestre 2007, pp 45-53.

LEGEARD, Luc. « Histoire de Touho. Terre de contrastes ou pays mêlé ? », ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 117-128.

LEGEARD, Luc. « Histoire des mines de Kouaoua » 1<sup>ère</sup> partie, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 4<sup>ème</sup> trimestre 2008, pp 57-73.

LEWIS, Miles. « The French Connection: The secret history of French influence in Australian Architecture », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, vol.8, 2006, pp 91-116.

MARTINEAU, Ysabelle. « Exiguïté et ouverture, ou comment vivre et écrire en Nouvelle-Calédonie », VIAU, Robert (dir), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, 9<sup>e</sup> Colloque de l'A.P.L.A.Q.A, Paris, MNH, 2000, pp 283-297.

Mc DONALD, Barrie. « Decolonization and beyond : the frame work for post-colonial relationships in Oceania », *The Journal of Pacific History*, Volume XXI, n°3-4, 1986, Canberra, Australian National University Press, pp 115-127.

Mc GOWAN, Barry. « The making of a Legend: Quong Tart on the Braidwood Goldfields », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, 2007, vol.9, pp 69-98.

Mc LELLAN, Nic. « From Eloi to Europe: Interactions with the ballot box in New Caledonia », *Commonwealth & Comparative Politics*, Vol.43, No.3, November 2005, pp.394-418.

MERLE, Isabelle. « Genèse d'une identité coloniale. L'émigration « organisée » vers la Nouvelle-Calédonie (1880-1892) », *Genèses*, n° 13, 1994, Paris, Éditions Belin, pp 76-97

MERLE, Isabelle. « Le Régime de l'indigénat et l'impôt de capitation en Nouvelle-Calédonie. De la Force du Droit : la genèse d'une législation d'exception ou les principes fondateurs d'un Ordre Colonial », SAUSSOL, Alain. ZITOMERSKY, Joseph. (dirs.), *Colonies, territoires, sociétés. L'enjeu français*, Paris, L'Harmattan, CIRCAN, INTERTRANS, 1996, pp 223- 241.

MERLE, Isabelle. « L'histoire coloniale du Pacifique. Problèmes et débats de la recherche anglophone », BENSA, Alban. RIVIERRE, Jean-Claude. (eds.). *Le Pacifique. Un monde éparé. Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, 1999, pp 49-73.

MERLE, Isabelle. « Des archives à l'entretien et retour : une enquête en Nouvelle-Calédonie », *Genèses*, n°36, 1999, pp. 116-131.

MERLE, Isabelle. « Retour sur le régime de l'indigénat : genèse et contradictions des principes répressifs dans L'Empire Français », *French Politics, Culture, and Society* 20:2, New York University and Harvard University, june 2002, pp. 77-100.

MERLE, Isabelle. « De la "légalisation" de la violence en contexte colonial. Le régime de l'indigénat en question », *Politix*, Paris, volume 17, n°66, 2004, pp 137-162.

MIROUX, Daniel. « Le monde de l'argent et la fracture sociale en Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, Vol. 108, n° 01, Paris, 1999, pp. 19-31.

MOHAMED-GAILLARD, Sarah. « De la prise de possession à l'accord de Nouméa : 150 ans de prises liens institutionnels et politiques entre la France et la Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, 117, Paris, 2003-2, pp. 171-186.

MOHAMED-GAILLARD, Sarah. « La Nouvelle-Calédonie au temps de la Guerre froide : "d'où le danger peut-il venir ?" » BOUBIN-BOYER, Sylvette (dirs.) *Conflits et Guerres mondiales en Nouvelle-Calédonie et dans sa région*, (t.2), Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 131-146.

MOKADDEM, Hamid. « Nouvelle-Calédonie, un pays métissé ? », *Hermès*, La France et les Outre-mer, L'enjeu multiculturel, n° 32/33, 2002, pp 535-541.

MOKADDEM, Hamid. « Logiques métisses et espace social en Nouvelle-Calédonie contemporaine », ANGLEVIEL, Frédéric (dir). *La Nouvelle-Calédonie Terre de métissages*, Paris, Les Indes Savantes, Annales d'Histoire Calédonienne, Vol.1, 2004, pp 145-159.

MOKADDEM, Hamid. « “Words that go further than words”: The French language and writing in New Caledonia », *The Journal of Pacific Studies*, volume 27, n°1, Suva, august 2004, pp 39-48.

MOKADDEM, Hamid. « Écrire en Nouvelle-Calédonie ou comment tracer des lignes dans un champ d'immanence », (Collectif). *Sillages d'Océanie*, Nouméa, Association des Écrivains de la Nouvelle Calédonie, 2007, pp 122-125.

MORIGNAT, Daniel. « L'or de la Tiwaka », Nouméa, *Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°126, Nouméa, 1<sup>er</sup> trimestre 2001, pp 3-12.

MRGUDOVIC, Nathalie. « New Caledonia's Struggle for Independence: a Regional Perspective », *The New Pacific Review*, Canberra, Volume 2, n°1, December 2003, pp. 105-123.

MUCKLE, Adrian. « Killing the “Fantôme Canaque” Evoking and Invoking the possibility of Revolt in New Caledonia », *The Journal of Pacific History*, Volume 37, n°1, Canberra, Australian National University Press, 2002, pp 25-44.

MUCKLE, Adrian. « The “Chief without Power”? Téâ Antoine Katélia and the War of 1917-1918 in New Caledonia », *The Journal of Pacific History*, Vol. 41, N°3, December 2006

MUCKLE, Adrian. « “No More Violence nor War”: 20 years of nation-building in New Caledonia », *The Journal of Pacific History*, Vol. 44, No. 2, September 2009, pp. 179-194.

MULLER, Karis. « New Caledonia, another Corsica? French conceptual obstacles to considering independence as an option », *The Journal of Pacific History*, Volume XXVI, n°2, december 1991, Canberra, Australian National University Press, pp 288-303.

NAEPELS, Michel. « “Il a tué les chefs et les homes”, l'anthropologie, la colonisation et le changement social en Nouvelle-Calédonie », *Terrains*, n°28, Paris, mars 1997, pp. 43-58.

OGAN, Eugene. WESLEY-SMITH, Terence. « Copper, Class, and Crisis : Changing Relations of Production in Bougainville », *The Contemporary Pacific*, Honolulu, Center for Pacific Island Studies and University of Hawaii Press, Vol 4, n°2, fall 1992, pp 245-267.

ORANGE, Martine. « L'usine de Goro bouscule le nickel néo-calédonien », Médiapart, 03/05/2008, disponible unique sur <http://www.mediapart.fr/journal/economie/030508/1-usine-de-goro-bouscule-le-nickel-neo-caledonien> (réservé aux abonnés) consulté le 04/05/08.

ORFILA, Gérard. « Le droit minier calédonien : entre tradition et modernité », NEDELJKOVIC, Maryvonne (dir.), *Stratégies dans le Pacifique/ Tradition et*

modernité, (Groupe de Recherches Identités et Cultures), YHI, Paris, L'Harmattan, Tome I, 2005, pp 147-164.

PALOMBO, Philippe. « La déportation des Japonais de Nouvelle-Calédonie pendant la Seconde Guerre Mondiale », ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 163-174.

PASCAL, Michel. RICHER DE FORGES, Bertrand. « La Nouvelle-Calédonie, un "point chaud" de la biodiversité mondiale gravement menacé par l'exploitation minière », *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, n° 126-127, 2008, pp. 95-111.

PAULEAU, Christine. « Calédonien et caldoche », *Mots*, n° 53, décembre 1997, pp. 48-65.

PITTOISET, Anne. « La Nouvelle-Calédonie joue son avenir sur le nickel », *Les Échos*, Paris, 26/04/2007.

RANDO, Gaetano. « Raffaello Carboni's Perception of Australia », *Journal of Australian Colonial History*, Armidale, University of New England, VOL.10, n°1, 2008, pp 129-144.

ROMAINE, Suzanne. « English input to the English-lexicon pidgins and creoles of the Pacific », HICKEY, Raymond (Ed.). *Legacies of Colonial English. Studies in transported dialects*, Cambridge University Press, 2004, pp 456-500.

SAADA, Emmanuelle. « The Empire of Law. Dignity, Prestige and Domination in the "Colonial Situation" », *French Politics, Culture & Society*, Vol. 20, No. 2, New York University and Harvard University, Summer 2002, pp. 98-120.

SAADA, Emmanuelle. « Citoyens et sujets de l'Empire français. Les usages du droit en situation coloniale », *Genèse*, 53, Paris, décembre 2003, pp. 4-24.

SAADA, Emmanuelle. « Paternité et citoyenneté en situation coloniale. Le débat sur les "reconnaitances frauduleuses" et la construction d'un droit impérial », *Politix*, vol. 17, n°66, 2004, pp. 107-136.

SAPIRO, Gisèle. « Pour une approche sociologique des relations entre littérature et idéologie », *COntEXTES*, n°2, février 2007, <http://contextes.revues.org/index165.html>, mis en ligne le 15 février 2007, Consulté le 05 mai 2010

SAUSSOL, Alain. « Les sauterelles et la ruine de la colonisation sucrière en Nouvelle-Calédonie ». Nouméa, *Bulletin de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°24, 4<sup>e</sup> trimestre 1977, pp 49-56.

SAUSSOL, Alain. « Trente mille "Caldoches" en Nouvelle-Calédonie », *Hérodote* 37-38, 2e-3e trim. 1985, pp. 129-143.

SAUSSOL, Alain. « Des créoles sucriers en Nouvelle-Calédonie ou l'échec d'une économie de plantation (1859-1880) », *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, vol. 42, n°82-83, 1986, pp 85-94.

SAUSSOL, Alain. « The Colonial Chimera 1853-1976 », CONNELL, John. SPENCER, Michael. WARD, Alan (ed.). *New Caledonia : Essays in Nationalism and Dependency*, St Lucia (Queensland, Australia), University of Queensland Press, 1988, pp 38-56.

SAUSSOL, Alain. « Nouvelle-Calédonie : stratégies coloniales et organisation de l'espace. Le mythe d'une colonie de peuplement ». SAUSSOL, Alain. ZITOMERSKY, Joseph. *Colonies, territoires, sociétés. L'enjeu français*, Paris, L'Harmattan, CIRCAN, INTERTRANS, 1996, pp 183-215.

SAUSSOL, Alain. « La canne à sucre dans le bagne calédonien (1873-1894) », *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, n°114-115, 2002, pp 173-180.

SCARR, Deryck. « Recruits and recruiters : a portrait of the Pacific Islands labour trade », *Journal of the Pacific History*, Canberra, Volume II, 1967, pp 5-25.

SHINEBERG, Dorothy. « Un nouveau regard sur la démographie historique de la Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, n°76, Paris, juin 1983, pp 33-43.

SHLOMOWITZ, Ralph. « Mortality and the Pacific labour trade », *The Journal of Pacific History*, Canberra, Volume XXII, 1-2 1987, pp 34-55.

SIMON, Vanessa. « La Société des Hauts-Fourneaux de Nouméa. Le parcours d'une entreprise industrielle en Nouvelle-Calédonie (1909-1931) », ANGLEVIEL, Frédéric (dir.), *Histoire de la Nouvelle-Calédonie, Approches croisées*, Paris, Les Indes Savantes, vol.1, 2007, pp. 145-162.

SUBRAMANI. « The Oceanic Imaginary », *The Contemporary Pacific*, Vol. 13, N°1, University of Hawai'i Press, Spring 2001, pp 149-162.

TERNISIEN, Xavier. « Les Indépendantistes de Nouvelle-Calédonie exploitent le nickel avec des groupes asiatiques », *Le Monde*, Paris, 13/01/2007.

THOMAS, Nicholas. « Partial texts : representation, colonialism and agency in Pacific History », *The Journal of Pacific History*, Volume XXV, n°2, december 1990, Canberra, Australian National University Press, pp 139-159.

THOMPSON, Anne-Gabriel. « The Uses and Misuses of Capital New Caledonia mining industry, 1870-1901 », *The Journal of Pacific History*, Vol XIX, 1-2 1984, pp 66-82.

TJIBAOU, Jean-Marie. « Recherche d'identité mélanésienne et société traditionnelle », *Journal de la Société des Océanistes*, n°53, vol.32, Paris, décembre 1976, pp. 281-292.



TOTH, Stephan. « Colonisation or Incarceration ? The changing role of the French Penal Colony in Fin-de-siècle New Caledonia », *The Journal of Pacific History*, Canberra, Volume 34, n°1, 1999, pp 59-74.

TOURNIER, Maurice. « *Colonie*, entre le droit, les mythes et les usages », *Mots*, n°53, Paris, décembre 1997, pp. 117-127.

VIGIER, Stéphanie. « Figures du pouvoir colonial, figures de la résistance dans les littératures océaniques contemporaines », CHATTI, Mounira. CLINCHAMPS, Nicolas, VIGIER, Stéphanie. *Pouvoir(s) et politique(s) en Océanie*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp 271-288.

WADDELL, Eric. « Construire un espace intellectuel océanien », *La Nouvelle Revue du Pacifique*, vol. 1, n°1, pp 92-110, 2000. (à consulter)

WARD, Alan. « New Caledonia 1945 to 1955: Labour Policy and Immigration », CONNELL, John. SPENCER, Michael. WARD, Alan (ed.). *New Caledonia : Essays in Nationalism and Dependency*, St Lucia (Queensland, Australia), University of Queensland Press, 1988, pp 81-105.

WARD, Gerard W. « South Pacific Islands Futures : Paradise, Prosperity, or Paupérism ? », *The Contemporary Pacific*, Vol. 5, N°1, University of Hawai'i Press, Spring 1993, pp 1-21.

WEISZ-BONNAUD, Monique. « La littérature de Nouvelle-Calédonie et Australie : analogies et divergences d'une quête identitaire », Paris, *Notre Librairie*, 1998, pp 108-123.

WEISZ-BONNAUD, Monique. « Entre désir et mort : l'échec de la relation métisse dans le roman populaire du Pacifique Sud », FAESSEL, Sonia. PÉREZ, Michel (dirs.). *Éros et Thanatos dans le Pacifique Sud*, Nouméa, C.O.R.A.I.L, Université de la Nouvelle-Calédonie, 2001, pp. 139-156.

### ○ **Sur les problématiques littéraires et historiographiques**

BARKEY, Karen. « Trajectoires impériales : histoires connectées ou études comparées ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, supplément 2007, n°54-4bis, pp 90-103.

BARONI, Raphaël. « Histoires vécues, fictions, récits factuels », *Poétique*, n°151, Paris, septembre 2007, pp 259-277.

BAYART, Jean-François. « Pour en finir avec les études postcoloniales », *Le Débat*, Paris, mars-avril 2009, n°154, pp 119-140.

BLETON, Paul. « Les genres de la défaite », *Études françaises*, vol. 34, n° 1, 1998, p. 61-86.

BOYER, Henri. « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique », *Mots. Les langages du politique*, n°86, mars 2008, pp. 9-21.

BRIAN, Éric. « Archives et mémoire des sciences : enjeux historiographiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, supplément 2001, n°48-4 bis, pp 44-48.

CALAME, Claude. « Pour une anthropologie culturelle des pratiques historiographiques », *L'Homme*, Paris, janvier/mars 2005, n°173, pp 11-45.

CAMBRON, Micheline. LÜSEBRINK, Hans-Jürgen. « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 127-145.

CARITEY, Jacques. « Le métier d'historien : l'inventique », *La Revue Administrative*, Paris, n°32, mars 2008, pp 202-205.

DAUNAIS, Isabelle. « Le temps dévié du roman », *Poétique*, n°139, Paris, septembre 2004, pp 259-270.

DUCLERT, Vincent. « Les historiens et la crise des archives », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, supplément 2001, n°48-4 bis, pp 16 - 43.

FRIDENSON, Patrick. « Une nécessaire complémentarité », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, supplément 2001, n°48-4 bis, pp 49-52.

GINZBURG, Carlo. « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, Paris, novembre 1980, n°6, pp 3-34.

GINZBURG, Carlo. PONI, Carlo. « La micro-histoire », *Le Débat*, Paris, décembre 1981, n°17, pp 133-136.

GINZBURG, Carlo. « Montrer et citer. La vérité de l'histoire », *Le Débat*, Paris, septembre octobre 1989, n°56, pp 43-54.

GRATALOUP, Christian. « L'histoire du monde a une géographie (et réciproquement) », *Le Débat*, Paris, mars-avril 2009, n°154, pp 67-77.

HALL, Catherine. « Histories, empires and the post-colonial moment », CHAMBERS, Iain, CURTI, Lidia (eds.). *The post-colonial question*, London and New York, Routledge, Cultural Studies/Literary Studies, 1996, pp 65-77.

HARDT, Michael. « L'Histoire eurocentrée », *Multitudes*, n°6, septembre 2001, mis en ligne en septembre 2001 sur <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article91> consulté le 22 mars 2008.

HARTOG, François. « De l'histoire universelle à l'histoire globale ? Expériences du temps », *Le Débat*, Paris, mars-avril 2009, n°154, pp 53-66.

HOSBAWM, Eric J. « Portrait de l'historien en franc tireur », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, supplément 2006, n°53-4 bis, pp 72-76.

MEISTER, Hildegard. « Le discours de la caricature », *Mots*, Paris, mars 1993, n°34, pp. 101-106.

MEZZADRA, Sandro. « Temps historique et sémantique politique dans la critique postcoloniale », *Multitudes*, n°26, automne 2006, mis en ligne le 20 septembre 2007 sur <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article2675> consulté le 28 février 2008.

PELLETIER, Jérôme. « La fiction comme culture de la simulation », *Poétique*, n°154, Paris, avril 2008, pp 131-146.

RESCHE, Catherine. « La métaphore dans le domaine économique : lieu d'interface entre langue et culture », GREENSTEIN, Rosalind (dir.), *Langues et cultures : une histoire d'interface*, Paris, Publications de la Sorbonne, Langues et Langages, 2006, pp 13-43.

RIELLO, Giorgio. « La globalisation de l'Histoire globale : une question disputée », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, n°54-4bis, supplément 2007, pp 23-33.

ROCHE, Daniel. « Archives et historiens au XXIe siècle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, supplément 2001, n°48-4 bis, pp 5-11.

SAAD EF SÉRAFI, Inès. « Les voies de l'anecdotier », *Poétique*, n°158, Paris, 2009, pp. 215-230

SUBRAHMANYAM, Sanjay. « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, n°54-4bis, supplément 2007, pp 34-53.

TADIE, Alexis, " La fiction et ses usages. Analyse pragmatique du concept de fiction ", in *Poétique*, 113, février 1998, p. 111-125

WHITE, Hayden. « The Value of Narrativity in the Representation of Reality », *Critical Inquiry*, Vol. 7, No. 1, On Narrative, The University of Chicago Press, Autumn, 1980, pp. 5-27

WHITE, Hayden. « The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory », *History and Theory*, Vol. 23, No. 1, Blackwell Publishing for Wesleyan University, Feb., 1984, pp. 1-33.

## ○ Sur la francophonie et les études postcoloniales

BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine. « Jalons d'une culture coloniale sous le Second Empire (1851-1870) », (dirs), *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 91-111.

BAMBRIDGE, Tamatoa. « La francophonie océanienne postcoloniale », *Mondes francophones*, Paris, Éditions de l'A.D.P.F, Ministère des affaires étrangères, février 2006, pp 669-687, [www.upf.pf/recherche/IRIDIP.axe1.htm](http://www.upf.pf/recherche/IRIDIP.axe1.htm). Consulté le 15 décembre 2007.

BAMBRIDGE, Tamatoa. « La francophonie en Océanie », *Littérama'ohi*, 3. Diversité culturelle et francophonie, n°11, Papeete, mai 2006, pp 119-127.

BAMBRIDGE, Tamatoa. « La tradition océanienne, condition de la mondialisation un "Yalta culturel" en défaveur de la francophonie océanienne ». *Littérama'ohi*, 3. Diversité culturelle et francophonie, n°11, Papeete, mai 2006, pp 128-131.

BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. « Civiliser : l'invention de l'indigène », BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003, pp 149-161.

BANCEL, Nicolas. DENIS, Daniel. «Éduquer : comment devient-on "Homo imperialis" (1910-1940) », BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine. (dirs). *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 329-341.

BAYART, Jean-François. BERTRAND, Romain. « De quel « legs colonial » parle-t-on ? », *Esprit*, n°330, Paris, décembre 2006, pp 134-160.

BESSIÈRE, Jean. « Penser les littératures émergentes », FAESSEL, Sonia. VERNAUDON, Jacques (dirs.). *Littératures d'émergence et mondialisation*, Paris, In Press Éditions, 2004, pp 47-65.

BLANCHARD, Pascal. HODEIR, Catherine. LEMAIRE, Sandrine. « Économie coloniale : entre mythe propagandiste et réalité économique ». BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine. (dirs). *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 385-401.

BOËTSCH, Gilles. « Sciences, savants et colonies », BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003, pp 55-65.

BOURDIEU, Pierre. WACQUANT, Loïc. J.D. « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Année 1998, Volume 121, Numéro 1, pp. 109 - 118

CASANOVA, Pascale. « Littérature et histoire : interpréter l'interprète », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, n°51-4 bis, Supplément 2004, pp 43-47.

CHAMBERS, Iain. « Signs of silence, lines of listening », CHAMBERS, Iain, CURTI, Lidia (eds.). *The post-colonial question*, London and New York, Routledge, Cultural Studies/Literary Studies, 1996, pp 47-62.

CHARPENTIER, Jean-Michel. « La francophonie en Mélanésie, extension et avenir », *Anthropologie et sociétés*, vol. 6, n°2, Québec, Département d'anthropologie de l'Université de Laval, 1982, pp 107-126. (à consulter)

CLAVARON, Yves. « Marges et frontières dans la littérature coloniale », [http://www.larevuedesressources.org/IMG/article\\_PDF/article\\_544.p](http://www.larevuedesressources.org/IMG/article_PDF/article_544.p) , 30 janvier 2006, 9 pages, consulté le 30 décembre 2007

COLLEYN, Jean-Paul. « Fiction et fictions en anthropologie » Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 147-164 .

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine. « Vendre : le mythe économique colonial » BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIRE, Sandrine. (dirs), *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 219-231.

DARBY, Philip. « Doing the Postcolonial Differently », *Postcolonial and Political Theory*, PERSRAM, Nalini (ed.), Plymouth, Lexington Books, 2007, pp 249-272

FABRE, Daniel. « Limites non frontières du sauvage », Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 427-444.

FAESSEL, Sonia. « Imaginaire du Pacifique Sud : vers une communauté littéraire ? », FAESSEL, Sonia, VERNAUDON, Jacques (dirs.). *Littératures d'émergence et mondialisation*, Paris, In Press Éditions, 2004, pp 361-369.

FLAHAUT, François. « Récits de fiction et représentations partagées ». Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 37-56.

GANGULY, Keya. « Temporalité et critique postcoloniale », LAZARUS, Neil (dir.). *Penser le postcolonial*, Paris, Éditions Amsterdam, (2004), 2006, pp 259-280.

GROSSBERG, Lawrence. « The espace of culture, the power of space », CHAMBERS, Iain, CURTI, Lidia (eds.). *The post-colonial question*, London and New York, Routledge, Cultural Studies/Literary Studies, 1996, pp 169-188.

HALEN, Pierre. « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, n° 2, 2001, p. 13-31.

HALL, Stuart. «When was “the post-colonial?” Thinking at the limit », CHAMBERS, Iain, CURTI, Lidia (eds.). *The post-colonial question*, London and New York, Routledge, Cultural Studies/Literary Studies, 1996, pp 242-260.

HEINICH, Nathalie. « Les limites de la fiction » Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 57-76.

KUSHNER, Eva. « Émergence ou émergences ? » FAESSEL, Sonia, VERNAUDON, Jacques (dirs.). *Littératures d'émergence et mondialisation*, Paris, In Press Éditions, 2004, pp 67-83.

LEMAIRE, Sandrine. « Propager : l'Agence générale des colonies (1920-1931) », BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIER, Sandrine. (dirs). *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 197-207.

LEMAIRE, Sandrine. « Promouvoir : fabriquer du colonial (1930-1940) », BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIER, Sandrine. (dirs). *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 305-319.

MANCERON, Gilles (entretien avec Yvon LE GALL). « Ancienneté et limites de l'anticolonialisme en France », LDH (Ligue des Droits de l'Homme) – Toulon, <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article812>, 17 août 2005, consulté le 09 janvier 2007.

MARX, John. « Littérature postcoloniale et canon littéraire occidental », LAZARUS, Neil (dir.). *Penser le postcolonial*, Paris, Éditions Amsterdam, (2004), 2006, pp 157-175.

MBEMBE, Achille (entretien). « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », Paris, *Esprit*, n°330, décembre 2006, pp 117-133.

MEALOR, Cheralyn. PODDAR, Prem. « “In a little country like ours...”: Narrating minority identity », *Journal of Postcolonial Writing*, volume 44, number 2, june 2008, pp 193-204.

MEMMI, Albert. « La patrie littéraire du colonisé », *Manière de Voir*, n°97, (1996), février-mars 2008, pp 33-35.

MOURA, Jean-Marc. « Les influences et permanences coloniales dans le domaine littéraire ». BANCEL, Nicolas. BLANCHARD, Pascal. LEMAIER, Sandrine. (dirs), *Culture coloniale en France*, Paris, CNRS Éditions, Autrement, 2003, 2004, 2006, pp 631-641.

MIGNOLO, Walter. « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, n°6, septembre 2001, mis en ligne en septembre 2001 sur <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article91> consulté le 22 mars 2008.

MOURALIS, Bernard. « Pourquoi étudier les littératures coloniales ? », [http://www.sielec.net/pages\\_site/ANALYSE/Mouralis\\_pourquoi\\_litt/Mouralis\\_Pourquoi\\_litt\\_9.htm](http://www.sielec.net/pages_site/ANALYSE/Mouralis_pourquoi_litt/Mouralis_Pourquoi_litt_9.htm), 2006, consulté le 30 décembre 2007

NODELMAN, Perry. "The Other: Orientalism, Colonialism, and Children's Literature", *Children's Literature Association Quarterly* - Volume 17, Number 1, Spring 1992, pp. 29-35

NOUSS, Alexis, « Deux pas de danse pour aider à penser le métissage », *Regards croisés sur le métissage*, TURGEON, Laurent (dir.), Québec, CELAT, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 95-111.

NOUSS, Alexis, « Expérience et écriture du post-exil », *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Pierre OUELLET, Pierre (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 23- .

OMGBA, Richard. « L'anticolonialisme dans la littérature française de l'entre-deux-guerres », [http://www.sielec.net/pages\\_site/ANALYSES/omgba\\_anticolonialisme/omgba\\_anticolonialisme\\_3.htm](http://www.sielec.net/pages_site/ANALYSES/omgba_anticolonialisme/omgba_anticolonialisme_3.htm), 2006, 4 pages, consulté le 30 décembre 2007.

POMIAN, Krzysztof. « *World History* : histoire mondiale, histoire universelle », *Le Débat*, Paris, mars-avril 2009, n°154, pp 14-40.

RAULET, Gérard. « L'archive exotique du "Siècle des nationalités" », *Revue de Littérature Comparée*, Paris, janvier mars 2000, n°293, pp 19-42.

RUSCIO, Alain. « Littérature, chansons et colonies ». BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (dirs.). *Culture coloniale, La France conquise par son Empire 1871-1931*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, n°86, 2003, pp 67-79.

SAM, Léonard. « La Nouvelle-Calédonie, un territoire plurilingue », *Notre Librairie*, Paris, n°134, mai-août 1998, pp 31-43.

SCHAEFFER, Jean-Marie. « Quelles vérités pour quelles fictions », Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 19-36

SMITH, Andrew. « Migrations, hybridité, et études littéraires postcoloniales », LAZARUS, Neil (dir.). *Penser le postcolonial*, Paris, Éditions Amsterdam, (2004), 2006, pp 359- 386.

SULTAN, Patrick.. « La francophonie littéraire à l'épreuve de la théorie ». *Acta Fabula*, 1999, <http://www.fabula.org/revue/cr/145.php>., Consulté le 27 décembre 2007.

TAGLIONI, François. « La Francophonie Océanienne », Paris, Hermès, n°40, 2004, pp 247-254.

TISSERON, Serge. « La réalité et l'expérience de la fiction » Paris, *L'Homme*, n° 175-176, juillet-décembre 2005, pp 131-146.

VALDÉS, Mario J. « Colonialism, anticolonialism, neocolonialism and the End of literary history », ANDRÉ, Sylvie. BESSIÈRE, Jean, (dirs.). *Multiculturalisme et identité en littérature et en art*, Université de Polynésie Française, Association Internationale de Littérature Comparée, Paris, L'Harmattan, 2002, pp 427-435 pages.

VANMAÏ, Jean. « Francophonie au pluriel en Nouvelle-Calédonie et dans le Pacifique », *Litterama'ohi*, n°12, Papeete, novembre 2006, pp 13-14

YEE, Jennifer. « À rebours de l'exotisme : la province et le foyer familial vus des colonies », *Revue de Littérature Comparée*, Paris, avril juin 2003, n°306, pp 155-168.

## 10. Mémoires et Thèses

BENCIVENGO, Yann. *La Société Le Nickel, Une grande entreprise industrielle en Nouvelle-Calédonie (1880 – vers 1960)*, Mémoire de D.E.A, 1995, Université Française du Pacifique/Centre Universitaire de Nouvelle-Calédonie, 128 pages.

BOGLIOLO, François. *Entre langues et terre : Émergence de la littérature néo-calédonienne (écriture et identité d'une île) 1774-1909*, Thèse H.D.R, Université Paris III Sorbonne-Nouvelle, 2000, 506 pages.

BOUBIN-BOYER, Sylvette. *De la première guerre mondiale en Océanie : les guerres de tous les calédoniens 1914-1919*, Thèse de Doctorat en anthropologie historique, Université de Nouvelle-Calédonie, 2001, Tome I, 462 pages. Tome II, 425 pages.

BUTTET, Catherine. *Histoire d'un échec ? Mise en valeur et pouvoirs publics en Nouvelle-Calédonie 1870-1914*, Thèse de troisième cycle, Université de Provence, Institut d'Histoire Comparée des Civilisations, février 1996, 581 pages.

CHANTER, Alaine. *Contested Identity: the media and independance in New Caledonia during the 1980's*, PhD, Australian National University, 1996, 304 pages.

DEVAMBEZ, Véronique. *Main d'œuvre et colonisation en Nouvelle-Calédonie (1858-1950)*, Mémoire de D.E.A, Université d'Aix-Marseille I, 1991, 105 pages.

DOUYÈRE, Christiane. *Impact de la colonisation Feillet sur la cote Est de la Nouvelle-Calédonie : de 1984 à nos jours*, Mémoire de D.E.A, Université Française du Pacifique, 1993, 133 pages.

GRANIER, Caroline. « Nous sommes des briseurs de formules ». *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*, Thèse de doctorat de l'Université Paris 8, 2003, 3. Vol., 1425 pages.



HOROWITZ, Leah Sophie. *Stranger in one's home: a Micropolitical ecological analysis of the engagements of Kanak villagers with a multinational mining project in New Caledonia*, PhD, Australian National University, Canberra, 2003, 277 pages.

LAUNAY, Florence. *Comment être créole ou la dualité de Jean Mariotti*, Thèse de troisième cycle, Université de Bretagne Occidentale, 1983, 328 pages.

LEMAIRE, Sandrine. *L'Agence économique des colonies. Instrument de propagande ou creuset de l'idéologie coloniale en France (1870-1960) ?*, Florence, Institut Universitaire Européen, Thèse de Doctorat, 2000, 967 pages.

Mc KENDRICK. *Who is « the other » in colonial literature? A study of the Representation of the Cultural « other » in the work of Jean Mariotti*, Master of Arts in French, RAMSAY, Raylene (Dir.), University of Auckland, Auckland, 2003, 128 pages.

MARTIN, Alain. *La représentation du monde canaque dans l'œuvre de Georges Baudoux, (1870-1949)*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VIII, 1995, 562 pages.

MAZE-SHEPHERD, Danielle. *La Recherche de l'authentique dans l'œuvre de Georges Baudoux (1870-1949), auteur Calédonien*, Master, Vancouver, University of British-Colombia, 1993, 23 pages.

MERLE, Isabelle. *La Nouvelle-Calédonie 1853-1920 : naissance d'une société coloniale*, Thèse de Doctorat, 2 volumes, Paris, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, 1993, 628 pages.

MORAT, Cyril. *Contribution de l'élément foncier au métissage en Nouvelle-Calédonie*, Mémoire de D.E.A, Université Française du Pacifique, Centre Universitaire de Nouvelle-Calédonie, 1998, 104 pages.

MUCKLE, Adrian. *Spectres of violence in a colonial context: the war at Koné, Tipindjé and Hienghène – New-Caledonia, 1917*, PhD, Australian National University, 2004, 494 pages.

MULJONO-LARUE, Fidayanti. *L'immigration Javanaise en Nouvelle-Calédonie de 1896 à 1950*, Mémoire de D.E.A, Paris, I.N.A.L.C.O, 1990, 118 pages.

PALOMBO, Philippe. *La présence japonaise en Nouvelle-Calédonie (1890-1960), Les relations économiques entre le Japon et la Nouvelle-Calédonie à travers l'immigration et l'industrie minière*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses, 2002, 583 pages.

PAULEAU, Christine. *Étude des particularismes lexicaux du français de Nouvelle-Calédonie dans un corpus écrit de presse et de littérature*, Mémoire de D.E.A, Université de Paris 3, 1989, 275 pages.

SIMINGTON, Margot. *Australia's political and economic relations with New Caledonia, 1853-1945*, Ph.D, Australian National University, 1978, 528 pages.

SOULA, Virginie. *Des ancrages littéraires et identitaires au "destin commun", une histoire littéraire de la Nouvelle-Calédonie : (1853-2005)*, Thèse de Doctorat, Université de Paris XIII, 2008, 422 pages.

SOULARD, Aurélie. *L'image du Métis : dans trois oeuvres romanesques de la littérature Néo-Calédonienne : "Jean M'Baräi, le pêcheur de tripangs" de Georges Baudoux, "Wara" d'Alain Laubreaux, " Les filles de la Néama " de Paul Bloc*, Mémoire de Maîtrise, Université Paris Sorbonne - Paris IV, 2000, 74 pages.

TERRIER, Christiane. *La colonie de peuplement libre en Nouvelle-Calédonie (1889-1909)*, Thèse de Doctorat, Université de la Nouvelle-Calédonie, 2000, 1125 pages.

WEISZ, Monique. *L'imaginaire de la phase d'installation coloniale en Nouvelle-Calédonie (1860-1910)*, Mémoire de Maîtrise, Nouméa, Université Française du Pacifique, 1986, 97 pages.



## Résumé

Depuis les années 1860 en Nouvelle-Calédonie, de nombreux textes évoquent les activités de la mine, son organisation, sa structure de commandement, la vie des mineurs et autres activités liées à la mine, les conflits entre les catégories sociales. L'attention se porte notamment sur Jules Garnier et son récit de voyage, sur les nouvelles de Baudoux et sa « Chanson des cobaleurs », en passant par les romans et nouvelles de Mariotti, Quel langage spécifique est recréé par les textes littéraires ? Comment rendent-ils compte du véritable argot minier qui a existé et existe peut-être encore ? Ils témoignent surtout d'une partie de l'imaginaire de la mine développé en Nouvelle-Calédonie : celui qui s'est élaboré à travers le prisme changeant de l'idéologie coloniale de 1853 à 1953, c'est-à-dire, avec le souci d'écrire une « légende », ou une « épopée » et de participer à la grandeur de l'empire colonial français. C'est, en effet, pendant cette période que la plupart des termes et des représentations — notamment celles du pionnier — qui servent encore à évoquer l'exploitation minière, ont été créés par les auteurs qui ont occupé l'espace littéraire de la Nouvelle-Calédonie. Pour traiter des représentations d'une notion ou d'une réalité dans un texte appartenant à la littérature, il a été nécessaire d'aborder le texte comme une construction. En effet, même les témoignages qui semblent marqués de la plus pure authenticité sont d'abord des faits de discours qu'il faut démonter, dont on décrit les relations dans un modèle qui est toujours dynamique. De même, les évolutions dans les représentations suivent ou anticipent les mutations historiques avec une temporalité qui propre à la vie imaginaire et symbolique des collectivités humaines.

## Mots-clés

Mine — Littérature — Nouvelle-Calédonie — Colonisation — Garnier — Baudoux — Mariotti — Textes — Représentations — Discours — Pionnier — Imaginaire — Symbolique

## Abstract

1860's in New Caledonia launched a century-long surge in texts depict mining, its organization, its management structure, the life of miners and their activities, and conflicts relating to social categories. Drawing upon the novels and short stories of Mariotti, this paper focuses particularly on Jules Garnier and his travel diaries, the short stories of Baudoux and his "Chansons des Cobaleurs". This paper questions what specific language is recreated by these literary texts? How do these texts handle the miners' argot that once existed and that perhaps still exists today? The works bear witness to a part of the miners' imaginary that grew up specifically in New Caledonia's changing colonial ideology from 1853 to 1953: the concern of writing a "legend" or an "epic" and of participating in the grandeur of the French colonial empire. It is during this period that New Caledonian authors created the majority of terms and representations--notably, the pioneer--that still evoke the exploitation of the miner. In order to explore these realistic representations in a literary context, it is necessary to examine the text as a construct. Even the most apparently authentic testimonies stem from discursive fact that must be dismantled from the model that always portrays dynamic relationships. The evolution of the representations must in turn follow or anticipate historical change with a temporality that belongs to an imaginary and symbolic life rooted in human collectivities.

## Key words

Mining — Literature — New Caledonia — Colonisation — Garnier — Baudoux — Mariotti — Texts — Representations — Discourses — Pioneer — Imaginary — Symbolic

